105371 /22/I

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT D'ÉTUDES ORIENTALES
FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES D'ALGER

XXII

LA BERBÉRIE ORIENTALE SOUS LES ZIRIDES

X^e^-XII^e^ SIÈCLES

مكتبة الجامعة
ALGER
BIBLIOTHÈQUE de l'UNIVERSITÉ
الجزائر

PAR

Hady Roger IDRIS
Professeur à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines d'Alger

TOME PREMIER

RES

LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET D'ORIENT
ADRIEN-MAISONNEUVE
11, Rue Saint-Sulpice, PARIS (6e)

1962

LA BERBÉRIE ORIENTALE SOUS LES ZĪRĪDES

X-XII^e SIÈCLES

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

105371/22/I

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT D'ÉTUDES ORIENTALES
FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES D'ALGER

XXII

LA BERBÉRIE ORIENTALE SOUS LES ZIRIDES

Xe-XIIe SIÈCLES

PAR

Hady Roger IDRIS

Professeur à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines d'Alger

TOME PREMIER

105.371/22/I

LIBRAIRIE D'AMÉRIQUE ET D'ORIENT
ADRIEN-MAISONNEUVE
11, Rue Saint-Sulpice, PARIS (6e)

1962

A la mémoire de mes parents
et de mes maîtres,

M. GAUDEFROY-DEMOMBYNES,
W. MARÇAIS, J. SAUVAGET.

AVANT-PROPOS

Depuis la parution de la thèse de G. Marçais sur « Les Arabes en Berbérie du XI^e^ au XIV^e^ siècle » *(1913) qui demeure remarquablement solide, il faut attendre celle de R. Brunschvig* « La Berbérie orientale sous les Ḥafṣides » *(1940-1947) pour rencontrer la première synthèse magistrale consacrée à une période de l'histoire de la Tunisie médiévale.*

La mise au point de cet essai sur « La Berbérie orientale sous les Zīrīdes » *qui n'a pas encore fait l'objet d'une recherche approfondie eût été grandement facilitée par la publication d'une étude qui renouvelât celle de M. Vonderheyden sur la dynastie aġlabide et surtout d'un travail d'ensemble sur les Fāṭimides d'Ifrīqiya qui commencent à être mieux connus. Quant à la période s'étendant de la conquête almoḥade à l'avènement des Ḥafṣides, la rareté des documents rendra difficile l'élaboration d'une étude sérieuse. Le premier volume de l'histoire des Almoḥades de A. Huici Miranda ne traite de l'Ifrīqiya que comme champ d'action des armées de 'Abd al-Mu'min.*

La nature de l'information dont on dispose pour évoquer l'histoire du Maġrib médiéval suffit à justifier l'ampleur spatiale et chronologique de notre sujet: Maġrib central et Ifrīqiya proprement dite pendant plus de deux siècles, de l'avènement de l'émir des Ṣanhāǧa, Berbères du Maġrib central, Buluggīn b. Zīrī b. Manād (361 H/972), désigné par al-Mu'izz li-Dīn Allah, avant de gagner l'Égypte, pour administrer le Maġrib en son nom, à la conquête almoḥade achevée en 555 H/1160. D'autre part on ne pouvait se dispenser de remonter aux origines (émirat de Manād et de Zīrī, fondation d'Ašīr en 324 H/935).

L'histoire des Ḥammādides qui gouvernent le Maġrib central pratiquement de la fondation de la Qal'a (398 H/1007) à la conquête de Bougie par 'Abd al-Mu'min (547 H/1152) est trop liée à celle de leurs cousins les Zīrīdes d'Ifrīqiya avec laquelle elle se trouve imbriquée par nos sources, pour en être distraite. La conquête de Mahdia par

les Normands (543 H/1143) consacre la chute des Zīrīdes de Mahdia tandis que l'épopée des Ṣanhāǧa survit quelques années encore grâce aux Ḥammādides de Bougie. Enfin, devait-on s'arrêter avant le parachèvement de la conquête almoḥade qui met fin à l'occupation normande du littoral ifrīqiyen et à l'anarchie consécutive à l'invasion hilālienne? D'autant plus que c'est bien 'Abd al-Mu'min qui met un terme à la prédominance des Banū Hilāl, fossoyeurs de la puissance ṣanhāǧienne. Leur entrée en Berbérie, conséquence de la rupture d'al-Mu'izz b. Bādīs avec son suzerain le Fāṭimide du Caire, forme le nœud d'un drame dont il fallait bien évoquer le dénouement final.

Au cours de l'émirat ṣanhāǧien, la civilisation que nous qualifierons de kairouanaise *culmine et meurt. C'est pourquoi nous avons intitulé les six chapitres du livre I consacré à l'*Histoire Politique : la genèse, l'essor, l'apogée, la catastrophe, essai de redressement, l'agonie.

Il nous a été agréable de pouvoir donner au livre II sur les Institutions et la Vie, *une importance sensiblement égale et de le diviser, lui aussi, en six chapitres:* le pays et les hommes, organisation politique et administrative, vie sociale, vie économique, vie religieuse, vie intellectuelle et artistique.

A première vue cet équilibre pourrait sembler artificiel mais il nous a paru s'imposer tant par la nature des matériaux que par les nécessités de l'exposition. Cependant, comme tous les plans, celui-ci a sa rançon: le premier chapitre du livre II eût peut-être mieux éclairé, placé au début de l'ouvrage, l'histoire politique dont il constitue en quelque sorte le substrat géographique et ethnique, tout comme l'avant-dernier traitant de la vie religieuse en est l'un des ressorts essentiels; du moins s'est-on efforcé de pallier cet inconvénient tout en réduisant au minimum les redites et renvois inévitables.

Que M. R. Brunschvig veuille trouver ici l'expression de mon affectueuse et déférente gratitude pour m'avoir proposé le sujet de ce travail qu'il a bien voulu patronner. Ma respectueuse reconnaissance va à MM. G. Marçais et H. H. Abdul Wahab qui m'ont prodigué leur aide et leurs conseils et à MM. R. Blachère et C. Cahen qui m'ont témoigné tant de bienveillance. Enfin, je remercie chaleureusement mon ami C. Pellat qui a facilité la réalisation d'une publication qui par ailleurs doit beaucoup au zèle dévoué de l'éditeur.

Alger, mai 1959.

TRANSLITTÉRATION DE L'ARABE

ض	ḍ	ء	’
ط	ṭ	ب	b
ظ	ẓ	ت	t
ع	‘	ث	ṯ
غ	ġ	ج	ǧ
ف	f	ح	ḥ
ق	q	خ	ḫ
ك	k	د	d
ل	l	ذ	ḏ
م	m	ر	r
ن	n	ز	z
ه	h	س	s
و	(u, ū) w	ش	š
ي	(i, ī) y	ص	ṣ

Voyelles : a, i, u, ā, ī, ū.
Diphtongues : ay, aw.
Tā’ marbūṭa = a ou at (état construit).
Article = al ou l- (même devant les solaires).
B. = ibn (fils de).

INTRODUCTION

Les Sources

Vu la pénurie de pièces d'archives et la maigreur de la documentation numismatique, épigraphique et archéologique, on a été réduit à une information essentiellement livresque et de seconde main.

Dans l'examen critique qui va suivre des principales sources utilisées, on insistera sur la distinction fondamentale entre œuvres originales et compilations, les unes et les autres étant classées chronologiquement et par ordre de matière conformément au plan adopté. On s'appesantira sur les chroniques zīrīdes perdues mais sources essentielles des informations transmises, et sur tous les ouvrages susceptibles de suppléer aux insuffisances des textes historiques.

I. — Chroniqueurs et pseudo-historiens

A. *Sources originales*

1. Le célèbre médecin kairouanais Ibn al-Ǧazzār[1] (mort fort âgé vers 395 H/1004-1005) a composé trois ouvrages historiques : *Kitāb Maġāzī Ifrīqiya* (sur la conquête arabe), *Kitāb Aḫbār al-dawla* (sur la dynastie fāṭimide), *Kitāb al-Ta'rīf bi-ṣaḥīḥ al-ta'rīḫ* (recueil biographique en dix volumes que Yāqūt a consulté). Il

1. *G.A.L.*, I, 238/274, *Suppl.*, I, 424 ; Suyūṭī, *Buġya*, 117 ; *Kašf*, II, 318 ; Ibn Abī Uṣaybi'a, Alger 1958, 8-12 ; *Udabā'*, II, 136-137 ; *Itti'āẓ*, 132 ; *Riyāḍ*, *ms.* Paris, f° 101 v° ; Sa'īd al-Andalusī, *Ṭabaqāt al-'Umam*, trad., 119 ; Ibn Ǧulǧul, 88-91 et note p. 88 (références) ; ce dernier ouvrage ne peut avoir été composé au début de 377 H puisque la mort d'Ibn al-Ǧazzār y est mentionnée sans qu'on puisse penser à une interpolation ; il faut sans doute corriger : 377 en 397 ou 399 H, de même que dans *Takmila*, 297.

aurait aussi rédigé un *Kitāb Ṭabaqāt al-quḍāt* (classes des cadis)[2] et un *Kitāb 'Aǧā'ib al-buldān* (ouvrage géographique)[3].

Ibn al-Ǧazzār, source principale de l'anonyme du *Kitāb al-'Uyūn*[4], a été aussi utilisé par deux andalous : le géographe al-Bakrī et le chroniqueur Ibn Ḥayyān, et deux biographes : le kairouanais Abū Bakr al-Mālikī et l'oriental al-Ṣafadī.

2. Al-Raqīq[5] (m. après 418 H/1027-1028) fut chef de la chancellerie zīrīde pendant un quart de siècle, sous al-Manṣūr, Bādīs, al-Mu'izz, et remplit plusieurs missions diplomatiques. Il composa une histoire généalogique des Berbères. Sa chronique *Ta'rīḫ Ifrīqiya wa-l-Maġrib* (ou *Ta'rīḫ al-Qayrawān*) s'étendait au moins jusqu'en 417 H/1026-1027 à en croire Ibn Ḫaldūn[6] qui lui accorde pour l'histoire de l'Ifrīqiya autant de crédit qu'à celle d'Ibn Ḥayyān (m. 469 H/1076) pour l'histoire de l'Espagne[7].

L'œuvre de ce courtisan qui fut peut-être officiellement historiographe de ses maîtres, paraît avoir été pour la période indiquée la source quasi unique des compilateurs. Ibn Ḥammād, Ibn al-Abbār, Ibn 'Iḏārī, al-Tiǧānī, al-Nuwayrī, Ibn Ḫaldūn, Ibn Šaddād, al-Šammāḫī, al-Ṣafadī, etc. ne se font pas faute de la citer, ce qui en rend la disparition moins cruelle.

3. On a souvent attribué au célèbre Ibn Rašīq[8] (m. 456 H/1064), poète, critique, secrétaire de chancellerie et panégyriste d'al-Mu'izz b. Bādīs, la paternité d'une chronique qui se serait intitulée *Ta'rīḫ al-Qayrawān* ou *Mīzān al-'amal fī ayyām* (ou : *ta'rīḫ*) *al-duwal*.

A première vue, une citation d'Ibn Bassām (m. 542 H/1147-1148) sur le retour d'al-Mu'izz à l'obédience fāṭimide semblerait confirmer l'exactitude de cette attribution[9] ; cependant, bien qu'il puisse s'agir du poète zīrīde, rien ne prouve qu'Ibn Bassām emprunte ce

2. *Ḥulal*, *ms.* Bibl. de Tunis n° 2 or., f° 129 r°.

3. FAGNAN, *Extraits inédits*, 127 ; IBN ĞULĞUL, 90, note 3.

4. *G.A.L.*, I, 344/421, *Suppl.*, I, 587 ; *Storia*, II, 288, note 1.

5. V. *infra :* chap. XII. *E.I.*[2] sub Abū 'Abd Allah al-ShI'Ī, I, 106-107 (S. M. STERN.).

6. *Berbères*, III, 266 ; après avoir relaté les événements survenus en 417 H/1026-1027 à Tripoli au pouvoir des Banū Ḫazrūn, Ibn Ḫaldūn ajoute : « Ici finit le récit d'Ibn al-Raqīq relatant leur histoire ; ce qui suit est fourni par Ibn Ḥammād et d'autres historiens... » Al-Raqīq est cité sous l'année 415 H par Bayān, I, 272-273.

7. *Prolégomènes*, I, 7.

8. *G.A.L.*, I, 307 ; *Kašf*, n° 2285, II, 142 ; *Prolégomènes*, I, 8, note 2 ; *Berbères*, II, 161, note 3 ; Ibn QIFṬĪ, I, 304, note ; ṢAFADĪ, trad. E. AMAR, *J.A.* 1912, 259, note 2 ; *Aġlabides*, 19. V. *infra :* chap. XII.

9. H. R. IDRIS, *Sur le retour des Zīrīdes à l'obédience fāṭimide*, *A.I.E.O.* 1953, 25-39. V. *infra :* p. 191-192, 226.

passage à une chronique d'Ibn Rašīq qu'aucune source primitive ne mentionne.

Par contre l'anonyme des *Mafāḫir al-Barbar* après avoir parlé du début des Almoḥades, ajoute : « Tout cela a été mentionné par le savant šayḫ et exact chercheur Abū 'Alī b. Rašīq dans son ouvrage qu'il intitula *Mīzān al-'amal fī ayyām al-duwal.* »[10]

L'auteur du *Bayān* ne cite le *Kitāb* d'Ibn Rašīq qu'en dernier lieu et pas du tout parmi les chroniques zīrīdes[11]. Ibn Ḫaldūn déclare qu'Ibn Rašīq, dans son *Mīzān al-'amal*, comme plusieurs autres écrivains négligeables, n'a guère rédigé qu'une table chronologique très sèche[12]. Enfin al-Saḫāwī cite parmi les chroniqueurs kairouanais : Abū l-Qāsim 'Abd al-Raḥmān b. Muḥammad b. Rašīq[13].

On ne peut donc attribuer à l'auteur de la *'Umda* un ouvrage historique sans grande valeur et composé beaucoup plus tard par un homonyme. Toutefois, qu'il se soit intéressé à l'histoire, ait même composé une chronique omise par les biographes surtout curieux de sa production purement littéraire, n'a rien d'invraisemblable et expliquerait la citation d'Ibn Bassām. En faveur de cette hypothèse on peut faire valoir qu'Ibn Rašīq et Ibn Šaraf aimaient assez rivaliser sur le même terrain et qu'au demeurant de nombreuses sources, et non des moindres, passent sous silence la chronique de son émule.

4. Ibn Šaraf[14] (m. 460 H/1068), célèbre littérateur et poète d'al-Mu'izz b. Bādīs, a écrit une continuation de la chronique d'al-Raqīq intitulée *Kitāb al-Ḏayl.*

Ibn 'Iḏārī la cite parmi ses sources[15] et l'utilise notamment pour le règne d'al-Mu'izz jusqu'à la fin de 443 H/début 1052 qui semble marquer la fin de l'œuvre et le début de celle d'Abū l-Ṣalt[16].

Al-Tiǧānī cite la chronique d'Ibn Šaraf à propos de la mort du

10. *Mafāḫir*, 59-60.

11. *Bayān*, I, 3.

12. *Prolégomènes*, I, 8.

13. Saḫāwī, 129. Sur ce personnage, disciple d'Ibn Šiblūn (m. 390 H/1000) et appelé al-Ḥāfiẓ al-Mu'arriḫ, v. H. R. Idris, *Quelques juristes...*, *R.A.* 1956, 371-372.

14. *G.A.L.*, I, 268/315, *Suppl.*, I, 473 ; V. *infra :* chap. XII.

15. *Bayān*, I, 2.

16. *Bayān*, I, 292/trad., I, 439. La date de 455 H/1063 donnée pour la mort d'al-Mu'izz dp. Ibn Šaraf en deux endroits (*Bayān*, I, 295, 298) à propos de généralités sur al-Mu'izz et non dans la suite chronologique des événements ne prouve pas que le *Kitāb al-Ḏayl* s'étendait jusque là.

jurisconsulte al-Labīdī (m. 440 H/1048)[17] et de son fils qui lui succéda mais dont on ignore la date de décès[18]. Al-Burzulī renvoie aussi à la chronique d'Ibn Šaraf[19].

Sous la plume d'Ibn Nāğī, à propos de l'affaire de Muḥammad b. 'Abd al-Ṣamad qui eut lieu vers 441-442 H/1049-1051, on lit une citation de Muḥammad b. Šaraf suivie de deux autres de son fils Ğa'far b. Muḥammad b. Šaraf[20]. Ce dernier, philosophe, poète et prosateur, ne paraît pas avoir été historien et il n'est pas sûr que le passage soit un emprunt direct à la chronique d'Ibn Šaraf. Peut-être s'agit-il d'une information orale recueillie par un andalou ou encore d'une addition faite par le fils qui transmit les œuvres de son père, notamment au biographe espagnol Ibn Baškuwāl[21]. Cette citation offre un autre intérêt. La défaite d'al-Mu'izz b. Bādīs y est présentée comme le châtiment d'Allah s'abattant sur le persécuteur d'un dévot. C'est dire avec quelle prudence il faudra utiliser les informations d'Ibn Šaraf qui, après avoir été chantre d'al-Mu'izz, fut l'un de ces transfuges d'Ifrīqiya qui servirent les Umayyades d'Espagne[22]. Enfin on possède un certain nombre de poèmes d'Ibn Šaraf sur les malheurs de Kairouan[23].

5. Muḥammad b. Sa'dūn[24] (m. 485 ou 486 H/1092-1093 à Aġmāt), juriste kiarouanais et négociant, parcourut le Magrib et l'Espagne et s'adonna au ṣūfisme surtout à la fin de sa vie. Il composa, entre autres ouvrages, le *Kitāb ta'assī ahl al-īmān bi-mā ṭara'a 'alā madīnat al-Qayrawān*[25] (Livre de la consolation des Croyants au sujet des malheurs qui ont frappé Kairouan), appelé aussi : *Ta'ziyat ahl al-Qayrawān bi-mā ğarā 'alā l-buldān min hayağān al-fitan wa-taqallub al-azmān*[26] (Condoléance aux Kairouanais au sujet du déchaînement des troubles et des vicissitudes des

17. Tiğānī, 60 : « qāla Ibn Šaraf fī Ṣilati-hi li-Ta'rīḫ al-Raqīq » ; passage reproduit par Ibn Maqdīš, II, 122.

18. Tiğānī, 60 . « aḫbara 'an-hu Ibn Šaraf fī Ta'rīḫi-hi » ; passage reproduit par al-Wazīr al-Sarrāğ, *Ḥulal*, I, 145.

19. Burzulī, *ms.* A. W., II, f° 39 r°-v° : « al-Ḏayl li-Ibn Šaraf » ; Burzulī, *Muḫtaṣar* f° 160 r° : « ta'līf Ibn Šaraf allaḏi 'alā al-Raqīq. »

20. *Ma'ālim*, III, 238.

21. *Ṣila*, n° 1208, II, 545-546 ; sur le fils d'Ibn Šaraf. v. aussi : Maqqarī, éd. Caire 1949, IV, 363-367 ; Ḍabbī, n° 1557, 520-521 ; Maymanī, 116-121 ; v. *infra :* chap. XII.

22. Sur cette question, v. : R. Brunschvig, *Un aspect de la littérature historico-géographique de l'Islām*, *Mélanges Gaudefroy-Demombynes*, 147-158.

23. *Ma'ālim*, I, 13-15, III, 240 ; Ibn Bassām, I/I, 74, IV/I, 109, 177-179, 181-184 ; *Udabā'*, XIX, 42 ; *Muntaḫab*, 78-81 ; Maymanī, 98-100, 115.

24. H. R. Idris, *Deux maîtres...*, *A.I.E.O.* 1955, 35-36.

25. *Ma'ālim*, III, 245 ; *Bayān*, trad., I, 419, note 1 (avec ğarā au lieu de ṭara'a).

26. *Bayān*, I, 381/trad., I, 419-420.

temps qui se sont abattus sur les contrées). Ce titre évocateur laisse entendre que l'œuvre s'étendait jusqu'à la destruction de Kairouan.

Toutefois, au début de l'extrait reproduit par Ibn 'Iḏārī[27] et traitant des 'Ubaydides depuis leurs origines jusqu'à al-Mustanṣir, Ibn Sa'dūn ne donne le sommaire que de trois chapitres de son ouvrage en ces termes : « Il contient un chapitre où je parle des premiers fondateurs de cette doctrine qu'instituèrent 'Ubayd Allah et ses descendants et du mobile qui les y poussa — un chapitre où je parle des cavaliers et des missionnaires qu'ils dépêchèrent dans les pays pour y prêcher leur doctrine — et un chapitre où je parle de 'Ubayd Allah, de sa généalogie, de sa prétention fallacieuse à descendre du Prophète, qu'Allah le bénisse et le sauve, et de la cause qui le rendit maître de tout le Maġrib. » Il est donc permis de se demander s'il en a rédigé d'autres sur les Zīrīdes eux-mêmes et s'il a été autre chose qu'un polémiste anti-fāṭimide[28].

6. Abū l-Ṣalt Umayya b. 'Abd al-'Azīz[29] (m. 529 H/1135) est cè célèbre polygraphe et savant andalou qui en 506 H/1112-1113 quitta Alexandrie pour Mahdia où il demeura jusqu'à sa mort. Il fut le panégyriste des trois derniers Zīrīdes, Yaḥyā, 'Alī et al-Ḥasan qui lui accordèrent successivement leurs faveurs. C'est pour al-Ḥasan qu'il composa une chronique qu'al-Tiǧānī considère comme une continuation de celle d'al-Raqīq[30]. S'intitulait-elle *Kitāb al-Dībāǧa fī mafāḫir Ṣanhāǧa*, titre d'un ouvrage que Yāqūt attribue à notre chroniqueur[31] ? La chose est douteuse, car l'anonyme des *Mafāḫir al-Barbar* distingue le *Kitāb al-Dībāǧa fī aḫbār Ṣanhāǧa* qui paraît bien être identique à l'œuvre précitée, du « livre d'Abū l-Ṣalt qu'il composa pour al-Ḥasan maître de Mahdia »[32].

On a vu plus haut, d'après Ibn 'Iḏārī, que la narration d'Abū l-Ṣalt commençait, semble-t-il, là où s'était arrêté Ibn Šaraf : vers

27. *Bayān*, I, 281-287/trad., I, 419-430.

28. *Dībāǧ*, 273.

29. *G.A.L.*, I, 486-487/641, *Suppl.*, I, 889 ; *Ensayo*, 198-201 ; *Takmila*, éd. Ben Cheneb, n° 539 ; Ibn Ḫallikān, I, 80-81, II, 241, 242 ; Maqqarī, éd. Caire 1302 H, I, 372, II, 193, 205-206, 282-284, éd. Caire 1949, IV, 275, 298-299 ; *Udabā'*, VII, 52-70 ; *A'māl*, 458, note 3 ; *Bayān*, I, 312/trad., I, 469, le fait mourir en 536 H et *Šaḏarāt al-ḏahab*, IV, 83-85, 144, en 547 et 528 H ; *Storia*, I, 40 ; Maḫlūf, II, 201. v. *infra:* chap. XII.

30. Tiǧānī, 90 · « fī Kitābi-hi allaḏī ḏayyala bi-hi Kitāb al-Raqīq. »

31. *Udabā'*, VII, 64.

32. *Mafāḫir*, 51.

443 H/1052) ; le même auteur déclare : « Ici s'arrête l'ouvrage d'Abū l-Ṣalt sur Mahdia et son prince al-Ḥasan b. 'Alī b. Yaḥyā b. Tamīm, à l'année 517 H/1123 »[33].

Particulièrement bien informé, Abū l-Ṣalt paraît même avoir reproduit certains documents originaux[34]. Il est cité par Ibn 'Iḏārī, al-Tiǧānī, Ibn al Ḫaṭīb et Ibn al-Ḫaldūn.

7. Ibn Šaddād[35], alias Abū Muḥammad 'Abd al-'Azīz b. Šaddād b. Tamīm b. al-Mu'izz b. Bādīs, souvent appelé Abū l-Ġarīb 'Izz al-Dīn al-Ṣanhāǧī, petit-fils du quatrième Zīride Tamīm (m. 501 H/1108) et neveu du cinquième, Yaḥyā b. Tamīm (m. 509 H/1116), fit partie de l'entourage d'al-Ḥasan puisqu'il déclare avoir consulté un ouvrage de la bibliothèque de ce « sultan »[36].

Sa présence en Sicile est attestée par une anecdote concernant 'Abd al-Mu'min qu'il dit lui avoir été narrée par un musulman de Mahdia rencontré en 551 H/1156-1157 à Palerme[37].

Indubitablement il se rendit en Syrie puisque l'auteur de la *Ḫarīdat al- qaṣr*, 'Imād al-Dīn, déclare que l'émir 'Abd al-'Azīz b. Šaddād b. Tamīm qui résidait alors à Damas lui communiqua en 571 H/1175-1176 le *Dīwān* de son grand-père Tamīm[38]. D'autre part al-Tiǧānī reproduit un passage du *Ta'rīḫ* d'Ibn Šaddād rapportant le témoignage d'un maġribin sur l'Ifrīqiya recueilli à Damas en 582 H/1186[39].

Ibn Šaddād est l'auteur d'une chronique de Kairouan dont le

33. *Bayān*, I, 309/trad., I, 464.

34. H. R. Idris, *Analyse et traduction de deux textes de l'époque zīride*, *70e Congrès de l'A.F.A.S.*, fascicule 3, Tunis 1952, tiré à part, 1-8.

35. *G.A.L.*, *Suppl.*, I, 575 ; *Storia*, I, 40-41, III, 486 ; Fournel, II, 207, note f ; Quatremère, *Vie d'El-Mo'izz*, *J.A.* août 1836, 114, 131 ; Fagnan, *Centenario M. Amari*, II, 47 ; Bel, *Benou Ghânia*, 77, note 2 ; *Itti'āẓ*, 47 ; Ibn Ḫallikān, I, 99, II, 239-240 ; *Buldān*, VII, 76 ; Abū l-Fidā', *Ta'rīḫ*, I, 3, II, 96-99 (sur la Sicile), 131-132 (sur les Ḥammādides) ; Ṣafadī, trad. E. Amar, *J. A.* mars-avril 1912, 259, note 4.

36. Ibn Ḫallikān, II, 240.

37. *Storia*, III, 486. Amari affirme qu'Ibn Šaddād se trouvait dans le camp de 'Abd al-Mu'min lors de la bataille navale de Mahdia en 554 H/1159 ; le récit d'Ibn Šaddād sur lequel il se fonde, cité par Tiǧānī, 249-250, est incontestablement d'un témoin oculaire, mais la seule phrase à la première personne : « qāla l-ḥākī kuntu ḥāḍirān wa-'Abd al-Mu'min yabkī... (le narrateur a dit : « J'étais présent tandis que 'Abd al-Mu'min pleurait... ») paraît être d'un informateur d'Ibn Šaddād, le mahdien en question par exemple.

38. *Ḫarīda*, *ms.* Paris 3330, f° 60 r°.

39. Tiǧānī, 10-11 et note 4. On se gardera de confondre Ibn Šaddād, petit-fils de Tamīm, avec deux homonymes : l'un, cadi d'Alep (m. 632 H/1234-1235) est l'auteur d'une vie de Saladin, l'autre (m. 1285) a composé une description d'Alep ; Ibn Ḫallikān II, 354-360 ; J. Sauvaget, *Introduction*, 82, 147.

titre complet, souvent tronqué par les compilateurs, paraît avoir été *Kitāb al-Ğam' wa-l-Bayān fī aḫbār al-Qayrawān fī-man fī-hā wa-fī sā'ir bilād al-Maġrib min al-mulūk wa-l-a'yān*, ou encore : *Kitāb al-Ğam' wa-l-Bayān fī aḫbār al-Maġrib wa-l-Qayrawān*[40], ainsi que d'une chronique de Sicile.

Ibn Šaddād est cité par Ibn Ḫallikān, al-Tiğānī, Abū l-Fidā', al-Nuwayrī et al-Maqrīzī. Beaucoup plus tard, Ibn Abī Dīnār regrette de n'avoir pu utiliser son *Ta'rīḫ al-Qayrawān*[41].

8. Ḥammād b. Ibrāhīm b. Abī Yūsuf al-Maḫzūmī a composé pour le Ḥammādide de Bougie, al-'Azīz (m. 518 H/1124), une chronique (ta'rīḫ) dont Ibn al-Abbār dit avoir eu connaissance[42].

9. Ibn Ḥammād[43] (Ibn Ḥammādo) (m. 628 H/1231), originaire de Ḥamza, bourgade dépendant de la Qal'a, était un notable d'ascendance ḥammādide qui fit ses études à la Qal'a puis à Bougie. Il parcourut le Maġrib et fut cadi d'Algérisas puis de Salé.

Il est l'auteur du *Kitāb al-Nubaḏ al-muḫtāğa fī aḫbār mulūk Ṣanhāğa bi-Ifrīqiya wa-Biğāya*, perdu, et d'une petite histoire des 'Ubaydides qui nous est parvenue. La première œuvre, utilisée par Ibn Ḫaldūn et l'anonyme des *Mafāḫir al-Barbar* devait être intéressante pour l'histoire des Ḥammādides, voire des Zīrīdes en général. Al-Tiğānī cite aussi Ibn Ḥammād.

10. Son homonyme Ibn Ḥamādō al-Burnūsī de Ceuta (VI^e H/XII^e siècle) a écrit un *Kitāb al-Muqtabis* (ou *al-Qabas*) *fī aḫbār al-Maġrib wa-l-Andalus* dont s'est servi Ibn 'Iḏārī[44].

40. Le prétendu manuscrit du tome II d'*al-Ğam' wa-l-Bayān* qui avait disparu de la Bibliothèque de Tunis vient d'être retrouvé. Malheureusement son examen nous a révélé qu'il ne s'agit que d'une copie partielle des *Annales* d'Abū l-Fidā' (années 397 H/997 à 692 H/1293) débutant par une citation du dit ouvrage d'Ibn Šaddād, d'où la fausse attribution précitée. *Ḥafṣides*, II, 385, note 4 ; Abū l-Fidā', *Ta'rīḫ*, II, 131-IV, 29.

41. *Mu'nis*, 39.

42. *Takmila*, éd. Ben Cheneb, 156.

43. Ġubrīnī, 128-130 nous livre son nom complet Abū 'Abd Allah Muḥammad b. 'Alī b. Ḥammād b. 'Īsā b. Abī Bakr al-Ṣanhāğī ; *E.I.*², sub Abū Yazīd, I, 168 (S. M. Stern) où il est précisé qu'il ne faut pas confondre Ibn Ḥammādō avec Ibn Ḥamādō ; Ibn Ḥammād, *Histoire des rois 'obaidides*, éd. trad. J. Vonderheyden ; E. Lévi-Provençal, *Arabica*, I, 25-26, note 3 ; *Mafāḫir*, 51, 65 ; R. Brunschvig, *Un aspect de la littérature historico-géographique de l'Islām, Mélanges Gaudefroy-Demombynes*, Caire 1935-1945, 156, note 2 ; *Bibl. Arabo-sicula*, 317-318 ; Ṣafadī, IV, 157-158, n° 1692.

44. *Bayān*, I, 5, 237/trad., I, 314, note 1 ; *A'māl*, 464, note 2 ; *Mafāḫir*, 64 ; E. Lévi-Provençal, *Arabica*, I, 25-26, note 3 ; *E.I.*², sub Abū Yazīd, I, 168 (S. M. Stern).

11. Enfin il convient de signaler les « *Mémoires* » de ʿAbd Allah, dernier zīrīde de Grenade (469-483 H/1076-1091)[45].

B. *Compilations maġribines*

12. Le *Bayān* annales du Maġrib et de l'Espagne compilées par le marocain Ibn ʿIḏārī en 706 H/1306-1307 est une de nos sources fondamentales. L'auteur, bien documenté, cite souvent les œuvres utilisées et les énumère dans sa préface[46].

13. Le *Kitāb Mafāḫir al-Barbar*, compilé en 712 H/1312 par un anonyme, a servi de source de première main à Ibn Ḫaldūn et nous a fourni d'importantes indications.

14. Le *Kitāb al-ʿIbar* du grand Ibn Ḫaldūn (m. 808 H/1406) contient une documentation hors pair mais trop souvent dépourvue de références et dont les qualités et les défauts sont bien connus. Rappelons qu'il faut se garder de suivre aveuglément une œuvre bien différente des chroniques habituelles mais non moins sujettes à caution. On y relève bon nombre d'inexactitudes, de contradictions et d'indications par trop laconiques. Ibn Ḫaldūn a utilisé la chronique perdue de l'historien ḥafṣide[47] Ibn Naḫīl et cité l'espagnol Ibn al-Naḥwī[48].

15-16. Il y a à glaner dans les *Aʿmāl al-aʿlām* et le *Raqm al-ḥulal* du célèbre polygraphe grenadin Ibn al-Ḫaṭīb (m. 776 H/1374) et dans le *Kitāb al-Muʾnis* d'Ibn Abī Dīnār (époque turque).

17-19. Ne fournissant à peu près rien dont nous ne disposions par ailleurs les compilations rédigées à l'époque turque par al-Wazīr al-Sarrāǧ et Ibn Maqdīš (XVIII[e] siècle)[49] ne sont guère à citer que

45. ʿAbd Allah composa ses mémoires à Aġmāt après sa déposition par Yūsuf b. Tāšufīn en 483 H/1090 ; E. LÉVI-PROVENÇAL, *Mémoires de ʿAbd Allah, Al-Andalus*, III, 1935, fasc. 2, 236-237.

46. Le texte fourni par les manuscrits n'est malheureusement pas toujours impeccable malgré la qualité de l'édition de DOZY, revue, corrigée et augmentée d'après de nouveaux manuscrits par G. S. COLIN et E. LÉVI-PROVENÇAL. La fin du premier volume, notamment la partie relative au règne d'al-Ḥasan, surtout après 517 H, paraît avoir beaucoup souffert et présente d'importantes lacunes (années 539 à 543 H, 544 à 551 H). Rappelons que c'est à l'année 517 que s'arrêtait la chronique d'ABŪ L-ṢALT. Si nous possédons bien le texte original on ne peut éviter de juger bâclée la fin du tome I.

47. *Berbères*, II, 36, 288, 293. Sur IBN NAḪĪL, v. : *Ḥafṣides*, à l'index et surtout II, 385.

48. *Berbères*, II, 2, 5.

49. Sur l'ouvrage d'IBN MAQDĪŠ et ses sources, v. : C. A. NALLINO, *Venizia e Sfax nel secolo XVIII secondo il cronista arabo Maqdīsh, Centenario M. Amari*, I, 306-356.

pour mémoire ainsi que le fatras légendaire de la geste des Banū Hilāl[50].

C. *Sources almoḥades diverses*

Pour la relation de la conquête almoḥade on a eu recours à la documentation ancienne heureusement enrichie grâce à E. Lévi-Provençal et récemment mise en œuvre par A. Huici Miranda.

20. « *Mémoires* » d'al-Bayḏaq, contemporain du Mahdī et de 'Abd al-Mu'min.

21. *Trente-sept lettres officielles almoḥades.*

22. *Naẓm al-ǧumān fī aḫbār al-zamān* d'Ibn al-Qaṭṭān (m. 628 H/1230) qui fut cadi de Siǧilmāssa. Ibn 'Iḏārī le cite parmi ses sources[51] et l'utilise bien des fois à propos de faits très antérieurs à l'avènement des Almoḥades et dont quelques-uns concernent les Zīrīdes[52].

23. *Kitāb al-Mu'ǧib fī talḫīṣ aḫbār al-Maġrib* de 'Abd al-Wāḥid al-Marrākušī, achevé en 621 H/1224.

24. *Rawḍ al-qirṭās* d'Ibn Abī Zar' (début du XIVe siècle), histoire de Fès et du Maroc écrite en 1326, démarquage du *Bayān* d'Ibn 'Iḏārī, pour notre période.

25. *Ta'rīḫ al-dawlatayni*, attribué à Zarkašī (XVe siècle).

26. *Al-Ḥulal al-mawšiyya*, histoire des Almoravides et des Almoḥades anonyme, composée en 786 H/1384, attribuée à Ibn al-Ḫaṭīb (m. 776 H/1374).

D. *Sources abāḍites*

27. La principale est le *Kitāb al-Siyar* d'al-Šammāḫī (m. 928 H/1521), recueil biographique qui contient quelques développements historiques concernant les Zīrīdes, des citations d'ouvrages abāḍites disparus et de la chronique d'al-Raqīq[53].

50. G. Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, Intr., 8-10 ; *G.A.L.*, II, 62-74, *Suppl.*, II, 64 ; M. Hartmann, *Die Beni Hilāl Geschichten, Zeitschrift für afrik. und oc. Sprachen der deutschen Kolonien*, Berlin 1898, 289-315 ; A. Bel, *La Djāzya.*

51. *Bayān*, I, 3/trad., II, 8, note 3 ; E. Lévi-Provençal, *Documents inédits d'Histoire almoḥade*, Intr., V, note 1 ; idem, *Six fragments inédits d'une chronique anonyme du début des Almoḥades, Mélanges René Basset*, II, 335-393 ; *idem*, Publication annoncée du tome XIII du *Naẓm al-Ǧumān* (années 500-533 H) ; *Ensayo*, 275.

52. *Bayān*, trad., I, index, 502.

53. La consultation des manuscrits de la Bibliothèque Universitaire d'Alger de la *Chronique* d'Abū Zakariyyā' et des *Ṭabaqāt* d'al-Darǧīnī a été sans profit car al-Šammāḫī se trouve avoir glané dans ces œuvres bien antérieures à la sienne l'essentiel des indications concernant notre période.

E. *Sources fāṭimides et diverses*

Contre toute attente l'appoint fourni par les chroniques fāṭimides est fort minime, leurs auteurs ne s'étant guère intéressés à l'Ifrīqiya ; mais ce domaine, en cours d'exploration, peut réserver d'heureuses surprises.

28. La production du célèbre cadi d'al-Mu'izz li-Dīn Allah, Abū Ḥanīfa al-Nu'mān (m. 363 H/974) : *Kitāb al-Himma*, *Kitāb Da'ā'im al-Islām* (2e volume pas encore paru), *Kitāb al-Maǧālis* (non encore publié intégralement), *Iftitāḥ al-da'wa*, nous éclaire sur le šī'isme en Ifrīqiya pré-zīrīde et l'histoire des débuts de la dynastie fāṭimide.

29. La biographie (sīra) de l'ustāḏ Ǧawḏar[54] fournit des renseignements de premier ordre sur les Banū Ḥamdūn.

30. Al-Quḍā'ī (m. 454 H/1062), cadi d'Égypte et auteur de plusieurs ouvrages perdus a été utilisé par Ibn Ḥammād et Ibn 'Iḏārī à propos des Fāṭimides.

31. *Le Kitāb al-Išāra ilā man nāla l-wizāra* du secrétaire de la chancellerie fāṭimide Ibn al-Ṣayrafī (m. 542 H/1147) a été consulté avec fruit.

32. Ibn Muyassar (m. 677 H/1278), continuateur du chroniqueur fāṭimide al-Musabbiḥī (m. 420 H/1029) est l'auteur d'un *Kitāb Quḍāt Miṣr* perdu et d'annales égyptiennes dont on possède la deuxième partie[55] qui nous a été utile.

33. D'al-Maqrīzī (m. 846 H/1442) on retiendra ses *Ḫiṭaṭ Miṣr* et surtout sa chronique fāṭimide intitulée *Itti'āẓ al-ḥunafā'* dont le manuscrit publié s'arrête malheureusement à l'année 363 H[56].

34. *Al-Nuǧūm al-ẓāhira* d'Abū l-Maḥāsin b. Taġrībirdī (xve siècle) n'est pas à négliger.

35. Les *Siǧillāt mustanṣiriyya* renferment quelques passages importants.

35 *bis*. Le *Dīwān* et la *Sīra* du « dā'ī al-du'āt » al-Mu'ayyad fī l-Dīn (m. 470H/1077-1078) ont été consultés.

54. La biographie de Ǧawhar ne nous a rien apporté.

55. Années 439 à 553 H avec une lacune allant de 501 à 515 H comblée par une interpolation traitant des années 362 à 387 H.

56. A compléter par les extraits de cet ouvrage, textuels ou résumés, insérés par AL-MAQRĪZĪ dans ses *Ḫiṭaṭ* et donnés en appendice dans l'édition égyptienne de l'*Itti'āẓ*. Nous n'avons pu consulter le manuscrit d'Istambul qui est complet.

F. *Compilations orientales*

36. Le célèbre *Kitāb al-Kāmil fī l-Ta'rīḫ*, histoire universelle écrite par le syrien Ibn al-Aṯīr (m. 630 H/1234) est de la première importance. Cet amalgame, intelligent et bien composé[57], de documents dont la provenance n'est malheureusement presque jamais indiquée doit être utilisé avec autant de circonspection que l'œuvre d'Ibn Ḫaldūn.

37. La *Nihāyat al-'arab*, vaste encyclopédie de l'égyptien al-Nuwayrī (m. 733 H/1332) renferme une histoire des Zīrīdes qui n'est pas toujours un simple démarquage du texte d'Ibn al-Aṯīr.

38. Le principal intérêt des annales du syrien Abū l-Fidā' (m. 732 H/1331) est de renfermer des citations d'Ibn Šaddād.

G. *Sources non musulmanes*

39-40. Les sources chrétiennes, rares, fragmentaires et mises en œuvre par De Mas Latrie, M. Amari et C. Courtois, entre autres, sont loin d'avoir la même importance que les documents judéo-arabes de la Geniza du Caire dont S. D. Goitein poursuit l'étude méthodique[58].

II. — Géographes et voyageurs

A. *Sources originales*

Une abondante documentation géographique recueillie par des contemporains qui tous, sauf un, ont vu le pays, a heureusement été conservée, jalonnant toute l'histoire de la dynastie.

41. Bien que pré-zīrīde, la géographie d'al-Ya'qūbī (m. après

57. Il n'est pas rare que l'auteur rompe avec l'ordre annalistique et groupe des faits échelonnés dans le temps en un exposé suivi ; v. par exemple : *Kāmil*, IX, 238, à la suite du chapitre sur l'invasion hilālienne (442 H-543 H) : « Tous ces événements auraient dû être mentionnés sous leurs années respectives, mais nous les avons rapportés à la suite les uns des autres pour qu'ils soient bien enchaînés ; en effet, fragmentés et mêlés aux autres dans les rubriques annuelles, ils ne seraient pas compris. »

58. Malheureusement pour notre propos dans le plan de travail de S. D. Goitein l'Orient et l'Extrême-Orient ont eu la priorité ; les documents spécifiquement maġribins ne viendront qu'en dernier lieu. Il a eu l'obligeance de nous adresser le texte dactylographié de sa contribution au *Mémorial E. Lévi-Provençal*, intitulée *Eleventh century Tunisia in the light of the cairo Geniza documents*, mais il était trop tard pour que nous puissions utiliser cet article du plus haut intérêt.

278 H/891) oriental gagné au šī'isme et ayant parcouru le Maġrib, ne saurait être laissée de côté.

42. L'œuvre d'Ibn Ḥawqal (m. après 367 H/977) autre oriental qui a voyagé au Maġrib, fournit de précieux renseignements sur l'état du pays à la veille de l'avènement des Zīrīdes.

43. Al-Muqaddasī (ou al-Maqdisī) (m. après 378 H/988) a probablement visité lui aussi le Maġrib. Son témoignage est capital car il émane d'un esprit curieux et apte à comprendre.

44. Al-Bakrī (487 H/1094) n'a pas quitté l'Espagne et a rédigé son inestimable géographie en 461 H/1068 à l'aide d'informations livresques et orales. L'une de ses principales sources est Muḥammad b. Yūsuf al-Warrāq (m. 363 H/973-974)[59], transfuge d'Ifrīqiya qui se mit au service des Umayyades d'Espagne pour lesquels il composa maints ouvrages géographico-historiques dont le plus important s'intitulait *Masālik Ifrīqiya wa-mamāliku-hā*. L'œuvre d'al-Bakrī dont le témoignage vaut moins pour le XI^e^ que pour le X^e^ siècle[60] fournit des itinéraires précis et de précieuses digressions historiques.

45. Après des études faites à Cordoue et de longs voyages, al-Idrīsī (m. 560 H/1166) fut appelé en Sicile par Roger II pour lequel il composa un vaste ouvrage géographique terminé en 548 H/1154. Il en reprit la matière sous une forme plus étendue dans un traité qu'il dédia à Guillaume I^er^ mais qui ne nous est parvenu que sous la forme d'un abrégé non encore publié. Pour le Maġrib le « *Livre de Roger* » offre une riche documentation à la fois livresque et personnelle. On y trouve un tableau de l'Ifrīqiya valable grosso modo pour les derniers Zīrīdes. En le confrontant avec les descriptions antérieures, surtout celle d'al-Bakrī, on perçoit les profonds changements causés par l'invasion hilālienne.

B. *Compilations*

46. Le *Kitāb al-Istibṣār*, compilé par un anonyme en 587 H/1191 est à consulter.

47. Le dictionnaire géographique de l'oriental Yāqūt (m. 627

59. R. BRUNSCHVIG, *Un aspect de la littérature historico-géographique de l'Islām*, *Mélanges Gaudefroy-Demombynes*, Caire 1935-1945, 149 ,151.

60. C'est ainsi qu'il ne cite même pas les Banū Hilāl, parle bien de la construction des remparts de Kairouan en 444 H par al-Mu'izz b. Bādīs, mais date de 425 au lieu de 449 H le pillage de la cité, et y fait une simple allusion à propos de la Qal'a devenue, dit-il, un important centre caravanier après la destruction (ḫarāb) de Kairouan ; BAKRĪ, 25, 26, 49.

H/1229) ne néglige pas les toponymes maġribins et leur consacre d'intéressantes notices, peu originales, mais commodes.

48. La *Riḥla* du tunisois al-Tiğānī, récit d'un voyage qu'il effectua en Ifrīqiya de 706 à 709 H/1307-1309, est un précieux document historico-géographique. Si nous pouvons négliger les renseignements géographiques connus par ailleurs ou inutilisables pour notre période, il n'en est pas de même pour les développements historiques qui renferment des citations d'ouvrages disparus, notamment de chroniques zīrīdes.

III. — Sources historico-biographiques, juridiques et littéraires

Pour la vie religieuse, l'essentiel de notre documentation est constitué par les recueils biographiques[61] des auteurs suivants, tous sunnites : al-Mālikī (m. vers 453-474 H/1061-1081), 'Iyāḍ (m. 544 H/1149), Ibn Ḫayr (m. 575 H/1179), al-Dabbāġ (m. 699 H/1300)[62] et son continuateur Ibn Nāğī (m. 839 H/1435), al-Ġubrīnī (m. 715 H/1315), al-Ḏahabī (m. 748 H/1347), Ibn Farḥūn (m. 800 H/1397), Ibn al-Ġazarī (m. 833 H/1428), Ibn Maryam (m. après 1011 H/1602), Ibn al-'Imād (m. 1089 H/1678), Maḫlūf (contemporain).

La prospection des *Manāqib* d'al-Ğabanyānī (m. 369 H/979) et de Muḥriz b. Ḫalaf (m. 413 H/1022) a été fructueuse.

Parmi les ouvrages de *fiqh*[63] on signalera surtout la *Risāla* d'Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996) qu'il est si intéressant de comparer aux *Da'ā'im al-Islām* d'al-Nu'mān.

Les nombreuses *fatwās* zīrīdes transmises par al-Burzulī, al-Wanšarīšī et Ibn al-Šabbāṭ nous ont fourni le plus clair de notre documentation sur les « realia » de la vie sociale et économique[64].

61. Le *Kitāb al-Iflīḥār*, d'al-Tuǧībī (m. 432 H/1030), le troisième volume (hypothétique) du *Riyāḍ al-Nufūs* d'Abū Bakr al-Mālikī, l'ouvrage d'al-'Awwānī, etc... ne nous sont pas parvenus.

62. Il est l'auteur d'un ouvrage intitulé *Wāsiṭat al-niẓām fī tawārīḫ mulūk al-Islām* qui renfermait notamment une appréciation juste et modérée sur les Fāṭimides d'Ifrīqiya ; Ibn Maqdīš, I, 130.

63. Un certain nombre, entre autres les *Nawādir* d'Ibn Abī Zayd, existent en manuscrits dont la quête et l'étude nous eussent entraîné trop loin.

64. On s'est astreint à répéter dans chaque note le nom du jurisconsulte et la date de sa mort afin de replacer chaque consultation dans son contexte chronologique.

On a négligé les *fatwās* purement théoriques qui n'intéressent que l'histoire du fiqh. Dans les autres c'est surtout la question posée qui constitue le document utilisable encore que la réponse fournit souvent, mêlées à des considérations juridiques, des

Pour évoquer la vie littéraire, on s'est consolé de la perte des deux grandes anthologies zīrīdes : l'*Unmūḏaǧ* d'Ibn Rašīq et la *Ḥadīqat al-Qaṣr* d'Abū l-Ṣalt en utilisant les extraits transmis par al-Tiǧānī, al-Ṣafadī, 'Imād al-Dīn al-Isbahānī et Ibn Faḍl Allah al-'Umarī[65].

Les ouvrages de critique littéraire d'Ibn Rašīq et d'Ibn Šaraf ainsi que le *Dīwān* d'Ibn Ḥamdīs sont à retenir.

On a glané bien des indications sur les échanges culturels de l'Ifrīqiya zīrīde avec l'Orient et l'Occident musulmans dans les compilations historico-biographiques et bio-bibliographiques des Andalous : Ibn al-Faraḍī (m. 403 H/1012), al-Ḥumaydī (m. 488 H/1095), Ibn Bassām (m. 542 H/1147), Ibn Baškuwāl (m. 578 H/1183), Ibn Ḫayr (m. 575 H/1179), al-Ḍabbī (m. 599 H/1203),

précisions sur les cas soumis, parfois même le texte d'un jugement, des allusions à d'autres consultations, etc.

Les principaux jurisconsultes zīrīdes sont dans l'ordre chronologique :

Ibn Aḫī Hišām (m. 371-373 H/981-983).
Ibn al-Tabbān (m. 371 H/981).
Ibn Abī Zayd (m. 386 H/996).
Ibn Šiblūn (m. 390-391 H/999-1000)
Al-Dāwūdī (m. 402 H/1011).
Al-Qābisī (m. 403 H/1012).
Ibn al-Kātib (m. 408 H/1017).
Abū l-Ṭayyib 'Abd al-Mun'im al-Kindī (m. 421 H/1030).
Abū Zakariyyā' Yaḥyā al-Šaqrāṭisī (m. 429 H/1030).
Abū 'Imrān al-Fāsī (m. 430 H/1038).
Abū Ḥafṣ 'Umar b. al-'Aṭṭār (m. 430 H/1038).
Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān (m. 432-435 H/1040-1043).
Abū l-Ṭayyib b. Ḫaldūn alias Ibn bint Ḫaldūn (m. 435 H/1049).
Abū 'Abd al-Malik Marwān al-Būnī (m. av. 440 H/1048).
Ibn al-Ḍābiṭ (m. après 440 H/1048-1049).
Al-Tūnisī (m. 443 H/1051).
Ibn Muḫriz (m. 450 H/1058).
Abū l-Qāsim 'Abd al-Ǧalīl al-Rab'ī alias al-Dībāǧī Ibn al-Ṣābūnī, disciple d'Abū 'Imrān al-Fāsī.
Al-Suyūrī (m. 460-462 H/1067-1069).
Abū Isḥāq al-Qafṣī, compagnon d'al-Tūnisī et d'al-Suyūrī.
Abū Muḥammad 'Abd Allah b. Abī Zakariyyā' al-Šaqrāṭisī (m. 466 H/1073).
Al-Laḫmī (m. 478 H/1085).
'Abd al-Ḥamīd b. al-Ṣā'iġ (m. 486 H/1093).
Al-Māzarī (m. 536 H/1141).
Abū l-Faraǧ al-Tūnisī, contemporain (?) d'al-Māzarī.
Ibn Maškān, dernier disciple d'al-Māzarī.

65. C'est ainsi que le 17e volume de ses *Masālik al-abṣār*, *ms.* de la Bibl. Nationale de Paris, n° 2327, contient (f° 41-129) une partie fort importante de l'*Unmūḏaǧ*. Du *Wāfī* d'AL-ṢAFADĪ, nous n'avons consulté que les volumes publiés. En outre, quelques fragments de l'anthologie du sicilo-mahdien IBN BAŠRŪN (milieu du XIIe siècle) sont à relever dans la *Ḫarīdat al-qaṣr* de 'IMĀD AL-DĪN AL-ISBAHĀNĪ.

Ibn al-Abbār (m. à Tunis 658 H/1260), al-Maqqarī (m. 1061 H/1651), et des orientaux : 'Imād al-Dīn (m. 597 H/1201), Yāqūt (m. 627 H/1229), Ibn al-Qifṭī (m. 646 H/1248), Ibn Ḫallikān qui termine ses *Wafayāt* en 673 H/1274, Ibn Šākir al-Kutubī dont le *Fawāt* est écrit en 754 H/1353-1354 et al-Ṣafadī (m. 763 H/1362).

On ne saurait pour finir omettre de mentionner les deux précieuses anthologies tunisiennes modernes de Muḥammad al-Nayfar et de H. H. Abdul Wahab.

Aux recherches des deux maîtres de l'archéologie musulmane du Maġrib, G. Marçais et H. Terrasse, il convient d'ajouter celles de S. M. Zbiss en Tunisie et de L. Golvin en Algérie[66].

Pour les arts mineurs on a surtout puisé dans les travaux de G. Marçais, L. Poinssot et F. Viré.

En numismatique on a eu recours aux articles de J. Farrugia de Candia et à l'ouvrage d'ensemble de H. W. Hazard, et en épigraphie aux publications de B. Roy, P. et L. Poinssot, S. M. Zbiss.

66. Par suite des événements la prospection des sites archéologiques de la Berbérie zīrīde, au lendemain d'un essor prometteur, connaît un temps d'arrêt. Quant au récent ouvrage de L. Golvin, « *Le Maġrib central à l'époque des Zīrides* », il vaut surtout pour la partie archéologique qui est excellente.

BIBLIOGRAPHIE

Principaux ouvrages et articles cités

'Abdarī (al-), *Riḥla*, *ms.* appartenant à H. H. Abdul Wahab.

Abdul Wahab (H. H.), *Bisāṭ al-'aqīq*, Tunis 1330 H.—Abrév. *Bisāṭ.*

— *Coup d'œil général sur les apports ethniques étrangers en Tunisie. R. T.* 1917.

— *Deux dīnārs normands de Sicile*, *R. T.* 1930, 215-218.

— *Al-Ğumāna*, *Publications de l'Institut Français d'Archéologie orientale du Caire*, *Textes arabes et études islamiques*, IX, Caire 1953.

— *Ḫulāṣa ta'rīḫ Tūnis*, 2e éd., Tunis 1344 H. — Abrév. *Ḫulāṣa.*

— *Al-Imām al-Māzarī*, Tunis 1955.

— *Al-'Ināya bi-l-kutub wa-ğam'i-hā fī Ifrīqiya al-tūnisiyya*, *Ligue des États arabes*, *Revue de l'Institut des Manuscrits arabes*, I, Caire mai 1955, 72-90.

— *Les Steppes tunisiennes (région de Gammouda) pendant le Moyen Age*, *C. T.*, no 5, 1954, 5-16.

— *Al-Muntaḫab al-madrasī min al-adab al-tūnisī*, 2e éd., Caire 1944. — Abrév. *Muntaḫab.*

— *Nissīm b. Ya'qūb*, *al-Nadwa*, Tunis, Janv. 1953.

— *Note* (sans titre), *Bulletin archéologique du Comité*, 1922, CXLVIII-CLI.

— *Al-Šahīrāt al-Tūnisiyyāt*, *Les Femmes tunisiennes célèbres*, Tunis 1353 H/1934. — Abrév. *Šahīrāt.*

— *Villes arabes disparues*, *Mélanges William Marçais*, Paris 1950, 1-15.

Abū l-'Arab, *Kitāb Ṭabaqāt 'ulamā' Ifrīqiya*, suivi du *Kitāb Ṭabaqāt 'ulamā' Ifrīqiya* d'al-Ḫušanī et du *Kitāb Ṭabaqāt 'ulamā' Tūnis* d'Abū l-'Arab, éd. trad. M. Ben Cheneb, *Classes des savants de l'Ifrīqiya*, *Publications de la Faculté des Lettres d'Alger*, LI-LII, 2 vol., Paris 1915-1920. — Abrév. Abū l-'Arab.

Abū l-Fidā', *Kitāb al-Muḫtaṣar fī aḫbār al-bašar*, 4 vol., Caire 1325 H. — Abrév. Abū l-Fidā', *Ta'rīḫ.*

Abū l-Fidā', *Taqwīm al-buldān*, *Géographie*, éd. Reinaud et De Slane, Paris 1840 ; trad. Reinaud et St. Guyard, 2 parties en 3 vol., Paris 1848-1883. — Abrév. Abū l-Fidā', *Géographie.*

Abū l-Rabī', *Kitāb al-Siyar*, notes prises par H. H. Abdul Wahab sur un manuscrit de cet ouvrage.

Abū l-Ṣalt (Umayya), *al-Risāla al-miṣriyya*, *Nawādir al-maḫṭūṭāt*, I, Caire, 32-40.

Abū Zakariyyā', *Chronique d'Abou Zakaria*, trad. Masqueray, Alger 1878. — Abrév. *Chronique d'Abou Zakaria.* (V. aussi éd. trad. en préparation, *Bibl. Arabe-Française*, vol. 18, par C. E. Dalet, R. Le Tourneau et H. R. Idris.)

Aġlabides, V. Vonderheyden.

Ahwānī (A. F. al-), *al-Ta'līm fī ra'y al-Qābisī*, étude suivie de l'éd. de l'ouvrage d'*al-Qābisī : al-Risāla al-mufaṣṣila li-aḥwāl al-muta'allimīn wa-aḥkām al-mu'allimīn wa-l-muta'allimīn*, Caire 1364 H/1945.

A.I.E.O. = *Annales de l'Institut d'Études Orientales de la Faculté des Lettres d'Alger.*

'Alī Makkī (M.), *al-Tašayyu' fī l- Andalus*, *Revista del Instituto Egipcio de Estudios islamicos en Madrid*, II, Madrid 1954, fasc. 1-2, partie arabe, 93-149.

— *Kitāb Aḥkām al-sūq* de Yaḥyā b. 'Umar, *ibidem*, IV, Madrid 1956, fasc. 1-2, partie arabe, 59-151.

Al-Mu'izz, V. Ḥasan Ibrāhīm Ḥasan.

A'māl, V. Ibn Ḫaṭīb.

Amari (M.), *Bibliotheca arabo-sicula*, textes arabes, Leipzig, 1857, appendice 1875 et 1887. — Abrév. *Bibl. arabo-sicula.*

— *I Diplomi arabi del reale archivio fiorentino*, Florence 1863-1867.

— *Storia dei Musulmani di Sicilia*, 2e éd. revue par C. A. Nallino, 3 tomes en 7 vol., Catane 1937-1939. — Abrév. *Storia.*

Amīn (A.), *Ẓuhr al-Islām*, 2e éd., Caire 1365 H/1946.

André Julien (C.), *Histoire de l'Afrique du Nord*, 2e éd., 2 vol. ; 1er vol. revu par C. Courtois, 2e vol. revu par R. Le Tourneau, Paris 1951, 1952.

Arabes en Berbérie, V. G. Marçais.

Architecture, V. G. Marçais.

'Azīzī (Abū 'Alī Manṣūr al-), *Sīrat al- ustād Ġūḏar*, éd. Kāmil Ḥusayn et 'Abd al-Hādī Ša'īra, *Silsila maḫṭūṭāt al-Fāṭimiyyīn*, XI, Caire 1954 ; trad. M. Canard, *Vie de l'Ustādh Jaudhar*, *Publications de l'Institut d'Études orientales de la Faculté des Lettres d'Alger*, Alger 1957. — Abrév. *Sīra Ġawḏar.*

Bakrī (Abū 'Ubayd al-), *Description de l'Afrique septentrionale*, éd. De Slane, 2e éd., Alger 1911 ; trad. De Slane, 2e éd., Alger 1913. — Abrév. Bakrī.

Basset (R.), *Les Sanctuaires du Djebel Nefousa*, *J. A.*, mai-juin 1899, 423-470, juil.-août 1899, 88-120.

— *Un épisode d'une chanson de geste arabe sur la seconde conquête de l'Afrique septentrionale par les Musulmans*, *Bulletin de correspondance africaine* 1885, 136-148.

Bayān, V. Ibn 'Iḏārī.

Bayḍaq (al-), *Kitāb aḫbār al-Mahdī Ibn Tūmart wa-btidā'*, *dawlat al-Muwaḥḥidīn*, éd. E. Lévi-Provençal, *Documents inédits d'histoire almoḥade*, Paris 1928. — Abrév. Bayḍaq.

Beaussier (M.), *Dictionnaire pratique arabe-français*, 2e éd., Alger 1931.

Bel (A.), *La Djāzya, chanson arabe précédée d'observations sur quelques légendes arabes et sur la geste des Beni Hilāl*, extraits du *J. A.* mars-avril 1902 et mars-avril 1903, Paris 1903.

— *Les Benou Ghānya, derniers représentants de l'empire almoravide, et leur lutte contre l'empire almohade*, *Publications de l'École des Lettres d'Alger*, Paris 1903. — Abrév. *Benou Ghānya.*

Bel Khodja (M.), *Ta'rīḫ ma'ālim al-tawḥīd fī l-qadīm wa-fī l-ǧadīd*, Tunis 1358 H/1939.

Ben Ali Fekar, *La Commande (El-qirād) en droit musulman*, Lyon-Paris 1910.

Ben Milad (A.), *L'École médicale de Kairouan*, Paris, 1933.

Benou Ghānya, V. A. Bel.

Berbères, V. Ibn Ḫaldūn.

Bibl. arabo-sicula, V. M. Amari.

Bisāṭ, V. H. H. Abdul Wahab.

Blachère (R.), *Extraits des principaux géographes arabes du Moyen Age*, *Bibliotheca arabica*, VII, Paris-Beyrouth 1932.

— *Le Coran, Traduction selon un essai de reclassement des sourates*, *Collection Islām d'hier et d'aujourd'hui*, III, IV et V ; I, Introduction au Coran, Paris 1947, II et III, Paris 1949-1951. — Abrév. *Coran*, trad.

— *Un poète arabe du IVe siècle H., al-Motanabbī*, Paris 1935.

Blancard (L.), *Documents inédits sur le commerce de Marseille au Moyen Age*, 2 vol., Marseille 1884-1885.

Boisonnade, *Les relations commerciales de la France méridionale avec l'Afrique du Nord ou Moghreb du XIIe au XVe siècles*, Extrait du *Bulletin de la Section de Géographie*, Paris 1929.

Braudel (F.), *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris 1949.

Brockelmann (C.), *Geschichte der Arabishen Litteratur*, 2 vol., Weimar 1898-1902, 2e éd. avec références à la première, 3 vol. de suppléments avec renvois à la 1re éd., Leyde 1937-1942. — Abrév. *G.A.L.*

Brunschvig (R.), *Considérations sociologiques sur le droit musulman*, *Studia Islamica*, III, 1955, 61-73.

— *Coup d'œil sur l'histoire des foires à travers l'Islām*, *Recueil de la Société Jean Bodin*, V, *La Foire*, Bruxelles 1953, 43-74.

— *Fiqh fāṭimide et Histoire de l'Ifrīqiya*, *Mélanges G. Marçais*, II, Alger 1957, 13-20.

— *La Berbérie orientale sous les Ḥafṣides des origines à la fin du XVe siècle*, 2 vol., Paris 1940, 1947. — Abrév. *Ḥafṣides*.

— *La Tunisie dans le Haut Moyen Age, sa place dans l'Histoire*, *Conférences de l'Institut français d'Archéologie orientale*, Caire 1948.

— *Mesures de capacité de la Tunisie médiévale*, *R. A.* 3e-4e trim. 1935, 86-96.

— *Sur les mesures tunisiennes de capacité au commencement du XVIIe siècle*, *A.I.E.O.* 1937, 74-87.

— *Un Aspect de la littérature historico-géographique de l'Islām*, *Mélanges Gaudefroy-Demombynes*, Caire 1935-1945.

— *Urbanisme médiéval et droit musulman*, *R.E.I.* 1947, 127-157.

— *A propos d'un toponyme tunisien du Moyen Age*, *R.T.* 1955, 149-155.

Buldān, V. Yāqūt.

Burzulī, *ms.* A. W. = Burzulī (al-), *Ǧāmi' masā'il al-aḥkām*, manuscrit appartenant à H. H. Abdul Wahab et ne renfermant pas le tome I.

— *Ms.* Alger = manuscrit du tome I du même ouvrage, *Bibliothèque nationale d'Alger*, no 1333.

— *ms.* Rabat = manuscrit du tome II, *Bibliothèque de Rabat*, no 210.

— *Muḫtaṣar* = abrégé de l'ouvrage, manuscrit de la *Bibliothèque nationale de Tunis*.

Bustān, V. Ibn Maryam.

Cahen (C.), *L'Histoire économique et sociale de l'Orient musulman médiéval*, *Studia Islamica*, III, 1955, 93-115.

— *Un Texte peu connu relatif au commerce oriental d'Amalfi au Xe siècle*, *estratto dall' « Archivio Storico per le Province Napoletane »*, Nuova serie, XXXIV, 1953-1954, Naples 1954 (tiré à part 8 p.).

Canard (M.), *La procession du Nouvel An chez les Fāṭimides*, *A.I.E.O.*, X, 1952, 364-398.

— *Le cérémonial fāṭimite et le cérémonial byzantin. Essai de comparaison*, *Byzantion* 1951, 2e fasc., 355-420.

— *L'Impérialisme des Fāṭimides et leur propagande*, *A.I.E.O.*, VI, Paris 1942-1947, 162-199.

— *Une famille de partisans, puis d'adversaires, des Fāṭimides en Afrique du Nord*, *Mélanges G. Marçais*, II, 33-49.

— *Une lettre du calife fāṭimide al-Ḥāfiẓ (524-544 H/1130-1149) à Roger II*, *Atti del Convegno Internazionale di Studi Ruggeriani*, Palerme 1955, 125-146.

— *L'autobiographie d'un chambellan du Mahdî 'Obeidallah le Fāṭimide (trad. de la Sîrat Ja'far al-Ḥâjib)*, *Hespéris*, 1952.

— *Un vizir chrétien à l'époque fāṭimite : l'arménien Bahrām*, *A.I.E.O.* 1954.

Cattenoz (H. G.), *Tables de concordance des ères chrétienne et hégirienne*, Rabat 1953.

Cazès (D.), *Antiquités judaïques en Tripolitaine*, *R.E.J.*, XX, 1890, 86-87.

— *Essai sur l'histoire des Israélites de Tunisie*, Paris 1888.

Centenario della Nascita di Michele Amari, 2 vol., Palerme 1910. — Abrév. *Centenario M. Amari.*

Chalandon (F.), *Histoire de la domination normande en Italie et en Sicile*, 2 vol., Paris 1907. — Abrév. Chalandon.

— *L'État politique de l'Italie méridionale à l'arrivée des Normands*, *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*, XXI, 1901, 411-452.

Chiaudano (M.) and Moresco (M.), *Il cartolare di Giovanni Scriba*, 2 vol., Turin 1933.

Chronique d'Abou Zakaria, V. Abū Zakariyyā'.

Cohen (M.) et Leriche (A.), *Zenaga-Senhadja-Sénégal*, *Bulletin des Études arabes*, n° 38, 118-119.

Coran, trad., V. R. Blachère.

Courtois (C.), *Grégoire VII et l'Afrique du Nord, Remarques sur les communautés chrétiennes d'Afrique au XIe siècle*, *Revue Historique*, Avril-Juin, 1945, 97-122, Juil.-Sept. 1945, 193-226.

— *Remarques sur le Commerce maritime en Afrique au XIe siècle*, *Mélanges G. Marçais*, II, Alger 1957, 51-59. — Abrév. C. Courtois, *Remarques.*

C. T. = *Les Cahiers de Tunisie.*

Cumston (C. G.), Histoire de la médecine du temps des Pharaons jusqu'au XVIIIe siècle, trad. Dispan de Floran, Paris 1931.

Cusa (S.), *I Diplomi greci ed arabi di Sicilia*, Palermo 1868.

Da'ā'im al-Islām, V. Nu'mān.

Ḍabbī (al-), *Buġyat al-multamis fī ta'rīḫ riǧāl al-Andalus*, éd. Codéra, *Bibliotheca arabo-hispana*, III, Madrid 1885. — Abrév. Ḍabbī.

Ḏahabī (al-), *Taḏkirat al-Ḥuffāẓ*, 4 vol., Haidarab 1333-1334 H.

Darmesteter (A.), *Le Talmud*, *R.E.J.*, XVIII, 1889 (*Actes et conférences*, 381-442).

De Beylié (Général L.), *La Kalaa des Beni Hammad, une capitale berbère de l'Afrique du Nord au XI^e siècle*, Paris 1909.

De Cenival (P.), *Le prétendu évêché de la Kal'a des Beni Hammad*, *Hespéris*, 2^e trimestre 1932, 1-14.

De Mas Latrie, *Traités de paix et de commerce et documents divers concernant les relations des Chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au Moyen Age*, 2 vol., 1^er vol. Paris 1866, avec une introduction paginée à part, 2^e vol., Paris 1872, Supplément et tables.

— *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 2^e série, V, 1849, 135-139.

Despois (J.), *La Tunisie orientale : Sahel et Basse Steppe*, Paris 1940.

— *Le Djebel Nefousa*, Paris 1935.

— *L'Afrique du Nord*, Paris 1949.

Dībāǧ, V. Ibn Farḥūn.

Dogme, V. I. Goldziher.

Dozy (R.), *Dictionnaire détaillé des noms de vêtements chez les Arabes*, Amsterdam 1845.

— *Supplément aux dictionnaires arabes*, 2 vol., 2^e éd., Leyde-Paris 1927. — Abrév. Dozy, *Suppl.*

E.I. = *Encyclopédie de l'Islām*, 4 vol. et 1 suppl., Leyde-Paris 1908-1942.

E.I.^{2} = *Ibidem*, 2^e éd. en cours de publication, Leyde-Paris, à partir de 1954.

Encyclopaedia Judaica, 10 vol. parus, Berlin 1928-1934.

Ensayo, V. F. Pons Boigues.

Espagne musulmane, v. E. Lévi-Provençal.

Ettinghausen (R.), *Early realism in islamic art*, *Studi orientalistici in onore di G. Levi Della Vida*, I, 61-82.

Fagnan (E.), *Extraits inédits relatifs au Maghreb*, Alger 1924.

— *Additions aux dictionnaires arabes*, Alger 1923.

Farmer (H. G.), *A Maghribī Work on musical instruments*, *J.R.A.S.* 1935, 339-353.

Farrugia de Candia (J.), Articles de numismatique, *R.T.* 1936, 333-372, 1937, 89-136, 1948, 103-131 ; *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques* (année 1950), Paris 1953, 119-123.

Féraud (L. C.), *Annales tripolitaines publiées avec une introduction et des notes par Augustin Bernard*, Tunis-Paris 1927.

Ferron et Pinard, *Céramiques musulmanes à Carthage*, *Cahiers de Byrsa*, IV, 1954, 41-65.

Fikry (A.), *La Mosquée az-Zaytouna à Tunis (Recherches archéologiques)*, *Proceedings de la Société égyptienne d'études historiques*, II, 1952, Caire 1953, 27-64.

— *Al-Masǧid al-Ǧāmiʿ bi-l- Qayrawān*, Caire 1936.

Fischel (W. J.), *Jews in the economic and political life of mediaeval Islam*, *Royal Asiatic Society monographs*, XXII, Londres 1937. — Abrév. Fischel, *Jews*.

Fournel (H.), *Les Berbères*, 2 vol., Paris 1857-1875.

Gabrieli (F.), *Ibn Ḥamdīs*, Mazara 1948.

— *Indice alfabetico di tutte le biografie di al-Ṣafadī...*, *Rendiconti della reale academia dei Lincei*, *Classe di scienze morali storiche e filologiche*, seria quinta, Rome 1913-1916, XXII, 547-577, 581-620, XXIII, 191-208, 217-265, XXIV, 551-615, XXV, 341-398, 1165-1184. — Abrév. Ṣafadī, *Rendiconti*.

— *La origine del movemento almoḥade en una fonte storice d'Oriente*, *Arabica* 1956, 1-7.

G.A.L., v. C. Brockelmann.

Garcia Gomez (E.), *Unas « ordonanzas del zoco » de siglio IX...*, *Al-Andalus*, XXII, fasc. 2, 1957, 253-316.

Gardet (L.), et Anawati (M. M.), *Introduction à la théologie musulmane*, Paris 1948.

Gaudefroy-Demombynes (M.), *Notes sur l'histoire de l'organisation judiciaire en pays d'Islam*, *R.E.I.* 1939, 109-147.

— C. R. de E. Tyan, *Histoire de l'organisation judiciaire en pays d'Islam*, *J.A.* CCXXXV, 1946-1947, 123-132.

— *Un magistrat musulman : le mohtasib*, *Journal des Savants* 1947, 33-40.

Gautier (E. F.), *L'Islamisation de l'Afrique du Nord*, *Les Siècles obscurs du Maghreb*, Paris 1927, 2e éd., *Le Passé de l'Afrique du Nord*, *Les Siècles obscurs*, Paris 1937.

Gobert (E. G.), *Les Références historiques des nourritures tunisiennes*, *C.T.* 1955, 501-542.

Goitein (S. D.), *From the Mediterranean to India : Documents on the trade to India, South Arabia and East Africa from the eleventh and twelth centuries, The Mediaeval Academy of America*, Cambridge, Massachussets, *Speculum*, XXIX, April 1954, n° 2 part I, 181-197.

— *Glimpses from the Cairo Geniza on naval warfare in the Mediterranean and on the Mongol invasion, Studi orientalici in onore di G. Levi Della Vida*, I, 1956, 393-408.

— *Jews and Arabs*, New York 1955.

— *The Cairo Geniza as a source for the history of muslim civilisation, Studia Islamica*, III, 1955, 75-91.

— *The last phase of Yehuda Halevi's life in the light of the Geniza papers, Tabriz Quaterly*, XXIV, 1954, 1-24.

Goldziher (I.), *Le dogme et la loi de l'Islām*, trad. Arin, Paris 1910. — Abrév. *Dogme*.

— *Le Rosaire dans l'Islām, Revue de l'Histoire des Religions*, XXI, 1890, 295-300.

— *Mélanges Judéo-Arabes, XVII, R. Nissim b. Jacob moutazilite, R.E.J.*, XLVII, 1902, 179-186.

— *Le livre d'Ibn Toumart*, Alger 1903.

Golvin (L.), *Le Magrib central à l'époque des Zīrīdes, Recherches d'archéologie et d'histoire*, Paris 1957.

— *Note sur quelques fragments de plâtre trouvés récemment à la Qal'a des Benī Ḥammād, Mélanges G. Marçais*, II, 75-94.

— *Recherches archéologiques à la Qal'a des Benī Ḥammād*, Thèse secondaire (dactylographiée) pour le doctorat ès lettres présentée devant la Faculté des Lettres d'Alger (année 1953).

— *Contribution à l'étude des nattes à décor épigraphique au Moyen Age, A.I.E.O.*, 1959, 213-231.

Gonzales Palencia (A.), *Rectificacion de la mente, tratado de logica por Abusalt de Denia*, Madrid 1915.

Graetz (H.), *History of Jews*, vol. III, Philadelphie 1894.

Ġubrīnī (al-), *'Unwān al-dirāya*, éd. M. Ben Cheneb, Alger 1910.

Ǧūdī (al-), *Ta'rīḫ quḍāt al-Qayrawān*, ms. appartenant à H. H. Abdul Wahab.

Hadj Sadok (M.), *Description du Maghrib et de l'Europe au IX^e siècle, Bibliothèque arabe française*, VI, Alger 1949.

Ḥafṣides, v. R. Brunschvig.

Ḥāǧǧī Ḫalīfa, *Kašf al-ẓunūn*, 2 vol., Constantinople 1310-1311 H. — Abrév. Kašf.

Ḫarīda, v. 'Imād al-Dīn al-Isbahānī.

Hartmann (M.), *Die Benī Hilāl-Geschichten, Zeitschrift für afrikanische und oceanische Sprachen der Deutschen Kolonien*, IV, Berlin 1898, 289-315.

Ḥasan Ibrāhīm Ḥasan et Ṭaha Aḥmad Ṣaraf, *al-Mu'izz li-Dīn Allah*, étude utilisant *al-Maǧālis wa-l-musāyarāt* d'Abū Ḥanīfa al-Nu'mān, Caire 1367 H/1948. — Abrév. *al-Mu'izz.*

— *'Ubayd Allah al-Mahdī*, Caire 1366 H/1947.

Hazard (H. W.), *The numismatic history of late medieval North Africa, Numismatic studies* n° 8, *The american Numismatic Society*, New York 1952. — Abrév. Hazard.

Heyd (W.), *Histoire du commerce du Levant au Moyen Age*, trad. Furcy Raynaud, 2 vol., Leipzig 1936. Abrév. Heyd.

Hilty (G.), *El libro complido en los indizios de las estrellas*, *Al-Andalus*, XX, 1955, 1-74.

— *Aly Aben Ragel, El libro complido de los indicios de las estrellas. Traducion en la corte de Alfonso al Sabio*, Madrid 1954.

Histoire du Maroc, v. H. Terrasse.

Ḥiṭaṭ, v. Maqrīzī.

Hrbek (I.), *Die Slawen im Dienste der Fāṭimiden*, *Archiv Orientalni*, XXI, Prague 1953 (4), 543-581.

Huici Miranda (A.), *Historia politica del Imperio Almoḥade*, primera parte, Tétouan 1956. — Abrév. Huici Miranda, *Historia.*

— *La Historia y la legenda en los origines del imperio almoḥade*, *al-Andalus*, XIV, fasc. 2, 239 seq.

Ḥulal, v. (al-) Wazīr al-Sarrāǧ.

Ḥulal mawšiyya, v. Ibn Ḫaṭīb.

Ḥulāṣa, v. H. H. Abdul Wahab.

Ḥulla, v. Ibn Abbār.

Ḥumaydī (al-), *Ǧaḏwat al-muqtabis*, Caire 1952.

Ḫušanī (al-), v. Abū l-'Arab.

Ḥusn al-muḥāḍara, v. Suyūṭī.

Ḥuṣrī (al-), *Zahr al-ādāb wa-ṯamar al-albāb*, éd. Zakī Mubārak, 4 vol., Caire 1344 H/1925.

'Ibar, v. Ibn Ḫaldūn.

Ibn [al-] Abbār, *Kitāb al-Ḥullat al-siyarā' fī aš'ār al-umarā'*, éd. M. J. Müller, *Beiträge zur Geschichte der westlichen Araber*, 2 vol., Munich 1866-1878. — Abrév. *Ḥulla.*

— *Takmilat al-Ṣila*, éd. Codéra, *Bibliotheca arabo-hispana*, V-VI, Madrid 1887-1889 ; *Complément*, éd. A. Bel et M. Ben Cheneb, Alger 1920. — Abrév. *Takmila.*

— *I'tāb al-Kuttāb*, éd. Ṣāliḥ al-Aštar, non publiée.

Ibn 'Abd al-Ḥakam, *Conquête de l'Afrique du Nord*, éd.-trad. A. Gateau, *Bibliothèque arabe-française*, 2e éd., Alger 1948.

Ibn Abī Dīnār al-Qayrawānī, *al-Mu'nis fī aḫbār Ifrīqiya wa-Tūnis*, 2e éd., Tunis 1350 H. — Abrév. *Mu'nis*.

Ibn Abī Uṣaybi'a, *'Uyūn al-anbā' fī ṭabaqāt al-aṭibbā'*, éd. A. Müller, 2 vol., Caire-Königsberg 1884 ; éd. trad. H. Jahier et A. Noureddine du XIIIe chapitre : *Médecins de l'Occident musulman*, *Publ. de la Fac. mixte de médecine et de pharmacie d'Alger*, Alger 1958.

Ibn Abī Zar', *Kitāb al-Anīs al-muṭrib bi-rawḍ al-qirṭās*, éd. Tornberg, *Annales Regum Mauritaniae*, Upsal 1843 (le second volume contenant la traduction latine est paru en 1846). — Abrév. *Qirṭās*.

Ibn Abī Zayd al-Qayrawānī, *La Risāla*, éd.-trad. L. Bercher, *Bibliothèque arabe-française*, Alger 1945. — Abrév. *Risāla*.

Ibn [al-] Aṯīr, *Kitāb al-Kāmil fī l-ta'rīḫ*, 14 vol., éd. Caire 1301 H ; trad. Fagnan, *Annales du Maghreb et de l'Espagne*, Alger 1901. — Abrév. *Kāmil*.

Ibn Baškuwāl, *Kitāb al-Ṣila fī ta'rīḫ a'immat al-Andalus...*, éd. Codéra, *Bibliotheca arabico-hispana*, I-II, Madrid 1883. — Abrév. *Ṣila*.

Ibn Bassām, *al-Ḏaḫīra fī maḥāsin ahl al-Ǧazīra*. 1re partie, vol. I-II, Caire 1939-1942 ; 4e partie, vol. I, Caire 1945. — Abrév. Ibn Bassām.

Ibn Faḍl Allah al-'Umarī, *Masālik al-abṣār fī mamālik al-amṣār*, Encyclopédie en 27 volumes ; tome XVII, ms. de la Bibliothèque Nationale de Paris, no 2527. Traduction annotée de la partie géographique consacrée à l'Afrique moins l'Égypte par M. Gaudefroy-Demombynes, Paris 1927. — Abrév. 'Umarī.

Ibn [al-] Faraḍī, *Kitāb Ta'rīḫ 'ulamā' al-Andalus*, éd. Codéra, *Bibliotheca arabico-hispana*, VII-VIII, Madrid 1890-1891. — Abrév. Ibn Faraḍī.

Ibn Farḥūn, *al-Dībāǧ al-muḏhab fī ma'rifat a'yān 'ulamā' al-maḏhab*, Caire 1329 H. — Abrév. *Dībāǧ*.

Ibn [al-] Ǧazarī, *Ǧāyat al-nihāya fī ṭabaqāt al-qurrā'*, éd. G. Bergstrasser, *Bibliotheca Islamica* 8a-b, 2 vol., Leipzig-Caire 1352-1353 H/1932-1933.

Ibn Ǧulǧul, *Ṭabaqāt al-aṭibbā' wa-l-ḥukamā'*, éd. Fu'ād Sayyid, *Publications de l'Institut français d'Archéologie, Textes et traductions d'auteurs orientaux*, X, Caire 1955.

Ibn Ḫaldūn, *Kitāb al-'Ibar...*, 7 vol., Būlāq 1284 H. — Abrév. *'Ibar.*

— *Ibidem*, vol. 6-7, trad. G. De Slane, *Histoire des Berbères*, 4 vol., Alger 1852-1856 ; 2e éd. par P. Casanova, I, II, III, Paris 1925-1934, IV, par P. Casanova et H. Pérès, Paris 1956. Abrév. *Berbères.*

— *Les Prolégomènes*, trad. De Slane, *Notices et extraits*, vol. 19-20-21, 3 vol., Paris 1862-1868 ; 2e éd., Paris 1934-1938. — Abrév. *Prolégomènes.*

Ibn Ḫallikān, *Wafayāt al-a'yān*, 2 vol., Caire 1310 H.

Ibn Ḥamdīs, *Dīwān : Il Canzoniere*, éd. Schiaparelli, Rome 1897. Le palais d'al-Mansour à Bougie, poème trad. L. Bercher, *R.T.* 1922, 50-56.

Ibn Ḥammād (= Ibn Ḥammādō), *Histoire des rois obaidides*, éd.-trad. Vonderheyden, *Publications de la Faculté des Lettres d'Alger*, 3e série, fasc. 2, Alger-Paris 1927.

Ibn Hāni', *Dīwān*, Caire 1352 H.

Ibn Ḫāqān (al-Fatḥ), *Qalā'id al-'iqyān*, Būlāq 1283 H.

Ibn [al-] Ḫaṭīb (Lisān al-Dīn), *Kitāb A'māl al-a'lām...*, éd. H. H. Abdul Wahab, *Centenario M. Amari*, Palerme 1910, II, 427-494. — Abrév. *A'māl.*

— *Raqm al-Ḥulal fī naẓm al-duwal*, Tunis 1316 H.

— *Al-Ḥulal al-mawšiyya fī ḏikr al-aḫbār al-marrākušiyya*, Tunis 1329 H/1911 ; éd. Allouche, *Collection des textes arabes publiés par l'Institut des Hautes Études Marocaines*, VI, Rabat 1936. — Abrév. *Ḥulal mawšiyya.*

— *al-Iḥāṭa fī aḫbār Ġarnāṭa*, éd. abrég. Caire 1319.

Ibn Ḥawqal, *al-Masālik wa-l-mamālik*, éd. J. H. Kramers, 2 vol., Leyde 1938-1939 ; trad. De Slane, *J.A.*, 3e série, XIII, fév.-mars 1842.

Ibn Ḫayr, *Fahrasa*, éd. Codéra et Ribéra Tarrago, *Bibliotheca arabico-hispana*, IX-X, 2 vol., Saragosse, 1894-1895.

Ibn Ḥayyān, *al-Muqtabis*, extraits ds. E. Lévi-Provençal, *Fragments historiques sur les Berbères du Moyen Age*, Rabat 1934, 5-15.

Ibn Ḥazm, *Ğamharat ansāb al-'Arab*, éd. E. Lévi-Provençal, *Collection Ḏaḫā'ir al-'Arab*, II, Caire 1368 H/1948. — Abrév. *Ğamhara.*

— *Kitāb Naqṭ al-'arūs fī tawārīḫ al-ḫulafā'*, éd. C. F. Seybold, *Revista del Centro de estudios historicos de Granada y su reino*, tiré à part s. d. (préface : Tübingen 1er octobre 1911), 160-180,

237-248 ; 2e éd. Dr. Šawqī Ḍayf dp. la recension d'al-Ḥumaydī, *Revue de la Faculté des Lettres de l'Université Fu'ūd Ier*, XIII, Caire, déc. 1951, 41-89. — Abrév. *Naqḍ al-'arūs.*

Ibn 'Iḏārī, *al-Bayān al-muġrib fī aḫbar al-Maġrib*, éd. G. S. Colin et E. Lévi-Provençal, I-II, Leyde 1948-1951 ; III, éd. E. Lévi-Provençal, Paris 1930 ; trad. Fagnan, 2 vol., Alger 1901-1904. — Abrév. *Bayān.*

Ibn [al-] 'Imād, *Kitāb Šaḏarāt al-ḏahab fī aḫbār man ḏahab*, 8 vol., Caire 1350-1351 H. — Abrév. *Šaḏarāt.*

Ibn [al-] Kammād, *Risāla* réfutant l'épître d'Ibn Garsia, éd. 'Abd al-Salām Hārūn, *Nawādir al-maḫṭūṭāt*, 3e série, Caire 1373 H/1953, no 14.

Ibn Maqdīš, *Nuzhat al-anẓār fī 'aǧa'ib al-ṭawārīḫ wa-l-aḫbār*, 2 vol. lith., Tunis, 1321 H.

Ibn Maryam, *al-Bustān...*, éd. M. Ben Cheneb, Alger 1908 ; trad. F. Provenzali, Alger 1910.

Ibn Muyassar, *Annales d'Égypte (Les Khalifes Fāṭimides)*, éd. H. Massé, *Publications de l'Institut Français d'Archéologie orientale*, Caire 1919.

Ibn Nāǧī, Commentaire de la *Risāla* d'Ibn Abī Zayd (contient aussi celui de Zarrūq), 2 vol., Caire 1914.

— *Ma'ālim al-īmān fī ma'rifat ahl al-Qayrawān*, 4 vol., Tunis 1320 H. — Abrév. *Ma'ālim.*

Ibn [al-] Qalānisī, *Ta'rīḫ Dimašq*, éd. Amedroz, Leyde 1908.

Ibn [al-] Qifṭī, *Inḫbāh al-ruwāt 'alā anbāh al-nuḥāt*, 2 vol. parus sur 4 annoncés, Caire 1369-1371 H/1950-1952.

Ibn Qunfuḏ, *Kitāb al-Wafayāt*, éd. H. Pérès, Alger 1939.

Ibn Rašīq, *al-'Umda fī ṣinā'at al-ši'r*, 2 tomes en 1 vol., Caire 1344 H/1925. — Abrév. *'Umda.*

Ibn [al-] Šabbāṭ, *Ṣilat al-simṭ* (Commentaire du tasmīṭ de la *Šaqrāṭisiyya* composé par l'auteur), 2 tomes, ms. appartenant à H. H. Abdul Wahab.

Ibn Saḥnūn (Muḥammad), *Kitāb Ādāb al-mu'allimīn (Les Règles de conduite des maîtres d'école)*, éd. H. H. Abdul Wahab, Tunis 1350 H/1931 ; trad. G. Lecomte, *R.E.I.* 1953, 75-105.

Ibn Šaraf, *Rasā'il al-intiqād*, éd. H. H. Abdul Wahab, Damas 1320 H ; *Questions de critique littéraire*, éd.-trad. C. Pellat, *Bibliothèque arabe-française*, XV, Alger 1953.

Ibn [al-] Ṣayrafī, *al-Išāra ilā man nāla l-wizāra*, *Bullelin de l'Institut français d'Archéologie orientale*, XXV, Caire 1924.

Ibn Tarġībirdī (Abū l-Maḥāsin), *al-Nuǧūm al-zāhira fī aḫbār Miṣr wa-l-Qāhira*, éd. en cours, Caire 1929. — Abrév. *Nuǧūm*.

Idris (H. R.), *Analyse et traduction de deux textes de l'époque zīrīde*, 70e Congrès de l'A.F.A.S. (Tunis mai 1951), fasc. 3, 209-216.

— *A propos d'un extrait du Kitāb al-Mihād d'al-Māzarī al-Iskandarānī*, *C.T.* 1953, 155-159.

— *Contribution à l'histoire de l'Ifrīḳiya dp. le Riyāḍ en-Nufūs d'Abū Bakr el-Mālikī*, *R.E.I.* 1935, Cah. 2, 105-178, cah. 3, 273-305, 1936, cah. 1, 45-104. — Abrév. *Riyāḍ*, *R.E.I.*

— *Contribution à l'histoire de la vie religieuse en Ifrīqiya zīrīde*, *Mélanges L. Massignon*, II, Damas 1957, 327-359.

— *Deux juristes kairouanais de l'époque zīrīde : Ibn Abī Zayd et al-Qābisī*, *A.I.E.O.*, XII, 1954, 122-198.

— *Essai de datation de la maqṣūra de la Grande Mosquée de Kairouan*, *Arabica*, III, mai 1956, 214-215.

— *Essai sur la diffusion de l'aš'arisme en Ifrīqiya*, *C.T.* 1953, 126-140.

— *Deux maîtres de l'école juridique kairouanaise sous les Zīrīdes : Abū Bakr Aḥmad b. 'Abd al-Raḥmān et Abū 'Imrān al-Fāsī*, *A.I.E.O.*, 1955, 28-58.

— *Fêtes chrétiennes célébrées en Ifrīqiya à l'époque zīrīde*, *R.A.*, nº 440-441, 1954, 261-276.

— *La vie intellectuelle en Ifrīqiya méridionale sous les Zīrīdes d'après Ibn al-Šabbāṭ*, *Mélanges G. Marçais*, II, 95-106.

— *Le crépuscule de l'école mālikite kairouanaise*, *C. T.* 1956, 494-507.

— *Manāqib d'Abū Isḥāq al-Ǧabanyānī par Abū l-Qāsim al-Labīdī et Manāqib de Muḥriz b. Ḫalaf par Abū l-Ṭāhir al-Fārisī*, éd. trad., *Publications de la Faculté des Lettres d'Alger*, XXXI (thèse complémentaire), Tunis 1959. — Abrév. *Manāqib*.

— *Mesures de capacité de l'époque zīrīde*, *C. T.* 1956, 119-126.

— *Note sur l'Identification du dédicataire de la Risāla d'Ibn Abī Zayd al-Qayrawānī*, *C.T.* 1953, 63-68.

— *Quelques juristes ifrīqiyens de la fin du Xe siècle*, *R. A.* nos 446-449, 1956, 349-373.

— *Une des phases de la lutte du mālikisme contre le šī'isme sous les Zīrīdes (XIe siècle) : al-Tūnisī, juriste kairouanais et sa célèbre fatwā sur les šī'ites*, *C.T.* 1956, 508-517.

— *Sur le retour des Zīrīdes à l'obédience fāṭimide*, *A.I.E.O.*, XI, 1953, p. 25-39.

— *L'École mālikite de Mahdia : L'Imām al-Māzarī*, *Mémorial E. Lévi-Provençal* (sous presse).

Idris (H. R.), *Problématique de l'épopée ṣanhâdjienne en Berbérie orientale (X-XII^e siècles)*, *A.I.E.O*, 1959, 243-255.

Idrīsī (al-), *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, éd.-trad. Dozy et De Goeje, Leyde 1866.

'Imād al-Dīn al-Isbahānī, *Ḫarīdat al-Qaṣr fī ǧarīdat ahl al-'aṣr*, ms. de la Bibliothèque Nationale de Paris, n° 3330 (tome XI) et 3331 (tome XII). — Abrév. *Ḫarīda*.

Initiation à la Tunisie, Paris, Paris 1952.

Inscriptions arabes, v. L. Poinssot.

Iṣṭaḫrī (al-), *Kitāb al-Masālik wa-l-mamālik*, éd. De Goeje, Leyde 1870.

Istibṣār = Kitāb al-Istibṣār, trad. E. Fagnan, *l'Afrique septentrionale au XII^e siècle de notre ère*, Paris 1900.

Itti'āẓ, v. Maqrīzī.

'Iyāḍ., *Tartīb al-Madārik wa-taqrīb al-masālik fī ma'rifa a'lām maḏhab al-Imām Mālik*, t. II-III, ms. de la collection de H. H. Abdul Wahab. — Abrév. *Madārik*.

J.A. = Journal Asiatique.

(The) *Jewish Encyclopedia*, 12 vol., New York 1901-1906.

J.R.A.S. = Journal of the Royal Asiatic Society.

Kašf, v. Ḥāǧǧī Ḫalīfa.

Kāmil, v. Ibn Aṯīr.

Khatchatrian (A.), *Le tracé étoilé de la lanterne d'al-Mu'izz à Kairouan et ses liens avec la basse Antiquité et l'Arménie*, *Arts asiatiques*, II, 1955, fasc. 2, 137-144.

Kindī (al-), *Governors and judges of Egypt*, *Gibb Memorial* XIX, Leyde 1912.

Kutubī (Muḥammad b. Šākir al-), *Fawāt al-Wafayāt*, 2 vol., Caire 1299 H/1882.

Lacour-Gayet (J.), *Histoire du Commerce*, II, *Le Commerce de l'Ancien Monde jusqu'à la fin du XV^e siècle*, Paris 1950.

Lane (E. W.), *An arabic english Lexicon*, 8 vol., Londres 1863-1893.

Leclerc (Dr. L.), *Histoire de la médecine arabe*, 2 vol., Paris 1876.

Le Tourneau (R.), *La révolte d'Abū Yazīd*, *C. T.* 1953, 103-125.

— *Al-Ghazālī et Ibn Toumart se sont-ils rencontrés?*, *Bulletin des Études arabes* 1947, 147-148.

— *Du mouvement almoḥade à la dynastie mu'minide : la révolte des bn Toumart de 1153 à 1156*, *Mélanges G. Marçais*, II,

Levi Della Vida (G.), *Un' altra versione islamica dello « Stratagemma della Vergine », estratto da « Silloge Byzantina » in onore di Silvio Giuseppe Mercati*, Rome 1957, 287-293.

Lévi-Provençal (E.), *L'Espagne musulmane au X^e siècle, Institutions et vie sociale*, Paris 1932.

— *Fragments historiques sur les Berbères au Moyen Age, Extraits inédits d'un recueil anonyme compilé en 712 H/1312 et intitulé Kitāb Mafāḫir al-Barbar*, Rabat 1934. — Abrév. *Mafāḫir.*

— *Six fragments inédits d'une chronique anonyme du début des Almoḥades*, éd.-trad., *Mélanges René Basset*, II, 335-393.

— *La fondation de Marrakech*, *Mélanges G. Marçais*, II, 117-120.

— *Réflexions sur l'empire almoravide au début du XI^e siècle, Cinquantenaire de la Faculté des Lettres d'Alger*, 1932.

— *Histoire de l'Espagne musulmane*, 3 vol., Paris-Leyde 1950-1953 — Abrév. *Espagne Musulmane.*

— *Trente-sept lettres officielles almoḥades*, éd. Rabat 1941 ; analysées par lui ds. *Hespéris* 1941.

Lévi (R.), *Notes on costume from arabic sources*, *J.R.A.S.* 1953. 64-157.

Lewicki (T.), *Études ibāḍites nord africaines*, partie I, *Tasmiya šuyūḫ Ǧabal Nafūsa wa-qurā-hum, liste anonyme des šayḫs ibāḍites et des localités du Ǧabal Nafūsa contenue dans le Siyar al-Mašā'iḫ, Polska Akademia Nauk komitet orientalistyczny*, Varsovie 1955.

— *Le culte du bélier dans la Tunisie musulmane*, *R.E.I.* 1935, cah. 2, 196-200.

— *Les Ibāḍites en Tunisie au Moyen Age*, *Accademia di Scienze e Lettere, Biblioteca di Roma, Conferenze*, fasc. 6, Rome 1959.

— *La répartition géographique des groupement ibāḍites dans l'Afrique du Nord au Moyen Age*, 1^re partie, *Rocznik orientalistyczny*, XXI, 1957, 301-343.

— *Les subdivisions de l'Ibāḍiyya*, *Studia Islamica*, IX, 1958, 72-82.

— *Notice sur la chronique ibāḍite d'ad-Darǧīnī*, *Rocznik orientalistyczny*, XI, 1936, 146-172.

— *Quelques textes inédits en vieux berbère provenant d'une chronique ibāḍite anonyme*, *R.E.I.* 1934, cah. 3, Paris 1935, 275-296.

— *Une chronique ibāḍite « Kitāb al-Siyar » d'Abū l-'Abbās Aḥmad aš-Šammāḫī*, *R.E.I.* 1934, cah. 1, 59-78.

— *Une langue romane oubliée de l'Afrique du Nord : observations d'un arabisant*, *Rocznik orientalisticzny*, XVII *(Memorial Tadeusz Kowalski)*, Cracovie 1953, 415-480.

Lewis (A. R.), *Naval Power and trade in the-Mediterranean*, Princeton, New Jersey 1951.

Lewis (B.), *The Fāṭimids and the route to India*, *Revue de la Faculté des Sciences économiques de l'Université d'Istambul*, XI, 1949-1950.

— *Revue of the Facully of commerce of Istambul University*, 1952.

Lezine (A.), *Deux Ribāṭ du Sahel Tunisien*, *C.T.* 1956, 279-288.

— *Le Ribāṭ de Sousse, suivi de notes sur le ribāṭ de Monastir*, *Direction des Antiquités et Arts de Tunisie, Notes et documents*, XIV, Tunis 1956 (c.r. par G. Marçais ds. *C.T.* 1956, 127-135).

Lombard (M.), *Arsenaux et bois de marine dans la Méditerranée musulmane (VII^e-XI^e siècle)*, *Le Navire et l'Économie maritime du Moyen Age au XVIII^e siècle principalement en Méditerranée...*, *Bibl. Générale de l'École Pratique des Hautes Études*, VI^e section, Paris 1958, 53-106.

— *Les bases monétaires d'une suprématie économique, L'or musulman du VII^e au XI^e siècles*, *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations*, II, avril-juin 1947, 143-160.

— *Une carte du bois dans la Méditerranée musulmane (VII^e-XI^e siècle)*, *ibidem*, avril-juin 1959, 234-254.

Lopez (R. S.) et Raymond (I. W.), *Medieval trade in the Mediterranean world*, New York 1955.

Ma'ālim, v. Ibn Nāǧī.

Madārik, v. 'Iyāḍ.

Mafāḫir, v. E. Lévi-Provençal.

Magalhães Godinho (V.) *O « Mediterrāneo » saariano e as caravanas do ouro*, *Revista de Historia*, Sao-Paulo, Brésil, n° 23, juil.-sept. 1955, 74-134, n° 24, oct.-déc. 1955, 307-353, n° 25, janv.-mars 1956, 59-107.

Magued (A. M.), *al-Siǧillāt al-mustanṣiriyya*, éd. Caire 1954. — Abrév. *Siǧillāt mustanṣiriyya*.

Maḫluf (M.), *Šaḏarāt al-nūr al-zakiyya fī ṭabaqāt al-mālikiyya*, 2 vol., Caire 1350 H.

Mālikī (Abū Bakr al-), *Riyāḍ al-nufūs fī ṭabaqāt 'ulamā' al-Qayrawān wa-Ifrīqiya...*, *ms.* de la *Bibliothèque Nationale de Paris*, n° 2153, tome I, éd. Ḥusayn Mu'nis, Caire 1951. — Abrév. *Riyāḍ*.

Manāqib, v. H. R. Idris.

Mann (J.), *The Jews in Egypt and in Palestine under the Fāṭimids, a contribution to their political and communal history based*

chiefly on Genizah material hitherto unpublished, 2 vol., Oxford University Press 1920-1922.

Maqqarī (al-), *Nafḥ al-ṭīb min ġuṣn al-Andalus al-raṭīb*, 4 vol., Caire 1302 H ; 2e éd. Caire 1368 H/1949.

Maqrīzī (al-), *al-Ḫiṭaṭ al-maqrīziyya*, 4 tomes en 2 vol., Caire 1324-1326 H. — Abrév. *Ḫiṭaṭ*.

— *Itti'āẓ al-ḥunafā' bi-aḫbār al-a'imma al-Fāṭimiyyīn al-Ḫulafā'*, Caire 1367 H/1948. — Abrév. *Itti'āẓ*.

— *al-Nuqūd al-islāmiyya*, ds. *Ṯalāṯ Rasā'il*, Constantinople 1298 H/1880.

Marçais (G.), Très nombreux ouvrages et articles énumérés ds. : *Mélanges d'Histoire et d'Archéologie de l'Occident musulman*, I, *articles et conférences de Georges Marçais*, Alger 1957.

— *Les Arabes en Berbérie du XIe au XIVe siècle*, Constantine-Paris 1913. — Abrév. *Arabes en Berbérie*.

— *La Berbérie musulmane et l'Orient au Moyen Age*, Paris 1946.

Marçais (G.) et Poinssot (L.), *Objets kairouanais*, *Notes et Documents*, XI, fasc. I et II, 2 vol., Tunis 1948-1952. — Abrév. *Objets kairouanais*.

Marçais (G.), *Manuel d'Art musulman. L'Architecture. Tunisie, Algérie, Maroc, Espagne, Sicile*, 2 vol., Paris 1926-1927 ; remanié sous le titre : *l'Architecture musulmane d'Occident*, Paris 1954. — Abrév. *Architecture*.

Marçais (G.) et Golvin (L.), *La Grande Mosquée de Sfax*, *Institut National d'archéologie et arts*, *Notes et Documents*, *vol.* III (nouvelle série), Tunis 1960.

Marçais (W.), *Comment l'Afrique du Nord a été arabisée*, *A.I.E.O.*, IV, 1938, 1-23, 1956, 5-17.

— *Compte rendu des « Siècles obscurs » de E. F. Gautier*, *Revue critique d'Histoire et de Littérature*, Paris 1929, 255 seq.

— *L'Islāmisme et la vie urbaine*, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1928, 86-100.

— et Guiga (A.), *Textes arabes de Takrūna*, Paris 1925.

— *Textes arabes de Tanger*, *Publications de l'École des Langues orientales*, Paris 1911.

Marrākušī ('Abd al-Wāḥid al-), *al-Mu'ǧib fī talḫīṣ aḫbār al-Maġrib*, éd. Dozy, *The History of the Almohads*, Leyde 1847, 2e éd. 1881 ; trad. Fagnan, *Histoire des Almohades*, Alger 1893.

Mas'ūdī (al-), *Murūǧ al-Ḏahab : Les Prairies d'Or*, éd.-trad. Barbier de Meynard et Pavé de Courteille, 9 vol., Paris 1872-1877.

Māwardī (al-), *al-Aḥkām al-sulṭāniyya*, éd. Caire 1298 H ; trad. Fagnan, *Les Statuts gouvernementaux*, Alger 1915.

Maymanī (al-), *Kitāb al-Nutaf min šiʿr Ibn Rašīq wa-zamīlihi Ibn Šaraf*, Caire 1343 H/1924-1925.

Mélanges Gaudefroy-Demombynes, Caire 1935-1945.

Mélanges G. Marçais = Mélanges d'Histoire et d'Archéologie de l'Occident musulman, I, *Articles et conférences de Georges Marçais*, II, *Hommage à Georges Marçais*, 2 vol., Alger 1957.

Mélanges L. Massignon, 3 vol., Damas 1956-1957.

Mélanges René Basset, Publications de l'Institut des Hautes Études Marocaines, XI, 2 vol., Paris 1925.

Mémoires de ʿAbd Allah = Muḏakkarāt al-amīr ʿAbd Allah āḫir mulūk Banī Zīrī bi-aġrnāṭa al-musammā bi-Kitāb al-Tibyān, éd. E. Lévi-Provençal, *Collection Ḏaḫāʾir al-ʿArab*, XVIII, Caire 1955 ; Fragments et trad. par le même, *al-Andalus*, III, fasc. 2, 1935, 233-244, IV, fasc. 2, 1936, 29-145, VI, 1941.

Merad (Ali), *ʿAbd al-Muʾmin à la Conquête de l'Afrique du Nord*, *A.I.E.O.*, Alger 1957, 109-163.

Mercier (M.), *Le feu grégeois : les feux de guerre depuis l'Antiquité. — la poudre à canon*, Paris 1953.

Mesnage (P.), *L'Afrique Chrétienne*, Paris 1912.

Miles (G. C.), *Early arabic glass weights and stamps*, *Numismatic notes and monographs*, nº 111, New York, 1948.

— *A supplement*, *Numismatic notes...*, nº 120, New York 1951.

Miʿyār, v. Wanšarīšī.

Monchicourt (C.), *La région du Haut Tell en Tunisie*, Paris 1913.

Montagne (R.), *La civilisation du désert*, Paris 1947.

Motylinski (A. de C.), *Bibliographie du Mzab*, *Les Livres de la secte abadhite*, *Bulletin de correspondance africaine*, III, Alger 1885, 15-72.

— *Le Djebel Nefousa*, Paris 1899.

(al-)Muʾayyad fī l-Dīn, dāʿī al-duʿāt, *Dīwān*, éd. M. Kāmil Ḥusayn, Caire 1949.

— *Sīrat al-Muʾayyad fī l-Dīn*, éd. M. Kāmil Ḥusayn, Caire 1949. — Abrév. *Sīrat al Muʾayyad*.

Muḫtaṣar, V. Burzulī.

Muʾnis, v. Ibn Abī Dīnār.

Muntaḫab, v. H. H. Abdul Wahab.

Muqaddasī (al-), *Description de l'Occident musulman au IV^e-X^e siècle, Extrait du Kitāb Aḥsan al-taqāsīm fī ma'rifat al-aqālīm*, éd. trad. C. Pellat, *Bibliothèque arabe française*, IX, Alger 1950.

Nallino (C. A.), *Raccolta di scritti editi e inediti*, V, *Astrologia, Astronomia, Geografia, A cura di Maria Nallino, Publicazionni dell' Istituto per l'Oriente*, Rome, 1944.

— *Venizia e Sfax nel secolo XVIII secondo il cronista arabo Maqdīsh, Centenario M. Amari*, I, 306-356.

Naql al-'arūs, v. Ibn Ḥazm.

Nāṣīf al-Yāziğī, *Kitāb al-'Arf al-Ṭayyib fī šarḥ Dīwān Abī l-Ṭayyib*, Beyrouth 1305 H.

Nayfar (Muḥammad al-), *'Unwān al-arīb 'ammā naša'a bi-l-mamlakat al-tūnisiyya min 'ālim adīb*, 2 vol. Tunis 1351 H.

Nicholson (R. A.), *A Literary history of the Arabs*, Cambridge 1930.

Nuğūm, v. Ibn Taġrībirdī.

Nu'mān (Abū Ḥanīfa al-) *Da'ā'im al-Islām*, I, éd. Fyzee, Caire 1370 H/1951. — Abrév. *Da'ā'im al-Islām*.

— *Kitāb al-Himma wa ādāb ittibā' al-a'imma*, éd. M. Kāmil Ḥusayn, Caire s. d.

— *Kitāb al-Himma wa ādāb ittibā' al-a'imma*, éd. Kāmil Ḥusayn, Caire s. d.

Nuwayrī (al-), *Historia de los Musulmanes de Espana y Africa* (Extrait de la *Nihāyat al-arab*), éd.-trad. espagnole Gaspar Remiro, *Revista del Centro de Estudios historicos de Granada y su Reino*, 2 vol. Grenade 1917-1919. — Abrév. Nuwayrī.

Obermann (J.), *The arabic original of Ibn Shāhīn's Book of confort known as the Hibbūr Yaphe of R. Nissim b. Ya'aqobh, Yal oriental series researches*, XVII, New Haven 1933.

— *Two Ely'ah stories in judeo arabic translation, Hebrew Union College Annual*, XXIII, 1950-1951, 387-404.

Objets Kairouanais, V. G. Marçais.

Pellat (Ch.), *Ibn Ḥazm bibliographe et apologiste de l'Espagne musulmane, Al-Andalus* XIX, Madrid 1954, 53-102.

Pérès (H.), *Glanes historiques sur les Mulouk al'-T'awā'if et les Almoravides dans les « Qalā'id al-'iqyān » d'al-Fath' Ibn Khāqān, Mélanges G. Marçais*, II, 147-152.

— *La poésie andalouse en arabe classique au XI^e siècle*, 2^e éd., *Publications de l'Institut d'Études Orientales, Faculté des Lettres d'Alger*, V, Paris 1953.

Pernoud (R.), *Histoire du Commerce de Marseille*, 3 vol. Paris 1949-1951 ; Tome I, 109-375 (2e partie, Moyen Age jusqu'en 1291).

Pirenne (H.), *Histoire économique de l'Occident médiéval*, Bruxelles 1951.

Pirenne (J.), *Les grands courants de l'Histoire universelle, II, De l'expansion musulmane aux traités de Westphalie*, Neufchâtel-Paris 1950.

Poinssot (L.), *Castella (Qasṭīliya)*, *Bulletin archéologique du Comité*, 27 mai 1940, V-IX, 1938-1940, 415-422.

— *Inscriptions arabes de Kairouan publiées par B. Roy et P. Poinssot avec le concours de L. Poinssot, Publication de l'Institut des Hautes Études de Tunis*, II, fasc. I-II, Paris 1950 et 1958. — Abrév. *Inscriptions arabes.*

Pons Boigues (F.), *Ensayo bio-bibliografico sobre los historiadores y geografos arabigo-espanoles*, Madrid 1896. — Abrév. *Ensayo.*

Poznanski (S.), *Kala'at Hammad*, *R.E.J.*, t. 58, 1909, 297-298.

Prolégomènes, V. Ibn Ḫaldūn.

Qābisī, v. Ahwānī.

Qalqašandī (al-), *Ṣubḥ al-a'šā fī ṣinā'at al-inšā'*, 14 vol., Caire 1913-1920. — Abrév. *Ṣubḥ.*

Qirṭās, v. Ibn Abī Zar'.

Quatremère (N.), *Mémoires historiques sur la dynastie des khalifes fatimides, Vie d'El-Mo'izz*, J. A., 3e série, août 1836.

R.A. = *Revue africaine.*

Raqīq (al-), *Quṭb al-surūr fī l-anbiḍa wa-l-ḥumūr*, ms. de la Bibliothèque Nationale de Paris.

R.E.I. = *Revue des Études Islamiques.*

R.E.J. = *Revue des Études Juives.*

Renouard (Y.), *Le rôle des hommes d'affaires italiens dans la Méditerranée au Moyen Age*, *Revue de la Méditerranée* 1955.

— *Les hommes d'affaires italiens au Moyen Age*, Paris 1949.

Rice (D. S.), *Studies in islamic metal work*, V, *B.S.O.A.S.*, XVII/2, 1955, 206-231.

Risāla, v. Ibn Abī Zayd.

Riyāḍ, v. Mālikī et H. R. Idris.

Rizzitano (U.), *Ibn Šaraf al-Qayrawānī (m. 460/1067-1068) e la sua Risālah al-Intiqād*, *Rivista degli studi orientali*, Rome 1956, 51-72.

R.T. = *Revue tunisienne.*

Šaḏarāt, v. Ibn [al-] 'Imād.

Ṣafadī (al-), *Kitāb al-Wāfī bi-l-wafayāt*, Préface de l'ouvrage éd.-trad. par E. Amar, *Prolégomènes à l'étude des historiens arabes*, *J. A.*, mars-août 1911-mars-avril 1912 ; 1er vol., éd. H. Ritter, *Bibliotheca islamica*, Band 6, Istamboul 1931, II, III, IV, éd. S. Dedering, *Bibliotheca islamica*, Band 6 b, c, d, Istamboul 1949, Damas 1953, Damas 1959.

— *Nakt al-himyān fī nukat al-'umyān*, Caire 1329 H/1911.

Ṣafadī, *Rendiconti*, V. F. Gabrieli.

Saḫāwī (al-), *al-I'lān bi-l-tawbīḫ li-man ḏamma l-ta'rīḫ*, Damas 1349 H.

Šahīrāt, v. H. H. Abdul Wahab.

Sa'īd al-Andalusī, *Ṭabaqāt al-umam (Livre des catégories des nations)*, trad. R. Blachère, Paris 1935.

Sajeda Shukri, *Sumer, A journal of Archeology in Iraq*, X, Bagdad 1951.

Salama (P.), *Les voies romaines de l'Afrique du Nord*, Alger 1951.

Ṣammāḫī (al-), *Kitāb al-Siyar*, lith., Caire 1301 H.

Saqaṭī (al-), *Un manuel hispanique de Ḥisba*, éd. G. S. Colin et E. Lévi-Provençal, *Publications de l'Institut des Hautes Études Marocaines*, XXI, Paris 1931.

Sarton (G.), *Introduction to the history of science*, 3 tomes en 5 vol., Baltimore 1927-1948.

Sauvaire (H.), *Matériaux pour servir à l'histoire de la numismatique et de la métrologie musulmane*, extrait du *J.A.*, 7e série, XV, 1880.

Sauvaget (J.), *Introduction à l'histoire de l'Orient musulman, éléments de bibliographie*, Paris 1943.

Sayous (A. E.), *Le commerce des Européens à Tunis depuis le XIIe siècle jusqu'à la fin du XVIe* ,Paris 1929.

Ṣayrafī (al-), *Kitāb Qānūn Dīwān al-rasā'il*, éd. Ali Bey Bahğat al-Miṣrī ; trad., H. Massé, *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale*, XI, 1914, 65-115 *(Le code de la chancellerie d'état)*.

Schacht (J.), *Bibliothèques et manuscrits abāḍites*, *R.A.* 1956, 375-398.

— *Esquisse d'une histoire du droit musulman*, trad. Arin, Paris 1953.

Schacht (J.), *New sources for the history of Muhammadan theology*, *Studia Islamica*, I, 1953, 40 seq.

— *Sur la transmission de la doctrine dans les écoles juridiques de l'Islām*, *A.I.E.O.* 1952, 399-419.

— *The origins of Mohammadan jurisprudence*, Oxford 1950, 2e éd. 1952.

Schaube (A.), *Handelsgeschichte der romanischen Völker des Mittelmeergebiets bis zum Ende der Kreuzzüge*, Munich-Berlin 1906.

Seston (W.), *Sur les derniers temps du Christianisme en Afrique*, *Mélanges de L'École de Rome*, LIII, 1936, fasc. I-IV, 101-124.

Siğillāt Musṭanṣiriyya, V. A. M. Magued.

Ṣila, v. Ibn Baškuwāl.

Simon (M.), *Le judaïsme berbère dans l'Afrique ancienne*, *Revue d'Histoire et de Philosophie religieuse*, XXVI, 1946, 1-31, 105-145.

Sīrat Ğa'far, V. M. Canard.

Sīra Ğawḏar, V. 'Azīzī.

Sīrat al-Mu'ayyad, V. Mu'ayyad fī l-Dīn.

Solignac (M.). *Recherches sur les installations hydrauliques de Kairouan et des Steppes tunisiennes du VIIe au XIe siècles*, *Publications de l'Institut d'Études Orientales de la Faculté des Lettres d'Alger*, XIII, Alger 1953.

Stern (S. M.), *Three North-African topographical notes (Islamic-Roman)*. *Arabica*, I, 1954, 343-345.

— *An original document from the Fāṭimid Chancery concerning Italian merchants*, *Studi orientalistici in onore di G. Levi della Vida*, II, 1956, 529-538.

Storia, V. M. Amari.

Ṣubḥ, V. Qalqašandī.

Sudhoff (M. K.), *Archeion, organe officiel du Comité International d'Histoire et Sciences*, XIV, n° 3, août-sept. 1932.

Suyūṭī (al-), *Buġyat al-Wu'āt fī ṭabaqāt al-luġawiyyīn wa-l-nuḥāt*, éd. Caire 1326 H/1908.

— *Ḥusn al-muḥāḍara fī aḫbār Miṣr wa-l-Qāhira*, 2 vol. Caire 1321 H/1903. — Abrév. *Ḥusn al-muḥāḍara*.

Ṭabarī (al-), *Annales (Aḫbār al-rusul wa-l-mulūk)*, éd. M. De Goeje, 15 vol., Leyde 1879-1901, éd. Caire, sans date, 13 vol.

Takmila, v. Ibn Abbār.

Talbī (M.), *Quelques données sur la vie sociale en Occident musulman d'après un traité de Ḥisba du XV^e siècle*, *Arabica* 1954, 294-306.

Terrasse (H.), *Histoire du Maroc, des origines à l'établissement du Protectorat français*, 2 vol., Casablanca 1949-1950. — Abrév. *Histoire du Maroc.*

— *L'art hispano-mauresque, des origines au XIII^e siècle*, *Publications de l'Institut des Hautes Études Marocaines*, XXV, Paris 1932.

— *La Mosquée des Andalous*, *Publications de l'Institut des Hautes Études Marocaines*, XXXVIII Paris, s. d.

Tiğānī (al-), *Riḥla*, éd., Tunis 1927 (V. aussi : éd. Tunis 1958 avec index, préfacée par H. H. Abdul-Wahab.)

Thorndike (L.), *A History of magic and experimental science*, 6 vol. New York 1923-1941 ; vol. I, 4^e éd. 1947, 743-754.

Trabulsi (A.), *La critique poétique des Arabes jusqu'au V^e siècle de l'Hégire (XI^e siècle de J.-C.)*, *Institut français de Damas*, Damas 1956.

Tyan (E.), *Histoire de l'organisation judiciaire en pays d'Islām*, 2 vol., Paris 1938.

— *Institutions de droit public musulman*, I, *Le califat*, Paris 1954.

Udabā', v. Yāqūt.

'Umarī, V. Ibn Faḍl Allah al-'Umarī.

'Umda, V. Ibn Rašīq.

Vajda (G.), *Le commentaire kairouanais sur le « Livre de la Création »*, *R.E.I.*, Nouvelle série, VII, 1-62, X, juil. 1949-déc. 1950, 67-92.

— *Galien-Gamaliel*, *Annuaire de l'Institut de philosophie et d'Histoire orientales et slaves*, XIII, 1953, *Mélanges Isidore Lévy*, 641-652.

— *Introduction à la pensée juive du Moyen Age*, Paris 1947.

Viré (F.), *Dénéraux...*, *C.T.* 1956.

Vonderheyden (M.), *La Berbérie orientale sous la dynastie des Benou l-Arlab*, Paris 1927. — Abrév. *Aġlabides.*

Wanšarīšī (al-), *al-Mi'yār*, 12 vol., lith., Fès 1314-1315 H ; extraits analysés par E. Amar, *La Pierre de touche des fétwas*, 2 vol., *Archives marocaines*, XII-XIII, Paris 1908-1909. — Abrév. *Mi'yār.*

(al-) Wazīr al-Sarrāğ, *al-Ḥulal al-sundusiyya*, tome I (incomplet), Tunis 1287 H ; tome I (complet), ms. n° 2 or, Bibliothèque de Tunis. — Abrév. *Ḥulal.*

Ya'qūbī (al-), *Kitāb al-Buldān*, 2e éd. De Goeje, *Bibliotheca geographicorum-arabicorum*, VII, Leyde 1892 ; trad., G. Wiet, *Textes traduits d'auteurs arabes*, I, Les Pays, Caire 1937.

Yāqūt, *Mu'ǧam al-buldān*, 8 vol., Caire 1906. — Abrév. *Buldān*.
— *Mu'ǧam al-udabā'*, 20 vol., Caire 1936-1938. — Abrév. *Udabā'*.

Zambaur (E. de), *Manuel de généalogie et de chronologie pour l'histoire de l'Islam*, Hanovre 1927 ; traduction arabe par Zakī Muḥammad Ḥasan Bey et Ḥasan Aḥmad Maḥmūd, I, Caire 1370 H/1951.

Zarkašī (al-), *Ta'rīḫ al-dawlatayni al-muwaḥḥidiyya wa-l-ḥafṣiyya*, Tunis 1289 H ; trad. E. Fagnan, *Chronique des Almoḥades et des Ḥafṣides attribuée à Zerkechi*, Constantine 1895.

Zarrūq, v. Ibn Nāǧī.

Zbiss (S. M.), *Dawla Banī Ḫurāsān bi Tūnis*, *al-Nadwa*, I-II, Tunis 1953.
— *La coupole aghlabite de la Grande Mosquée de Sousse*, *Mélanges G. Marçais*, II, 177-193.
— *Le Musée d'Art musulman de Sidi Bou Khrissan à Tunis*, *Bulletin économique de la Tunisie*, n° 77, juin 1953, 96-100.
— *Le Ribat, Institution militaro-religieuse. L'épigraphie dans les ribats de Sousse et de Monastir*, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1954, 143-147.
— *Mahdia et Ṣabra-Manṣoûriya, Nouveaux documents d'art fatimite d'occident*, *J.A.* 1956, 79-93.
— *Note sur les cimetières musulmans de Tunis. Essai de toponomastique*, *extrait du 70e Congrès de l'A.F.A.S.* (Tunis, mai 1951), fasc. 3, tiré à part.
— *Corpus des inscriptions arabes de Tunisie*, 1re partie, *Inscriptions de Tunis et de sa banlieue*, Tunis 1955 ; 2e partie, *Inscriptions de Monastir*, Tunis 1960.

LIVRE PREMIER

HISTOIRE POLITIQUE

CHAPITRE PREMIER : LA GENÈSE

DÉBUT DE LA PUISSANCE ṢANHĀĞIENNE

Ce n'est qu'au début du IVe siècle de l'Hégire/Xe siècle de l'ère chrétienne, quand la Berbérie Orientale vient d'être ravie aux Aġlabides par les Fāṭimides, que ses futurs maîtres, les Ṣanhāğa, berbères sédentaires installés à l'ouest du Maġrib central, émergent d'une pénombre légendaire où l'on peut cependant discerner la gestation de cette force neuve.

I. *Origine des Ṣanhāğa*

Sur l'origine des Ṣanhāğa[1] les généalogistes berbères et arabes soutiennent deux thèses opposées.

1. Pour IBN ḤALDŪN, *'Ibar*, VI, 152/*Berbères*, II, 122, Ṣanhāğ est la forme arabisée de Zanāg, ancêtre éponyme des Ṣanhāğa, la première lettre étant prononcée à la manière d'un « z » et la dernière d'un « g », avec addition d'un « h » entre l'« n » et le « ā », et passage de « z » à « ṣ » et de « g » à « ğ ». Les berbérisants admettent le rapprochement Zenāga-Ṣanhāğa-Sénégal ; v. Marcel COHEN, *Bulletin des Études Arabes*, nº 33, Alger, mai-juil. 1947 ; Albert LERICHE, *Bulletin des Études arabes*, nº 38, Alger, mai-juil. 1948 ; *Benou Ghānya*, intr., V-VI, note 2. Il y a donc lieu de rejeter les élucubrations des philologues arabes qui ont décrété qu'il fallait lire Ṣunhāğa, notamment Ibn Durayd, lequel n'admettait pas d'autre lecture, ou Ṣinhāğa, selon d'autres ; v. : IBN ḤALLIKĀN, I, 87.

E. Lévi-Provençal auquel on doit la publication et la traduction des *Mémoires de 'Abd Allah* composés par le dernier Zīrīde d'Espagne à Aġmāt après sa déposition par Yūsuf b. Tāšufīn en 483 H/1090, suppose que l'unicum utilisé est « la copie au net (mubayyaḍa) de l'original, revue par ce dernier » et suggère qu'il s'agit peut-être de l'exemplaire ramené d'Aġmāt par Ibn al-Ḫaṭīb en 761 H/1359-1360 ; comme ce manuscrit porte à plusieurs reprises la vocalisation du « ṣ » en « i », E. Lévi-Provençal a rétabli partout Ṣinhāğa. Mais ne peut-il s'agir d'une vocalisation ajoutée après coup par un copiste ou un lecteur qui pourrait être Ibn al-Ḫaṭīb lui-même, et fondée sur l'observation précitée de certains lexicographes arabes ? Serait-elle le fait de l'auteur

Théorie des généalogistes berbères[2]. — Ils divisent les tribus berbères en deux groupes principaux : les Barānis, issus de Burnus b. Barr, et les Butr, descendants de Mādġis al-Abtar b. Barr, et font remonter l'ancêtre éponyme Barr à Ka'nān b. Ḥām b. Nūḥ (Chanaan fils de Cham fils de Noé)[3].

On ne s'attardera pas à examiner le bien-fondé de cette classification mais on dira qu'elle concrétise vraisemblablement le sentiment éprouvé par les différentes tribus berbères du Maġrib à propos de leur parenté respective. Les généalogistes paraissent avoir sacrifié tantôt à la théorie construite *a priori*, tantôt à l'explication de faits d'expérience[4].

C'est, bien entendu, cette dernière tendance qui est la plus instructive. On remarque que Kutāma et Ṣanhāğa, pro-fāṭimides, figurent — ainsi que les Maṣmūda, fondateurs du mouvement almoḥade — parmi les tribus de souche Barānis, tandis que leurs

lui-même qu'elle ne constituerait pas à elle seule un argument irréfutable. C'est pourquoi on a préféré s'en tenir à la lecture traditionnelle. L'hésitation entre Ṣunhāğa et Ṣinhāğa ne prouverait-elle pas qu'on prononçait quelque chose comme Zanāga, Zenāga ou Zənāga ? V. · *Mémoires de 'Abd Allah*, trad., 236-237, 238, note 13.

2. IBN ḤAZM, *Ğamhara*, 461 ; *Mafāḫir*, 47, 51, 64-66 ; *'Ibar*, VI, 152, 153/*Berbères*, I, Int., XV, II, 2-3 ; *Ibn Ḥawqal*, I, 104-107, important passage ne figurant que dans le ms. utilisé par J. H. Kramers ; BAKRĪ, 104 ; *Buldān*, sub Barbar, II, 104 ; FOURNEL, I, 33, 36, II, 204, et les notes ; *Benou Ghānya*, Int., V-VI, note 2 ; G. MARÇAIS, *Les Arabes en Berbérie*, Int., 18 ; *E.I.*, I, 158 (G. MARÇAIS) ; M. CANARD, *Traduction de la Sīrat Ja'far*, *Hespéris*, 1952, 312 et note 3.

3. E. F. GAUTIER, *Les Siècles obscurs du Maghreb*, 202-214, 2e édition, *Le Passé de l'Afrique du Nord*, 227-239 ; important compte rendu de cet ouvrage par W. MARÇAIS dans *Revue critique d'Histoire et Littérature*, Paris, 1929, 255 seq. Signalons que d'après E. F. Gautier, cette classification correspondrait à deux genres de vie différents. « Les fils de Bernes, conclut-il, sont les montagnards sédentaires, les fils de Madghis sont les nomades des plaines. » Il n'y a pas lieu de discuter ici cette hypothèse séduisante, mais hardie.

4. IBN ḤAWQAL, I, 104-107. L'auteur énumère successivement : 1° Les Ṣanhāğa de pure race (ḫullaṣ). 2° Les Ṣanhāğa plus ou moins soudanisés : les Banū Tānmāk, rois de Tādakma et les tribus qui leur sont rattachées. Selon les uns, ce sont des Soudanais issus de mères soudanaises ; leur peau aurait blanchi sous l'influence d'un climat septentrional ; et, selon d'autres, ils seraient d'origine ṣanhāğienne. Les premiers invoquent le témoignage d'al-Kindī qui affirme qu'au bout de 7 générations les blancs vivant au Soudan deviennent des nègres et qu'inversement, à la septième génération, les nègres qui vivent au pays des blancs ont la peau blanche. Les seconds font valoir qu'ils comprennent les Banū Tamākīzt et les Masāṭa, famille de Bulukkīn Yūsuf b. Zīrī b. Manād, lieutenant des 'Ubaydites au Maġrib. Parmi les tribus ṣanhāğiennes descendant (des reins de...) (restitution hypothétique du début d'une lacune du texte)... et (des ?) Banū 'Umar Zīrī et sa tribu Yassawa (?), Īfrīn (?), Īmakītan (?), Ītūtīn (?), Ītrūwīn (?), Īwāzīn (?), Aswāla (?), Banū Kusayla, Banū Wartāf (?), Īzqāran (?) et Talkāta. Ibn Ḥawqal parle ensuite des tribus zanātiennes. Sur la distinction entre « Ṣanhāğa des Infidèles » et « Ṣanhāğa des Musulmans » v. M. CANARD, *Traduction de la Sīrat Ja'far*, *Hespéris*, 1952, 312 et note 3.

ennemis irréductibles, les Zanāta, dont les Banū Birzāl, les Maġrāwa et les Ifran constituent trois des principales branches, sont des Butr ainsi que leurs frères les plus proches, les Miknāsa. Appartiennent encore aux Butr, les Nafūs, Hawwāra, Banū Dammar, Lawāta et Nafzāwa de l'Ifrīqiya méridionale[5].

Si cette consanguinité tribale, vraie ou imaginaire, ne prévient pas toujours les luttes fratricides, du moins, faute de ce ciment, toute coalition hétérogène demeure éminemment précaire.

Enfin certains généalogistes berbères, désireux de donner aux autochtones maġribins des lettres de noblesse n'ont pas hésité à les doter d'une ascendance arabe muḍarite. Ils ont fait de Barr le fils de Qays 'Aylān b. Ilyās b. Muḍar, affirmation gratuite dont Ibn Ḥazm a dénoncé la fausseté[6]. Et, comme les conquérants arabes du Maġrib étaient en grande partie, sinon en majorité, des Ḥimyarites, on ne s'étonnera pas de voir des généalogistes, pourtant arabes, attribuer aux Berbères une généalogie yamanite.

Théorie des généalogistes arabes[7]. — Le père de cette théorie ou du moins le premier à l'avoir formulée serait le célèbre généalogiste de Kūfa Ibn al-Kalbī (m. 204 ou 206 H/819-821), suivi par maints auteurs postérieurs[8].

On sait que la généalogie arabe traditionnelle distingue les Arabes du Nord ou 'Adnānides, issus de 'Adnān, fils d'Ismā'īl (Ismaël), de ceux du sud ou Qaḥṭānides, descendants de Qaḥṭān,

5. Sur la généalogie des Zanāta, v. · Ibn Ḥazm, *Ğamhara*, 461 : citation de Yūsuf al-Warrāq reproduisant une indication donnée par Ayyūb b. Abī Yazīd Maḫlad b. Kaydād, le fils du célèbre Abū Yazīd, « l'homme à l'âne », 462-463 ; Ibn Ḥawqal, I, 106-107, longue énumération des tribus zanātiennes ; *Berbères*, I, Int., XVII, passim ; *Inscriptions arabes*, I, 232-234, 257, 379-380 et les notes ; *E. I.*, III, 19, sub Lawāta (Colin), IV, 1293, sub Zanāta (G. Marçais).

6. Ibn Ḥazm, *Ğamhara*, 461 ; l'auteur fait remarquer que les généalogistes (arabes ?) ne connaissent pas de fils de Qays 'Aylān qui se soit appelé Barr. Signalons qu'al-Idrīsī, trad., 102, affirme que les Zanāta, à l'origine des Arabes de race pure descendants de Barr b. Qays b. Ilyās b. Muḍar, ne sont devenus berbères que par les alliances matrimoniales conclues avec les Maṣmūda !

7. Ṭabarī, éd. M. de Goeje, I, 512, éd. Caire, I, 229 ; Ibn Ḥazm, *Ğamhara*, 6, 7, 406, 408, 410, 411, 461 ; Ibn Ḫallikān, I, 98 ; *'Ibar*, VI, 152 ; *Berbères*, I, 28 168, 185, 291, II, 2 ; Nuwayrī, II, 101-102 ; *Mafāḫir*, 51, 66, 69 ; Marrākušī, éd. 1847, 254 ; Bakrī, 21 ; *Mu'nis*, 71-72 ; *Buldān*, sub Barbar, II, 104 ; *Benou Ghānya*, Int., V-VI, note 2 ; Fournel, II, 204.

8. V. · Huart, *Histoire de la Littérature Arabe*, 177-178 ; *G. A. L.*, I, 138-140 ; *E. I.*, II, 730-731 (Brockelmann). La rivalité entre Arabes du Nord et du Sud s'affirme dès les Umayyades sous la forme d'un conflit entre Qaysites et Kalbites, v. : Nicholson, *A Literary History of the Arabs*, Cambridge 1930, 199, note 2.

identifié à Yaqṭān (Jaktan) fils de ʿĀbar (Eber)[9]. Or, Ibn al-Kalbī prétend qu'un descendant de Qaḥṭān, Ifrīqus b. Ṣayfī, se rendit du Yémen en Ifrīqiya en passant par la Syrie-Palestine où il rencontra des Chananéens épargnés par Josué et qu'il emmena avec lui. Il conquit l'Ifrīqiya dont il tua le roi Ǧurǧīr (Grégoire). Il s'agit certainement du patrice byzantin qui siégeait à Carthage et fut tué par ʿAbd Allah b. Saʿd lors de sa première expédition contre l'Ifrīqiya sous le calife ʿUṯmān[10]. L'anachronisme est de taille !

Ifrīqus y installa les Chananéens qui s'appelèrent Berbères du jour où il s'était étonné de leur jargon (barbara). Les Ḥimyarites, qui avaient accompagné le conquérant, demeurèrent dans le pays. Ṣanhāǧa et Kutāma seraient leurs descendants.

Dans ses « *Prolégomènes* »[11], Ibn Ḫaldūn résume cette théorie mais sans parler de Grégoire ni des Chananéens, et considère comme autochtones les Berbères appelés ainsi pour la raison que l'on sait. Il cite un certain nombre d'auteurs[12] qui s'en sont fait l'écho, en démontre la flagrante invraisemblance et la tient pour une fable.

Toutefois, après avoir affirmé dans son « *Histoire des Berbères* »[13] que ceux-ci ne sont pas d'origine arabe, il en excepte les Ṣanhāǧa et les Kutāma qui, d'après les généalogistes arabes eux-mêmes, dit-il en substance, appartiennent à cette nation, opinion qu'il déclare partager[14].

Une autre version de la même thèse, sans doute postérieure à la précédente et adoptée, entre autres, par Ibn Šaddād, le petit-fils de Tamīm, prête à al-Muṭannā b. al-Miswar b. Yaḥṣub le rôle joué par Ifrīqus dont elle ne souffle mot[15].

9. *E. I.*, sub Ḳaḥṭān, II, 669-671 (A. Fischer). L'identification Yaqṭān-Qaḥṭān rattachait les Qaḥṭānites à la tradition biblique (tout comme les ʿAdnānites par Ismael fils d'Abraham).

10. Ibn ʿAbd al-Ḥakam, *Conquête de l'Afrique du Nord et de l'Espagne*, trad. A. Gateau, 2e édition, Alger 1948, 42-47.

11. *Prolégomènes*, I, 19-23.

12. *Prolégomènes*, I, 19-23 ; *Berbères*, I, 174 ; Masʿūdī, *Les Prairies d'Or*, III. 143-144, 240-243, 293, 294.

13. *Berbères*, I, 185, II, 64 seq.

14. Aux Hawwāra aussi on a attribué une origine ḥimyarite ; Yaʿqūbī, éd. 1892, 346/trad. Wiet, 207 ; *Malāḥir*, 71-72 ; *Muʾnis*, 71-72. La même origine a été attribuée aux Maṣmūda, v. : Fournel, II, 204, note 5. Sur tous ces faits assez confus, v. : passage significatif dans *Muʾnis*, 71-72. Yaʿqūbī, 357/trad., 222 : un prince de Nākūr, de la tribu des Nafza prétend être ḥimyarite ; Yaʿqūbī, 345/trad., 205 · des Mazāta de Waddān (district de Surt) émettent une prétention analogue.

15. *ʿIbar*, VI, 152/ *Berbères*, II, 2, la donne d'après Ibn al-Naḥwī. Citée dp. ʿImād al-Dīn, *Ḫarīdat al-Qaṣr*, par Ibn Ḫallikān, I, 98 ; v. aussi : Ibn Maqdīš, I, 137. Citation d'Ibn Šaddād, auquel il faut peut-être attribuer la paternité de cette version,

D'après un récit légendaire transmis par Ibn Ṣaddād ou de son crû, et à rapprocher de la prédiction qui aurait été faite plus tard à Manād[16], al-Muṭannā b. al-Miswar serait parti pour le Maġrib, à la suite de l'invasion du Yémen par les Abyssins et sur les conseils d'un devin qui lui aurait eu annoncé que ses descendants y fonderaient une puissante dynastie ; cette prédiction se serait transmise de père en fils jusqu'à l'époque de sa réalisation.

Les généalogistes zanātiens ont, eux aussi, revendiqué pour leur tribu, une ascendance ḥimyarite[17].

Quoi qu'il en soit, une chose est certaine : les Ṣanhāğiens Zīrīdes ont toujours revendiqué une généalogie ḥimyarite. On en possède maints témoignages et les thuriférères ne se sont pas fait faute de le proclamer dans leurs dithyrambes[18].

Voici une anecdote significative[19] : Le poète al-Ṣābūnī (m. 409 H/1018-1019) avait fait la satire d'un certain Ibn al-Wasaṭā'ī[20], imputant ses défauts à la race berbère. Le poète al-Sarī'āy prit sa défense et fit remarquer à al-Ṣābūnī que, ce faisant, il avait attaqué leur seigneur 'Uddat al-'Azīz bi-Llah (al-Manṣūr) puisque ce dernier était berbère. Mais al-Ṣābūnī le réduisit au silence en déclarant qu'al-Mu'izz (b. Bādīs) appartenait à une maison ḥimyarite !

Les Talkāta[21] — Parmi les nombreuses branches de la tribu des Ṣanhāğa, dont l'évaluation à soixante-dix est certainement conventionnelle, on se contentera d'en relever deux, les plus importantes et fondatrices d'empire : les Talkāta (ou Tolokkāta

par Nuwayrī, II, 101-104 ; v. aussi : *Berbères*, II, appendice I, 482-483. Toutefois, on la trouve amorcée par Ibn Ḥazm, *Ğamhara*, 462-463 à propos de Ūrīğ, ancêtre des, Hawwāra ; il déclare que ceux qui le font descendre d'al-Muṭannā b. al-Miswar sont dans l'erreur et il ajoute qu'on dit aussi que Ṣanhāğ et Lamṭ sont les deux fils d'une femme appelée Tazkī (ou Tuzakki) dont on ignore le père ; Ūrīğ l'ayant épousée aurait eu d'elle Hawwār, si bien que Ṣanhāğ, Lamṭ et Hawwār seraient frères utérins.

16. V. *infra*, p. 9.

17. *Berbères*, III, 182-183 ; l'historien dit que, dp. Abū 'Umar b. 'Abd al-Barr et Abū Muḥammad b. Ḥazm, cette prétention est à rejeter.

18. Voir notamment 3 vers d'al-Ḥulwānī, Ibn Bassām, IV/I, 230. Ismā'īl b. Ibrāhīm al-Qayrawānī al-Luġawī al-Zawīlī loue al-Mu'izz b. Bādīs de descendre de Ḥimyar et de Qaḥṭān, Ibn Qifṭī, I, 192-193. Ibn Rašīq n'a pas manqué d'en faire autant, v. notamment : *'Umda*, Int., I, 2, ainsi que Ḥusayn b. 'Alī al-Ṣayrafī, 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 92 v°-93 r°. *Infra*, p. 63, al-Manṣūr se vante de son ascendance ḥimyarite.

19. V. : *infra*, chap. XII.

20. Faut-il rétablir al-Wāsiṭī ou al-Wasṭānī ?

21. *'Ibar*, VI, 152-153/*Berbères*, II, 3-5, 64 ; *Bayān*, III, 262 ; *Mafāḫir*, 51, 52 ; Ibn Ḥawqal, I, 105 ; E. Lévi-Provençal, *Documents inédits d'histoire almohade*, à l'index, p. 264 ; *idem*, *Mémoires de 'Abd Allah*, trad., 304 et note 25.

ou Watlakkāta), auxquels appartiennent les Zīrīdes d'Ifrīqiya, les Ḥammādides du Maġrib central et les Zīrīdes d'Espagne, et les Lamtūna qui, avec l'aide des Massūfa, leurs frères de race, élaborèrent la puissance almoravide. Les premiers étaient des sédentaires (ahl madar) et les seconds des nomades (ahl wabar).

On manque de précisions sur les limites du territoire occupé par les Talkāta à la chute des Aġlabides. Mais ils semblent bien déjà installés au moins à l'ouest du Maġrib central.

Ibn Ḫaldūn signale que les Ṣanhāğa, entendons les Talkāta, passaient pour être les « clients »[22] du calife 'Alī b. Abī Ṭālib, et les Zanātiens Maġrāwa, ceux du calife 'Uṯmān, tout en déclarant ignorer comment cela se fit. Manifestement cette appartenance découle de la dévotion des Ṣanhāğa aux Fāṭimides et des Maġrāwa aux Umayyades.

II. *Manād*[23]

Avant la chute des Aġlabides (296 H/909), les Talkāta étaient commandés par Manād b. Manqūš.

Il se rendit en Orient « la même année » que Yūnus, l'instaurateur de la religion des Barġawāṭa[24]. Il était alors le souverain (ṣāḥib) de la Qal'a Manādiyya, proche de Siğilmāssa. Manād avait donc pour capitale une forteresse portant son nom et située dans ces parages.

On nous dit qu'il était « client » de 'Alī b. Abī Ṭālib et que sa généalogie remontait à Qaḥṭān[25].

22. Le terme employé est : walāya ; c'est en se convertissant à l'Islam qu'ils seraient devenus des « affranchis » (mawlā, pl. . mawālī).

23. Nuwayrī, II, 103-104 ; Bakrī, 137 ; *Bayān*, I, 225/trad., I, 327-328 ; *'Ibar*, VI, 153 ; *Berbères*, II, 45, 486-487 ; *Kāmil*, VIII, 374/trad., 374 ; *Mafāḫir*, 51 ; Fournel, II, 207-208.

24. Dp. *Bayān* et Bakrī citant Abū l-'Abbās Faḍl b. Mufaḍḍal b. 'Amr al-Maḏḥiğī. Parmi les voyageurs, il y aurait eu outre Yūnus et Manād : 'Abbās b. Nāṣiḥ, Zayd b. Sinān al-Zanātī, chef (ṣāḥib) des Wāṣiliyya, Barġūṭ b. Sa'īd al-Tirārī, grand-père (ğadd) des Banū 'Abd al-Razzāq connus sous le nom de Banū Wakīl al-Ṣufriyya (les Ṣufrites) et un autre dont l'auteur déclare avoir oublié le nom. On a suivi l'expression de Bakrī : 'ām wāḥid (la même année). La date donnée par le *Bayān* : 201 H/816-817 est insoutenable puisque nous verrons que son fils et successeur Zīrī est mort en Ramaḍān 360 H/970-971. Faut-il rétablir 250 ou 301 H ?

25. Ibn Ḫaldūn, *'Ibar*, VI, 153/*Berbères*, II, 3, 5, donne une généalogie de Manād d'après l'historien espagnol Ibn al-Naḥwī. Celle fournie par Ibn Šaddād, reproduite par 'Imād al-Dīn, *Ḫarīdat al-Qaṣr*, *ms.* Paris 3330, f° 59 r°, Ibn Ḫallikān, I, 98. (dp. ce dernier ouvrage), Nuwayrī, II, 102 et *Berbères*, II, 483-484, est plus longue. V. : Fournel, II, 207 ; *supra*, p. 5-6.

D'après Ibn Ḫaldūn, quelques historiens du Maġrib ont fait de Manād b. Manqūš le souverain d'une partie de l'Ifrīqiya et du Maġrib central au nom des 'Abbāsides et par l'intermédiaire des Aġlabides[26]. Il est d'autant plus difficile de jauger l'exactitude de cette indication que le portrait du personnage est indéniablement légendaire.

Doué d'une force surprenante et très fortuné, il avait beaucoup d'enfants. Sa générosité était proverbiale. Il avait une mosquée où l'on venait de partout. Quand il s'y rendait pour faire la prière, il saluait les nouveaux venus et les emmenait chez lui ; ils y jouissaient, le temps qu'il leur plaisait, d'une hospitalité princière et repartaient chargés de cadeaux, de provisions et de vêtements.

C'est ainsi qu'un beau jour, Manād hébergea un maġribin qui, rentrant du Pèlerinage, avait été dépouillé par des brigands et était venu solliciter son aide. Après avoir examiné l'omoplate d'une brebis égorgée et préparée à son intention, le personnage demanda à Manād de lui présenter ses fils, ce qui fut fait. N'ayant découvert sur aucun d'eux le signe qu'il cherchait, il demanda à son hôte s'il n'avait pas d'autres fils. L'émir lui répondit qu'une de ses femmes dont il n'avait pas encore eu de fils était enceinte. Le maġribin lui recommanda alors de prendre grand soin d'elle car elle allait mettre au monde un enfant qui possèderait tout le Maġrib et auquel succèderaient ses descendants, de père en fils. Et Manād de déclarer que cette prédiction était conforme aux traditions que se transmettaient les Ṣanhāǧiens de génération en génération, mais sans savoir, jusque-là, dans laquelle des branches de leur tribu, apparaîtrait l'illustre prédestiné.

On ne sait rien de plus sur Manād et la date de sa mort est ignorée. Les débuts de Zīrī ne sont pas moins obscurs.

III. *Zīrī*[27]

A peine né, Zīrī passe pour avoir confirmé les prédictions faites à son père. Il fut un enfant superbe, l'un des plus beaux qu'on eut

26. *'Ibar*, VI, 153/*Berbères*, II, 5. Dp. : G. Marçais et E. Lévi-Provençal, *Note sur un poids de verre du VIII^e siècle*, *A. I. E. O.*, 1937, 14-15 et note 3, p. 14, la mention sur un poids de verre estampillé en 127 H/745 d'un certain Maṣāl b. Ḥammād, gouverneur (wālī) de Mīla, prouverait que l'« action ifrīqiyenne des Ṣanhāǧa » remonte au milieu, sinon au début du VIII^e siècle. On rencontre aussi le nom de Maṣāl sous la forme de Maṣāla, mais il n'est pas spécifiquement ṣanhāǧien ; comp. . Maṣāla b. Ḥabūs l'émir des Miknāsa, *infra*, p. 12.

27. Nuwayrī, II, 104, 109 ; *Berbères*, II, 8, 486-488 ; *Kāmil*, VIII, 246/trad., 374 ; Ibn Ḫallikān, I, 197 ; *Ṣaḏarāt*, III, 29-30 ; *Mu'nis*, 72, 73 ; Fournel, II, 208.

jamais vus. D'ailleurs, la beauté des enfants de Manād était illustrée par ce dicton en usage au Maġrib : « Que n'es-tu l'un des Banū Manād ! ».

A dix ans, il en paraissait vingt et exerçait sur ses camarades un tel ascendant qu'ils l'appelaient « le sultan ». Ils jouaient aux soldats, à califourchon sur des bâtons en guise de montures, et se livraient à des simulacres de combats sous ses ordres. Il les amenait à sa mère qui leur donnait à manger ; il présidait à la distribution sans rien prendre.

Quand il eut atteint la fleur de l'âge, à la tête de ses cousins et de garçons ayant du cœur au ventre, il lança maintes incursions contre les tribus zanātiennes, tuant et capturant avec fougue. Il partageait le butin entre ses hommes, sans s'accorder le moindre privilège.

Par son courage, son énergie, sa conduite irréprochable, chevaleresque, et l'habileté de son comportement envers le menu peuple, il apparaissait comme le héros que l'on disait devoir surgir parmi les Ṣanhāğa.

Quand il devint évident que c'étaient les Talkāta qui, grâce à Zīrī b. Manād, allaient réaliser les grandes choses annoncées, les autres tribus ṣanhāğiennes furent dépitées. Elles attaquèrent Zīrī qui, après de longues luttes, les vainquit, les massacra, et regagna sa montagne chargé de butin et de captifs.

Ibn al-Aṯīr affirme que, du vivant de son père, Zīrī reçut le commandement de nombreux Ṣanhāğa qu'il conduisit à des expéditions fructueuses[28]. Il semble donc qu'à la fin de sa vie, Manād, sans doute fort âgé, ait remis à ce valeureux fils une part importante de son autorité : on verra que les Zīrīdes ont presque toujours confié de hautes charges civiles et militaires à leurs héritiers présomptifs.

Début du califat fāṭimide. — Venu d'Orient, le Mahdī 'Ubayd Allah[29], se prévalant de son ascendance 'alide, avait réussi, en 296H/909, à détrôner la dynastie arabe qui, vassale du califat orthodoxe de Bagdad, avait consolidé l'œuvre des gouverneurs umayyades puis 'abbāsides, édifié en un siècle (184-296 H/800-909) le puissant état aġlabide et fondé ce que nous appelerons la « *civilisation kairouanaise* ».

Les artisans de cette victoire foudroyante aussitôt couronnée par l'avènement d'un anti-califat hétérodoxe avaient été les

28. *Kāmil*, VIII, 246/trad., 374.

29. V. : Ḥ. Ibrāhīm Ḥasan et Ṭ. Aḥmad Šaraf, *'Ubayd Allah al-Mahdī*, Le Caire 1947.

Kutāma, montagnards de la Petite Kabylie ; depuis peu convertis au šī'isme par une habile propagande, ces Berbères sédentaires s'étaient rangés avec enthousiasme sous la bannière blanche du Fāṭimide.

Ils constituèrent la force militaire et l'ossature du nouvel état qui apparemment conserva l'essentiel de l'organisation administrative existante.

Pour consolider son pouvoir, plusieurs années de grande énergie furent nécessaires au Mahdī, marquées par l'exécution du missionnaire Abū 'Abd Allah qui tenta de s'emparer de l'empire qu'il avait bâti, et par de graves rébellions kutāmiennes.

Une fois maître de la situation, il convoita aussitôt l'Égypte. Le Maġrib n'était pour lui qu'une base de départ pour la conquête du monde musulman. Mais l'entreprise, tentée prématurément, échoua. Remettant à plus tard la réalisation de ses ambitions orientales, il fit porter le poids de ses armes sur le Maġrib occidental.

Le domaine fāṭimide initial. — L'autorité du Mahdī s'étendait sur tout le territoire qu'avaient contrôlé les Aġlabides, c'est-à-dire, *grosso modo*, la Tunisie actuelle plus Tripoli et Barqa, le Constantinois moins l'Aurès ḫāriǧite, et la Sicile ; les environs de Tripoli étaient tenus par les Abāḍites du Djebel Nefousa, mais le Djérid ḫāriǧite était soumis. Il va s'en dire, qu'*ipso facto*, la Petite Kabylie kutāmienne avait cessé d'être une marche échappant au pouvoir central.

Il semble que le reste du Maġrib central — y compris le pays ṣanhāǧien — ignorait encore l'autorité directe du calife. Toutefois celle-ci s'exerçait, non sans peine, à Tiaret et Siǧilmāssa, dont la conquête avait sonné le glas des dynasties ḫāriǧites de Tiaret (Rustumides) et de Siǧilmāssa (Midrārides).

Quant au Maroc, depuis le partage du royaume 'alide entre les fils d'Idrīs II, à la mort du fondateur de Fès (213 H/828), la situation politique y était fort confuse. La lutte faisait rage entre les nombreuses principautés idrīsīdes dont la souveraineté ne s'étendait guère en dehors des villes. L'état des Berbères Barġawāṭa, adeptes d'une singulière hérésie syncrétiste, occupait la Chaouia[30]. On signalera enfin les Ġumāra, autres Berbères hérétiques établis au sud de Tétouan, et les deux petites principautés de Ceuta et de Nakûr.

30. Ils tenaient la région comprise entre les oueds Bou Regreg et Oumm er-Rbia, l'Atlantique et la montagne.

L'Ifrīqiya sous 'Ubayd Allah. — Nos sources, presque toutes sunnites, noircissent certainement le tableau de l'Ifrīqiya opprimée par ses nouveaux maîtres. Mais il est certain qu'en dehors des ḥanafites, aristocrates ou grands bourgeois, très vite ralliés au šī'isme, la propagande šī'ite ne réussit pas à entamer la masse farouchement mālikite dont elle fortifia, au contraire, la doctrine par la controverse et la foi par la persécution. Ce n'est pas la morgue des Kutāma, coupables de bien des exactions, ni une fiscalité de plus en plus lourde, qui pouvaient rapprocher les autochtones vaincus de ceux qu'ils appelaient les « *orientaux* ».

Si la fondation de Mahdia, où le Mahdī s'installe en 308 H/921, est conforme au désir de maintes dynasties musulmanes d'inaugurer leur prise de pouvoir par un changement de capitale, elle indique aussi que le calife ne se sentait pas en sécurité à Raqqāda, sans parler de Kairouan, siège de la résistance mālikite. Le choix du site est significatif des visées d'un impérialisme avide d'expansion orientale.

L'effort fāṭimide à l'ouest. — La période de l'histoire du Maġrib occidental qui s'ouvre va être dominée par la rivalité de deux empires, le fāṭimide d'Ifrīqiya et l'umayyade de Cordoue, assortie du conflit opposant les Zanāta, pasteurs nomades, aux Ṣanhāġa, agriculteurs sédentaires.

Lutte contre les Zanāta et fondation d'Ašīr[31] — De 304 à 319 H/917-931, le Fāṭimide tente un vigoureux effort contre les Idrīsides pro-umayyades, en s'appuyant essentiellement sur la puissante confédération des Miknāsa, parente des Zanāta. Ses deux principaux chefs étaient alors Maṣāla b. Ḥabūs qui tenait la région de Tiaret, et son cousin Mūsā b. Abī l-'Āfiya, maître d'une vaste portion du nord marocain.

Mais après avoir remporté d'importants succès sur les Idrīsides repoussés vers le Maroc oriental et Melilla, les troupes Fāṭimides s'étaient heurtées à la grande confédération des Maġrāwa qui formaient avec les Banū Ifran, les deux principales branches des Zanāta. Les Maġrāwa, commandés par Muḥammad b. Ḫazar,

31. NUWAYRĪ, II, 105-106 ; *Kāmil*, VIII, 246/trad., 374. Les indications fournies par ces deux sources et probablement empruntées à Ibn Ṣaddād soulèvent de graves difficultés chronologiques. *Bayān*, I, 174 seq., 189/trad., I, 246 seq., 269 ; *Bayān*, III, 262 ; IBN ḤAWQAL, I, 107 ; *'Ibar*, VI, 153-154 ; *Berbères*, II, 5-6, 489-493 ; IBN ḪALLIKĀN, I, 197 ; BAKRĪ, 60/trad., 126-127 ; *Ṣaḏarāt*, III, 29-30 ; FOURNEL, II, 208-210, 219-221 ; Ch. ANDRÉ-JULIEN, *Histoire de l'Afrique du Nord*, 2e éd., II, 66-68 ; E. F. GAUTIER, *Les Siècles obscurs du Maghreb*, 1re éd., 340-343, 2e éd., 364-368 ; *Espagne Musulmane*, II, 93-97, 101-106.

nomadisaient dans le Maġrib central, du Chélif jusqu'au delà de Tlemcen. Ils se révoltèrent et tuèrent Maṣāla b. Ḥabūs en 312 H/924. A la tête d'une armée kutāmienne, Abū l-Qāsim, fils de 'Ubayd Allah, partit (315-316 H/927-928) pacifier le Maġrib central. Il battit les Maġrāwa, les refoula au désert et occupa Tiaret. Il poussa jusqu'à Nakūr et Ğarāwa où il défit les Idrīsides mais n'alla pas plus avant, jugeant l'autorité du chef miknāsien Mūsā b. Abī l-'Āfiya suffisamment solide.

C'est alors (316 H/929), que l'Umayyade de Cordoue, 'Abd al-Raḥmān III se proclame calife et émir des croyants et prend le titre significatif d'al-Nāṣir li-Dīn Allah (Le Défenseur de la religion d'Allah) opposant ainsi un califat sunnite à l'imāmat šī'ite.

En 319 H/921, les Umayyades, maîtres de Mellila depuis 314 H/927, prennent Ceuta. Et Mūsā b. Abī l-'Āfiya de répudier l'obédience fāṭimide et de proclamer les Umayyades, bientôt imité par Muḥammad b. Ḥazar et les Maġrāwa ainsi que par les Banū Ifran. Les Miknāsa de Tiaret restèrent fidèles au Fāṭimide, mais la majeure partie du Maroc septentrional et de vastes territoires du Maġrib central formèrent une sorte de protectorat umayyade. A la mort de 'Ubayd Allah (322 H/934) et non sans luttes, Mūsā b. Abī l-'Āfiya se retrouva à la tête de ses anciens états et les Maġrāwa furent maîtres du Maġrib central jusqu'au Chélif. Cependant un groupe maġrāwiyen pro-fāṭimide réussit, un peu plus tard, à réoccuper Tiaret.

La plupart des Idrīsides, les Miknāsa et les Zanāta envoyèrent de fréquentes ambassades à Cordoue. Les Umayyades couvrirent de cadeaux et de subsides les Maġrāwa dont les actes de soumission se multiplièrent. C'est vers cette époque qu'on peut placer l'engagement zanāto-ṣanhāğien dont parlent deux de nos sources[32], probablement d'après Ibn Ṣaddād, ce qui n'est pas une garantie absolue de certitude.

Quand Zīrī eut subjugué les Ṣanhāğa, les Zanāta se seraient préparés à l'attaquer, de connivence avec ses contribules qu'il venait de soumettre. Averti de ce qui se tramait, Zīrī se serait aussitôt mis en campagne et aurait attaqué les Zanāta dans le territoire de Maġīla[33], en pleine nuit et à l'improviste. Les Zanāta furent battus et massacrés ; on coupa force têtes. Les Ṣanhāğiens regagnèrent le Djebel Titteri, chargés de butin et ramenant 300 chevaux pris à l'ennemi.

32. Nuwayrī, II, 105 ; *Kâmil*, VIII, 246/trad., 374.

33. Forteresse à mi-chemin entre Fès et Meknès ; E. Lévi-Provençal, *Documents inédits d'histoire almohade*, trad., 104, note 2.

Fondation d'Ašīr (324 H/935-6). — C'est alors, dit-on, que la renommée de Zīrī b. Manād se répandit dans tout le Maġrib et que sa puissance s'affermit. A la demande de ses partisans, de plus en plus nombreux, Zīrī dut quitter sa résidence devenue trop étroite. Et de fonder, au sud d'Alger, dans le massif du Titteri, la ville d'Ašīr[34], souvent appelée Ašīr Zīrī, en 324 H/935-936[35], sous le deuxième calife fāṭimide Abū l-Qāsim al-Qā'im (322-334 H/934-946).

Zīrī fit venir des maçons et des menuisiers de Ḥamza, Msila et Tobna. Sur sa demande, le Fāṭimide lui fournit des artisans, un architecte qui n'avait pas son pareil en Ifrīqiya, et des matériaux, surtout du fer. Quand la ville fut achevée, le calife ne cacha pas sa satisfaction[36] et accorda tout son appui à Zīrī qui la peupla de notables de Tobna, Msila et Ḥamza. Cette forteresse, nid d'aigle inexpugnable, n'avait qu'un seul point faible situé à l'est et défendable par dix hommes seulement. Elle était alimentée par deux sources abondantes. Elle se remplit de marchands, de savants et de juristes et son essor fut rapide. Jusque-là, les transactions ne s'effectuaient pas, dans cette région, en espèces, mais en nature, surtout en chameaux, vaches et brebis. Zīrī battit monnaie, dit-on, et institua la solde pour ses troupes, si bien que les gens disposèrent d'une grande quantité de dirhams et de dīnārs. Les villageois, dorénavant à l'abri des incursions zanātiennes, s'adonnèrent en paix à leurs travaux. On est tenté d'attribuer à Ibn Šaddād ce tableau par trop idyllique, ainsi que les deux faits de Zīrī dont il va être question.

L'hostilité zanāto-ṣanhāǧienne rebondit après la fondation d'Ašīr[37]. Ayant remis le gouvernement à son frère, Māksan b. Manād, Zīrī aurait attaqué Ğarāwa[38] dont Mūsā b. Abī l-'Āfiya était gouverneur, investi par l'Umayyade al-Nāṣir ('Abd al-Raḥmān III) auquel il payait tribut. Cette expédition ne peut être que postérieure à 319 H/931, date de la défection du puissant

34. Sur Ašīr, v. *infra:* chap. VII.

35. Dp. Nuwayrī ; *Kāmil:* 364 H, peut-être à la suite d'une confusion entre 324 et 364, d'autant plus que le passage parle d'al-Qā'im et non de ses successeurs. Si parfois la fondation d'Ašīr est placée sous le règne du 3e Fāṭimide, Ismā'īl al-Manṣūr (334-341 H) (Ibn Ḫaldūn), ou même de celui d'al-Mu'izz (*Bayān*, III), cela tient à une confusion entre la fondation proprement dite et des travaux ultérieurs, édification de remparts, fortifications nouvelles, etc.

36. Nuwayrī, sans doute dp. Ibn Šaddād, lui fait s'exclamer : « Nous préférons avoir pour voisins des Arabes plutôt que des Berbères ! »

37. Dp. Nuwayrī (utilisant Ibn Šaddād ?).

38. Port situé à l'est de Mélilla.

émir miknāsien qui était, on l'a vu, bien autre chose que simple gouverneur de Ǧarāwa.

Il serait venu trouver Zīrī et lui aurait tenu ce langage : « Mon maître ! Je ne me suis donné aux Umayyades que pour les utiliser en épouvantails vis-à-vis des Zanāta ; mais, maintenant, qu'Allah t'a conduit vers moi et nous a réunis, je suis ton esclave, dévoué et prêt à t'aider. Tu es à proximité de moi et un sabre proche m'est une bien meilleure défense qu'un sabre lointain ! » Étrange discours, en vérité, et qui paraît bien avoir été forgé de toutes pièces[39].

Après l'avoir comblé de faveurs, Zīrī lui aurait déclaré : « Écris-moi, quand tu rencontreras des difficultés, car moi, je te fournirai des soldats lorsque tu le désireras ! » Mūsā b. Abī l-'Āfiya se plaignit alors à Zīrī des Ġumāra : endoctrinés par un faux prophète, ces hérétiques ne se livraient-ils pas à toutes sortes de turpitudes ? Et Zīrī de partir châtier ces mécréants en compagnie de Mūsā b. Abī l-'Āfiya. Il les aurait défaits et se serait emparé de l'imposteur qu'il emmena à Ašīr et déféra aux juristes[40] qui le condamnèrent à mort[41].

Or nous savons[42] que c'est en 310 H/922-923, dans le canton de Maǧkasa, situé dans le territoire des Ġumāra de la province de Nakūr, que surgit l'imposteur Ḥāmīm dont une montagne porte le nom : le Ǧabal Ḥāmīm près de Tétouan, et qui fut tué chez les Maṣmūda du Sāḥil dans les parages de Tétouan, en 315 H/927-928. Sa mort est donc antérieure de plusieurs années à la reconnaissance des Umayyades par l'émir miknāsien en 319 H/931. A plus forte raison ne saurait-on reculer le châtiment de Ḥāmīm par Zīrī après la fondation d'Ašīr (324 H/935-936). Toute cette affaire, du moins telle qu'elle nous est contée, relève donc de la fable.

Quoi qu'il en soit, devant l'insuffisance du concours que leur apportaient les Miknāsa de l'est (région de Tiaret), et la défection de ceux de l'ouest marocain, les Fāṭimides tentèrent une vigoureuse action contre les Zanāta et les Miknāsa, vassaux des Umayyades[43].

L'année même de la fondation d'Ašīr (324 H/935-936), l'eunuque

39. Fournel, II, 220, taxe, non sans raison, ce discours de ridicule.

40. Cette expédition est narrée par Nuwayrī et *Kāmil*, sans doute dp. une source commune qui peut être Ibn Šaddād.

41. Il invoquait : *Coran*, S. XLV, v. 1-2, S. XLVI, v. 1-2/trad., II, 169, III, 656 ; comp. *Coran*, S. XL, v. 1-2/trad., II, 482. Sur Ḥ. M (Ḥā' Mīm) et autres signes similaires et énigmatiques qui figurent en tête de certaines sourates, v. : R. Blachère, *Le Coran*, I, *Introduction*, 144-149.

42. *Maṭāḥir*, 77 ; Bakrī, 100-101 ; *Bayān*, I, 192/trad., I, 275 ; *Berbères*, II, 144; Fournel, II, 220.

43. *Histoire du Maroc*, I, 185.

Maysūr s'enfonça dans le Maġrib et réussit à réduire Fès après un siège de plusieurs mois. Mūsā b. Abī l-'Āfiya se réfugie dans la montagne, mais, battu à maintes reprises, est contraint de se retirer au désert. Les Idrīsides pro-fāṭimides sont les principaux bénéficiaires de cette campagne à laquelle Zīrī ne semble pas avoir participé.

Dès le départ de Maysūr, Mūsā b. Abī l-'Āfiya réussit à récupérer ses états et à remporter une victoire sur l'Idrīside de Nakūr.

A la mort de Mūsā b. Abī l-'Āfiya, survenue en 327 H/938-939[44], son fils Madyan, demeure fidèle aux Umayyades et à l'alliance maġrāwiyenne. Les Umayyades s'efforcèrent, tant bien que mal, de maintenir la paix entre les Maġrāwa, les Miknāsa et les trois fils de Mūsā b. Abī l-'Āfiya qui s'étaient partagé ses possessions[45].

Mais la formidable révolte d'Abū Yazīd allait, pendant une douzaine d'années, empêcher les Fāṭimides d'intervenir au Maġrib extrême où les Zanāta pro-umayyades purent se consolider à loisir. L'influence des Miknāsa déclina sérieusement et ils passèrent, en partie, notamment ceux de Ḥamīd b. Izlitan, aux Umayyades[46].

'Alī b. Ḥamdūn et fondation de Msila[47]. — Avant l'apparition de « l'homme à l'âne », Zīrī b. Manād et ses Ṣanhāǧa n'étaient pas les seuls auxiliaires du Fāṭimide au Maġrib central dont la partie orientale était tenue par leurs futurs rivaux, les Banū Ḥamdūn.

'Alī b. Ḥamdūn, alias Ibn al-Andalusī, attaché à 'Ubayd Allah antérieurement à la venue de ce dernier au Maġrib, avait partagé les dangers de la première heure et puissamment contribué à ériger la puissance fāṭimide.

Au retour d'une expédition vers l'ouest, Abū l-Qāsim Muḥammad, fils et héritier présomptif du Mahdī, avait confié à 'Alī b. Ḥamdūn la construction d'une ville destinée à verrouiller la poussée zanātienne. La nouvelle cité, édifiée entre 313 et 315/925-928[48], à la

44. *Berbères*, I, 270, II, 146 ; d'autres sources donnent une date plus tardive 328, 341 H ; v. : FOURNEL, II, 220-221.

45. *Histoire du Maroc*, I, 185.

46. *Ibidem*.

47. *Bayān*, I, 190, 214-215, II, 258-259, III, 267-268/trad., I, 272, 311, 312-313, II, 401 ; *Berbères*, II, 510, 528, 553-554 ; *Mu'nis*, 54 ; BAKRĪ, 59, passim ; *Buldān*, VII, 58-59 ; IBN ḪALLIKĀN, I, 113 ; FOURNEL, II, 147-149, 205 ; *Sīra Ǧawḏar*, 75, 129, 175, note 82/trad., 109, 198 ; M. CANARD, *Une famille de partisans...*, *Mélanges G. Marçais*, II, 33-49.

48. La première date est peut-être celle du commencement des travaux et la seconde, de leur achèvement. BAKRĪ et *Bayān* : 313 H ; ABŪ L-FIDĀ', *Géographie*, trad. REINAUD, II, 191 ; *Buldān*, *Berbères* et *Mu'nis* : 315 H ; FOURNEL, II, 147. Msila ne tarda pas à devenir importante puisqu'on la verra, une décade plus tard, contribuer par ses artisans, voire une partie de sa population, à la fondation d'Aṣīr.

lisière du Zāb, probablement sur le site d'une petite localité appelée al-Masīla, reçut le nom d'al-Muḥammadiyya, en l'honneur d'Abū l-Qāsim Muḥammad. 'Alī b. Ḥamdūn fut nommé gouverneur de cette ville et du Zāb. Ses deux fils, Ğa'far — lequel lui succédera — et Yaḥyā, furent élevés à la cour d'Abū l-Qāsim Muḥammad et c'est la mère de Ğa'far qui allaita Ma'add, le futur calife al-Mu'izz li-Dīn Allah[49].

On nous dit, mais sans en donner la raison, qu'en 324 H/935-936, lors du retour de Maysūr du Maġrib extrême, 'Alī b. Ḥamdūn ruina la ville d'Adna, à une étape d'al-Muḥammadiyya (Msila) et à deux de Tobna[50].

Abū Yazīd jusqu'en 336 H/948. — Grâce à Zīrī b. Manād, à l'ouest, et 'Alī b. Ḥamdūn, à l'est, le Fāṭimide semblait n'avoir à redouter aucune menace sérieuse au Maġrib central et être à même de poursuivre, avec succès, son action contre les Berbères proumayyades, quand le Ḫāriğite zanātien, Abū Yazīd se souleva dans l'Aurès[51]. De l'histoire de cette insurrection qui faillit bouter les Fāṭimides hors du Maġrib, on ne retiendra guère ici que les interventions des Ṣanhāğa et des Banū Ḥamdūn.

La révolte éclata à la fin du 332 H/début 944 et, en moins de six mois subjugua toute l'Ifrīqiya sauf Mahdia. On remarquera la faiblesse de la résistance fāṭimide[52]. Ce n'est qu'à Béja que l'envahisseur rencontra la première armée fāṭimide ; battue, elle se replia sur Tunis qu'elle ne put empêcher de tomber aux mains d'Abū Yazīd. D'ailleurs les Tunisois, par haine des šī'ites, s'étaient empressés de reconnaître le rebelle[53].

Il fit son entrée à Kairouan dont la population pactisa elle aussi avec lui, le 23 Ṣafar 333 H/15 oct. 944. Bien des Kairouanais, leurs docteurs en tête, prirent les armes aux côtés des Ḫāriğites ; les

49. *Berbères*, II, 554.

50. Le texte de *Bayān*, I, 215, disant qu'il ruina al-Masīla, est certainement lacunaire et doit être, comme l'a proposé FAGNAN, *Bayān*, trad., I, 311 et note 1, rétabli dp. BAKRĪ, 144. Sur Aḍna/Adna/Arba, v. · IBN ḤAMMĀD, trad., 50, note 2.

51. R. LE TOURNEAU, *La révolte d'Abū Yazīd au X^e siècle*, *C. T.*, n° 2, Tunis 1953, 103-125 ; *E. I.*, I, 115-116, (R. BASSET) ; *E. I.²*, I, 167-168 (S. M. STERN) ; G. MARÇAIS, *La Berbérie musulmane et l'Orient...*, 147-153 ; FOURNEL, II, 223-224 ; Abū Yazīd étaient probablement ifranide.

52. R. LE TOURNEAU, *ibidem.*, 108, se fondant sur IBN ḤAMMĀD, 19-20/trad., 35-36, admet la possibilité d'une expédition de 'Alī b. Ḥamdūn contre Abū Yazīd qu'il date approximativement de 943, mais, la source invoquée ne donne aucune précision chronologique et paraît bien relater l'affaire de 334 H/945-946.

53. R. LE TOURNEAU, *ibidem*, 108-116 ; *E. I.²*, I, 168. Date de la prise de Béja : 13 Muḥarram 333 H/5 sept. 944.

Fāṭimides firent une hécatombe de ces citadins novices dans le métier des armes ; les rebelles auraient pris un malin plaisir à laisser massacrer leurs pseudo-alliés sunnites[54].

Peu après, l'armée fāṭimide, placée sous les ordres de Maysūr, tenta de déloger Abū Yazīd de Kairouan, mais, après de longs combats fort sanglants et à la suite de la désertion d'une partie de ses auxiliaires, les Banū Kamlān, de la confédération des Hawwāra[55], elle fut anéantie et son général tué, le 12 Rabī' I 333 H/2 nov. 944. Il s'agit peut-être de la défaite d'al-Wādī l-Māliḥ, à une dizaine de kilomètres de Mahdia[56].

Dans les derniers jours de Rabī' II 333 H/déc. 944, al-Qā'im fit creuser un fossé autour des faubourgs de Mahdia et de Zawila et appela à la rescousse Zīrī b. Manād et les chefs des Kutāma et d'autres tribus berbères, les incitant à le rejoindre. Tous ces chefs, parmi lesquels figurait aussi sans doute 'Alī b. Ḥamdūn, s'apprêtèrent à répondre à l'appel du calife retranché dans la presqu'île de Mahdia[57].

Le danger d'être pris à revers ne ralentit pas la marche d'Abū Yazīd. Désireux de ne pas laisser se refroidir ses armées victorieuses, persuadé du succès et peut-être aussi pressé d'en finir avant que ses arrières ne fussent menacés[58], il assiégea Mahdia. Presque aussitôt, le 3 Ǧumādā II 333 H/21 janv. 945, il lança un assaut furieux.

Entré par Bāb al-Fatḥ (Porte de la Victoire) dans Zawīla, aussitôt mise à feu et à sang, Abū Yazīd parvint par Bāb al-Mahdiyya (Porte de Mahdia), jusqu'au muṣallā. On attribue aux Fāṭimides une prédiction annonçant que le rebelle ne dépasserait jamais cet oratoire situé à un jet de flèche de la forteresse de Mahdia. Ce serait au moment où il s'apprêtait à traverser le muṣallā, qu'Abū Yazīd apprit que, derrière lui, à Bāb al-Fatḥ, les Kutāma avaient taillé en pièces une partie de ses troupes et que Zīrī b. Manād venait d'arriver à la tête des Ṣanhāǧa. Et le Nukkārite de se replier en direction de Bāb al-Fatḥ afin de prendre à revers

54. H. R. Idris, *Contribution...*, R. E. I., 1936, 80-87.

55. Les Banū Kamlān de l'Aurès furent les principaux partisans d'Abū Yazīd. Ceux d'entre eux qui servaient dans les rangs de Maysūr avaient été expulsés de la région de Msila une vingtaine d'années plus tôt, ce qui explique leur défection.

56. *Bayān*, I, 216/trad., I, 317 ; *Kāmil*, VIIII, 166/trad., 329 ; *Berbères*, II, 532, III, 207 ; Bakrī, 29.

57. *Kāmil*, VIII, 166-167/trad., 330-332 ; Tiǧānī, 233 ; *Itti'āẓ*, 113 ; *Mu'nis*, 56-57.

58. *Kāmil*, VIII, 166/trad., 330. Abū Yazīd se serait empressé d'attaquer Mahdia après avoir appris que les Ṣanhāǧa, les Kutāma et d'autres (tribus) étaient sur le point de venir prêter main forte au Fāṭimide.

Zīrī et les Kutāma, mais il dut finalement regagner son quartier général[59].

Le siège de Mahdia se poursuivit jusqu'en Ṣafar 334 H/sept.-oct. 945, émaillé de violentes attaques et contre-attaques. Zīrī b. Manād harcelait l'ennemi, opérations dont on ignore le détail. Au plus fort de la disette épouvantable qui régnait à Mahdia, al-Qā'im aurait écrit à Zīrī pour lui dépeindre la situation et l'émir ṣanhāǧien envoya aux assiégés une colonne de ravitaillement qui réussit à pénétrer dans la ville : mille charges de blé escortées par deux cents cavaliers ṣanhāǧiens et cinq cents esclaves ('abīd). En récompense de ce service inestimable, le calife aurait adressé à Zīrī un riche cadeau : étoffes, chevaux de race et selles ornées de pierreries. On est surpris de voir le Fāṭimide penser à l'envoi de cadeaux dans des circonstances aussi dramatiques et surtout se démunir de chevaux si utiles à ses troupes, ne serait-ce que pour les ravitailler en viande[60].

Abandonné par la presque totalité de ses troupes, lassées par la longueur du siège et repues de butin, « l'homme à l'âne » regagna Kairouan en Ṣafar 334 H/sept.-oct. 945.

Mais le rusé vieillard eut l'habileté de reprendre la simplicité de mœurs dont l'abandon avait détaché de lui nombre de ses partisans, ḫāriǧites rigoristes ; et les Berbères, sans doute conscients de la gravité de l'heure, de se regrouper en masse sous ses ordres.

Tunis et Sousse, repassées aux Fāṭimides, furent l'enjeu de combats acharnés. La lutte pour la possession de Tunis fait l'objet de deux relations contradictoires, l'une maġribine, l'autre fāṭimide.

D'après la première[61], al-Qā'im avait demandé à tous ses partisans, notamment à 'Alī b. Ḥamdūn, de rassembler des troupes pour l'aider contre Abū Yazīd. Le gouverneur du Zāb leva une armée considérable à Msila, puis à Sétif et à Constantine, et prit la route de Mahdia. Il gagna les environs de Béja par Le Kef. Le fils

59. *Kāmil*, VIII, 167/trad., 332 ; *Itti'āẓ*, 113-114 ; FOURNEL, II, 224.

60. *Berbères*, II, 5-6, 493 ; NUWAYRĪ, II, 107 ; *Kāmil*, VIII, 246/trad., 375 ; FOURNEL, II, 247.

61. *Berbères*, II, 554-555, III, 209 ; ces deux récits qui se terminent par la mort accidentelle de 'Alī b. Ḥamdūn sont conformes aux indications fournies par BAKRĪ, 59, *Bayān*, éd. Dozy, II, 259/trad., II, 401, IBN ḤAMMĀD, 19-20/trad., 35-36. Un troisième récit, *Berbères*, II, 534-535, est parent de la relation du *Kāmil*, VIII, 169. Comp. : *Bayān*, III, 268 ; ailleurs, I, 215/trad., I, 312, cet ouvrage donne pour la mort du gouverneur de Msila la date, manifestement erronée de 326 H/7 nov. 937-28 oct. 938. FOURNEL, II, 255-257, estime que toute la campagne qu'Ibn al-Aṯīr et Ibn Ḫaldūn attribuent à 'Alī b. Ḥamdūn peut avoir été faite par le général fāṭimide qui commandait la garnison de Tunis, Ibn 'Alī b. Ḥamdūn, ou mieux : al-Ḥasan b. 'Alī ; cette hypothèse est conforme aux données de la relation fāṭimide. *Infra*, p. 20-21.

d'Abū Yazīd, Ayyūb, après avoir repris Tunis, s'était emparé de Béja. Il surprit 'Alī b. Ḥamdūn dans son camp, la nuit, le battit et l'obligea à prendre la fuite. L'engagement aurait eu lieu dans la vallée de la Medjerda et l'échec de 'Alī b. Ḥamdūn aurait été causé au moins en partie, par l'impéritie d'un de ses généraux (qā'id), Abū l-Faḍl b. Abī Salās[62]. En fuyant dans les ténèbres, le gouverneur de Msila se tua tombant dans un ravin en 334 H/ 945-946.

Par contre, certaines sources[63] ne le font pas mourir et affirment qu'il se réfugia à Msila. Ayyūb marcha sur Tunis, mais battu à plate couture par la garnison fāṭimide, fut contraint de rentrer à Kairouan en Rabī' I 334 H/oct.-nov. 945.

Après cet échec, Abū Yazīd aurait même songé à évacuer cette dernière ville. Il envoya à nouveau son fils Ayyūb combattre 'Alī b. Ḥamdūn au lieu-dit Balṭa[64]. Après de longs combats indécis, Ayyūb réussit à s'emparer de Msila, par trahison.

'Alī b. Ḥamdūn, à la tête de 300 cavaliers et de 400 fantassins, s'enfuit dans le pays des Kutāma. Il en enrôla un grand nombre ainsi que des Nafza, des Mazāta et d'autres Berbères, et vint camper à Constantine d'où il attaqua avec succès les Hawwāra sur lesquels s'appuyait Abū Yazīd. Ce dernier eut beau faire, il ne put empêcher l'adversaire de s'emparer de Tidjis et de Baghai. C'est alors qu'Abū Yazīd entreprit le siège de Sousse.

La relation fāṭimide[65] passe sous silence le rôle de 'Alī b. Ḥamdūn et fait du général fāṭimide al-Ḥasan b. 'Alī, l'adversaire de Ayyūb. « De durs combats eurent lieu autour de Tunis (qui changea de mains plusieurs fois) et de Béja ; en Rabī' II, Ayyūb, un fils d'Abū Yazīd, fut sévèrement défait par le général fāṭimide al-Ḥasan b. 'Alī, mais prit bientôt sa revanche. Al-Ḥasan se retira en pays kutāma où il se retrancha solidement (prenant Tīǧis et Bāǧāya), sur les arrières d'Abū Yazīd. Le 6 Ǧumādā II, Abū Yazīd mit le siège devant Sousse[66]. »

Si l'on peut admettre que la version maġribine a attribué à tort à 'Alī b. Ḥamdūn une partie des opérations évoquées, notamment

62. Dp. · IBN ḤAMMĀD, le texte porte bi-faḥṣ 'alā wādī waġra, traduit « dans une plaine qui avoisine la rivière d'Ouajra ». Nous proposons de rétablir : Maġarda ou Baġrada.

63. Troisième récit d'IBN ḤALDŪN, *Berbères*, II, 534-535 ; *Kāmil*, VIII, 169.

64. Attesté par BAKRĪ, 57/trad., 121, dans la région de Béja ; *Berbères*, II, 534-535.

65. Dp. une chronique fāṭimide contemporaine dont 'IMĀD AL-DĪN IDRĪS a conservé l'essentiel dans ses *'Uyūn al-Aḫbār*, seconde moitié du volume V et qui a été utilisée par AL-RAQĪQ, v. : *E. I.*², sub Abū Yazīd, I, 167-168 (S. M. STERN).

66. Traduction citée dp. : S. M. STERN, *E. I.*², I, 168.

celles qui se sont déroulées dans les parages de Tunis, doit-on la rejeter au profit de la fāṭimide dont on ne possède d'ailleurs pas l'original ? Ne peut-on objecter que la chronique fāṭimide utilisée par les *'Uyūn al-Aḫbār*, péchant par défaut inverse, peut, elle aussi, avoir été trompée par la similitude des noms du général fāṭimide et du gouverneur de Msila, et avoir mis au compte d'al-Ḥasan b. 'Alī certains hauts faits de 'Alī b. Ḥamdūn ? Il est impensable que ce dernier soit demeuré totalement inactif pendant le drame qui mit en péril l'existence même de la dynastie qu'il chérissait tant.

C'est pourquoi on peut avancer l'hypothèse suivante qui concilie partiellement les deux relations discordantes : 'Alī b. Ḥamdūn serait mort dans les conditions pré-citées et toutes les phases de la lutte ultérieure[67] auraient eu pour protagonistes Ayyūb et al-Ḥasan b. 'Alī, général fāṭimide.

Malgré leur éloignement, les Umayyades d'Espagne, ennemis traditionnels des Fāṭimides, devaient suivre avec ravissement le développement de la révolte d'Abū Yazīd. Le Nukkārite, malgré son rigorisme ḫāriǧite et peut-être à l'instigation des Kairouanais mālikites, entra en pourparlers avec la cour de Cordoue. C'est ainsi que le dernier jour de Šawwāl 335 H/14 juin 945, deux envoyés de l'« homme à l'âne » se présentèrent à 'Abd al-Raḥmān III al-Nāṣir[68]. Ils lui remirent un message dans lequel Abū Yazīd annonçait qu'il avait défait les šī'ites ; il se soumettait à al-Nāṣir et le reconnaissait pour imām. On nous dit que, dès lors, et jusqu'à sa mort, Abū Yazīd expédia régulièrement à Cordoue des lettres et des messages.

En 334 H/13 août 945-1er août 946, une députation composée de trois kairouanais dont le principal était Tamīm b. Abī l-'Arab al-Tamīmī, arriva à Cordoue. Après avoir écouté avec complaisance les informations qu'elle lui fournit, l'Umayyade lui donna une réponse pour Abū Yazīd et force cadeaux et robes d'honneur. La présence de ce fils du célèbre Abū l-'Arab (l'auteur du *Kitāb Ṭabaqāt 'Ulamā' Ifrīqiya*, mort en Raǧab 333 H/17 fév.-18 mars 945 en combattant les šī'ites et l'un des principaux artisans du rallie-

67. Bataille de Balṭa, prise de Msila, levée d'une armée chez les Kutāma, prise de Tīǧis et de Bāǧāya. Ajoutons que, comme tout personnage se nommant 'Alī porte habituellement la kunya d'Abū l-Ḥasan, al-Ḥasan b. 'Alī pourrait être une déformation d'(Abū l-Ḥasan) 'Alī b. Ḥamdūn ; en ce cas, le gouverneur du Zāb et le général fāṭimide ne feraient qu'un.

68. *Bayān*, trad., II, 352-353, 355-356 ; *Berbères*, II, 530, III, 205-207, 530 ; *Espagne musulmane*, II, 103-104 ; *E. I.*², I, 168 (S. M. Stern).

ment des sunnites kairouanais à la cause du Ḫāriğite) ne saurait surprendre[69].

La lutte qu'al-Qā'im menait avec ardeur et un succès croissant fut interrompue par sa mort le 13 Šawwāl 334 H/18 mai 946, mais on tint sa disparition secrète. L'héritier présomptif al-Manṣūr dégagea Sousse et fit son entrée à Kairouan le 23 Šawwāl 334 H/28 mai 946. Abū Yazīd finit par battre en retraite vers l'ouest à l'issue d'une grande bataille livrée le 13 Muḥarram 335 H/14 août 946[70]. Après avoir remporté d'importants succès, le général al-Ḥasan b. 'Alī fit sa jonction avec al-Manṣūr.

La défaite d'Abū Yazīd survenait au moment précis où l'aide espagnole se concrétisait. La flotte de l'amiral umayyade Ibn Rumāḥis, en route pour l'Ifrīqiya, fit demi-tour après avoir constaté la vanité de son intervention. Al-Manṣūr quitta Kairouan le 26 Rabī' I 335 H/25 oct. 946 et se lança à la poursuite du rebelle.

A Tobna, il reçut une lettre de Ğa'far b. 'Alī b. Ḥamdūn qui avait succédé à son père comme gouverneur de Msila et du Zāb ; il lui annonçait l'arrestation d'un illuminé qui, se proclamant imām, avait tenté de provoquer un soulèvement politico-religieux dans l'Aurès. Après avoir quitté Tobna, le calife fut rejoint par Ğa'far b. 'Alī qui lui offrit des chevaux, des chameaux et une civette et lui livra l'agitateur et quatre de ses partisans. Al-Manṣūr les fit périr dans des supplices atroces[71].

Il passa par Maggara[72] et reçut de nombreuses soumissions provoquées par ses largesses ce qui n'empêchait d'ailleurs pas Abū Yazīd d'enrôler d'importants contingents.

On nous dit qu'al-Manṣūr écrivit alors à Zīrī b. Manād et à Māksan b. Sa'd[73] et leur envoya de l'or et de l'argent, des vêtements et des curiosités. Ces deux chefs lui amenèrent une foule de guerriers de la tribu des Ṣanhāğa et de celle des 'Ağīsa et se joignirent à lui avec tous ceux qu'ils purent lever. On pourrait croire, d'après d'autres indications, que Zīrī ne rejoignit al-Manṣūr que plus tard, mais on connaît trop mal les détails de ces expéditions pour se prononcer ; Zīrī dut faire bien des allées et venues.

Après avoir battu Abū Yazīd près de Maggara (12 Ğumādā I 335 H/9 déc. 947), al-Manṣūr entra dans Msila et Abū Yazīd se réfugia dans le Ğabal Sālāt près de Bou Saada.

69. Abū l-'Arab, trad., Alger, 1920, Intr., X, XVI ; H. R. Idris, *Contribution...*, *R. E. I.*, 1936, 80-87.

70. V. : *Sīra Ğawḏar*, 44-46/trad., 63-65.

71. Ibn Ḥammād, 26 seq./trad., 44 seq. ; Fournel, II, 267.

72. Au nord du Chott al-Hodna, nord-ouest de Biskra.

73. Ibn Ḥammād, 27/trad., 46 ; ce personnage n'est pas connu par ailleurs.

Une importante partie des Zanātiens Maġrāwa se rallia à al-Manṣūr et le puissant émir Muḥammad b. Ḫazar lui fit sa soumission[74]. Mais au lieu de poursuivre le rebelle dont il paraît avoir plus ou moins perdu la trace, le Fāṭimide se dirigea, en plein hiver et sous la neige, vers le territoire des Ṣanhāğa où ses troupes eurent beaucoup à souffrir[75].

A Damra (?)[76] ou chez les Ġumāra[77] ou mieux à Ḥā'iṭ Ḥamza[78], il retrouva Zīrī, et ses frères, qu'il combla d'égards et de royales largesses ; Zīrī, ses fils et ses frères reçurent des chevaux de race dont les harnachements étaient rehaussés d'or et d'argent.

On notera l'amplification du ralliement des Maġrāwa et l'intervention de Zīrī et de ses Ṣanhāğa ; ces deux facteurs pesèrent d'un grand poids en faveur des Fāṭimides[79].

Abū Yazīd subit une première défaite écrasante. Il perdit plus de 10.000 hommes et faillit même être pris. Son cheval ayant été blessé, l'hérétique tomba ; on lui en procura un autre, mais un coup de lance de Zīrī b. Manād le démonta à nouveau. Gravement blessé, il put néanmoins s'échapper grâce au dévouement des siens[80].

Il s'éloigna de Ḥamza et vint bivouaquer au bord de l'Oued La'la'[81]. Mais, retenu là, près de deux mois par la maladie, il perdit toute trace de l'ennemi et décida de se rendre à Tiaret. Abū Yazīd profita de l'éloignement d'al-Manṣūr pour assiéger Msila sans doute tenue par Ğa'far b. 'Alī[82].

Le Fāṭimide revint vers l'ouest à marche forcée et le 5 Raǧab 335 H/30 janv. 947, rentra à Msila. Abū Yazīd s'était esquivé dans les monts 'Aqar et Kiyāna[83].

74. Ibn Ḥammād, 28/trad., 47 ; Fournel, II, 266.

75. R. Le Tourneau, *La Révolte d'Abū Yazīd*, *C. T.* 1953, 120-121.

76. *Kāmil*, VIII, 172/trad., 346 ; Abū l-Fidā', *Ta'rīḫ*, II, 92 ; Fournel, II, 270, note 3.

77. *Berbères*, II, 538.

78. Ibn Ḥammād, 29/trad., 48 ; *Itti'āẓ*, 123 ; Bakrī, 64-65 ; Fournel, II, 270. Bordj Hamza, entre les Bibans et Aumale.

79. Ibn Ḥammād, 30/trad., 49-50 ; *'Ibar*, VI, 154/*Berbères*, II, 6 ; Fournel, II, 290-292.

80. *Kāmil*, VIII, 172/trad., 347 ; Ibn Ḥammād, 31/trad., 50-51 ; *Itti'āẓ*, 124 ; Fournel, II, 271.

81. Ibn Ḥammād, 29/trad., 48-49 : « où se renouvelèrent les mêmes cérémonies » (allusion à la soumission de Zīrī et des Ṣanhāğa). Il faut probablement rétablir : fī ša'rā' ka-ḏalika et comprendre : « dans une région également broussailleuse ».

82. Ibn Ḥammād, 29/trad., 48-49 ; *Berbères*, II, 538 ; Fournel, II, 270 ; R. Le Tourneau, *La Révolte d'Abū Yazīd*, 120-121 ; *E. I.*², I, 168 (S. M. Stern).

83. Ibn Ḥammād, 30/trad., 49.

De Msila dont il fit sa principale base d'opérations, al-Manṣūr prit l'offensive le 10 Ša'bān 335 H/6 mars 947. La chasse à Abū Yazīd à travers un massif au relief redoutable allait durer près de cinq mois, acharnée[84].

Parti de Msila le vendredi 1er Ramaḍān 335 H/26 mars 947, al-Manṣūr se relança à l'assaut du mont Kiyāna et, le lendemain, anéantit son ennemi qui, une fois de plus, lui échappa. Abū Yazīd se jeta dans le fort de Tāqarbust[85], site de la future Qal'a des Banū Ḥammād, et n'en fut délogé que le 22 Muḥarram 336 H/13 août 947, après un certain nombre d'opérations de diversion et d'investissement menées par Qayṣar al-Fatā et Zīrī b. Manād[86].

Enfin, Abū Yazīd fait prisonnier, mourut de ses blessures le 27 Muḥarram 336 H/18 août 947[87].

Les débris de l'armée ḫāriǧite se regroupèrent sous Faḍl, fils d'Abū Yazīd, qui opérait de concert avec Ma'bad b. Ḫazar. Ils tentèrent d'attaquer l'arrière-garde d'al-Manṣūr mais tombèrent dans une embuscade tendue par Zīrī b. Manād et perdirent beaucoup de monde. Al-Manṣūr poursuivit Ma'bad b. Ḫazar jusqu'à Msila où il le perdit de vue[88].

En Ṣafar 336 H/août-sept. 947, le Fāṭimide dut intervenir à Tiaret pour y rétablir son autorité compromise par la défection de l'émir miknāsien Ḥamīd b. Izlitan. Il fit halte à Sūq Ḥamza parmi les Ṣanhāǧa de Zīrī b. Manād, rassembla des renforts qui lui parvinrent de tous les côtés et alla délivrer Tiaret[89].

D'après Ibn Ḫaldūn, pendant son séjour à Tiaret, le calife nomma l'ifranide Ya'lā b. Muḥammad au gouvernement de cette ville et Zīrī b. Manād au commandement de tous les Ṣanhāǧa et de leur territoire[90].

84. R. Le Tourneau, *La Révolte d'Abū Yazīd*, 121 ; *E. I.*², I, 168.

85. Ibn Ḥammād, trad., 51, note 1. Le Mont Kiyāna est la partie ouest de l'actuel Djebel Maadid ; Fournel, II, 272-273.

86. Ibn Ḥammād, 32/trad., 52-53 ; *'Ibar*, VI, 154/*Berbères*, II, 6 ; Fournel, II, 273.

87. Ibn Ḥammād, 32-36/trad., 52-57 ; *Illi'āẓ*, 124-125 ; *Tiǧānī*, 234-235 ; *Bayān*, I, 220/trad., I, 319-320 ; Fournel, II, 273-274 ; R. Le Tourneau, *ibidem*, 121-125 ; *E. I.*², I, 168 ; G. Marçais, *La Berbérie Musulmane et l'Orient au Moyen Age*, Paris 1946, 147-153.

88. *Berbères*, III, 211-212.

89. *Berbères*, II, 539-540 ; III, 212 ; Ibn Ḥammād, 36/trad., 57 ; Fournel, II, 276 ; Al-Manṣūr quitta Msila pour Tiaret le 24 Ṣafar.

90. *Berbères*, II, 539-540 ; Fournel, II, 279. *Mu'nis*, 72 : la première rencontre de Zīrī et d'al-Manṣūr eut lieu dans le pays des Ṣanhāǧa en 335 H/946-947 ; Zīrī vint avec ses soldats et ses parents reconnaître son autorité. Le calife le revêtit d'une robe d'honneur, lui fit un cadeau, lui dressa une tente (fāza), le ceignit d'un sabre et l'institua chef de sa famille, des Ṣanhāǧa de son ressort et des Berbères.

L'historien dit ailleurs[91] qu'avant de quitter le Maġrib, al-Manṣūr récompensa Zīrī b. Manād ; il lui fit de riches présents, le nomma chef des Ṣanhāğa, l'autorisa à élever des palais, des demeures et des bains dans la ville d'Ašīr.

Al-Manṣūr rentra à Kairouan où il fit une entrée triomphale le jeudi 27 Ğumādā II 336 H/15 janv. 948[92].

Il se serait presque aussitôt remis en campagne pour réduire Faḍl b. Abī Yazīd[93]. C'est à cette expédition que paraît faire allusion Ibn Ḫaldūn quand il dit que Zīrī b. Manād et les Ṣanhāğa opérèrent avec Šafa' (?) et Qayṣar, affranchis d'al-Manṣūr, contre Faḍl ; ce dernier, avec Ma'bad b. Ḫazar, avait attaqué Tobna et Biskra, mais s'était jeté ensuite dans les monts Kiyāna pour échapper à la poursuite d'al-Manṣūr. Faḍl fut vaincu, tué, et sa tête promenée à Kairouan le 1er Ḏū l-Qa'da 336 H/13 mai 948[94].

Al-Manṣūr eut la sagesse de pardonner aux Kairouanais qui s'étaient alliés au Ḫāriǧite et de mettre en sourdine le prosélytisme šī'ite et un terme aux persécutions des sunnites.

Zīrī de 336 H/948 à 343 H/954-955. — On ne connaît pas le détail des combats que se livrèrent ensuite les Maġrāwa dont le chef Muḥammad b. Ḫazar était repassé aux Umayyades, et les Ṣanhāğa de Zīrī[95]. Les Zanāta, commandés par un certain Kumāt b. Madyanī al-Zanātī[96], assiégèrent Ašīr. Au cours d'un des nombreux engagements qui se produisirent, al-Nuwayrī rapporte ce récit — emprunté à Ibn Šaddād ? — dont la coloration légendaire saute aux yeux : Zīrī étant parti attaquer Kumāt, laissa à Ašīr son fils Kabbāb, pas encore pubère, et lui interdit de sortir ; mais quand le garçon entendit les cris et les tambours, il courut au combat, incognito, et tua Kumāt ; après cet exploit, qui ne fut connu que plus tard, Kabbāb rentra dans la ville par la même porte qui prit le nom de Bāb Kabbāb ; Zīrī fit exécuter un grand nombre de Zanāta qui avaient soutenu Kumāt.

Ensuite un certain Sa'īd b. Yūsuf s'étant révolté dans l'Aurès contre l'autorité d'al-Manṣūr, Zīrī envoya contre lui une armée

91. *'Ibar*, VI, 154/*Berbères*, II, 6. Le texte ajoute qu'il reçut aussi le commandement de Tiaret et de ses provinces, nomination qui eut lieu beaucoup plus tard d'après d'autres sources et Ibn Ḫaldūn lui-même.

92. V. *supra :* p. 22 ; il y avait plus de deux ans qu'il avait quitté la capitale.

93. Ibn Ḥammād, 37/trad., 58.

94. *E. I.*², I, 168 ; Ibn Ḥammād, 38/trad., 59 ; *Berbères*, II, 539. Dp. *Berbères*, III, 211, al-Manṣūr rentré en Ifrīqiya en 335 H, se mit en campagne avant la fin de l'année contre al-Faḍl qui insultait le Qasṭīliya ; indubitablement, il faut rétablir 336 H.

95. Nuwayrī, II, 107-108 ; *Kāmil*, VIII, 246/trad., 375 ; *Berbères*, III, 232-233.

96. Dp. Nuwayrī.

importante commandée par son fils Buluggīn. La rencontre eut lieu à Faḥṣ Abī Ġazāla, dans les environs de Baghai. Buluggīn battit et tua le rebelle et un grand nombre de ses partisans, en majeure partie des Hawwāra ; il expédia leurs têtes à al-Manṣūr[97].

Une autre source[98] donne cette version, assez différente : le successeur d'al-Manṣūr, al-Mu'izz, à la tête d'une armée considérable, partit dans l'Aurès mater les Hawwāra qui se rassemblèrent contre lui à Faḥṣ Abī Ġazâla[99]. Arrivé à Laribus, le calife chargea Buluggīn d'attaquer les rebelles et regagna Kairouan. Buluggīn défit l'ennemi qui se dispersa dans le Zāb et ailleurs ; certains s'enfuirent jusqu'au Soudan.

A la fin de Ǧumādā I 341 H/mi oct. 952, arriva en Espagne la nouvelle que Zīrī b. Manād « qui gouvernait à Tiaret au nom du Šī'ite » avait fait prisonnier Sa'īd b. Ḫazar, principal chef des Zanāta[100]. Il est douteux que Zīrī ait été, dès cette époque, gouverneur en titre de Tiaret, mais on peut déduire du texte précité qu'il en était déjà, plus ou moins, le maître *de facto* et qu'il combattait les Zanāta avec énergie.

Le dernier jour de Šawwāl 341 H/19 mars 953, al-Manṣūr mourut, laissant le pouvoir à son fils, Abū Tamīm Ma'add, le célèbre al-Mu'izz li-Dīn Allah, dernier Fāṭimide d'Ifrīqiya.

Peu après, l'ifranide Ya'lā b. Muḥammad repassa aux Umayyades qui lui accordèrent les plus hautes faveurs, tandis que le maġrāwien Muḥammad b. Ḫazar revint aux Fāṭimides qu'il servira fidèlement jusqu'à sa mort (350 H/961-962)[101].

D'après Ibn Ḫaldūn[102], l'émir idrīside de Ténès, 'Alī b. Yaḥyā b. Muḥammad, vaincu en 342 H/953-54 par Zīrī b. Manād, se réfugia auprès d'al-Ḫayr b. Muḥammad b. Ḫazar le maġrāwien ; il se rendit auprès d'al-Nāṣir et reparut au Maġrib en 343 H/954-955[103].

Les armées fāṭimides opérèrent en 342 H/953-954 dans l'Aurès dont elle soumirent la population : Banū Kamlān, Malīla et Hawwāra. Il est très probable que les Ṣanhāǧa participèrent à ces actions[104].

97. *Kāmil*, VIII, 246/trad., 375 ; Nuwayrī, II, 107-108.

98. Ibn Ḥammād, 40/trad., 62. Il s'agit peut-être de l'expédition de 342 H/953-4.

99. Nuwayrī ; Ibn Ḥammād : bi-safḥ Ġazāla (au pied de Ġazāla).

100. *Bayan*, éd. Dozy, II, 234/trad., II, 362. N'y aurait-il pas confusion entre Sa'īd b. Yūsuf et Sa'īd b. Ḫazar ?

101. *Berbères*, III, 232-233 ; Fournel, II, 308 ; *Espagne Musulmane*, II, 107.

102. *Berbères*, II, 570.

103. *Bayan*, éd. Dozy, II, 235/trad., II, 363.

104. *Illi'āẓ*, 134 ; *Mu'nis*, 60-61, 72 ; *Sīra Ǧawḏar*, 75, 84/trad., 108, 122-123.

L'année suivante (343 H/954-955), al-Mu'izz rappela d'Ašīr Zīrī b. Manād, émir des Ṣanhāğa et le renvoya dans son gouvernement après lui avoir octroyé un très riche présent[105]. Cette rencontre paraît avoir été motivée par la situation au Maġrib occidental où la puissance de l'ifranide Ya'lā b. Muḥammad, vassal de l'Umayyade al-Nāṣir, croissait dangereusement.

Expédition de Ğawhar (347-349 H/958-960)[106]. — En Ṣafar 347 H/24 avr.-22 mai 958, al-Mu'izz, décidé à rétablir son influence au Maġrib extrême, chargea son célèbre général Ğawhar d'y conduire une armée puissante, lui recommandant expressément de s'adjoindre, sans doute lors de son passage au Maġrib central, l'émir des Ṣanhāğa, Zīrī b. Manād. Depuis l'expédition de 336 H/947, les Fāṭimides n'étaient pas intervenus directement au Maroc.

Ğa'far b. 'Alī b. Ḥamdūn al-Andalusī, gouverneur de Msila, accompagna aussi Ğawhar. Les Maġrāwa, Muḥammad b. Ḫazar en tête, et les Banū Ifran, intimidés, se soumirent, même Ya'lā b. Muḥammad, gouverneur de Tiaret et d'Ifkān, pourtant investi par l'Umayyade du gouvernement du Maġrib central.

A Ifkān (Ifgān), Ğawhar dut sévir contre les Ifranides qui avaient cru pouvoir impunément piller son arrière-garde ; il mit en état d'arrestation Ya'lā b. Muḥammad qui fut massacré par les soldats kutāmiens. Zīrī aurait manigancé cette affaire pour se débarrasser du dangereux Ifranide, puisque Ibn Ḫaldūn affirme que les Zanāta le soupçonnèrent d'avoir contribué à mettre fin à ses jours. De toute façon, l'attitude de Ya'lā b. Muḥammad n'est pas claire et l'on peut se demander s'il est exact qu'il ait offert sa soumission à Ğawhar[107].

Le général fāṭimide assiégea Fès tenue par le gouverneur proumayyade Aḥmad b. Bakr al-Ğuḏāmī qui résista avec succès. Il se lança ensuite contre Siğilmāssa qu'il enleva en 347 H/958-959 à Muḥammad b. al-Fatḥ b. Wāsūl dont il s'empara.

Après avoir soumis presque tout le Maroc septentrional jusqu'à l'Atlantique, l'armée fāṭimide attaqua à nouveau Fès qu'elle prit

105. *Berbères*, II, 542.

106. *'Ibar*, VI, 154/*Berbères*, II, 6-7 ; *Berbères*, II, 543-544 ; *Kāmil*, VIII, 207/trad., 375 ; *Itti'āẓ*, 135 ; Abū l-Fidā', *Ta'rīḫ*, II, 101 ; *Mu'nis*, 72 ; *Bayān*, I, 198, 222-223/trad., I, 285, 322-324 ; Bakrī, 151 ; Fournel, II, 316-326 ; *Histoire du Maroc*, I, 186.

107. *'Ibar*, VI, 154/*Berbères*, II, 6-7. Fournel, II, 321, préférant le récit du *Rawḍ al-Qirṭās*, très différent de ceux d'Ibn al-Aṯīr et d'Ibn Ḫaldūn, estime que Ya'lā n'avait pas fait sa soumission à Ğawhar.

d'assaut, après un long siège, grâce à un stratagème de Zīrī, en Ramaḍān 348 H/5 nov.-4 déc. 959[108].

L'émir ṣanhāǧien dont on nous dit même qu'il partageait le commandement (imāra) avec Ǧawhar, avait emporté la décision en pénétrant à l'improviste dans la place à la faveur de la nuit par des échelles ; après avoir grimpé sur les remparts extérieurs et en avoir tué les défenseurs, les assaillants descendirent et atteignirent les remparts, ouvrirent les portes de la ville, allumèrent des torches et battirent le tambour ; à ce vacarme, Ǧawhar monta à cheval et pénétra dans Fès à la tête de ses troupes[109]. Aḥmad b. Bakr al-Ǧuḏāmī tomba aux mains des vainqueurs.

Ǧawhar avait donc reconquis tout le territoire soumis jadis par Maysūr et pris toutes les villes, sauf Ceuta et Tanger. Les gouverneurs umayyades furent chassés et remplacés par des fāṭimides. Il incorpora Tiaret aux territoires commandés par Zīrī b. Manād qui le raccompagna jusqu'en Ifrīqiya. L'arrivée triomphale de Ǧawhar à al-Manṣūriyya et à Mahdia, traînant à sa suite les ex-gouverneurs de Siǧilmāssa et de Fès, peut être fixée à Raǧab 349 H/27 août-25 sept. 960[110].

Villes fondées par Buluggīn[111]. — Ibn Ḫaldūn enseigne que, quelques temps après avoir reçu le commandement de Tiaret, Zīrī b. Manād autorisa son fils Buluggīn à fonder trois villes : Alger, Miliana et Médéa[112]. Il s'agit probablement moins de fondation proprement dite et *ex nihilo* que d'agrandissements, d'aménagements de sites urbains non encore promus au rang de villes importantes. Buluggīn paraît avoir résidé à Miliana[113].

108. Ds. *Bayān*, I, 198/trad., I, 285, il est dit à tort, que Ya'lā fut évincé de Tiaret qu'il avait enlevée aux Banū Ḫazar zanātiens, par Ǧawhar en 349 H/960-961. Le même ouvrage, I, 222/trad., I, 322-323, place en 347 H/958-9 la prise de Fès qui n'eut lieu qu'en 348 H. Il intervertit l'ordre des événements en disant que Ǧawhar, après avoir pris Fès, fit une tentative infructueuse contre Ceuta et de là marcha contre Siǧilmāssa ; v. : FOURNEL, II, 322, note 1.

109. Récit détaillé dans *Kāmil*, VIII, 207.

110. Date de l'exécution de Muḥammad b. al-Faṭḥ d'après *Bayān*, I, 222/trad., I, 323, qui ne donne que le mois. FOURNEL, II, 326, fixe la durée de l'expédition de Ṣafar 347 à Ša'bān 349 H. Sur l'exposition ignominieuse des deux personnages, promenés dans des cages à travers les villes d'Ifrīqiya et dans les souks de Kairouan et leur emprisonnement à Mahdia où ils moururent, v. : récit pittoresque ds. *al-Mu'izz*, 33 (citation d'AL-SALĀWĪ, *Istiqṣā'*, 86-87). *Maʃāḫir*, 5, dit que Ǧawhar rejoignit son maître en 349 H.

111. *'Ibar*, VI, 154/*Berbères*, II, 6 ; *A'māl*, 452 ; FOURNEL, II, 205-206 et les notes (nombreuses références).

112. BAKRĪ ; IBN ḪALDŪN : Madīna Lamdūna dp. : le nom d'une fraction (baṭn) ṣanhāǧienne ; FOURNEL signale l'ethnique encore en usage de lamdūnī.

113. BAKRĪ, 61, 69/trad., 127, 141-142.

Entre temps, Zīrī b. Manād, plus que jamais fidèle aux Fāṭimides, combattait sans trêve les Maġrāwa[114], mais on ignore le détail de ces opérations.

Toutefois, l'émir maġrāwien, Muḥammad b. Ḫazar, qui avait pris part à l'expédition de Ğawhar au Maġrib était demeuré dévoué à al-Mu'izz. Mais, au cours d'une visite qu'il lui rendit en 350 H/961-962, il mourut à Kairouan.

L'influence fāṭimide progressait au Maġrib extrême et celle des Umayyades se limitait aux cantons de Ceuta et de Tanger. Le commandement des Zanāta était passé à Muḥammad b. al-Ḫayr b. Muḥammad b. Ḫazar qui, sous l'impulsion du successeur d'al-Nāṣir (m. 350 H/961), al-Ḥakam II, harcela les territoires d'al-Mu'izz li-Dīn Allah[115].

Expédition de Ğawhar au Maġrib (355 H/965-966)[116] *et conquête de l'Égypte (358 H/969).* — Avant de le lancer à la conquête de l'Égypte, al-Mu'izz confia à son principal général une expédition qui n'est signalée que par quelques sources et fort laconiquement. Parti en 355 H/965-966, Ğawhar était de retour à la fin de Muḥarram 358 H/fin déc. 968, ramenant les redevances (qaṭā'i') dues par les Berbères. On ne nous dit pas si les Ṣanhāğa participèrent à cette campagne, mais la chose est vraisemblable.

En Ša'bān 358 H/20 juin-18 juil. 969, Ğawhar est maître de l'Égypte.

Révolte zanāto-ḫāriğite (358 H/968-969 H)[117]. — Tandis qu'al-Mu'izz triomphait en Égypte, éclatait au Maġrib central la révolte d'Abū Ḫazar[118] al-Zanātī qui avait rassemblé sous ses ordres des Berbères et des Nukkārites, autrement dit des éléments zanāto-ḫāriğites. L'affaire devait être grave puisque le calife se porte en personne contre l'ennemi. Il arriva à Baghai, mais les rebelles se dispersèrent aussitôt et se réfugièrent dans les montagnes où le

114. *'Ibar*, VI, 154/*Berbères*, II, 6 ; *Histoire du Maroc*, I, 186. Bakrī, 143, énumère successivement . Tiaret, Ḥiṣn Tāmġīlat (à deux étapes de Tiaret) habitée par les Zanāta Banū Dammar, Izmāma, ḥiṣn habité par des Lawāta et des Nafzāwa, Madīna Hāz (?), sur un cours d'eau hivernal, ville déserte dont les habitants ont été expulsés par Zīrī b. Manād, Būra, cours d'eau permanent dans les parages duquel se trouvent les Banū Yarnātan, ex habitants de Hāz, Ḥiṣn Mūziyya...

115. *Mafāḫir*, 5-6 ; *Berbères*, II, 544, III, 233 ; Fournel, II, 327, 334-335.

116. *Berbères*, II, 546 ; Ibn Ḫallikān, II, 102 ; Fournel, II, 338-339.

117. *Berbères*, II, 548-549, *Kāmil*, VIII, 236/trad., 367; Abū Zakariyyā', trad., 288-310 ; Šammāḫī, 348-354 . cette importante relation de source abāḍite ne parle pas du rôle de Buluggīn ; Fournel, II, 349.

118. *Kāmil*, Šammāḫī ; *Berbères:* Abū Ğa'far.

prince les poursuivit[119]. Il revint à al-Manṣūriyya après avoir chargé Buluggīn de poursuivre les opérations. Le fils de Zīrī se mit en campagne mais perdit la trace du fugitif dont on n'entendit plus parler pendant plusieurs mois ; il s'était réfugié auprès du « ḥākim » des Nafūsa[120].

Finalement en Rabī' II 359 H/11 fév.-11 mars 970, le chef ḫāriǧite vint offrir sa soumission à al-Mu'izz qui lui fit grâce et lui accorda même une pension. Son collègue, le chef abāḍite Abū Nuḥ, fait prisonnier, fut interrogé par al-Mu'izz puis pardonné sur l'intercession de Buluggīn[121].

Avant d'aller châtier Abū Ḫazar, al-Mu'izz avait ordonné à l'eunuque Ǧawḏar[122] de se rendre à Mahdia pour y préparer le transfert en Égypte des richesses fāṭimides. C'est alors que circulèrent des rumeurs affirmant que ce dernier allait être chargé de la lieutenance d'Ifrīqiya. Ǧawḏar inquiet écrivit au calife pour lui faire part de son désir de ne pas le quitter et al-Mu'izz de lui répondre, en termes touchants, qu'il n'en était pas du tout question ; il ne voulait pas se séparer de son dévoué ministre qui avait blanchi au service d'Allah et du calife et devait être témoin des faveurs accordées par Allah à la dynastie et y participer ; d'ailleurs, s'il le nommait vice émir, où celui-ci trouverait-il, dans un pays aussi corrompu, les dévouements et l'assistance nécessaire à l'accomplissement de sa tâche ? Il ne l'a laissé à Mahdia que par égard pour ses forces déclinantes ; la séparation, conséquence inévitable de la nomination de Ǧawḏar à la tête de la Berbérie, causerait la mort du ministre ; le calife entend bien le mettre à même d'accomplir le Pèlerinage et de visiter la tombe du Prophète. Il termine cette épître émouvante en souhaitant pouvoir trouver pour gouverner le Maġrib quelqu'un d'aussi dévoué et fidèle que son bien-aimé Ǧawḏar.

Victoire de Buluggīn sur les Zānata[123]. — Al-Ḥakam II n'avait pas tardé à reprendre à son compte la politique africaine de son père, en s'appuyant sur les Zanāta. Leur chef, l'émir maġrāwien Muḥammad b. al-Ḫayr b. Muḥammad b. Ḫazar, harcelant sans

119. Dp. *Sīra Ǧawḏar*, 108-110/trad., 163-166, le calife poussa jusqu'à Biskra.

120. Abū Zakariyyā' b. Abī 'Abd Allah b. Abī 'Amr b. Abī Manṣūr Ilyās, chef des Nafūsa pendant 60 ou 70 ans ; Šammāḫī, 318-322 ; T. Lewicki, *Études ibāḍites*, I, 50.

121. Abū Zakariyyā', trad., 308.

122. *Sīra Ǧawḏar*, 108-109, nº 36/trad., 163-165.

123. *Bayān*, éd. Dozy, II, 259/trad., II, 402 ; *'Ibar*, VI, 154/*Berbères*, II, 7, 149, 549, III, 233-234 ; *Kāmil*, VIII, 243/trad., 369-370 ; Ibn Ḥawqal, I, 107 ; *Maḥāḍir*, 6 ; *Itti'āẓ*, 180 ; Fournel, II, 352 ; *Espagne Musulmane*, II, 186-187.

cesse les partisans des Fāṭimides, avait réussi à subjuguer une grande partie de leurs territoires à l'ouest. Zīrī b. Manād avait mission d'endiguer cette dangereuse expansion et l'autorisation de s'approprier toute terre qu'il pourrait arracher à l'ennemi.

A la tête d'une puissante armée ṣanhāğienne, Buluggīn reçut de son père ou d'al-Mu'izz, probablement des deux à la fois, l'ordre d'attaquer les Zanāta. Grâce à un renseignement que lui communiqua un partisan de Muḥammad b. al-Ḫayr il attaqua les Zanāta à l'improviste. Le choc se produisit le 15 Rabī' II 360 H/15 fév. 971, sans doute dans les parages de Tlemcen[124]. La lutte, acharnée, tourna à l'avantage des Ṣanhāğa qui firent un nombre immense de prisonniers. Les Zanāta laissèrent dix-sept de leurs émirs sur le terrain qui demeura longtemps jonché des ossements des vaincus. Cerné avec un petit groupe de ses soldats, Muḥammad b. al-Ḫayr se tua de sa propre épée le 17 et sa tête parvint à al-Mu'izz le 24 du même mois[125]. Al-Mu'izz témoigna toute l'importance qu'il attachait à ce succès en tenant audience pendant trois jours consécutifs pour recevoir les félicitations[126]. Et il n'est pas impossible qu'il ait convoqué Buluggīn à Kairouan pour le complimenter[127].

Des messagers, venus du Maġrib, arrivèrent au Caire, porteurs de la tête de Muḥammad b. al-Ḫayr, de celles de 3000 Zanāta et d'un message d'al-Mu'izz annonçant cette retentissante victoire. Le document fut lu (en chaire) dans le Ğāmi' al-'Atīq d'al-Fusṭāṭ[128].

Cette défaite renforça considérablement l'autorité fāṭimide à l'ouest et entraîna le ralliement de maintes tribus. Mais, ne se tenant pas pour définitivement battus, les Maġrāwa se regroupèrent derrière al-Ḫayr b. Muḥammad b. al-Ḫayr, le fils de leur malheureux chef.

Lutte entre Ğa'far b. 'Alī et Zīrī b. Manād ; mort de ce dernier[129]. — Le prochain départ d'al-Mu'izz pour l'Égypte allait poser la

124. Ibn Bassām, I/I, 405.

125. *Ittī'āẓ :* 3 jours restant.

126. *Kāmil ; Berbères*, II, 549.

127. *Berbères*, II, 549 ; l'indication n'est pas claire et il peut s'agir de la convocation ultérieure de Buluggīn afin de lui confier l'Ifrīqiya.

128. *Ittī'āẓ*, 180, 196.

129. Nuwayrī, II, 108-109, relation la plus circonstanciée ; *'Ibar*, VI, 154-155/*Berbères*, II, 8, 554-555, III, 234 ; *Kāmil*, VIII, 247/trad., 376 ; *Bayān*, I, 215, éd. Dozy, II, 257-260/trad., I, 312-313, II, 399-403 ; *Bayān*, III, 267-268, *Maṭāḫir*, 6-7 ; Ibn al-Abbār, *Ḥulla*, I, 305-307 ; Ibn Bassām, I/I, 404-405 ; Ibn Ḫallikān, I, 113, 197 ; Mu'nis 72-73 ; *Šaḏarāt*, III, 29-30 ; Bakrī, 59/trad., 123-124 ; Fournel, II, 256, 352-355 ; *Histoire du Maroc*, I, 186-187 ; *Espagne Musulmane*, II, 187-188, v. notamment : note 1, p. 187 sur les trois relations du ralliement de Ğa'far b. 'Alī aux Umayyades données par Ibn Ḥayyān dans le *Muqtabis* dp. Muhammad b. Yūsuf al-Warrāq, Abū Ğa'far b. al-Ğazzār et 'Īsā al-Rāzī ; *A'māl*, 453 ; *Sīra Ğawḏar*, passim ; v. *infra* : p. 42-43.

question du choix d'un lieutenant au Maġrib, d'où une exacerbation de la rivalité entre les deux compétiteurs, Ğa'far b. 'Alī et Zīrī b. Manād.

La récente victoire de Buluggīn avait considérablement accru le prestige de Zīrī qui continuait à talonner les Zanāta, les poursuivant jusqu'aux abords de Msila. Ces intrusions ṣanhāğiennes dans son territoire n'étaient pas pour plaire à Ğa'far b. 'Alī, gouverneur du Zāb et de Msila où il résidait avec son frère Yaḥyā, faisant figure de souverain, encensé par le célèbre poète Ibn Hāni'[130].

Zīrī et son fils auraient travaillé à indisposer le calife contre Ğa'far b. 'Alī en lui rappelant certaines collusions du gouverneur du Zāb avec l'émir des Maġrāwa, Muḥammad b. al-Ḫayr[131]. Il faut peut-être entendre que l'émir de Msila, au lieu de soutenir les Ṣanhāğa, avait plus ou moins encouragé les Zanāta. Au demeurant Ğa'far ne contribua en rien à la victoire ṣanhāğienne.

Il est à peu près certain qu'al-Mu'izz songeait à Ğa'far b. 'Alī b. Ḥamdūn, au moins pour l'Ifrīqiya. Il fit construire (ou plutôt aménager ?) à Kairouan, la maison d'Ibn Rabāḥ, connue sous le nom de Dār al-Imāra (Maison de l'Émirat). Le bruit courut alors que cette construction était destinée à Ğa'far b. 'Alī qui allait devenir gouverneur d'Ifrīqiya, tandis que tout le Maġrib reviendrait à Zīrī[132].

Or le premier pouvait se targuer d'être issu d'un des fondateurs du califat, de cet 'Alī b. Ḥamdūn al-Ğuḏāmī qui, originaire du Yémen, centre ismā'īlien par excellence, avait, à l'instar du troisième personnage de l'état, l'eunuque Ğawḏar, maintes fois sollicité, sans plus de succès que ce dernier, semble-t-il, l'un des plus hauts grades de la hiérarchie ismā'īlienne, peut-être celui de Bāb[133]. Ğa'far n'était-il pas aussi le frère de lait d'al-Mu'izz et le protégé du puissant Ğawḏar chargé jadis par le calife al-Qā'im d'être son éducateur ?

Toutefois le *Dīwān* d'Ibn Hāni' et la *Sīra Ğawḏar* attestent

130. *Berbères*, II, 555 ; Ibn Ṣayrafī, 30-31 ; dans cette dernière source, le wālī du Zāb est appelé Ğa'far b. Ḥamdūn connu sous le nom d'Ibn al-Andalusiyya ; indication analogue dans Ibn Ḥammād, 12.

131. *Berbères*, II, 555, III, 234.

132. Nuwayrī, II, 108. Dp. *Mu'nis*, 72, le bruit courut qu'al-Mu'izz voulait confier toute l'Ifrīqiya à Buluggīn. *A'māl*, 455 : Ğa'far espérait obtenir l'Ifrīqiya et le Maġrib ; sur les rumeurs concernant la désignation éventuelle de l'eunuque Ğawḏar, v. *Sīra Ğawḏar*, 108-109, n° 36, et *supra* p. 30.

133. *Sīra Ğawḏar*, 74-75, 129, 131/trad., 108-110, 198, 200-201 ; M. Canard, *Une famille de partisans*, *Mélanges G. Marçais*, II, 33-36.

l'opportunité, voire le bien-fondé, des manœuvres de Zīrī et de Buluggīn pour détourner le calife du gouverneur de Msila.

On ignore à quelle date précise Ibn Hāni' a composé ce panégyrique[134] qu'il termine en conjurant Ǧa'far de ne pas trahir la confiance dont il a été investi et de demeurer fidèle à la dynastie « blanche » qui sait si bien pardonner.

Les deux sources précitées montrent que les Umayyades entretenaient des agents à Msila tel cet 'Uṯmān b. 'Amīn contre lequel Ǧa'far n'avait pris aucune mesure, s'abstenant même de dénoncer sa présence à Ǧawḏar. Averti, ce dernier informa le calife qui déjà renseigné par une autre voie sur les égards dont jouissait l'individu à Msila, où un certain Ibn Rammāḥa n'hésitait pas à satisfaire à ses besoins et à prendre soin de ses biens, ordonna à son fidèle Ǧawḏar d'écrire au gouverneur pour lui demander des explications[135]. Un poème d'Ibn Hāni' vilipende Aḥmad al-Wahrānī, le propre secrétaire de Ǧa'far, et adjure cet oranais, partisan des Umayyades, traître à l'Imām et à l'Islām, de mettre un terme à sa néfaste influence qui risque de ruiner la province[136].

D'autre part, al-Mu'izz avait à se plaindre de la gestion financière de Ǧa'far lequel en tant que gouverneur à pleins pouvoirs, sans contrat, n'était pas obligé de verser au trésor une somme déterminée fixée d'avance. Ǧawḏar conseilla au prince d'accepter les propositions de certains, disposés à affermer les impôts de Msila et du Zāb pour 70 000 dīnārs annuels, ce qui revenait à priver Ǧa'far de ses attributions fiscales tout en lui servant un traitement convenable, et transmit à al-Mu'izz une lettre dans laquelle Ǧa'far indiquait le montant des revenus, sur le point d'être dépensé d'ailleurs, et prévenait qu'il ne pourrait ajouter que très peu à l'excédent qu'il versait au trésor. Par désir de garder sa confiance à Ǧa'far et pour ne pas réjouir les ennemis du gouverneur, le calife refusa de le destituer, malgré les conseils de Ǧawḏar, se contentant de lui faire adresser un avertissement[137].

134. Ibn Hāni', *Dīwān*, éd. Caire 1352 H, n° 28, vers 34-35.

135. *Sīra Ǧawḏar*, 123-124, trad., 186-188 ; M. Canard, *Une famille de partisans*, *Mélanges G. Marçais*, II, 45-46.

136. Ibn Hāni', *Dīwān*, n° 29 ; M. Canard, *ibidem*, II, 46. Oran était pro-umayyade, *'Ibar*, VII, 26/trad., *Berbères*, III, 232.

137. *Sīra Ǧawḏar*, 129-132, n^{os} 69, 70, 71/trad., 197-200. Après avoir pensé que Ǧa'far b. 'Alī mentionné dans *Sīra Ǧawḏar*, 131-133, était Ǧa'far b. 'Alī b. Ḥamdūn, M. Canard a certainement eu raison de l'identifier finalement avec Ǧā'far b. 'Alī b. Abī l-Ḥusayn al-Kalbī ; M. Canard, *Une famille de partisans...*, *Mélanges G. Marçais*, II, 46 ; *Sīra Ǧawḏar*, trad., 200-204 et note 441.

En réponse à un message dans lequel l'eunuque l'a invité à verser davantage pour satisfaire le calife mécontent, Ğa'far promet de faire un effort, soutient qu'il est victime d'un calomniateur (peut-être Buluggīn ?), mais affirme que sa province ne peut fournir une contribution aussi élevée que celle mentionnée par le dit personnage. Le calife lui fait rappeler que 'Alī b. Ḥamdūn, malgré ses immenses services rendus aux Fāṭimides, était loin d'avoir été comblé d'autant d'honneurs que son fils auquel il demanda de s'efforcer de ne plus donner prise aux accusations afin de ne pas déchoir[138].

Enfin, à une date indéterminée, al-Mu'izz convoqua Buluggīn b. Zīrī et Ğa'far b. 'Alī pour tenter de les réconcilier. L'entrevue, orageuse, se déroula sans témoins ; invité à y assister, Ğawḏar s'était récusé, sans doute en raison de ses attaches avec les Banū Ḥamdūn ; on constate, en effet, que le calife répond à une lettre dans laquelle Ğawḏar se réjouissait de la réconciliation des deux adversaires. Il souligne le sang-froid dont il a dû faire preuve pour supporter leurs débordements et engage Ğawḏar à recommander à son protégé d'être fidèle à ses engagements et d'obéir à l'Imām[139].

Bref, Ğa'far b. 'Alī, dit-on, ambitionnait d'être le chef unique du Maġrib tout entier. Et, quand le calife le convoqua, peut-être afin de lui donner le gouvernorat de l'Ifrīqiya[140], il préféra demeurer sur ses gardes et ne se présenta pas[141]. Al-Mu'izz le fit mander une seconde fois et lui dépêcha Farağ l'esclavon. Ce messager se trouvait à une étape de Msila quand Ğa'far b. 'Alī en sortit, faisant mine de partir rejoindre le calife à al-Manṣūriyya ; on était en Ğumādā II 360 H/avril 971[142]. Il emmenait avec lui ses soldats, sa famille, ses esclaves et toutes ses richesses ; son frère Yaḥyā l'accompagnait.

Prétextant l'hostilité de Zīrī à son égard, il alla trouver les Zanāta, s'allia à eux et reconnut les Umayyades d'Espagne !

Quand Farağ arriva à Msila, on lui apprit la défection de Ğa'far b. 'Alī. Les Zanāta réservèrent le meilleur accueil au gouverneur

138. *Sīra Ğawḏar*, 140-141, n° 83. Ğa'far avait aussi adressé directement au calife une missive dont on ignore la teneur.

139. *Ibidem*, 100-101 ; M. Canard, *Une famille de partisans...*, 45. Cette entrevue a peut-être servi de noyau au récit d'al-Maqrīzī ; v. *infra*, p. 42-43.

140. *'Ibar*, VI, 154/*Berbères*, II, 8, 555, III, 234.

141. On trouvera ds. QUATREMÈRE, *Vie d'al-Mu'izz*, *Journal Asiatique*, 1837, 87-89, un récit pseudo-légendaire extrait du *Kitāb al-Muqaffā* d'AL-MAQRĪZĪ de la visite de Ğa'far b. 'Alī à al-Mu'izz à Sardāniya en Šawwāl 361 H et des propos attribués aux deux personnages.

142. *Maẓāhir*.

du Zāb et le prirent comme général en chef. Les Banū Ḫazar avaient à venger la mort de leur père, Muḥammad b. al-Ḫayr !

Dès Ramaḍān 360 H/28 juin-27 juil. 971, à la tête d'une grande armée formée de Ṣanhāğa et d'autres éléments, Zīrī partit attaquer la coalition afin de la surprendre avant qu'elle ne s'organisât. Mais, l'émir maġrāwien al-Ḫayr b. Muḥammad et Ğa'far b. 'Alī lui infligèrent une cuisante défaite. Au plus fort de la mêlée, tandis qu'il attisait l'ardeur de sa cavalerie, Zīrī fut désarçonné et tué. La bataille avait eu lieu sous les murs de Tiaret[143].

Ğa'far b. 'Alī s'empressa d'adresser un message à al-Ḥakam II[144].

Les vainqueurs gagnèrent prudemment le littoral en vis-à-vis de l'Espagne. Le 5 Šawwāl 360 H/1er août 971, débarqua à Pechina une délégation composée de chefs maġrāwiens et du frère de Ğa'far b. 'Alī, Yaḥyā, chargée de porter à l'Umayyade la tête de Zīrī[145].

Al-Ḥakam II adressa de l'argent et des robes d'honneurs aux Zanāta et autorisa Ğa'far b. 'Alī à passer la mer. Et l'ex-gouverneur du Zāb, soupçonnant bientôt ses alliés de vouloir le trahir et redoutant l'inévitable réaction de Buluggīn[146], se rendit subrepticement en Espagne où il débarqua vers le 11 Ḏū l-Qa'da 360 H/5 sept. 971 à Bizilyana (Ventas Mesmiliana). Il fut accueilli par Muḥammad b. Abī 'Āmir et son propre frère Yaḥyā, et conduit en grande pompe à Cordoue. Les Maġribins furent magnifiquement reçus à Madīnat al-Zahrā' par l'Umayyade, le 25 Ḏū l-Qa'da 360 H/19 sept. 971[147].

Bon prince envers le peuple et les marchands, Zīrī b. Manād avait tenu les Berbères dans son gant de fer. Son autorité s'étendait

143. *Bayān*, éd. Dozy, II, 257/trad., II, 399. Dans un récit d'Ibn Ḥayyān cité par Ibn Bassām, I/I, 405, cette bataille est appelée Yawm Karḍ ; ce dernier mot paraît être un toponyme que nous n'avons pas pu identifier.

144. Sur le personnage chargé de transmettre ce message, v. indication douteuse ds. *Bayān*, éd. Dozy, II, 258/trad., II, 400 et note 1.

145. *Bayān*, éd. Dozy, II, 259-260/trad., II, 402-403 ; *Espagne Musulmane*, II, 188, citation d'Ibn Ḥayyān ; *Mafāḫir*, 7.

146. Nuwayrī ajoute que les Zanāta regrettaient la mort de Zīrī ; affirmation étrange signifiant sans doute, qu'ils appréhendaient la vengeance de Buluggīn qui, en effet, n'allait pas tarder.

147. Nuwayrī, II, 106 ; *Mafāḫir*, 7-8 ; *Bayān*, éd. Dozy, II, 260/trad., II, 403-404. Sur le rôle joué par Ğa'far et Yaḥya en Espagne, v. notamment : *Bayān*, II, trad., à l'index, 513 et 534 ; Fournel, II, 355 ; *Berbères*, II, 555 ; Ibn al-Abbār, *Ḥulla*, 305-307 ; *Espagne Musulmane*, II, 195-196, 260-262, III, 375. Al-Ḥakam II leur confia en 365 H/975-976, le gouvernement de ses possessions du Maġrib ; Ğa'far est exécuté le 3 Ša'bān 372 H/21 janv. 983. Yaḥyā finira par aller en Égypte auprès du calife al-'Azīz.

sur Ašīr qu'il avait fondée ainsi que sur Tiaret et Baghai dont les provinces lui avaient été données par al-Manṣūr. Ses fils dont le nombre dépassait la centaine étaient tous de généreux et vaillants cavaliers auxquels il confiait bien des campagnes militaires[148].

IV. *Buluggīn b. Zīrī*

Expédition de Buluggīn contre les Zanāta (361 H/971-972)[149]. — Après la mort de Zīrī, le commandement des Ṣanhāǧā passa, sans difficulté à Buluggīn alors à Ašīr. Pour venger son père et sur l'ordre d'al-Mu'izz qui lui fournit des hommes et des subsides, Buluggīn rassembla des forces considérables. Il avait obtenu l'autorisation de garder toutes les provinces qu'il pourrait conquérir. A trois exceptions près, il n'emmena avec lui aucun de ceux qui avaient été témoins de l'achèvement de Zīrī, estimant sans doute qu'ils avaient été quelque peu lâches de laisser périr leur émir sans s'être sacrifiés pour lui.

Il se mit précipitamment en campagne, probablement dès la fin de 360 H/automne 971[150], proclamant qu'aucun quartier ne serait accordé à l'ennemi. Il nettoya les parages de Tobna, Baghai, Msila et Biskra[151] où il extermina Zanāta, Mazāta, Hawwāra, Nafza et autres Berbères habitant dans des huttes de broussailles, et parvint à Tiaret. Il déclarait n'accorder d'amān à aucun Berbère cavalier ou éleveur de chevaux, partout et toujours.

Maître de tout le Maġrib central, il refoula les Zanāta au-delà de la Moulouya et poursuivit l'émir maġrāwien al-Ḫayr b. Muḥammad b. al-Ḫayr jusqu'à Siǧilmāssa dont le prince midrāride terrifié reconnut les Fāṭimides. Enfin, il atteignit l'armée zanātienne,

148. Nuwayrī, II, 109 ; ce portrait, comme tant d'autres, plus ou moins stéréotypé, paraît dû à un historiographe. D'après une indication figurant dans Nuwayrī (où elle paraît empruntée à Ibn Šaddād) et la plupart des sources, Zīrī avait 26 années d'émirat à sa mort en 360 H/ 971, ce qui cadre, à un an près, avec la date de son investiture par al-Manṣūr en 336 H/ 947-948.

149. Nuwayrī, II, 109-110 ; *'Ibar*, VI, 155 ; *Berbères*, II, 8-9, III, 235-236 ; 294, 336 ; *Kāmil*, VIII, 247/trad., 376 ; *Maʃāḫir*, 8 ; *A'māl*, 453 ; *Mu'nis*, 73 ; Fournel, II, 355-357 ; *Espagne Musulmane*, II, 188-189.

150. La plupart des sources donnent : 361 H, une seule *(Maʃāḫir)* dit : le début de 361 H. La lettre d'al-Mu'izz, datée de Muḥarram 361 H/24 oct.-22 nov. 971, certainement postérieure au retour de Buluggīn à Ašīr, oblige à reporter le début des opérations à la fin de 360 H.

151. *Maʃāḫir*, 8, ajoute à la liste : Bougie à la suite d'un anachronisme ou d'une confusion, paléographiquement défendable entre Biǧāya et Maǧǧāna.

la dispersa et s'empara d'al-Ḫayr b. Muḥammad qu'il fit exécuter[152].

Il demeura trois jours sur le champ de bataille. Les Ṣanhāǧa s'étant plaints de la puanteur des cadavres, il ordonna, dit-on, de faire chauffer les marmites sur trois têtes de vaincus en guise de trépied. Les corps furent mis en tas sur lesquels les muezzins montèrent pour prononcer l'appel à la prière.

Il est possible que ce soit à la suite de cette expédition que diverses tribus, notamment les Miknāsa, se rallièrent aux Zīrīdes[153].

Zīrī vengé et le Maġrib central pour longtemps purgé de la présence zanātienne, l'émir rentra à Ašīr, sans doute dans les premiers jours de 361 H/fin octobre 971. Le succès de cette campagne fulgurante combla d'aise le calife qui récompensa le vainqueur des Zanāta en lui donnant l'apanage de Ğa'far b. 'Alī, Msila et le Zāb.

Peu après, en Muḥarram 361 H/24 oct.-22 nov. 971, al-Mu'izz invita Buluggīn à venir le trouver, à cesser toute activité militaire, à user de douceur envers les Zanāta et à leur rendre leurs femmes et leurs enfants faits prisonniers. Le Zīrīde obtempéra, libéra les captifs et se prépara à rejoindre son maître. Le calife tenait sans doute à ce qu'à cette heure cruciale, les Ṣanhāǧa se consacrassent, avant tout, à maintenir la paix ifrīqiyenne plutôt que de s'épuiser contre les Zanāta provisoirement matés.

Avant de partir, Buluggīn choisit parmi ses esclaves ('abīd) des gouverneurs ('ummāl) pour les villes de son ressort : Tiaret, Ašīr, Msila, Biskra, Tobna, Baghai et Maǧǧāna. D'après une compilation tardive et d'importance mineure[154], la correspondance adressée alors par Buluggīn à ses gouverneurs aurait déjà porté cette formule : « De Yūsuf b. Zīrī, lieutenant (ḫalīfa) du sultan... » mais il peut s'agir d'une interpolation[155]

Quand il arriva à al-Manṣūriyya, al-Mu'izz le reçut en grande pompe dans l'Īwān, le combla d'éloges, enleva sa propre tunique pour l'en revêtir, défit son sabre et l'en ceignit de ses mains. Quand l'émir se retira, le calife lui fit tenir quarante paquets de vêtements de luxe, des ballots d'effets destinés à ses compagnons et quarante chevaux magnifiquement sellés[156]. Là encore, on peut songer à

152. Sur la question assez embrouillée des successeurs de l'émir des Zanāta voir notamment : Fournel, II, 356-357 et les notes.

153. V. *infra* . p. 57.

154. *Mu'nis*, 73.

155. V. *infra* : p. 44.

156. Nuwayrī et *Mu'nis*.

une interpolation, mais que par cette réception grandiose le Fāṭimide ait voulu manifester son intention de confier le Maġrib à Buluggīn, n'a rien d'invraisemblable. Tant d'honneurs, sorte de pré-investiture, piquèrent au vif la jalousie des Kutāma qui firent des représentations au souverain, sans résultat. C'est Buluggīn qui amena au Fāṭimide deux mille chameaux provenant des Zanāta, pour le transport de ses richesses en Égypte.

* * *

Le fait dominant le demi-siècle qui s'achève au Maġrib et le plus lourd de conséquences à venir, est la constitution au cours de la lutte fāṭimido-umayyade de la puissance des ṣanhāǧiens Talkāta qui, très tôt, se substituent aux Miknāsa comme champions de la cause fāṭimide. Cette force stable s'est révélée un rempart efficace contre la mouvance zanātienne. On peut suivre sur la carte les progrès de son expansion d'ouest en est ou, à tout le moins, les jalons de sa consolidation au Maġrib central : Qal'a de Manād, Ašīr de Zīrī et les trois villes de Buluggīn : Alger, Miliana, Médéa. Puissance sédentaire, comme celle des Kutāma, mais, à la différence de celle-ci, enracinée sur son propre terroir, la révolte d'Abū Yāzid lui a donné l'occasion de se manifester en Ifrīqiya, contribuant à sauver la dynastie fāṭimide au moment crucial. La forfaiture des Banū Ḥamdūn lui a permis d'éliminer leur rivalité gênante et d'abattre l'obstacle qui lui barrait la route à l'est. Et la voilà maîtresse de Tiaret, Baghai, Msila et du Zāb.

N'est-elle pas, quand sonne enfin l'heure égyptienne, tant attendue des Fāṭimides, toute désignée pour tenir en leur nom le Maġrib qu'ils vont délaisser à jamais, et y assurer la relève des Kutāma dont ils ont besoin pour réaliser leur rêve d'hégémonie orientale ?

CHAPITRE II : L'ESSOR

LES TROIS PREMIERS ZĪRĪDES : BULUGGĪN, AL-MANṢŪR, BĀDĪS

Vue d'ensemble

Pendant près d'un demi-siècle, de 361 à 406 H/972-1016, les trois premiers Zīrīdes, Buluggīn (361-373 H/972-984), al-Manṣūr (373-386 H/984-996), et Bādīs (386-406 H/996-1016), qui règnent respectivement, les deux premiers chacun une douzaine et le troisième une vingtaine d'années, s'appliquent avec une continuité remarquable à poser les assises de la jeune dynastie et résoudre les problèmes fondamentaux.

En fidèle vassal, Buluggīn, avant tout chef des Ṣanhāǧa et souverain d'Ašīr, se fait le porte-drapeau de la cause fāṭimide contre les Zanāta pro-umayyades du Maġrib extrême où les expéditions se succèdent tandis que son suzerain s'inquiète d'un pareil gaspillage à l'ouest d'une force nécessaire et bien plus efficace au Maġrib central et surtout en Ifrīqiya vidée de ses Kutāma. Poussé vers l'ouest par une sorte de vitesse acquise, il tente à la fois d'y réaliser l'expansion dont ses maîtres avaient jadis rêvé et d'assouvir une haine de tribus, ancestrale et fondée sur l'immémorial conflit entre nomades et sédentaires. Et, pour avoir les coudées franches à l'est, il confie l'Ifrīqiya — corollaire dangereux mais nécessaire de l'action pour laquelle il avait opté — à un ifrīqiyen qui, après avoir évincé son principal rival, l'un des plus hauts fonctionnaires du Fāṭimide, s'érige en potentat. L'ambitieux personnage semble avoir d'abord flatté le mālikisme anti-šī'ite et anti-kutāmien ; mais, parvenu à ses fins, il se pose en zélé serviteur du Fāṭimide.

Al-Manṣūr inaugure son règne par une nouvelle expédition contre l'ouest zanātien, mais, à la suite d'un échec, renonce à y intervenir. L'expansion ṣanhāǧienne n'était-elle pas, dès l'origine,

fatalement orientée vers l'Ifrīqiya ? Et la quasi-omnipotence de l'homme du calife qui y présidait, au nom du Zīrīde, il est vrai, n'était-elle pas dangereuse pour l'autorité émirale ? Aussi, quand les principaux Ṣanhāǧa, y compris al-Manṣūr, bien qu'officiellement šī'ites, se voient contraints de prêter serment à leur lieutenant promu à la suprême magistrature ismā'īlienne, la mesure est comble ! Al-Manṣūr le supprime et le remplace, sans encourir le moindre blâme du calife. Que le Fāṭimide se désintéressât de plus en plus du Maġrib ne suffit pas à expliquer sa surprenante passivité. Il comptait probablement sur le succès d'une redoutable rébellion kutāmienne qu'il avait sans doute manigancée et qui fait bientôt rage. Mais al-Manṣūr la noie dans le sang et dompte la fière Petite Kabylie.

L'exécution du dā'ī 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib et la soumission des Kutāma sont des signes avant-coureurs et hautement significatifs de la future émancipation de la Berbérie orientale. Sortie victorieuse de cette épreuve de force, l'autorité d'al-Manṣūr ne tarde pas à être consolidée par d'importants ralliements zanātiens, qui consacrent la sagesse d'une politique épousant la courbe du déterminisme historique.

La fin du règne sera obscurcie par la révolte d'un oncle, Abū l-Bahār, qui s'appuiera, il fallait s'y attendre, sur les Maġrāwa et les Umayyades, mais l'émir ne mourra pas sans l'avoir jugulée. Elle aussi est riche de signification. Le glissement vers l'est de la pesée des Ṣanhāǧa ne risquait-il pas de les couper de leur base de départ, de les isoler de leur terroir primitif où l'ambition d'un parent pourrait s'y tailler un royaume ? Signal d'alarme annonciateur d'une scission redoutable ? L'avortement de la tentative d'Abū l-Bahār consacre l'éviction des Ṣanhāǧa du Maġrib extrême tombé aux mains des Maġrāwa pro-umayyades de Zīrī b. 'Aṭiyya.

Malgré son jeune âge, Bādīs s'affirme aussitôt comme un souverain d'envergure. Lui aussi se déchargera de l'Ifrīqiya sur un vice-émir arabe. Apparemment plus docile qu'al-Manṣūr à son suzerain, celui-ci ne lui causera guère d'ennuis, à part une ingérence fāṭimide à Tripoli, compensée d'ailleurs par l'addition à ses états de Barqa.

Son principal souci sera une puissante vague zanātienne qui, partie de Tiaret, déferlera à travers le Maġrib central jusqu'à Tripoli. Dès 389 H/998-999, Zīrī b. 'Aṭiyya et ses Maġrāwa déclenchent l'offensive ; coups de boutoir que les deux oncles de l'émir, Yaṭṭūfat et Ḥammād, gouverneurs respectivement de Tiaret et d'Ašīr, ne parviennent pas à contenir. Bādīs part à la rescousse, mais il lui faut bientôt affronter deux périls : la révolte des Zanāta du Maġrib central commandés par Fulful b. Sa'īd,

gouverneur de Tobna et celle de ses grands oncles qui se joignent au rebelle. Zīrī b. ʿAṭiyya en profite pour s'emparer d'un immense territoire où, collusion attendue, il proclame les Umayyades et investit Ašīr. Zāwī b. Zīrī offre sa soumission à Zīrī b. ʿAṭiyya et Abū l-Bahār reconnaît lui aussi les Umayyades. Heureusement qu'après avoir remporté un succès qui sema l'effroi à Kairouan même, Fulful b. Saʿīd se vit infliger par Bādīs une cuisante défaite. Zīrī b. ʿAṭiyya et les grands oncles du Zīride, à l'exception de Māksan demeuré auprès de Fulful b. Saʿīd, se replient vers l'ouest. Enfin, Fulful b. Saʿīd s'esquive au désert, Māksan est tué et Zīrī b. ʿAṭiyya meurt.

La situation, rétablie en grande partie grâce à Ḥammād, est à nouveau compromise par une autre offensive zanātienne. Ḥammād la repousse à partir de 395 H/1004-1005. Après avoir pacifié le Maġrib central et refoulé les Zanāta au Maroc, il fonda la Qalʿa (398 H/1007-1008).

Fulful b. Saʿīd profite alors de la situation assez confuse dans le sud-est ifrīqiyen pour y déclencher une nouvelle agitation zanātienne et s'emparer de Tripoli. Après sa mort, Bādīs neutralise les Zanāta par des concessions territoriales, accalmie passagère bientôt rompue par la révolte de Warrū b. Saʿīd. Mais les Zanāta du sud ifrīqiyen, en ne mettant pas à profit la diversion offerte par la révolte de Ḥammād et surtout en ne faisant pas taire leur dissensions, perdent peu à peu de leur mordant.

Le règne de Bādīs se termine par deux événements qui engagent l'avenir : la rébellion de Ḥammād au Maġrib central et les premiers troubles anti-šīʿites en Ifrīqiya. Il en découlera la création du royaume ḥammādide et la rupture avec le Caire sous son successeur al-Muʿizz b. Bādīs.

I. *Règne de Buluggīn (362-373 H/972-984)*

Départ d'al-Muʿizz et avènement de Buluggīn[1] *(fin 361 H/oct. 972).* — Avant de quitter définitivement l'Ifrīqiya pour l'Égypte, al-Muʿizz établit son camp en dehors d'al-Manṣūriyya, et, ses

1. Nuwayrī, II, 101, 110-111 ; *Kāmil*, VIII, 244-245/trad., 370-372 ; *ʿIbar*, VI, 155 ; *Berbères*, II, 9-10, 550-551 ; *Bayān*, I, 228, 296/trad., I, 332-333, 440-441 ; *Bayān*, III, 263 ; Ibn Ḥallikān, I, 93 ; *Šaḏarāt*, III, 53-54, 80-81 ; Tiǧānī, 12-14 (citation d'Ibn Bassām), Abū l-Fidāʾ, *Taʾrīḫ*, II, 112 ; *Muʾnis*, 62-64, 71, 74 ; Šammāḫī, 354-355 ; *Aʿmāl*, 451-453, *Nuǧūm*, IV, 72 ; *Ḥusn al-Muḥāḍara*, II, 13 ; *Itliʿāẓ*, 142-145, 186 ; *Ḥiṭaṭ*, II, 165 ; Maqrīzī, *Kitāb al-Sulūk*, utilisé par Quatremère, *Vie d'al-Muʿizz*, *Journal Asiatique*, 1837, 75-90 ; Fournel, II, 358-362 ; *Storia*, II, 273-274, 329-331 ; *E. I.*, I, 812, sub Bulukkīn (R. Basset) ; *E. I*², I, 1349 (H. R. Idris).

préparatifs achevés, se mit en route pour Sardāniya, le lundi 21[2] Šawwāl 361 H/5 août 972, en compagnie de Buluggīn. C'est là que ce dernier reçut l'investiture officielle, le mercredi 20[3] Ḏū l-Ḥiǧǧa 361 H/2 oct. 972.

Les éminents services que lui et son père avaient rendus à la dynastie suffisent à justifier ce choix, indiscutable depuis la trahison de Ğa'far b. 'Alī b. Ḥamdūn[4]. Cependant, plusieurs sources n'ont pas hésité à reproduire un récit légendaire[5], probablement emprunté à un historiographe, Ibn Šaddād par exemple.

Al-Mu'izz aurait demandé à Zīrī b. Manād de lui présenter ses fils, car, très versé dans la divination, il savait à quel indice reconnaître son futur lieutenant. Zīrī lui amena ses neuf fils, omettant à dessein le dixième, Buluggīn, qu'il trouvait trop jeune. Le calife les examina mais, n'apercevant sur aucun d'eux, le signe miraculeux qu'il cherchait, il demanda au père s'il ne lui avait pas caché un autre de ses fils, exigeant qu'il lui fût présenté sur l'heure. Dès qu'il aperçut le jeune Buluggīn, il reconnut en lui le prédestiné et de lui confier aussitôt la lieutenance ! Est-il besoin de relever le merveilleux de cette fable ?

Il est un récit[6] de la même veine, mais autrement intéressant parce que, authentique ou non, il éclaire la psychologie des personnages.

« Lorsqu'(al-Mu'izz) décida de se rendre en Égypte, il se demanda qui il allait prendre comme lieutenant au Maġrib ; son choix se porta sur l'émir Abū Aḥmad Ğa'far b. 'Alī (b. Ḥamdūn al-Andalusī). Il le convoqua et lui dit sa volonté de lui confier sa lieutenance au Maġrib. » Mais au lieu d'accepter d'emblée et avec empressement, Ğa'far b. 'Alī posa ses conditions. « Tu laisseras à mes côtés l'un de tes fils ou de tes frères qui résidera au palais, tandis que je

2. Les sources les plus précises et les plus autorisées disent : 8 jours restant de Šawwāl, mois théorique de 29 jours ; FOURNEL, II, 360, note 2 ; *Itti'āẓ*, 144, 186. L'expression de *Šaḏarāt*, III, 53-54 est certainement altérée ainsi que celle du manuscrit utilisé par QUATREMÈRE qui a lu le 22.

3. Dp. *Itti'āẓ*, 144 : mercredi, 9 jours restant, et non pas le vendredi 22 comme le propose FOURNEL, II, 361 et note 1. Dans la plupart des autres sources (NUWAYRĪ, IBN ḪALLIKĀN, *Mu'nis*, etc.) : 7 jours restant, mais aucune ne parle du vendredi. En paléographie arabe la confusion entre le 7 et le 9 est quasi constante. Si le 21 Šawwāl tomba un lundi, on a bien, en effet : lundi 28, mardi 29 Šawwāl, mercredi 1, 8, 15, 22, 29 et jeudi 30 Ḏū l-Qa'da, vendredi 1[er] Ḏū l-Ḥiǧǧa, mercredi 6, 13, 20, 27 Ḏū l-Ḥiǧǧa. *Šaḏarāt*, III, 80-81 : mercredi 23.

4. V. notamment . *Berbères*, II, 9.

5. IBN BASSĀM, nommément cité par TIĞĀNĪ, 12-13 ; pillé et résumé sans vergogne par *Bayān*, I, 296/trad., I, 440-441. V. *supra* : p. 9, récit analogue à propos de Zīrī.

6. *Itti'āẓ*, 142-143 ; *Ḫiṭaṭ*, II, 165 ; nous avons suivi le premier de ces deux textes.

gouvernerai. Tu ne me demanderas aucun compte des finances (amwāl), attendu que les impôts que je lèverai seront toujours au prorata de mes dépenses. Lorsque j'aurai pris une décision, je l'exécuterai sans attendre ton assentiment vu la distance qui sépare l'Égypte du Maġrib. C'est moi qui nommerai les cadis, les percepteurs du ḫarāğ et autres (fonctionnaires). » Al-Mu'izz entra en courroux et lui dit : « Ğa'far ! Tu (prétends) me destituer de ma royauté, t'associer à moi dans l'exercice du pouvoir, disposer à ta guise et sans me consulter des gouvernorats et des finances. Va-t-en, tu as manqué l'occasion qui t'était offerte et tu as commis une erreur de jugement ! » (Ğa'far) se retira. »

« (Ensuite) al-Mu'izz convoqua Yūsuf b. Zīrī al-Ṣanhāğī et lui dit : « Prépare-toi à assumer la lieutenance du Maġrib ! » (Le Zīrīde) trouvant (l'offre) exorbitante répondit : « O notre maître ! si toi et tes pères, Imāms issus de l'Envoyé d'Allah — qu'Allah le bénisse et le sauve — n'avez pas été heureux au Maġrib, comment l'y serai-je, moi qui ne suis qu'un Ṣanhāğien, un Berbère ! Notre maître, vous me tuez sans sabre ni lance ! » (Le calife) insista tant et si bien que (Buluggīn) finit par répondre : « O notre maître, (j'accepte, mais) à condition que tu désigneras à ta guise les cadis et les percepteurs du ḫarāğ que tu choisiras, et remettras les « renseignements » (ḫabar) à quelqu'un en qui tu auras confiance. Tu m'adjoindras à eux, et, obtempérant à leurs ordres, je punirai comme il faut tout réfractaire à leur autorité. Eux seuls exerceront le pouvoir et je ne serai que leur serviteur ! » Al-Mu'izz fut satisfait de ses propos et le remercia. Quand Buluggīn se fut retiré, le grand-oncle paternel d'al-Mu'izz, Abū Ṭālib Aḥmad, fils du Mahdī 'Ubayd Allah, fit remarquer : « O notre maître, et tu ajoutes foi aux paroles et aux promesses de Yūsuf ? — Notre oncle, répondit al-Mu'izz, quelle différence entre le discours de Yūsuf et celui de Ğa'far ! Sache, mon oncle, que le pouvoir réclamé par Ğa'far, dès le début, est bien le même que Yūsuf finira par obtenir, car avec le temps, il deviendra indépendant, mais, au départ, cette attitude est plus convenable et plus élégante aux yeux des hommes de bon sens et (un souverain) qui quitte ses états ne saurait faire mieux ! »

Dans le même ordre d'idée, presque toutes les sources prêtent à al-Mu'izz trois importantes recommandations qu'il aurait faites à Buluggīn avant leurs adieux : ne jamais exempter les ruraux de l'impôt et toujours brandir son sabre sur la tête des Berbères[7],

7. Il faut entendre les nomades Zanāta et sans doute aussi les Ḫāriğites.

ne jamais nommer à une fonction d'autorité l'un de ses frères ou de ses cousins, par crainte, de les voir s'estimer plus dignes que lui d'exercer le pouvoir, et enfin flatter les citadins[8] —ou, selon une autre version : le percepteur des impôts Abū Muḍar (Ziyādat Allah).

La Sicile demeurait l'apanage de son gouverneur, le troisième prince de la dynastie kalbite, Abū l-Qāsim 'Alī b. al-Ḥasan b. 'Alī b. Abī l-Ḥusayn al-Kalbī[9].

Toutes les provinces du Maġrib et d'Ifrīqiya étaient remises à Buluggīn sauf Tripoli[10]. Le calife ordonna aux secrétaires de chancellerie (kuttāb) d'écrire aux gouverneurs ('ummāl) et aux fonctionnaires du fisc (wulāt al-ašġāl) qu'ils devaient obéissance à son lieutenant. Quand al-Mu'izz, en route pour l'Égypte passera par Tripoli, il en confiera le commandement à l'un de ses hommes de confiance, le kutāmite 'Abd Allah b. Yaḥluf.

Avant de partir, al-Mu'izz aurait demandé aux chefs kutamiens de payer l'impôt à ses agents et essuyé un refus dont la fermeté l'aurait comblé d'aise ; c'était, dit-on, un subterfuge pour s'assurer que les Kutāma ne se soumettraient jamais aux Ṣanhāğa[11].

Cette indication est vraisemblable ; le calife a très bien pu redouter une future collusion kutāmo-ṣanhāğienne et désirer que l'indépendance des Kutāma fasse échec, ou pour le moins contrepoids, à l'hégémonie des Ṣanhāğa.

Al-Mu'izz présenta à Buluggīn la robe de lieutenance, le revêtit d'habits magnifiques et lui donna les plus beaux de ses chevaux, richement harnachés. Il lui conféra le droit de commander les troupes, de percevoir l'impôt, d'administrer les provinces et lui remit son sceau[12]. La correspondance officielle émanant de Buluggīn porta désormais cet incipit : « de 'Abd Allah Abū l-Futūḥ Yūsuf b. Zīrī, lieutenant (ḫalīfa) de l'Émir des Croyants... ».

8. Al-ḥaḍar, al-ḥāḍir ; on trouve aussi la variante : al-ḥāḍira- les habitants de la capitale. NUWAYRĪ : Abū Muḍar (kunya de Ziyādat Allah b. 'Abd Allah b. 'Abd al-Qadīm).

9. *Kāmil*, VIII, 245/trad., 370 dit par erreur . al-Ḥasan b. 'Alī b. Abī l-Ḥusayn (m. vers 359 H) ; cette confusion entre le père et le fils, lequel fut nommé gouverneur de Sicile en 360 H, se retrouve dans *Itti'āẓ*, 144 et note 4 où elle est relevée ; v. : ABŪ L-FIDĀ', *Ta'rīḫ*, II, 97 (citation d'IBN ŠADDĀD), 112 ; ZAMBAUR, Hanovre 1927, 67-69 ; *Storia*, II, 336.

10. A plus forte raison Barqa, Aġdābiya et Surt étaient-elles soustraites à l'autorité de Buluggīn.

11. *Itti'āẓ*, 140-141 ; *Ḥiṭaṭ*, II, 165 ; *al-Mu'izz*, 65-66.

12. *Mafāḫir*, 13 et *A'māl*, 451 ǧa'ala ḫātima-hu fī yadi-hi ; faut-il comprendre qu'il lui passa au doigt l'anneau dont le châton servait de sceau ?

En effet le calife venait de remplacer le nom berbère de Buluggīn[13] par celui de Yūsuf et de lui donner la kunya d'Abū l-Futūḥ (l'homme aux victoires) au lieu, semble-t-il, d'Abū Ḥabūs[14]

Il lui accorda aussi un surnom honorifique : sans doute Sayf al-Dawla[15], certains disent Sayf al-'Azīz bi-Llah[16] et même 'Uddat al-'Azīz bi-Llah[17] bien que ce surnom ait été aussi celui de son successeur al-Manṣūr. Une seule source l'appelle Buluggīn b. Zīrī Ẓahīr al-Dawla[18].

Le calife confia la perception des impôts d'Ifrīqiya[19] à Abū Muḍar Ziyādat Allah b. 'Abd Allah b. al-Qadīm[20] qu'il recommanda chaudement à son lieutenant, et la direction du ḫarāǧ à 'Abd al-Ǧabbār al-Ḫurāsānī et Ḥusayn b. Ḫalaf al-Marṣadī, non sans ordonner à ces hauts fonctionnaires d'obéir à Yūsuf b. Zīrī[21].

Al-Mu'izz quitta Sardāniya où il avait séjourné près de quatre mois[22] le jeudi 5 Ṣafar 362 H/15 nov. 972[23] en compagnie du

13. Nos sources hésitent entre : Buluqqīn, Buluǧǧīn et Bulukkīn, trois manières de noter le g dur du Berbère Bologgīn (?) ; v., outre *Kāmil*, *'Ibar*, *Bayān:* Ibn Qifṭī, II, 138 ; *Nuǧūm*, V, 70 ; *Storia*, II, 329 note 2.

14. En effet, son fils Ḥammād b. Yūsuf b. Zīrī est appelé, au moins une fois Ḥammād b. Abī Ḥabūs et Ḥabūs paraît avoir été le nom d'al-Manṣūr ; v. *Istibṣār*, trad., 100 et *infra*, note 97. Enfin Yūsuf b. Abī Ḥabūs du *Bayān*, I, 260, 262, 265-266/trad., I, 385, 389, 394-395, paraît avoir été le frère de Ḥammād.

15. *'Ibar*, VI, 155/*Berbères*, II, 10. Dans un panégyrique d'al-Mu'izz b. Bādīs, *Bayān*, I, 295, Ibn Šaraf, énumérant les surnoms honorifiques de ses pères, désigne Buluggīn par ḥusām (sabre, synonyme de sayf).

16. Al-'Azīz ne sera désigné comme héritier présomptif que peu de temps avant la mort de son père en 365 H/975 ; Ibn Ḥammād, 48/trad., 72 ; *Bayān*, I, 229/trad., I, 333 ; *A'māl*, 452. V. *infra :* p. 139.

17. Ibn Ḥammād, 48/trad., 72. Il est douteux qu'al-Manṣūr ait jamais porté le même titre honorifique que son père. On peut proposer l'explication suivante : al-Mu'izz aurait appelé Buluggīn Sayf al-Dawla, titre transformé en Sayf al-'Azīz bi-Llah par ce dernier calife ultérieurement à son avènement en 365 H/975.

18. *Naqḍ*, 2e édition, Caire 1951, 86.

19. *Kāmil:* ǧibāya amwāl Ifrīqiya ; Nuwayrī . naẓar al-dawāwīn bi-sā'ir kuwar Ifrīqiya, ǧam' al-amwāl bi-Ifrīqiya ; Ibn Ḥawqal, I, 96-97/trad., 249-250, parle d'un fait qui lui a été raconté par Ziyādat Allah Abū Muḍar b. 'Abd Allah, receveur du ḫarāǧ à Kairouan en 360 H/970-971 ; v. : Fournel, II, 357, note 4 ; *infra :* chap. X.

20. Sur son père 'Abd Allah b. Muḥammad, connu sous le nom d'Ibn al-Qadīm (ou al-Qudaym), descendant des Aġlabides et ministre du Mahdī qui le fit exécuter en 299 H/911-912, v. : Bayān, I, 167/trad., I, 233 ; al-Mu'izz, 145.

21. Nuwayrī, II, 111 ; *Kāmil*, VIII, 244/trad., 370.

22. *Kāmil*, *'Ibar*, *Mu'nis ;* en réalité trois mois et demi environ : Fournel, II, 362 et note 1.

23. Ibn Ḫallikān ; le 5 Ṣafar tombait théoriquement un vendredi ; v. : Fournel, II, 362 et note 2. On va constater d'autres décalages analogues : lundi, au lieu de mardi, 8 Rabī' I 362 H, mercredi, au lieu de jeudi, 10 Rabī' I 362 H, mercredi, au lieu de jeudi, 24 Rabī' I 362 H, samedi, au lieu de vendredi, 16 Rabī' II 362 H. *Mu'nis* dit, sans doute à tort, le 1er Ṣafar (fī awwal Ṣafar) ; correction possible : fī awā'il Ṣafar

Zīrīde. Il passa par Sfax et, arrivé à Gabès, le 11 Rabī' I/17 déc. 972, il en repartit le mercredi 10/19 déc. 972[24]. C'est au lieu-dit Ābār al-Ḫašab[25], probablement au sud de Gabès, le 11 Rabī' I/20 déc. 972, qu'il ordonna au Zīrīde de rentrer tandis que lui-même se dirigeait vers Tripoli où il arriva le mercredi 24 du même mois[26]/ 2 janv. 973 et se remit en route le samedi 16 Rabī' II 362 H/24 janv. 973[27].

Un corps de troupe abandonna le calife et se réfugia dans les monts du Nafūsa où il fut poursuivi en vain[28].

C'est sans doute à Tripoli ou dans les parages qu'al-Mu'izz demanda aux deux chefs abāḍites, anciens rebelles, Abū Nūḥ et Abū Ḫazar de l'accompagner. Le premier se défila simulant une maladie, tandis que le second suivit al-Mu'izz qui le combla de richesses. Au Caire, les faveurs dont jouit celui qu'on appelait le « savant ('ālim) du Maġrib » suscitèrent la jalousie des vizirs et des courtisans du Fāṭimide. On nous le montre enseignant la doctrine (abāḍite) à une vingtaine d'étudiants dont il assurait l'entretien[29].

Après avoir fait ses adieux à son suzerain, Buluggīn s'empressa de rentrer à Kairouan le jour même, jeudi 11 Rabī' I 362 H/20 déc. 972[30]. Les Kairouanais se portèrent à sa rencontre et lui firent un accueil chaleureux. Il s'installa dans le palais d'al-Ḫu'izz à Ṣabra-al-Manṣūriyya, où il séjourna plusieurs mois[31]. Il désigna les gouverneurs ('ummāl, wulāt) et les percepteurs d'impôts (ǧubāt al-amwāl).

Il eut à mater un soulèvement ḫāriǧite dans la région de Gabès.

(dans les premiers jours de Ṣafar). *Mafāḫir:* fī ṣadr Rabī' al-awwal (au début de Rabī' I) ; il faut sans doute lire : bi-Sardāniya au lieu de : bi-fursāni-hi.

24. Date de l'arrivée dp. *A'māl* et du départ dp. *Mu'nis*.

25. Dp. *A'māl* seulement ; à identifier. Idrīsī, 141-142 place Abār Ḫabt entre Gabès et Tripoli, au delà d'al-Fawwāra située à 30 lieues de Gabès ; Ibn Ḫurdaḏbeh situe aussi al-Fawwāra à 30 lieues au sud de Gabès, v. : R. Blachère, *Extraits des principaux géographes arabes*, 25. Une seule source, *Berbères*, II, 10, dit que Buluggīn accompagna le calife jusqu'aux environs de Sfax. La date du 11 est donnée par *Mafāḫir*, 13.

26. *Mu'nis*.

27. Nuwayrī, *Mu'nis*. Il arriva à Alexandrie à la fin de Ša'bān et fit son entrée au Caire le 5 Ramaḍān 362/ 9 juin 973, précédé des cercueils de ses pères.

28. Dp. *Kāmil*, VIII, 244-245/trad., 371, seulement.

29. Šammāḫī, 354-355.

30. Nuwayrī, *Mu'nis; Mafāḫir* ne donne pas le jour.

31. Si, comme on le verra, Buluggīn ne quitta la capitale pour le Maġrib qu'en Ša'bān, on ne peut suivre l'auteur du *Mu'nis*, 74, qui affirme qu'il demeura deux mois à Kairouan-al-Manṣūriyya, car il s'agirait d'au moins quatre mois.

Les faubourgs furent pillés, incendiés et la ville investie par les rebelles qui furent sévèrement défaits[32].

Quand il eut ordonné l'administration et calmé les esprits, Buluggīn tourna ses regards vers l'ouest, conformément à ses propres desseins et aux injonctions de son maître qui lui aurait prescrit d'inaugurer son règne par une campagne au Maġrib afin d'en extirper les germes de révolte et l'influence des Umayyades d'Espagne[33].

Expédition de Buluggīn au Maġrib central[34]. — Le Zīrīde partit pour le Maġrib en Ša'bān 362 H/7 mai-4 juin 973[35], à la tête d'une armée ṣanhāǧienne et d'un corps kutāmien qu'al-Mu'izz avait laissé en Ifrīqiya[36] ; précieuse indication prouvant que tous les Kutāma n'avaient pas suivi le calife en Égypte ; une partie d'entre eux avait donc été placée sous les ordres de l'émir vassal.

Arrivé à Baghai, il y nomma un gouverneur auquel il recommanda l'aménité. Grâce à cette attitude, les gens de Baghai rentrèrent dans l'obéissance. Mais, tandis que Buluggīn avait repris sa route, on ne nous dit pas en quelle direction, sans doute vers l'ouest, ils se révoltèrent contre leur nouveau gouverneur, le battirent et se retranchèrent derrière les murailles de leur ville. Des troupes envoyées par Buluggīn ayant essuyé un échec, l'émir se disposait à marcher contre les rebelles, quand un messager de Ḫalūf b. Abī Muḥammad[37], gouverneur (ʿāmil) de Tiaret, vint lui annoncer que ce dernier avait été chassé par ses administrés.

32. C'est vraisemblablement alors qu'il faut placer les faits suivants narrés par Ibn Ḥawqal (m. après 367 H/977) I, 70/trad., 170 : un grand nombre de trublions de la région de Gabès, hérétiques (abāḍites) toujours en révolte, se portèrent contre Gabès ; ils incendièrent le faubourg, investirent la place et pillèrent les biens des commerçants et des tributaires (ahl al-ḏimma) mais Allah anéantit tous ceux qui en avaient voulu à la ville ; ensuite, le chef (zaʿīm) des Ṣanhāǧa — le texte ne précise pas davantage — se porta à leur rencontre et on donnait une dizaine (de captifs) pour un kisā'. V. *infra* : p. 165, note 206.

33. *ʿIbar*, VI, 155/*Berbères*, II, 9. On lit dans Šammāḫī, 354-355, que le calife lui avait recommandé de s'en donner à cœur joie contre les Zanāta et les Mazāta, ajoutant : « Je t'ai laissé en Ifrīqiya 100 000 « stations » (manzil), place en chacune d'elles un cavalier ; cela suffira à contenir tous ceux qui te combattront. »

34. Nuwayrī, II, 111-112 ; *Kāmil*, VIII, 245/trad., 372-373 ; *ʿIbar*, VI, 156 ; *Berbères*, II, 10, 149, III, 255 ; *Mafāḫir*, 13 ; *Muʿnis*, 74 ; *Illiʿāẓ*, 198 ; Fournel, II, 363 ; *Espagne Musulmane*, II, 188-189.

35. Nuwayrī, *Mafāḫir ; Muʿnis* donne Ša'bān 363 H en se trompant certainement d'un an, d'autant plus que cette source tardive est la seule à dire que Buluggīn, de retour à Ṣabra-al-Manṣūriyya n'y avait séjourné que deux mois.

36. *ʿIbar*, VI, 156/*Berbères*, II, 10.

37. Dp. Nuwayrī : al-Ḫalūf b. Muḥammad, appelé quelques lignes plus loin Ḫalūf b. Abī Muḥammad qui paraît être la meilleure leçon.

Buluggīn partit les châtier et enleva Tiaret de vive force en Ramaḍān 362 H/5 juin-4 juil. 973. Il massacra les hommes, réduisit femmes et enfants en esclavage, pilla et incendia la ville.

Il se disposait à se porter enfin contre Baghai, certainement toujours en dissidence, quand il apprit que les Zanāta venaient d'occuper Tlemcen. Il marcha contre eux, mais ils fuirent devant lui. Après un siège assez long, cette ville lui fit sa soumission. Il pardonna aux rebelles, mais les déporta à Ašīr auprès de laquelle ils édifièrent une nouvelle cité qu'ils nommèrent Tlemcen[38].

Mais al-Mu'izz lui ayant intimé l'ordre de ne pas s'enfoncer davantage à l'ouest, Buluggīn reprit la route de Kairouan. On ne sait pas si, au passage, il récupéra Baghai, mais c'est possible. La date de son retour paraît devoir être antérieure à Ṣafar 363 H/ nov. 973, puisqu'on nous dit qu'en ce mois-là, on promena, au Caire, près de 200 têtes provenant du Maġrib[39]; il doit s'agir de trophées expédiés par Buluggīn à son suzerain après son retour en Ifrīqiya.

En Rabī' I 363 H/30 nov.-29-déc. 973[40], il retourna au Maġrib, vraisemblablement à Ašīr, après avoir nommé gouverneur de Kairouan et de Ṣabra, un certain Ğa'far b. Tammart[41] auquel il avait laissé de nombreux cavaliers.

Nomination de 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib comme gouverneur d'Ifrīqiya[42]. — A la mort de Ğa'far b. Tammart, gouverneur de Kairouan et de Ṣabra-al-Manṣūriyya, en Ğumādā II 363 H/ 27 fév.-27 mars 974, Ziyādat Allah b. al-Qadīm prévint Abū l-Futūḥ Yūsuf (Buluggīn) et lui demanda de lui envoyer en remplacement du défunt, un personnage pour l'aider dans l'administration du pays. L'émir désigna 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib al-Tamīmī. Ce personnage était le fils d'un prince aġlabide, Muḥammad, qui, à l'avènement des Fāṭimides s'était enfui dans le Nafzāwa. C'est là qu'il était né et avait été élevé par son oncle maternel Ṣāliḥ. Doué de grands talents épistolaires[43], excellent orateur et connaissant parfaitement l'arabe et le berbère, il avait été pris tout jeune au service de Zīrī comme kātib (secrétaire ou

38. *Kāmil*, Nuwayrī : Tilinsān (faute de copiste ou altération voulue de Tilimsān ?).
39. *Itti'āẓ*, 198.
40. Dp. Nuwayrī qui ne spécifie cependant pas l'année.
41. Nuwayrī, mss : تمرت et نموت (يموت?).
42. Nuwayrī, II, 112-113 ; *Kāmil*, VIII, 245/trad., 373 ; *'Ibar*, VI, 157/*Berbères*, II, 13 et note 3 ; *Mafāḫir*, 13 ; *Bayān*, I, 230/trad., I, 335.
43. Nuwayrī : ta'allama l-ḫaṭṭ wa-l-tarsīl.

mieux secrétaire de chancellerie) et, à son avènement, Buluggīn l'avait maintenu dans son poste et comblé d'honneurs.

Or, sans qu'on sache pour quelle raison, il refusa avec énergie et à plusieurs reprises le poste offert. De guerre lasse, l'émir convoqua Ḥabūs[44] b. Zīrī, Karāma b. Ibrāhīm, Kabbāb b. Zīrī, Ḫalūf b. Abī Muḥammad et, ayant fait venir le récalcitrant, leur demanda quel traitement méritait quiconque lui désobéissait et refusait de se rendre en Ifrīqiya en qualité de vice-émir. Ils répondirent qu'un tel crime méritait le châtiment suprême ; ils le sommèrent d'obtempérer, le menaçant de le punir de mort s'il refusait encore. 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib finit par capituler et, à contre-cœur, se rendit en Ifrīqiya. Quand il arriva à Kairouan, Ziyādat Allah b. al-Qadīm se porta à sa rencontre. Les deux hommes mirent pied à terre et s'embrassèrent. Pendant un temps ils s'entendirent à merveille.

Mais leurs rapports s'envenimèrent et ce fut la lutte ouverte. Buluggīn paraît avoir soutenu son lieutenant (ḫalīfa) auquel il conservait toute sa confiance contre Ziyādat Allah b. al-Qadīm qui aurait été avant tout à la dévotion du calife dont il avait été le « kātib »[45]. On ignore les détails de cette rivalité qui suscita de graves troubles à Kairouan. Elle se termina par la victoire de 'Abd Allah qui arrêta Ziyādat Allah et se trouva ainsi, le 8 Rabī' I 364 H/26 nov. 974, seul à la tête des affaires. Ziyādat Allah b. al-Qadīm avait été en fonction deux ans et un mois et demi[46]. On ne sait s'il fut envoyé par 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib à Buluggīn qui le jeta en prison, ou s'il fut emprisonné par son rival dans sa propre geôle. Quoiqu'il en soit, il devait mourir en prison le mercredi 11 Ǧumādā I, 366 H/5 janv. 977[47] ; 'Abd Allah l'aurait fait périr dans les supplices[48].

Comment expliquer que l'émir soit demeuré au Maġrib central où sa présence ne paraît pas s'être imposée, pendant toute la durée d'une crise aussi grave ? Il est invraisemblable qu'il se soit désintéressé à ce point de l'Ifrīqiya. Tout en favorisant son lieutenant, peut-être n'a-t-il pas voulu se poser en adversaire déclaré du

44. Dp. Nuwayrī dont le texte porte : Ǧuyūš, altération probable de Ḥabūs.

45. C'est ce que paraît affirmer l'anonyme des *Mafāḫir al-Barbar* dont le texte est altéré et ambigu ; Ziyādat Allah y est appelé Kātib de Ma'add (al-Mu'izz li-Dīn Allah). *Bayān* dit tantôt Qudaym, I, 230, tantôt Qadīm, I, 167.

46. Cette précision ainsi que la date précédente dp. Nuwayrī.

47. Cette date est fournie par Nuwayrī qui affirme que 'Abd Allah l'envoya à Buluggīn et qu'il mourut en prison, sans préciser davantage.

48. Dp. *Bayān* qui le fait mourir en 366 H dans la prison de 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib.

favori de son suzerain. Tout se passe comme si, bien que de connivence avec 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib, il avait désiré demeurer en dehors du conflit afin de lui conserver le caractère d'une révolution spécifiquement ifrīqiyenne. C'est pourquoi on est tenté d'admettre que la bourgeoisie kairouanaise soutint l'ambition du lieutenant de Buluggīn. De là à supposer que ce coup d'état répondait aux aspirations profondes du mālikisme kairouanais, impatient de secouer le joug šī'ite, il n'y a qu'un pas, facile à franchir. On aurait donc affaire à une première manifestation du désir qu'avait déjà l'Ifrīqiya sunnite de s'affranchir. Que les Kutāma semblent avoir quelque peu pris fait et cause pour Ziyādat Allah b. al-Qadīm, voilà de quoi étayer singulièrement notre hypothèse.

Révolte de Ḫalaf b. Ḫayr et soumission de Baghai[49]. — Peu de temps après la destitution de Ziyādat Allah b. al-Qadīm, Ḫalaf b. Ḫayr, de la tribu des Banū Harāš (?)[50], se retrancha avec des Berbères appartenant à d'autres tribus, dans une forteresse (qal'a) de son pays. On suppose qu'il s'agit d'un kutāmite qui aurait pris fait et cause pour l'homme du calife contre le lieutenant de Buluggīn. Tous ceux qui s'étaient révoltés en faveur de Ziyādat Allah, probablement les Kutāma laissés en Ifrīqiya par al-Mu'izz, le rejoignirent.

'Abd Allah écrivit à Buluggīn qu'il tenait toute l'Ifrīqiya et qu'il n'avait à craindre que de Ḫalaf b. Ḫayr et de ses partisans.

Buluggīn attaqua donc la forteresse avec des troupes imposantes, l'investit et l'enleva le quatrième jour du siège. Ḫalaf b. Ḫayr lui échappa, mais d'innombrables rebelles furent massacrés et 7.000 têtes envoyées à Kairouan où 'Abd Allah les exhiba en procession avant de les expédier en Égypte. Le nombre des déportés dépassa celui des tués et tout ce qui se trouvait dans la place fut pris comme butin.

Ḫalaf b. Ḫayr gagna le pays des Kutāma et Buluggīn de leur faire savoir que quiconque le défendrait ou l'hébergerait serait considéré comme hors la loi et traité en conséquence. Les gens auprès desquels le rebelle s'était rendu le livrèrent à l'émir ainsi que son fils, son frère et cinq cousins paternels. Buluggīn récompensa ceux qui lui avaient rendu cet éminent service et adressa les prisonniers à 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib, lui ordonnant

49. Nuwayrī, II, 113-114 ; *Kāmil*, VIII, 245/trad., 373 ; dans cette dernière source : Ḫalaf b. Ḥusayn.

50. Nuwayrī.

de les promener ignominieusement sur des chameaux. Ce dernier exécuta l'ordre puis fit crucifier et décapiter les misérables dont il envoya les têtes en Égypte.

Lorsque Buluggīn se fut emparé de la forteresse, il choisit parmi les vaincus quatre mille mercenaires (ʿabīd) qu'il ne voulait pas laisser là à cause de leur courage et de leur proximité ; il désirait les prendre à son service. L'un d'eux demanda à rencontrer l'émir, prétextant avoir un conseil à lui donner. On lui désigna, par erreur involontaire, un cousin de Buluggīn, nommé Ibrāhīm b. Yazīd, qui était le sosie de l'émir. Quand il fut près d'Ibrāhīm, il lui ouvrit le ventre d'un coup de couteau ; les intestins à l'air, sa victime s'effondra et rendit l'âme. Le meurtrier avait voulu venger son maître tué par Buluggīn dans la forteresse[51]. L'émir fit aussitôt massacrer tous les autres mercenaires qu'il avait eu l'intention d'enrôler.

Ensuite, il dépêcha dix Kairouanais aux habitants de Baghai pour leur demander de se soumettre et les avertir qu'en cas de refus, ils subiraient le même sort que les partisans de Ḫalaf b. Ḫayr. Ils acceptèrent. Et l'émir d'exiger que la ville fût livrée et évacuée. Il la démantela et la mit en ruines, mais laissa le faubourg intact. Après cette opération, il rentra en Ifrīqiya probablement au début de 365 H/fin 975.

Relations avec les Fāṭimides. — Buluggīn venait d'adresser des cadeaux à al-Muʿizz quand il apprit la mort du calife survenue en Rabīʿ II 365 H/8 déc. 975-5 janv. 976[52], et l'avènement de son successeur al-ʿAzīz bi-Llah ; il fit revenir le convoi de Tripoli. En Ǧumādā II 365 H/5 fév.-4 mars 976, il envoya au nouveau calife d'autres cadeaux qu'il accompagna on ne sait jusqu'où et regagna Raqqāda. Les Kairouanais se portèrent à sa rencontre ; il leur fit bon accueil et les reçut somptueusement. Ensuite, après avoir été salué par les cadis et les šayḫs venus lui faire leurs adieux, il se transporta à Faḥṣ Abī Ṣāliḥ où il arriva le 27 Raǧab 365 H/31 mars 976[53].

Al-ʿAzīz envoya des dīnārs frappés à son nom au Maġrib où ils furent mis en circulation et confirma Buluggīn dans son gouvernement[54].

51. Nuwayrī ; le texte précise qu'il était « ġulām » de son maître.

52. Il y a désaccord sur la date exacte de sa mort, v. . *Bayān*, I, 229/trad., I, 333 ; *Kāmil*, VIII, 263-264 ; *Ḫiṭaṭ*, VI, 66, cité en appendice dans *Itti'āẓ*, 294 ; Ibn Ḫallikān, II, 103 ; Fournel, II, 366-367.

53. *Bayān*, I, 229/trad., I, 333-334 ; *Muʾnis*, 74 ; actuel Pont du Fahs.

54. *Kāmil*, VIII, 263-264/trad., 377 ; *Ḫiṭaṭ*, VI, 60 ; *Itti'āẓ*, 294.

Fiscalité de 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib[55]. — En 366 H/30 août 976-18 août 977 et, semble-t-il, après la mort de Ziyādat Allah b. al-Qadīm (11 Ǧumādā I 366 H/5 janv. 977), 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib, « gouverneur d'Ifrīqiya et de Kairouan », convoqua la population (kairouanaise), se saisit des six cents notables les plus riches et les frappa d'une contribution variable, allant de 10 000 dīnārs pour certains à 1 seul pour d'autres. Cette taxation s'effectua dans toutes les provinces et des sommes considérables furent rassemblées à Kairouan qui, à elle seule, y était pour plus de 400 000 dīnārs d'or. Seuls les juristes, les dévots, les lettrés et les gens du sultan avaient été exemptés.

Finalement, un ordre arriva d'Égypte enjoignant à Buluggīn de mettre fin à ces exigences. 'Abd Allah relâcha ceux qu'il détenait encore vers la fin de Šawwal 366 H/juin 977. Sur l'ordre de l'émir, il expédia au calife tout l'argent ainsi recueilli, dans des sachets (ṣurra) dont chacun était étiqueté au nom du contribuable qui l'avait déboursé. Ces fonds quittèrent al-Manṣūriyya le 24 Ǧumādā II 367 H/6 fév. 978. Al-'Azīz les reçut mais fit restituer une partie des sachets à leurs propriétaires.

On a l'impression que 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib, à peine son coup réussi, ait voulu, fut-ce au prix d'un excès de zèle dangereux pour sa popularité, gagner les bonnes grâces du calife et se faire pardonner la destitution de Ziyādat Allah b. al-Qadīm. Mais cette fiscalité exorbitante dont le produit était destiné au calife ne fut peut-être qu'une manœuvre adroite pour fléchir le suzerain sur le point d'être sollicité par son vassal zīrīde.

C'est en effet, la même année, en 367 H/19 août 977-8 août 978, que Buluggīn demanda au Fāṭimide qui la lui accorda peu après, la cession de Tripoli, Surt et Aǧdābiya. Ce geste consacrait la quasi-indépendance de l'émir, cinq ans seulement après sa nomination. Les Fāṭimides se désintéressaient de plus en plus du Maġrib et le Zīrīde avait leur confiance.

Après le départ du gouverneur fāṭimide de cette contrée, 'Abd Allah b. Yaḥluf, un kutāmite, sans doute rappelé au Caire, Buluggīn la confia à un certain Yaḥyā b. Ḫalīfa al-Milyānī qu'il révoqua au bout de quelques mois. Il le remplaça par Tamṣūlat b. Bakkār, affranchi qu'il aimait beaucoup et qui commandait alors Bône. Ce personnage demeura en fonction à Tripoli une vingtaine d'années[56].

55. *Bayān*, I, 230/trad., I, 335 ; *Manāqib*, 252-253 et note 142.

56. Nuwayrī, II, 114 ; *Kāmil*, VIII, 263-264/trad., 377 ; *Bayān*, I, 230/trad., I, 335-336 ; *Berbères*, II, 10, III, 262 ; *Mu'nis*, 75. L'auteur abāḍite Šammāḫī, 336-337,

En 367 H/977-978, le calife al-'Azīz donna pour chef aux pèlerins qui se rendaient à La Mecque où la ḫuṭba se faisait en son nom, Bādīs b. Zīrī, frère de Buluggīn. Arrivé aux lieux saints, des voleurs lui offrirent 50 000 dirhams pour qu'il les laissât libres d'opérer pendant les fêtes du Pèlerinage. Feignant d'accepter, il demanda à traiter avec toute la bande et quand ils furent venus le trouver, au nombre d'une trentaine, et qu'ils lui eurent juré qu'ils étaient tous là, il leur fit couper les mains[57].

Dans la nuit (du 4 au) mercredi 5 Rabī' I 369 H/30 sept. 979, une langue de feu apparut dans le ciel ifrīqiyen et la population effrayée de se précipiter dans les mosquées pour implorer la clémence divine. Le lendemain, manifestement à la faveur de cette panique, deux fils de Zīrī, Kabbāb et Maġnīn, s'échappèrent du palais de Buluggīn qui les y avait incarcérés sans qu'on sache pour quel crime.

Déguisés en femmes, ils sortirent avec un groupe de femmes venues leur rendre visite. Leurs esclaves ('abīd) leur fournirent des chevaux et des armes si bien qu'ils purent se réfugier au Caire. Al-'Azīz leur accorda l'hospitalité, des robes d'honneur et des cadeaux et ils demeurèrent auprès de lui jusqu'à la fin de l'année. En 370 H/17 juil. 980-6 juil. 981, le calife les renvoya à leur frère avec ordre de leur pardonner et de ne rien entreprendre contre eux ; Buluggīn s'exécuta[58].

La même année, le Zīrīde en expédition au Maġrib dépêcha son fils al-Manṣūr à Kairouan pour y préparer un cadeau destiné au suzerain du Caire. Al-Manṣūr arriva à Raqqāda où il séjourna un certain temps. Il expédia le cadeau en Égypte. Ce fut le premier don offert à al-'Azīz par ses soins. Né à Ašīr où il avait résidé jusqu'alors, il n'était encore jamais venu en Ifrīqiya. Une fois sa mission remplie, il regagna le Maġrib[59].

dénonce les exactions commises dans le Nafūsa par « Tamṣūlat, affranchi (mawlā) d'al-Mu'izz b. Bādīs (sic) » qui contraignit le šayḫ ḫāriǧite Abū l-Ḫayr Tūzīn al-Zawāġī à lui verser 100 dīnārs. Il s'agit indubitablement de Tamṣūlat b. Bakkār qui aurait été un affranchi d'al-Mu'izz li-Dīn Allah.

57. *Kāmil*, trad., 389 ; Suyūṭī, *Ḥusn al-Muḥāḍara*, II, 168.

58. *Bayān*, I, 237-238/trad., I, 347-348 ; *Kāmil*, trad., 389 ; théoriquement le 5 était un mardi. Kāmil passe sous silence l'affaire des frères de Buluggīn mais signale les tremblements de terre de Mahdia qui durèrent 40 jours et l'apparition de la langue de feu sous l'année 367 H, sans doute à la suite de la confusion si fréquente en paléographie arabe entre 7 et 9. Indication à rapprocher de ce passage de *Bayān*, I, 238/trad., I, 349 « (En 371 H), il se produisit, à Mahdia, en Ǧumādā I de cette année là, des tremblements de terre qui durèrent tout le mois et les 10 jours suivants. La terre tremblait plusieurs fois par jour si bien que la plupart des habitants s'enfuirent, abandonnant leurs demeures et ce qu'elles renfermaient. »

59. *Mu'nis*, 75.

En 371 H/7 juil. 981-25 juin 982, on verra le Fāṭimide demander à Buluggīn, pourtant engagé alors à fond au Maġrib, de lui envoyer ses principaux parents et le meilleur de sa cavalerie et essuyer un refus motivé[60].

Pendant la dernière expédition de Buluggīn au Maġrib extrême, 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib mit à profit la longue absence de son maître (Ša'bān 368 H-Ḏū l-Ḥiǧǧa 373 H/mars 979-mai 984) pour consolider sa puissance et, qui sait, se préparer à assouvir d'ambitieux projets. En effet, on nous dit qu'en 373 H/15 juin 983-3 juin 984, il acheta des milliers d'esclaves soudanais qu'il établit à al-Manṣūriyya. Chaque gouverneur ('āmil) avait été contraint de lui verser une quote-part correspondant à l'achat de trente esclaves ou d'un nombre moindre. Les percepteurs du ḫarāǧ et les hauts dignitaires furent taxés de la même façon[61] Il construisit une « maison de fer » (bayt al-ḥadīd) dans laquelle il entassa des richesses, puis, une « maison de bois » (bayt al-ḫašāb) qu'il remplit pareillement. Il laissa Ğa'far b. Ḥabīb à al-Manṣūriyya et se rendit à Mahdia ainsi qu'il faisait tous les ans[62].

Coup d'œil sur le Maroc de 362 à 368 H/fin 972-début 979[63] — Après le départ d'al-Mu'izz pour l'Égypte, les Umayyades d'Espagne qui ne possédaient plus guère alors que Ceuta, avaient réussi à battre les Idrīsides. Depuis 365 H/fin 975, ils avaient chargé Ğa'far b. 'Alī b. Ḥamdūn et son frère Yaḥyā d'aller organiser, au Maroc septentrional, une armée recrutée sur place. Ces derniers furent bien accueillis par les Zanāta qui leur fournirent des cavaliers. A la mort d'al-Ḥakam II (366 H/976), leur autorité était reconnue par les chefs des Maġrāwa, Zīrī b. 'Aṭiyya, et son frère Muqātil ainsi que par le chef des Banū Ifran, Yaddū b. Ya'lā, et les Miknāsa.

Des Idrīsides, dont Ḥasan b. Gannūn, s'étaient rendus, vers 365 H/975-976, via l'Ifrīqiya, auprès du Fāṭimide al-'Azīz qui leur avait réservé un bon accueil, promettant même à Ḥasan b. Gannūn de l'aider à recouvrer son trône.

Entre temps, Ibn Abī 'Āmir avait intensifié la politique prozanātienne et fortifié puissamment Ceuta. A la suite d'une mésintelligence entre les deux frères, Yaḥyā s'était emparé de Baṣra

60. V. *infra* : p. 58.

61. *Bayān*, I, 238/trad., I, 349.

62. *Ibidem*.

63. *Mafāḫir*, 8-16 ; *Berbères*, II, 151-152, 556-557 ; *Bayān*, II, 404-411 ; *Espagne Musulmane*, II, 189-196, 259-261, importantes références, p. 259 ; *Histoire du Maroc*, I, 187 ; FOURNEL, II, 355-357, 363-364.

et Ğa'far, après avoir lancé une expédition malheureuse contre les Barġawāṭa, était rentré en Espagne après avoir remis le gouvernement du Maġrib à Yaḥyā (367 H/978)[64].

Rappelons qu'à la suite de la destitution de son collègue Ğa'far b. 'Uṯmān al-Muṣḥafī (Ša'bān 367 H/mars 978), Ibn Abī 'Āmir s'était rendu complètement maître du pouvoir umayyade[65].

C'est vraisemblablement la même année[66], peut-être en Ša'bān, que le puissant émir maġrāwien vassal des Umayyades, Ḫazrūn b. Fulful b. Ḫazar al-Zanātī, attaqua Siğilmāssa avec des forces considérables. Après la conquête de cette ville par Ğawhar, elle était retombée aux mains des abāḍites et se trouvait alors gouvernée par un Midrāride, qui s'était affublé d'un titre califien : al-Mu'tazz bi-Llah. Une violente bataille opposa les adversaires ; la ville fut prise et la tête du Midrāride, tué le 25 Ramaḍān 367 H/6 mai 978, expédiée par le vainqueur à Cordoue. Pour la première fois, les Umayyades étaient proclamés à Siğilmāssa dont Ḫazrūn fut officiellement investi. Cet accroissement de la puissance zanātienne allait provoquer une vigoureuse riposte ṣanhāğienne.

Grande expédition au Maġrib et mort de Buluggīn. Première phase jusqu'à la prise de Baṣra[67]. — Buluggīn partit d'Ifrīqiya à la conquête de l'ouest, le mercredi 24 Ša'bān 368 H/27 mars 979[68]. Le laconisme des sources ajoute à la fulgurance de la première phase de la campagne. A la tête d'à peine six mille cavaliers

64. *Bayān*, I, 230-231/trad., I, 336 se trompe certainement en disant que Buluggīn assiéga Ceuta en 367 H (au lieu de 369 H) et qu'Ibn Abī 'Āmir lui envoya la tête de Ğa'far b. Alī pour lui être agréable, puisque le même auteur, éd. Dozy, II, 300-301/trad., II, 466-467, le fait mourir en 372 H. *Mu'nis*, 72-73, dit, à tort, qu'Ibn Abī 'Āmir exécuta Ğa'far b. Alī en 367 H (au lieu de 372 H) et qu'il expédia sa tête à Buluggīn. Ces faits sont à replacer en 372 H.

65. *Bayān*, éd. Dozy, II, 285-295/trad., II, 444-457 ; *Maʃāḫir*, 16, qui dit, à tort Ša'bān 369 H, par suite de la confusion traditionnelle en paléographie arabe entre 7 et 9.

66. *Bayān*, I, 230-231/trad., I, 336 ; *Maʃāḫir*, 16 : 376 H, sans doute pour 367 H, à la suite d'une interversion de chiffre ; en haut de la page 16, la date de Ša'bān 369 H (pour 367 H), est celle de la prise du pouvoir par Ibn Abī 'Āmir ; cet ouvrage insiste sur le fait que l'arrivée à Cordoue de la tête d'al-Mu'tazz fut pour Ibn Abī 'Āmir presque un don de joyeux avènement ; à la page suivante, il est dit que c'est à la suite de la conquête de Siğilmāssa que Buluggīn entreprit son expédition « au début de 369 H ». *Kāmil*, VIII, 264/trad., 378, donne la date de 365 H ; *Espagne musulmane*, II, 261 : Printemps 980/Ša'bān 369 H ; Ibn Ḥawqal, I, 107 ; Fournel, II, 355 et note 5.

67. *Bayān*, I, 230-232/trad., I, 336-337, éd. Dozy, II, 316/trad., II, 490 ; *'Ibar*, VI, 156; *Berbères*, II, 11-12, III, 236, 256 ; *Maʃāḫir*, 16-18 ; *Mu'nis*, 74 ; *Espagne Musulmane*, II, 261-262 ; *Histoire du Maroc*, I, 187-188.

68. *Bayān*, I, 231 qui donne le jour (théoriquement : jeudi) ; les sources s'accordent pour dire que l'expédition se déroula en 369 H.

d'élite[69], il fonça sur Fès qu'il paraît avoir enlevée sans difficulté à ses deux gouverneurs, celui du quartier des Kairouanais, qui fut tué, et celui du quartier des Andalous qui accompagna le vainqueur jusqu'aux environs de Ceuta[70].

C'est pendant le séjour de Buluggīn à Fès que fut construit pour la Mosquée des Andalous où il se trouve encore, un minbar dont le dossier remployé plus tard, porte la date de Šawwāl 369 H/20 avril-18 mai 980[71].

Buluggīn s'empara ensuite de Siğilmāssa[72] où les Zanāta s'étaient rassemblés. Il les défit et mit à mort l'émir des Maġrāwa, Ibn Ḫazar[73]. La province d'al-Hibṭ fut subjuguée ensuite. Tous les gouverneurs umayyades et les Zanāta ifranides et maġrāwiens[74] s'enfuirent en direction de Ceuta, y compris Yaḥya b. 'Alī, chef (ṣāḥib) de Baṣra.

L'émir les talonna jusqu'à Ceuta. Il parvint au sommet de la colline de Tétouan après une progression difficile à travers des broussailles qu'il fallut couper et brûler, et, du haut du Ğabal al-Nūr qui domine la ville, il découvrit le camp zanātien au pied des remparts de la forteresse. Il fut impressionné par la multitude qui y était rassemblée et l'importance des renforts affluant d'Espagne. L'émir maġrāwien Muḥammad b. al-Ḫayr avait été alerter Ibn Abī 'Āmir qui avait conduit en personne une armée jusqu'à Algésiras d'où il l'avait faite passer à Ceuta. Il en avait confié le commandement à Ğa'far b. 'Alī auquel il avait remis cent charges d'or. Après avoir traversé le détroit, ce général avait rallié les chefs zanātiens et disposé ses forces en ordre de bataille sous les murs de Ceuta. Devant ce spectacle, Buluggīn consulta les siens ainsi que l'ex-gouverneur de Fès qui l'avait suivi, 'Abd al-Karīm. Ce dernier lui conseilla de renoncer à attaquer la place, faisant valoir que, faute d'issue, l'ennemi se défendrait

69. *Mafāḫir*, 17.

70. *Qirṭās*.

71. H. TERRASSE, *La Mosquée des Andalous*, *Publ. de l'Institut des Hautes Études marocaines*, XXXVIII, Paris, s. d.

72. Dp. *Berbères*, III, 256, Wānnūdīn b. Ḫazrūn b. Fulful avait succédé à son père à Siğilmāssa ; *Espagne musulmane*, II, 261 ; *Mafāḫir*, 16.

73. *'Ibar*, VI, 156/*Berbères*, II, 11 ; le traducteur a cru devoir rétablir : (al-Kheir) Ibn Khazer. De toute façon, il ne peut s'agir de Wānnūdīn et encore moins d'al-Ḫayr b. Muḥammad b. al-Ḫayr b. Muḥammad b. Ḫazar exécuté par Buluggīn au début de 361 H/automne 971.

74. *Mafāḫir*, 17 : Yaddū b. Ya'lā, les deux fils de 'Aṭiyya et autres Banū Ḫazar, et Yaḥya b. 'Alī, chef de Baṣra. *Berbères*, II, 11 : les familles de Ya'la b. Muḥammad al-Ifranī, de 'Aṭiyya b. Ḫazar et de Fulful b. Ḫazar. *Berbères* III, 236 : les Banū Ḫazar et les Banū Muḥammad b. Ṣāliḥ.

désespérément et que l'émir risquait d'être pris à revers par les Zanāta de l'arrière-pays, sans même pouvoir s'échapper en cas de défaite ; d'ailleurs, l'emporterait-il, que ce serait au prix de pertes énormes. Buluggīn ayant longuement réfléchi aurait fait exécuter 'Abd al-Karīm pour éviter, dit-on, que les Zanāta n'aient vent du plan qu'il avait exposé et aussi pour se débarrasser d'un personnage redoutable.

Devant l'impossibilité de réduire la place sans l'appui d'une flotte capable d'intercepter les renforts provenant d'Espagne et l'insuffisance de ses effectifs, le Zīrīde décida de ne pas attaquer Ceuta qu'il aurait comparée à une vipère prête à mordre.

Il se rabattit sur Baṣra qu'il prit, pilla et démantela[75]. Les Zanāta regagnèrent leurs territoires. Il marcha ensuite sur Aṣīla[76] dont il dut s'emparer, bien qu'on ne nous le dise pas, et de là s'en prit aux Barġawāṭa[77].

Ibn Ḫaldūn[78] signale que lorsqu'il eut repoussé les Maġrāwa et les Banū Ifran au Maġrib extrême, Buluggīn permit aux Banū Wamānnū et aux Banū Ilūmī de rester dans les contrées qu'ils occupaient. Ces deux tribus devinrent des auxiliaires des Ṣanhāğa. Il est malheureusement difficile de dire si ce ralliement de tribus qui paraissent être miknāsiennes fut consécutif à l'expédition de 360-361 H ou à celle de 368-373 H.

Ailleurs[79], avec autant d'imprécision chronologique, le même historien déclare que lorsque Buluggīn eut enlevé le Maġrib central aux émirs maġrāwiens, les Banū Ḫazar, les Miknāsa formèrent une alliance avec lui et servirent désormais d'auxiliaires aux Zīrīdes.

Deuxième phase: Expédition contre les Barġawāṭa[80]. — Le roi de ces curieux hérétiques et qui se donnait pour prophète, était alors Ṣāliḥ b. 'Īsā b. Abī l-Anṣār[81]. Buluggīn les tailla en pièces

75. *Bayān*, I, 235-237/trad., I, 344-346, consacre une notice à Baṣra.

76. Notice sur cette ville dans *Bayān*, I, 232-235/trad., I, 337-343.

77. Sur cette tribu, v. : *Bayān*, I, 223-227/trad., I, 324-331 ; Bakrī, 134-141 ; *Espagne Musulmane*, II, 189-190. A l'origine : Balaġwāṭa, Ḥumaydī, 33, note 1 (références). Elle occupait la province de Tāmasnā à l'extrémité occidentale du Maroc septentrional. Bakrī, 141/trad., 268-269 : arrivée à Cordoue en 352 H/963 d'un ambassadeur, appelé Zammūr, du roi des Barġawāṭa.

78. L'auteur ajoute que les Wamānnū devinrent les champions des Ḥammādides ce qui ne fut pas le cas des Ilūmī, et qu'après 470 H/1077-1078, ces deux tribus secondèrent les Almoravides contre al-Manṣūr b. al-Nāṣir.

79. *Berbères*, I, 271.

80. *Bayān*, I, 237, 238/trad., I, 346-347, 348 ; *Kāmil*, IX, 14/trad., 379 ; Nuwayrī, II, 114-115 ; *'Ibar*, VI, 156 ; *Berbères*, II, 12, 131, III, 237 ; *Mafāḫir*, 18 ; *Mu'nis*, 75.

81. *Bayān*, I, 237 ; sur son père, Abū Manṣūr 'Īsā b. Abī l-Anṣār 'Abd Allah b. Ab

au cours de combats acharnés et tua le mystificateur. Il réduisit en esclavage femmes et enfants et les expédia en masse en Ifrīqiya. Le samedi 8 Rabī' I 371 H/11 sept. 981[82], les prisonniers Barġawāṭa firent leur entrée à al-Manṣūriyya et à Kairouan où ils furent promenés à travers les rues par les soins du lieutenant de Buluggīn, 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib. Les Ifrīqiyens n'avaient encore jamais vu un pareil nombre de captifs.

Détail intéressant : pendant le séjour du Zīrīde au Maroc, les rescrits (siğills) venus d'Égypte lui étaient adressés par la poste à Fès ou ailleurs et il les renvoyait au gouverneur ('āmil) d'Ifrīqiya, c'est-à-dire à 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib, si bien qu'on en donnait lecture (en Ifrīqiya) avec un retard considérable.

Alors que l'expédition battait son plein, Buluggīn reçut de son suzerain un ordre pour le moins intempestif. En 371 H/981-982, son frère Bādīs b. Zīrī, lui remit de la part d'al-'Azīz un message lui enjoignant d'envoyer au Caire mille cavaliers à choisir parmi les plus valeureux de ses frères ṣanhāğiens, tels que les fils de Zīrī : Ḥabūs, Māksan et Zāwī, ceux de Ḥamāma b. Manād, Zāwī b. Manād et autres héros de même valeur. De l'ouest où il se trouvait, l'émir répondit que les Umayyades d'Espagne étaient maîtres de tout le pays où la ḫuṭba était faite en leur nom du haut des chaires des mosquées et qu'il les combattait à la tête des guerriers désignés par l'Émir des Croyants. Si ce dernier maintenait ses exigences, Buluggīn se verrait contraint d'abandonner l'ouest et de venir le trouver à la tête de tous ces Ṣanhāğiens. Le calife n'insista pas[83].

Buluggīn quitta le pays des Barġawāṭa en 372 H/26 juin 982-14 juin 983, et prit le chemin du retour[84].

Plusieurs sources affirment qu'afin de complaire au Zīrīde, Ibn Abī 'Āmir lui adressa la tête du meurtrier de Zīrī, Ğa'far

'Ufayr Muḥammad b. Mu'āḏ b. al-Yasa' b. Ṣāliḥ b. Ṭarīf, v. : *Bayān*, I, 225 et BAKRĪ, 137. C'est de ce personnage que nos deux sources appellent 'Īsā b. Abī l-Anṣār qu'IBN ḪALDŪN, *Berbères*, II, 12, 131 et NUWAYRĪ, II, 114, ainsi qu'IBN AL-AṮĪR, *Kāmil*, trad., 379, qui le nomme 'Abs b. Umm al-Anṣār, font, sans doute à tort, l'adversaire de Buluggīn.

82. *Bayān* donne le jour ; théoriquement . dimanche.

83. *Bayān*, I, 238/trad., I, 348. Relevons en passant que, contre toute vraisemblance, certains biographes signalent la présence de Buluggīn à Kairouan aux obsèques du juriste Ibn Aḫī Hišām, le 7 Ṣafar 371 H ou 375 H, mais ils ont dû confondre l'émir avec 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib qui gouvernait l'Ifrīqiya en son nom, v. H. R. IDRIS, *Quelques juristes...*, *R. A.*, 1956, 356 et note 38.

84. *Berbères*, II, 131. NUWAYRĪ dit que Buluggīn s'en retourna et s'empara de Fès, de Siğilmāssa, de la province de Hibṭ, d'al-Baṣra et de tous les pays du Maġrib, mais il s'agit certainement d'un rappel de ses conquêtes antérieures.

b. 'Alī b. Ḥamdūn assassiné le dimanche 3 Ša'bān 372 H/21 janv. 983[85]. Ce geste est d'autant plus surprenant qu'Ibn Abī 'Āmir affecta de n'être pour rien dans l'exécution de Ğa'far b. 'Alī qu'il fit même semblant de pleurer. Mais le frère de la victime, Yaḥyā b. 'Alī ne fut pas dupe et, à la suite d'une violente altercation avec le dictateur espagnol, ce dernier l'expulsa au Maġrib. Le fugitif passa par Siğilmāssa tout en prenant bien garde de ne pas rencontrer Buluggīn et de là, gagna l'Égypte par le Sahara. Quand il parvint au Caire al-'Azīz l'accueillit chaleureusement. Il lui aurait su gré d'avoir proclamé jadis, à Cordoue, alors qu'il était persécuté par al-Ḥakam que telle était la récompense de quiconque préférait les (Umayyades) Marwānides aux descendants de Fāṭima, la fille du Prophète.

Quand Buluggīn apprit son arrivée en Égypte, il en fut colère et se vengea : il s'empara d'un fils de Yaḥyā, nommé 'Āmir, resté au Maġrib après le départ de son père, et le fit mettre à mort. Yaḥyā b. 'Alī demeura longtemps en Égypte où il rendit d'éminents services aux Fāṭimides. Il sera encore question de lui sous Bādīs[86].

D'autre part, peu de temps avant la mort de Buluggīn, al-'Azīz, conseillé par son vizir Ya'qūb b. Killis, avait autorisé al-Ḥasan b. Gannūn, l'Idrīside réfugié à sa cour, et les siens, à regagner le Maġrib pour tenter de reprendre ses états aux Umayyades. A la demande de son suzerain, le Zīrīde lui avait accordé des subsides et un corps de troupes ṣanhāğiennes et promit d'accroître encore son aide le moment venu. L'Idrīside gagna à sa cause de nombreux ifranides commandés par Yaddū b. Ya'lā, son frère Zīrī et son cousin Abū Yaddas. Mais le général umayyade 'Amr b. 'Abd Allah 'Askalāğa, débarqué au Maġrib en 375 H/mai 985-mai 986, étouffa cette tentative de restauration idrīside que le successeur de Buluggīn, al-Manṣūr, trop occupé ailleurs, avait cessé d'épauler. Les Banū Ifran se rallièrent aux Umayyades et les Maġrāwa, commandés par Zīrī b. 'Aṭiyya, contrôlèrent le Maroc septentrional pour le compte des 'Āmirides[87].

En 373 H/983-984, peut-être après la mort de Buluggīn, trois de ses frères, Zāwī, Ğalāla et Māksan, passèrent en Espagne. Après avoir disputé à leur frère Ḥammād des territoires contestés, ils avaient été battus et contraints de se retirer à Tanger d'où ils

85. Cette information est datée de 367 H/977-978 par *Mu'nis*, 72-73, 75 et *Bayān*, I, 231/trad., I, 336, mais cette dernière source donne ailleurs, éd. Dozy, II, 300-301/trad., II, 466-467, la date exacte ; *Espagne musulmane*, III, 193.

86. Ibn al-Abbār, *Ḥulla*, 305-307 ; *Berbères*, II, 557.

87. *Mafāḫir*, 19 ; *Berbères*, II, 151-152, III, 218-219, 237 ; *Bayān*, éd. Dozy, II, 301-302/trad., II, 467-468 ; *Histoire du Maroc*, I, 188 ; *Espagne Musulmane*, II, 263.

gagnèrent Cordoue. Ibn Abī ʿĀmir leur fit bon accueil, les pensionna et ils participèrent vaillamment à la guerre sainte sous les bannières umayyades[88].

Mort de Buluggīn[89]. — Buluggīn n'avait pas plus tôt eu relâché son étreinte sur Baṣra et le Maroc septentrional que les Ifran et les Maġrāwa avaient regagné les territoires d'où ils venaient d'être expulsés. Et, tandis qu'il s'éloignait, le fils de Ḫazrūn b. Fulful, Wānnūdīn[90] entra à Siğilmāssa dont il chassa le gouverneur zīrīde et s'empara des richesses et approvisionnements qui y étaient entreposés. A cette nouvelle, Buluggīn rebroussa chemin en direction de Siğilmāssa d'où il venait[91], mais tomba malade en route, atteint soit de coliques, soit d'une pustule à la main. A en croire Ibn Ḫaldūn[92], Wānnūdīn évacua la ville à l'approche du Zīrīde mais la réoccupa dès que ce dernier, se sentant peut-être perdu, eut à nouveau tourné les talons. Quoiqu'il en soit Buluggīn fut cloué par la maladie entre Siğilmāssa et Tlemcen, peut-être dans les parages de la trouée de Tāza, en un lieu dont le nom, déformé par les copistes est difficile à rétablir[93]. C'est là qu'il s'éteignit le dimanche 21 Ḏū l-Ḥiğğa 373 H/25 mai 984[94].

88. *Kāmil*, IX, 13-14/trad., 391-393.

89. Nuwayrī, II, 115-116 ; *Bayān*, I, 239/trad., I, 350 ; *Kāmil*, IX, 14/trad., 379, note 2, 394 ; *ʿIbar*, VI, 156 ; *Berbères*, II, 12, 131, III, 256, 259 ; *Mafāḫir*, 16, 18 ; Ibn Ḫallikān, I, 93 ; *Muʿnis*, 75 ; *Šaḏarāt*, III, 80-81 ; *Buldān*, sub Ifrīqiya, I, 303 ; Fournel, II, 361 ; *E. I.*, I, 812, sub Buluḳḳīn (R. Basset) ; *Espagne Musulmane*, II, 261.

90. *Kāmil* dit à tort et contre les autres sources . Ḫazrūn al-Zanātī au lieu de Wānnūdīn b. Ḫazrūn.

91. Dp. *Bayān*, I, 239/trad., I, 350, qui donne le récit le plus complet : apprenant que Siğilmāssa qu'il avait quittée, venait de tomber aux mains de Wānnūdīn, Buluggīn voulut y revenir pour en chasser le rebelle ; récit confirmé par *Kāmil*, IX, 14/trad., 394 et *Muʿnis*, 75, mais tronqué par les autres sources, notamment celles qui ne parlent que de son retour de Siğilmāssa, passant sous silence son mouvement en arrière en direction de cette ville ; v. p. ex. : Nuwayrī, II, 115 ; *Berbères*, II, 12, 131, III, 256.

92. Dp. *Berbères*, III, 256, Buluggīn se serait avancé vers Siğilmāssa pour s'en éloigner à nouveau ; après avoir évacué la ville à l'approche du Zīrīde, Wānnūdīn aurait profité de son départ pour y entrer derechef.

93. *Bayān* : Wārkenfū ; Nuwayrī : وركيين - وا ركيين - وركس ; *Kāmil :* Wāraqlīn ; Ibn Ḫallikān, *Muʿnis* et *Šaḏarāt :* Wāraklān ; *ʿIbar* : وارکش ; *Berbères* : Ouarekcen. Fournel, II, 361, note 1, suggère qu'il peut s'agir de Wādī Wāruġġīn, dans les parages de la trouée de Tāza, en territoire miknāsien, et du Wādī Ṣā' attesté par Bakrī, 142.

94. Dp. *Bayān :* Dimanche 9 jours restant de Ḏū l-Ḥiğğa 373 H ; 373 H étant une année « surabondante », ce mois comptait 30 jours. *Kāmil*, Nuwayrī, Ibn Ḫallikān, *Muʿnis :* 7 jours restant. Une fois de plus on se heurte à la confusion entre 7 et 9, mais, comme Nuwayrī, Ibn Ḫallikān et *Šaḏarāt* précisent que c'était un dimanche, force est d'opter pour la leçon du *Bayān* qui concorde seule avec cette indication.

Il avait gouverné treize ans et des mois comme successeur de son père à la tête des Ṣanhāǧa[95] et douze ans comme lieutenant des Fāṭimides. Il devait laisser un nombre considérable d'enfants puisqu'on dit qu'avant d'être désigné par al-Mu'izz comme chef du Maġrib, il avait des châteaux (quṣūr) où il entretenaitquatre cents concubines si bien qu'il arrivait qu'en un seul jour, on lui annonçât jusqu'à dix-sept naissances[96].

*
* *

Le premier Zīrīde, souverain d'Ašīr, s'était consacré corps et âme, à la lutte contre les Zanāta du Maġrib central, répondant ainsi aux espoirs mis en lui par son suzerain. Mais on entrevoit déjà que l'abandon de l'Ifrīqiya à un puissant gouverneur arabe était une solution trop dangereuse pour ne pas devoir être abandonnée tôt ou tard. Al-Manṣūr b. Buluggīn ne tardera pas à s'en apercevoir et à y remédier énergiquement.

II. *Règne d'al-Manṣūr (374-386 H/984-996)*

Avènement d'al-Manṣūr[97]. — Avant de rendre l'âme, Yūsuf Buluggīn avait confié ses dernières volontés à l'un de ses « esclaves » ('abīd) et plus dévoués officiers (qā'id), Abū Za'bal b. Hišām. Ce personnage écrivit à al-Manṣūr qui se trouvait à Ašīr dont il était gouverneur[98] pour lui annoncer le décès de son père.

Nos sources, muettes sur al-Manṣūr avant son avènement qui eut lieu à Ašīr au début de 374 H/984, ne nous donnent même pas sa date de naissance et ne fournissent aucun indice chronologique permettant de la retrouver. Mais ses premiers actes sont d'un homme fait.

On se rappelle qu'il avait quitté pour la première fois sa ville natale, Ašīr, en 370 H/980-981 afin d'expédier un cadeau destiné

95. Nuwayrī.

96. Ibn Ḥazm, *Naqṭ*, cité par Nuwayrī, II, 115-116 ; v. aussi : Ibn Ḫallikān qui, en un seul endroit, signale la présence de 1 000 femmes proches parentes et d'autant d'hommes !

97. *Bayān*, I, 239-240/trad., I, 350-352 ; Nuwayrī, II, 116-117 ; *Kāmil*, IX, 14, 52. trad., 394-395, 401 ; *'Ibar*, VI, 157/*Berbères*, II, 12 ; *Mu'nis*, 75-76, 78 ; *Istibṣār*, trad., 99-100 ; *A'māl*, 453. D'après une indication fournie par l'anonyme de l'*Istibṣār*, son nom Ḥabūs aurait été éclipsé par celui d'al-Manṣūr qui fut d'abord un surnom honorifique, mais il peut y avoir confusion avec le 3e Zīrīde de Grenade, Bādīs b. Ḥabūs ; v. . *Zambaur*, 111 ; *supra* : p. 45 et n. 14.

98. Dp. *'Ibar*, VI, 157/*Berbères*, II, 12, seulement.

au calife et qu'après un court séjour à Raqqāda, il avait regagné le Maġrib.

A peine Abū l-Fatḥ al-Manṣūr b. Abī l-Futūḥ eut-il appris la mort de son père qu'il chargea son frère Yaṭṭūfat[99] de courir à Kairouan-al-Manṣūriyya à marches forcées, pour mettre la main sur 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib. Ce vice-roi d'Ifrīqiya résidait à Mahdia et avait deux délégués (nā'ib) : Ğa'far b. Ḥabīb à al-Manṣūriyya et Barhūn al-'āmil à Kairouan. Yaṭṭūfat les surprit le 15 Muḥarram 374 H/18 juin 984, au petit jour. Il trouva les magasins (ḫazā'in) (de l'état) et le trésor public (bayt al-māl) fermés ; il prit les clefs et ouvrit le bayt-al-māl ainsi que l'arsenal (bayt al-silāḥ). Il distribua (des armes et de l'argent ?) à ses compagnons et procura des montures à ceux des Ṣanhāğa d'al-Manṣūriyya qui en manquaient. Après quoi il partit sans doute pour Mahdia à la recherche du gouverneur d'Ifrīqiya et le rencontra quelque part en route[100]. Il le jeta à bas de son cheval, le dépouilla de ses bagages (asbāb) et l'emprisonna plusieurs jours à al-Manṣūriyya.

Un peu plus tard, al-Manṣūr ordonna qu'on le relachât, mais lui retira le commandement du pays qui lui fut ensuite rendu[101] 'Abd Allah b. Muḥammad[102] ordonna alors aux cadis, aux notables, aux šayḫs de Kairouan et aux fonctionnaires du ḫarāğ[103] de l'accompagner pour présenter à l'émir leurs condoléances et leurs félicitations.

Arrivés à Ašīr au nombre de deux cents, ils trouvèrent al-Manṣūr en dehors de la ville, dans la montagne. Ils lui présentèrent leurs salutations, lui baisèrent la main, lui exprimèrent leurs condoléances et leurs vœux. Il leur déclara être peiné des fatigues qu'ils avaient endurées pour venir jusqu'à lui en pareille saison[104], mais très heureux de les voir, bonheur qui lui était plus cher que tout. Il remercia 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib et blâma le comportement de son frère Yaṭṭūfat à l'égard du vice-émir. Il les hébergea confortablement et ordonna à 'Abd Allah de distribuer 10 000 dīnārs à ses hôtes pour les défrayer. Ils se confondirent en invocations et en remerciements puis se retirèrent.

99. Toute cette affaire d'après *Bayān* seulement.

100. « Fī ba'ḍ al-ṭarīq » que FAGNAN a traduit . « dans une rue » ; le texte précise que 'Abd Allah b. Muḥammad résidait à Mahdia.

101. Le traducteur du *Bayān* n'a pas compris ce passage.

102. Ce qui suit dp. *Bayān*, NUWAYRĪ, *Kāmil*, *Mu'nis*, etc.

103. « Aṣḥāb al-ḫarāğ » dap. NUWAYRĪ seulement ; ce sont probablement ces fonctionnaires que l'auteur du *Mu'nis* appelle les « umanā' » (pl. de amīn).

104. On était au cœur de l'été.

Le lendemain[105], en grand apparat et entouré de ses esclavons et de ses soldats, l'émir leur accorda une audience solennelle dont l'éclat royal les éberlua.

Le cinquième jour de leur arrivée[106], il les convoqua à nouveau, leur témoigna sa bienveillance et leur tint ce discours : « Mon père et mon grand-père ont pris les gens par le sabre et la violence, mais, moi, je ne les prendrai que par la bonté. Je ne suis pas de ceux qu'institue un diplôme (kitāb) et que destitue un autre diplôme et pour cette royauté qui m'échoie, je ne rends grâce qu'à Allah et ma poigne, car je la détiens de mes pères et de mes aïeux qui l'ont héritée de leurs pères et de leurs aïeux, les Ḥimyarites ! »[107]. Après s'être longuement étendu sur ce sujet, il leur ordonna de rejoindre leurs familles inquiètes sur leur sort, et les confia à la garde d'Allah. Ils repartirent en compagnie de 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib, probablement déjà confirmé dans les hautes fonctions qu'il avait assumées au temps de Buluggīn[108]. Leur absence, aller et retour compris, avait été de trente-cinq jours.

La plupart de nos sources[109] donnent, à peu près dans les mêmes termes, un portrait d'al-Manṣūr qui semble emprunté à une source unique, probablement l'historiographe al-Raqīq dont Ibn 'Iḏārī reproduit ce propos : « J'ai raconté sa vie (sīra), ses guerres et ses libéralités ('aṭāyā) dans un ouvrage spécialement consacré aux biographies de son aïeul, de son père et de lui. »

Noble et généreux, énergique et résolu, Abū l-Fatḥ al-Manṣūr 'Uddat al-'Azīz bi-Llah était raisonnable, de bonnes mœurs et juste envers ses sujets. Authentique ou forgé, son discours d'Ašīr aux Kairouanais est révélateur de son caractère et de ses intentions politiques.

Il arriva à Raqqāda le lundi 19 Raǧab 374 H/16 déc. 984[110]. 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib et une foule considérable de Kairouanais se portèrent à sa rencontre. Le prince les reçut chaleureusement et leur fit maintes promesses. Les gouverneurs ('ummāl) de toutes les villes lui offrirent des cadeaux, des sommes d'argent, et 'Abd Allah lui fit de splendides présents.

105. Dp. *Mu'nis* seulement qui fournit la relation la plus circonstanciée.

106. Cette indication ne figure que dans *Mu'nis*.

107. FAGNAN a lu : « ḥamīr » et traduit : « qui étaient des ânes ! ». V. *supra* : p. 7.

108. *Mu'nis*, 76, l'affirme.

109. *Bayān*, I, 239/trad., I, 350-351 ; NUWAYRĪ, II, 122 ; *Kāmil*, IX, 52/trad., 401 ; *Mu'nis*, 78.

110. NUWAYRĪ ; théoriquement mardi.

Al-Manṣūr commença de préparer les cadeaux destinés au calife al-'Azīz auquel il n'avait encore rien envoyé depuis la mort de son père. Cet envoi, confié à Zarwāl b. Naṣr[111] et estimé à un million de dīnārs d'or, se composait de marchandises, de montures et de choses rares.

Pendant son séjour à Raqqadā, l'émir nomma les chefs civils ('ummāl) et militaires (umarā') et proposa officiellement 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib à la levée des impôts de Kairouan, de Mahdia et de toute l'Ifrīqiya[111 bis]. Il y jeûna le mois de Ramaḍān et y fit construire le muṣallā l-'Īd[112].

Le jour de la Fête (de la rupture du jeûne, 1er Šawwāl 374 H/25 fév. 985)[113], il alla au muṣallā présider la prière solennelle, en grand apparat, revêtu d'un magnifique costume et monté sur une superbe selle confectionnée pour la circonstance et ornée de perles et de pierreries. Une foule énorme de Kairouanais le rejoignit. Il dirigea la prière au muṣallā et la ḫuṭba fut prononcée par le cadi Ibn al-Kūfī[114]. L'émir rentra ensuite dans son palais.

Au témoignage d'Ibn Ḫaldūn seulement[115], c'est à Ṣabra-al-Manṣūriyya qu'il reçut le diplôme par lequel le calife al-'Azīz l'investissait officiellement du gouvernement de l'Ifrīqiya et du Maġrib, sous les mêmes conditions imposées à son père. Il confia aussitôt le gouvernement de Tiaret à son oncle paternel Abū l-Bahār et celui d'Ašīr, à son frère Yaṭṭūfat.

Campagne de Yaṭṭūfat et départ d'al-Manṣūr pour le Maġrib[116]. — En 374 H/984-985, nous dit-on, sans autre précision chronologique[117], al-Manṣūr envoya son frère Yaṭṭūfat à la tête d'une armée à Fès et à Siğilmāssa pour soumettre ces deux villes et les contrées occidentales qui n'obéissaient plus aux Ṣanhāğa depuis la mort de Buluggīn.

111. Le nom de ce personnage ne figure pas dans *Bayān*.

111 *bis*. *Kāmil*, IX, 14/trad., 394-395.

112. Oratoire en plein air pour la célébration de la Fête ; dp. *Mu'nis*.

113. Le contexte de *Mu'nis* paraît indiquer qu'il s'agit de la rupture du jeûne, mais on verra qu'il semble bien qu'al-Manṣūr passa aussi à Raqqāda la Fête des Sacrifices (10 Ḏū l-Ḥiğğa).

114. Et non Ibn al-Kūmī ; v. *infra* : p. 195.

115. *'Ibar*, VI, 157/*Berbères*, II, 12.

116. Les deux principales sources qui se complètent sont : *Bayān*, I, 240-241/trad., I, 353-354 et Nuwayrī, II, 117 ; v. aussi : *Kāmil*, IX, 14/trad., 395 ; *'Ibar*, VI, 157/*Berbères*, II, 13 ; *Mu'nis*, 76.

117. *Bayān* place cette affaire immédiatement après la naissance de Bādīs (13 Rabī' I 374 H/14 août 984) tandis que Nuwayrī en parle après le retour d'al-Manṣūr au Maġrib.

Quand Yaṭṭūfat approcha de Fès où se trouvait Zīrī b. ʿAṭiyya al-Zanātī qui portait le sobriquet d'al-Farṭās[118], ce dernier s'empressa de se porter à sa rencontre à la tête de ses Zanāta et de l'attaquer. Après un violent combat, Yaṭṭūfat et les Ṣanhāǧa furent défaits par les Zanāta qui en massacrèrent ou firent prisonniers un grand nombre ; les rescapés s'enfuirent à Tiaret. Deux officiers (qāʾid) de Yaṭṭūfat[119], Ibn Šaʿbān et Ibn ʿĀmil, furent pris par les vainqueurs ; le premier fut cloué sur la porte de Fès et le second horriblement mis à mort. Zīrī b. ʿAṭiyya resta maître de Fès et de la région environnante.

Quand al-Manṣūr apprit la défaite de son frère, il quitta al-Manṣūriyya le mercredi 13 Ḏū l-Ḥiǧǧa 374 H/7 mai 985[120], dans l'intention de se rendre au Maġrib. Il était accompagné de ʿAbd Allah b. Muḥammad al-Kātib qui se fit remplacer à Kairouan par son fils Yūsuf lequel se conduisit fort bien[121] ; par la suite, ʿAbd Allah recouvra le gouvernement (ʿimāla) de toute l'Ifrīqiya, sans doute après son retour du Maġrib où l'émir allait l'envoyer[122]. Al-Manṣūr séjourna à Raqqāda, probablement occupé à organiser son voyage, jusqu'au mercredi 26 du même mois/20 mai 985[123], date de son départ pour Ašīr[124].

Pour secourir Yaṭṭūfat, al-Manṣūr lui envoya une autre armée, commandée par ʿAbd Allah b. Muḥammad al-Kātib qui rejoignit Yaṭṭūfat à Tiaret[125].

Ce dernier, vraisemblablement avec les débris de son armée et celle de ʿAbd Allah b. Muḥammad al-Kātib, se rendit à Ašīr[126], sans doute auprès de son frère.

Dès lors, al-Manṣūr renonça aux expéditions contre le territoire

118. « Le teigneux », dp. *Bayān*, I, 241 et non al-Qirṭās (leçon du *Kāmil* et de 2 mss du *Bayān*, lue K'art'às par FAGNAN).

119. Dans l'expression « qāʾidāni la-hu », le pronom est ambigu ; nous le faisons rapporter à Yaṭṭūfat cité immédiatement avant, plutôt qu'à Zīrī. Par contre, adoptant cette dernière interprétation, FAGNAN a traduit : « Deux officiers du vainqueur qui avaient tourné le dos fut l'un, nommé Ibn Cha'bān crucifié à la porte de Fez, l'autre, Ibn 'Āmil, horriblement supplicié. »

120. Dp. *Bayān*, I, 241, seulement ; théoriquement jeudi. Manifestement, la ligne 9 est à insérer entre : « ḫaraǧā » et « wa-ma'a-hu », et c'est ainsi qu'a compris FAGNAN, *Bayān*, trad., I, 353.

121. Ce jugement sur Yūsuf, omis par Bayān, est fourni par NUWAYRĪ.

122. *Bayān ;* cette indication manque dans NUWAYRĪ.

123. Dp. NUWAYRĪ, II, 117, seulement. C'est à Raqqāda, notamment sous Bādīs, que s'opérait la concentration des troupes avant le départ pour le Maġrib.

124. *Kāmil*, IX, 14/trad., 394-395.

125. *Bayān*, NUWAYRĪ.

126. NUWAYRĪ, *Mu'nis*, *'Ibar*.

des Zanāta[127] qui fut livré aux compétitions de Zīrī b. 'Aṭiyya, Sa'īd b. Ḫazrūn et Yaddū b. Ya'lā. Remarque d'importance ! En cessant de pourchasser les Zanāta au Maġrib occidental, les Zīrīdes n'allaient-ils pas consacrer le meilleur de leurs efforts au Maġrib central et surtout à l'Ifrīqiya ? En tout cas, le glissement vers l'est de la poussée ṣanhāǧienne va s'amplifier.

Construction d'un palais à al-Manṣūriyya[128]. — En 375 H/24 mai 985-12 mai 986, al-Manṣūr dota Kairouan[129] — où, selon une autre version[130], la Grande Mosquée de cette ville — de portes de fer et fit mettre en chantier à Ṣabra-al-Manṣūriyya son grand palais dont l'année suivante (376 H/13 mai 986-2 mai 987) Yūsuf b. 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib assura l'édification avec diligence. La construction n'en était pas achevée qu'il lui avait déjà coûté 100 000 dīnārs. Il l'entoura, ainsi qu'un palais voisin, élevé jadis par Šafī' al-Ṣiqlabī, Ṣāḥib al-Miẓalla[131], d'un rempart (sūr) englobant les deux édifices. Tout autour du nouveau château, on planta des arbres. La dépense aurait atteint l'énorme somme de 800 000 dīnārs[132].

Venant d'Ašīr, al-Manṣūr arriva en Ifrīqiya le lundi 15 Muḥarram 377 H/17 mai 987[133] et descendit dans ce nouveau palais. Il était accompagné de 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib, de toutes ses troupes, des officiers, de ses principaux cousins et de ses courtisans. Il est à peu près certain que 'Abd Allah recouvra alors intégralement toute son autorité de gouverneur d'Ifrīqiya.

Exécution du vice-émir[134]. — La puissance de 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib était considérable. Il jouissait d'une position supérieure à celle de n'importe quel parent ou dignitaire du prince. Il avait la haute main sur toutes les affaires de l'état, prélevant les impôts, nommant fonctionnaires et gouverneurs. Celui qu'on

127. *Bayān*, NUWAYRĪ, *Mu'nis*.

128. *Bayān*, I, 241, 242/trad., I, 354 ; NUWAYRĪ, II, 117 ; *Mu'nis*, 76 ; *'Ibar*, VI, 157/*Berbères*, II, 13.

129. *Bayān*, I, 241 (ms. B).

130. *Ibidem* (ms. A).

131. « Préposé au parasol » emblème de souveraineté cher aux Fāṭimides. Sur cet esclavon « ṣāḥib al-miẓalla » d'al-Mu'izz, v. . *Itti'āẓ*, 191, 196.

132. NUWAYRĪ, II, 117 ; v. aussi : *Berbères*, II, 13, note 3.

133. NUWAYRĪ, II, 117 ; théoriquement mardi.

134. NUWAYRĪ, II, 117 ; l'analyse de ce texte ds *Berbères*, II, 13, note 3, est partiellement inexacte ; *Bayān*, I, 342-343/trad., I, 355-357 ; *'Ibar*, VI, 157 ; *Berbères*, II, 13-14, III, 256 ; *Kāmil*, IX, 21/trad., 395, date l'événement de 376/986 sans doute à tort ; *Ma'ālim*, III, 113 ; H. R. IDRIS, *Quelques juristes...*, 9-11 ; *Mafāḫir*, 13 ; *Manāqib*, 230 et note 99, 252-253 et note 142 ; IBN QIFṬĪ, II, n° 394, p. 179.

surnommait al-Muḫtāl (le Superbe) ne ménageait ni les Zīrīdes ni les hauts dignitaires. Les mālikites de Kairouan le détestaient tant pour sa fiscalité brutale que pour son prosélytisme šī'ite attesté du vivant du juriste Ibn al-Tabbān (m. 371 ou 373 H/981-983). Il tenta de convertir au šī'isme les docteurs kairouanais et même le poète Ibn al-Baqqāl[135].

L'adhésion de cet Aġlabide à l'ismā'īlisme ne saurait surprendre si l'on se rappelle la prédilection de ses ancêtres pour le ḥanafisme dont tant d'adeptes, entre autres le fameux cadi d'al-Mu'izz, Abū Ḥanīfa al-Nu'mān, s'étaient ralliés à la doctrine officielle.

L'omnipotence et la superbe de 'Abd Allah b. Muḥammad al-Tamīmī al-Kātib qui apparaissait comme l'homme du suzerain fāṭimide, ne manquèrent pas de susciter la jalousie des uns, la méfiance et la haine des autres. Le calife, certainement au courant de ce qui se tramait contre son principal agent en Ifrīqiya, voulut-il renforcer la sécurité et le prestige du « kātib ? » Toujours est-il qu'il résolut de lui conférer en quelque sorte la magistrature suprême de l'émirat zīrīde.

D'après al-Nuwayrī[136], le sultan Nizār (al-'Azīz bi-Llah) écrivit à al-Manṣūr, l'informant qu'il confiait la « mission » (da'wa) à 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib et lui ordonnant d'agir en conséquence.

Le Zīrīde obéit et fit garnir de tapis la partie du palais sultanien (qaṣr al-sulṭān) connue sous le nom de Qaṣr al-Baḥr[137] Et le lundi 7 Ǧumādā II 377 H/4 oct. 987[138], al-Manṣūr y siégea entouré de ses parents et de ses principaux cousins paternels ; 'Abd Allah al-Kātib entra et reçut, en qualité de missionnaire (dā'ī) la « da'wa », c'est-à-dire le serment de fidélité à l'ismā'īslime et à l'Imām Fāṭimide. On raconte, qu'après avoir été installé comme missionnaire, il se passa la main sur la tête et déclara : « Maintenant j'échappe à l'exécution et je n'ai plus rien à craindre ni

135. Sur ce poète, v. *infra:* chap. XII.

136. Nuwayrī, II, 117-118.

137. Le texte, Nuwayrī, II, 117-118, porte : Qaṣr al-Ḥaǧar (Palais de pierre) ; notre correction, paléographiquement plausible, s'appuie sur le fait qu'aucun palais d'al-Manṣūriyya n'est connu sous ce nom, tandis qu'il est souvent question du Qaṣr al-Baḥr (Palais de la pièce d'eau) ; comp. le Qaṣr al-Baḥr élevé au Caire par al-'Azīz (v. : Ibn Ḫallikān, II, 152) et le Dār al-Baḥr de la Qal'a des Banū Ḥammād (v. *infra* : chap. VII). Mais ne s'agirait-il pas, comme à Marrakech, « d'un réduit central bâti en moellons et non, comme le reste, en briques crues... » appelé pour cette raison Qaṣr al-Ḥaǧar (v. E. Lévi-Provençal, *La Fondation de Marrakech (462 H/1070), Mélanges G. Marçais*, II, 119) ?

138. Théoriquement mardi.

pour mes cheveux ni pour ma peau ! Il ne savait pas que cette distinction allait causer sa perte, au contraire[139].

En effet, son propre cousin[140], Ḥasan, rapporta à al-Manṣūr les crimes de lèse-majesté dont s'était rendu coupable 'Abd Allah. Il le dénonça comme l'instigateur de la rébellion du missionnaire (dā'ī) Abū l-Fahm chez les Kutāma[141], affaire dont il aurait feint de minimiser l'importance pour qu'elle s'aggravât. Il l'accusa d'avoir écrit à Ya'qūb b. Killis, d'échanger des ambassades avec ce grand vizir d'al-'Azīz[142] et de s'être engagé à trahir al-Manṣūr.

Ces délations ayant ébranlé l'émir, les Awlād Zīrī, les principaux Banū Zīrī et les hauts dignitaires, tous abreuvés de mépris pour un homme trop sûr de son crédit, en profitèrent pour redoubler leurs calomnies, tant et si bien qu'al-Manṣūr conçut les plus graves soupçons contre son lieutenant.

Néanmoins, voulant l'épargner tout en l'empêchant de réaliser ses dangereux desseins, il lui fit cette proposition : « Démets-toi du gouvernement ('amal) d'Ifrīqiya et contente-toi du sceau (ḫātim) et de la chancellerie (kitāba). Tous ceux qui occupent un emploi (dans ce département) demeureront à tes ordres et sous ta coupe. — La mort, plutôt que ma démission, répondit-il ! »[143].

Le dimanche matin 11 Rağab 377 H/6 nov. 987, le gouverneur se rendit, un ğuz' du Coran à la main, dans un bureau (dīwān)[144] qu'il avait fait construire et s'y installa en attendant que l'émir montât à cheval. Il lisait quand on lui annonça qu'al-Manṣūr était en selle ; il monta alors à cheval et se porta à sa rencontre. Il aurait alors récité ce vers :

« Se fier à ce bas-monde, c'est vouloir empoigner de l'eau qui perfidement fuit entre les doigts ! »

Le *Bayān* rapporte aussi que lorsqu'al-Manṣūr se détourna de lui, il répétait toujours ce vers :

« Je constate que mille constructeurs ne peuvent rien contre un seul démolisseur, que (dire) alors d'un constructeur entouré de mille démolisseurs ? et ces deux autres :

139. Dp. Nuwayrī, seul auteur ayant signalé cette importante affaire.

140. Dp. *Bayān:* fils de sa tante maternelle (Ibn ḫālati-hi), Nuwayrī, éd. dp. ms. de Paris : Ḥasan b. Ḫālid — ms. Ac : fils de son oncle maternel (Ibn ḫāli-hi), leçon à rapprocher de celle de *Bayān*.

141. V. *infra:* p. 75-79.

142. Sur ce ministre, v. : les sources fāṭimides, par ex. *Itti'āẓ*, à l'index, 369.

143. Nuwayrī ; *Bayān* met ce discours dans la bouche des délateurs du *Kātib*, ce qui paraît moins vraisemblable.

144. Ce mot et tout l'alinéa, dp. *Bayān* seulement. Ne pourrait-on lire : Iwān, palais à colonnades comportant essentiellement une salle d'apparat ouverte ? Nuwayrī confirme la date.

« Une durée m'est impartie au bout de laquelle il me faut parvenir ; quand je l'aurai épuisée, je mourrai.

« Les lions féroces peuvent m'attaquer, je leur résisterai tant que mon heure ne sera pas venue ! »

Arrivé en présence d'al-Manṣūr, il mit pied à terre, le salua et lui baisa la main. A l'issue d'un long entretien en tête à tête dont personne ne sut la teneur exacte, l'émir le frappa de sa lance. Ramenant le pan de ses manches sur son visage, le malheureux prononça ces mots : « Pour la religion d'Allah et la religion de son Envoyé ! »[145]. On n'en entendit pas davantage.

Le frère d'al-Manṣūr, 'Abd Allah lui asséna un coup de lance entre les deux épaules ; transpercé de part en part, il tomba mort. On amena son fils Yūsuf qui se mit à crier, implorant le pardon. Mais al-Manṣūr le frappa de sa lance, imité par Māksan b. Zīrī et par tous les assistants. Cet acharnement de la gent zīrīde révèle combien sa haine de l'homme du calife était profonde.

Après cette double exécution, le cadi et les šayḫs de Kairouan vinrent trouver l'émir qui leur dit : « Je n'ai pas tué 'Abd Allah pour de l'argent ni pour gagner quoi que ce soit. Je ne l'ai tué que parce que j'ai eu peur de lui pour ma personne ! » A ces mots, ils invoquèrent Allah pour qu'Il lui accorde longue vie et se retirèrent[146].

Il est probable que le châtiment du gouverneur-missionnaire et de son fils combla d'aise les mālikites kairouanais. Ils eurent néanmoins à pâtir d'une violente réaction apparemment d'inspiration šī'ite.

En effet, les soldats ('askar) se retournèrent contre la population, la pillant et la dévalisant. Ils coupèrent les routes, s'emparèrent de tous les voyageurs et se dirigèrent vers le Wādī l-Qaṣṣārīn et Bāb Tūnis. Ils firent main basse sur tout ce qu'avaient les foulons (qaṣṣārūn). Les Musulmans perdirent leurs biens et un grand nombre de ceux qui résistèrent aux détrousseurs furent massacrés[147].

Quant à 'Abd Allah et à son fils, ils furent enterrés sans avoir été ni lavés ni ensevelis ; on les inhuma dans une écurie (iṣtabl) d'al-Manṣūr, sous les portiques (ḥanāyā) à proximité de son palais[148].

145. *Bayān* et NUWAYRĪ : « 'alā millat Allah wa-milla rasūli-hi. »
146. Alinéa dp. NUWAYRĪ.
147. Dp. *Bayān*.
148. Dp. NUWAYRĪ ; *Bayān* est moins précis.

Yūsuf b. Abī Muḥammad, alors gouverneur (ʿāmil) de Gafsa, fut désigné par al-Manṣūr pour remplacer ʿAbd Allah al-Kātib à la tête des provinces (aʿmāl) d'Ifrīqiya. Il arriva à la cour le jeudi 5[149] Šabān 377 H/30 nov. 987. L'émir lui remit les tambours et les étendards, le revêtit de ses propres vêtements[150] et l'installa dans le Dār al-Qāʾid Ğawhar (Maison du général Ğawhar)[151].

Destitution de Yūsuf b. Abī Muḥammad et nomination d'Abū ʿAbd Allah Muḥammad b. Abī l-ʿArab al-Kātib[152]. — Ce choix n'était pas très heureux, mais répondait probablement au désir d'al-Manṣūr de ne pas confier l'administration de l'Ifrīqiya à un homme de l'envergure d'un ʿAbd Allah b. Muḥammad al-Kātib.

Yūsuf b. Abī Muḥammad, parfait sybarite, ne pensait qu'à boire et à manger. Au temps des roses, il faisait, aux aurores, d'amples libations au milieu de ces fleurs et ne se montrait en public que lorsqu'elles avaient cessé de fleurir. Il se vautrait et dormait sur un lit de pétales d'où son surnom de « šayḫ à la rose ». Il abandonna les affaires à un certain Ibn al-Būnī. On dit que les habitants de la capitale vécurent en sécurité et en paix tandis que les campagnards connurent les sévices et de lourdes contributions (ġarāma).

Yūsuf b. Abī Muḥammad était à la fois d'un cruel despotisme et d'une générosité extrême. Chaque année, il se mettait en campagne, battait les cantons d'Ifrīqiya pour collecter les impôts (yuğbī l-amwāl), ramassant des cadeaux dans chaque localité, puis s'en retournait.

« Quand nous partions en tournée avec Yūsuf b. Abī Muḥammad, raconte al-Raqīq, à travers les contrées, et qu'il trouvait un endroit dont la beauté lui plaisait, il y passait un mois ou deux à boire, tandis qu'Abū l-Ḥasan (b.) al-Būnī levait les impôts, recevait les présents et pourvoyait aux besoins des intimes[153] et des soldats de Yūsuf ; il donnait quotidiennement 5.000 dirhams

149. Dp. Nuwayrī : li-ḫamsin ḫalawna (théoriquement mercredi), texte le plus complet et donnant la date de la révocation de Yūsuf b. Abī Muḥammad : dimanche 7 jours restant (baqīna) de Rabīʿ I 382 H omise par *Bayān*. Nous supposons que cette omission a provoqué la substitution de baqīna à ḫalawna dans le texte du *Bayān* (li-ḫamsin baqīna).

150. Nuwayrī, *Bayān*.

151. Cette précieuse indication fournie par Nuwayrī manque dans *Bayān*. Il s'agit du conquérant de l'Égypte, v. : les sources fāṭimides, notamment *Ittiʿāẓ*, à l'index, 353.

152. *Bayān*, I, 245, 246, 247/trad., I, 359-360 ; principale source, cite al-Raqīq ; Nuwayrī, II, 119 ; *Kāmil*, IX, 37/trad., 400 ; *Muʾnis*, 77.

153. Dp. *Bayān*, ms. B : aḫilla (pl. de ḫalīl) ; ms. A : خلة que Dozy, *Corr.*, p. 27, propose de lire : daḫla.

à l'entourage de Yūsuf et dépensait à peu près la même somme pour sa cuisine et ses fruits. »

Malgré le mécontentement que ne manquèrent certainement pas de faire naître, surtout en province, ces malversations et cette conduite scandaleuse, al-Manṣūr paraît avoir fermé les yeux pendant des années.

A la mort, survenue en 380 H/31 mars 990-19 mars 991, d'al-Ḥusayn b. Ḫalaf[154] al-Marṣadī, préposé au ḫarāǧ de Kairouan[155], l'émir confia cette charge à deux personnages : Muḥammad b. 'Abd al-Qāhir b. Ḫalaf et Salāma b. 'Īsā qui siégèrent simultanément au dīwān du ḫarāǧ d'al-Manṣūriyya.

En 381 H/20 mars 991-8 mars 992, al-Manṣūr vint à al-Manṣūriyya et descendit dans son nouveau palais, sans doute celui édifié par les soins du fils de 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib. Aux Kairouanais qui s'étaient portés à sa rencontre, il fit le meilleur accueil et de bonnes promesses. On a l'impression que l'émir désirait apaiser un certain mécontentement latent ou même exprimé par des doléances, et complaire aux mālikites.

Deux faits permettent de le supposer. On lui dénonça l'un de ses esclaves ('abīd) accusé d'avoir injurié l'un des Compagnons du Prophète. Il le fit exécuter et mettre en croix ; la tête du misérable fut exhibée dans les rues de Kairouan en même temps qu'on y proclamait le crime qu'il avait commis. L'émir passa la Fête des Sacrifices dans son palais et le jour de la Fête (10 Ḏū l-Ḥiǧǧa 381 H/17 fév. 992), en magnifique apparat, il fit une sortie grandiose et se rendit, sans doute avec la population, au muṣallā pour y célébrer la prière solennelle. C'est probablement à cette occasion qu'il exonéra les campagnards (ahl al-bādiya) des arriérés (baqiyya) du ḫarāǧ qu'ils devaient encore et qui représentaient une somme énorme[156]. Le souci d'al-Manṣūr de donner satisfaction aux Ifrīqiyens était donc flagrant. Il lui restait à destituer le « šayḫ à la rose » !

En 382 H/9 mars 992-25 fév. 993, l'année de la circoncision de Bādīs, al-Manṣūr abandonna à ses sujets les impôts arriérés (baqāyā)[157]. Désireux de mettre enfin de l'ordre dans la gestion

154. *Kāmil*, trad., 371 ; *Bayān :* al-Marṣadī, v. : trad., I, 360, note 2.

155. *Bayān :* « ṣāḥib ḫarāǧ al-Qayrawān » ; par Kairouan, il faut sans doute entendre l'Ifrīqiya ou tout au moins la province de Kairouan. Il était en fonction depuis l'avènement de Buluggīn, v. *supra* . p. 45.

156. Dp. *Mu'nis* seulement, 77 ; mais il peut s'agir des exonérations ordonnées l'année suivante.

157. *Bayān;* cette indication, non datée, figure dans *Kāmil*, IX, 52/trad., 401. Confusion possible avec l'exonération de 381 H.

des finances et peut-être de récupérer de l'argent par un autre expédient facile et efficace, il fit arrêter (Ibn) al-Būnī et son fils et leur réclama une somme considérable qu'ils refusèrent. Il avait compté leur extorquer les sommes dont il avait parlé avec orgueil à ses hôtes, le jour-même, en ces termes : « Si l'on demandait à l'un de mes esclaves[158] (de remplir) des maisons d'argent, il aurait de quoi le faire ! ». Le refus d'Ibn al-Būnī venait si mal à propos qu'al-Manṣūr le fit égorger. Et, se retournant contre Yūsuf b. Abī Muḥammad, il le destitua le dimanche 23 Rabī' I 382 H[159]/29 mai 992, et chargea Muḥammad b. Abī l-'Arab al-Kātib du gouvernement ('imāla) d'Ifrīqiya qu'il devait occuper jusqu'à la fin du règne et sous Bādīs. Quant à Yūsuf b. Abī Muḥammad, il n'en est plus question jusqu'en 385 H/5 fév. 995-24 janv. 996, à propos de son départ pour Mattīğa en qualité de gouverneur. Ce détail n'est attesté que par l'auteur du *Bayān* qui affuble notre personnage du titre de qā'id ! A se demander s'il s'agit bien du « šayḫ à la rose » ?

Toujours en 382 H/992-993, semble-t-il[160], l'émir destitua son gouverneur ('āmil) de Laribus dont il remit le commandement à son affranchi (mawlā) Qayṣar. Ce dernier trouva dans les magasins (maḫāzin) du gouverneur (wālī) destitué, 600.000 qafīzs de blé (ṭa'ām).

Enfin l'émir alla se détendre à Sardāniya en Ḏū -l-Qa'da 382 H/29 déc. 992-27 janv. 993[161]. Les šayḫs de Kairouan allèrent lui demander de venir célébrer parmi eux la Fête des Sacrifices (10 Ḏū l-Ḥiğğa 382 H/6 fév. 993) et il acquiesça à leur requête.

L'année 382 H/992-993 vit aussi l'arrivée de cadeaux du Soudan, comprenant notamment une girafe. L'émir fit une sortie pour assister à l'entrée du convoi.

Signalons enfin que c'est en 385 H/5 fév. 995-24 janv. 996, que mourut le frère d'al-Manṣūr que nous avons vu achever 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib, l'émir 'Abd Allah b. Yūsuf (Buluggīn) b. Zīrī b. Manād.

Bādīs, héritier présomptif[162]. — C'est dans la nuit du (samedi au) dimanche 13 Rabī' I 374 H/14 août 984[163] que naquit, à Ašīr,

158. *Bayān*, ms. B : 'abīdī (mes esclaves), ms. A : 'abīdikum (vos esclaves) ; trad. FAGNAN : « leurs esclaves ».

159. Dp. NUWAYRĪ seulement ; *Bayān :* 382 H ; *Kāmil :* 381 H.

160. Dp. *Mu'nis*, 77, seulement ; l'expression fī-hā (cette année-là) n'est pas explicite et *Ḥulal*, ms. B. N. T., I, f° 169 r° la donne aussi, mais paraît se référer à l'année 381 H.

161. Dp. *Mu'nis*, 77, seulement ; l'expression fī-hā (cette année-là) ne se rapporte à 382 H qu'implicitement.

162. *Bayān*, I, 240, 246, 246-247, 247/trad., I, 353, 361, 363 ; NUWAYRĪ, II, 122 ; *Mu'nis*, 76, 77.

163. *Bayān*, I, 240/trad., I, 353 ; NUWAYRĪ, II, 122 ; IBN ḪALLIKĀN, I, 86-87, seule

le fils d'al-Manṣūr qu'il appela Abū Manād Bādīs. Il fut circoncis en Rabī' I[164] 382 H/7 mai 991-5 juin 992 dans le (nouveau) palais de son père (à al-Manṣūriyya) et un certain nombre de personnages offrirent à l'émir des cadeaux, chacun selon ses moyens. Ibn al-Ḫaṭṭāb, gouverneur ('āmil) de Zawīla lui adressa à cette occasion un important présent comprenant, entre autres choses, une girafe et des raretés soudanaises. Le 'āmil de Tripoli lui fit un don magnifique : 100 charges de pièces de monnaie (māl) sans compter des chevaux et des objets précieux d'origine orientale[165].

La même année[166], arriva un rescrit (siğill) du calife al-'Azīz nommant Abū Manād Bādīs héritier présomptif. Al-Manṣūr en fut très satisfait et de toutes parts, les cadeaux affluèrent.

En 383 H/26 fév. 993-14 fév. 994, accompagné de sa grand'mère Ya'lān[167], Bādīs se rendit à Ašīr. C'était son premier voyage[168] Il revint à al-Manṣūriyya en 384 H/15 fév. 994-4 fév. 995. Son père se porta à sa rencontre à la tête des troupes, des dignitaires et de toute la population kairouanaise. Ce fut une journée mémorable[169].

Situation au Maroc et soumission de Sa'īd b. Ḫazrūn[170]. — Il est hors de propos de relater dans le détail les événements qui se succèdent au Maġrib extrême de 375 à 379 H/985-989. Après avoir abattu l'Idrīside al-Ḥasan b. Gannūn (375 H/985-986), les Umayyades d'Espagne favorisent les Maġrāwa au détriment des autres chefs zanātiens et surtout de l'ifranide Yaddū b. Ya'lā. A la mort de son frère, Muqātil b. 'Aṭiyya en 378 H/988, Zīrī b. 'Aṭiyya prend la tête de la confédération. L'année suivante, il est accueilli princièrement à Cordoue et reçoit le titre de vizir.

A la suite de propos malsonnants tenus par l'émir maġrāwien sur son compte, Ibn Abī 'Āmir tenta de s'attacher Yaddū b. Ya'lā ; mais l'Ifranide invité à se rendre à Cordoue, refusa et passa à la

source affirmant qu'il naquit à Ašīr ; *Mu'nis*, 76 : 11 Rabī' I ; théoriquement le 13 fut un jeudi et le 11 un mardi.

164. *Mu'nis ; Bayān* ne donne que l'année.

165. Alinéa dp. *Mu'nis* seul.

166. *Bayān*, *Mu'nis*.

167. *Mu'nis ; Bayān* omet de parler de la grand-mère de Bādīs.

168. *Mu'nis* et *A'māl*, 454 ; *Bayān :* ḥaraka, traduit par FAGNAN « de retour de sa première expédition qui avait eu lieu dans le Gharb ». Bādīs n'avait pas 10 ans en 383 H et sa grand-mère l'accompagnait !

169. On verra, *infra* p. 79 que l'événement est antérieur à l'une des deux fêtes canoniques (1er Šawwāl ou 10 Ḏū l-Ḥiğğa), on ne sait laquelle.

170. *Mafāḫir*, 20-22 ; *Espagne Musulmane*, II, 263-265 ; *Berbères*, II, 15, III, 247, 259 ; *Bayān*, I, 244, 246/trad., I, 358, 362 ; *Kāmil*, IX, 28/trad., 398-399.

dissidence, d'où un retour de Zīrī b. 'Aṭiyya dans le parti 'āmiride. Yaddū battit l'armée cordouano-maġrāwienne. A la suite de cette défaite, Ibn Abī 'Āmir inquiet, charge Zīrī b. 'Aṭiyya de rétablir la situation à Fès et de remplacer son gouverneur, Ibn 'Abd al-Wadūd, tué dans la bataille[171].

Les faveurs prodiguées par les Umayyades aux Maġrāwa n'avaient pas manqué de faire naître de vives jalousies dans le cœur des autres Zanāta.

L'un des principaux mécontents, Sa'īd b. Ḫazrūn b. Fulful b. Ḫazar, se rendit avec son fils Warrū à Ašīr. Al-Manṣūr qui venait d'y rentrer après avoir jugulé la révolte d'Abū l-Fahm et des Kutāma, reçut l'émir zanātien avec de grands égards et le combla de faveurs. Un jour qu'il lui demandait : « Sa'īd ! connais-tu quelqu'un de plus généreux que moi ? — Moi-même répondit-il. — Et pourquoi, reprit l'émir ? — Parce que toi, tu m'as donné de l'argent et que moi, je t'ai donné ma vie ! » On comprend qu'avec de pareilles flatteries l'habile zanātien ait fini par obtenir un gouvernement, celui de Tobna. Al-Manṣūr alla jusqu'à accorder la main d'une de ses filles à Warrū b. Sa'īd[172].

A l'un de ses parents qui l'en blâmait, il aurait répondu : « Mon père et mon grand-père poursuivaient les (Zanāta) sabres (à la main) ; quant à moi, je réponds au jet d'un javelot par l'envoi d'une bourse, afin que leur amitié devienne naturelle et librement consentie ! »[173].

Ce comportement provoqua, en effet, d'importants ralliements zanātiens. Sa'īd b. Ḫazrūn alla s'établir à Tobna.

En 381 ou 382 H/991-992[174], il vint à al-Manṣūriyya rendre visite au Zīrīde qui se porta à sa rencontre, l'embrassa et l'emmena dans son palais où il le reçut magnifiquement et lui accorda de fortes gratifications. Mais après quelques jours de maladie, l'émir zanātien mourut le 1er Raǧab 381 ou 382 H/15 sept. 991 ou 2 sept. 992. Al-Manṣūr le fit ensevelir dans soixante-dix linceuls. Le fils du défunt, Fulful b. Sa'īd b. Ḫazrūn vint aussitôt de Tobna. Il reçut du prince trente charges de pièces de monnaie (māl), quatre-vingt coffres (taḫt) de vêtements de toutes sortes, des

171. *Maʾāṯir*, 22-23 ; *Espagne Musulmane*, II, 265-266.

172. *Berbères*, *Bayān;* c'est probablement à la suite d'un lapsus que le *Kāmil* dit au contraire qu'al-Manṣūr maria son fils à l'une des filles de Sa'īd b. Ḫazrūn.

173. Cette anecdote ne figure que dans *Kāmil*.

174. *Bayān* : 382 H ; *Berbères* et *Kāmil:* 381 H ; aucun recoupement ne permet de choisir. Il est possible que Sa'īd b. Ḫazrūn soit arrivé à la fin de 381 H et tombé malade en 382 H.

chevaux avec des selles ornées, dix étendards dorés et flambants neufs. Il le renvoya ensuite à Tobna en qualité d'« émir ».

Relations avec les Fāṭimides et soulèvements des Kulāma[175]. — Malgré les déclarations audacieuses qu'il avait faites lors de son avènement, al-Manṣūr demeurait en excellents termes avec son suzerain al-'Azīz qui en 376 H/986-987 lui envoya un cadeau[176].

Néanmoins, cette année-là, les percepteurs ('ummāl) du Zīrīde pénétrèrent dans le pays des Kutāma, ce qu'ils ne faisaient pas auparavant, et y levèrent les impôts (amwāl)[177]. Le fait a beau n'être attesté que par une compilation tardive, rien n'autorise à en suspecter l'exactitude. Cette initiative fiscale était grave, car, les Kutāma, artisans de la fortune des Fāṭimides, demeuraient encore leurs précieux auxiliaires bien que fort turbulents et pleins d'exigences. Elle paraît avoir précédé de peu l'arrivée en Ifrīqiya, en qualité de missionnaire (dā'ī) envoyé d'Égypte par le Fāṭimide, d'Abū l-Fahm Ḥasan b. Naṣrawayya al-Ḫurāsānī[178].

Yūsuf b. 'Abd Allah, gouverneur de Kairouan par intérim, l'hébergea avec magnificence, lui accorda de fortes pensions (ğirāyāt) et d'importantes gratifications. Abū l-Fahm exprima son intention de se rendre en Petite Kabylie chez les Kutāma pour les appeler au šī'isme, conformément à la mission que lui avait confiée le calife ; ce qui ne veut pas dire que celle-ci était limitée aux Kutāma. On est enclin à penser, au contraire, qu'al-'Azīz l'avait désigné comme missionnaire dont la compétence s'étendait sur l'Ifrīqiya et sur une partie au moins des territoires situés plus à l'ouest et d'obédience fāṭimide.

Yūsuf b. 'Abd Allah écrivit à son père qui se trouvait au Maġrib central avec al-Manṣūr, donc toujours en 376 H/986-987. 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib lui répondit : « Donne-lui ce qu'il veut et laisse-le aller là où bon lui semblera. » Obtempérant à cet ordre, Yūsuf satisfit à toutes ses demandes, lui fournit des chevaux richement sellés, des paquets (tuḫūt) de vêtements et de grosses sommes (bidar) de dirhams. On ne sait si cela se fit à l'insu d'al-Manṣūr ou contre son gré, mais on a vu l'émir en faire grief

175. Nuwayrī, II, 119-121, principale source sur les deux révoltes kutāmiennes ; *Kāmil*, IX, 21-22, 27-28/trad., 396-397, 397-398 ; *Bayān*, I, 241, 243, 244, 247/trad., I, 354, 357-358, 363 ; Bakrī, 63-64/trad., 132-133 ; *Berbères*, II, 13-15 ; *Mu'nis*, 77.

176. Dp. *Mu'nis* seulement.

177. *Mu'nis*, 77 ; confusion possible avec *Kāmil*, IX, 22/trad., 397, et Nuwayrī, II, 121 ; v. *infra :* p. 79, et *supra :* p. 44.

178. Nuwayrī ; *Bayān :* Abū l-Fahm al-Ḫurāsānī ; *Kāmil:* Abū l-Fahm Ḥasan b. Naṣr.

à 'Abd Allah et à son fils et que ce fut l'une des causes de leur perte.

Ainsi équipé et la bourse bien garnie, Abū l-Fahm arriva chez les Kutāma dont il réussit à gagner l'adhésion. Il rassembla des troupes, se constitua une cavalerie, confectionna des étendards et battit monnaie, tout comme un souverain. Une multitude de Kutāma se rallia à lui. On devine l'inquiétude du Zīrīde qui dut songer à prévenir une rébellion d'autant plus dangereuse qu'elle semblait inspirée par son suzerain. D'ailleurs, Ibn al-Aṯīr affirme que le Fāṭimide avait effectivement chargé Abū l-Fahm de déloger de ses états le Zīrīde trop puissant[179]

Toujours est-il que, probablement après l'exécution de 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib en Raǧab-Ša'bān 377 H/oct.-déc. 987, al-Manṣūr reçut du Caire deux envoyés d'al-'Azīz : un kutāmite appelé Abū l-'Azm et Muḥammad b. Maymūn al-Wazzān, l'un de « leurs esclaves » ('abīd). Ils étaient porteurs de deux rescrits (siǧill) et l'on dit qu'ils intimèrent au Zīrīde l'ordre de s'abstenir de toute action contre Abū l-Fahm et les Kutāma. En effet, d'après Ibn al-Aṯīr, al-Manṣūr avait informé al-'Azīz de la situation et de son intention d'attaquer Abū l-Fahm.

Mais al-Manṣūr les abreuva d'injures et les prit violemment à partie ainsi que le calife qui les avait dépêchés, leur énumérant les agissements inadmissibles d'Abū l-Fahm et des Kutāma. Il les retint auprès de lui pendant les mois de Ša'bān et de Ramaḍān 377 H/26 nov. 987-23 janv. 988, les empêcha de rejoindre les Kutāma et les contraignit à le suivre pour assister au traitement qu'il comptait leur infliger. Al-Manṣūr fit ses préparatifs. La puissance du rebelle qui se trouvait à la tête de forces considérables n'avait cessé de croître et sa monnaie circulait.

En Šawwāl 377 H[180]/24 janv.-21 fév. 988, l'émir quitta l'Ifrīqiya à la tête de son armée et n'arriva chez les Kutāma qu'au début de 378 H/printemps 988, car il n'avait pas pressé l'allure.

Il parvint à Mīla dans l'intention de lui infliger un châtiment exemplaire et d'exterminer la population. L'assaut allait être donné, on venait de déployer les drapeaux et de battre les tam-

179. Rappelons que ce sont les Kutāma qui avaient jadis anéanti les Aġlabides et permis au Mahdī de fonder sa dynastie, sans compter la part qu'ils avaient prise à la conquête de l'Égypte.

180. Bakrī où l'on corrigera 378 H en 377 H, dp. *Bayān*, *Kāmil* et le contexte d'al-Nuwayrī. On remarquera que l'indication du mois est confirmée par le fait que les deux émissaires šī'ites qui accompagneront al-Manṣūr ont été retenus pendant les deux mois précédents. Dp. *Kāmil*, IX, 21/trad., 396, le départ eut lieu après la Fêtes des Sacrifices (10 Ḏū l-Ḥiǧǧa) ; sans doute faut-il rétablir : la Fête de la rupture du jeûne (1er Šawwāl).

bours, quand les femmes et les enfants sortirent de la ville pour implorer la grâce d'al-Manṣūr. A ce spectacle, le Zīrīde versa des larmes et épargna les habitants qu'il déporta à Baghai. Ils se mirent en route n'emportant avec eux que de menus bagages, de l'or et de l'argent, mais ils ne tardèrent pas à être attaqués et dépouillés par une troupe commandée par Māksan b. Zīrī, oncle d'al-Manṣūr. Mīla fut livrée au pillage et démantelée. Elle ne redeviendra un centre habité que plus tard.

Al-Manṣūr pénétra à l'intérieur du pays kutāmien, détruisant et brûlant tout sur son passage : localités, forteresses et maisons.

Aux deux messagers fāṭimides qui l'accompagnaient bien malgré eux, il déclara : « Les voilà ceux qui, prétendiez-vous, devaient me ramener la corde au cou à votre maître ! » Faisant allusion à certains propos qu'ils lui avaient tenus lors de leur arrivée.

Mais ce n'est qu'à Sétif, siège de la puissance des Kutāma que le Zīrīde affronta leur armée qui y était rassemblée. Il livra bataille dans les parages et remporta une victoire éclatante. Abū l-Fahm se réfugia dans une montagne abrupte habitée par la tribu kutāmienne des Banū Ibrāhīm. L'émir leur adressa des messages pleins de menaces leur réclamant la livraison du fuyard. Au nom des lois de l'hospitalité, ils refusèrent, tout en acceptant de ne pas s'opposer à son arrestation si le prince pouvait l'effectuer[181].

Al-Manṣūr parvint à le faire enlever et le jeta en pâture aux femmes de son harem lesquelles lui arrachèrent les poils de la barbe et le battirent à mort ou peu s'en fallut. Il le soustrait ensuite à leur fureur avant qu'il ne rendît l'âme et l'un de ses hommes l'éventra après l'avoir égorgé. On lui enleva le foie que l'on rôtit et dévora. Les Ṣanhāğa et les « 'abīd » d'al-Manṣūr lacérèrent le cadavre et s'en repurent ne laissant que les os. L'horrible festin fut perpétré le mardi 3 Ṣafar 378 H/23 mai 988[182]. Al-Manṣūr fit exécuter plusieurs missionnaires (du'āt) et chefs kutāmiens, notamment le gouverneur (wālī) de Mīla. Il infligea les pires humiliations aux vaincus dont il confia le gouvernement à Abū Za'bal b. Hišām[183] « et à ses fils ». L'expression est quelque peu ambiguë[184]. Faut-il entendre que lui et ses enfants se partagèrent l'autorité du territoire ou qu'il était entendu que ses enfants

181. Pour cet alinéa ; c'est le *Kāmil* qui fournit des détails omis par les autres sources, y compris NUWAYRĪ.

182. Théoriquement mercredi.

183. *Bayān*, I, 239/trad., I, 350 ; NUWAYRĪ, II, 121, 116 : Abū Zaġbal b. Muslim.

184. Elle est de NUWAYRĪ.

lui succèderaient ? Toujours est-il que le gouvernement (ʿamal) d'Abū Zaʿbal comprenait au moins Qaṣr al-Ifrīqī, Constantine[185] et sans doute aussi Mīla et Sétif[186].

Al-Manṣūr regagna Ašīr[187] et renvoya enfin en Égypte Abū l-ʿAzm et Muḥammad b. Maymūn b. al-Wazzān. De retour auprès d'al-ʿAzīz, ses deux messagers lui déclarèrent : « Nous revenons d'auprès des démons (šayāṭīn) cannibales qui n'ont rien d'humain ! »[188].

Jetant du lest, le calife fit porter par un ambassadeur des présents à son vassal dont il désirait apaiser la hargne, sans faire la moindre allusion à l'affaire d'Abū l-Fahm[189].

Mais, l'année suivante, en 379 H/11 avril 989-30 mars 990, les Kutāma reprirent les armes[190], à l'appel d'un certain Abū l-Faraǧ qui, originaire on ne sait d'où et même juif selon certains, leur soutint qu'il descendait des émirs de Mahdia et que son père était fils d'al-Qāʾim, grand-père du Fāṭimide al-Muʿizz.

Cette rébellion aurait été bien plus importante que celle d'Abū l-Fahm[191]. Aucun indice ne permet de la situer avec exactitude dans le temps par rapport à l'affaire d'Abū l-Bahār.

Les Kutāma se rallièrent à lui en masse. Il eut ses étendards, ses tambours et battit monnaie[192]. Il livra maints combats aux troupes d'Abū Zaʿbal, délégué (nāʾib) d'al-Manṣūr à Mīla et Sétif. S'estimant incapable de leur résister victorieusement, ce dernier écrivit à son maître pour réclamer son intervention.

Al-Manṣūr se mit en campagne, battit le rebelle après un combat acharné et massacra un nombre considérable de Kutāma. Abū l-Faraǧ se sauva dans une montagne et se cacha dans une grotte où deux de ses pages (ġulām) le surprirent et le livrèrent à Abū Zaʿbal. On l'amena à al-Manṣūr qui le fit périr dans les supplices. L'émir garnit les cantons kutāmiens qui jusque-là en

185. *Bayān*, I, 261/trad., I, 387 ; v. *infra:* p. 109.

186. *Kāmil*, IX, 27-28/trad., 397-398 ; v. *infra:* même page, avant-dernier alinéa.

187. Nuwayrī, *Kāmil;* et non « al-Manṣūriyya et Kairouan », comme l'affirme, sans doute à tort, l'auteur du *Bayān;* ce dernier omet la révolte d'Abū l-Faraǧ, ne précise pas que c'est en Ifrīqiya qu'al-Manṣūr reçut Saʿīd b. Ḫazrūn ni qu'il partit de Kairouan pour Tiaret afin de mater Abū l-Bahār, affirme qu'il regagna ensuite Ašīr et laisse entendre que de 378 à 381 H/988-992, l'émir demeura au Maġrib central, laissant aux mains de Yūsuf b. Abī Muḥammad et de son éminence grise Ibn al-Būnī, l'Ifrīqiya où il ne revint qu'en 381H/991-992.

188. Nuwayrī, *Kāmil.*

189. *Kāmil* seulement.

190. Cette révolte n'est attestée que par Nuwayrī et *Kāmil.*

191. *Kāmil* seulement.

192. *Kāmil;* Nuwayrī omet de dire qu'il battit monnaie.

avaient été dépourvus, de troupes et de gouverneurs (ʿummāl) qui prélevèrent les impôts (ǧabaū amwālahum)[193] et serrèrent les habitants de près. Il retourna ensuite à Ašīr.

En 384 H/15 fév. 994-4 fév. 995 des présents arrivèrent d'Égypte conduits par Ǧaʿfar b. Ḥabīb, notamment un énorme éléphant. Al-Manṣūr alla les accueillir à la tête de ses troupes. Le jour de la Fête — on ne sait laquelle — Bādīs fit une sortie spectaculaire, en grand cortège, et alla, précédé de l'éléphant, célébrer la prière solennelle, sans être accompagné de son père. Tous deux demeurèrent en Ifrīqiya et ne retournèrent plus au Maġrib[194].

Malgré sa gravité, l'affaire kutāmienne n'avait donc rien changé, du moins officiellement, aux relations zīrīdo-fāṭimides[195].

L'année suivante, en Ǧumādā II 385 H/juil. 995, Qāsim b. Ḥaǧǧāǧ, venant d'Égypte, arriva à al-Manṣūriyya. Il rapportait les têtes des Rūm tués à Alep par Māriq al-Kutāmī[196].

Révolte d'Abū l-Bahār[197]. — Tandis qu'au Maġrib extrême la lutte faisait rage entre, d'une part, Zīrī b. ʿAṭiyya et les Maġrāwa pro-umayyades, et d'autre part, Yaddū b. Yaʿlā et les Banū Ifran, Abū l-Bahār b. Zīrī allait en 379 H/11 avril 989/30 mars 990, se révolter contre son neveu al-Manṣūr b. Buluggīn b. Zīrī, à la suite d'une offense. Son exemple fut imité par son parent par alliance Ḥalūf b. Abī Bakr, gouverneur de Tiaret et principal officier d'al-Manṣūr au Maġrib ainsi que par le frère de Ḥalūf, ʿAṭiyya.

Al-Manṣūr ne tarda pas à se rendre à Tiaret, mais Abū l-Bahār s'enfuit vers l'ouest. L'armée zīrīde pénétra dans Tiaret, tuant et pillant. L'émir accorda ensuite l'amān aux habitants. Il poursuivit le fugitif jusqu'à dix-sept étapes au-delà de Tiaret non sans souffrances pour son armée et manque de vivres. Après quoi il rebroussa chemin, confia le gouvernement de Tiaret à son frère Yaṭṭūfat et rentra à Ašīr.

Les rebelles s'emparèrent d'une importante partie du Maġrib central s'étendant depuis le Zāb et le Wanšarīš jusqu'à Oran et englobant les provinces de Tlemcen, d'Oran, du Chélif, etc. Dans

193. V. *supra:* p. 75 et note 177.

194. *Bayān*, I, 247/trad., I, 363 ; *Muʾnis*, 77-78 ; v. *supra:* p. 73, note 169.

195. On relèvera que dans les dernières recommandations faites en 380 H/990 par Ibn Killis mourant, à son maître al-ʿAzīz, il n'est pas question du Maġrib ; Ibn Ṣayrafī, 23 (90) ; *Nuǧūm*, IV, 122.

196. *Bayān*, I, 247/trad., I, 363.

197. *Berbères*, II, 15-16, III, 220, 240-242 ; *Mafāḫir*, 24-27 ; *Bayān*, I, 244-245, 246-247/trad., I, 358-359, 363, III, 270 ; *Kāmil*, IX, 28/trad., 399-400 ; *Muʾnis*, 77, brève indication avec une fausse date : 376 au lieu de 379 H ; *Espagne Musulmane*, II, 266-268 ; Nuwayrī passe sous silence toute cette importante affaire.

toutes les mosquées de ce vaste territoire, ils firent prononcer la ḫuṭba au nom du calife Hišām al-Mu'ayyad.

Par l'entremise de Haddūs al-Qarawī al-Tāǧir (le marchand kairouanais) qui joua le rôle d'ambassadeur, Abū l-Bahār était alors, peut-être même avant de proclamer les Umayyades, en correspondance suivie avec le tout-puissant Ibn Abī 'Āmir al-Manṣūr, auquel il demanda l'autorisation de rejoindre Zīrī b. 'Aṭiyya, le puissant émir maġrāwien, chef du parti umayyade à Fès. Le 'Āmiride lui ayant réclamé l'envoi de son fils en otage, comme gage de sa bonne foi, Abū l-Bahār fit embarquer son fils en compagnie de son kātib Maymūn connu sous le nom d'Ibn al-Dābba, mais le navire sombra et les deux passagers périrent en mer. Abū l-Bahār envoya alors son autre fils qui parvint, sain et sauf, auprès d'Ibn Abī 'Āmir[198].

Celui-ci adressa alors à Abū l-Bahār d'importants subsides et des vêtements, ainsi qu'à Ḫalūf b. Abī Bakr, et écrivit à Zīrī b. 'Aṭiyya de l'accueillir et de l'aider. Abū l-Bahār se rendit alors à Fès et s'allia à l'émir maġrāwien[199].

Il dépêcha, en ambassade à Cordoue, son neveu Abū Bakr b. Ḥabūs b. Zīrī b. Manād, le plus brave des cavaliers ṣanhāǧiens de son temps, en compagnie de nombreux parents. La députation, arrivée à Cordoue en 381 H/20 mars 991-8 mars 992, y fut accueillie avec les honneurs militaires, les plus grands égards et comblée de cadeaux. Abū Bakr b. Ḥabūs rapporta à son oncle, de la part du 'Āmiride, 25.000 pièces d'or, 500 vêtements de soie[200], des bijoux, des vases et autres objets de luxe pour une valeur de 10.000 dīnārs.

Abū l-Bahār s'était engagé à soutenir Zīrī b. 'Aṭiyya contre Yaddū b. Ya'lā. L'Ifranide et le Maġrāwien luttaient alors avec âpreté pour la possession de Fès dont ils s'emparaient à tour de rôle, selon le fortune de leurs armes.

Ibn Abī 'Āmir conféra aux deux alliés des pouvoirs égaux et les chargea de réduire Yaddū b. Ya'lā. Chacun d'eux obtint l'un des deux quartiers de Fès. Mais leurs efforts conjugués ne parvinrent pas tout de suite à émousser le mordant des Banū Ifran, d'autant plus que Ḫalūf b. Abī Bakr ne tarda pas à les abandonner ainsi que son frère 'Aṭiyya, quittant le parti 'āmiride pour le zīride.

198. Alinéa dp. *Bayān* seulement. Les autres sources ne parlent que de l'envoi du neveu d'Abū l-Bahār et taisent ces faits qui paraissent bien antérieurs au premier envoi de subsides à Abū l-Bahār par Ibn Abī 'Āmir.

199. Pour les alinéas suivants, la relation du *Bayān* n'est d'aucune utilité car cet ouvrage ne fait ensuite que mentionner le retour d'Abū l-Bahār en Ifrīqiya.

200. « dīnārs darāhim, qit'a ḫazz ».

En récompense, al-Manṣūr rétablit Ḫalūf b. Abī Bakr comme gouverneur, sans doute de Tiaret.

Comme Abū l-Bahār répugnait à combattre Ḫalūf b. Abī Bakr qui était son parent, Zīrī b. ʿAṭiyya l'attaqua seul en Ramaḍān 381 H/11 nov.-10 déc. 991, le tua et rallia à lui la plupart des vaincus. Le frère de Ḫalūf, ʿAṭiyya, se sauva au désert avec quelques-uns de ses fidèles et Zīrī b. ʿAṭiyya d'annoncer cette victoire à Ibn Abī ʿĀmir qui en fut très satisfait et la fit proclamer du haut des chaires des mosquées.

L'émir maġrāwien ne s'était pas plus tôt débarrassé de Ḫalūf que, sans désemparer, il se retourna contre l'Ifranide Yaddū b. Yaʿlā, qui, probablement surpris par cette attaque éclair, fut défait à l'issue de violents combats et se sauva au désert où il devait mourir peu après[201]. Les vainqueurs s'emparèrent du camp ifranide et d'une quantité d'argent inouïe. Zīrī b. ʿAṭiyya fit prisonniers la mère, la sœur et presque tout le harem de son ennemi. Il passa par les armes plus de 3 000 cavaliers, mais accorda l'amān à un grand nombre de vaincus qu'il enrôla sous ses bannières[202].

Cette nouvelle victoire accrut la puissance de Zīrī b. ʿAṭiyya au point qu'Ibn Abī ʿĀmir lui confia bientôt tous les territoires du Maġrib extrême dépendant des Umayyades et la mission de châtier le traître Abū l-Bahār. La chronologie des événements[203] est assez confuse, mais on peut tenir pour certain que l'émir des Maġrāwa s'empressa d'attaquer Abū l-Bahār hors d'état de lui résister longtemps.

En Šawwāl 382 H/30 nov.-28 déc. 992, Ibn Abī ʿĀmir apprit que la discorde battait son plein au Maġrib, entre les deux chefs, Zīrī b. ʿAṭiyya al-Maġrāwī et Abū l-Bahār al-Ṣanhāǧī et que ce dernier, défait par son rival s'était enfui à Ceuta, en affichant son intention de se rendre en Espagne. Le ʿĀmiride dépêcha aussitôt son kātib ʿĪsā b. Saʿīd b. al-Qaṭṭāʿ à la tête d'une armée considérable pour surveiller le chef ṣanhāǧien. Mais Abū l-Bahār n'attendit pas l'arrivée du kātib ʿāmiride et jugea plus prudent de renoncer à l'Espagne et de se retrancher dans le Rif, à la Qalʿa Ǧārat (ou

201. C'est son neveu Ḥabūs b. Zīrī b. Yaʿlā qui prit alors la tête des Banū Ifran, mais il fut assassiné par son cousin Abū Yaddās b. Dūnās qui tentait de se faire reconnaître par ses contribules; ce dernier passa en Espagne avec ses partisans et Ibn Abī ʿĀmir les enrôla dans son armée. Le commandement des Banū Ifran passa ensuite à un frère de Ḥabūs b. Zīrī b. Yaʿlā ; v. : *Mafāḫir*, 26 ; *Espagne Musulmane*, II, 266.

202. Sur une autre version de ces faits ; v. : *Espagne Musulmane*, II, 266-267, note 2 ; *infra*, p. 82, note 207.

203. *Berbères*, III, 242-243 ; *Mafāḫir*, 26-27 ; *Espagne Musulmane*, II, 266-268.

Ğarāwa ?)[204]. Il continuait de reconnaître les Umayyades, mais avait envoyé des messages à Kairouan pour intercéder auprès de son neveu al-Manṣūr b. Buluggīn[205].

C'est ainsi qu'en 383 H/26 fév. 993-14 fév. 994, le Zīrīde reçut de son frère Yaṭṭūfat, probablement toujours gouverneur de Tiaret, une lettre l'informant de l'arrivée auprès de lui de leur oncle Abū l-Bahār. Al-Manṣūr répondit à Yaṭṭūfat qu'il n'avait qu'à le lui envoyer. Abū l-Bahār arriva à al-Manṣūriyya dans la nuit du (dimanche au) lundi 15 Ša'bān 383 H/5 oct. 993[206]. Al-Manṣūr l'accueillit avec joie, lui procura des vêtements, des femmes esclaves, des tapis et l'installa princièrement. Il est possible que tous ces faits soient à dater de 382 H. Abū l-Bahār fut autorisé à reprendre son ancien gouvernement de Tiaret qu'il paraît avoir rejoint aussitôt.

Maître de Tlemcen et de tous les états d'Abū l-Bahār, Zīrī b. 'Aṭiyya étendit son autorité depuis le Maġrib extrême jusqu'au Zāb. En 383 H/26 fév. 993-14 fév. 994, il fonda Oujda (Waǧda) dont il fit sa résidence. Il adressa alors à Ibn Abī 'Āmir, des cadeaux par l'entremise d'un ambassadeur qui arriva à Cordoue au début de Šawwāl 384 H/nov. 994[207].

Les Ṣanhāǧa étaient évincés du Maġrib extrême qui obéissait désormais au puissant émir maġrāwien pro-umayyade, Zīrī b. 'Aṭiyya.

Mort d'al-Manṣūr[208]. — Abū l-Fatḥ al-Manṣūr 'Uddat al-'Azīz bi-Llah b. Abī l-Futūḥ Yūsuf Sayf al-'Azīz bi-Llah b. Zīrī b.

204. *Mafāḫir*, 26 : Ğārat ; *Berbères*, III, 242 : « château de Djeraoua ».

205. *Berbères*, III, 242.

206. *Bayān*, I, 246-247/trad., I, 363 ; *Berbères*, IIII, 242-243 ; théoriquement le 15 Ša'bān tomba un jeudi en 383 H et un dimanche en 382 H. Dans *Berbères*, II, 16, le retour d'Abū l-Bahār à Kairouan est daté de 382 H/992-993. Dans *Bayān*, l'année 382 est passée sous silence, le récit bien que placé sous l'année 383 H débute par « cette année là » et se termine sans rappel explicite de l'année.

207. *Mafāḫir*, 26-27 ; *Berbères*, III, 242-243 ; *Espagne Musulmane*, II, 267-268. Il paraît difficile d'accepter la version, attestée par Ibn al-Ḫaṭīb dans la partie inédite de ses *A'māl al-a'lām*, qui place la défaite définitive d'Abū l-Bahār avant la mort de Yaddū b. Ya'lā, laquelle aurait été postérieure à Raǧab 382 H/sept. 992, date du voyage à Cordoue de Zīrī b. 'Aṭiyya ; v. . *Espagne Musulmane*, II, 266-267, note 2. C'est probablement sur elle que se fonde Ibn Ḫaldūn, *Berbères*, III, 242, pour dater de 383 H/993-994, l'ambassade de Zīrī b. 'Aṭiyya à Ibn Abī 'Āmir et la mort de Yaddū b. Ya'lā.

208. *Bayān*, I, 239, 247/trad., I, 350, 363 ; le premier de ces deux passages le fait mourir le 5 sans doute par suite d'un lapsus calami (yawm al-ḫamīs li-ḫams ḫalawna...) ; Nuwayrī, II, 121-122 ; *Kāmil*, II, 52/trad., 401 ; *Ibn Ḫallikān*, I, 86-87 ; *Mu'nis*, 78 ; *Buldān*, sub Ifrīqiya, I, 303 ; *A'māl*, 454 : al-Manṣūr chargea son frère Ḥammād d'expéditions contre les territoires de ses ennemis, obtint une victoire éclatante et mourut en 395 H (sic).

Manād mourut après un règne heureux d'une douzaine d'années[209], le jeudi 3 Rabī' I 386 H/26 mars 996, dans son nouveau palais situé en dehors de Ṣabra-al-Manṣūriyya et y fut inhumé le lendemain.

Son suzerain Nizār al-'Azīz bi-Llah ne lui survécut que six mois, puisqu'il trépassa en Ramaḍān de la même année, laissant le pouvoir à son fils al-Ḥākim[210].

* * *

Par la force des choses, al-Manṣūr avait été amené à consolider l'emprise ṣanhāǧienne sur l'Ifrīqiya, d'où l'abandon de la lutte contre les Zanāta de l'ouest et la mise à mort du gouverneur d'Ifrīqiya que le Fāṭimide avait cru pouvoir, impunément, élever à la magistrature suprême. La répression de la révolte kutāmienne fomentée par le calife avait permis au successeur de Buluggīn de contrôler la Petite Kabylie. Ainsi, la vocation ifrīqiyenne de la dynastie et son aspiration à l'autonomie, voire à l'indépendance, s'étaient manifestées sans ambiguïté. Enfin, la révolte d'Abū l-Bahār avait montré qu'en s'engageant de plus en plus à l'est, les Zīrīdes risquaient de perdre le Maġrib central. Signe précurseur de la scission ḥammādide.

III. *Règne de Bādīs (386-406 H/996-1016)*

Avènement de Bādīs[211]. — Bādīs dont le nom complet sera Abū Manād Bādīs Naṣīr al-Dawla, avait à peine douze ans lors de son avènement[212].

Certaines sources[213] font état, mais en termes sybillins, de l'op-

209. *Bayān:* 12 ans ; *Mu'nis:* près de 13 ans ; NUWAYRĪ : 12 ans, 2 mois et 10 jours.

210. *Mu'nis*, 78 ; *Ḫiṭaṭ*, VI, 66-68 ; *Iṯṯi'āẓ*, appendice, 295, 297, 299.

211. *Bayān*, I, 247/trad., I, 364 ; NUWAYRI, II, 122 ; *Kāmil*, IX, 53/trad., 402 ; la parenté de ces trois versions qui se complètent est patente ; *A'māl*, 454 ; IBN ḪALLIKĀN, I, 88-87 reproduit par *Šaḏarāt*, III, 179 ; *Mu'nis*, 76, 78 ; *E. I*[2], I, 884 (H. R. IDRIS).

212. Sur la date de sa naissance, v. *supra:* p. 72. L'auteur des *A'māl*, 454, rapporte, d'après IBN AL-RAQĪQ, que l'année de la mort d'al-Manṣūr, Bādīs vint trouver son père dans la capitale (Dār mulki-hi = Ašīr ?) ; c'était le premier voyage qu'il faisait. Il mit pied à terre ainsi que les parents l'accompagnant, pour saluer l'émir. L'un des oncles paternels de son père le prit par la main et le souleva de terre pour que l'enfant pût embrasser l'auteur de ses jours qui était à cheval ; ce qui indique, conclut l'auteur, que Bādīs était un jeune enfant.

213. *Bayān*, I, 247, dans le passage : « wa-ḫālafū[2] 'alā man kāna ma'a-hum[2] 'alāmā 'aqadū-hu... », la variante (2---2) : « man ǧā'a ma'a-hum » sans doute altérée, n'est pas claire ; *Kāmil*, IX, 53/trad., 402.

position des Banū Zīrī b. Manād et des Banū Ḥamāma b. Manād à l'accession de Bādīs au pouvoir, malgré les engagements qu'ils avaient pris et affirment que les esclaves ('abīd) de Bādīs et de son père ne leur permirent pas de mettre leurs projets à exécution. Y eut-il rébellion ouverte des oncles paternels d'al-Manṣūr, ou de simples intrigues préliminaires ? Sur ce qui se passa à al-Manṣūriyya, immédiatement après les obsèques d'al-Manṣūr, on se contente de nous dire[214] que lorsque « le pouvoir revint à Bādīs », il se rendit, le mercredi 16 Rabī' I 386 H/8 avr. 996, au château de Sardāniya où, de toutes les contrées d'Ifrīqiya, on vint lui présenter félicitations et condoléances[215].

Cependant, comme il n'était pas, dit-on, en Ifrīqiya, de plus merveilleux séjour que Sardāniya[216], près de Ḳalūla, au nord de Kairouan, on peut supposer que Bādīs et les siens y étaient allés accueillir le printemps.

Après y être demeuré un certain nombre de jours, il regagna son palais (d'al-Manṣūriyya).

Peu de temps après son avènement, il se rendit à Sousse où il passa plusieurs jours, puis à Mahdia où il séjourna quelque temps. Dans la prestigieuse cité fāṭimide, il assista à une magnifique parade navale et à des tirs de feux grégeois. Il regagna ensuite Ṣabra-al-Manṣūriyya[217].

Toujours en 386 H/996, peut-être peu de temps après l'avènement du jeune prince, un ṣanhāǧien, Ḫalīfa b. Mubārak, sur lequel on ne sait rien d'autre, se révolta. Il fut pris, amené à Bādīs et promené dans les rues sur un âne ; un nègre, monté en croupe, le soufflетait. Le dédain qu'il inspira lui valut de ne pas être mis à mort ; on se contenta de le jeter en prison[218]. Cette rébellion paraît avoir été d'importance mineure.

Yaṭṭūfat[219] vint à al-Manṣūriyya présenter ses condoléances et ses félicitations, puis regagna Tobna et « l'ouest » (probablement Tiaret), dans les derniers jours de Ša'bān 386 H/mi-septembre 996. Cette démarche de l'oncle de Bādīs, effectuée plusieurs mois après l'accession de l'émir au trône, semble marquer la fin des intrigues ourdies contre le successeur d'al-Manṣūr.

214. *Kāmil*, Nuwayrī.

215. *Kāmil*, Nuwayrī ; *Kāmil* omet la date. *Bayān*, sans doute lacunaire, ne parle pas de ce déplacement de Bādīs.

216. Bakrī, 32.

217. *Mu'nis*, 78 : « la'ibati l-marākib bayna yaday-hi wa-ramā l-naffāṭūna bi-l-nafṭ ».

218. *Kāmil*, IX, 53/trad., 402.

219. Dp. *Bayān* qui l'appelle Abū Baybāš (var. ms. B : Labyāš ?) Yaṭṭūfat b. Abī l-Futūḥ (Yūsuf b. Zīrī).

A la mort de son père, Bādīs confirma Fulful comme gouverneur de Tobna[220].

En Ṣafar 393 H/13 fév.-13 mars 997, Bādīs nomma gouverneur d'Ašīr son oncle paternel Ḥammād b. Abī l-Futūḥ Yūsuf b. Zīrī b. Manād auquel il fit cadeau d'une quantité de chevaux, de vêtements magnifiques, d'armes et d'approvisionnement[221]. Il semble que Ḥammād conserva aussi Msila et devint, en fait, au nom de Bādīs, le chef du Maġrib central qu'il avait jusque-là plus ou moins partagé avec son frère Yaṭṭūfat et son oncle Abū l-Bahār.

On verra les redoutables conséquences d'une nomination que l'émir ne pouvait sans doute pas éluder sans réveiller le mécontentement des Ṣanhāğa du Maġrib central. Ḥammād ne tardera pas à étendre son pouvoir, à constituer une puissante armée et à amasser des richesses. Il finira par se révolter et fonder au Maġrib central la puissante dynastie qui porte son nom.

Malgré son jeune âge, Bādīs s'empressa de confirmer la justesse de ce jugement porté sur lui et reproduit par Ibn Ḫallikān[222] : il fut « un grand roi, résolu dans ses décisions et d'une telle vigueur qu'il ne pouvait brandir une lance sans la briser ». Quant à sa cruauté envers ses ennemis, on verra avec quel raffinement il a torturé son ancien favori Yūsuf b. Abī Ḥabūs. Néanmoins, on nous dit qu'il était très généreux, qu'il comblait ses courtisans de largesses et leur pardonnait leurs fautes[223].

Politique intérieure. — En accédant au pouvoir, Bādīs confirma Muḥammad b. Abī l-'Arab dans les fonctions de gouverneur ('āmil) d'Ifrīqiya qu'il occupait sous son père. Ce personnage dont al-Raqīq a fait le panégyrique, vantant sa culture et son courage, continua d'administrer le pays pendant une dizaine d'années jusqu'à sa mort en 396 H/1005-1006[224], sans doute en fin d'année. Son fils (Abū) l-Qāsim b. Muḥammad b. Abī l-'Arab lui succéda

220. *Berbères*, III, 260, où la date de 385 H est fausse ; v. *infra* : p. 92, la demande faite par Fulful à Bādīs au sujet de la concession (iqṭā') de Tobna en 389 H/999.

221. *Bayān*, I, 248/trad., I, 365-366 ; Nuwayrī, II, 122 ; *Kāmil*, IX, 53/trad., 402 ; *'Ibar*, VI, 171/*Berbères*, II, 43-44 ; Abū l-Fidā', *Ta'rīḫ*, II, 131-132, cite le *Kitāb al-Ğam' wa-l-Bayān fī aḫbār al-Qayrawān* d'Ibn Šaddād ; *A'māl*, 454, 460, laisse entendre, contre toute évidence, que Ḥammād s'absenta de Kairouan à la mort d'al-Manṣūr en 395 H/1004-1005 ; *Mu'nis*, 78.

222. Ibn Ḫallikān, I, 86, reproduit par *Šaḏarāt*, III, 179.

223. *Mu'nis*, 79.

224. *Mu'nis*, 78-79 ; *Bayān*, I, 257/trad., I, 381 ; *Udabā'*, I, 219-222 ; *Manāqib*, 323, 325. et note 154 ; *Madārik*, in *Riyāḍ*, I, intr., 40-41 ; *Ma'ālim*, III, 175-176.

en 397 H/1006-1007 et maintint dans leurs grades les fonctionnaires nommés par son père[225].

On le verra se joindre avec ses frères au rebelle zanātien Fulful b. Sa'īd au début de 399 H/sept. 1008. Bādīs lui pardonna, mais on ne précise pas s'il le rétablit dans ses fonctions de gouverneur d'Ifrīqiya[226]. Il n'est pas impossible qu'il ait été remplacé alors par Yūsuf b. Abī Ḥabūs al-Ṣanhāǧī, puisqu'on nous dit qu'en 403 H/1012-1013, Bādīs retira à ce dernier la charge des armées et autres fonctions[227].

La sœur de l'émir, la princesse Umm Mallāl, paraît avoir joué un rôle politique d'autant plus important qu'il était presque constamment en campagne[228]. L'influence de sa nourrice, la fameuse Ḥāḍina Bādīs n'est certainement pas négligeable. Cette captive chrétienne, achetée par al-Manṣūr, s'était convertie à l'Islām et, sous le nom de Fāṭima al-Ḥāḍina, avait été élevée au rang des princesses ṣanhāǧiennes[229].

Un fils de son frère, demeuré chrétien, fut lynché à Mahdia pour avoir défloré une jeune descendante du Prophète. Bādīs chargea un général d'aller, à la tête d'une armée, punir les Mahdiens. Cette attitude surprenante ne s'expliquerait que par l'ascendant considérable exercé par Fāṭima sur son fils de lait. Une invocation du pieux juriste al-Qābisī aurait causé la mort du général qui, s'étant enivré une nuit à Qaṣr Miswar, près de Mahdia, se brisa le crâne en tombant d'une terrasse. A cette nouvelle, Bādīs, effrayé, envoya, dit-on, des messagers (burud) au šayḫ qui refusa de les recevoir et leur donna rendez-vous à la Grande Mosquée. Il convoqua les principaux docteurs et leur dicta une proclamation fustigeant l'émir qui avait osé prendre fait et cause pour l'infidèle sacrilège. Ils se rendirent à la Grande Mosquée où la proclamation fut lue en chaire. Les officiers de Bādīs se dirent alors les uns aux autres : « Par Allah, il n'est pas d'autre sultan que ce šayḫ ![230] ».

Relations avec les Fāṭimides. — Nos sources ne parlent pas de l'investiture de Bādīs par al-'Azīz, mais l'une d'elles[231] signale

225. A deux reprises, *Bayān*, I, 258/trad., I, 382, l'appelle al-Qāsim, ainsi que Nuwayrī, II, 138. On a rétabli Abū l-Qāsim dp. l'inscription de fondation de la maqṣūra d'al-Mu'izz ; v. : H. R. Idris, *Essai de datation...*, *Arabica*, 1956, 214-215.

226. *Bayān*, I, 258/trad., I, 382.

227. V. *infra :* chap. VIII.

228. V. *infra :* p. 141.

229. *Šahīrāt*, 47-49 ; v. *infra* p. 140.

230. *Madārik*, in *Riyāḍ*, I, Intr. 40-41 ; *Ma'ālim*, III, 175-176 ; H. R. Idris, *Deux juristes kairouanais...*, 196-197 ; *idem*, *Fêtes chrétiennes...*, 272-273.

231. *Bayān*, I, 248/trad., I, 364-365 ; *Mu'nis*, 78 ; *infra :* chap. VIII.

l'envoi d'un rescrit (siğill) dans lequel le calife ordonnait d'envoyer en Égypte le cadi (de Kairouan) Muḥammad b. 'Abd Allah b. Hāšim. Quand le document parvint à l'émir, le personnage était malade. Bādīs avait préparé à l'intention de son suzerain des cadeaux qui furent acheminés d'al-Manṣūriyya à Raqqāda, sous la conduite de Ğa'far b. Ḥabīb, le 6 Ramaḍān 386 H/22 sept. 996. Abū Manād Bādīs ordonna au cadi de se joindre au convoi, mais l'autre refusa, prétextant son état de santé. Le 3 Ḏū l-Qa'dā 386 H/17 nov. 996, l'émir l'envoya chercher dans sa demeure par le gouverneur d'Ifrīqiya, Muḥammad b. Abī l-'Arab et un groupe de dignitaires. La troupe prit position à Bāb Abī l-Rabī' car on pensait que les Kairouanais s'opposeraient à l'enlèvement de leur magistrat. Les agents du prince firent irruption dans la maison du cadi et le transportèrent sur le tapis où il était retenu par la maladie, en vêtements d'intérieur. Une foule immense et silencieuse, rassemblée au dehors, escorta le cortège jusqu'à Raqqāda. Il était suivi d'un esclave chrétien[232] qui le soutenait, de ses enfants et de ses parents. L'affliction était grande et ce fut un concert de louanges et d'invocations en sa faveur.

Par bonheur, arriva alors l'annonce de la mort d'al-'Azīz, survenue le 28 Ramaḍān 386 H/14 oct. 996[233]. Bādīs, sans doute soulagé d'un grand souci, s'empressa de faire regagner ses pénates au cadi en lui témoignant les plus grands honneurs. Cette épreuve accrut le prestige de Muḥammad b. 'Abd Allah b. Hāšim toujours malade. Son retour eut lieu au début de 387 H, sans doute en Muḥarram/14 janv.-12 fév. 997.

Le successeur d'al-'Azīz, al-Ḥākim, investit Bādīs[234]. Le mardi 22 Rabī' II 387 H/4 mai 997[235], arriva à Kairouan un envoyé du Fāṭimide, le šarīf et missionnaire 'Alī b. 'Abd Allah al-'Alawī, connu sous le nom d'al-Bāhirī[236], venu lui apporter l'investiture et les robes d'honneur. En prévision de la réception, Bādīs avait rassemblé à al-Manṣūriyya toutes les troupes zīrīdes d'Ifrīqiya, cavaliers et fantassins. A la tête de tous ces soldats, disposés en

232. « ġulām naṣrānī ».

233. *Nuğūm*, IV, 112-113 ; *Ḫiṭaṭ*, IV, 66-67, in *Itti'āẓ*, appendice, 295 ; ailleurs *Ḫiṭaṭ*, II, 167 seq., *in Itti'āẓ*, appendice, 270, Maqrīzī donne, à tort, Rağab au lieu de Ramaḍān. Jusque là Bādīs semble avoir porté le titre de Sayf al-'Azīz bi-Llah puisqu'Ibn Rašīq, cité par 'Umarī, *ms. Paris 2077*, f° 79 v°-80 r°, appelle son successeur al-Mu'izz b. Sayf al-'Azīz bi-Llah.

234. Nuwayrī, II, 122-123, relation la plus complète ; *Bayān*, I, 248-249/trad., I, 366, reproduction de la même version légèrement écourtée ; *Kāmil*, IX, 53/trad., 402 ; *Mu'nis*, 78.

235. Nuwayrī.

236. Nuwayrī ; *Bayān :* al-Qāḍī al-Bāhirī, et plus loin : al-Qāḍī al-Šarīf al Bāhirī.

rangs, depuis la porte du palais du sultan à al-Manṣūriyya jusqu'à celle de Qalšāna, Abū Manād Bādīs b. al-Manṣūr alla accueillir le messager qui ne manqua pas d'être impressionné par ce déploiement inouï de forces militaires.

Il apportait deux rescrits (siğill) qui furent lus en chaire dans la mosquée cathédrale de Kairouan et celle d'al-Manṣūriyya. Le premier contenait l'investiture d'Abū Manād Bādīs auquel était accordé le titre honorifique de Naṣīr al-Dawla (Défenseur de l'État). Le second annonçait la mort du calife Nizār al-'Azīz bi-Llah et l'avènement de son fils al-Ḥākim bi-Llah ; en réponse à la notification de la mort d'al-Manṣūr 'Uddat al-'Azīz bi-Llah le calife présentait ses condoléances à Bādīs et accusait réception de celles que ce dernier lui avait adressées pour la mort de son père.

Un troisième siğill prescrivait la prestation par Bādīs et tous les Banū Manād, du serment de fidélité au calife.

Le šarīf fut installé dans la maison de l'émir Yūsuf[237], près du palais du sultan (à al-Manṣūriyya ?). Ensuite Bādīs tint audience en présence du missionnaire qui[238] reçut (après celui de l'émir) le serment des Banū Manād et de tous les chefs ṣanhāğiens convoqués à cet effet. Ensuite, le šarīf tint audience dans la maison où il résidait pour recevoir le serment d'allégeance des Ṣanhāğiens et autres qui vinrent le trouver. Bādīs le renvoya en Égypte après lui avoir fait don d'une forte somme, de ballots de vêtements et de montures aux selles richement ornées. Par la suite, il adressa des cadeaux (au calife ?)[239].

La même année (387 H/14 janv. 997-2 janv. 998), sans doute à l'occasion d'une des deux fêtes canoniques, Naṣīr al-Dawla se rendit, en grand apparat au muṣallā, précédé d'un éléphant, de deux girafes et d'un chameau d'une blancheur éclatante et tel qu'on n'en avait jamais vu de pareil[240]. En 388 H/3 janv.-22 déc. 998[241], Bādīs reçut d'Égypte un superbe cadeau (d'al-Ḥākim)

237. Il semble s'agir du premier Zīrīde Buluggīn Yūsuf par « palais du sultan », il faut sans doute entendre celui d'al-Manṣūriyya.

238. Le texte (NUWAYRĪ, *Bayān*) peut permettre à la rigueur de comprendre avec FAGNAN, que c'est Bādīs qui reçut le serment, mais cette interprétation est certainement à rejeter ; comp. *supra:* p. 67.

239. NUWAYRĪ : ṯumma ğahhaza hadiyya ba'da-hu ; l'éditeur a rétabli : ṯumma (l-šarīf) ğahhaza-hu hadiyya ba'da-hu, et traduit : « Il illustre missionero envio luego a Bādīs un magnifico presente. » Mais il doit s'agir des cadeaux destinés au suzerain. Il n'est d'ailleurs pas exclu qu'une partie au moins des cadeaux énumérés ait été remis à al-Bāhirī pour son maître.

240. *Bayān*, I, 249/trad., I, 366.

241. *Bayān*, I, 249/trad., I, 366-367 ; *Mu'nis*, 78, donne, sans doute, à tort, la date de 387 H.

composé de joyaux et de vêtements (?)[242] précieux. L'émir alla accueillir ces présents qu'il escorta jusqu'à al-Manṣūriyya.

Les Banū Qurra interceptèrent en 402 H/4 août 1011-22 juil. 1012, les présents adressés par le Zīrīde à son suzerain et s'emparèrent de Barqa dont le gouverneur s'enfuit par mer[243]. Mais il s'agit peut-être de l'affaire de 405 H/1014-1015 dont il va être question bientôt.

L'année suivante (403 H/23 janv. 1012-12 juil. 1013), arriva à Mahdia un navire chargé de magnifiques présents qu'al-Ḥākim envoyait à Bādīs et à son fils al-Manṣūr 'Azīz al-Dawla[244]. L'émir alla l'accueillir avec étendards et tambours, accompagné de son fils al-Manṣūr dont c'était la première sortie officielle[245], des cadis, des hauts dignitaires et des Kairouanais. La cérémonie eut lieu au Qaṣr al-Mā' (Château d'eau), sans doute à Mahdia, et Bādīs mit pied à terre pour recevoir les présents. L'envoi comportait aussi des siğills ajoutant Barqa et ses dépendances aux territoires dont Naṣīr al-Dawla était déjà investi et le souverain y envoya un gouverneur[246].

La même année, al-Raqīq, chef de la chancellerie zīrīde et historiographe, se rendit au Caire porter à al-Ḥākim un cadeau de la part de son maître. A cette occasion il composa une qaṣīda à la louange de Bādīs[247].

Bien que nos sources n'en parlent que sous l'année 405 H/1014-1015, il semble bien que parmi les rescrits précités, figurait celui accordant à al-Manṣūr b. Bādīs le titre honorifique de 'Azīz al-Dawla et qui fut lu solennellement.

En 404 H/13 juil. 1013-1er juil. 1014, Bādīs Naṣīr al-Dawla reçut un rescrit d'al-Ḥākim où le calife annonçait qu'il avait choisi pour héritier présomptif son cousin paternel Abū l-Qāsim 'Abd al-Raḥmān[248] b. Ilyās. On lut cette pièce dans la Grande Mosquée à Kairouan et al-Manṣūriyya. Il était stipulé que le nom de l'héritier figurerait en même temps que celui d'al-Ḥākim sur les étendards (bunūd)[249] et la monnaie. Mesurant toute l'impor-

242. « a'lāq ».

243. *'Ibar*, VI, 17/*Berbères*, I, 41.

244. *Bayān; Mu'nis* l'appelle : al-Mu'izz, fausse restitution ?

245. Al-Manṣūr n'était donc pas très âgé ; al-Mu'izz avait environ 5 ans.

246. *Bayān*, I, 259/trad., I, 384 ; *Mu'nis*, 79. Il est possible que ce gouverneur ait été Ya'lā b. Farağ.

247. *Udabā'*, I, 218 ; *Ḫiṭaṭ*, I, 370.

248. *Bayān;* ds. *Ḫiṭaṭ*, IV, 73, in *Itti'āẓ*, appendice, 311-312, il est appelé 'Abd al-Raḥīm.

249. Un ms. du *Bayān*, ajoute : et les tambours (ṭubūl).

tance d'une telle décision, Bādīs déclara : « Si l'Imām pouvait être critiqué à propos de la conduite des affaires, je lui aurais écrit de ne pas évincer son fils du pouvoir au profit de son cousin ! »[250].

En 405 H/2 juil. 1014-20 juin 1015, Naṣīr al-Dawla envoya à al-Ḥākim des cadeaux magnifiques qu'il escorta avec étendards et tambours à leur départ d'al-Manṣūriyya pour Mahdia où l'envoi, confié à Ya'lā b. Farağ, fut embarqué. Il y avait cent chevaux dont les selles richement travaillées étaient emballées dans des caisses formant dix-huit charges, vingt-huit charges de soie grège (ḫazz), de peaux de martres (sammūr) et de précieuses étoffes tissées d'or en provenance de Sousse, vingt belles esclaves (waṣīfa), dix esclavons, etc. La princesse Umm Mallāl, sœur de l'émir y avait joint un cadeau destiné à la sœur d'al-Ḥākim, la princesse Sitt al-Mulk. Mais (tout comme en 402 H/1011-1012), les Arabes de la région de Barqa, certainement les Banū Qurra, s'emparèrent de cet envoi. Ya'lā b. Farağ prit la fuite en abandonnant tout[251].

Lutte contre les Zanāta. Première phase : Prise de Tiaret[252]. — Le conflit qui avait éclaté en 386 H/996-997, l'année de l'avènement de Bādīs, entre le puissant chef maġrāwien Zīrī b. 'Aṭiyya et le 'Āmiride de Cordoue, tourna au désavantage des Zanāta et une cuisante défaite subie en Šawwāl 388 H/26 sept.-24 oct. 998, contraignit Zīrī b. 'Aṭiyya à regagner Fès avec une poignée d'hommes puis à se réfugier au Sahara. Ibn Abī 'Āmir nomma gouverneur du Maġrib son propre fils 'Abd al-Malik.

L'émir zanātien ne tarda pas à regrouper des forces importantes, mais au lieu d'attaquer le nord du Maroc occupé par l'armée cordouane, il s'en prit à l'est ṣanhāğien[253].

Au début de 389 H/23 déc. 998-janv. 999, il commença l'investissement de Tiaret. Le gouverneur, Yaṭṭūfat b. Yūsuf b. Zīrī

250. *Bayān*, I, 260/trad., I, 386 ; l'expression : law lā anna l-imām lā ya'tariḍ 'alā tadbīr, a été traduite par Fagnan : « Si l'Imām savait montrer de l'adresse... » La lecture au passif : yu'taraḍ, paraît préférable, d'où notre traduction. Rappelons, en outre, que l'Imām šī'ite est infaillible (ma'ṣūm).

251. *Bayān*, I, 260-261/trad., I, 386-387. Dans *Šahīrāt*, 41, il est dit que Sitt al-Mulk adressa une lettre amicale à Umm Mallāl et un superbe cadeau. Sur cette princesse fāṭimide, v. . *Itti'āẓ*, appendice, 311, note I. On est tenté d'identifier Ya'lā b. Farağ avec le gouverneur de Barqa qui prend la fuite en 402 H dans des circonstances identiques ; v. *supra:* p. 89.

252. Nuwayrī, II, 123-124, récit le plus complet ; *Bayān*, I, 249-250/trad., I, 367-368, même récit avec quelques supressions ; *Kāmil*, IX, 63/trad., 402-403 ; *Berbères*, II, 16, 59, III, 260 ; *'Ibar*, VI, 179 ; *Mu'nis*, 78-79.

253. *Mafāḫir*, 27-30 ; *Bayān*, I, 252-253/trad., I, 371-373 ; *Espagne Musulmane*, II, 268-271.

écrivit à son neveu Bādīs pour demander son aide. Le Zīrīde chargea son lieutenant (nā'ib) en Ifrīqiya, Muḥammad b. Abī l-'Arab al-Kātib, de mettre sur pied un corps expéditionnaire. Ce dernier partit à la tête des troupes, le 15 Ṣafar 389 H/5 fév. 999, et parvint à Ašīr où gouvernait Ḥammad qui disposait de forces considérables. Quelques jours plus tard, Muḥammad b. Abī l-'Arab et Ḥammad partirent pour Tiaret où ils opérèrent leur jonction avec Yaṭṭūfat qui avait, lui aussi, d'importants effectifs, le 1er Ǧumādā 1/20 avril 999 ; Zīrī b. 'Aṭiyya était campé à deux étapes de Tiaret, au lieu-dit Āmassār.

Les Ṣanhāǧiens attaquèrent le samedi 4 Ǧumādā I 389 H/23 avr. 999[254]. Le gros de l'armée de Ḥammād était constitué par des Ṣanhāǧa talkātiens dont il était mal vu soit à cause de sa lésinerie[255], soit parce qu'il avait chargé de leurs affaires son page (ġulām) Ḫalaf al-Ḥimyarī qui les avait humiliés[256]. Les efforts de Muḥammad b. Abī l-'Arab pour les rallier furent vains, et la déroute générale. Les fuyards gagnèrent Ašīr, abandonnant camps, tentes, trésors, armes, etc. Zīrī b. 'Aṭiyya et ses compagnons[257] s'emparèrent de toutes ces richesses et l'émir maġrāwien fit arrêter la poursuite[258], sans doute en raison de l'importance du butin.

Le massacre fut grand et il y eut foule de captifs. Zīrī b. 'Aṭiyya se présenta aux portes de Tiaret dont les habitants vinrent à lui. Il leur fit de belles promesses et relâcha un grand nombre de Ṣanhāǧa prisonniers ou réfugiés dans la ville[259]. Ils rejoignirent Ašīr où restèrent Muḥammad b. Abī l-'Arab, Ḥammād et Yaṭṭūfat tandis que Zīrī b. 'Aṭiyya s'installait à proximité de Tiaret[260].

La nouvelle de cette défaite parvint à al-Manṣūriyya seize jours plus tard, le 20 Ǧumādā I 389 H/9 mai 999[261].

Deuxième phase: Expédition de Bādīs[262]. — Bādīs décidé à venger ce cuisant échec, prépara aussitôt une expédition et, le

254. *Bayān*, NUWAYRĪ ; théoriquement dimanche.

255. *Kāmil:* li-qillat 'aṭā'i-hi.

256. NUWAYRĪ.

257. FAGNAN a traduit iḫwān par frères, mais il n'est pas question ailleurs des frères de Zīrī b. 'Aṭiyya.

258. Ce détail dp. NUWAYRĪ seulement.

259. Dp. NUWAYRĪ dont le texte permet de rétablir certains passages tronqués du *Bayān*.

260. *Bayān;* il faut sans doute distinguer, avec FAGNAN, entre : baqiya 'alā (se tenir près de) et baqiya bi (se tenir dans).

261. *Bayān:* 10 nuits restant ; ce mois a 30 jours ; FAGNAN a traduit : le 19.

262. NUWAYRĪ, II, 124-126, relation la plus complète ; *Bayān*, I, 250-251/trad., I, 368-370, relation semblable, mais plus succincte ; sans NUWAYRĪ certains passages

samedi[263] 2 Ǧumādā II 389 H/21 mai 999, il quitta al-Manṣūriyya et se rendit à Raqqāda à la tête de son armée. Arrivé à proximité de Tobna, il convoqua le gouverneur de cette ville, Fulful b. Sa'īd b. Ḫazrūn al-Zanātī. Cet émir zanātien prit peur, s'excusa et lui demanda un rescrit lui conférant le gouvernement (wilāya) de Tobna[264] jusqu'au retour du souverain. Bādīs acquiesça, lui adressa l'acte en question et poursuivit sa route. Il semble que ce soit à cette occasion qu'il remit à Fulful le cadeau dont parle Ibn Ḫaldūn[265] : trente charges d'argent et quatre-vingt ballots de riches étoffes.

On s'étonne de voir l'émir agir aussi légèrement. Jugea-t-il ce Zanātien peu dangereux et homme à se contenter de ce qu'il venait de lui accorder ? Peut-être ne voulut-il pas distraire la moindre partie des forces qu'il entendait réserver contre le redoutable Zīrī b. 'Aṭiyya, quitte à mater Fulful au retour.

Quand ce dernier vit le Zīrīde suffisamment éloigné, il revint à Tobna dont il pilla et ravagea les environs. Il s'en prit ensuite à Tidjis et à ses parages et investit Baghai qu'il abandonna au bout d'un certain nombre de jours[266].

Vraisemblablement Zīrī b. 'Aṭiyya n'était pas resté inactif depuis sa victoire et avait poussé une offensive en direction d'Ašīr où les Ṣanhāǧa attendaient Bādīs ; peut-être même en avait-il commencé l'investissement puisqu'al-Nuwayrī affirme que lorsque le Zīrīde parvint à Msila, Zīrī b. 'Aṭiyya « quitta Ašīr et se replia sur Tiaret »[267].

Bādīs se rendit à Ašīr et de là, semble-t-il, à Tiaret que Zīrī b. 'Aṭiyya avait abandonnée pour s'enfoncer loin à l'occident, en direction de Fès. Bādīs confia alors le gouvernement de Tiaret et d'Ašīr à son oncle Yaṭṭūfat b. Buluggīn[268]. Ce dernier chargea son

seraient incompréhensibles ; *Kāmil*, IX, 64/trad., 403-404 ; *'Ibar*, VI, 157, 179/*Berbères*, II, 16, 59 ; *Berbères*, III, 260-261 ; *Mu'nis*, 79. Les seules sources parlant de la défaite de Ḥammād à Wādī Mīna, des succès de Zīrī et du siège d'Ašīr sont : *Berbères*, III, 247-248 et *Mafāḫir*, 33-35 ; v. . *Espagne Musulmane*, II, 271.

263. Théoriquement dimanche.

264. Nuwayrī, *Bayān ; Kāmil* emploie le mot : *iqṭā'* (concession du fief de Tobna).

265. *'Ibar*, VI, 158-159/*Berbères*, II, 19.

266. L'indication de *Bayān*, I, 251/trad., I, 369, faisant dire à Bādīs par les habitants de Baghai que Fulful les avait assiégés pendant 45 jours, s'applique peut-être à ce siège et non à une seconde tentative de Fulful ; v. *infra :* p. 95.

267. Nuwayrī, II, 125 : fa-lammā balaġa ilā l-Masīla raḥala Zīrī b. 'Aṭiyya 'an Ašīr ilā Tāhirt fa-raḥala ilay-hā Bādīs ; comp. *Bayān*, I, 250 : wa-lammā waṣala ilā l-Masīla raḥala Zīrī b. 'Aṭiyya 'an Tīhart fa-ṣammama ilay-hi Naṣīr al-Dawla.

268. Voici un bel exemple d'altération du texte du *Bayān :* fa-'inda ḏalika raǧa'a Naṣīr al-Dawla ilā Tīhart wa-Ašīr wa-staḫlafa Yaṭṭūfat... ; Nuwayrī : fa-'inda ḏalika wallā Abū Manād 'alā Tāhirt wa-Ašīr 'amma-hu Yaṭṭūfat fa-staḫlafa Yaṭṭūfat.

fils Ayyūb d'administrer Tiaret et l'y laissa à la tête de quatre mille cavaliers. Bādīs retourna à Ašīr en compagnie de Yaṭṭūfat et apprit les agissements de Fulful b. Sa'īd.

Contre le rebelle, il dépêcha une armée avec Abū Za'bal[269], Ğa'far b. Ḥabīb et Muḥammad b. Ḥasan. Il ne tarda pas à quitter Ašīr où il laissa Yaṭṭūfat et les fils de Zīrī, c'est-à-dire ses grands-oncles, Māksan, Zāwī, Ğalāl (?), Maġnīn et 'Azm[270]. Auparavant ceux-ci avaient demandé à Bādīs de rester à Ašīr auprès de Yaṭṭūfat pour lui servir d'auxiliaires. Après avoir refusé et exigé qu'ils l'accompagnassent, le Zīrīde avait fini par leur accorder l'autorisation de demeurer au Maġrib central le temps de s'occuper des affaires qu'ils disaient avoir à y régler ; ils avaient promis de le rejoindre ensuite[271].

Le rôle de Ḥammād est obscur. On est étonné de le voir remplacé par Yaṭṭūfat à Ašīr dont il avait été jusque-là le gouverneur. Selon Ibn Ḫaldūn[272], Ḥammād serait demeuré à Ašīr avec Yaṭṭūfat, mais les autres sources et Ibn Ḫaldūn lui-même, dans un autre passage[273], contredisent cette assertion. Il est probable que Ḥammād accompagnait Bādīs. On ne sait pas non plus si Muḥammad b. Abī l-'Arab avait regagné ou non l'Ifrīqiya.

Bādīs escorté de son grand-oncle Abū l-Bahār b. Zīrī, arriva à Msila pour la Fête de rupture du jeûne. Pendant la célébration de la prière solennelle (1er Šawwāl 389 H/15 sept. 999), un messager vint annoncer à Abū l-Bahār que ses frères Māksan, Zāwī, Maġnīn et 'Azm venaient de se révolter à Ašīr ; ils s'étaient emparés de Yaṭṭūfat et de tous ses biens et l'auraient supprimé si ce dernier n'avait réussi à leur échapper[274].

Craignant l'arrivée de Yaṭṭūfat auprès de Bādīs et d'être soupçonné d'avoir été de connivence avec ses frères, Abū l-Bahār s'était sauvé sur le champ avec ses fils, sa famille et tous ses gens. On se lança à sa poursuite, mais il ne put être rattrapé. En route, il rencontra Yaṭṭūfat qui lui confirma la révolte de ses frères. Abū l-Bahār lui jura de ne pas avoir participé au complot et ne s'être enfui que parce qu'il avait craint pour lui-même. Mais, à peine l'eut-il quitté qu'il alla trouver ses frères révoltés.

269. Très probablement Abū Za'bal b. Hišām.

270. *Bayān*, I, 259/trad., I, 383 ; *'Ibar*, VI, 157 ; Nuwayrī, *Berbères:* 'Aram.

271. Dp. Nuwayrī seulement.

272. *'Ibar*, VI, 179/*Berbères*, II, 59.

273. *'Ibar*, VI, 157/*Berbères*, II, 16 ; *Berbères*, III, 261.

274. *Berbères*, II, 59, il est dit par erreur qu'en 389 H — les mss. et l'éd. de De Slane: 386 H, *'Ibar*, VI, 179 : 387 H — les grands oncles de Bādīs, les Awlād Zīrī, abandonnèrent Ḥammād (au lieu de Yaṭṭūfat) et lui prirent tout ce qu'il avait.

Yaṭṭūfat rejoignit son neveu à Msila où il se trouvait encore. Devant la menace de Fulful qui marchait sur l'Ifrīqiya, Bādīs ne pouvait songer à rebrousser chemin. D'autre part, mettant à profit l'anarchie qu'avait provoquée au Maġrib central la révolte des grands-oncles du Zīrīde, Zīrī b. 'Aṭiyya paraît alors avoir repris l'offensive en direction de Tiaret. Bādīs chargea son oncle Ḥammād b. Buluggīn d'aller rétablir la situation à l'ouest tandis que lui-même se chargerait de mater Fulful b. Sa'īd à l'est. C'est pourquoi, malgré la possibilité d'une confusion entre cette expédition et celle dont il a été traité plus haut, on admettra, sous toutes réserves, que Bādīs lança contre Zīrī b. 'Aṭiyya une offensive dirigée par Ḥammād et à laquelle le vizir de Bādīs, Muḥammad b. Abī l-'Arab aurait participé[275].

La bataille fut livrée à 20 lieues au sud de Tiaret sur l'Oued Mīna[276]. Les Ṣanhāğa battus abandonnèrent leur camp et perdirent des milliers d'hommes. Cette victoire permit à l'émir maġrāwien de s'emparer d'un vaste territoire comprenant Tiaret, Tlemcen, Chélif, Ténès et Msila. Zīrī b. 'Aṭiyya y proclama la suzeraineté de Hišām II et d'al-Manṣūr b. Abī 'Āmir et écrivit au 'Āmiride pour demander le pardon et le retour à ses anciennes prérogatives. Al-Manṣūr b. Abī 'Āmir accepta. Zīrī b. 'Aṭiyya investit Ašīr et reçut la soumission de Zāwī b. Zīrī et autres Zīrīdes révoltés contre Bādīs.

Le 'Āmiride aurait alors accepté, en principe, de les prendre à son service. Abū l-Bahār proclama Hišām II et al-Manṣūr b. Abī 'Āmir et envoya un émissaire qui se présenta au 'Āmiride le dernier jour de Šawwāl 389 H/13 oct. 999 ; mais al-Manṣūr n'ayant pas oublié qu'Abū l-Bahār avait servi puis trahi la cause umayyade quelques années plus tôt, fit une réponse dilatoire. D'ailleurs on verra que les rebelles devront attendre sa mort (Ramaḍān 392 H/14 juil.-12 août 1002) pour pouvoir passer en Espagne[277].

275. *Berbères*, III, 247-248, 262 ; *Mafāḫir*, 35 ; *Espagne Musulmane*, II, 271-272. On remarquera l'absence de chronologie, les contradictions d'Ibn Ḫaldūn, le silence des autres sources *(Bayān*, Nuwayrī, *Kāmil)* sur cette expédition, la présence attestée par *Mafāḫir* seulement, du vizir de Bādīs, Muḥammad b. Abī l-'Arab aux côtés de Ḥammād, et le fait que, dans les deux cas, il s'agit d'une défaite subie par les Ṣanhāğa à 2 étapes ou 20 lieues de Tiaret ; autant d'indices pour qu'on soit fondé à se demander s'il ne s'agirait pas de la même expédition ; v. *supra :* p. 91.

276. *Mafāḫir*, 35.

277. Dp. *'Ibar*, VII, 33/*Berbères*, III, 248, Zīrī b. 'Aṭiyya aurait demandé à al-Manṣūr b. Abī 'Āmir l'autorisation pour Zāwī et son frère Ġalāl (?) de se rendre à la cour de Cordoue. Al-Manṣūr accepta et ils seraient passés en Espagne en 390 H/1000.

Ḥammād serait demeuré au Maġrib central, chargé par Bādīs d'étouffer la révolte des grands oncles de l'émir[278]

Quant à Bādīs, que nous avons laissé à Msila, il en partit le 3 Šawwāl 389 H/17 sept. 999 et arriva à Bellezma. Il y apprit que Fulful b. Sa'īd avait défait l'armée qu'il avait envoyée contre lui et tué Abū Za'bal qui semble avoir été Abū Za'bal b. Hišām, familier de Buluggīn et gouverneur de Tidjis, Qaṣr al-Ifrīqī et de Constantine[279]. Fulful avait fait prisonnier Ḥamīd b. Abī Za'bal, sans doute le fils de ce personnage et l'avait tué après lui avoir infligé un traitement exemplaire. A la suite de cette victoire, le rebelle marchait sur Kairouan.

Bādīs arriva, le 18 Šawwāl 389 H/2 oct. 999[280] à Baghai dont les habitants se portèrent à sa rencontre et lui dirent les souffrances qu'ils avaient endurées de la part de Fulful qui les avait assiégés quarante-cinq jours. Le Zīrīde y passa la fin du mois. Il repartit à la poursuite de Fulful le 1er Ḏū l-Qa'da 389 H/14 oct. 999, et passa par Marmāğanna. Le jeudi 6 Ḏū l-Qa'da 389 H/19 oct. 999, à Banū Sa'īd, Fulful attaqua Bādīs qui refusa le combat et poursuivit sa route. Le lundi 10 du même mois/23 oct. 999, Fulful attaqua à nouveau et la bataille se déroula au bord de l'Oued Aġlān[281]. Fulful avait donc pris l'initiative, probablement grâce à la supériorité numérique de l'armée berbéro-zanātienne qualifiée d'« innombrable ». La rencontre fut sévère. Les Ṣanhāğa tinrent bon et Bādīs déploya un tel courage que l'ennemi finit par être battu à plate couture et son camp pillé. Fulful, poursuivi par les Ṣanhāğa et la garde ('abīd) jusqu'à la tombée de la nuit se réfugia dans le Ğabal (al-a)ḫnāš[282].

Près de 9.000 Zanāta[283] moururent ce jour-là sans compter les autres Berbères. Le lendemain, Bādīs prit position sur l'emplacement du camp zanātien. Il envoya un bulletin de victoire à Kairouan dont les habitants, effrayés par la défaite zīrīde et la mort d'Abū Za'bal, s'attendaient au pire ; ils avaient commencé à barricader les rues et beaucoup d'entre eux s'étaient réfugiés à Mahdia.

L'émir zīrīde victorieux rentra à al-Manṣūriyya le mercredi 20 Ḏū l-Qa'da 389 H/2 nov. 999[284].

278. *'Ibar*, VI, 157/*Berbères*, II, 16 ; *Berbères*, III, 261 : occupé à combattre Fulful, Bādīs envoya Ḥammād contre ses grands oncles.

279. *Bayān*, I, 239, 261/trad., I, 350, 387 ; Nuwayrī, II, 128.

280. Nuwayrī.

281. Nuwayrī, *Kāmil;* omis par *Bayān* et *Berbères*.

282. *Bayān*, *Berbères;* omis par *Kāmil* et Nuwayrī.

283. *Kāmil*, Nuwayrī ; *Bayān:* 7 000.

284. Nuwayrī : théoriquement jeudi.

3e phase: 390 H-391 H/1000-1001[285]. — Tandis que Zīrī b. ʿAṭiyya s'efforçait d'enlever Ašīr, probablement défendue par Ḥammād, les grands oncles de Bādīs s'étaient alliés contre lui à Fulful b. Saʿīd et leurs forces conjuguées enserraient Tébessa.

Le 1er Raǧab[286] 390 H/7 juin 1000, l'émir se rendit à Raqqāda d'où il partit pour le Maġrib central. Il s'avança sans encombre jusqu'à Qaṣr al-Ifrīqī. L'ennemi s'était dérobé à son approche et les grands-oncles de Bādīs, à l'exception de Māksan et de son fils Muḥsin, restés avec Fulful, étaient repartis vers l'ouest ; Zīrī b. ʿAṭiyya, après avoir levé le siège d Ašīr qui avait duré un mois[287], en avait fait autant. Abū l-Bahār abandonna alors la cause du chef zanātien et partit rejoindre Bādīs.

Ašīr étant sans doute solidement tenue par Ḥammād et la majeure partie des forces ennemies ayant fui vers le Maroc, le Zīrīde rebroussa chemin et rentra à al-Manṣūriyya.

En 391 H/1er déc. 1000-19 nov. 1001, il repartit à la poursuite de Fulful b. Saʿīd et s'avança jusqu'à Biskra. Le chef zanātien se voyant dans l'impossibilité de lui résister, s'enfuit dans les sables du désert, et la plupart de ses partisans se dispersèrent, notamment, semble-t-il, Māksan b. Zīrī et ses fils. Il passa ensuite à Tripoli ainsi qu'on le verra tout à l'heure. Bādīs dépassa-t-il Biskra ? C'est peu probable. Toujours est-il qu'il rentra en Ifrīqīya en compagnie d'Abū l-Bahār dont il avait reçu et accepté la soumission.

285. Nuwayrī, II, 126, relation la plus cohérente et confirmée par : *Kāmil*, IX, 64-65/trad., 404-405 ; *Berbères*, III, 261-262, récit concordant avec le précédent, le seul à parler de Tébessa et de Biskra. La comparaison de *Bayān*, I, 251-252/trad., I, 370-371, avec les sources précitées, prouve que plusieurs passages ont été intervertis et la chronologie malmenée. Plutôt que d'exposer les retouches qu'il convient de faire subir à ce texte, il a paru préférable de le reproduire ci-dessous tel qu'il paraît devoir être rétabli :

وفي أوّل رجب من سنة ٣٩٠ خرج نصير الدولة إلى رقّادة .....
إلى الغرب وتمادى نصير الدولة إلى أن وصل قصر الإفريقي .....
حضرتة.
وفي سنة ٣٩١ خرج نصير الدولة في طلب فلفل بن سعيد فلما علم .....
فقبل عذره ثم سار فلفل الى إطرابلس ووصل كتاب يوسف بن عا مر .....
فاستوطنها من ذلك الوقت.
وفي سنة ٣٩٢ وصل رسول حمّاد ..... بتسعة أيّام.

286. Date dp. *Bayān* seulement.
287. *Mafāḫir*, 37.

Quant à 'Azm b. Zīrī, on sait seulement qu'il mourut à Kairouan en 401 H/15 août 1010-3 août 1011[288].

Au Maġrib central, la lutte fut acharnée entre Māksan et Ḥammād, mais ce dernier finit, le 3 Ramaḍān 391 H/27 juil. 1000, par tuer son adversaire[289] et ses trois fils Muḥsin, Bādīs et Ḥubāsa qu'il fit dévorer par des chiens.

Quant à Zāwī b. Zīrī, il alla se réfugier dans le Djebel Chenoua, dans la région maritime située à l'ouest de Cherchel, au nord de Miliana[290]. Il attendit l'autorisation de gagner l'Andalousie qui ne lui fut accordée qu'après la mort d'al-Manṣūr b. Abī 'Āmir (Ramaḍān 392 H/14 juil.-12 août 1002) par son fils et successeur 'Abd al-Malik al-Muẓaffar alors très désireux de recruter des mercenaires africains. Zāwī, accompagné de deux fils de son frère Māksan, Ḥubāsa et Ḥabūs, passa en Espagne à la tête d'un nombre assez considérable de contribules et de clients. Les Ṣanhāğa furent bien accueillis à Cordoue où, il n'y avait pas si longtemps, avait été rapportée en trophée, la tête de Zīrī tué par les Zanāta, vassaux des Umayyades. Ils jouèrent en Espagne un rôle politique et militaire important et obtinrent le district d'Elvira. Grenade prit un grand essor et Zāwī s'y fixa[291].

Neuf jours après la victoire de Ḥammād, le 12 Ramaḍān 391 H/5 août 1001, mourut le fameux Zīrī b. 'Aṭiyya al-Zanātī. Il était tombé malade sous les murs d'Ašīr dont il venait de lever le siège pour rentrer dans son pays ; la mort l'avait surpris en route. Grâce surtout à Ḥammād b. Buluggīn, la situation était à peu près rétablie au centre du Maġrib et Bādīs allait pouvoir se consacrer aux affaires de Tripoli et à la lutte contre Fulful b. Sa'īd. Et, pour ce faire, il rappela à Kairouan Ḥammād, précieux appui dont il ne voulait pas se passer[292]. Cette décision prouverait qu'il jugeait

288. *Bayān*, I, 259/trad., I, 383.

289. Dp. *'Ibar*, VI, 157/*Berbères*, II, 17, citant Ibn Ḥazm, Ḥammād fit dévorer Māksan par des chiens, mais on lit dans Ibn Ḥazm, *Naqṭ*, 238 : « Ḥammād b. Buluggīn b. Zīrī jeta son oncle Buluggīn aux chiens qui le dévorèrent vivant. »

290. *'Ibar*, VI, 179/*Berbères*, II, 60 ; dp. *'Ibar*, VI, 171/*Berbères*, II, 44, Zāwī et ses autres frères se réfugièrent dans le Djebel Chenoua d'où ils passèrent en Espagne avec la permission de Ḥammād ; *'Ibar*, VI, 157-58/*Berbères*, II, 17 : les fuyards se réfugièrent dans le Djebel Chenoua où, cernés par Ḥammād, ils se rendirent, au bout de quelques jours, à la condition d'être transportés en Espagne et ce fut en 391 H/1000-1001 qu'ils se présentèrent à la cour d'Ibn Abī 'Āmir.

291. *Mémoires de 'Abd Allah*, 239-286 ; *Espagne Musulmane*, II, 271 et note 1, 331, note 1, III, 81-82 ; *Ibn Bassām*, VI/I, 61-62, 1/I, 401-404 ; *Bayān*, III, 75-76, 108-129, 263-264 ; *A'māl*, éd. E. Lévi-Provençal, 260-270 ; *Kāmil*, trad., 422-440, 446, 485 ; *Berbères*, II, 59 seq.

292. *'Ibar*, VI, 158/*Berbères*, II, 17.

son autorité suffisamment raffermie au Maġrib central et qu'il avait besoin de toutes ses forces pour la rétablir en Ifrīqiya méridionale. D'autre part, la présence au Maġrib central d'un Ḥammād b. Buluggīn, trop puissant, n'était-elle pas dangereuse? On comprend qu'enseigné par les trahisons de ses grands-oncles, Bādīs se soit déjà méfié de l'ambition de ce frère de son père.

Avènement d'al-Mu'izz b. Zīrī b. 'Aṭiyya et expédition de Ḥammād[293]. — Après la disparition de Zīrī b. 'Aṭiyya, les Zanāta, Banū Ḫazar et Maġrāwa, reconnurent pour chef son fils al-Mu'izz b. Zīrī. Malgré le ralliement de Zīrī b. 'Aṭiyya et de nombreux membres de la famille Ḫazar, les Zanāta avaient perdu tout le Maġrib extrême à l'exception de Siğilmassa confiée par les Umayyades, depuis le début de 390 H/13 déc. 999-30 nov. 1000, à Wānnūdīn b. Ḫazrūn b. Fulful, contre versement d'un tribut annuel et l'envoi de son fils en otage.

Al-Mu'izz b. Zīrī commença donc, tout naturellement, par se tourner vers le Maġrib central, à l'exemple de son père. Le moment était favorable puisqu'il ne risquait d'y rencontrer ni Ḥammād, rappelé à Kairouan, ni Bādīs aux prises avec Fulful en Ifrīqiya méridionale.

C'est pourquoi, aussitôt après le départ de Ḥammād, les Zanāta déferlèrent à l'est, ravageant le Maġrib central, interceptant les caravanes, bloquant Msila et Ašīr ; audace que Bādīs ne pouvait laisser impunie.

En 395 H/18 oct. 1004-7 oct. 1005, il chargea Ḥammād d'aller mater les Maġrāwa et les Banū Ifran. Il prit l'engagement de ne jamais plus lui signifier son rappel et de lui abandonner Ašīr, le Maġrib central et toutes les villes qu'il parviendrait à soumettre. Il l'accompagna jusqu'à Tidjis où il paraît avoir séjourné un certain temps tandis que Ḥammād entreprenait la pacification du Maġrib central. On manque de détails sur les opérations qui paraissent avoir été menées rondement et avec un succès rapide. Les sédentaires Ṣanhāğa devaient être quelque peu impatients de retrouver la sécurité et de se ranger sous la bannière d'un émir de leur race capable de contenir la poussée de l'ennemi héréditaire, les Zanāta nomades. Le futur fondateur de la Qal'a était l'homme attendu.

Refoulés du Maġrib central, les Zanāta désespérèrent sans doute de pouvoir se mesurer de si tôt avec Ḥammād et ses Ṣanhāğa, d'autant plus qu'au fin fond du Maġrib oriental, la pression

293. *Mafāḫir*, 36 ; *Berbères*, III, 248-249, 256-257 ; *A'māl*, 454-460 ; *Espagne Musulmane*, II, 272.

zanātienne, dirigée par Fulful b. Sa'īd, avait, à peu de choses près, avorté. D'ailleurs, en compensation, ils recouvrèrent rapidement une grande influence au Maroc.

Paix zanālo-umayyade[294]. — Al-Mu'izz b. Zīrī b. 'Aṭiyya demanda à al-Muẓaffar 'Abd al-Malik b. Abī 'Āmir, fils et successeur d'al-Manṣūr[295], de lui confier le gouvernement de la Berbérie occidentale et proposa de lui envoyer, en otage, son fils Mu'anṣar. On possède le texte de la missive, datée de Ḏū l-Qa'da 396 H (ou 397 H)/août 1006 (ou 1007), par laquelle le 'Āmiride agréait la requête, contre remise d'un tribut annuel et l'envoi à Cordoue des deux fils de l'émir zanātien, Mu'anṣar et Ḥamāma, en otages. Al-Mu'izz b. Zīrī fut investi de tout le Maġrib, à l'exception de Siğilmāssa laissée à Wānnūdīn b. Ḫazrūn b. Fulful. Il régna à Fès, au nom des Umayyades, jusqu'à sa mort en 416 H (ou 417 H)/1025-1026 (ou 1026-1027) et eut pour successeur son fils Ḥamāma.

Affaire de Tripoli. Première phase: jusqu'à la mort de Yānis (390 H/999-1000)[296]. — Rappelons que depuis 367 H/977-978, Tripoli faisait partie des états zīrīdes et était gouvernée par Tamṣūlat b. Bakkār[297] Ce personnage commit de graves exactions et amassa une fortune considérable en pressurant ses administrés. Bādīs en fut informé et lui ordonna de venir à Kairouan afin de tirer la chose au clair. Tamṣūlat, craignant pour sa personne et pour ses biens, offrit au Fāṭimide al-Ḥākim de lui livrer Tripoli et sollicita la permission de venir s'installer au Caire.

L'eunuque esclavon al-Ustāḏ Abū l-Futūḥ Barğawān[298], tout puissant à la cour d'al-Ḥākim depuis sa révolte victorieuse de 387 H/997 avait fait nommer gouverneur de Barqa l'esclavon

294. *Maʃāḫir*, 37-42, cite IBN ḤAYYĀN, I, 253-254/trad., I, 373-375, cite IBN ḤAYYĀN et al-WARRĀQ ; *Berbères*, III, 249-250, 257 ; *Espagne Musulmane*, II, 272.

295. Al-Manṣūr était mort en Ramaḍān 392 H/juil.-août 1002.

296. TIĞĀNĪ, 130-131, reproduit par *Ḥulal*, I, 217-218 ; *'Ibar*, VII, 40-41/*Berbères*, III, 262 ; *Berbères*, III, 169-170 (*'Ibar*, éd. Būlāq, est lacunaire) ; *Kāmil*, IX, 64-65/trad., 405 ; tous ces textes concordent ou se complètent. Sur l'arrivée de Fulful à Tripoli : *Bayān*, I, 251-252/trad., I, 370 ; NUWAYRĪ, II, 126, V. : *Storia*, II, 413-414.

297. Sur Abū Muḥammad b. Bakkār al-Aswad al-Ḥākimī, v. : *Nuğūm*, IV, 207 et note 1 (références et citations du *Ta'rīḫ* d'IBN QALĀNISĪ sur ses démêlés avec Bādīs) ; en corrigera Ṭazmalt en Tamṣūlat et Ibn Waʃrī en Ibn Zīrī (c'est-à-dire Buluggīn b. Zīrī). On trouvera un écho de ces exactions en milieu abāḍite ds. ŠAMMĀḪĪ, 336-337, où il est dit par erreur qu'il était mawlā d'al-Mu'izz b. Bādīs.

298. Sur ce vizir tué en 389 ou 390 H/999-1000, v. : *Itti'āẓ*, appendice, 300, dp. *Ḫiṭaṭ*, IV, 68 ; *ibidem*, 335 ; I. HRBEK, *Die Slawen im Dienste der Fāṭimiden*, 575-576.

Abū l-Ḥasan Yānis[299] parce qu'il désirait éloigner de la cour califale cet intendant du palais dont il craignait la rivalité. Il profita des démarches de Tamṣūlat pour conseiller au calife d'envoyer Yānis à Tripoli. Al-Ḥākim accepta et nomma ce dernier gouverneur de Tripoli, lui enjoignant de s'y rendre sur le champ, Yānis y arriva en 390 H/13 déc. 999-30 nov. 1000, à la tête de quinze mille cavaliers et Tamṣūlat partit pour l'Égypte, emportant une partie de sa fortune, et fut nommé gouverneur de Damas par le calife.

Dès que Yānis se fut installé à Tripoli, le Zīrīde lui fit demander les raisons de sa venue et le pria de lui communiquer le siğill l'investissant du gouvernement de cette ville, si toutefois il détenait bien cette pièce. Et Yānis de répondre qu'il avait été envoyé à Tripoli en qualité de délégué du calife (nā'ib amīr al-mu'minīn) et qu'il était trop grand personnage pour être investi par un rescrit.

Bādīs envoya contre lui une armée ṣanhāğienne commandée par Ğa'far b. Ḥabīb. Ce général partit de Mahdia et s'arrêta à Ağās[300] où il campa près de trois mois. Ağās devait être une position favorable ne dépendant pas de Tripoli ; les Zīrīdes ne désiraient certainement pas entrer en conflit ouvert avec leur suzerain, ce qui expliquerait les tergiversations de leur général. Ce dernier donna à choisir à l'intrus entre ces trois solutions : envoyer, probablement à Bādīs, le siğill d'investiture, s'il en détenait un, se rendre auprès de Bādīs pour lui exposer ce qui l'avait amené, ou engager le combat. Yānis répondit qu'il ne se rendrait pas auprès de l'émir, qu'il ne pouvait être accordé de rescrit d'investiture à un homme de son rang qui était le lieutenant du calife (ḫalīfa amīr al-mu'minīn) pour bien plus que Tripoli et que s'il fallait combattre, il n'attendrait pas que l'adversaire vînt à sa rencontre, et se disposait, au contraire, à aller l'attaquer là où il se trouvait.

Passant alors à l'offensive, Ğa'far b. Ḥabīb vint camper à proximité du village tripolitain de Zanzūr où Yānis prit aussi position, séparé de l'adversaire par une olivette. Le combat fut livré et dura deux jours. Le troisième vit la défaite de l'esclavon qui fut pris et son armée exterminée. Bien que ceux qui l'avaient fait prisonnier eussent reçu l'ordre de le remettre vivant à Ğa'far, ils lui coupèrent la tête avant de le livrer à leur général. Les rares rescapés se réfugièrent dans Tripoli. Les Tripolitains refusèrent de mettre Ğa'far b. Ḥabīb en possession de leur ville et des vaincus

299. Sur ce personnage, v. *Ḫiṭaṭ*, IV, 68 et *Itti'āẓ*, appendice, 300 ; I. Hrbek, *Die Slawen...*, 576-577 et les références ; *Storia*, III, 3e partie, p. viii.

300. A situer entre Mareth et Tripoli, à une étape au sud de Mareth ?

qui s'y étaient réfugiés. Ğa'far investit la cité dont la défense fut dirigée par un officier de Yānis, Fatūḥ b. 'Alī b. Ġafyānān[301].

Ğa'far reçut bientôt une lettre du gouverneur de Gabès, Yūsuf b. 'Āmir lui annonçant que Fulful b. Sa'īd, après avoir campé auprès de cette ville, s'était mis en marche vers Tripoli le 24 Raǧab 391 H/19 juin 1001[302].

L'émir zanātien ne tarda pas, en effet, à approcher de Tripoli et à occuper les positions que Ğa'far b. Ḥabīb jugea prudent de lui abandonner avant d'aller chercher refuge auprès de Yaḥyā b. Muḥammad, émir des Nafūsa. Les souffrances endurées par les Ṣanhāǧiens dans le Nefousa furent telles que le général résolut de risquer une bataille pour s'ouvrir la route de Gabès. Mais Fulful, par tactique ou impuissance, ne tenta pas de lui barrer le passage et le laissa rentrer à Kairouan. Il se présenta devant Tripoli dont la population, y compris Fatūḥ b. 'Alī et les autres partisans de Yānis, sortirent l'accueillir et lui livrèrent la ville.

Deuxième phase: 392-400 H/*1002-1010; mort de Fulful b. Sa'īd*[303] — Une fois maître de la ville et de sa province, Fulful b. Sa'īd présenta son hommage au Fāṭimide. Al-Ḥākim envoya Yaḥyā b. 'Alī b. Ḥamdūn al-Andalusī, en qualité de gouverneur de Tripoli et de Gabès[304].

Ce dernier se mit en route et parvint à Barqa où il ne trouva pas l'argent qu'on avait promis de lui remettre dans cette ville. L'armée qui l'accompagnait paraît avoir été composée essentiellement de Banū Qurra auxquels al-Ḥākim avait donné l'ordre d'accompagner ce général.

Il arriva, le vendredi 9 Rabī' I 392 H/24 janv. 1002[305], à Tripoli,

301. Dp. *'Ibar*, VII, 41 ; *Berbères*, III, 263 : Ghafyanan ; les autres sources donnent : Fatūḥ (ou Futūḥ ?) b. 'Alī.

302. *Bayān*, I, 251.

303. *'Ibar*, VI, 17, VII, 41/*Berbères*, I, 40, III, 263 ; *Berbères*, II, 557, III, 170 ; *Bayān*, I, 256/trad., I, 378-379 ; *Kāmil*, IX, 65, 74/trad., 405, 407.

304. Dp. *Kāmil*, IX, 64-65/trad., 405, ce serait à la demande des Tripolitains assiégés que le calife leur dépêcha Yaḥyā b. 'Alī ; cette affirmation qui paraît être une interprétation de l'auteur est à rejeter puisque Ğa'far b. Ḥabīb a quitté Tripoli dont Fulful b. Sa'īd s'est emparé, faits qu'Ibn al-Aṯīr passe précisément sous silence. Toutefois, Ibn Ḫaldūn, *'Ibar*, VI, 17/*Berbères*, I, 40, dit que Yaḥyā b. 'Alī fut envoyé pour secourir Fulful contre les Ṣanhāǧa. Yaḥyā était le frère de Ga'far b. 'Alī b. Ḥamdūn al-Andalusī, gouverneur de Msila, qu'il avait accompagné en Espagne. C'est après l'exécution de Ğa'far (372 H/982-983) qu'il s'était rendu en Égypte ; v. *supra:* p. 59.

305. *Bayān;* théoriquement lundi. On serait tenté de corriger, une fois de plus, 9 en 7 ; comp. *infra*, p. 102, note 307. Le texte, *Bayān*, I, 256, lacuneux, a été mal compris par Fagnan, *Bayān*, trad., I, 378-379. Raydān al-Ṣaqlabī, ṣāḥib al-miẓalla d'al-'Azīz puis d'al-Ḥākim qui le nomma général en chef, n'a jamais été gouverneur de Tripoli ; v. I. Hrbek, *Die Slawen...*, 576.

où il fit assez piètre figure. Fulful fit très peu de cas du nouveau venu, capitaine médiocre et peu intelligent.

Yaḥyā b. 'Alī, Fulful b. Sa'īd et Fatūḥ b. 'Alī unirent leurs efforts contre Gabès où ils bloquèrent 'Aṭiyya b. Ğa'far[306] à partir du lundi 14 Ša'bān 393 H/18 juin 1003[307]. Fulful réussit à s'emparer de vingt archers qui tentaient d'arriver à Gabès, peut-être pour en renforcer la garnison ; il les fit décapiter. On ne signale pas d'autres faits d'armes. Il semble que la lassitude ne tarda pas à s'emparer des assiégeants et que les Banū Qurra de Yaḥyā b. 'Alī abandonnèrent leur chef. Les trois compères rentrèrent à Tripoli. Et Yaḥyā b. 'Alī devant la précarité de sa situation, l'omnipotence de Fulful et l'impossibilité de payer ses hommes, rentra en Égypte avec les soldats qui lui restaient. Lors de son départ, Fulful et ses acolytes lui prirent autant de chevaux qu'ils voulurent tant par achat que par violence. Al-Ḥākim voulut d'abord punir son général, puis lui pardonna. Il en fit autant pour les Banū Qurra plus ou moins responsables du fiasco de Yaḥyā b. 'Alī, mais finit par les faire massacrer à Alexandrie. Fulful se retrouva seul maître de Tripoli.

Vers 395 H/18 oct. 1004-7 nov. 1005, les Banū Qurra, les Lawāta et Zanāta de Cyrénaïque se soulevèrent à l'appel d'al-Walīd b. Hišām. Ce personnage qui prétendait descendre de l'Umayyade al-Muġīra b. 'Abd al-Raḥmān al-Nāṣir[308], était venu d'Espagne s'installer à Barqa où il s'était fait maître d'école et s'était posé en ascète réformateur des mœurs. Comme il ne possédait qu'une outre (rikwa) on le surnomma Abū Rikwa. Avec l'aide de ses partisans, Banū Qurra, Lawāta et Zanāta, il s'empara de Barqa où il fut proclamé imām. L'andalou al-Maqqarī[309] semble être le seul auteur à signaler qu'après s'être insurgé en Raǧab 397 H/23 mars-21 avril 1006, « il défit l'armée de Bādīs al-Ṣanhāǧī, souverain d'Ifrīqiya et celle d'al-Ḥākim (calife fāṭimide) d'Égypte ».

306. *Bayān ;* personnage inconnu par ailleurs, peut-être un fils du général Ğa'far b. Ḥabīb. La date paraît bien s'appliquer à l'arrivée de l'armée et non à celle des archers. IBN ḤALDŪN, *Berbères*, III, 170, dit que Yaḥyā entreprit une expédition contre Bougie (!) et tenta, en cours de route, de s'emparer de Gabès.

307. *Bayān ;* théoriquement vendredi ; comp. *supra :* note 305.

308. Exécuté en 366 H/976 ; *Bayān*, éd. DOZY, II, 278-279/trad., II, 433-434.

309. MAQQARĪ, éd. Caire 1949, III, 411-413 ; selon cette source, ce rebelle fut exécuté au Caire le 13 Raǧab 399 H/13 mars 1009 ; v. aussi : *'Ibar*, VI, 17/*Berbères*, I, 40 ; *Ḫiṭaṭ*, IV, 70, in *Itti'āẓ*, appendice, 303-304, Dp. *Bayān*, I, 257-258/trad., I, 380-382, le siège de Barqa eut lieu en Raǧab 395 H/avr.-mai 1005, la victoire du rebelle contre l'armée d'al-Ḥākim en 396 H/8 oct. 1005-26 sept. 1006, et son exécution à la mi-Šawwāl 397 H/4 juil. 1007 (confusion possible entre 7 et 9) ; v. aussi : *Kāmil*, sub année 397 H, éd. Caire 1353 H, VII, 234-237 ; T. LEWICKI, *La Répartition géographique...*, 316.

Il n'est donc pas impossible que Bādīs ait envoyé contre ce rebelle un corps d'armée qui aurait même plus ou moins coopéré avec l'armée fāṭimide.

On verra plus loin qu'en 403 H/1012-1013, un personnage qui paraît bien être le fils d'al-Walīd b. Hišām tenta de rééditer, mais en Ifrīqiya, l'aventure de son père, sans plus de succès d'ailleurs.

Après le départ de Yaḥyā b. 'Alī b. Ḥamdūn, Fulful b. Sa'īd semble avoir subi, de la part du Zīrīde, un certain nombre d'attaques dont on ignore le détail.

Au début de 399 H/sept. 1008, les fils de Muḥammad b. Abī l''Arab, y compris Abū l-Qāsim, gouverneur d'Ifrīqiya, s'enfuirent d'al-Manṣūriyya pour rejoindre Fulful b. Sa'īd. Mais ayant reçu de Bādīs l'ordre de leur couper la route, le gouverneur de Gabès s'empara de deux d'entre eux, 'Alī et Yūsuf, qu'il fit exécuter. Il envoya leurs têtes à al-Manṣūriyya, le 30 Muḥarram 399 H/ 4 oct. 1008. Par la suite, Abū l-Qāsim revint trouver Bādīs qui lui accorda le pardon[310].

Ayant perdu l'espoir d'être secouru par al-Ḥākim, Fulful b. Sa'īd n'hésita pas à adresser son hommage au souverain de Cordoue, al-Mahdī Muḥammad b. 'Abd al-Ǧabbār, dont il sollicita l'aide pourtant bien lointaine. En s'appuyant sur les Umayyades d'Espagne, ennemis invétérés des Fāṭimides et de leurs vassaux et alliés, il renouait avec la tradition zanātienne la plus authentique et illustrée avant lui par le grand émir maġrāwien Zīrī b. 'Aṭiyya. Cette reconnaissance, à dater en 399 H/1008-1009, n'eut aucune conséquence puisque Fulful b. Sa'īd tomba malade et mourut l'année suivante avant le retour de ses ambassadeurs[311].

Troisième phase[312]. — Son frère Warrū b. Sa'īd lui succéda et les Zanāta le reconnurent. Mais, à la tête d'une armée considérable, Bādīs marcha sur Tripoli. A cette nouvelle, Warrū b. Sa'īd et les Zanāta abandonnèrent Tripoli et s'enfuirent, probablement pas très loin de la ville où demeura la milice. Bādīs arriva en vue de Tripoli, le lundi 7 Ša'bān 400 H/26 mars 1010[313]. La population

310. *Bayān*, I, 258/trad., I, 382.

311. Dp. *Berbères*, III, 263 ; Muḥammad al-Mahdī régna moins d'un an en 399 H/1008-1009. La date exacte de la mort de Fulful, survenue en 400 H, est nécessairement postérieure au 1er Muḥarram 400 H/25 août 1009, et antérieure à l'arrivée de Bādīs à Tripoli, le 7 Ša'bān 400 H/26 mars 1010 ; v. *infra :* p. 104.

312. *Berbères*, III, 263-264 ; *Bayān*, I, 258-259/trad., I, 382-383 ; *Kāmil*, IX, 74/trad., 407 ; *Mu'nis*, 79.

313. *Bayān ;* théoriquement dimanche.

alla l'accueillir avec force transports de joie et invocations. On lui dressa des tentes (fasāṭīṭ) de brocart et de magnifiques pavillons (qibāb) où il s'installa. Mais un ouragan déchira et emporta le tout. Bādīs fit son entrée à Tripoli et s'installa dans le palais de Fulful. Des messagers de Warrū b. Sa'īd vinrent solliciter l'amān et le pardon de l'émir. Bādīs envoya au devant de la délégation, un officier, Muḥammad b. al-Ḥasan, porteur d'un sauf-conduit ; ce personnage revint avec elle et la lui présenta. Bādīs accorda son pardon et l'amnistie générale et coucha ses promesses sur un acte légalisé par des témoins dignes de foi[314] Warrū b. Sa'īd recevait le gouvernement du Nafzāwa et al-Nu'aym b. Gannūn, celui de Qasṭīliya, à la condition que ces deux chefs et leurs partisans évacueraient la province de Tripoli. Bādīs remit Tripoli à Muḥammad b. al-Ḥasan et regagna victorieusement al-Manṣūriyya, accompagné d'al-Nu'aym b. Gannūn et d'une délégation zanātienne tandis que Warrū b. Sa'īd paraît être allé s'installer directement au Nafzāwa.

C'est probablement à cette époque que le Zīrīde confia Gabès, jusque-là gouvernée par les Banū 'Āmir, à son frère Ibrāhīm (b. al-Manṣūr) b. Yūsuf b. Zīrī, auquel succéda Manṣūr b. Mawās[315].

Bādīs combla les Zanātiens venus l'accompagner et offrit à al-Nu'aym b. Gannūn des étendards, des tambours, des chevaux et des selles. Il le renvoya dans le pays qu'il lui avait donné et dont la capitale était Qasṭīliya (Gafsa). Al-Nu'aym b. Gannūn, avec ses étendards, ses tambours et un corps de troupes devint un véritable roitelet.

En 401 H/15 août 1010-3 août 1011, mourut à Kairouan l'arrière-grand-oncle de Bādīs, 'Azm b. Zīrī b. Manād ainsi que le qā'id Ǧa'far b. Ḥabīb[316].

Qualrième phase : révolte de Warrū b. Sa'īd[317]. — La même année, Warrū b. Sa'īd répudia l'autorité de Bādīs et se jeta dans les montagnes du Nefousa habitées par les Ait Demmer, auxquels il s'allia contre le Zīrīde. Ibn Ḫaldūn affirme qu'al Nu'aym b. Gannūn s'empara alors du Nafzāwa qu'il annexa. Cette annexion paraît avoir été éphémère. En effet, Ḫazrūn b. Sa'īd b. Ḫazrūn al-Zanātī

314. *Bayān :* wa ašhada 'alā nafsi-hi bi-ḏalika (formule de fiqh).

315. Tiǧānī, 69 ; *Ḥulal*, I, 154 ; cette dernière source donne Fāris eu lieu de Māwās. V. *infra :* p. 237.

316. *Bayān*, I, 259/trad., I, 383.

317. *Berbères*, I, 41, III, 264-266 ; *Bayān*, I, 259, 266/trad., I, 384, 395 ; *Kāmil*, IX, 74/trad., 408.

se brouilla avec son frère Warrū et vint trouver Bādīs à la tête de soixante-dix cavaliers zanātiens, en 402 H/4 août 1011-22 juil. 1012. L'émir le reçut magnifiquement et, quelques jours plus tard, lui accorda le gouvernement du Nafzāwa où il se rendit avec tambours et étendards, attributs de souveraineté. De leur côté, les Banū Mağliya (?)[318], famille qui suivait la fortune de Ḫazrūn b. Sa'īd, obtinrent le gouvernement de Gafsa. Ainsi, les Zanāta, dit Ibn Ḫaldūn, se trouvèrent posséder toutes les « cités de l'eau »[319].

Bientôt après, Warrū, à la tête de ses Zanāta, s'avança contre Tripoli, dont le gouverneur, Muḥammad b. al-Ḥasan se porta à sa rencontre et le força à s'enfuir. Plus tard, en 403 H/23 juil. 1012-12 juil. 1013[320], Warrū revint assiéger Tripoli. Les émirs zanātiens du Djérid, son frère Ḫazrūn b. Sa'īd et al-Nu'aym b. Gannūn reçurent de Bādīs l'ordre de l'attaquer. Les deux armées se rencontrèrent à Ṣabra[321], entre Tripoli et Gabès, mais au lieu de se battre, elles pactisèrent. Voyant ses troupes passer du côté de Warrū, Ḫazrūn regagna ses pénates. Bādīs crut à une collusion entre les deux frères et ordonna à Ḫazrūn de venir le trouver. Le chef maġrāwien, flairant un piège, refusa d'obéir. Mais, ayant appris que Fatūḥ b. Aḥmad s'avançait contre lui avec une armée, il évacua le Nafzāwa en 404 H/13 juil. 1013-1er juil. 1014, en entraînant les autres Zanāta, notamment al-Nu'aym b. Gannūn, et alla rejoindre Warrū b. Sa'īd.

Les deux frères, de nouveau alliés, décidèrent d'assiéger Tripoli. Ibn Ḫaldūn ne nous dit pas s'ils exécutèrent ce projet. Toujours est-il que les ravages commis par les Zanāta dans toute cette région de l'Ifrīqiya méridionale, courroucèrent Bādīs à un tel point qu'il fit massacrer tous les Zanāta qu'il tenait en otages. Aucun ne fut épargné, pas même Muqātil b. Sa'īd et les siens ; après avoir abandonné son frère (?) Warrū b. Sa'īd, ce chef zanātien était venu avec ses enfants et plusieurs de ses parents offrir sa soumission.

Dès lors, tout à la lutte qu'il menait contre son oncle Ḥammād b. Buluggīn, Bādīs se désintéressa de Warrū[322].

318. *Berbères :* Beni Medjilia.

319. mudun al-mā' ; centres de cultures irriguées.

320. *Kāmil.*

321. Bakrī, 17.

322. Dp. Ibn Ḫaldūn, *Berbères*, III, 265, qui ajoute que, rentré à Kairouan, après avoir pris Chélif à Ḥammād, Bādīs reçut un acte de soumission de Warrū b. Sa'īd, Cette dernière indication paraît inexacte puisque cet invraisemblable retour de Bādīs dans sa capitale n'est pas attesté ailleurs. L'auteur a dû confondre avec une autre soumission de Warrū, antérieure à la bataille du Chélif, ou mieux, avec celle de Ḫalīfa b. Warrū.

Après la mort de ce dernier, survenue en Šawwāl 406 H/3 mars-10 avr. 1016[323], les Zanāta se divisèrent en deux partis : l'un soutint son fils Ḫalīfa b. Warrū, et l'autre, son frère, Ḫazrūn b. Sa'īd.

Le gouverneur de Tripoli, Muḥammad b. al-Ḥasan, entretint secrètement cette mésintelligence et, Ḫalīfa b. Warrū, qui avait rallié une grande partie des Zanāta, se jeta sur les partisans de Ḫazrūn b. Sa'īd et s'empara de Gīṭūn Zanāta. Enfin, Ḫalīfa b. Warrū, obéi par les Zanāta de Tripolitaine, réussit à faire agréer sa soumission par Bādīs qui assiégeait alors la Qal'a des Banū Ḥammād. Quant à Ḫazrūn b. Sa'īd, il se rendit en Égypte et fut hébergé dans le palais du calife où ses deux fils, al-Muntaṣir et Sa'īd passèrent leur jeunesse.

Révolte de 'Abd Allah b. al-Walīd b. al-Muġīra[324]. — Ibn 'Iḏārī rapporte qu'en 403 H/23 juil. 1012-12 juil. 1013, un certain 'Abd Allah b. al-Walīd b. al-Muġīra fomenta en Ifrīqiya une révolte, kutāmienne, semble-t-il, que les autres sources passent sous silence. Il paraît s'agir d'un fils d'Abū Rikwa al-Walīd b. al-Muġīra, mais on ignore la région où se manifesta le rebelle. Lui aussi, après une période obscure pendant laquelle il fut maître d'école, revendiqua la magistrature suprême. Il fut pris avec l'un de ses partisans et conduit à Kairouan. Après avoir été promenés ignominieusement à dos de chameau à travers la ville, ils eurent la tête tranchée et furent mis en croix. On trouva sur lui un sachet renfermant une lettre de sa main adressée à un certain šayḫ de tribu ; après cet en-tête : « De la part de 'Abd Allah, Abū Muḥammad al-Nāṣir li-Dīn Allah », il déclarait que ses projets se réaliseraient grâce aux Kutāma et demandait à son correspondant de venir à sa rencontre le 1er Ṣafar 404 H/12 août 1013, date où devait finir le pouvoir ṣanhāǧien.

Ḥammād et Bādīs. Portrait de Ḥammād[325]. — Depuis 395 H/18 oct. 1004-7 oct. 1005, Ḥammād b. Buluggīn auquel son neveu Bādīs avait laissé les mains libres, s'employait à bouter les Zanāta hors du Maġrib central sans leur laisser de répit et à jeter les fondements du futur royaume ḥammādide.

Il fut un personnage d'envergure et d'une énergie indomptable. Son comportement confirme l'exactitude du portrait que les

323. *Bayān*, I, 266 ; *Berbères*, III, 265 : 405 H.

324. *Bayān*, I, 260/trad., I, 385-386.

325. *A'māl*, 454 (citation d'Abū l-Ḥasan b. Ḥammād), 460 ; Ibn Ḥazm, *Naqṭ*, 175, 238, (2e éd., 80) ; Bakrī, 184, 187-188/trad., 343-344, 349-350 ; *Istibṣār*, trad., 100-104.

sources nous ont transmis, anecdotes parfois pittoresques à l'appui. Intrépide mais rusé et doué d'un solide jugement, il était à la fois généreux et cruel. Il rendait la justice avec une simplicité patriarcale et faisait périr ses ennemis dans les pires tourments. Dans sa jeunesse il étudia le fiqh à Kairouan et pratiqua les ouvrages de controverse (kutub al-ǧadal). Ce parfait tyran que nous voyons jeter vivant aux chiens son oncle Māksan, affichait une piété qu'il ne faut peut-être pas, à la légère, taxer d'hypocrisie. Ibn Ḥazm dit qu'il jeûnait les mois de Raǧab et de Ša'bān et s'abstenait de boire du vin.

Le géographe al-Bakrī[326] nous a transmis un récit fait par Ḥammād lui-même, révélateur de sa psychologie et de l'atmosphère de sa lutte contre les Zanāta. Ḥammād raconte qu'il n'a été berné qu'une seule fois et par une Berbère. A Kairouan, dans son enfance, il s'était lié d'une grande amitié avec l'un de ses condisciples qu'il avait par la suite perdu de vue depuis longtemps, à son grand regret, quand un beau matin, au cours d'une expédition punitive contre Baghai, il eut la joie de retrouver cet ami. « S'il m'avait demandé la grâce de tous les habitants de Baghai, dit Ḥammād, je la lui aurais accordée » ; mais le malheureux, en grand émoi, apprit à l'émir qu'il avait égaré sa fille. « Si tu étais venu me trouver hier, lui dit Ḥammād, j'aurais empêché qu'on fît couler le sang de tes concitoyens par égard pour toi. » Il ordonna à ses officiers de lui présenter toutes les captives et, parmi elles, le père reconnut sa fille. Ḥammād lui fit mettre un voile et voulut la rendre à son père. Mais elle lui affirma pouvoir empêcher un sabre de couper en prononçant une incantation sur la lame et demanda qu'on tentât l'expérience sur elle-même. Ḥammād accepta, mais comprit qu'il avait été dupé quand la jeune fille fut décapitée : elle n'avait pas voulu survivre à son déshonneur.

L'abāḍite al-Šammāḫī[327] fait allusion à une campagne de « l'ennemi d'Allah, Ḥammād b. Buluggīn » contre Kudya Maġrāwa (?)[328].

On ne sait rien sur un certain 'Abbād b. Ṣādiq sinon qu'il fut, d'après Ibn Ḫaldūn, l'un des généraux (quwwād) au service de Ḥammād. L'historien cite aussi parmi les Banū Ḥamdūn, Ḥamdūn b. Sulaymān b. Muḥammad b. 'Alī b. 'Alīm (ou 'Alam) qui paraît

326. Bakrī, 187-188/trad., 349-350. La fin du récit est d'inspiration folklorique; G. Levi Della Vida, *Un'altra versione islamica dello « Stratagemma della Vergine »*, estratto da : « *Silloge Bizantina* » *in onore di Silvio Giuseppe Mercati*, Rome 1957, 287-293.

327. Šammāḫī, 403, 475-476.

328. Šammāḫī, 475-476 ; paraît être « Kudya Banī Ġumart min Arīġ » de la page 403, du même ouvrage.

avoir été le premier membre, probablement au service de Ḥammād, d'une lignée de ministres ḥammādides[329].

Fondation de la Qal'a (398 H/1007-1008)[330]. — Pour avoir rang de souverain, Ḥammād, maître du Zāb et du Maġrib central se devait de fonder une capitale. Il l'établit en un site inexpugnable, au nord-est de Msila, sur les derniers contreforts du Djebel Maadid, à Abū Ṭawīl, dans le voisinage du Ǧabal Kiyāna, appelé aussi 'Aǧīsa, nom d'une tribu de souche Burnus (Barānis) qui y était installée ; ce fut la Qal'a Abī Ṭawīl (Qal'a Ḥammād, ou Qal'a Banī Ḥammād ou al-Qal'a) fondée en 398 H/18 sept. 1007-4 sept. 1008. Il y transporta les habitants de Msila et de Ḥamza, villes qu'il détruisit, et y fit venir des Ǧarāwa. L'essor de la Qal'a paraît avoir été rapide. Pour mieux surveiller les mouvements des Zanāta, Ḥammād se tenait tantôt à la Qal'a, tantôt à Ašīr.

Il était normal que Bādīs finît par prendre ombrage de l'accroissement de la puissance de son oncle et, d'après Ibn Ḫaldūn, les courtisans du Zīrīde, ses oncles et autres parents, poussés par la jalousie, ne se firent pas faute de calomnier le maître de la Qal'a.

Guerre entre Bādīs et Ḥammād. Mort de Bādīs[331]. — Le fils de Bādīs, al-Manṣūr, qu'al-Ḥākim avait gratifié du titre de 'Azīz al-Dawla, n'était probablement pas encore, en raison de son jeune âge, héritier présomptif désigné, mais tout porte à croire qu'il l'était déjà virtuellement. Bādīs désireux d'asseoir solidement son futur successeur, voulut lui donner des provinces où il pourrait se faire des partisans et avoir ses créatures. D'autre part, l'émir désirait mettre à l'épreuve la fidélité de son oncle Ḥammād sur lequel on lui rapportait tant de choses répréhensibles[332]. C'est pourquoi il adressa à ce dernier une missive l'invitant courtoise-

329. *'Ibar*, VI, 153 : 'Alam ; *Berbères*, II, 4 : 'Alīm.

330. *A'māl*, 434, 460 ; *Istibṣār*, 101 ; *Kāmil*, IX, 53/trad., 402 ; *'Ibar*, VI, 145, 158, 171/*Berbères*, I, 285, II, 17, 43-44 ; *Mafāḫir*, 36 ; Ibn Ḥammād, 32/trad., 52.

331. Nuwayrī, II, 127-131, principale source ; *Bayān*, I, 261-266/trad., I, 387-395 ; *Kāmil*, IX, 104-105/trad., 412-415 ; *'Ibar*, VI, 158, 171-172 ; *Berbères*, I, 17-18, 271, II, 44-45, III, 284, IV, 5, (cite al-Raqīq) ; Abū l-Fidā', *Ta'rīḫ*, II, 132, (cite *al-Ǧami' wa-l-Bayān* d'Ibn Šaddād) ; *A'māl*, 461 ; Ibn Ḫallikān, I, 87 ; *Buldān*, I, 303 ; *Muntaẓab*, 63.

332. *Kāmil*, Nuwayrī ; *Bayān* remplace sans doute à tort, Ḥammād b. Sayf al-'Azīz bi-Llah (Buluggīn) par Ibrāhīm b. Sayf al-'Azīz bi-Llah (Buluggīn). Il est possible que le texte de la chronique originale, (d'al-Raqīq ?), utilisée par Ibn 'Iḏārī précisait que le calomniateur de Ḥammād était son frère Ibrāhīm, d'où le lapsus. Quoi qu'il en soit, la traduction de Fagnan : « or il avait reçu d'Ibrāhīm b. Sayf al-'Azīz bi-Llah des félicitations dont il soupçonnait la sincérité et qu'il voulut mettre à l'épreuve, » est à rejeter.

ment à remettre la province qu'avait gouvernée Abū Za'bal, Tidjis, Qaṣr al-Ifrīqī et Constantine, au lieutenant (ḫalīfa/ mustaḫlaf) de son fils al-Manṣūr 'Azīz al-Dawla. Il convoqua Hāšim[333] b. Ğa'far qu'il institua lieutenant de son fils en lui remettant robe d'honneur, tambours et étendards, insignes de souveraineté, et lui ordonna d'aller prendre possession du dit territoire. Hāšim b. Ğa'far emportait des trésors et des approvisionnements considérables.

Bādīs Naṣīr al-Dawla consulta Ibrāhīm b. Yūsuf (Buluggīn) Sayf al-'Azīz bi-Llah, sur le choix de la personne qui serait chargée de porter sa missive à Ḥammād. Ibrāhīm répondit qu'il ne pouvait trouver parmi ses esclaves ('abīd) personne de plus dévoué ni de plus diligent à le servir que lui-même ; il fit des promesses et souscrivit des engagements authentifiés par des témoignages et prit sur lui de revenir après l'accomplissement de sa mission, dans un délai de moins de vingt jours. Les hommes de confiance de Bādīs lui conseillèrent de mettre Ibrāhīm aux arrêts et de ne le laisser partir en voyage que lorsqu'il aurait la preuve de l'obéissance de Ḥammād frère d'Ibrāhīm, et de sa célérité à obtempérer à ses ordres. L'émir n'eut pas le cœur à suivre ces conseils de prudence et dit à Ibrāhīm : « Mon oncle, va trouver ton frère ! Si tu as été sincère dans les engagements que tu as pris sur toi de respecter et que tu remplisses tes promesses, tant mieux ; sinon, donnez-vous la main, et faites ce que vous pourrez, selon vos possibilités ! »

Ibrāhīm partit en compagnie de Hāšim b. Ğa'far le 18 Šawwāl 405 H/11 avr. 1015[334]. Il emmenait 400.000 dīnārs d'or, tous ses trésors, ses gens et ses esclaves, prouvant ainsi son intention de trahir. Chose curieuse, Bādīs ne fit aucun obstacle à ces préparatifs bien étranges pour une courte absence.

Devinant qu'Ibrāhīm allait manquer à sa parole dès qu'il serait à proximité du territoire ḥammādide, Hāšim b. Ğa'far jugea prudent de lui fausser compagnie ; invoquant une affaire en suspens à Béja, il s'y rendit, promettant à son compagnon de le rejoindre promptement.

Ibrāhīm arriva à Tāmidīt, à deux journées de Laribus, d'où il écrivit à Ḥammād pour lui annoncer ses projets. Ḥammād vint le trouver escorté de 30.000 cavaliers[335], et les deux frères de s'allier et d'entrer en rébellion ouverte.

333. Nuwayrī, *Kāmil, Bayān;* dans ce dernier texte, I, 261, la leçon Hišām est fautive puisque, plus bas, à deux reprises, on lit Hāšim.

334. Nuwayrī.

335. Chiffre certainement fort exagéré.

Ḥammād proclama les 'Abbāsides et persécuta les šī'ites[336]. Malheureusement, les circonstances et la portée de cet acte politico-religieux nous échappent.

Le 5[337] Ḏū l-Ḥiğğa 405 H/27 mai 1015, Bādīs se transporta à Raqqāda où il distribua la solde à ses troupes. Il envoya à Mahdia sa famille, sa sœur, la princesse Umm Mallāl, ses fils, ses esclaves et ses bagages. Sauf erreur[338], il revint le 7 à al-Manṣūriyya.

C'est alors qu'il ordonna l'arrestation de Yūsuf b. Abī Ḥabūs et de ses frères[339].

L'émir avait comblé ce personnage de faveurs insignes, lui en accordant chaque jour de nouvelles, lui remettant souvent les chevaux dont on lui faisait cadeau ainsi que les vêtements offerts par le calife ; il lui avait donné des métairies (ḍiyā') et des biens fonciers (ribā') dans toutes les provinces (kuwar) d'Ifrīqiya. Ce favori ayant obtenu les plus hautes dignités et atteint au faîte des honneurs, nourrissait depuis quelque temps de sombres desseins contre l'émir qui s'en était aperçu. Cet acte de vigueur dérouta ses ennemis et anéantit leurs espoirs, dit en substance le chroniqueur.

Deux ans auparavant, en 403 H/23 juil. 1012-12 juil. 1013, il l'avait relevé de toutes ses fonctions, notamment du soin de veiller aux troupes[340].

Ce Yūsuf b. Abī l-Habūs al-Ṣanhāğī paraît bien avoir été l'un des grands-oncles de Bādīs et le frère de Ḥammād[341]. Ce qui expliquerait les faveurs dont il fut comblé, son arrestation et celle de ses frères, et le cruel châtiment que lui infligera Bādīs au soir de la défaite de Ḥammād.

Le lendemain de la Fête des sacrifices (11 Ḏū l-Ḥiğğa 405 H/2 juin 1015) Bādīs partit en campagne pour le Maġrib central. Il avait écrit à Hāšim b. Ğa'far de se retrancher au Kef (Šiqqa-bānariya) et l'ordre avait été exécuté. Ḥammād et Ibrāhīm assiégèrent la ville et battirent Hāšim b. Ğa'far qui dut se réfugier

336. *'Ibar*, VI, 171/*Berbères*, II, 44 ; v. *infra:* p. 119.

337. Nuwayrī ; le 7 dp. *Bayān*, mais cette source donne successivement les indications suivantes : Bādīs partit dans les derniers jours de Ḏū l-Ḥiğğa et s'établit à Raqqāda, il distribua la solde et envoya sa famille à Mahdia, — il partit combattre Ḥammād le 2e jour du 'Īd al-Aḍḥā (II Ḏū l-Ḥiğğa). Il est probable qu'entre le 5 et le 11, le 7 par exemple, Bādīs revint à al-Manṣūriyya et présida à la prière de la Fête des victimes au muṣallā de la ville.

338. V. : note précédente.

339. *Bayān* est la seule source à parler de cette affaire.

340. *Bayān*, I, 260/trad., I, 385.

341. L'anonyme de l'*Istibṣār*, trad., 100, l'appelle Ḥammād b. Abī Ḥabūs et précise qu'al-Manṣūr b. Buluggīn s'appelait Ḥabūs ; v. *supra:* p. 61, note 97.

à Béja avec ses enfants et ses principaux compagnons d'armes, abandonnant aux vainqueurs tous ses biens.

Bādīs parvint à Qabr al-Šahīd ; c'est là, semble-t-il, qu'il reçut, au début de Muḥarram 406 H/fin juin 1015, la soumission d'un grand nombre de soldats de Ḥammād et des chefs suivants : 'Azm et son frère Fulful b. Ḥassūn b. Sannūn, Māksan b. Buluggīn[342] et 'Adnān b. Mu'ṣam. L'émir leur donna des robes d'honneur. Ensuite il reçut des mains de Maġnīn al-Watlakkātī[343] un message de Ḥammād qui reconnaissait son autorité ; Ḥammād déclarait avoir préparé à l'intention d'al-Manṣūr, le fils de Bādīs, un cadeau comprenant entre autres choses, deux mille chevaux. Ibrāhīm adressa, lui aussi, un message de soumission. Mais, malgré ces belles paroles, les rebelles poursuivaient leurs déprédations, incendiant les récoltes et les maisons, massacrant les enfants, réduisant les femmes en esclavage.

Après avoir accordé l'amān aux gens de Béja et être entré dans cette ville, Ḥammād, au lieu de tenir ses promesses, pilla, massacra et incendia[344] Ces agissements auraient peu à peu amené le ralliement à Bādīs d'un grand nombre de partisans de Ḥammād.

Sans doute dans les premiers jours de Ṣafar 406 H/fin juil. 1015, Bādīs arriva à Tāmidīt. Ḥammād, à la tête de trente mille cavaliers, dit-on[345], non comptés ceux qui s'étaient ralliés à Bādīs, ni les fantassins, ne se trouvait plus qu'à une étape.

Mais l'émir apprit à Tāmidīt la mort de son fils al-Manṣūr 'Azīz al-Dawla qui, pris de fièvre avant d'arriver à Mahdia, avait péri de la petite vérole dix-sept jours plus tard. On lui avait caché jusque-là cette nouvelle pour ne pas le troubler et pour ne pas gêner la marche des opérations. Et Ibrāhīm et Ḥammād de lui écrire : « Ton fils, bénéficiaire de la demande que tu as formulée, est mort ! » Ce qui ne l'ébranla pas le moins du monde. On relate qu'il écrivit à la Sayyida[346] pour lui demander ce qui s'était passé. Il faut sans doute entendre par là que c'est à Tāmidīt que Bādīs reçut la réponse à une lettre envoyée auparavant, car il ne séjourna pas dans cette ville le temps qu'un messager se rende de Tāmidīt à Mahdia et en revienne. Dans sa lettre la Sayyada lui narra la mort d'al-Manṣūr, lui présenta ses condoléances et lui décrivit

342. Peut-être un oncle du Zīrīde Bādīs b. al-Manṣūr b. Buluggīn.

343. Ce Maġnīn de la tribu des Talkāta/Watlakkāta est peut-être le grand oncle de Bādīs : Maġnīn b. Zīrī.

344. Dp. Kāmil seulement.

345. Le chiffre paraît forcé. V. *supra*, note 335.

346. « La princesse » ; il s'agit probablement non pas de l'épouse de Bādīs, mais de sa sœur Umm Mallāl, souvent désignée par ce titre.

l'excellente santé de son autre fils al-Mu'izz. Bādīs fit preuve d'une résignation et d'un courage qui provoquèrent l'admiration de son entourage. Le 5 Ṣafar 406 H/25 juil. 1015, il tint une audience publique pour recevoir les condoléances, consolant et réconfortant ceux qu'il voyait affligés ou en pleurs. Sa belle contenance combla d'aise ses dévoués partisans et consterna ses envieux et ses ennemis.

Le lendemain 6 Ṣafar/26 juil., il quitta Tāmidīt pour Dakkama[347] où vinrent se rallier à lui un groupe de transfuges du parti de Ḥammād : parents, courtisans, dignitaires. D'autre part, prémices de victoire, il reçut un message de Ḫalaf al-Ḥimyarī, gouverneur (wālī) d'Ašīr, le plus grand favori de Ḥammād qu'il aimait plus qu'un fils ; ce personnage faisait sa soumission au Zīrīde et lui apprenait qu'il avait refusé l'entrée d'Ašīr à Ḥammād venu s'y retrancher. Découragé, ce dernier qui avait mis son suprême espoir dans l'inexpugnabilité de cette puissante forteresse, s'était rendu à Tiaret.

D'après Ibn Ḫaldūn[348], Ḥammād avait été abandonné par les Banū Abī Wālīl, Zanāta qui possédaient Maggara (ou Magra), à 40 kilomètres à l'est de Msila, les Banū Ḥasan, puissante tribu ṣanhāǧienne, les Banū Yaṭṭūfat et les Banū Ġumart, tribus zanātiennes, et presque tous ses autres partisans. Un chef des Banū Ġumart, passé du côté de Bādīs, reçut de riches cadeaux, des montures pour ses gens qui l'avaient suivi, et obtint le gouvernement de Tobna et de sa province[349]. Ḥammād dut s'enfuir jusqu'au Chélif des Banū Wāṭīl[350].

Le vendredi 2 Rabī' I 406 H/20 août 1015[351], Bādīs partit pour al-Muḥammadiyya (Msila) dont les habitants l'accueillirent avec transport. Après y être demeuré six jours, il s'avança vers la Qal'a mais revint, probablement à Msila, sans avoir livré combat. Il lança ensuite contre « la ville qu'avait fondée Ḥammād » c'est-à-dire la Qal'a, une puissante armée commandée par son frère Karāma. Ce dernier en détruisit les palais (quṣūr) et les demeures, en punition des agissements de Ḥammād et de son frère Ibrāhīm, sans rien prendre aux habitants ni faire couler de sang. Ce que voyant, Ibrāhīm, sans doute retranché dans une partie au moins de la forteresse proprement dite, se mit à détruire tous les châteaux

347. Bakrī, 54 et Idrīsī, 120 ; Idrīsī, trad., 141 et note 3 . Deggama, Degma (dp. *Marāṣid*), Deguemma (dp. un des mss. de Bakrī) ; *Buldān*, IV, 66 : Dakma ; Muqqaddasī, 6 : Dakmā, trad., 7 : Dəkkamā.

348. *'Ibar*, VI, 171-172/*Berbères*, II, 44-45.

349. *Berbères*, III, 284, où Ġumart est transcrit Ouaghmert.

350. *'Ibar*, VI, 172 : Šalaf Banī Wāṭīl.

351. Nuwayrī, II, 129 ; théoriquement samedi.

situés en dehors de la Qal'a de peur que Karāma ne s'en emparât. Un grand nombre de soldats de la garnison s'enfuit auprès de Bādīs, abandonnant biens, femmes et enfants. De rage, Ibrāhīm fit égorger les enfants des fugitifs sur le sein maternel et en exécuta une soixantaine de sa propre main, les éventrant et les mutilant atrocement. Les mères ne furent pas épargnées.

D'après Ibn Ḫaldūn[352], Bādīs occupa Ašīr d'où Ibrāhīm paraît avoir réussi à s'enfuir. L'émir se lança à la poursuite de Ḥammād. C'est au cours d'une halte à Wādī l-Ṭīn qu'il reçut la soumission d'une importante tribu zanātienne, les Banū Tūğīn dont l'émir 'Aṭiyya b. Dāflatan[353] avait à venger son père tué par Ḥammād ; son cousin, Yaddar b. Luqmān b. al-Mu'tazz l'imita. Bādīs récompensa largement ces deux chefs et accepta leur concours contre Ḥammād. L'historiographe al-Raqīq[354] nous donne sur le ralliement des Banū Tūğīn à Bādīs des précisions intéressantes ; quand Bādīs arriva au bord du Chélif, il attira à lui les Tūğīn qui, jusque-là, avaient soutenu Ḥammād avec une bravoure extrême et mis en campagne plus de 3 000 hommes. Ils étaient commandés par 'Aṭiyya b. Dāflatan et son cousin Luqmān b. al-Mu'tazz, mais c'est ce dernier qui jouissait de la plus grande autorité. Avant la bataille, il envoya son fils Yaddar à Bādīs pour lui annoncer que les Tūğīn se joindraient à lui. On peut déduire de là que les Tūğīn, ayant à leur tête Luqmān b. al-Mu'tazz, n'abandonnèrent le camp de Ḥammād qu'au cours de la bataille et selon un plan convenu entre Bādīs et leurs deux chefs.

Le Zīrīde traversa le Chélif[355] et, passant sans doute au pied du massif de l'Ouarsenis et du Sersou, sans franchir, semble-t-il, l'oued Nahar Ouassel (Wāṣil) sur le bord duquel il s'établit en contrebas des hauteurs du Djebel Guesoul (Ġazūl). De l'autre côté de l'oued plein et profond se trouvait Ḥammād adossé au Djebel des Banū Wāṭīl[356] très escarpé. Les deux adversaires prirent posément leurs dispositions de combat. Bādīs passa la nuit là où il avait dressé son camp mais se prémunit contre toute surprise.

352. *'Ibar*, VI, 172/*Berbères*, II, 45.

353. Variante : Dāflīn.

354. Cité par Ibn Ḫaldūn, *Berbères*, IV, 5.

355. Sans les précieuses indications topographiques données par Nuwayrī, II, 130 et surtout *'Ibar*, VI, 158, 171-172/*Berbères*, I, 18, II, 44-45, il serait impossible de suivre la marche de Bādīs ; on risquerait même de situer la bataille sur les bords du Chélif alors qu'elle se déroula sur ceux de l'Oued Ouassel dans la région de Tiaret.

356. Nuwayrī ; variante : Waṭīn ; probablement entre Tiaret et Trezel. Ḥammād, installé dans la région de Pomel, en face de Bādīs établi dans les parages de Faidherbe et de Tiaret ?

Le lendemain matin, dimanche 1er Ǧumādā I 406 H/17 oct. 1015[357], il disposa ses troupes en ordre de bataille et plaça chaque qā'id à l'endroit voulu. On a l'impression que Ḥammād ne s'attendait pas à voir l'ennemi affronter le courant de l'oued ce jour-là. Avait-il fait garder convenablement les gués empruntables ? Certains lui avaient-ils échappé ? Quoi qu'il en soit, Bādīs s'avança sur son coursier et franchit l'oued suivi de sa cavalerie, tandis que les fantassins traversaient à la nage. Le passage s'effectua en un clin d'œil et sans que l'ennemi y fît obstacle. Une fois les deux armées en présence, elles se rangèrent et la bataille s'engagea. Mêlée acharnée et sanglante. Sachant le sort qui les attendait s'ils tombaient entre les mains du terrible Ḥammād, les soldats de Bādīs étaient décidés à mourir plutôt que de céder. La majeure partie des partisans de Ḥammād, notamment, cela va de soi, les Tūǧīn, fit défection, et passa au Zīrīde. Ḥammād battu à plate couture et lâché par ses troupes, prit la fuite après avoir tué, de ses propres mains, ses femmes dont Bādīs trouva les cadavres. A la tête de ses gardes ('abīd) demeurés seuls fidèles à ses côtés, soit cinq cents cavaliers, il se dirigea vers Qal'a Maġīla[358]. Les fugitifs ne durent leur salut qu'à l'empressement des vainqueurs à piller. Dans l'énorme butin, on dénombra dix mille boucliers en cuir d'antilope (lamṭ).

Bādīs récompensa les Tūǧīn, principaux ouvriers de la victoire, en leur permettant de s'approprier tout le butin de cette journée mémorable. Il confirma Luqmān b. al-Mu'tazz dans le commandement de sa tribu et du territoire qu'elle occupait, l'autorisant, en outre, à garder toutes les conquêtes qu'il pourrait effectuer en combattant pour les Zīrīdes. Plus tard, le commandement des Tūǧīn passa intégralement aux descendants de Dāflatan. Ibn Ḫaldūn a peut-être exagéré l'importance du butin que l'émir attribua aux Tūǧīn, mais il atteste le rôle primordial joué par ces auxiliaires dans l'obtention de la victoire[359].

On lit, dans le *Bayān*, qu'on trouva deux billets (ruq'a) disant : « Le qā'id détient un coffre (ṣundūq) renfermant 50.700 dīnārs, 1.500.000 dirhams d'argent monnayé (waraq) et cinquante coffres d'effets », sans compter le contenu de la tente de Ḥammād et ses trésors (ḫazā'in). Suit cette précieuse citation d'Abū Isḥāq al-Raqīq qui prouve que l'historiographe de Bādīs assista à la bataille, ce

357. Nuwayrī, II, 130 ; théoriquement lundi.

358. Probablement Qal'a Maġīla Dalūl, au nord de Tiaret, à 5 parasanges de la mer, à proximité d'al-Ǧuzza ; v. : Bakrī, 69.

359. *Berbères*, IV, 5.

qui expliquerait que nos sources la relatent avec une certaine précision :

« On trouva un homme qui poussait un mulet devant soi et des serviteurs nègres (wuṣfān) le fouillèrent sous nos yeux. On découvrit dans le rembourrage et la laine du bât 8.000 dīnārs ; or, il y eut d'innombrables faits de ce genre. Des vers me vinrent à l'esprit après que nous eûmes quitté l'oued[360] où nous avions subi une rude épreuve, mais la douceur de la victoire et du salut dont nous avions été gratifiés, nous fit oublier cela, les voici[361] : .....» Et de décrire la sanglante bataille livrée au Chélif et qu'il n'est pas prêt d'oublier ; il termine par ces deux vers :

« Sous l'éclat de son turban rouge[362], la blancheur de son visage ressemblait à la lune dans la rubescence du couchant.

« Si l'on avait dit à la mort après qu'elle eût pris corps : « Abū Manād apparaît ! elle serait morte, tuée par cette clarté. »

Le jour de la défaite[363] de Ḥammād, Bādīs Naṣīr al-Dawla se fit amener Bakkār b. Ǧalāla al-Watlakkātī qu'il avait fait prisonnier ; ce personnage avait souvent tenu de méchants propos sur son compte. L'émir lui fit raser la barbe en présence d'un autre détenu, son ex-favori Yusuf b. Abī Ḥabūs auquel il infligea ensuite le même traitement infâmant. « Quand, dit al-Raqīq, nous vîmes Yūsuf rasé, nous nous dîmes à voix basse : « Nous espérions que Yūsuf aurait la vie sauve, car les rois pardonnent souvent après avoir puni, mais à la suite de ce châtiment exemplaire, nous estimons qu'il ne sera pas épargné. » Naṣīr al-Dawla nous jeta un coup d'œil. « Que dites-vous, nous demanda-t-il ? » Nous lui répondîmes à voix basse et il s'exclama : « Vous n'êtes pas loin (d'avoir deviné) ! » Trois jours plus tard, il le fit comparaître et, après lui avoir énuméré les méchancetés et les infâmies qu'il avait commises, il lui fit couper le nez et les oreilles puis le renvoya. Il le fit ensuite revenir, lui amputa les deux mains et le renvoya dans sa prison où il passa la nuit, baigné dans son sang. Un des geôliers raconta qu'il l'avait entendu supplier son frère[364]

360. Il faut comprendre : la vallée du Chélif. Al-Raqīq situe la bataille « au Šalaf », selon l'expression qu'il emploie dans le premier de ses vers et ne parle pas de l'oued Wāṣil ; il paraît avoir quelque peu confondu les deux cours d'eau ; v. *supra:* note 355.

361. 7 vers ; *Bayān*, I, 264/trad., I, 392 ; *Muntaẓab*, 63.

362. Ce « turban rouge » ne semble pas être simple figure de rhétorique mais précieuse indication documentaire ; v. *infra:* chap. VIII.

363. Tout ce récit dp. *Bayān* seulement.

364. Il s'agit peut être de Bakkār b. Ǧalāla al-Watlakkātī.

de l'égorger pour en finir, redoutant d'être, le lendemain, soumis à de nouvelles tortures devant ses ennemis. « Résigne-toi, lui dit son frère, à la décision d'Allah et à Son arrêt (immuables) ! » Il demanda alors à un garde : « Prends-moi par la main pour que je satisfasse un besoin » ; ce qu'il fit et s'arrêta pour attendre. (Le prisonnier) se précipita alors le front sur une colonne avec une telle violence que les yeux sortirent de la tête et que la cervelle jaillit ; il s'effondra, tué sur le coup. »

« Parmi les choses curieuses que nous avons entendu dire au sujet de cette station de la vallée[365] du Chélif, un vieux[366] šayḫ berbère nous a raconté qu'on l'appelle : « la station des épreuves »[367], puis il se mit à énumérer les rois zanātiens qui y avaient été battus et ceux qui y avaient trouvé la mort ; mais, comme nous étions en route, nous n'avons pas noté ces propos. »

« (Al-Raqīq) poursuit et dit[368] : « Le dernier (des chefs) qui y moururent fut Zīrī b. 'Aṭiyya, et le dernier de ceux qui y furent battus, Ḥammād. Yūsuf b. Abī Ḥabūs y fut tué. De là, accompagné de son frère[369], on le porta, jeté sur une bête de somme, les deux pieds apparents ; puis on ordonna de l'inhumer dans ces parages[370]. »

D'après Ibn Ḫaldūn[371], les Miknāsa qui s'étaient alliés à Buluggīn après sa victoire sur les Banū Ḫazar Maġrāwa, restèrent fidèles aux Zīrīdes et l'un de leurs émirs, Ismā'īl b. al-Būnī, mourut lors de la bataille (dite) du Chélif.

Le lendemain, lundi 2 Ǧumādā I 406 H/18 oct. 1015[372], Bādīs fit poursuivre Ḥammād qui arriva à la Qal'a Maġīla avec l'intention de s'y enfermer s'il avait été rejoint par ses poursuivants. De là il parvint enfin le 7[373] Ǧumādā I 406 H/23 oct. 1015, à « sa Qal'a » où il se retrancha avec son frère Ibrāhīm[374] et se prépara à subir

365. Manāḫ Wādī Šalaf ; v. *supra:* note 360.

366. Kabīr que Fagnan a traduit par « grand ».

367. Manāḫ al-miḥan ; dans *Bayān*, I, 266 : Wādī l-miḥan (leçon du ms. B).

368. « Ilā an qāla » paraît se rapporter à AL-RAQĪQ cité par IBN 'IḎĀRĪ bien que la ponctuation du *Bayān*, édition de Leyde 1948, soit conforme à la traduction de FAGNAN qui a mis la fin du paraphe dans la bouche du šayḫ berbère.

369. « Ḥumila min-hu mu'ādilān li-aḫī-hi » ; FAGNAN a compris : « qu'on porta à son frère son cadavre... » Il s'agit du frère de Yūsuf b. Abī Ḥabūs dont il a été question plus haut et qui partageait peut-être sa geôle.

370. « Ṯumma umira (au lieu de amara) bi-hi fa-dufina hunāka. »

371. *Berbères*, I, 271 où il faut lire 406 H au lieu de 405 H.

372. *Bayān*, I, 264, théoriquement mardi.

373. NUWAYRĪ ; *Kāmil:* le 9 ; confusion toujours possible en paléographique arabe.

374. *Bayān*, I, 264/trad., I, 392 : Ḥammād est appelé à tort Ḥammād b. Bādīs b. Sayf al-'Azīz bi-Llah.

le siège. Les deux frères y demeurèrent trois jours, le temps de se reposer et de laisser souffler leurs partisans et leurs bêtes. Ibrāhīm informa Ḥammād qu'il y avait urgence à accroître les provisions de grain et de sel. A la tête de ses troupes et de celles de son frère, Ḥammād se rendit à Dakkama dont il avait auparavant châtié les habitants lorsqu'il était passé par là, pourchassé par Bādīs[375]. Ceux-ci se mirent à pousser des cris hostiles contre son arrière-garde (sāqa) et Ḥammād de les sabrer ; il tua trois cents hommes. Aḥmad b. Abī Tawba (le principal) juriste et dévot de la ville vint trouver l'émir[376], lui fit craindre la colère d'Allah et lui lança même : « Ḥammād ! quand tu rencontres des multitudes (de soldats), tu fuis devant elles, et quand des armées t'attaquent, tu leur tournes le dos ! Ton pouvoir et ton autorité ne s'exercent que sur un prisonnier à ta merci et sans personne pour le soutenir ! » Ḥammad fit décapiter l'insolent. Un autre pieux šayḫ lui dit : « Ḥammād, crains Allah, car j'ai fait deux fois le Pèlerinage ! — Eh bien ! répliqua Ḥammād, je vais par surcroît te donner le martyre ! » ce qu'il fit aussitôt. Un groupe de marchands qui voyageaient pour leurs affaires lui dirent : « Nous sommes des étrangers et nous ignorons les crimes qu'ont commis envers toi les habitants de cette ville ! — Rassemblez-vous, répondit Ḥammād, et je vous le ferai savoir ! » Ils se réunirent donc et des gens de Dakkama se joignirent à eux dans l'espoir d'échapper au sort qui les attendait. Fallacieux espoir, car l'émir leur fit couper la tête quand ils se présentèrent à lui. Il enleva tout le blé et tout le sel de Dakkama et rentra dans sa forteresse.

Pendant ce temps le Zīrīde avait poursuivi sa route vers l'est. Il arriva à al-Muḥammadiyya (Msila) le 28 Ǧumādā I 406 H/13 nov. 1015[377]. Il reçut alors un envoyé de son oncle Ibrāhīm chargé de présenter à l'émir les excuses du rebelle et de lui rappeler les services passés rendus par Ḥammād à la dynastie ; n'avait-il pas assuré la défense des frontières occidentales et défendu l'état

375. *Bayān*, I, 264 ; trad., I, 393 : « Ḥammād partit alors avec lui et avec tous ses compagnons et arriva, ayant toujours Naṣīr al-Dawla à ses trousses, à la ville de Dakkama dont il avait précédemment châtié les habitants. » Or, si nous ignorons la date du départ de Bādīs, on verra qu'il n'arriva à Msila que le 28 Ǧumādā I. Pendant le raid contre Dakkama, Ḥammād ne pouvait donc l'avoir à ses trousses ; c'est pourquoi nous proposons d'insérer l'expression : « iḏ kāna » entre « ahli-hā » et « Naṣīr al-Dawla ».

376. *Bayān*, I, trad, 264 ; trad., I, 393 . « Alors intervint Aḥmad b. Abī Tawba, juriste de la ville, qui apaisa ses compatriotes... » Nous lisons : ilay-hi au lieu de ilay-him.

377. Nuwayrī.

tout comme jadis le célèbre général al-Ḥaǧǧāǧ b. Yūsuf avait soutenu les Umayyades ? Il reconnaissait s'être trompé. Bādīs répondit et reçut successivement d'autres missives dans lesquelles Ibrāhīm et Ḥammād faisaient amende honorable[378]. Il se peut que, sans opposer une fin de non recevoir, il ait répondu évasivement ou imposé des conditions jugées trop dures par l'adversaire, une véritable capitulation par exemple.

Toujours est-il qu'il installa son armée à demeure, investit la Qal'a et distribua de l'argent aux troupes, à raison de 500, 1.000 ou 2.000 dīnārs par soldat. Il semble bien s'agir de primes à la désertion, car on nous dit que ce plan contraria Ḥammād qui fut abandonné par une partie des siens. Dans la forteresse assiégée, la pénurie de vivres fit monter les prix. Enfin, la mort de Warrū b. Sa'īd et la discorde qui s'ensuivit entre les partisans de Ḫazrūn b. Sa'īd et ceux de Ḫalīfa b. Warrū anéantit l'espoir, caressé par Ḥammād, de voir les Zanāta remporter à l'est des succès qui auraient obligé Bādīs à marcher contre eux. Il mentit à ses hommes, rédigea des faux établissant que Bādīs avait décidé de regagner l'Ifrīqiya ; il affirma recevoir de ce dernier des messages contenant des ouvertures de paix.

Le siège de la Qal'a durait depuis six mois. Bādīs avait reçu des renforts considérables composés en majeure partie de Talkāta et de Ṣanhāǧa. Il était sûr maintenant de pouvoir prendre la Qal'a et de récupérer tout le Maġrib (central).

Le mardi 29 Ḏū l-Qa'da 406 H/9 mai 1016[379], Bādīs ordonna le recensement (tamyīz) de ses troupes et chaque qā'id se présenta à la tête de ses soldats. Il s'installa dans son pavillon (qubbat al-salām)[380] et ordonna à Ayyūb b. Yaṭṭūfat de parcourir les rangs et de dénombrer les guerriers. Quand il eut terminé l'opération, Ayyūb lui en communiqua les résultats qui le comblèrent de joie. L'émir regagna ensuite son palais (qaṣr), sans doute l'un des châteaux situés hors les murs dont il avait fait sa résidence. Le soir même, il enfourcha son destrier, parfaitement heureux et en beauté. Des joutes se déroulèrent sous ses yeux et lui-même rompit force lances. Il retourna ensuite à son palais plus plein d'espoir, de joie et d'entrain que jamais. Il mangea et but avec ses courtisans et familiers qui remarquèrent en lui une allégresse qu'ils ne lui connaissaient pas. Ils se retirèrent dans leurs tentes. Il s'endormit,

378. Dp. Nuwayrī seulement.
379. *Bayān*, Nuwayrī : théoriquement mercredi.
380. Ibn Ḫallikān ; *Bayān :* al-Qubba.

mais, vers le milieu de la nuit du (mardi au) mercredi 30[381] Ḏū l-Qa'da 406 H/10 mai 1016, il rendit l'âme subitement, à la suite d'une rétention d'urine (?)[382]. Il avait moins de 33 ans[383].

On songe au grain de sable dans l'urètre de Cromwell. Cette mort subite sauva Ḥammād. Sans elle, y aurait-il eu fondation du royaume ḥammādide, du moins à cette époque ?

Troubles anti-šī'ites. — D'après Ibn Ḫaldūn[384], quand Ḥammād se révolta contre Bādīs en 405 H/2 juil. 1014-20 juin 1015, il proclama la suzeraineté 'abbāside, fit massacrer les rāfiḍites, c'est-à-dire les šī'ites, rétablit le sunnisme dans ses états et prononça ouvertement la formule « qu'Allah soit satisfait des deux šayḫs » (Abū Bakr et 'Umar) honnis par le šī'isme. Il emporta d'assaut Béja et poussa les tunisois à exterminer les « orientaux » et les rāfiḍites. On va voir que ces deux assertions sont exactes.

Le *Bayān*[385] relate une mesure prise par Bādīs probablement avant son départ pour le Maġrib central, qu'il convient d'interpréter à la lumière des troubles précités. En 405 H/2 juil. 1014-20 juin 1015, une proclamation fut faite à Kairouan enjoignant à tous les Ṣanhāǧa qui y habitaient de se transporter à al-Manṣūriyya. Ultérieurement, une autre proclamation ordonna la fermeture des boutiques et des fondouks de Kairouan. Elles furent fermées à l'exception de quelques-unes qui étaient biens habous. A al-Manṣūriyya, la location d'une boutique atteignit 200 dirhams, prix jamais vu à Kairouan. Cette mesure fut la première cause de la ruine de la citadelle du sunnisme. On ne voit pas ce qui pouvait la justifier en dehors de considérations politiques et le repli des Ṣanhāǧa dans la cité princière aurait été ordonné en prévision de violentes manifestations anti-šī'ites.

Les *Manāqib* de Muḥriz b. Ḫalaf (Sidi Maḥrez) sont, à notre connaissance, le seul document attestant le massacre des šī'ites à Tunis en 406 H/1015-1016. Muḥriz b. Ḫalaf y joue un rôle capital qu'une tradition pseudo-historique dit même avoir été annoncé

381. *Bayān*, Nuwayrī ; théoriquement jeudi ; *A'māl*, 454-455 : 10 nuits restant (baqīna), mais il faut probablement rétablir : « maḍīna » (passées). Dp. *Mu'nis* 79, il serait mort « auprès ('alā) de la ville d'al-Muḥammadiyya ».

382. *'Ibar*, VI, 172 : بصرية (embolie ?) ; VI, 158 : بمصرية ; *Berbères*, I, 18 : « dans sa tente ». Nous lisons : بِحُصْرِيَّة ou بِصَرْيَة.

383. Nuwayrī, II, 132-133 : le règne de Bādīs, mort à l'âge de 32 ans, 8 mois et quelques jours, dura 20 ans et 9 mois moins 4 jours.

384. *'Ibar*, VI, 171/*Berbères*, II, 44.

385. *Bayān*, I, 261/trad., I, 387.

en songe à un disciple du saint[386]. Peu de temps avant l'exécution des « orientaux », Muḥriz b. Ḫalaf conseilla à un pauvre qui désirait se marier de préparer la noce en engageant le blé d'un notable šī'ite appelé Ibn al-'Aẓīm. Peu de temps après, on massacra les « orientaux » et on pilla les silos de ce personnage. L'homme en ramena du blé qui lui servit à rembourser l'argent emprunté pour ses noces, et il en fit provision[387].

En 406 H/1015-1016, Muḥriz b. Ḫalaf joua, à Tunis, le rôle que tiendra le juriste Abū 'Alī b. Ḫaldūn à Kairouan l'année suivante. Il encouragea les émeutiers et présida au massacre des hétérodoxes. On les lui amenait l'un après l'autre, et c'est en sa présence qu'on portait contre eux les témoignages les condamnant à la mort ; on relâchait ceux dont l'accusation n'était pas fondée[388].

Quelques jours plus tard des scènes analogues se déroulèrent à Béja[389] sans qu'on puisse préciser si la chose eut lieu avant ou après la prise de cette ville par Ḥammād. Un passage énigmatique des *Manāqib* de Muḥriz b. Ḫalaf parlant du « sultan (qui se trouve) au Maġrib » et des « orientaux » qui (y) ont été massacrés » antérieurement au déclenchement des troubles de Tunis, paraît bien faire allusion à la tuerie ordonnée par Ḥammād[390].

Après ces événements, on pria instamment Muḥriz b. Ḫalaf de ne pas sortir de chez lui pour se rendre à la mosquée tant on craignait pour sa personne[391].

L'émir chargea Ya'lā b. Farāǧ d'aller infliger aux tunisois un châtiment exemplaire. A cette nouvelle, certains d'entre eux songèrent à s'embarquer en compagnie de Muḥriz b. Ḫalaf ; il s'agissait peut-être, de gagner par mer le Constantinois, possession de Ḥammād, projet que le saint repoussa avec sérénité[392].

Répondant à un tunisois qui hésitait à rejoindre les siens qu'il avait laissés à Tunis, Abū 'Alī Ḥasan b. Ḫaldūn lui dit qu'il pouvait s'y rendre et que les tunisois n'avaient plus rien à redouter, ayant obtempéré aux ordres divins. « C'est plutôt pour nous autres (kairouanais), dit-il, qu'il y a à craindre, car nous n'avons pas fait comme eux ! » Muḥriz auquel on rapporta cette déclaration, proclama le mérite du šayḫ kairouanais[393].

386. *Manāqib*, 307.
387. *Ibidem*, 299 et notes.
388. *Ibidem*, 307-308, 313 ; v. *infra:* p. 147.
389. *Ibidem*, 290 et notes 33 *bis*, 59.
390. *Ibidem*, 307.
391. *Ibidem*, 298-299.
392. *Ibidem*, 299-300, 314, 322.
393. *Ibidem*, 301.

La nouvelle du départ de Ya'lā b. Farağ fut portée aux tunisois par un pigeon voyageur. Muḥriz b. Ḫalaf, qui, à l'occasion, écrivait au prince pour l'admonester[394], lui adressa, par le même moyen, un message. Quand les kairouanais eurent la lettre, ils la lui transmirent ; il aurait alors fait arracher les dents à son vizir pour avoir médit de Muḥriz b. Ḫalaf et aurait fait porter le message du saint à son épouse. Cette princesse s'en fit une amulette et, comme elle était enceinte, c'est grâce à la bénédiction (baraka) de Muḥriz b. Ḫalaf, qu'elle aurait mis au monde al-Mu'izz. Bādīs expédia, toujours par pigeon voyageur, un message accordant son pardon aux tunisois et ordonnant au gouverneur de surseoir aux sévices qu'il avait reçu l'ordre de leur faire subir[395].

La déformation légendaire est évidente et il est certain que la naissance d'al-Mu'izz est antérieure d'une huitaine d'années aux massacres de 406[396].

On sait, d'autre part, que Bādīs accorda par siğill certains privilèges aux étudiants du šayḫ notamment l'exemption des taxes (maẓālim). Al-Mu'izz confirmera et étendra les prérogatives de Muḥriz b. Ḫalaf et de sa gent par un édit (ẓahīr) daté de 417 H/1026-1027 dont le texte figure à la fin des *Manāqib* du saint[397].

D'après un récit fabuleux dont on possède plusieurs versions[398], Bādīs ne serait pas mort au Maġrib central, mais près de Tunis. Voici la traduction de la plus détaillée d'entre elles[399] :

« Lorsque Bādīs se lança sur Tunis qu'il avait l'intention de mettre en ruines, il arriva et établit son camp dont les tentes étaient de soie, à l'ouest de Tunis, dans un endroit connu pour cette raison sous le nom d'al-Ḥarīriyya. Une fois installé là, il demanda à son armurier de lui apporter ses sabres. Il en choisit un et déclara : « Demain je frapperai avec ce sabre jusqu'à ce qu'il se rompe ! » Le šayḫ Muḥriz b. Ḫalaf, qui se trouvait dans son cimetière, ayant appris la chose, enfila ses sandales et sortit de sa cellule, qui fait face à sa zāwiya, passa par Bāb al-banāt et s'arrêta à l'ouest du ğāmi' d'al-Ṣafṣāfa, connu sous le nom de Sayyidī 'Abd Allah

394. *Ibidem*, 311-312, 325.
395. *Ibidem*, 314-316.
396. V. *infra* : p. 131.
397. *Ibidem*, 316-319, 325.
398. *Madārik*, *Ḥulal*, *Kitāb al-Duwal al-Munqaṭi'a* de 'Alī b. Ẓāfir al-Azdī (m. 613 ou 623 H/1216-1226) (reproduit par Ibn Ḫallikān, *Ḥulal* et Kutubī). V. *Manāqib*, 322, 326, 327.
399. *Manāqib*, 326.

al-Šarīf et où les pieuses gens tiennent conseil. Il tourna ses regards vers le camp puis s'écria : « Tunis sera et Bādīs ne sera plus » ; et s'en revint. Bādīs prit alors le sabre qu'il avait choisi et le plaça dans son giron, la pointe en l'air. Il parlait quand le sommeil le prit et peu à peu il s'affaissa. Lorsqu'on voulut le réveiller, on s'aperçut que, tombé sur la pointe de son sabre, il était égorgé ; qu'Allah nous garde de la perdition ! Il fut égorgé de la main de la Vérité, car le pouvoir du Maître Sayyidī Muḥriz, qu'Allah nous fasse profiter de lui, s'étendait sur les deux catégories d'êtres, les humains et les djinns. »

On a vu que c'est Ya'lā b. Farağ qui avait été chargé par Bādīs d'aller châtier les tunisois. La légende recouvre-t-elle ce fait réel : la mort de ce général sous les murs de Tunis ?

* * *

Mort prématurément, en pleine action et avant d'avoir donné toute sa mesure, Bādīs s'était acharné, pendant vingt ans, contre les Zanāta pro-umayyades surtout ceux du Maġrib central qui, unis à ses grands-oncles révoltés, avaient failli l'emporter et même menacer l'Ifrīqiya. Sans l'aide de son oncle Ḥammād, il ne serait pas parvenu à pacifier l'ouest de son empire, d'autant plus que, très tôt, les Zanāta, parfois soutenus par les Fāṭimides, avaient ouvert un second front en Ifrīqiya méridionale. Là, malgré l'effort de ses armes et de sa diplomatie, il disparaît sans avoir rétabli la situation. En effet, la puissance grandissante au Maġrib central du fondateur de la Qal'a avait vite pris une telle ampleur qu'il était devenu dangereux pour Bādīs d'engager toutes ses forces contre Fulful et Warrū. Bien lui en prit puisque son règne s'achève par une campagne victorieuse contre Ḥammād révolté, trahi par les Ṣanhāğa et ses alliés Zanāta. Ces défections peuvent s'expliquer par l'habileté diplomatique de Bādīs, la rudesse maladroite de Ḥammād et sa ladrerie peut-être due à la modicité de ses ressources relativement à celles du Zīride. Ajoutons qu'en rejetant l'obédience fāṭimide pour celle des 'Abbāsides, Ḥammad avait peut-être commis une faute ; le moins qu'on puisse dire c'est qu'un tel geste, opportun en Ifrīqiya mālikite, ne l'était guère au Maġrib central dominé par les Ṣanhāğa et les Kutāma, les uns et les autres pro-šī'ites.

Quoi qu'il en soit, le revirement politico-religieux de Ḥammād et les troubles anti-šī'ites qui éclatent à son instigation ou non, à Tunis et à Béja, mettent soudain l'accent sur l'acuité du problème religieux en Ifrīqiya.

En résumé, à la fin de 406 H/mai-juin 1016, se posent trois problèmes essentiels : la persistance de la menace zanātienne en Ifrīqiya méridionale, le danger d'une scission ḥammādo-zīrīde et le maintien, de plus en plus difficile de la Berbérie sunnite dans l'orbite fāṭimide.

IV. *Les trois premiers Zīrīdes et la Méditerranée*[400]

Berbères terriens absorbés par leurs luttes au Maġrib, les Zīrīdes n'ont pas eu de vocation maritime avant d'être refoulés sur le littoral par l'invasion hilālienne.

A l'avènement de la dynastie, l'Islām n'a plus la suprématie en Méditerranée. Byzance, dont la flotte avait empêché les musulmans d'exercer la maîtrise absolue sur le bassin oriental, opère, sous la dynastie macédonienne (867-1081) un vigoureux redressement qui consolide son influence sur Venise et les villes de l'Italie méridionale. La Chrétienté se prépare à disputer à l'Islām le contrôle qu'il détient encore dans le bassin occidental et lui arrache deux importantes bases d'opérations : la Crète en 951 et en 983 Garde-Freinet[401], poste fortifié d'où partaient des razzias qui ravageaient la Provence. C'en est fait de l'hégémonie arabe en Méditerranée occidentale où prédominent désormais les Chrétiens[402].

La suzeraineté de Byzance[403] sur Venise, Bari, Salerne, Amalfi, Naples et Gaête, lointaine et théorique, n'a jamais été une entrave sérieuse à leur trafic avec les ports musulmans. Gênes et Pise, maintes fois victimes d'incursions musulmanes[404] attendent leur revanche.

D'autre part, le réveil économique de l'Occident s'amorce et stimule un puissant courant commercial qui, reliant l'Adriatique et l'Italie méridionale au Bosphore, fait déjà, à la fin du x^e^ siècle, la fortune de Venise.

400. V. : G. Marçais, *La Berbérie Musulmane*, 215-217.

401. Fraxinetum entre Hyères et Fréjus ; *Espagne musulmane*, II, 154-160.

402. De Mas Latrie, *Introduction*, 7 ; Ibn Ḥawqal, I, 203-205, déplore la chose à l'époque où al-Mu'izz s'installe au Caire ; Amari, *Diplomi*, *Prefazione*, XVII.

403. Sur la situation de l'Italie méridionale avant l'arrivée des Normands, v. . Chalandon, I, p. 1 : Sicile musulmane, Pouille et Calabre byzantines, Républiques de Gaête, Naples et Amalfi, principautés lombardes de Bénévent, Capoue et Salerne, état pontifical, duché de Spolète.

404. Notamment pillage de Pise et de Gênes vers 934-935 et de Pise en 1005 et 1011 ; *Storia*, II, 398 et note 1 ; Amari, *Diplomi*, *Prefazione*, XV, XVII ; Heyd, I, 120-121 ; A. R. Lewis, *Naval Power*, 150, 194.

Rappelons qu'en 971, dans l'esprit des recommandations apostoliques et surtout en réponse aux vigoureuses réclamations de Byzance en guerre avec les Sarrazins, Venise interdit à ses marchands certaines exportations d'intérêt stratégique telles que les armes et les bois de construction navale en direction des pays musulmans ; les planches de frêne ou de peuplier n'excédant pas cinq pieds de long, les ustensiles en bois et les ensouples de tisserand étant seuls exceptés. Cette mesure fut appliquée sur-le-champ à trois navires sur le point d'appareiller, deux vers Mahdia et le troisième vers Tripoli du Maġrib[405]. On a là une idée de l'ampleur du trafic qui fut l'un des principaux nerfs de la conquête fāṭimide de l'Égypte et dut se poursuivre clandestinement.

En 992, le Doge obtint de l'Empereur une chrysobulle accordant à Venise de tels privilèges que la concurrence que lui faisaient encore Amalfi et Bari dans l'Orient byzantin devient impossible. A la même époque (fin du x^e siècle), les ambassadeurs vénitiens agissant à Alep, Damas, au Caire, à Kairouan et à Palerme, réussissent à faire octroyer à leurs ressortissants maintes garanties en bonne et due forme[406].

Coopérant avec Venise, une flotte byzantine expulse les Sarrazins de Bari en 1002[407]. A partir de la prise de Durazzo par les Byzantins en 1005, l'accès de l'Adriatique devient de plus en plus difficile pour les flottes musulmanes[408].

Le trafic d'Amalfi, important avec l'Égypte, n'a pas dû négliger l'Ifrīqiya bien que les documents fassent défaut pour le x^e siècle[409].

Quant à Muǧāhid al-Muwaffaq bi-Llah de Dénia, sa flotte, la plus puissante de la Méditerranée occidentale, répandait la terreur sur les côtes de Catalogne, de Provence et d'Italie[410]. Ce roitelet des Baléares réussit à s'établir en Sardaigne en 406 H/1015. Mais, l'année suivante, répondant à une exhortation pontificale, les Pisans alliés aux Génois l'en expulsent[411].

405. HEYD, I, 113 ; SCHAUBE, 23-24 ; DE MAS LATRIE, *Intr.*, 11-12 ; HRBEK, *Die Slawen...*, 550.

406. DE MAS LATRIE, *Intr.*, 12 ; HEYD, I, 114 ; SCHAUBE, 21-22 ; LACOUR GAYET, II, 205-206 ; PIRENNE, *Histoire économique*, 174.

407. PIRENNE, *Histoire économique*, 173.

408. CHALANDON, I, 39.

409. HEYD, I, 107 ; SCHAUBE, 32-33 (cite BAKRĪ et AMARI) ; C. CAHEN, *Un texte peu connu relatif au commerce oriental d'Amalfi au X^e siècle, estratto dall'Archivio Storico per la Provincie Napoletane*, Nuova seria, vol. XXXIV (1953-1954), Napoli, 1954, tiré à part, 8 pages.

410. E. LÉVI-PROVENÇAL, *L'Espagne musulmane au X^e siècle*, 154 ; *E. I.*, III, 666 (E. LÉVI-PROVENÇAL).

411. *E. I.*, III, 666 (E. LÉVI-PROVENÇAL) ; HEYD, I, 121 ; DE MAS LATRIE, *Intr.*, 9 ;

Malgré le silence des sources, tant arabes que chrétiennes, silence qu'expliqueraient la sporadicité et la médiocrité relative des moyens mis en œuvre, on peut admettre que la course ifrīqiyenne, émirale ou privée, a été quelque peu active sous Buluggīn, al-Manṣūr et Bādīs. Sa vitalité sous les 'Ubaydides et sous al-Mu'izz b. Bādīs rend vraisemblable pareille hypothèse, d'autant plus que les relations maritimes, particulièrement intenses avec l'Égypte et la Sicile, ne semblent pas avoir été gênées pendant toute cette période.

Sous les prédécesseurs d'al-Mu'izz b. Bādīs, il n'est fait état que d'une velléité zīrīde sans lendemain.

En Ḏū l-Ḥiğğa 365 H/août 976, Buluggīn ordonna à son lieutenant 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib d'affréter à Mahdia une flotte munie d'armes et d'équipages. 'Abd Allah se rendit à Mahdia et fit procéder à des levées de matelots dans toutes les localités, sans doute plus particulièrement à Zawīla. Tous ceux que l'on trouva à Kairouan et ailleurs furent jetés en prison. La bourgeoisie et le peuple furent terrifiés. Chacun se terra chez soi et si quelqu'un venait à mourir, c'étaient les femmes qui sortaient son cadavre[412]. Ces détails surprenants peuvent paraître tant soit peu exagérés, voire imaginés ; mais il convient de rappeler que le système de la presse ou enrôlement forcé était de règle sous les Aġlabides et les 'Ubaydides ; c'est ainsi que sous 'Ubayd Allah, un esclavon part à la tête d'une troupe pour ramasser des marins et des gens de Zawīla[413].

La flotte appareilla de Mahdia le 1er Muḥarram 366 H/30 août 976, on ne sait malheureusement pas pour quelle destination. Faute de bon vent, elle s'immobilisa et, à court d'eau et de provisions, tous les équipages[414] se rapprochèrent de la terre ferme et, après avoir pillé les équipements et les armes qui se trouvaient à bord, s'enfuirent de toutes parts. 'Abd Allah les fit rechercher et tous ceux qui furent repris furent exécutés.

Cette affaire énigmatique ne nous est relatée que par Ibn 'Iḏārī dans son *Bayān*, sans indication de source. Un passage des *Manāqib* d'al-Ğabanyānī paraît faire allusion à la presse ordonnée par

Bayān, III, 116, 155-158 ; *Udabā'*, XVII, 80-81 ; Ibn Ḫaldūn, *'Ibar*, in Amari, *Bibliotheca Arabo Sicula*, 461 ; *Takmila*, II, n° 1735 ; *Ḥumaydī*, n° 829, p. 331-332 ; Pernoud, *Histoire du commerce de Marseille*, 129-130 ; Pirenne, *Histoire économique*, 182, 184 ; Lacour Gayet, II, 225 ; Ch. Courtois, *Remarques...*, *Mélanges G. Marçais*, II, 51-52.

412. *Bayān*, I, 229/trad., I, 334 ; *Manāqib*, 240-241 et note 118.

413. *Riyāḍ*, f° 70 r°, 93 r° ; H. R. Idris, *Contribution...*, *R. E. I.* 1935, 169-170.

414. Al-nawāṭiya wa-l-baḥriyya ; faut-il comprendre : les matelots et les troupes embarquées ?

'Abd Allah. Elle pose bien des questions. Buluggīn projetait-il une expédition contre la Chrétienté, une course ou une opération pour appuyer une action terrestre ? Ni l'importance de la flotte, ni celle des équipages, pas plus que la présence de troupes à bord, ne sont indiquées. Il est peu probable qu'al-Mu'izz li-Dīn Allah ait laissé une flotte à la disposition de son lieutenant, mais il est inconcevable que 'Abd Allah en ait construit une en moins d'un mois. On peut donc supposer qu'il s'agit d'une flotte fāṭimide et que l'entreprise, inspirée par le Caire et ne répondant pas à un dessein zīrīde, ne sera plus reprise. Il est possible que le Fāṭimide ait eu besoin de marins.

Enfin, jusqu'à l'avènement d'al-Mu'izz b. Bādīs, on ne trouve pas la moindre trace d'ingérence ifrīqiyenne dans les affaires de Sicile[415].

415. On pourrait négliger de signaler que Ğa'far b. Muḥammad b. Abī l-Ḥusayn, parti d'Égypte pour se faire remettre par Ğābir b. Abī l-Qāsim b. Ḥasan b. Abī l-Ḥusayn, l'émirat de Sicile, s'y rendit en passant par l'Ifrīqiya ; il arriva à al-Manṣūriyya, en compagnie du turc Subuktīn le mercredi 24 Ṣafar 373 H/5 juil. 986 ; *A'māl*, 478 (théoriquement lundi). V. aussi : *Bayān*, I, 238/trad., I, 349.

CHAPITRE III : L'APOGÉE

LE RÈGNE D'AL-MU'IZZ JUSQU'A L'INVASION HILĀLIENNE (407-442 H/1016-1051)

Vue d'ensemble

Sous al-Mu'izz b. Bādīs, de 407 à 442 H/1016-1051, l'Ifrīqiya zīrīde atteint l'apogée d'une splendeur qu'on pouvait croire séculaire.

Premier Zīrīde né à al-Manṣūriyya, le jeune émir, avec l'approbation semble-t-il de son entourage et de ses contribules, et surtout sous la pression du *vox populi* kairouanais, prend conscience de la vocation ifrīqiyenne de la dynastie.

C'est ainsi qu'après avoir tenté, non sans succès, de soumettre Ḥammād, il signe une paix accordant au rebelle tout le Maġrib central. Désormais le royaume ḥammādide monte la garde face aux Zanāta de l'ouest. Cimentée par des alliances matrimoniales, cette paix sera respectée par Ḥammād jusqu'à sa mort (419 H/1029) ; son successeur, al-Qā'id, la rompra en 432 H/1040-41, mais dès 434 H/1042-43, il se réconciliera avec son cousin de Kairouan.

Il n'était plus question d'abandonner l'Ifrīqiya à la quasi-omnipotence d'un vice-roi. L'exécution de Muḥammad b. al-Ḥasan (413 H/1022), inaugure certainement le pouvoir personnel d'al-Mu'izz qui, l'année suivante, prend pour ministre l'énergique Abū l-Bahār b. Ḫalūf dont il n'aura qu'à se louer.

A plusieurs reprises, l'émir eut à mater l'agitation zanātienne qui sévissait en Ifrīqiya méridionale, ce qui ne l'empêcha pas d'envoyer des troupes en Sicile, sans résultat, il est vrai.

Mais tout cela compte peu au regard de la crise politico-religieuse qui atteint son paroxysme dès l'avènement du prince. L'explosion de fanatisme populaire qui provoque alors le massacre inéxorable

des šī'ites, traduit les aspirations de l'opinion mālikite impatiente d'extirper l'hétérodoxie. Quand l'émeute, sans doute sévèrement réprimée, se calma enfin, les relations zīrīdo-fāṭimides n'avaient jamais été aussi bonnes. La rupture avec le Caire, suivie de la reconnaissance officielle du califat 'abbāside ne se réalisera qu'une trentaine d'années plus tard.

I. *Le Prince*

Avènement d'al-Mu'izz[1]. — Dès que Bādīs eut trépassé, son serviteur courut annoncer la nouvelle aux trois principaux officiers de l'émir : Ḥabīb b. Abī Sa'īd, Bādīs b. Ḥamāma et Ayyūb b. Yaṭṭūfat, et ne l'ébruita pas.

Les deux premiers étaient rivaux et ennemis, mais chacun d'eux, à peine averti, sortit de sa tente pour aller voir l'autre. Ils se rencontrèrent à mi-chemin et convinrent de faire taire leur inimitié le temps qu'il faudrait pour régler la situation au mieux de leurs intérêts, se promettant bien de se colleter de plus belle par la suite. Ils tinrent conseil avec Ayyūb et déclarèrent que leur prince était loin et l'ennemi bien proche, pour lui faire face un chef était nécessaire ; or, les Talkāta et les Ṣanhāğa du Maġrib avaient un penchant pour Karāma b. al-Manṣūr, frère de Bādīs[2]. Tous trois convinrent donc de remettre le pouvoir à Karāma, mais seulement en apparence, étant entendu que dès qu'ils seraient en lieu sûr, ils reconnaîtraient l'héritier légitime de Bādīs, son fils al-Mu'izz ; ce subterfuge permettrait d'éviter toute dissenssion et de préserver les trésors et les équipements.

Ils firent venir Karāma et lui prêtèrent serment. Rien ne transpira du complot et le jeudi matin 1 Ḏū l-Ḥiğğa 406 H/11 mai 1016,

1. 1° *Kāmil*, IX, 105-106/trad., 415-417 ; Nuwayrī, II, 131-134 ; *Bayān*, I, 266-267/trad., I, 396-398 ; Abū l-Fidā', *Ta'rīḫ*, II, 180.
2° *'Ibar*, VI, 158, 172/*Berbères*, II, 18, 45 ; *A'māl*, 454-455 ; Ibn Ḫallikān, I, 87, 105.
3° *Mu'nis*, 79-80 ; Ibn Maqdīš, I, 139 ; *G. A. L.*, I, 315, *Suppl.*, I, 473 ; *Bisāṭ*, 40-42.

2. Dp. Nuwayrī : ونحن نعلم أن ميل تلكاتة وصنهاجة المغرب إلى كرامة بن المنصور أخي باديس.

Comp. : *Kāmil:* ونحن نعلم ميل صنهاجة الى المعزّ وغيرهم الى كرامات بن المنصور أخي باديس.

Trad. Fagnan : « les Ṣanhāğa penchaient pour al-Mu'izz, d'autres pour Karāma b. al-Manṣūr, neveu de Bādīs. » On ne connaît pas de frère de Bādīs qui se soit appelé al-Manṣūr.

les principaux de l'armée, ne se doutant de rien, se présentèrent comme de coutume pour saluer leur prince. Les conjurés leur dirent que l'émir avait pris médecine et les convièrent à se préparer à repousser l'attaque que Ḥammād allait lancer contre le camp.

Sur ces entrefaites, arriva la nouvelle que les habitants d'al-Muḥammadiyya (Msila) venaient de fermer les portes de la ville et de monter sur les remparts, prêts à se défendre, à la suite du bruit répandu de la mort de Bādīs. Tout se passa alors comme si le décès de l'émir avait été proclamé et les Banū Manād et tous les officiers s'agitèrent, craignant la discorde et la rupture de l'autorité. Pour mettre fin à cette situation, les conjurés durent annoncer, plus tôt qu'ils ne l'auraient voulu la nomination de Karāma qui fut, *grosso modo*, acceptée. Karāma fit prêter serment et envoya des dépêches dans les diverses provinces, en son nom et sans y faire figurer celui d'al-Mu'izz b. Bādīs. Mais les esclaves ('abīd) de l'émir défunt et tous ses courtisans et soldats qui se joignirent à eux, repoussèrent violemment ce procédé qui frisait l'usurpation. Il est probable qu'ils n'avaient pas reconnu Karāma ; peut-être même que, non consultés, ils s'étaient jusque-là tenus sur la réserve. Ḥabīb b. Abī Sa'īd prit à part les chefs des mécontents et leur expliqua que Karāma n'avait été désigné que pour assurer la protection des hommes et la conservation des trésors et des biens afin de les restituer à qui de droit, c'est-à-dire à al-Mu'izz, le fils de leur maître Naṣīr al-Dawla. Pendant toute la nuit eurent lieu maintes allées et venues et des contacts. Finalement la reconnaissance d'al-Mu'izz fit l'objet d'un serment secret.

Après la conclusion de cet accord qui levait tout malentendu, Karāma fut proclamé émir, officiellement et cette fois à l'unanimité le samedi 3 Ḏū l-Ḥiǧǧa/13 mai 1016 ; et les corps de troupes vinrent l'un après l'autre lui prêter serment d'allégeance[3].

3. Une fois de plus nos sources attestent un décalage d'un jour (samedi au lieu de dimanche) par rapport aux tables de concordance ; mais, contrairement à l'avis de FAGNAN, *Bayān*, trad., I, 397, note 1, la chronologie fournie par NUWAYRĪ, *Kāmil* et *Bayān* est parfaitement cohérente :

Nuit du mardi au mercredi 30 Ḏū l-Qa'da 406 H : mort de Bādīs, conjuration des trois principaux officiers ;

mercredi 30 première proclamation de Karāma et prestation de serment non unanime ;

jeudi et vendredi 1 et 2 Ḏū l-Ḥiǧǧa 406 H : envoi de lettres, mécontentement de la garde de Bādīs, conciliabule entre Ḥabīb et les chefs des réfractaires ;

nuit du vendredi au samedi 3 : négociations entre les deux partis, serment secret ;

samedi 3 : deuxième proclamation de Karāma à l'unanimité et prestation de serment par tous les soldats ;

dimanche 4 : départ de Karāma pour Ašīr ;

samedi 10 du même mois : l'armée quitte al-Muḥammadiyya avec le catafalque de Bādīs.

Il fut ensuite convenu que Karāma serait chargé de se rendre à Ašīr pour y enrôler des Ṣanhāǧa, Talkāta et autres, qu'il ramènerait à al-Muḥammadiyya. A cette fin, on lui remit 100 000 dīnārs et un dépôt d'armes et d'effets. Il partit pour Ašīr le dimanche 4 Ḏū l-Ḥiǧǧa 406 H/14 mai 1016.

Le samedi 10 Ḏū l-Ḥiǧǧa 406/20 mai 1016, le jour de la Fête des Sacrifices, l'armée quitta al-Muḥammadiyya après avoir mis le feu aux constructions, aux tentes et aux enclos. Elle emmenait le catafalque de son chef que précédaient étendards et tambours[4], les gardes-flancs et les palanquins. Elle suivait, en ordre de bataille : avant-garde, centre et arrière-garde[5].

Des hauteurs de la Qal'a où il s'était réfugié, Ḥammād aurait[6] assisté à l'imposant défilé des troupes zīrīdes qui s'écoulaient comme un fleuve devant la dépouille de leur maître. Très impressionné par ce spectacle grandiose, il aurait confié à son frère et à ses courtisans : « C'est de pareils hommes que les rois doivent prendre à leur service et combler de faveurs ! Je suis venu en Ifrīqiya avec 30 000 cavaliers auxquels j'avais prodigué à l'envi mes bontés et mes faveurs, et à mon retour à la Qal'a je n'en avais plus que 600 à peine, moi qui suis pourtant en vie au milieu d'eux, objet d'espoir et de crainte. Et ceux-là obéissent à Bādīs mort, aussi fidèlement qu'à Bādīs vivant ! »

Ḥammād se porta ensuite contre Ašīr qu'il enleva à la barbe de Karāma[7].

Dès que la nouvelle de la mort de Bādīs fut connue à Mahdia,

Dans *Bayān*, I, 267, début du 2e alinéa, il faut certainement remplacer Mahdiyya par al-Muḥammadiyya, « le samedi mentionné » étant à coup sûr le 3 Ḏū l-Ḥiǧǧa. D'ailleurs à la ligne suivante : « son avènement (wilāya) et la prestation de serment (bay'a) à Mahdia eurent lieu 9 nuits restant de Ḏū l-Ḥiǧǧa » ne laisse aucun doute sur la nécessité de cette correction, confirmée aussi par IBN ḤALLIKĀN, II, 105. *A'māl*, 455, est peu précis : « l'armée de Bādīs accompagnant le catafalque arriva à Kairouan et l'on prêta serment à son fils al-Mu'izz le lundi 3 Ḏū l-Ḥiǧǧa de l'année mentionnée ; il avait alors huit ans. »

4. *Bayān*, *Kāmil*, NUWAYRĪ ; dp. *A'māl*, les étendards précédaient le catafalque et les tambours le suivaient, mais cette précision n'est peut-être qu'une servitude de la prose rimée dont use l'auteur.

5. Dp. NUWAYRĪ, II, 133 : وسارت العساكر على تعبية الزحف مقدمة وساقة وقلبا يقدمها التابوت وامامه البنود والطبول والجنائب والقباب.

6. Dp. *Bayān* et *A'māl* seulement ; traduction des réflexions de Ḥammād d'après *A'māl*, 455.

7. *'Ibar*, VI, 172/*Berbères*, II, 45 ; *A'māl*, 455.

al-Mu'izz y fut proclamé probablement le lendemain, 21 ou 23 Ḏū l-Ḥiǧǧa 406 H/31 mai ou 2 juin 1016[8].

Né à al-Manṣūriyya le jeudi 5 Ǧumādā I 398 H/17 janvier 1008[9] ou en 399 H/5 sept. 1008-24 août 1009, al-Mu'izz avait probablement moins de 9 ans[10].

L'enfant se trouvait à Mahdia avec sa tante paternelle[11] et tutrice, la fameuse princesse Umm Mallāl. Le gouverneur de Kairouan, Manṣūr b. Rašīq, les cadis de Kairouan et d'al-Manṣūriyya, les juristes et les šayḫs ṣanhāǧiens allèrent lui présenter leurs condoléances pour la mort de son frère. Elle fit sortir son neveu, tambours et étendards ouvrant le cortège, et il reçut condoléances et félicitations. Chacun lui prêta serment et fit des vœux en sa faveur. Il rentra au palais et Umm Mallāl, après avoir été félicitée pour l'avènement de son neveu, ordonna à Manṣūr b. Rašīq et à sa suite de regagner Kairouan.

On remarquera qu'il n'est pas fait la moindre allusion ni à la veuve de Bādīs qui vécut cependant jusqu'en 412 H/1021-22, ni à la mère d'al-Mu'izz qui assistera avec la sœur du prince, Umm al-

8. Nuwayrī, II, 133 : « La reconnaissance d'al-Mu'izz eut lieu à Mahdia à l'annonce de la mort de Bādīs, le lundi 7 nuits restant de Ḏū -l-Ḥiǧǧa ». *Kāmil* ne précise pas. *Bayān*, I, 267 : « l'avènement et la prestation de serment eurent lieu à Mahdia 9 nuits restant de Ḏū l-Ḥiǧǧa à l'annonce de la mort de Bādīs... » Aucune indication certaine ne permet de choisir entre 7 et 9 si souvent confondus en paléographie arabe, mais on remarquera que ni le 21 ni le 23 ne pouvaient tomber un lundi puisque, à suivre nos deux textes, le 21 aurait été un mercredi et le 23 un vendredi. Dans Nuwayrī, il faut donc vraisemblablement lire : « al-yawm al-ṯānī » = le deuxième jour, c'est-à-dire le lendemain de l'annonce de la mort de Bādīs.

Bayān, I, 268. est certainement fautif quand il affirme que l'armée arriva à Mahdia 8 nuits restant de Ḏū l-Ḥiǧǧa 406 H tandis que Nuwayrī et *Kāmil* s'accordent à fixer cet événement au 8 Muḥarram 407 H ; d'où deux corrections possibles : « 8 nuits passées de Muḥarram » ou « l'arrivée de la nouvelle (« al-ḫabar » au lieu de « al-'askar » = l'armée) se produisit 8 nuits restant de Ḏū l-Ḥiǧǧa... »

Cette seconde interprétation aurait l'avantage de confirmer la leçon de Nuwayrī. Elle permettrait d'affirmer que l'on apprit la mort de Bādīs à Mahdia le 22 Ḏū l-Ḥiǧǧa 406 H et qu'on y proclama al-Mu'izz le lendemain 23.

9. Ibn Ḫallikān, II, 105 ; Ibn Maqdīš, I, 139 ; théoriquement : samedi. *Bayān*, I, 295, le fait naître en 399 H ; *Kāmil:* Ǧumādā, I, 398 H.

10. *Bayān*, I, 267 : 8 ans et 4 mois ; *Bayān*, I, 273 : 8 ans et selon d'autres 7 ans ; *Bayān*, I, 295 : né en 399 H, avènement en 407 H à l'âge de 7 ans et 2 mois, citation d'un vers d'Ibn Šaraf où il est dit qu'il prit le pouvoir au début de 407 H à l'âge de 7 ans. *Kāmil:* 8 ans 6 mois et quelques jours ou 11 ans. Abū l-Fidā', *Ta'rīḫ:* 11 ou 8 ans. *A'māl:* 8 ans lors de la prestation de serment du 3 Ḏū l-Ḥiǧǧa 406 H. V. *infra:* p. 240.

11. *Mu'nis*, 79-80, substitue à la tante paternelle dont il ne parle pas, la grand'mère paternelle, mais on ne saurait retenir un témoignage aussi tardif contredit par les autres sources. Le même auteur affirme que s'étant rendue avec son petit-fils à Mahdia, pour son agrément, elle s'y fixa surtout pour mettre ses richesses à l'abri par crainte des troubles qui se produisaient sous le règne de son fils ; v. aussi : *Bisāṭ*, 40-42.

'Ulū à l'enterrement de Umm Mallāl en 414 H/1023-24[12]. Étaient-elles de véritables princesses berbères ? Les chroniqueurs ont dû être obnubilés par la prestigieuse régente dont l'éclat fit rentrer dans l'ombre les autres femmes de la famille et à plus forte raison les concubines dont l'une ou l'autre de ces deux femmes, ou même les deux à la fois, faisait peut-être partie. De toute façon, on peut en déduire qu'al-Mu'izz n'était pas le fils de « l'épouse en titre » de Bādīs.

Curieux présage : pour la première fois[13], un prince zīrīde était proclamé à Mahdia qui allait devenir son ultime refuge et la ville de ses infortunés successeurs.

Chaque jour, le jeune prince enfourchait son destrier pour se rendre à la Qubbat al-Salām[14] (Coupole du Salut), et présidait à des repas offerts à la population, puis regagnait son palais. Le monarque en herbe soignait sa popularité, du moins la lui faisait-on soigner. L'astucieuse régente n'était peut-être pas étrangère à cette générosité spectaculaire.

L'armée de Bādīs parvint à al-Manṣūriyya le lundi 4 Muḥarram 407 H[15]/13 juin 1016 et le 8 à Mahdia[16].

On ignore si c'est avant ou après l'inhumation de Bādīs qui paraît avoir eu lieu à Mahdia, que se déroula la parade au cours de laquelle les troupes prêtèrent serment à al-Mu'izz. L'armée se déploya à la porte de Mahdia. Devant le prince à cheval et Ḥabīb b. Abī Sa'īd qui se tenait à sa gauche, les régiments passèrent les uns après les autres. Ḥabīb lui présentait au passage les officiers et les compagnies[17]. Le prince s'enquérait d'eux de la plus gracieuse façon, ayant pour chacun le mot qu'il fallait, si bien que tous furent ravis et eurent le cœur comblé en voyant le fils de Bādīs manifester, malgré son jeune âge, tant d'intelligence, d'affabilité et de vivacité d'esprit. Enthousiasmés, ils vinrent à cheval le saluer, matin et soir, pendant trois jours. On ne peut imaginer plus heureux auspices !

Enfin, au milieu de l'allégresse générale, al-Mu'izz quitta Mahdia

12. *Bayān*, I, 270, 272/trad., I, 402, 405-406.

13. *Mu'nis*, 80, le fait remarquer judicieusement.

14. Dp. *Bayān* seulement ; sur cet édifice, v. . G. MARÇAIS, *Architecture*, 87-89.

15. *Kāmil* et NUWAYRĪ ; dp. *Mu'nis*, 80, l'armée et le catafalque arrivèrent le 1er Muḥarram. Faut-il comprendre . au début de Muḥarram, ou admettre qu'il s'agit de l'entrée en Ifrīqiya ? De toute façon il ne saurait être question de préférer le témoignage d'un compilateur d'aussi basse époque à celui des deux sources précitées.

16. *Kāmil* et NUWAYRĪ ; sur la leçon, insoutenable, de *Bayān*, I, 268 · 8 nuits. restant de Ḏū l-Ḥiǧǧa, v. *supra :* note 8, p. 131.

17. Dp. NUWAYRĪ : 'irāḍa ; DOZY, *Suppl.*, II, 117 ; FAGNAN, *Additions*, 113.

pour al-Manṣūriyya où il fit son entrée le vendredi 15 Muḥarram 407 H/24 juin 1016[18] et s'installa dans son palais.

C'est le lendemain[19] qu'il devait faire, à Kairouan, une visite mémorable qui allait marquer son destin d'une pierre sanglante et l'engager, bon gré mal gré, dans une voie redoutable.

Le samedi 19 Ṣafar 407 H/28 juillet 1016[20], le gouverneur de Tripoli Abū 'Abd Allah Muḥammad b. al-Ḥasan fut rappelé à la cour pour prendre en main le contrôle (naẓar) de l'armée et l'administration du pays, y compris Gabès, le Nafzāwa, le Qasṭīliya et Gafsa, régions dont il désigna les gouverneurs. Al-Mu'izz confia le gouvernement de tout le Maġrib à Ayyūb b. Yaṭṭūfat[21].

Portrait d'al-Mu'izz b. Bādīs[22]. — Ibn Ḫallikān[23] fait remarquer qu'al-Mu'izz n'est connu que par ce surnom honorifique, — titre pseudo-califien porté jadis par le premier Fāṭimide d'Égypte, al-Mu'izz li-Dīn Allah, dont le nom était Ma'add — et qu'il a eu beau compulser les ouvrages et interroger les maġribins, il n'a pu lui découvrir de véritable nom ; al-Mu'izz ne pouvant, d'autre part, être considéré comme un titre (laqab) puisqu'aucun Zīrīde n'en a porté. Cette dernière assertion surprend puisque al-Mu'izz Šaraf al-Dawla a été gratifié, ainsi que ses prédécesseurs, de laqabs honorifiques par les califes du Caire. L'auteur veut probablement dire qu'aucun Zīrīde n'a aspiré au califat et n'a porté de titre califien[24]. Les mālikites d'Ifrīqiya se sont-ils complus à appeler le champion de l'orthodoxie : al-Mu'izz, ou Mu'izz al-Dīn (Le Défenseur de la religion), et à passer sous silence le nom qu'il portait ? Mais si l'on peut faire valoir que notre information est essentiellement mālikite et historiographique, on relèvera que la chancellerie et les auteurs šī'ites ne l'appellent qu'al-Mu'izz et qu'au demeurant, s'il avait eu un autre nom, les šī'ites n'auraient pas manqué de l'employer pour stigmatiser sa forfaiture ; or, le siğill d'al-Mustanṣir[25] se contente de maudire « Ibn Bādīs ».

18. NUWAYRĪ et *Bayān* qui donnent le jour (théoriquement : dimanche) et *Kāmil*.

19. NUWAYRĪ : samedi 16 Muḥarram 407 H ; théoriquement : lundi ; v. *infra* : p. 143.

20. NUWAYRĪ, II, 136.

21. Tous ces détails sont fournis par NUWAYRĪ.

22. *Bayān*, I, 295-296/trad., I, 440 ; *Bayān*, I, 297-298/trad., I, 443, passage sans doute emprunté à IBN BASSĀM et dont TIĞĀNĪ, 13-14, cite le début. *Kāmil*, X, 6/trad., 468-469 ; NUWAYRĪ, II, 146. IBN ḪALLIKĀN, II, 105, reproduit par *Šaḏarāt*, III, 294. *Nuğūm*, V, 71. *Mu'nis*, 82-84. V. . *Bisāṭ*, 48-50.

23. IBN ḪALLIKĀN, II, 105.

24. Toutefois, selon IBN ḤAZM, *Naqṭ al-'arūs*, 2e éd., 77, il y aurait songé ; v. *infra* : p. 180.

25. V. *infra* : p. 238.

Ibn Ḫallikān déclare ignorer aussi la kunya d'al-Mu'izz. Cependant nos sources lui donnent volontiers celle d'Abū Tamīn.

Al-Mu'izz avait le teint basané, un beau visage et la voix forte. Il était de bonnes mœurs, d'un commerce agréable, tendre et pieux. Il évitait de verser le sang sauf en cas de juste nécessité. Ses rapports avec ses serviteurs, ses esclaves ('abīd) et ses commensaux étaient empreints de bonté et de simplicité. Il manifestait beaucoup de sollicitude envers ses sujets. Magnanime, il savait pardonner les crimes de lèse-majesté.

Pétillant d'intelligence, doué d'une grande perspicacité, il avait une vaste culture, une connaissance profonde des divers modes musicaux[26], et maniait avec le même bonheur et la prose et les vers. Mécène généreux et éclairé, il protégea les arts et les lettres, attira à sa cour une foule de poètes notamment les célèbres Ibn Rašīq et Ibn Šaraf.

Certaines de ses femmes (ḍarā'ir) qui étaient toutes lettrées, ayant critiqué un jour la poésie délicate et pleine de féminité pour laquelle il avait un faible, il demanda à ces deux poètes de lui composer des vers pour en vanter le mérite ; il se proposait de les citer ensuite à ses femmes, en les faisant passer pour « anciens », de façon à confondre les réfractaires et à mettre du beaume au cœur de celles qui avaient été rabrouées. Ibn Šaraf et Ibn Rašīq s'exécutèrent. Mais l'émir reprocha à ce dernier d'avoir employé l'expression malheureuse : « on reproche... » qui permettait à l'adversaire de faire valoir que certaines gens ont critiqué le genre poétique incriminé[27].

Dans les circonstances graves, par exemple lors de l'affaire d'al-Tūnisī ou celle du cadi Aḥmad b. 'Abd Allah b. Abī Zayd[28], al-Mu'izz convoquait le peuple dans la Grande Mosquée et, après avoir consulté les grands et les docteurs, il faisait proclamer la décision prise à l'issue des délibérations.

Malgré son aménité et sa culture raffinée, il n'était pas éfféminé et, au contraire, fort courageux. Ibn Bassām[29] déclare que nul en son temps ne fut plus brave, plus généreux, plus féru de langue arabe ni plus accueillant aux gens de lettres.

26. *Mu'nis* affirme qu'il était versé en pétrographie, mais « aḥğār » (= pierres) est probablement une altération de : « alḥān » (= modes musicaux).

27. Citation de l'ouvrage d'Ibn Šaraf, *Abkār al-afkār;* v. : *Bisāṭ*, 48-49 et aussi 53-55 ; *Maymanī*, 21.

28. V. *infra:* p. 183-187.

29. *Bayān*, I, 297/trad., I, 442, citation d'Ibn Bassām ; v. : Tīčānī, 14.

Sa prodigalité fut immense. On raconte qu'un jour il donna à l'un de ses familiers 170 000 dīnārs[30].

Une autre fois, on lui apporta une somme dont l'énormité surprit le chef zanātien, al-Muntaṣīr b. Ḫazrūn qui se trouvait là. Après l'avoir fait déballer, l'émir la remit à son hôte. Comme on lui demandait pourquoi il avait, au préalable, fait extraire les pièces des sachets les renfermant, il déclara ne pas avoir voulu qu'on pût dire que, s'il avait vu tout cet or, il n'aurait pas eu le cœur à s'en déssaisir. En plus de ces 100 000 dīnārs, il donna à al-Muntaṣir b. Ḫazrūn une belle monture et un magnifique costume[31].

La prospérité de l'Ifrīqiya permit à al-Mu'izz de satisfaire son goût du luxe. Ibn Ḫaldūn[32] signale qu'al-Raqīq, historiographe et secrétaire de chancellerie, s'est complu à décrire les fastes de la cour zīrīde alors à son apogée. De son avènement à l'invasion hilālienne, à l'occasion des joies, des deuils et des réceptions officielles, al-Mu'izz ne cessa de déployer une munificence inouïe.

Le dimanche 19 Ḏū l-Ḥiğğa 407 H/19 mai 1017, le jeune prince fut circoncis en même temps qu'un grand nombre de petits pauvres qui reçurent des vêtements et des subsides[33].

La réception des cadeaux et des marques d'honneur dont les Fāṭimides al-Ḥākim et al-Ẓāhir le gratifièrent en 407, 411 et 414 H[34] fut à chaque fois l'occasion de cérémonies grandioses et de pompeux cortèges.

En échange bien des cadeaux de prix durent être adressés aux califes du Caire[35].

Al-Mu'izz se maria vers l'âge de 15 ans en 413 H/avril 1022-25 mars 1023 avec, dit-on, plus de faste qu'aucun autre monarque

30. *Mu'nis*, 84.

31. *Bayān*, I, 297/trad., I, 442-443 ; *Kāmil*, X, 16/trad., 469 ; *Bisāṭ*, 48-49. Sur ce personnage, v. *infra :* p. 165.

32. *'Ibar*, VI, 158-159/*Berbères*, II, 19.

33. NUWAYRĪ, II, 136.

34. V. *infra :* p. 149-151.

35. Ds *Bisāṭ*, 40-42, il est dit qu'ayant reçu en Ḏū l-Ḥiğğa 407/mai 1017, d'al-Ḥākim, un siğill lui conférant l'investiture et le titre de Šaraf al-Dawla ainsi qu'un sabre serti de pierres précieuses, al-Mu'izz chargea les émissaires du Fāṭimide de remettre au calife 335 chevaux de trait (birḏawn) richement sellés et un grand nombre d'esclaves ('abīd), mais, nos sources passant sous silence l'envoi de cadeaux par al-Mu'izz, il semble bien s'agir de ceux expédiés en 405 H par Bādīs. V. *supra :* p. 90. D'autre part, c'est au début de 411 H qu'al-Ḥākim adressa au Zīrīde le sabre en question ; v. *infra :* p. 150.

Comp. : *Mu'nis*, 81, qui affirme qu'en 408 H *(sic)* Ṣandal, gouverneur de Bāğāya offrit à al-Mu'izz 335 birḏawns richement sellés et des 'abīd ; v. *infra :* p. 136.

musulman. Des pavillons (qibāb) furent élevés en dehors de la ville et les noces se déroulèrent avec grand déploiement d'effets, d'étoffes et une profusion indescriptible d'instruments de musique[36].

Il aima beaucoup son épouse Umm Yūsuf Zulayḫā'[37]. Al-Šammāḫī, auteur abāḍite, signale que, sans doute l'année de la peste de 425 H/1033-1034, Umm Yūsuf, épouse d'al-Mu'izz, sultan d'Ifrīqiya, fit don de 60 000 linceuls[38].

Ṣandal, gouverneur de Bāġāy, envoya en 415 H/1024-25, des cadeaux à al-Mu'izz qui les reçut cérémonieusement : trois cents chevaux de race (peut-être des étalons), cent juments, des mules dont vingt avaient des selles ornées, et cent charges d'argent. En retour, le Zīrīde lui accorda des robes d'honneur et le confirma dans ses fonctions[39].

Comme sous Bādīs, les bêtes féroces jouèrent un grand rôle dans la pompe d'al-Mu'izz. C'est ainsi qu'en 441 H/1049-50, l'émir sortit en grand apparat dans la banlieue kairouanaise pour assister à une exhibition de fauves. L'un d'eux s'échappa et se jeta sur l'un des « secrétaires » (kuttāb) de Bāb al-Ġanam et le tua. La débandade fut telle que près de deux cents personnes périrent[40].

Il avait une ménagerie et on le voit faire combattre un zanātien abāḍite contre un lion[41].

En 423 H/1031-32, al-Mu'izz reçut d'importants cadeaux du roi du Soudan : de nombreux esclaves, des girafes et toutes sortes d'animaux extraordinaires. Cette indication montre que c'est au Soudan que le Zīrīde se procurait ses esclaves noirs et les animaux de sa ménagerie. On possède la description de ces girafes par Ibn Rašīq[42].

Trois ans plus tard (426 H/1034-35), le roi des Rūm, probablement l'empereur de Byzance, adressait à l'émir des cadeaux comme on n'en avait jamais vus, notamment de riches brocarts[43].

36. *Bayān*, I, 270/trad., I, 402, ne donne pas de détails et renvoie à la chronique d'AL-RAQĪQ ; *Mu'nis*, 82 ; *Šahīrāt*, 49-50.

37. *Šahīrāt*, 49-50.

38. ŠAMMĀḪĪ, 415.

39. *Bayān*, I, 273/trad., I, 407, en remplaçant Biskra par Bāġāy : Biskra plus ou moins indépendante, relevait des Ḥammādides et n'était pas un centre d'élevage de chevaux, correction confirmée par : *'Ibar*, VI, 158-159/*Berbères*, II, 19 et *Mu'nis*, 81 ; v. *supra* : note 35.

40. *Bayān*, I, 278/trad., I, 415 ; V. : H. R. IDRIS, *Un extrait du Kitāb al-Mihād...*, *Les Cahiers de Tunisie*, 1953, 157-158.

41. ŠAMMĀḪĪ, 383-384 ; v. *infra* : chap. XI.

42. *Bayān*, I, 275/trad., I, 410 ; *Bisāṭ*, 43 (dix vers d'Ibn Rašīq sur les girafes).

43. *Bayān*, I, 275/trad., I, 410.

Parents d'al-Mu'izz. — Retour de Zāwī[44]. — Depuis leur émigration en Espagne, les Zīrīdes de Zāwī b. Zīrī, arrière grand-oncle d'al-Mu'izz, n'avaient cessé d'y faire parler d'eux et d'appuyer leurs suzerains nominaux, les Ḥammūdides de Malaga. En infligeant une sévère défaite à al-Murtaḍā, prétendant umayyade soutenu par les Zanāta, Zāwī avait rendu un signalé service à al-Qāsim b. Ḥammūd, d'autant plus que peu après, en 409 H/1018, al-Murtaḍā était assassiné. Bien que ce succès retentissant parût devoir consolider son autorité déjà grande, Zāwī b. Zīrī annonça brusquement aux siens sa décision de rentrer en Ifrīqiya.

Il redoutait un revers de fortune ; selon lui, les Ṣanhāğa, peu nombreux, ne devaient pas se faire d'illusions sur le sens de la défaite d'al-Murtaḍā, victoire due moins à leur force qu'à la trahison des roitelets andalous envers leur sultan ; ne pouvant espérer faire face aux Zanāta d'Espagne en plein essor, et encore moins à une coalition zanāto-andalouse, ils n'avaient qu'une seule chance de salut : rentrer avec lui en Ifrīqiya et rejoindre leurs frères de race.

Mais, préférant « être les premiers à Grenade plutôt que les seconds à Kairouan »[45], ils demeurèrent sourds à l'appel de leur patriarche.

Zāwī b. Zīrī demanda alors à al-Mu'izz b. Bādīs, qui la lui accorda, l'autorisation de rentrer. Les Zīrīdes de Kairouan, loin de redouter sa venue, désiraient le retour du doyen de la famille. On nous dit [46] que plus de mille de leurs femmes, ses nièces, leurs filles et les filles de leurs filles, n'avaient pas à se voiler devant lui ; le nombre de ses descendants mâles était équivalent.

Il s'embarqua pour l'Ifrīqiya en 410 H/1019-20[47] à al-Munakkab

44. *Mémoires de 'Abd Allah*, 24-25/trad., 240-244 ; *Bayān*, I, 269/trad., I, 401 ; *Bayān*, III, 264 ; IBN AL-ḪAṬĪB, *Iḫāṭa*, éd. abrégée du Caire, 1319 H, I, 334-337 ; *'Ibar*, VI, 158, 180/*Berbères*, II, 19, 61-62 ; *Kāmil*, IX, 107/trad., 420 ; *Abū l-Fidā'*, *Ta'rīḫ*, II, 198, citation du *Ta'rīḫ al-Qayrawān* (d'IBN ŠADDĀD ?) ; *Espagne musulmane*, II, 331, note 1 ; *E. I.*, IV, 1300-1301 (E. LÉVI-PROVENÇAL). La kunya de Zāwī était : Abū Muṭannā. V. aussi *supra:* p. 97.

45. L'expression est de LÉVI-PROVENÇAL, *Mémoires de 'Abd Allah*, trad., 243.

46. *Bayān*, III, 128 ; IBN BASSĀM, I/I, 402 ; *Naqḍ al-'arūs*, 239, 2e éd., 82-83 ; *'Ibar*, VI, 180/*Berbères*, II, 62 ; *A'māl*, 454.

47. *Bayān*, I, 269/trad., I, 401 ; IBN BASSĀM, I/I, 402 ; ABŪ L-FIDĀ', *Ta'rīḫ*, II, 198, dp. le *Ta'rīḫ al-Qayrawān* (d'Ibn Šaddād ?) ; *'Ibar*, VI, 180/*Berbères*, II, 61. A l'appui de cette date, on peut faire valoir que toutes les sources s'accordent pour fixer le départ de Zāwī peu de temps après la mort d'al-Murtaḍā (409 H). Ibn al-Ḫaṭīb, *Iḫāṭa*, 403, donne une date voisine : 411 H. Celle de 420 H, fournie par A'māl, éd. E. LÉVI-PROVENÇAL, 263, peut s'expliquer par une confusion paléographique entre 420 et 410. Sauf erreur, la leçon : 416 H, du *Bayān*, III, 129, peut s'expliquer par ce lapsus hypothétique sanata sanata>sanata sitta... V. *infra:* p. 138, note 51.

(Almuñecar) avec ses femmes, ses enfants (l'un d'eux s'appelait Ḥalalā[48]) ses serviteurs et d'immenses richesses. Il laissait le pouvoir à son neveu Ḥabūs b. Māksan dont le frère Ḥubāsa b. Māksan avait été tué auparavant [49]. Le royaume zīrīde de Grenade devait se maintenir jusqu'à la fin du XI[e] siècle.

Zāwī n'avait probablement pas oublié de mettre dans ses bagages ce précieux trophée que lui avait remis en 406 H/1016 'Alī b. Ḥammūd : la tête du Marwānide Sulaymān b. al-Ḥakam al-Musta'īn bi-Llah, que Zāwī n'avait cessé depuis lors d'emmener avec lui pour venger son père Zīrī dont la tête avait été jadis offerte aux Marwānides d'Espagne[50].

Le doyen des Zīrīdes arriva en 410 H/9 mai 1019-26 avril 1020, après une vingtaine d'années d'absence[51].

Šaraf al-Dawla al-Mu'izz b. Bādīs se porta à sa rencontre en grand apparat ; le vieillard s'avança vers lui à pied. L'émir descendit de cheval, reçut ses salutations et l'accompagna jusqu'à al-Manṣūriyya où il l'installa dans un grand palais meublé à son intention et le combla de dons rares et précieux.

Ibn Bassām[52], citant probablement Ibn Ḥayyān (m. 469 H/1076), fait remarquer, avec un malin plaisir, qu'al-Mu'izz subvint aux besoins de Zāwī, mais ne lui témoigna pas de préférence particulière et ne lui accorda pas une haute situation ; il ne lui confia pas de gouvernement, pas plus qu'à aucun de ses fils, les laissant, au contraire, à leurs affaires personnelles.

Dans ses « *Mémoires* »[53], le dernier Zīrīde de Grenade, 'Abd Allah b. Buluggīn b. Bādīs b. Ḥabūs b. Zīrī, affirme que Zāwī avait caressé le fallacieux espoir de mettre à profit la jeunesse d'al-Mu'izz b. Bādīs pour s'emparer du royaume ṣanhāǧien d'Ifrīqiya, mais que l'entourage du Zīrīde fit empoisonner l'ambitieux vieillard.

48. Dp. IBN BASSĀM, I/I, 402 : Ḥalālā (peut-être : Ǧalāla.)

49. *Bayān*, III, 111-112.

50. *Bayān*, III, 116-117, 129 ; IBN BASSĀM, I/I, 404. V. *supra :* p. 35.

51. *'Ibar*, VI, 180 : en 410 H, après une absence de 20 ans ; ABŪ L-FIDĀ', *Ta'rīḫ*, II, 198, dp *Ta'rīḫ al-Qayrāwan* (d'IBN ŠADDĀD ?) ; *Bayān*, I, 269/trad., I, 401 : en 410 H, après une absence de 22 ans. Rappelons que nous ignorons la date exacte du départ de Zāwī pour l'Espagne, mais qu'il faut admettre qu'il eut lieu après la mort d'al-Manṣūr b. Abī 'Āmir (Ramaḍān 392 H/juil.-août 1002) puisqu'il fut invité à s'y rendre par al-Muẓaffar ; de toute façon : 392+20 = 412 et : 392+22 = 414. Il est vraisemblable que l'erreur provient de ce que les sources omettent de donner la date précise du départ de Zāwī pour l'Espagne. Dp. IBN ḪALDŪN : 391+20 = 411 ; v. *supra :* p. 97.

52. IBN BASSĀM, I/I, 402.

53. *Mémoires de 'Abd Allah (Kitāb al-Tibyān)*, 24-25.

On ignore la date de sa mort mais à cette occasion Ibn Ḥayyān[54] ne trouve pas de termes assez violents pour vilipender celui qu'il considère comme l'instigateur des troubles qui ensanglantèrent l'Espagne après la chute des 'Āmirides. On apprit, dit-il, en substance, que Zāwī b. Zīrī était mort de la peste à Kairouan où il traînait une existence obscure au milieu de ses puissants parents, juste châtiment des crimes inexpiables qu'il avait commis.

A leur arrivée en Espagne, les Ṣanhāğa, se considérant, dit-on, au-dessus des lois religieuses, avaient horrifié les Espagnols en se conduisant avec la même barbarie désinvolte que dans leur Ifrīqiya où ils commettaient, impunément, les pires exactions. Bien qu'elles soient manifestement partiales et dictées par la haine qu'inspiraient les mercenaires berbères servant alors en Espagne, ces indications contiennent certainement une part de vérité[55].

Al-Mu'izz correspondait avec les Zīrīdes de Grenade ; c'est ainsi que l'émir 'Abd Allah nous confie dans ses « *Mémoires* »[56] que chaque fois que son grand-père Bādīs s'emparait d'une place forte andalouse, il apprenait que l'émir d'Ifrīqiya déclarait : « Le maître de Grenade m'informe qu'il prend des contrées et des bourgades ! Assurément, s'il prenait des capitales telles que Cordoue, Malaga et autres, nous lui prêterions serment d'allégeance à cause de cela même »[57]. Cette boutade aurait incité Bādīs à s'emparer de Malaga après plusieurs années d'efforts[58].

L'année 412 H/17 avril 1021-5 avril 1022, vit la mort de son arrière grand-oncle Bādīs b. (Yūsuf Buluggīn) Sayf al-'Azīz bi-Llah. Al-Mu'izz dit la prière funèbre et on lui fit de grandioses funérailles[59].

54. Cité par IBN BASSĀM, *Ḏaḫīra*, I/II, 99.

55. *Bayān*, III, 263 ; *A'māl*, éd. E. LÉVI-PROVENÇAL, 263 ; *Bayān*, III, 75-76, 81 ; 108, 128-129 ; IBN BASSĀM, I/I, 401, IV/I, 61-62.

56. *Memoires de 'Abd Allah (Kitāb al-Tibyān)*, 43. 'Abd Allah b. Buluggīn b. Bādīs b. Ḥabūs b. Zīrī, 3e et dernier souverain du royaume de Grenade. Né en 447 H/1056, il fut désigné à la mort de son père (456 H/1064) comme l'héritier présomptif de son grand-père Bādīs b. Ḥabūs et lui succéda en 569 H/1077, tandis que son frère Tamīm al-Mu'izz devenait prince indépendant de Malaga.

57. « Kunnā nubāyi'u la-hu fī ḏalika » ; à la rigueur on peut comprendre : « nous lui en reconnaîtrions la souveraineté ».

58. Avènement de Bādīs : 429 H/1038 ; c'est en 449 H/1057, qu'il annexe le royaume ḥammūdide de Malaga. Il meurt en 467 H/1075 (ou 469 H ou 465 H) dp. *Bayān*, fragment édité dans *Mémoires de 'Abd Allah (Kitāb al-Tibyān)*, appendice, 205 ; en 465 H dp. *Iḥāṭa*, *ibidem*, appendice, 208.

59. *Bayān*, I, 270/trad., I, 402 ; l'expression : « wa-kāna la-hu mashad 'aẓīm » traduite par FAGNAN : « il lui fut élevé un magnifique monument funéraire », nous paraît signifier : « il eut des obsèques importantes ».

En 416 H/1025-26, Šaraf al-Dawla assista, avec tambours et étendards aux funérailles d'Ayyūb b. Yaṭṭūfat (b. Buluggīn)[60], cousin de Bādīs, qu'al-Mu'izz avait nommé gouverneur du Maġrib[61]. On ne nous dit pas s'il était toujours en fonction ni s'il avait eu un successeur.

Parentes d'al-Mu'izz. La veuve de Bādīs. — En 412 H/17 août 1021-5 août 1022, s'éteignit la princesse (sayyida) veuve de (Bādīs) Naṣīr al-Dawla. Elle fut ensevelie comme aucun roi ne l'avait jamais été. Les marchands présents estimèrent la dépense à 100 000 dīnārs. On la mit dans un cercueil en bois des Indes[62] incrusté de pierreries et dont chaque clou valait 2.000 dīnārs. On ne vit jamais pareilles obsèques. Elle fut inhumée à Mahdia[63] et probablement transférée ensuite à la nécropole zīrīde de Monastir.

La mère d'al-Mu'izz. — On ne sait presque rien sur elle[64]. L'émir paraît avoir subi son influence puisqu'on nous dit qu'en 443 H/1041-42, « fut disgrâcié Muḥammad b. Maḥmūd b. al-Sakkāk qui gérait les affaires de la mère d'al-Mu'izz et par elle avait réussi à se rendre maître du pouvoir[65] ».

Fāṭima. — Al-Mu'izz témoigna une grande considération à la fameuse Fāṭima, appelée Ḥāḍinā Bādīs (nourrice de Bādīs). En Ramaḍān 410 H/31 décembre 1019-29 janvier 1020, elle fit don à la Grande Mosquée de Kairouan d'un magnifique Coran dont on possède d'importants fragments ainsi que le coffret qui le contenait. Sur la feuille de garde figure l'acte de constitution habous établi par les soins du cadi 'Abd al-Raḥmān fils du cadi Muḥammad b. 'Abd Allah b. Hāšim[66].

Une stèle[67] d'une exécution très soignée mais mutilée dont l'épitaphe incomplète dit : « Ceci est le tombeau de Fāṭima... (décédée en) Ramaḍān 416 H/26 oct.-24 nov. 1025 », semble bien nous livrer la date de la mort de cette vertueuse femme[68].

60. *Bayān*, I, 273/trad., I, 407.

61. V. *supra:* p. 133.

62. « 'ūd hindī » que FAGNAN a traduit par aloès.

63. *Bayān*, I, 270/trad., I, 402 ; comp. : *Bisāṭ*, 42-43 ; *Šahīrāt*, 43-44 ; *Mu'nis*, 81.

64. Dp. ŠAMMĀḪĪ, 414-415, une abāḍite vint la consulter au sujet de son jeune fils aveugle et sur le conseil de la mère d'al-Mu'izz, elle lui fit faire des études.

65. *Bayān*, I, 276/trad., I, 411.

66. *Inscriptions arabes*, I, n° 9, p. 27-32 ; *Šahīrāt*, 47-49.

67. *Inscriptions arabes*, I, n° 234, p. 363-364.

68. Identification de H. H. ABDUL WAHAB qui, dans ses *Šahīrāt*, 49, avait d'abord proposé « vers 420 H ».

Sa tante, Umm Mallāl[69]. — La sœur de Bādīs, Umm Mallāl, souvent appelée la Sayyida (princesse) était la fille de 'Uddat al-'Azīz bi-Llah, c'est-à-dire d'al-Manṣūr. Elle fut en quelque sorte la mère adoptive d'al-Mu'izz et c'est elle qui l'éleva. Elle passait avec lui l'hiver à al-Manṣūriyya et l'été à Mahdia. C'est elle qui paraît lui avoir choisi son précepteur, le célèbre Abū l-Ḥasan 'Alī b. Abī l-Riğāl[70] (m. 426 H/1034-35) qui lui inculqua le mālikisme.

A la mort de Bādīs, elle fut tutrice du jeune prince et remplit avec zèle et compétence les fonctions de régente.

Elle a constitué habous, au profit de la Grande Mosquée de Kairouan un magnifique Coran qui existe encore en partie ainsi que l'acte de constitution établi par-devant le cadi 'Abd al-Raḥmān b. Muḥammad b. 'Abd Allah b. Hāšim[71].

Quand elle tomba malade en 414 H/1023-24, Šaraf al-Dawla (al-Mu'izz) lui rendit visite chaque jour. Il se tenait à son chevet et autorisait ses propres courtisans (riğāl) et ses esclaves ('abīd) à pénétrer auprès de la princesse. Elle rendit l'âme le jeudi 30 Raǧab 414 H/18 oct. 1023[72] Al-Mu'izz dit la prière funèbre et célébra les obsèques avec étendards, tambours et litières ('ammāriyyāt), déployant une pompe telle qu'on n'avait jamais rien vu de pareil, ni pour un roi, ni pour un sujet. Les deux nobles princesses, la mère (d'al-Mu'izz) et sa sœur (Umm al-'Ulū) y assistèrent.

D'après al-Raqīq[73], al-Mu'izz consacra à son ensevelissement une somme évaluée à 100 000 dīnārs par les marchands. Le cercueil (tābūt) était en bois des Indes incrusté de pierreries et de feuilles d'or ; les clous d'or pesaient 1.000 miṯqāls. On l'enveloppa dans cent vingt pièces d'étoffe (ṯawb) et l'on versa sur le corps musc et camphre en abondance incalculable. On enroula autour du cercueil vingt-et-un chapelets de pierres précieuses. Le corps fut transporté à Mahdia où eut lieu l'inhumation. L'émir fit égorger cinquante chamelles, cent bœufs et mille moutons dont la chair fut distribuée. Les femmes pauvres reçurent 10 000 dīnārs. Les poètes de la cour, dont le nombre dépassait la centaine, la pleurèrent en des thrènes

69. *Bayān*, I, 272/trad., I, 405-406 ; *Mu'nis*, 81 ; *Šahīrāt*, 39-44.

70. *Bayān*, I, 273/trad., I, 408 ; la lecture « zaǧǧāl » (éd. DOZY et trad. FAGNAN) est erronée.

71. *Šahīrāt*, 44, note 2.

72. *Bayān*, I, 272 ; théoriquement le 30 fut un vendredi.

73. *Mu'nis*, 81, citation de l'historiographe ABŪ ISḤĀQ IBRĀHĪM B. AL-QĀSIM AL-RAQĪQ ; *Šahīrāt*, 43-44 ; *Bisāṭ* 42-43. Certains détails rappellent l'ensevelissement de la veuve de Bādīs, d'où confusion possible.

remarquables. Sans doute au bout d'un an la transporta-t-on à Monastir dans la nécropole zīrīde qui porte encore son nom al-Sayyida[74].

On remarque que c'est l'année même de la mort de la régente, deux mois plus tôt, probablement lorsqu'elle tomba malade, qu'al-Mu'izz chargea Abū l-Bahār b. Ḫalūf de la direction des affaires publiques, le mardi 25 Ǧumādā I, 414 H/15 août 1025[75].

Sa sœur, Umm al-'Ulū. — L'année suivante, en Raǧab 415 H/8 sept.-7 oct. 1024, Šaraf al-Dawla al-Mu'izz maria sa sœur Umm al-'Ulū, fille de Naṣīr al-Dawla Bādīs, à son cousin 'Abd Allah b. Ḥammād al-Ṣanhāǧī, fils du souverain de la Qal'a avec lequel il avait signé la paix en 408 H/1017-18[76].

Le mercredi 1er Ša'bān 415 H/8 oct. 1024[77], le grand Īwān[78] fut décoré en l'honneur de l'épousée. La foule y fut admise et tous, dignitaires et gens du peuple purent contempler à loisir les pierreries, les tissus brochés[79], les objets précieux, les vases d'or et d'argent ; le tout était de facture insigne et bien plus beau que tout ce qu'on avait ouï dire sur le compte des rois qui avaient précédé al-Mu'izz.

Abū Isḥāq al-Raqīq dit que les visiteurs furent aveuglés et stupéfaits par tant de magnificence. On transporta toutes ces merveilles là où avaient été dressées des constructions, des pavillons (qibāb) et des tentes. De la dot composée de 100 000 dīnārs d'or, on fit dix charges que l'on plaça sur autant de mulets et l'on jucha par-dessus chacune d'elles une belle esclave. Un marchand expert en la matière estima tout l'avoir de la mariée à plus d'un million de dīnārs, ce qui, en Ifrīqiya, ne s'était encore jamais vu pour aucune femme. Le lendemain, jeudi[80], la mariée fut conduite en procession à son époux, précédée des esclaves ('abīd) de son frère Šaraf al-Dawla, et de ceux de son père Naṣīr al-Dawla et de son grand-père 'Uddat al-'Azīz bi-Llah et des principaux dignitaires de l'état. La journée fut marquée de fantasias mémorables et les descriptions enchanteresses de la fête remplirent les provinces.

On possède une feuille de parchemin où la main du cadi 'Abd al-Raḥmān b. Muḥammad b. 'Abd Allah b. Hāšim a mentionné la

74. *Šahīrāt*, 44, note 1.

75. *Bayān*, I, 272 ; théoriquement : jeudi. V. *infra* : p. 160.

76. *Bayān*, I, 272-273/trad., I, 406-407 ; *Bisāṭ*, 43 ; *Šahīrāt*, 45-47.

77. Théoriquement jeudi.

78. Al-Īwān al-Mu'aẓẓam ; palais comportant essentiellement une grande salle d'apparat avec des colonnades et ouvrant sur un parc.

79. *Bayān*, I, 272 : al aslāk.

80. Théoriquement : vendredi.

constitution habous d'un Coran qu'Umm al-'Ulū offrit à la Mosquée (masǧid) d'Abū 'Abd al-Muṭṭalib à Bāb Salm (sic pour Aslam)[81].

Elle accompagne son mari dans l'expédition contre les Zanāta au cours de laquelle il périt (entre 430 et 440 H/1048-49)[82]. C'est probablement elle qui meurt à Sousse en 445 H/1053-54[83].

II. *Massacres des šī'ites (407 H/1016)*

Affaire de Kairouan[84]. — Le lendemain de son entrée à al-Manṣūriyya, samedi 16 Muḥarram 407 H/25 juin 1016, al-Mu'izz parcourut à cheval les rues de la ville au milieu des acclamations et des vivats. Passant auprès d'un groupe de gens, il aurait demandé qui ils étaient. « Ce sont des rāfiḍites[85], lui aurait-on répondu, et ceux qui leur font face des sunnites. — Qu'est-ce que les sunnites et les rāfiḍites, aurait-il demandé ? — Les sunnites, lui dit-on, prononcent la formule : « Qu'Allah soit satisfait d'Abū Bakr et de 'Umar », tandis que les rāfiḍites les insultent. — Qu'Allah soit satisfait d'Abū Bakr et de 'Umar déclara le prince ! »[86]. C'est à ces mots que la tuerie aurait commencé.

Il est inadmissible que le Zīrīde, malgré son jeune âge et son éducation sunnite ait totalement ignoré le šī'isme. Cette invrai-

81. *Šahīrāt*, 47, note 1.

82. Peut-être lors de l'expédition commandée par Nizār b. al-Mu'izz en 433 H, comme le suggère FAGNAN, *Bayān*, trad., I, 406, note 1 ; v. *Bayān*, I, 276/trad. I, 411-412 ; *infra*, p. 166.

83. V. *infra* : p. 223.

84. 1° *Bayān*, I, 268-269, 273-274/trad., I, 399-400, 408-409 ; le 2e texte s'achève par une citation d'ABŪ L-ṢALT ; *Kāmil*, IX, 122-123/trad., 447-448 ; ABŪ L-FIDĀ', *Ta'rīḫ*, II, 149 ; NUWAYRĪ, II, 134-135. V. *infra* : note 107 (références).

2° *Istibṣār*, trad., 99-100 ; *Mu'nis*, 80-81 ; IBN MAQDĪŠ, I, 141.

On remarquera que le récit de *Bayān*, I, 268, commence ex abrupto et paraît tronqué ; il se raccorde parfaitement avec le début de celui du *Kāmil* et de NUWAYRĪ (question posée à al-Mu'izz sur les rāfiḍites) et débute par cette phrase qui, indubitablement, est une interpolation : « Il y avait à Kairouan, dans un quartier appelé Darb al-Mu'allā, des gens de la pire espèce qui professaient en secret le šī'isme. La populace se jeta aussitôt sur eux... »

La version où le cheval bronche (*Bayān*, I, 273-274, *'Ibar*, *Istibṣār*) fait allusion à une fête ; si elle n'est pas une variante de la première, force est de la dater au plus tôt de 'Īd al-Fiṭr/1er Šawwāl, donc de la reculer d'au moins 8 mois. V. *infra* : p. 146.

On suivra donc *Kāmil*, NUWAYRĪ et *Bayān*, I, 268-269 pour relater les troubles du 16 Muḥarram ; c'est NUWAYRĪ qui donne : samedi, théoriquement · lundi.

85. Dp. NUWAYRĪ où rafaḍa est opposé à sunna.

86. Paragraphe dp. *Kāmil* et NUWAYRĪ qui donnent ensuite : « La populace se jeta aussitôt vers l'endroit connu sous le nom de Darb al-Mu'allā, en la ville de Kairouan, et qui abritait un groupe de ces gens-là... » On reconnaît facilement la phrase que le *Bayān* a reproduite presque textuellement en guise de préambule à son récit acéphale.

semblance ne suffit pas pour dénier toute authenticité à l'anecdote bien que ce soit l'occasion de rappeler que notre information est unilatérale et d'une partialité manifeste.

Qu'il s'agisse d'Abū l-Ṣalt ou d'Ibn Šaddād, historiographes et chroniqueurs se sont ingéniés à présenter al-Mu'izz comme le champion de l'orthodoxie et le promoteur conscient de l'extermination des hétérodoxes. Chose curieuse, on ne retrouve pas trace de cette scène dans les sources hagiographiques mālikites *(Madārik, Ma'ālim)* dont certaines données confirment, et d'autres infirment la thèse précitée. Citons ce passage suggestif par lequel l'auteur du *Bayān*[87] conclut l'exposé des troubles anti-šī'ites : « On a raconté de nombreuses histoires au sujet du meurtre des rāfiḍites, telles que les songes qu'eut al-Mu'izz, leurs interprétations et autres choses que nous avons supprimées et omises de peur d'être prolixe. Al-Mu'izz ne cessa de ruminer la rupture avec eux jusqu'à l'année 440 H. »

Mais avant de taxer ce récit d'apocryphe et de pseudo-légendaire, ne peut-on y voir une sorte de mise en scène où al-Mu'izz, plus ou moins consciemment, aurait fait le jeu des forces occultes prêtes à l'action dont il aurait donné le signal en prononçant certaines paroles convenues d'avance ?

La populace se jeta aussitôt sur les šī'ites qui habitaient le quartier de Kairouan appelé Darb al-Mu'allā. Ce déchaînement répondait aux désirs des soldats et de leurs acolytes avides de pillage[88]. Et l'émeute battit son plein.

Le gouverneur de Kairouan, Manṣūr b. Rašīq fit semblant de la calmer, mais en fait l'excita et l'encouragea de son mieux. Jusque là, il avait bien administré la ville, mais, ayant appris sa destitution, il aurait voulu, soit être maintenu en qualité d'homme capable de rétablir l'ordre, soit satisfaire sa rancune en créant des embarras à son successeur et à l'émir[89].

Un grand nombre de šī'ites, hommes, femmes et enfants furent massacrés dans leurs maisons ou leurs boutiques, et brûlés. Certains même, dont on ignorait la doctrine leur furent assimilés et subirent le même sort. Les maisons et les biens des hérétiques furent livrés au pillage.

L'émeute prit une telle ampleur que le sultan, incapable de rétablir l'ordre, nomma un autre gouverneur qui n'y parvint pas non plus.

87. *Bayān*, I, 374/trad., I, 409.

88. *Kāmil* et NUWAYRĪ. C'est peut-être pour ne pas ternir la mémoire des émeutiers que le *Bayān* omet cette phrase.

89. *Madārik*, *Kāmil*, NUWAYRĪ.

De Kairouan les troubles s'étendirent à Mahdia et aux autres villes. Les šī'ites furent massacrés et brûlés partout où ils se trouvaient ; n'échappèrent que ceux qui parvinrent à se cacher. Il y en eut qui se réfugièrent dans les mosquées de la campagne[90] où ils n'en furent pas moins trucidés de la pire façon. A Mahdia, les survivants cherchèrent asile dans la mosquée-cathédrale située dans la citadelle et y furent tués, hommes et femmes, jusqu'au dernier[91].

La foule se rassembla contre Abū l-Bahār b. Ḫalūf, futur vizir d'al-Mu'izz[92] auquel elle reprochait de l'avoir réprimée avec dureté et d'avoir tenté de mater les têtes folles ; il s'agit peut-être du nouveau gouverneur de Kairouan dont il vient d'être question. Il fut contraint de se sauver à al-Manṣūriyya et sa maison fut pillée. Le fils de son frère s'étant porté à son secours avec ses soldats, tomba avec toute sa suite sous les coups de la foule forcenée qui, pour faire un exemple, infligea à son cadavre un traitement ignominieux[93].

Les émeutiers se lancèrent contre al-Manṣūriyya où ils détruisirent le Dār al-imāra (Maison de l'émirat)[94].

Environ 1 500 šī'ites se retranchèrent dans la maison de Muḥammad b. 'Abd al-Raḥmān[95]. Dès que l'un d'eux en sortait pour aller acheter de quoi se nourrir, il était massacré et ce fut le sort de la plupart de ces gens[96].

Le mardi 12 Ǧumādā I 407 H/17 oct. 1016[97] des šī'ites rescapés se réfugièrent avec femmes et enfants, en tout 1 500 âmes environ[98] dans le palais d'al-Manṣūr, aux environs d'al-Manṣūriyya. On les y assiégea et, contraints par la faim de sortir, ils furent exterminés et brûlés jusqu'au dernier, à la fin de Ǧumādā I/fin oct.-4 nov. 1016 et en Ǧumādā II/5 nov.-3 déc. 1016[99]. A en croire une source[100], malheureusement tardive, ils avaient pourtant obtenu la protection d'al-Mu'izz.

90. Dp. *Madārik:* masāǧid al-bādiya.

91. *Madārik*, *Kāmil*, NUWAYRĪ, *Bayān*.

92. V. *infra:* p. 160.

93. Dp. *Bayān* seulement.

94. *Madārik*, *Ma'ālim ; Bayān*, se contente de dire : « ils attaquèrent al-Manṣūriyya qu'ils détruisirent ».

95. Personnage à identifier.

96. Dp. *Bayān*, I, 268, seulement ; selon le contexte, cette affaire est à situer à al-Manṣūriyya.

97. NUWAYRĪ, II, 135 ; théoriquement : mercredi.

98. Ce chiffre qui figure dans le passage précédent pourrait faire penser à quelque confusion, mais, *Bayān*, I, 274, évalue les victimes à plus de 3 000.

99. Dp. *Bayān*, NUWAYRĪ et *Kāmil* qui se complètent.

100. *Mu'nis*, 80-81 ; al-Mu'izz ordonna de ne pas inquiéter les 1 500 šī'ites réfugiés sous (taḥt) le « Qaṣr al-Manṣūriyya » et qui avaient imploré sa protection.

L'auteur du *Bayān* affirme que les musulmans étaient d'autant plus satisfaits qu'on avait trouvé dans les demeures de ces prétendus fidèles, des livres qui témoignaient de leur incrédulité, de leur désir d'abolir la loi religieuse[101] et de rendre licites les actes qui ne le sont pas. Il est possible qu'en pillant les maisons des hérétiques, les sunnites y aient découvert des ouvrages ésotériques, mais la partialité de tels témoignages saute aux yeux.

D'après nos sources qui exagèrent peut-être, on massacra les šī'ites dans toute l'Ifrīqiya. C'est ainsi qu'al-Tiğānī nous apprend que lors de l'« affaire des orientaux »[102], en 407 H, le massacre des šī'ites de Tripoli fut dirigé par le juriste Abū l-Ḥasan 'Alī b. Muḥammad b. al-Munammar qui fut le premier à rétablir l'orthodoxie à Tripoli.

On a une autre version, attestée par plusieurs sources[103], du commencement des troubles. Après avoir rappelé que, grâce à son précepteur, le pieux Abū l-Ḥasan b. Abī l-Riğāl, al-Mu'izz était secrètement gagné à l'orthodoxie, à l'insu tant des šī'ites que des Kairouanais, on nous montre le jeune prince se rendant à cheval, en grand cortège, au muṣallā[104], à l'occasion d'une fête. Son cheval ayant bronché, il invoqua le secours d'Abū Bakr et de 'Umar. A ces mots ses soldats šī'ites se précipitèrent sur lui pour le tuer, mais, ses esclaves ('abīd), ses courtisans (riğāl) et les kairouanais qui dissimulaient leur sunnisme vinrent à son aide et massacrèrent plus de 3 000 hérétiques à l'endroit même, appelé jusqu'à l'époque (?), Birkat al-dam (l'étang de sang)[105].

On remarquera que si l'indication de la fête et du muṣallā est juste, il ne peut s'agir que du 'Īd al-fiṭr (1er Šawwāl 407 H/3 mars 1017) ou du 'Īd al-aḍḥā (10 Ḏū l-Ḥiğğa 407 H/10 mai 1017). Se serait-il produit alors un nouveau déchaînement populaire provoqué, encore une fois (!) par un mot d'al-Mu'izz ? D'autre part, si on était sûr que les soldats šī'ites ont bien tenté de massacrer le jeune prince coupable d'avoir invoqué Abū Bakr et 'Umar, on aurait là un indice de la réaction ši'ite qu'un épisode dramatique allait illustrer une douzaine de jours après le 'Īd al-fiṭr.

101. « Kufr », « al-ta'ṭīl li-l-šarī'a ».

102. Tīčānī, 190-191 ; H. R. Idris, *Deux juristes...*, 154-155.

103. 1° *Bayān*, I, 273-274/trad., I, 408-409. 2° *'Ibar*, VI, 159/*Berbères*, II, 20. 3° *Istibṣār*, trad., 99-100.

104. Oratoire en plein air où sont célébrées les deux fêtes canoniques. Le texte d'Ibn Ḫaldūn, moins précis que celui d'Ibn 'Iḏārī, se contente de dire : un certain jour.

105. Dp. *'Ibar*, plus sobre, la populace ayant entendu l'exclamation d'al-Mu'izz massacra les šī'ites et tous leurs missionnaires rāfiḍites.

Le ministre Muḥammad b. al-Ḥasan avait nommé gouverneur ('āmil) de Kairouan, un certain Muḥammad b. Laṣwiya (?)[106]. Voici en quelles circonstances ce dernier osa faire couler le sang d'un éminent juriste kairouanais[107].

Les petites gens imputaient la responsabilité des troubles à des sunnites qui n'étaient pas des leurs. En effet, on raconte que la populace, traînant un homme accusé de professer le šī'isme, vint à passer près d'un šayḫ du peuple qui lui demanda pourquoi elle s'en prenait à cet homme ? « Nous le conduisons, dirent-ils, au juriste Abū 'Alī b. Ḫaldūn, afin que nous le traitions comme il nous ordonnera de le faire. — Non, leur dit le šayḫ du peuple, à peu près en ces termes : « Tuez-le sur le champ, s'il est šī'ite, vous aurez bien fait, et s'il est sunnite, vous aurez avancé l'entrée de son âme au paradis ! »

On raconte aussi qu'on en aperçut un autre qui poursuivait un šī'ite pour le tuer. « Que fais-tu, lui demanda-t-on ? — C'est un « zandāq », partisan de 'Alī b. Abī Ṭālib et contempteur de 'Umar b. al-Ḫattāb, dit-il, à peu près en ces termes d'idiome vulgaire[108] ». Allah se vengea des šī'ites et le peuple musulman, instrument de Sa vengeance, les massacra inexorablement.

Effrayé, dit-on, al-Mu'izz voulant briser la puissance des émeutiers manigança l'assassinat du šayḫ instigateur de ce mouvement, Abū 'Alī Ḥasan b. Ḫaldūn al-Balawī.

Cet éminent juriste, l'un des principaux disciples d'al-Qābisī, était très riche et fort généreux. Il tenait table ouverte et jouissait d'une autorité considérable sur ses émules kairouanais ; le peuple lui obéissait aveuglément. Muḥriz b. Ḫalaf qui avait joué le rôle que l'on sait dans le soulèvement anti-šī'ite de Tunis, l'année précédente, le tenait en haute estime.

Champion de l'orthodoxie, il attaquait avec violence les hérétiques et les šī'ites qui le détestaient. Le poète šī'ite al-Baḫğūr, pour dépeindre la froideur de l'objet de son amour, composa des vers, notamment celui-ci :

« Parler de passion en sa présence, c'est comme si l'on parlait d'Ibn Ḫaldūn à un šī'ite ! »

106. Lecture hypothétique d'un nom peut-être altéré tel qu'il figure dans l'édition des *Ma'ālim* ; l'auteur des *Madārik* se contente de l'appeler : le 'āmil de Kairouan. V. *infra:* p. 148.

107. *Madārik*, II-III, f° 286 v°-288 r° ; *Ma'ālim*, III, 190-194 ; v. aussi : Maḫlūf, n° 271, I, 105 ; H. R. Idris, *Deux juristes...*, 187 ; idem, *Contribution à l'histoire religieuse*, *Mélanges Massignon*, II, 338-343.

108. Allusion à l'emploi de : zandāq, altération de zindīq.

Le jeudi 12 Šawwāl 407 H/14 mars 1017, après le 'aṣr, des « orientaux » et des gardes ayant à leur tête le gouverneur de Kairouan, Muḥammad b. Laṣwiya (?)[109], pénétrèrent dans la mosquée d'Abū 'Alī b. Ḫaldūn qui s'y trouvait avec d'autres personnes. Ils tuèrent le juriste Abū Muḥammad al-Ġaryānī et un autre homme qui était de la campagne, croyant qu'il était Abū 'Alī b. Ḫaldūn ; parce qu'il était imberbe, ce dernier ne leur avait pas semblé présider la réunion. Revenus de leur erreur, ils se jetèrent sur Abū 'Alī b. Ḫaldūn qu'ils lardèrent de coups de couteau et évacuèrent en groupe la mosquée. Transporté dans sa maison, le šayḫ expira au cours de la nuit. Al-Dabbāġ (m. 699 H/1300) affirme que, de son temps, le miḥrāb de la mosquée était encore maculé du sang du martyr.

Dès qu'Abū 'Alī b. Ḫaldūn eut rendu le dernier soupir, Kairouan se souleva. Les gens d'al-Manṣūriyya, hommes et esclaves[110], déguerpirent et les Kairouanais se jetèrent sur la cité princière dont ils pillèrent toutes les boutiques. Les grands souks furent incendiés. Tous les biens que les marchands, confiants, avaient laissés dans leurs boutiques, furent livrés au pillage. S'étant rués à la curée de la cité détestée, les Kairouanais en oublièrent la mort d'Abū 'Alī b. Ḫaldūn. Pour leur donner satisfaction, le gouverneur de Kairouan fit amener deux hommes qu'il mit à mort après avoir proclamé qu'ils étaient les meurtriers du šayḫ.

Ce dernier fut enterré la nuit, circonstance à laquelle fait allusion un vers du thrène qu'Abū Isḥāq Ibrāhīm al-Ḥuṣrī composa en son honneur. D'autres poètes tels qu'Ibn al-Warrāq, Ibn Ġarmūn et Ibn Yaḥyā l'ont pleuré. C'est Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān qui dit la prière funèbre[111] et on l'ensevelit dans sa maison. Sa tombe, située à Bāb Salm (Aslam) était célèbre du temps d'al-Dabbāġ. Son épitaphe nous est parvenue et a été publiée[112], sa mosquée subsiste de nos jours et porte son nom.

Il est possible que Muḥriz b. Ḫalaf qui mourut en 413 H/1022-23 à la suite d'une agression nocturne ou d'un empoisonnement[113] ait été, lui aussi, victime de la réaction šī'ite.

109. Sic dans *Ma'ālim*. Ne s'agirait-il pas de Muḥammad b. Wallma qui s'empara plus tard de l'ex-gouverneur de Tripoli, 'Abd Allah b. l-Ḥasan, dp. NUWAYRĪ, II, 139 ? V. *infra:* p. 160. Dans les *Mélanges Massignon*, II, 341, note 1, on a proposé de lire : Tamṣūlat nom d'un affranchi d'al-Mu'izz b. Bādīs dont parle ŠAMMĀḪĪ, 336-337 ; réflexion faite, on a jugé prudent de conserver la leçon des *Ma'ālim*.

110. Par « esclaves » ('abīd), il faut probablement entendre les miliciens, les soldats de la garnison ou de la garde.

111. IBN NĀĞĪ fait remarquer que cette prière n'aurait pas dû être faite puisque le défunt était un martyr (šahīd) ; ce qui est, en effet, conforme au droit musulman.

112. *Inscriptions arabes...*, I, n° 204, p. 333-335.

113. *Manāqib*, 313.

Un santon tunisois, Mu'āwiya b. 'Atīq, qui avait pris une part active à la lutte contre les šī'ites, probablement même les armes à la main, fut tué par ceux-ci en 410 H/1019-1020[114].

Les troubles qui auraient causé la mort de plus de 20 000 šī'ites, à Kairouan et dans les territoires qui en dépendaient[115] semblent avoir quelque peu cessé après le pillage d'al-Manṣūriyya à la suite du meurtre d'Abū 'Alī b. Ḫaldūn. La fin des massacres fut sans doute moins due à un succès plus que douteux de la répression[116] qu'au fait que les šī'ites ne manquèrent pas de se montrer extrêmement prudents, se dissimulant ou s'abritant sous la protection de la troupe.

Relations avec les Fāṭimides. — La diplomatie fāṭimide ne paraît pas avoir réagi. Bien mieux, les derniers jours de l'année, à la fin de Ḏū l-Ḥiğğa 407 H/fin mai 1017, al-Mu'izz reçut d'al-Ḥākim des robes d'honneur et un rescrit lui conférant le titre honorifique de Šaraf al-Dawla (Noblesse de l'Empire). Le calife, passant sous silence les massacres qu'il ne devait pourtant pas ignorer, congratulait son vassal sans lui faire la moindre représentation. Il est vrai qu'al-Ḥākim ne jouissait pas de ses facultés mentales. A l'occasion de la réception de cet acte qui consacrait officiellement sa reconnaissance comme lieutenant du Fāṭimide, al-Mu'izz fit une sortie solennelle avec étendards et tambours[117].

Cependant le feu couvait toujours puisqu'en 409 H/20 mai 1018-8 mai 1019[118] un groupe de deux cents šī'ites à cheval, avec femmes et enfants, partit sans doute de Kairouan, pour Mahdia d'où il comptait s'embarquer pour la Sicile. Le convoi, protégé par une escorte de cavaliers, arriva au bourg de Kāmil[119] où il passa la nuit. Mais les habitants des campements voisins les attaquèrent et les massacrèrent ; les femmes furent tuées après avoir été violées. Mais cet incident peut n'être qu'un acte de pillage car, cette année là l'Ifrīqiya eut à souffrir d'une grande disette et « de nombreux combats »[120] ; il faut sans doute entendre par là des incidents de ce genre avec ou sans signification politique.

114. *Manāqib*, appendice, 191-192, 344 et note 187.

115. *Islibṣār*, trad., 99-100. Ce chiffre est probablement surfait comme tant d'autres.

116. Sur quelques épitaphes kairouanaises, datées de 407-408 H, de victimes sunnites de la répression, v. : *Inscriptions arabes...*, I, nos 201, 203, 204, 207.

117. *Bayān*, I, 269/trad., I, 400 ; *Kāmil*, IX, 106/trad., 418 ; Nuwayrī, II, 136 ; Ibn Ḫallikān, II, 104-105 ; *A'māl*, 455 456 ; *Mu'nis*, 81.

118. *Bayān*, I, 269/trad., I, 400.

119. « Qarya Kāmil » ; Manzil Kāmil, entre Kairouan et Mahdia, v. . Bakrī, 29.

120. « Ḥurūb kaṯīra ».

D'après le compilateur oriental Ibn Taġrībirdī[121], « Ibn Bādīs » aurait adressé des remontrances à al-Ḥākim au sujet de ses actes de folie et ce serait pour lui plaire que le terrible calife aurait marqué ostensiblement de l'intérêt pour le fiqh, allant jusqu'à mettre des recueils de droit dans ses manches. Il aurait même demandé au Zīrīde de lui envoyer deux juristes auxquels il ordonna d'enseigner le droit mālikite dans la mosquée-cathédrale ; mais, un beau jour, il les mit à mort sans autre forme de procès. Il est peu vraisemblable que le jeune al-Mu'izz ait morigéné son suzerain qui, en retour, se serait montré favorable au mālikisme.

Au début de 411 H (donc peu après le 27 avril 1020), Abū l-Qāsim b. al-Yazīd, un envoyé d'al-Ḥākim, remit à al-Mu'izz un sabre serti de gemmes précieuses, une tunique d'honneur tirée de la garde-robe personnelle du calife et telle qu'on n'en avait jamais vue de plus belle. Le Zīrīde le reçut en grand apparat et on lui donna lecture d'un rescrit qui le remplit de joie à cause des expressions honorifiques inouïes dont il était gratifié dans cet acte officiel. Peu après, un autre émissaire, Muḥammad b. 'Abd al-'Azīz b. Abī Kudya, lui remit un second rescrit d'al-Ḥākim, en réponse à ce que lui avait écrit al-Mu'izz au sujet des affaires d'Espagne, de la chute de la dynastie umayyade et de l'élévation d'al-Qāsim b. Ḥammūd. Le calife lui adressait en même temps quinze drapeaux tissés d'or qu'al-Mu'izz fit porter devant lui le dimanche 27 Rabī' II 411 H/20 août 1020[122].

L'émir apprit cette même année la mort du Fāṭimide, fou sanguinaire auquel succéda al-Ẓāhir[123].

En 414 H/26 mars 1023-14 mars 1024[124], Muḥammad b. 'Abd al-'Azīz (b. Abī Kudya)[125] vint, au nom de son maître, conférer à al-Mu'izz des marques d'honneur insignes. On lui lut des rescrits inégalables tant par la forme que par le fond. Al-Ẓāhir conférait un nouveau titre à son vassal qu'il nommait Šaraf al-Dawla wa-'Aḍudu-hā (Noblesse et Soutien de l'Empire). Il lui annonçait la naissance de ses deux fils : Abū l-Ṭāhir et Abū Muḥammad 'Abd Allah et lui offrait trois juments de ses écuries, richement sellées, une tunique choisie parmi les plus précieuses de sa garde-robe, deux pommeaux d'étendards tissés d'or sur hampe d'argent et tels qu'il n'y en avait encore jamais eu en Ifrīqiya et vingt éten-

121. *Nuǧūm*, IV, 178.

122. *Bayān*, I, 269-270/trad., I, 401 ; théoriquement : samedi ; *Mu'nis*, 81.

123. *Bayān*, I, 270/trad., I, 402.

124. *Bayān*, I, 271-272/trad., I, 404-405.

125. Il est presque certain qu'il s'agit de l'émissaire d'al-Ḥākim dont il a été question plus haut, d'où l'addition proposée.

dards dorés et argentés. Šaraf al-Dawla wa-'Aḍudu-hā fit à ces cadeaux le plus brillant accueil. Les rescrits, d'abord lus en sa présence, le furent ensuite dans la Grande Mosquée de Kairouan. Il en fit dresser des copies qui furent expédiées dans toutes les provinces ; ce qui excita « une joie indescriptible ». A croire que les massacres de 407 H n'avaient été qu'un cauchemar imaginaire et que l'Ifrīqiya zīrīde était plus que jamais šī'ite !

La même année, le Zīrīde reçut un nouveau siğill par lequel al-Ẓāhir lui conférait un autre surnom honorifique et lui ordonnait d'employer dans ses lettres la formule : « de la part de l'émir Šaraf al-Dawla wa-'Aḍudu-ha », titre dont il devait aussi être qualifié dans la correspondance à lui adressée. Al-Mu'izz reçut ce message en grande pompe, et donna à l'envoyé du calife des robes d'honneur et une monture. A partir de ce moment-là, on employa ces titres pompeux dans la correspondance officielle[126].

Si la folie d'al-Ḥākim explique, au moins en partie, l'acceptation tacite par le califat du Caire des massacres de 407 H, on est bien obligé de chercher d'autres raisons à l'attitude d'al-Ẓāhir. Voici quelques considérations susceptibles de justifier la sollicitude surprenante d'un suzerain envers un vassal dont le peuple avait manifesté si sauvagement son hostilité à la doctrine fāṭimide.

D'une part, on a vu qu'en se fondant sur le silence des sources sunnites qui, dans le cas contraire, n'eussent pas manqué d'en parler, on peut affirmer que la persécution des šī'ites, du moins sous sa forme sanglante, cessa après 409 H/1018-19. D'autre part, on peut croire Ibn Ḫaldūn[127] qui affirme qu'al-Mu'izz présenta ses excuses aux Faṭimides et rejeta la responsabilité des émeutes sur la populace. Il est indéniable que l'autorité zīrīde réprima le fanatisme sunnite. Ailleurs[128], l'historien assure que le calife fit de sévères remontrances à son vassal à propos des massacres et que son vizir Abū l-Qāsim al-Ğarğarā'ī travailla à ramener le Zīrīde par des menaces et des avertissements auxquels al-Mu'izz répondit par des attaques contre la légitimité des Fāṭimides. Ibn Ḫaldūn ne livre malheureusement pas le nom du calife et, comme le vizirat d'al-Ğarğarā'ī dura de 415 à 436 H/1024-1045, on peut hésiter entre al-Ẓāhir (411-427 H) et al-Mustanṣir (427-487 H). On verra qu'il s'agit très probablement du second.

L'appui accordé par al-Ẓāhir à son lieutenant qu'il comble d'égards et d'honneurs est dicté par l'opportunisme. Le Fāṭimide

126. *Bayān*, I, 271-272/trad., I, 404-405.
127. *'Ibar*, VI, 12-13/*Berbères*, I, 30.
128. *'Ibar*, VI, 159/*Berbères*, II, 20.

considère que l'autorité zīrīde est la seule force susceptible de contenir le fanatisme sunnite impatient de secouer le joug fāṭimido-šī'ite et d'extirper d'Ifrīqiya la doctrine qu'il abhorre. D'ailleurs, il ne faudrait pas soupçonner de tiédeur religieuse al-Ẓāhir qui, en 416 H/1025-26, expulsa du Caire les juristes mālikites et autres (sunnites) et ordonna aux missionnaires de faire apprendre aux gens le *Kitāb Da'ā'im al-Islām* du cadi Abū Ḥanīfa al-Nu'mān et le *Muḫtaṣar* du vizir Ya'qūb b. Killis[129].

Signalons enfin que probablement déjà à cette époque, al-Mu'izz entretient un nā'ib au Caire, sorte de représentant, d'agent d'affaires, voire d'ambassadeur que le ministre fāṭimide convoquera à l'époque de la rupture[130].

Il n'est pas certain que les poèmes célébrant al-Mu'izz comme le promoteur des massacres de 407 H soient contemporains des faits. Ils ne sont pas datés et peuvent très bien avoir été composés lors de la rupture.

D'ailleurs à côté de ceux qui ont célébré joyeusement ces événements, Ibn al-Aṯīr[131] signale que d'autres les pleurèrent tristement. Évidemment, les sources sunnites ont tu ces productions d'inspiration hérétique.

L'auteur du *Bayān*[132] nous a transmis, sans doute d'après Abū l-Ṣalt, ce vers d'al-Qāsim b. Marwān :

« Ils seront partout massacrés comme ils l'ont été à Kairouan ! »

et ces deux autres citations anonymes[133] :

« O Mu'izz al-Dīn, vis dans les honneurs, la joie, l'allégresse et le bonheur !

« Toi, tu as satisfait le Prophète élu et Abū Bakr par ta conduite à l'égard des maudits abjects,

« Et tu as fait de leur mise à mort une sunna observée dans les contrées les plus lointaines par tous les états ! »

129. Maqrīzī, *Ḫiṭaṭ*, II, 169, cité en appendice ds *Itti'āẓ* du même auteur, 284-285. Toutefois, al-Ẓāhir réagit contre certains excès šī'ites, notamment en 414 et en 415 H, v. : *Nuǧūm*, IV, 249-250, 260.

130. V. *infra* : p. 198.

131. *Kāmil*, IX, 123/trad., 448.

132. *Bayān*, I, 274/trad., I, 408-409.

133. *Bayān*, *ibidem* : trois vers « d'un autre » et un vers « d'un autre ». 'Umarī, *ms.* Paris 2327, f° 49 v° : deux vers d'une qaṣīda de 'Atīq b. Muḥammad al-Warrāq sur le massacre des rāfiḍites.

« Le foyer qu'ils entretenaient en Orient est éteint ; par l'impiété, ils n'ont pu être les maîtres ni en Orient ni en Occident ! »

On possède, en outre, un important fragment[134] d'une célèbre qaṣīda sur le massacre des « chiens », « en Muḥarram » par Ibn Zanǧī. Cette œuvre a le mérite d'être certainement contemporaine des troubles de 407 H/juin 1016, puisqu'elle a été prônée par le grammairien Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Ǧa'far al-Qazzāz (m. 412 H/1021-22).

Pour conclure, les massacres de 407 H sont une explosion de fanatisme où l'on discerne l'action conjuguée de vulgaires illuminés et d'éminents docteurs. Non seulement le rôle du jeune al-Mu'izz paraît infime et déformé par la légende née ultérieurement, mais l'autorité zīrīde, à la grande satisfaction du Fāṭimide qui redouble d'égards envers elle, parvient à rétablir le calme. La lutte entre šī'ites et mālikites allait connaître un répit relatif d'une vingtaine d'années jusqu'au moment où se profilera la rupture avec le Caire.

III. *Lutte contre Ḥammād b. Buluggīn*

Expédition de Karāma au Maġrib central[135]. — On se rappelle que l'oncle d'al-Mu'izz b. Bādīs b. al-Manṣūr, Karāma b. al-Manṣūr avait été dépêché à Ašīr le 4 Ḏū l-Ḥiǧǧa 406 H/14 mai 1016 pour y recruter des Ṣanhāǧa qu'il devait ramener à al-Muḥammadiyya (Msila)[136]. Il se trouvait à Ašīr avec des Ṣanhāǧa, Talkāta et autres, qu'il avait enrôlés, quand, Ḥammād le rejoignit à la tête de 1 500 hommes. Karāma se porta à sa rencontre avec 7 000 combattants. Au cours de la bataille, les Talkāta pillèrent le trésor de leur chef et firent demi-tour. Cette défection causa la défaite de Karāma qui regagna Ašīr ayant Ḥammād à ses trousses. Les cadis et les notables de la ville lui conseillèrent d'y rester pour empêcher Ḥammād de s'en emparer et il les écouta.

Ḥammād encercla la place et fit demander à Karāma de venir le voir. Après avoir obtenu des assurances, ce dernier alla trouver son adversaire et accepta de cesser la lutte moyennant 3 000 dīnārs et l'autorisation de rentrer en Ifrīqiya. Ḥammād le fit accompagner

134. Nuwayrī, II, 135 : Abū l-Ḥasan al-Kātib connu sous le nom d'Ibn Zanǧī, 10 vers ; Ṣafadī, *Wāfī :* Ibn Zanǧī al-Ḥasan b. 'Alī al Kātib, 17 vers. V. *infra :* chap. XII.

135. 1° *Kāmil*, IX, 106/trad., 417 ; Nuwayrī, II, 136. 2° *'Ibar*, VI, 172/*Berbères*, II, 45 ; *A'māl*, 455.

136. V. *supra :* p. 130.

par une escorte et Karāma arriva le mercredi 19 Muḥarram 407 H/28 juin 1016[137] auprès d'al-Mu'izz qui l'accueillit généreusement.

A peine entré dans Ašīr, Ḥammād fit massacrer un grand nombre de partisans de Karāma. Mais les Talkāta et les Ṣanhāǧa qui avaient trahi leur maître refusèrent de livrer à Ḥammād les richesses et les animaux ravis à Karāma et se dispersèrent.

Moins d'un mois après le retour de Karāma, le samedi 19 Ṣafar 407 H/28 juil. 1016[138], l'émir nommait Ayyūb b. Yaṭṭūfat gouverneur de toutes les provinces du Maġrib.

Expédition d'al-Mu'izz contre Ḥammād[139]. — Al-Mu'izz se devait d'inaugurer son règne par une campagne contre Ḥammād en train de poursuivre la conquête du Maġrib central. C'est pourquoi, un an après le retour de Karāma, probablement le jeudi 20 Ṣafar 408 H/18 juil. 1017[140], l'émir se rendit avec ses soldats à Raqqāda où il organisa l'expédition et distribua la solde. Il se mit en route le 4 Rabī' I 408 H/31 juil. 1017, laissant l'Ifrīqiya aux mains de son lieutenant général Muḥammad b. Ḥasan.

Après s'être rendu maître de Msila et d'Ašīr, Ḥammād avait investi Baghai[141], mais un certain nombre de tribus composant son armée et des Kutāma se rallièrent à al-Mu'izz[142]. C'est sans doute pourquoi, à l'approche de ce dernier, il leva le siège de cette ville[143].

Le frère de Ḥammād, Ibrāhīm, se présenta à la porte de Baghai et convia Ayyūb b. Yaṭṭūfat, sans doute commandant de la place, à s'entretenir avec lui. Répondant à l'invite, Ayyūb alla trouver Ibrāhīm qui blâma sa conduite, alléguant qu'ils étaient frères[144],

137. Nuwayrī ; théoriquement jeudi.

138. Nuwayrī, II, 136 ; le même jour que la nomination de Muḥammad b. Ḥasan ; v. *supra :* p. 133.

139. 1° Nuwayrī, II, 136-137 ; *Kāmil*, IX, 106-107/trad., 418-419 ; ces deux relations précises mais partielles se complètent. 2° *Berbères*, II, 18 ; *Bayān*, I, 269/trad., I, 400 ; ces deux sources se contentent d'une sèche mention ; 3° Abū l-Fidā', *Ta'rīḫ*, II, 132 ; utilise le *Ǧam' wa-l-Bayān* d'Ibn Šaddād, mais, semble-t-il, en le condensant à l'extrême.

140. Nuwayrī, II, 136 ; le texte porte : jeudi 7 nuits restant que nous proposons de corriger en : 9 nuits restant parce que les tables de concordance donnent : samedi pour les 22 et 29 Ṣafar 408 H et jeudi pour le 20 et que 7 et 9 sont fréquemment mis l'un pour l'autre dans les manuscrits. C'est probablement à la suite d'un lapsus que *Kāmil*, IX, 106, dit : « al-Mu'izz partit contre Ḥammād 8 nuits restant de Ṣafar de l'année 408 ».

141. *Berbères*, II, 18 ; *Kāmil*, IX, 106 : Ḥammād assiégeait Baghai et autres villes.

142. Dp. Nuwayrī, II, 137, qui parle de ces défections immédiatement après le départ d'al-Mu'izz le 4 Rabī' I.

143. *Kāmil*, IX, 106.

144. L'expression est au pluriel dans le texte et non au duel.

et que ce qui s'était passé, était arrivé de par la volonté d'Allah. « Nous sommes sous l'obédience de notre seigneur al-Mu'izz, lui déclara-t-il, et nous voulons conclure la paix par tes soins. Ḥammād te salue et te fait dire : « Envoie moi quelqu'un de confiance pour prendre contact et recevoir de moi et coucher par écrit les engagements propres à calmer tes inquiétudes. » Ayyūb, séduit par ces belles paroles, convoqua son frère Ḥamāma[145] et Ḥabūs b. al-Qāsim b. Ḥamāma et les chargea d'accompagner Ibrāhīm. Yasūrīn, page (ġulām) de Ayyūb qui l'aimait plus qu'un frère, les rejoignit ensuite. Quand ils furent au camp de Ḥammād, Ibrāhīm les installa dans le « pavillon du salut »[146] et alla prévenir son frère Ḥammād. Sur l'ordre de ce dernier, Ḍaknūn b. Abī Ḥalā (?)[147] dépouilla Ḥamāma et Ḥabūs de leurs vêtements, les couvrit de haillons, leur mit de lourdes chaînes et les expédia à la Qal'a. Ḥammād fit venir Yasūrīn auquel il demanda : « Ces deux-là sont mes cousins, mais toi qu'est-ce qui t'a amené ici ? Tu as voulu pouvoir raconter : « Ḥammād m'a dit, j'ai dit à Ḥammād... ». Sur ce, il fit décapiter le malheureux. A ces nouvelles, al-Mu'izz se porta contre Ḥammād et l'attaqua.

Le choc entre les deux armées se produisit le 30 Rabī' I 408 H/26 août 1017[148] et se termina par la complète défaite de Ḥammād. Les guerriers zīrīdes pillèrent et égorgèrent les vaincus. Comme al-Mu'izz avait fait proclamer qu'il serait payé quatre dīnārs par tête coupée, on lui en apporta des montagnes. Ibrāhīm fut capturé et Ḥammād, bien que blessé et abandonné par les siens, put se sauver[149].

Al-Mu'izz confia les provinces du Maġrib à son oncle Karāma b. al-Manṣūr qui y envoya des gouverneurs de son choix[150].

Paix ḥammādo-zīrīde[151]. — Ḥammād qui avait regagné la Qal'a envoya un messager solliciter son pardon et la paix. Al-Mu'izz

145. Dp. NUWAYRĪ, II, 137, où l'on a corrigé Ğamā'a par Ḥamāma.

146. « Fāzat al-salām », tente où le prince recevait les salutations de ses officiers ; comp. *supra :* p. 118 et 132 . « Qubbat al-salām ».

147. NUWAYRĪ, II, 137 ; nous n'avons retrouvé aucune autre mention de ce personnage. Ḥalā peut être une altération de Ğalāla ; V. *supra* : p. 138, note 48.

148. *Kāmil*, IX, 106.

149. Dp. *Kāmil*, IX, 106/trad. (très fautive), 418.

150. NUWAYRĪ, II, 106 ; ds *Kāmil*, IX, 106/trad., 419, la phrase parlant de cette nomination, déplacée, est curieusement insérée dans la relation des pourparlers de paix et ambiguë, vraisemblablement à la suite d'une altération.

151. 1° NUWAYRĪ, II, 137-138 ; *Kāmil*, IX, 106-107/trad., 419. 2° *'Ibar*, VI, 158, 172/*Berbères*, II, 18-19, 45. 3° *Mu'nis*, 81 ; ABŪ L-FIDĀ', *Ta'rīḫ*, II, 132 ; citent *al-Ğam' wa-l Bayān* d'IBN ŠADDĀD.

lui demanda comme gage de sa sincérité l'envoi de son fils al-Qā'id[152]. Ḥammād fit répondre qu'il enverrait son fils al-Qā'id ou se présenterait lui-même quand son frère Ibrāhīm lui aurait notifié, selon les formules employées entre eux, qu'il avait obtenu de l'émir des engagements. Ibrāhīm reçut d'al-Mu'izz les assurances demandées et en informa Ḥammād auquel il dit sa reconnaissance pour les libéralités du Zīrīde[153].

L'accord étant conclu, al-Mu'izz s'en retourna, passant par Sétif et Qaṣr al-Ṭīn, et rentra dans sa capitale al-Manṣūriyya le 30 Ǧumādā I 408 H/24 oct. 1017[154]. Il libéra son oncle Ibrāhīm auquel il donna des robes d'honneur, de l'argent et des montures[155]. Ḥammād, informé, envoya son fils al-Qā'id qui arriva à la cour le 15 Ša'bān 408 H/5 janv. 1018[156]. Al-Mu'izz le combla de cadeaux, d'une valeur égale, dit Ibn Ḫaldūn, à ceux qu'il avait apportés ; il lui donna chaque jour 3 000 dirhams et 25 qafīzs d'orge pour ses montures et celles de sa suite. Al-Qā'id et les siens reçurent cent tuniques d'honneur, trente juments avec des selles brodées d'or et d'innombrables vêtements[157].

Al-Mu'izz fit rédiger un acte (manšūr) nommant al-Qā'id gouverneur de Msila, Tobna, Marsā al-Daǧāǧ, du pays des Zuwāwa, de Maggara, Dakkama, Bellezma, Sūq Ḥamza (Bouira), et lui fit don d'étendards et de tambours[158]. Il ne s'agissait pas d'un partage du Maġrib central entre le père et le fils puisqu'aux termes de l'accord conclu entre al-Mu'izz et Ḥammād, ce dernier était reconnu souverain indépendant de Msila, Tobna, du Zāb, d'Ašīr, Tiaret et de toutes les parties du Maġrib qu'il pourrait conquérir. D'autre part, al-Qā'id, futur successeur de son père, était probablement son héritier présomptif.

Dorénavant, la dynastie zīrīde se trouvait scindée en deux branches : celle des descendants de Bādīs b. al-Manṣūr à Kairouan et celle des successeurs de Ḥammād b. Buluggīn à la Qal'a. Les Zīrīdes proprement dits règneront en Ifrīqiya, abandonnant le Maġrib central aux Ḥammādides, avec comme corollaire

152. C'est ici que l'auteur du *Kāmil* insère la phrase énigmatique qui paraît être une allusion à la nomination de Karāma comme gouverneur du Maġrib ; v. *supra :* note 150.

153. *Kāmil*, Nuwayrī.

154. *Kāmil.*

155. *'Ibar*, VI, 158/*Berbères*, II, 18 ; *Kāmil.*

156. Nuwayrī, *Kāmil.*

157. *Mu'nis*, 81.

158. Nuwayrī, II, 138 ; *'Ibar*, VI, 158, omet Dakkama et Bellezma. Dp. *Kāmil*, il lui concéda à titre d'iqṭā' : Msila, Tobna et autres villes ; Abū l-Fidā', *Ta'rīḫ*, II, 132 : Msila, Tobna, Marsā l-Daǧāǧ, Zawāwa, Maggara, Dakkama et autres villes.

inévitable un changement des objectifs de la politique ifrīqiyenne jusque là tournée presque exclusivement vers l'ouest, berceau des Ṣanhāğa.

Le 4 Ramaḍān 408 H/24 jan. 1018, al-Qā'id se rendit auprès de son père auquel il témoigna de son obéissance. Par la suite, il revint voir al-Mu'izz à maintes reprises[159].

Enfin, Ḥammād et al-Mu'izz consolidèrent la paix conclue par des alliances matrimoniales. C'est ainsi qu'en Raǧab 415 H/8 sept.-7 oct. 1024, le Zīrīde accorda la main de sa très chère sœur, âgée de 17 ans, Umm al-'Ulū, élevée elle aussi par sa tante paternelle Umm Mallāl, à son cousin 'Abd Allah, fils de Ḥammād[160]. Les noces furent célébrées avec l'éclat que l'on sait[161] les 1er et 2 Ša'bān 415 H/8 et 9 oct. 1024.

L'année suivante, en 416 H/4 mars 1025-21 fév. 1026, s'éteignit, sans doute à Kairouan-al-Manṣūriyya, Ayyūb b. Yaṭṭūfat qui avait joué un grand rôle dans la lutte contre Ḥammād. Al-Mu'izz Šaraf al-Dawla wa-'Aḍudu-hā assista aux obsèques avec tambours et étendards[162].

Mort de Ḥammād[163] (*419* H/*1029*). — En Raǧab[164] 419 H/26 juil.-24 août 1029, Ḥammād b. Buluggīn mourut à Tāzmart[165] dans les environs de la Qal'a, frappé de maladie au cours d'une promenade. Il fut inhumé à la Qal'a et son fils, al-Qā'id, lui succéda. Quand al-Mu'izz reçut la nouvelle de la mort de son grand-oncle paternel, il adressa ses condoléances à al-Qā'id[166].

159. Nuwayrī, II, 138.

160. *Bayān*, I, 272-273/trad., I, 406-407, cite al-Raqīq ; *Kāmil*, IX, 106-107/trad., 419 ; *'Ibar*, VI, 158/*Berbères*, II, 19 ; *Šahīrāt*, 45-47.

161. V. *supra:* p. 142.

162. *Bayān*, I, 273/trad., I, 407. *Inscriptions arabes*, II, n° 411 : épitaphe trouvée à Kairouan d'une de ses affranchies nommée Ġāya (m. 435 H/1044).

163. *A'māl*, 456, 461 ; *Berbères*, II, 47 ; *Kāmil*, IX, 147-148/trad., 451, seule source à donner la date erronée de 417 H par suite de la confusion si fréquente entre 7 et 9 ; *Bayān* omet l'année 419 H, sans doute par suite d'une lacune ; Abū l-Fidā', *Ta'rīḫ*, II, 132.

164. *A'māl*, seule source donnant le mois et le lieu ; Abū l-Fidā' dit qu'il mourut au milieu de 419 H ; or, Raǧab est le septième mois de l'année ; v. *infra:* note 166.

165. Probablement l'actuelle Tazmalt à 80 kilomètres sud-ouest de Bougie, à 8 kilomètres avant d'arriver à Beni Mansour ; v. : *A'māl*, 456, note 5.

166. Dp. Nuwayrī seulement qui précise qu'al-Mu'izz reçut la nouvelle de la mort de Ḥammād en Ṣafar 419 H (2e mois de l'année), ce qui est impossible (v. : note 164). Même si Ḥammād était mort en Ṣafar, il eut été étonnant que le Zīrīde n'ait appris la chose que 5 mois plus tard.

IV. *Ḥammādides (430-438 H/1038-1047)*

Portrait d'al-Qā'id b. Ḥammād[167]. — Le fils et successeur de Ḥammād, al-Qā'id, avait l'âme forte et tyrannique. Il n'hésita pas à tuer son propre fils Zīrī, on ne sait malheureusement pas pourquoi. Il nomma son frère Yūsuf gouverneur du Maġrib et son autre frère Wīġlān (?)[168] gouverneur de Ḥamza (Bouira).

Guerre entre al-Qā'id et les Zanāta de Fès[169]. — En 430 H/30 oct. 1038-22 sept. 1039, Ḥamāma, l'émir maġrāwien qui régnait à Fès où il avait succédé à son père al-Mu'izz b. Zīrī b. 'Aṭiyya attaqua al-Qā'id qui se porta à sa rencontre. Il fit passer secrètement de fortes sommes aux troupes zanātiennes. Ḥamāma[170] s'en étant aperçu, craignit leur défection et rentra à Fès après avoir sollicité la paix et fait sa soumission au Ḥammādide.

Guerre entre al-Qā'id et al-Mu'izz[171]. — Le Ḥammādide ayant rompu la paix, le Zīrīde rassembla ses troupes, enrôla des recrues et se mit en campagne en 432 H/11 sept. 1040-30 août 1041. Il assiégea la Qal'a des Banū Ḥammād pendant deux ans.

En 434 H/21 août 1042-9 août 1043, al-Qā'id fut enfin contraint de faire la paix avec son cousin et le Zīrīde rentra en Ifrīqiya[172].

L'historiographe d'al-Mu'izz, Ibn Šaraf[173], nous apprend qu'en 438 H/8 juil. 1046-27 juin 1047, le pieux juriste Abū l-Qāsim b. Abī Mālik qui habitait du côté de la Qal'a des Banū Ḥammād vint trouver al-Mu'izz b. Bādīs à Kairouan en qualité d'ambassadeur d'al-Qā'id b. Ḥammād. Son éloquence et son habileté firent merveille et ravirent le sultan. Tout au cours de cette mission, cet envoyé scrupuleux ne vécut que de ses propres deniers.

167. *A'māl*, 461 ; *'Ibar*, VI, 172/*Berbères*, II, 46 ; Ibn Ḥazm, *Naqṭ*, 237.

168. *'Ibar:* Rī'lān ; *Berbères:* Ouīghlan. Probablement l'oncle d'al-Qā'id cité par Nuwayrī, II, 142 : Na'lān ou Naġlān.

169. *'Ibar*, VI, 172/*Berbères*, II, 46 ; *Berbères*, III, 252 ; *Histoire du Maroc*, I, 190.

170. Sur le règne de ce prince zanātien (416-433 H), v. *Mafāḫir*, 42 ; *Bayān*, I, 254/trad., I, 375.

171. *'Ibar*, VI, 158, 172/*Berbères*, II, 19, 46 ; *Bayān*, I, 275/trad., I, 411 ; *Kāmil*, IX, 205, X, 18-19/trad., 454, 471 ; Nuwayrī, II, 139 ; Kutubī, *'Uyūn al-tawārīḫ*, trad. Fagnan *Extraits inédits...*, 257-258.

172. Dp. Ibn Ḫaldūn, *'Ibar*, VI, 172/*Berbères*, II, 46, al-Mu'izz ayant conclu la paix avec al-Qā'id serait allé assiéger Ašīr avant de rentrer, mais le texte n'est pas clair.

173. *Madārik*, II-III, f° 353 v°, cite le *Ta'rīḫ* d'Ibn Šaraf.

V. *Al-Mu'izz et les Zanāta*

Agitation des Zanāta[174]. — Après la conclusion de la paix avec Ḥammād, al-Mu'izz dut agir contre certaines tribus berbères, surtout les Zanāta, dont la pression se faisait de plus en plus menaçante dans le sud-est du pays.

Le chef zanātien Ḥalīfa b. Warrū qui avait fait sa soumission à Bādīs s'était révolté contre son successeur et, jusqu'en 413 H/ 6 août 1022-25 mars 1023, il permit à son frère Ḥammād b. Warrū de faire des incursions dans les territoires de Gabès et de Tripoli. C'est ainsi qu'en 411 H/27 avr. 1020-16 avr. 1021, les Zanāta firent un coup de main pour s'emparer des bêtes de somme (dawābb) d'al-Mu'izz. Le gouverneur de Gabès les mit en déroute.

La nécessité de contenir les Zanāta n'est peut-être pas étrangère à la destitution du vizir d'al-Mu'izz.

Exécution du vizir Muḥammad b. al-Ḥasan[175]. — Depuis l'avènement du prince, Abū 'Abd Allah Muḥammad b. al-Ḥasan, ministre d'al-Mu'izz et inspecteur de son armée gouvernait en fait l'Ifrīqiya. Il levait les impôts à son profit et préleva même sur le trésor de l'argent qu'il ne rendit pas. Son ambition ne connut bientôt plus de bornes. Il avait d'innombrables partisans et le gouverneur de Tripoli, son frère 'Abd Allah, protégeait les Zanāta révoltés contre l'autorité zīrīde. Tandis que les ressources de l'état s'amenuisaient, la fortune du vizir omnipotent croissait et ses nombreuses demeures étaient dignes des rois. L'émir ne pouvait écrire ni députer à aucun prince sans que son vizir écrivît aussi de son propre chef. Muḥammad b. al-Ḥasan fit des cadeaux aux grands d'Égypte si bien qu'il reçut un siğill de la cour fāṭimide. Il est vraisemblable que ce vizir avait la confiance du Fāṭimide dont il servait la politique laquelle, nous le verrons, s'appuyait aussi sur les Zanāta.

Al-Mu'izz, âgé alors d'une quinzaine d'années, décida de secouer cette lourde tutelle. Il chargea l'un de ses intimes de suggérer au vizir de se retirer avec tous ses biens, meubles et immeubles ; mais l'autre ne voulut rien entendre et persévéra. L'intrigue et la calomnie durent agir aussi. D'après un récit qui relève plus de la

174. *Kāmil*, IX, 134/trad., 448 et aussi IX, 107/trad., 419 où il semble être fait allusion aux Zanāta ; *'Ibar*, VII, 42/*Berbères*, III, 265 ; *Mu'nis*, 82.

175. NUWAYRĪ, II, 138 ; *Kāmil*, IX, 136/trad., 448-449 ;*'Ibar*, VII, 42-43/*Berbères*, III, 265-266.

fiction littéraire que de l'histoire, deux mois avant sa mort, le vizir aurait raconté que le fameux 'Abd Allah b. Muḥammad al-Kātib, lui était apparu en rêve et lui avait annoncé sa fin prochaine en prose rimée et en vers.

Al-Mu'izz b. Bādīs le fit exécuter le 7 Rabī' II 413 H/11 juil. 1022 et édicta la confiscation de ses biens, de ses richesses et de tous ses gens. Il ceignit (Abū) l-Qāsim b. Muḥammad b. Abī l-'Arab de son propre sabre, le fit sortir avec tambours et étendards et lui confia l'administration de toute l'Ifrīqiya[176]. La frise épigraphique de la célèbre maqṣūra de la Grande Mosquée de Kairouan l'appelle Zimām al-Dawla (Rêne de l'Empire) Abū l-Qāsim b. Abī 'Abbūd al-Kātib ; il s'agit certainement de l'ex-vizir de Bādīs[177].

Ce personnage n'exerça pas longtemps ses fonctions puisque le mardi 25 Ǧumādā I 414 H/15 août 1023[178], Šaraf al-Dawla (al-Mu'izz) confia à Abū l-Bahār b. Ḫalūf, l'un des artisans de la répression en 407 H[179], la perception des impôts, la nomination des gouverneurs, l'inspection des troupes et toutes les finances (ašġāl), Alors, dit-on, tout marcha parfaitement, les provinces éloignées et les frontières furent contenues et l'émir trouva en lui une fermeté, une capacité, une décision et une sagacité qu'il n'avait rencontrées chez aucun de ses précédents ministres ni chez nul autre[180].

Révolte du gouverneur de Tripoli[181]. — Quand le gouverneur de Tripoli, 'Abd Allah b. al-Ḥasan, apprit l'exécution de son frère, il crut habile de se venger en s'alliant aux Zanāta et leur livra la ville. Tous les Ṣanhāǧa et la garnison qui s'y trouvaient furent passés au fil de l'épée. Ḫalīfa b. Warrū s'installa dans le palais de 'Abd Allah b. al-Ḥasan qu'il expulsa après avoir confisqué ses biens et s'être emparé de son harem. A cette nouvelle, al-Mu'izz fit jeter en prison tous les parents de son ex-ministre, les Banū Muḥammad. Par la suite, Muḥammad b. Walīma[182] parvint à s'emparer de 'Abd Allah b. al-Ḥasan. Il l'expédia à al-Mu'izz qui le mit aux fers. Les veuves et les orphelins des Ṣanhāǧa massacrés à Tripoli

176. Nuwayrī.

177. V. : H. R. Idris, *Essai de datation...*, *Arabica* 1956, 214-215, et *supra:* p. 85.

178. *Bayān*, I, 272/trad., I, 406 ; théoriquement jeudi.

179. V. *supra:* p. 145.

180. Sur un personnage que nous présumons avoir été ministre d'al-Mu'izz en 437 H/1045-1046, v. H. R. Idris, *Essai de datation...*, *Arabica* 1956, 214-215.

181. *Kāmil*, IX, 136/trad., 449 ; Nuwayrī, II, 139 ; *'Ibar*, VII, 43/*Berbères*, III, 266.

182. Peut-être l'énigmatique Muḥammad b. Laṣwiya (?), gouverneur de Kairouan en 407 H ; v. *supra:* p. 147 et 148.

lui ayant demandé de venger leurs morts, l'émir fit tuer tous les Banū Muḥammad qu'il tenait à sa discrétion.

Préparatifs contre les Zanāta[183]. — L'émir zanātien avait écrit à al-Mu'izz b. Bādīs pour lui annoncer qu'il le reconnaissait pour maître et reçut de ce dernier la ville de Nefta dans la province du Qasṭīliya.

En 414 H/26 mars 1023-14 mars 1024, le bruit se confirma, de toutes parts, en Ifrīqiya, que Ḫalīfa b. Warrū et ses partisans avaient lancé de nombreux navires et qu'ils étaient partis de Tripoli à la recherche d'al-Fatūḥ b. al-Qā'id.

L'émir se mit en route, passa à Sousse puis, le jeudi 4 Muḥarram 414 H/29 mars 1023[184] à Mahdia. Il y proclama la levée des matelots et écrivit pour rappeler toutes les troupes qui ne l'avaient pas encore rejoint, dans l'intention de gagner Tripoli via Sfax et Gabès. Il ordonna de mettre en état les navires[185] et l'arsenal maritime.

On se mit à fabriquer des engins de guerre qui furent prêts en un temps record. Cependant l'émir estima devoir se rendre à al-Manṣūriyya pour permettre aux hommes de préparer les équipements et tout le nécessaire. Il arriva dans sa capitale le 24 Muḥarram 414 H/18 avr. 1023. Cette décision, explicable malgré la célérité mise à les effectuer par un certain délai nécessaire au parachèvement des préparatifs peut lui avoir été dictée par d'autres motifs urgents d'ordre familial, politique et même économique. Il lui fallait peut-être se rendre au chevet de sa chère tante paternelle et tutrice Umm Mallāl qui mourut après une assez longue maladie le dernier jour de Raǧab 414 H/18 oct. 1023[186]. Deux mois plus tôt, le 25 Ǧumādā I 414 H/15 août 1023, il avait enfin trouvé un parfait ministre en la personne de l'énergique Abū l-Bahār b. Ḫalūf. Enfin, l'année précédente (413 H/6 avr. 1022-25 mars 1023) l'Ifrīqiya avait connu la disette[187]. Il n'est donc pas surprenant que le Zīrīde n'ait pas donné suite à son projet d'attaquer Tripoli.

Si le dīnār du Musée du Bardo[188], frappé à Tripoli en 415 H/

183. *Bayān*, I, 270/trad., I, 403.

184. *Bayān;* théoriquement vendredi.

185. Dans le texte : « qaṭā'i' », pl. de « qaṭī'a », que FAGNAN a traduit par « troupes». Le contexte paraît autoriser notre lecture : « qiṭa' », pl. de « qiṭ'a », (unité navale), car il s'agissait de préparer une expédition maritime.

186. *Bayān*, I, 272/trad., I, 405-406.

187. *Kāmil*, IX, 136/trad., 450.

188. FARRUGIA DE CANDIA, *Revue tunisienne* 1936, 338-340 ; 1948, 105.

1024-1025, au nom d'al-Ḥākim, l'a bien été à Tripoli de Berbérie et non à Tripoli de Syrie[189], on peut affirmer que Ḫalīfa b. Warrū a battu monnaie fāṭimide à cette époque. On sait qu'al-Ḥākim avait disparu mystérieusement en 411 H. Le numismate qui a publié cette pièce en a conclu que les Zanāta de Tripoli ne reconnaissaient pas la suzeraineté du calife régnant al-Ẓāhir et considéraient al-Ḥākim comme leur dernier imām. Le fait est étrange mais non impossible.

Agitation des Zanāta[190]. — En 415 H/15 mars 1024-3 mars 1025, de nombreux rebelles Zanāta s'insurgent, coupent les communications et ravagent le Qasṭīliya et le Nafzāwa. On ne nous dit pas si Ḫalīfa b. Warrū a joué un rôle dans cette affaire qui paraît avoir été grave. Les Zanāta dont le nombre et la puissance allaient croissant, faisaient beaucoup de butin. Al-Mu'izz envoya une colonne légère lui donnant l'ordre d'avancer à marches forcées. Elle surprit l'ennemi et le massacra. Les soldats suspendirent à l'encolure de leurs chevaux plus de cinq cents têtes qu'ils portèrent au Zīrīde ; leur entrée dans la capitale fut un spectacle mémorable.

Paix avec les Zanāta[191]. — En 417 H/22 fév. 1026-10 fév. 1027, Ḫalīfa b. Warrū obtint du calife al-Ẓāhir sa confirmation dans le gouvernement dont il s'était emparé. Il s'engagea en échange à y maintenir la souveraineté fāṭimide, à pourvoir à la sécurité des routes et à fournir des escortes aux caravanes. Cet accord devait déplaire à al-Mu'izz, mais la même année, Ḫalīfa b. Warrū, soucieux d'accroître ses sûretés, lui dépêcha son frère Ḥammād qui lui remit un riche cadeau. Le Zīrīde marqua sa satisfaction en accordant à Ḫalīfa b. Warrū un cadeau non moins magnifique[192].

D'ailleurs, la même année, avant ou après cet accord, on ne sait, Zanāta et Kutāma envoyèrent des députés à al-Mu'izz lui offrir leur soumission, promettant de veiller à la sécurité des communications et prenant tous les engagements nécessaires. L'émir ayant accepté, les šayḫs zanātiens et kutāmiens vinrent le trouver. Il les reçut avec distinction, les hébergea généreusement et leur distribua

189. Dès 411 H, le nord de la Syrie est conquis par les Druses. Le numismate affirme qu'il s'agit bien de Tripoli d'Ifrīqiya en se fondant sur le fait que les pièces de Tripoli de Syrie sont d'une meilleure facture.

190. *Kāmil*, IX, 141/trad., 450.

191. *Kāmil*, IX, 147/trad., 451 ; *'Ibar*, VII, 43/*Berbères*, III, 266.

192. On relèvera cette phrase d'Ibn Ḫaldūn qui termine le passage (*Berbères*, III, 266) : « Ici finit le récit d'Ibn al-Raqīq sur la famille des Ḫazrūn, ce qui suit est fourni par Ibn Ḥammād et d'autres historiens. »

de grosses sommes d'argent[193]. Cette paix fut de courte durée puisque dès 420 H/20 janv. 1029-8 janv. 1030, les Zanāta, à nouveau révoltés, se dirigent vers Kairouan. A la tête de ses troupes, al-Mu'izz se porta à leur rencontre et, après un violent combat, les défit à Ğamūnis al-Ṣābūn au sud de Kairouan, dans le Gamouda. L'ennemi subit de lourdes pertes et les survivants s'enfuirent vers l'ouest tandis qu'al-Mu'izz rentrait en vainqueur, chargé de butin[194].

Entre temps, en 423 H/19 déc. 1031-16 déc. 1032, une discorde ayant éclaté entre les habitants de Tunis, al-Mu'izz alla y rétablir la concorde puis se retira[195].

La même année, de nombreux šī'ites d'Ifrīqiya attaquent les cantons de Nefta et s'emparent d'une ville où ils s'installent. Al-Mu'izz envoya une armée qui les massacra tous[196].

Les Banū Ḫazrūn continuaient à battre monnaie puisqu'on possède un dīnār frappé à Tripoli (du Maġrib) en 425 H/1033-1034 et un quart de dīnār du même type[197]. Mais les légendes : « Abū Bakr, 'Umar, 'Uṯmān et 'Alī », « il n'est pas d'autre divinité qu'Allah, Muḥammad apôtre d'Allah » sont nettement anti-fāṭimides. L'émir zanātien Ḫalīfa b. Warrū, en se rebellant contre al-Mu'izz, vassal d'al-Ẓāhir aurait donc, en même temps, cessé de reconnaître le calife. Cette rupture des Banū Ḫazrūn avec le Caire a-t-elle été pour quelque chose dans la répudiation par al-Mu'izz de la suzeraineté fāṭimide ? La chose a beau être fort douteuse, cette question devait être posée.

Les Zanāta reprirent l'offensive en 427 H/5 nov. 1035-24 oct. 1036. Leurs troupes, considérables, comprenant de la cavalerie et de l'infanterie, s'avancèrent contre al-Manṣūriyya. L'armée zīride les attaqua à al-Ğafna[198], au sud-ouest de Kairouan. Après une lutte ardente, les Zanāta eurent le dessus et contraignirent l'adversaire à abandonner le champ de bataille. Les Ṣanhāğa se retirèrent entre Kairouan et al-Manṣūriyya et se tinrent sur la défensive. Le lendemain, ils reprenaient l'offensive réussissant, cette fois, à battre l'ennemi, non sans difficultés, semble-t-il[199]. Cette bataille

193. Dp. *Kāmil* seulement.

194. *Bayān*, I, 274, 275/trad., I, 409, 410, 411 ; *Kāmil*, IX, 157, 187, 189, 191/trad., 452, 453 ; NUWAYRĪ, II, 139 ; *Berbères*, II, 20.

195. *Kāmil*, IX, 178/trad., 452.

196. *Kāmil*, IX, 178/trad., 452.

197. FARRUGIA DE CANDIA, *Revue Tunisienne* 1936, 338-339 ; 1937, 93-94, 1948, 105-106.

198. Henchir al-Jefna, Bir al-Jefna de la carte.

199. *Kāmil* parle de victoire tandis que *Bayān* (texte peut-être tronqué) dit que les uns et les autres, Ṣanhāğa et Zanāta, tinrent ferme.

fut assez importante pour que son souvenir se soit perpétué sous le nom de bataille de la Ğafna.

L'année suivante (428 H/25 oct. 1036-13 oct. 1037), le Zīrīde attaque les Zanāta, les bat, les massacre et saccage leurs demeures et leurs quṣūr. En 429 H/14 oct. 1037-2 oct. 1038, l'armée zīrīde partit de Kairouan pour le Zāb. Elle conquit la ville de Būras[200] (?) et fit un grand massacre de Berbères. Al-Mu'izz conquit également la Qal'a Karūm[201] (?) dans le pays des Zanāta.

Affaire de Tripoli[202] — On perd toute trace de Ḫalīfa b. Warrū après 417 H/22 fév. 1026-10 fév. 1027. Ibn Ḫaldūn nous apprend que lorsque les mercenaires turcs eurent expulsé d'Égypte leurs rivaux maġribins, en majorité des Kutāma, les fils de Ḫazrūn, al-Muntaṣir et Sa'īd, s'établirent dans les environs de Tripoli. Un beau jour, probablement après la mort de Ḫalīfa b. Warrū, mais on ne sait quand ni comment, Sa'īd b. Ḫazrūn devint chef de Tripoli où il régna jusqu'à sa mort (429 H/14 oct. 1037-2 oct. 1038). D'après al-Tiğğānī, il fut tué par les Zuġba[203]. Ibn Ḫaldūn lui emprunte ce renseignement et fait remarquer à juste titre que les Hilāliens dont les Zuġba font partie n'entrèrent en Ifrīqiya qu'en 440 H/1048-1049 (en réalité : 442 H au plus tôt), et l'historien de supposer qu'une fraction de cette tribu se trouvait dans la région de Tripoli antérieurement à 429 H/1037-1038.

On a vu que des Hilāliens, les Qurra avaient accompagné Yaḥyā b. 'Alī b. Ḥamdūn en 392 H/1001-1002 à Tripoli, mais étaient ensuite rentrés à Barqa. Parmi eux se trouvait-il des Zuġba qui seraient restés dans le pays ? Al-Tiğğānī peut aussi avoir commis un anachronisme puisqu'à l'invasion hilālienne la province de Tripoli et la ville de Gabès échurent aux Zuġba. Ailleurs[204], Ibn Ḫaldūn affirme que les Zuġba, nombreux et puissants lors de leur entrée en Ifrīqiya, se rendirent maîtres des environs de Tripoli et de Gabès et qu'ils tuèrent Sa'īd b. Ḫazrūn, prince maġrāwien de Tripoli.

Quoi qu'il en soit, après le meurtre de Sa'īd b. Ḫazrūn, c'est le juriste Abū l-Ḥasan 'Alī b. Muḥammad b. al-Munammar[205] qui administra la cité pendant très peu de temps.

200. *Kāmil*, NUWAYRĪ (variante : Qūras).

201. *Kāmil*, NUWAYRI (variantes : Kardūm, Kardūn).

202. *'Ibar*, VII, 43/*Berbères*, III, 266-268, cite IBN AL-RAQĪQ, IBN ḤAMMĀD et AL-TIĞĀNĪ ; TIĞĀNĪ, 191-192.

203. TIĞĀNĪ ; lecture confirmée par la remarque d'IBN ḪALDŪN, sinon on aurait pu penser à Warġama, tribu du Djebel Nefousa.

204. *'Ibar*, VI, 40/*Berbères*, I, 86, chapitre sur les Zuġba.

205. Sur ce juriste, v. : H. R. IDRIS, *Deux juristes...*, *A. I. E. O.* 1954, 153-155.

Un petit-fils de Warrū, Ḫazrūn b. Ḫalīfa b. Warrū, quitta Gīṭūn Zanāta pour venir prendre le gouvernement de Tripoli. Le juriste Ibn al-Munammar lui ouvrit la ville et lui prêta serment de fidélité. Ḫazrūn b. Ḫalīfa se maintint à Tripoli quelques mois jusqu'en Rabī' I 430 H/déc. 1038 quand il se sauva, en cachette, pour échapper à son parent, al-Muntaṣir b. Ḫazrūn qui, à la tête d'une armée zanātienne, venait recueillir la succession de son frère Sa'īd b. Ḫazrūn.

Al-Muntaṣir b. Ḫazrūn prit possession de Tripoli et se vengea d'Ibn al-Munammar, l'exila, confisqua tous ses biens et persécuta un grand nombre de ses parents. Le malheureux juriste alla se fixer à Ġanīma, localité du territoire des Maslāta, où il mourut deux ans plus tard.

Ibn Ḫaldūn[206] dit qu'aux environs de 430 H/1038-1039, al-Mu'izz lança trois expéditions contre les Zanāta.

Au cours de la première, les Zanāta de la province de Tripoli se portèrent à la rencontre du Zīrīde qui venait les attaquer, mirent en déroute les Ṣanhāǧa, tuèrent 'Abd Allah b. Ḥammād et firent prisonnière son épouse Umm al-'Ulū, fille de Bādīs. La sœur d'al-Mu'izz avait donc pris part à l'expédition. La présence de 'Abd Allah b. Ḥammād qui commandait peut-être l'armée s'expliquerait par l'excellence des rapports zīrīdo-ḥammādides depuis la paix de 408 H/1017-1018. Les Zanāta renvoyèrent ensuite la princesse à son frère.

Ils repoussèrent ensuite une seconde attaque ṣanhāǧienne mais, défaits par une troisième, ils se soumirent et conclurent un traité de paix avec l'émir.

On remarquera l'absence de chronologie et le vague de ces indications.

Affaire de Djerba[207]. — Les rebelles Zanāta s'en prirent aussi à Djerba. En 431 H/23 sept. 1039-10 sept. 1040, des troupes héré-

206. *'Ibar*, VII, 43/*Berbères*, III, 266 ; le texte dit : « fī a'wām ṯalāṯīna wa-arba 'i-mi'ā », trad. De Slane : « entre les années 430 et 440. » l'auteur fait ensuite un retour en arrière (de la défaite de Ḫazrūn b. Sa'īd par Ḫallīfa b. Warrū à la mort de Sa'īd b. Ḫazrūn en 429-H). Comp. : *Mu'nis*, 82 : sous le règne d'al-Mu'izz, le mordant (šawka) des Zanāta s'accrut du côté de Tripoli ; il y soutint des guerres contre eux et leur infligea des défaites (fatkāt). La *Chronique d'Abou Zakaria*, trad., 315-317, parle d'une « déroute des châteaux » (« hazīmat al-abrāǧ » ds. le *ms.* 509 de la Bibl. Universitaire d'Alger), bataille entre Zanāta ḫāriǧites wahbites et Ṣanhāǧa qui se déroula dans les parages de Tripoli du vivant d'Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Bakr (m. 440 H/1048-9) Le traducteur a eu tort de dire en note que cette affaire eut probablement lieu du temps de Buluggīn.

207. Tiǧānī, 90, reproduit par *Ḥulal*, I, 170 ; Šammāḫī, 372-373, 400 ; Abū l-Rabī'

tiques[208] dont le chef est appelé simplement al-Nukkārī (le nukkārite) partirent du sud tunisien (Tripolitaine, Djebel Nefousa) à la conquête de Djerba. La sécheresse qui avait sévi l'année précédente dans cette région, fut peut-être l'une des causes déterminantes de cette attaque. Al-Nukkārī soumit l'île, massacra à sa guise les habitants et réduisit les enfants en esclavage. Il captura leur chef (muqaddam) Ibn Kaldīn, le tua et le fit mettre en croix. Mais la flotte d'al-Mu'izz réussit à récupérer l'île[209].

Affaire de Darǧīn[210]. — D'après l'hagiographe abāḍite al-Šammāḫī, la forteresse (qal'a) de Darǧīn, à l'extrémité ouest du Qasṭīliya, fut enlevée après un long siège par les Ṣanhāǧa qui massacrèrent 1 500 ḫāriǧites dont de nombreux šayḫs. Le général zīrīde s'appelait Qiṭār[211] (?).

Ibn 'Iḏārī[212] dit qu'en 433 H/31 août 1041-20 août 1042, l'émir Nizār b. al-Mu'izz rentra dans la capitale à la suite d'une expédition victorieuse contre les Zanāta. Le poète Ibn Šaraf lui récita un poème à cette occasion. Le jeune prince était né en 417 H/22 fév.

notes communiquées par M. H. H. Abdul Wahab qui les a relevées sur un manuscrit de cet auteur. 2° *Bayān*, I, 275/trad., I, 411 ; NUWAYRĪ, II, 139 ; *Mu'nis*, 82.

208. *Bayān*, éd. DOZY et trad. FAGNAN : troupes de Mālaqa (Malaga) ; éd. G. S. COLIN et E. LÉVI-PROVENÇAL . « troupes de Māliṭa » (Malte ou Mileto ?). Nous proposons : « māriqa », ce qui donne : en 431 H des troupes *hérétiques* entrèrent dans l'île de Djerba, la conquirent et tuèrent de nombreux habitants, version qui concorde assez bien avec celle de TIČĀNĪ. Le texte de NUWAYRĪ paraît altéré : son qā'id (sic) (le général d'al-Mu'izz) pénétra dans l'île de Djerba, la conquit, tua ses habitants, captura leur muqaddam Ibn Kalda (sic) et le mit en croix parce qu'ils coupaient les routes et avaient de mauvaises croyances.

209. On a suivi la relation de TIČĀNĪ. ABŪ L-RABĪ' cite parmi les nombreux šayḫs ḫāriǧites tués à Djerba par les Ṣanhāǧa : Abū 'Amr al-Namīlī al-Zawāġī, Abū Muḥammad Makūs. ŠAMMĀḪĪ, 372-373, cite : Abū 'Amr al-Namīlī, l'un des pôles (quṭb) de l'île tué par les Banū Watrātan de Zawīla, Abū Ṣāliḥ, Abū Mūsā, Abū Muḥammad Kamūs (sic) (Makūs précité ?) et Abū Bakr.

210. ŠAMMĀḪĪ, 466-467.

211. Traduction de ŠAMMĀḪĪ, 466-467 : « Abū Nūḥ a mentionné qu'Abū Ya'qūb (Yūsuf b. Nafāṭ al-Qanṭarārī al-Nafūsī) mourut en martyr avec les šayḫs qui périrent à Darǧīn tels que Muḥammad b. Sadrīn et 'Abd Allah. b. Umm Abān et autres šayḫs vertueux, voici comment : Al-Mu'izz b. Bādīs envoya contre eux une armée commandée par Qiṭār qui les assiégea. On lui dit . « Il se trouve parmi eux deux hommes dont le salut conditionne le tien, il s'agit de deux nafūsiens, Abū Ya'qūb et ('Abd Allah) b. Umm Abān. » Il leur accorda l'amān à condition qu'ils sortent (de la ville). On fit descendre 'Abd Allah dans un grand seau en cuir (dalw) (par dessus la muraille) mais il n'avait pas encore touché terre qu'on lui arracha ses vêtements ne lui laissant qu'un caleçon. « Remontez-moi, ordonna-t-il ! » ce qui fut fait et il fut tué avec les 1.500 massacrés ce jour-là. »

212. *Bayān*, I, 276/trad., I, 411-412.

1026-10 fév. 1027[213]. Si, comme nous le supposons, l'auteur du *Bayān* traite là de l'affaire de Darğīn, l'énigmatique Qiṭār d'al-Šammāḫī ne serait autre que Nizār fils d'al-Mu'izz.

On remarquera que nos sources abāḍites, loin de parler de la soumission des ḫāriğites prédisent, au contraire, le très prochain châtiment du Zīrīde par l'émir hilālien Mu'nis b. Yaḥyā al-Mirdāsī al-Ṣinnabarī qui détruira sa royauté et le chassera de Kairouan à Mahdia[214]. On entrevoit que pour les Zanāta ḫāriğites, durement matés, voire provisoirement soumis, les Hilāliens feront figure de vengeurs. A l'heure de Ḥaydarān, les Ṣanhāğa seront bien naïfs de compter sur l'ennemi héréditaire !

Expédition contre les Lawāta[215]. — Al-Mu'izz remporta aussi un succès important sur les Lawāta puisque le *Bayān* nous apprend qu'en 437 H/19 juil. 1045-7 juil. 1046, il envoya des messagers annoncer à Kairouan qu'il avait défait les Lawāta, leur avait tué beaucoup de monde et enlevé un riche butin. A cette occasion on battit du tambour et Ibn Šaraf composa un poème célébrant cette victoire.

VI. *Al-Mu'izz et la Méditerranée*

Avec al-Mu'izz, premier zīrīde vraiment ifrīqiyen, et la fin des tentatives d'expansion au Maġrib, l'importance des affaires méditerranéennes va croissant. Jusqu'à la conquête de la Sicile, par les Normands, la navigation zīrīde se heurte surtout à Pise et à Gênes. C'est ainsi qu'en 1020 (411 H) une flotte partie de Mahdia ravagea l'Italie centrale mais, au retour, Pisans et Génois réussirent à lui ravir son butin[216].

On sait que l'empereur de Byzance, Basile II, organisa une expédition couronnée de succès en Calabre ; cette armée devait être renforcée et débarquer en Sicile gouvernée alors par al-Akḥal, mais la mort de Basile en décembre 1025 empêcha la réalisation de ce projet[217].

213. *Bayān*, I, 273/trad., I, 407.

214. Šammāḫī, 372-373, où l'on corrigera Yūnus en Mu'nis ; ds Abū l-Rabī', ce personnage est appelé : Mūsā b. Yaḥyā al-Ṭanbarī, leçon très fautive.

215. *Bayān*, I, 276/trad., I, 412. Sur les Lawāta, v. . *Berbères*, I, 231-236 ; *E. I.*, III, 19 (Colin).

216. De Mas Latrie, *Intr.*, 8.

217. *Storia*, II, 423-424 ; A. R. Lewis, *Naval power*, 194.

D'après Ibn al-Aṯīr[218], al-Mu'izz b. Bādīs, averti de cette menace, équipa en 416 H/4 mars 1025-21 fév. 1026, une flotte de quatre cents bâtiments (qiṭ'a) sur lesquels il embarqua un grand nombre de levées et de volontaires pour la guerre sainte. Cette flotte considérable appareilla en janvier (1026)[219], mais elle fut détruite par une violente tempête au large de Pantellaria ; un très petit nombre d'hommes en réchappèrent. Amari n'a pas suspecté ce témoignage. Il suppose qu'al-Akḥal aurait fait appel à al-Mu'izz. L'ambition du prince et le zèle des Ifrīqiyens pour le ǧihād auraient fait le reste. Néanmoins, il est curieux qu'aucune autre source ne confirme l'assertion d'Ibn al-Aṯīr et cette catastrophe rappelle trop celle qui se serait produite dans des conditions identiques beaucoup plus tard[220], à moins que cette dernière soit la même que celle qui nous occupe, pour ne pas éveiller le doute.

Probablement enhardis par leurs succès en Sardaigne, les Pisans attaquèrent Bône en 1034 (426 H) et s'en emparèrent momentanément. Une inscription sans date de la cathédrale de Pise commémore cet exploit auquel des vaisseaux provençaux auraient participé[221].

Une fatwā d'Abū 'Imrān al-Fāsī (m. 430 H/1038) fait état d'un navire chargé à Alexandrie qui se joint à des bâtiments de Mahdia faisant probablement route vers cette dernière ville ; au large de la montagne de Barqa, le convoi est attaqué, pris par des corsaires chrétiens (rūm) et ensuite délivré par des bateaux siciliens qui l'amènent dans leur île[222].

Ibn 'Iḏārī atteste qu'en 426 H/16 nov. 1034-4 nov. 1035, al-Mu'izz reçut de l'empereur de Byzance de riches présents comprenant notamment de magnifiques brocarts[223]. Cette ambassade est à rapprocher de celle de Georges Probato chargé en mai 1035 (426 H) d'aller négocier un traité de paix avec l'émir de Sicile al-Akḥal[224]. La rupture du Zīride avec le Caire est proche et la menace se précise des Normands dont l'établissement en Italie remonte à 1029, d'où cette offensive diplomatique de Byzance.

218. *Kāmil*, IX, 145/trad., 450-451.

219. Le texte dit : en Kānūn II ; cette référence au calendrier chrétien oriental est à relever.

220. V. *infra :* p. 171.

221. *Storia*, II, 564, note 1, III, 16-17 ; HEYD, I, 121 ; LACOUR GAYET, II, 225 ; PERNOUD, *Histoire du commerce de Marseille*, I, 121-130 ; G. COURTOIS, *Remarques...*, *Mélanges G. Marçais*, II, 52.

222. BURZULĪ, *ms.* Rabat. II, f° 227 v°-228 r° ; *Muḫtaṣar*, *ms.* Tunis, f° 108 v°-109 r° ; *Mi'yār*, VIII, 188-189.

223. *Bayān*, I, 275/trad., I, 410 ; v. *infra :* p. 175.

224. *Storia*, II, 426, 434-435 ; CHALANDON, I, 90.

Mais en 439 H/1046-1047, al-Mu'izz envoie contre les îles de Constantinople une flotte qui, victorieuse, revint chargée de butin et, la même année, les souverains du Caire et de Byzance renouvellent la trêve et l'échange d'importants cadeaux[225]. Ce synchronisme a des chances de ne pas être fortuit.

Après 1034, les marchands pisans commencent à fréquenter la Sicile et c'est pour les protéger qu'en 1052, une flotte pisane force le port de Palerme dont elle détruit l'arsenal[226].

Interventions zīrīdes en Sicile. — Pendant tout le règne d'al-Mu'izz b. Bādīs, la Sicile est secouée par de graves convulsions qui sont une des principales causes de sa conquête par les Normands. Cette situation retint l'attention du Zīrīde[227] et il n'est pas impossible que les Ṣanhāǧa réduits à l'horizon ifrīqiyen et prêts à rompre avec leur suzerain, aient songé à récupérer cette possession fāṭimide et à renouveler l'exploit des Aġlabides ; d'ailleurs, à deux reprises, les insulaires firent appel à eux. On remarquera que, contre toute attente, l'auteur du *Bayān* (peut-être lacunaire), passe sous silence ce tournant de l'histoire de la Sicile musulmane et ne mentionne pas les deux expéditions d'al-Mu'izz[228].

A la fin du règne de Bādīs, vers 405 H/1014-1015, tous les Berbères habitant la Sicile auraient été déportés en Ifrīqiya par Ǧa'far, suppléant de son père l'émir Yūsuf b. 'Abd Allah frappé d'hémiplégie, en représailles de l'aide qu'ils avaient fournie à son frère ennemi 'Alī dont il venait de se débarrasser[229].

A la suite d'une révolte qui éclata à Palerme en Muḥarram 410 H/9 mai-7 juin 1019[230] un autre fils de l'émir, Aḥmad, connu sous le nom d'al-Akḥal (le Noir), se voit confier le gouvernement de l'île tandis que son père Yūsuf et son frère Ǧa'far s'enfuient en Égypte.

Al-Akḥal se livre à des coups de mains heureux contre les Chrétiens et son autorité est reconnue par toutes les forteresses musulmanes de Sicile. Il aurait d'abord tenté de s'appuyer sur les Siciliens contre les Africains établis en Sicile et cette tentative ayant échoué, il aurait fait des avances à ces derniers. Les Africains ayant accepté de le soutenir obtinrent des exemptions d'impôts

225. *Kāmil*, IX, 225/trad., 455.

226. PIRENNE, 183.

227. Sur un agent de renseignement qui correspondait de Sicile avec al-Mu'izz v. *infra* : p. 176.

228. Tout comme il ne mentionne pas l'expédition du début du règne de Tamīm.

229. *Kāmil*, X, 79/trad., 498 ; *Storia*, II, 408.

230. *Kāmil*, X, 80/trad., 499 ; *Storia*, II, 410-411.

au grand mécontentement des Siciliens dont certains allèrent se plaindre à al-Mu'izz b. Bādīs ; ils désiraient devenir ses sujets immédiats sinon ils menaçaient de livrer leur pays aux Chrétiens[231].

A la suite de cette démarche qui eut lieu en 427 H/5 nov. 1035-24 oct. 1036, le Zīrīde organisa une expédition[232] forte de trois mille cavaliers et de trois mille fantassins[233] sous le commandement de son fils 'Abd Allah[234]. Ce dernier entra à Palerme et assiégea al-Akḥal dans son palais à al-Ḫāliṣa[235].

Al-Akḥal est tué traîtreusement par les Siciliens pro-zīrīdes qui remettent la tête de leur victime à 'Abd Allah qui dut l'expédier à son père puisqu'Ibn Ḫaldūn nous dit qu'elle parvint à al-Mu'izz[236]. Mais les deux factions siciliennes, peut-être effrayées par les succès de 'Abd Allah dont elles appréhendaient déjà les conséquences, ne tardent pas à faire cause commune contre l'envahisseur. Les troupes zīrīdes, battues, ayant perdu au moins trois cents morts[237] se rembarquent pour l'Ifrīqiya, laissant la Sicile plongée dans l'anarchie grandissante.

Probablement vers 1040/431-432 H, de source byzantine, 'Abd Allah avait d'abord été vaincu, près de Troina par une armée byzantine commandée par Georges Maniakès et débarquée avant septembre 1038. 'Abd Allah avait tenté de prendre à revers l'armée de Maniakès qui assiégeait Syracuse. Mais il fut battu à mi-chemin entre Randazzo et Troina ; de source normande, il fut défait par les Normands et les Grecs n'arrivèrent que pour la curée[238]. Il y a de fortes chances pour que cette affaire, passée sous silence par les sources arabes, ne fasse qu'une avec celle qu'elles relatent assez laconiquement d'ailleurs.

231. *Kāmil*, X, 80/trad., 499-500 ; Nuwayrī, *Bibl. Arabo-Sicula*, 444-445 ; *'Ibar*, *Bibl. Arabo-Sicula*, 483 ; *Storia*, II, 435.

232. *Kāmil*, X, 80/trad., 500, récit détaillé ; Nuwayrī, *Bibl. Arabo-Sicula*, 444-445, récit analogue ; version abrégée dans *'Ibar*, *Bibl. Arabo-Sicula*, 483-484, où la date de 417 H (au lieu de 427 H) est erronée ; Abū l-Fidā', *Ta'rīḫ*, II, 201 ; Ibn Sa'īd, *al-Muġrib fī ḥulā l-Maġrib*, *Centenario M. Amari*, I, 294 ; *Storia*, II, 435-437, 478-485, 489 ; *Chalandon*, I, 89-93.

233. Dp. Nuwayrī seulement ; *'Ibar:* 300 cavaliers sans mention des fantassins.

234. *'Ibar* mentionne un autre fils d'al-Mu'izz aux côtés de 'Abd Allah . Ayyūb ; l'historien a du confondre avec l'un des deux fils de Tamīm qui dirigèrent une expédition en Sicile ; v. *infra:* p. 283.

235. Nuwayrī ; *Storia*, II, 436. Sur cette agglomération extérieure à la cité de Palerme proprement dite, v. : Muqaddasī, 30-31, 102 (références).

236. *'Ibar;* Storia, II, 436, 478-479.

237. *'Ibar*, Nuwayrī ; *Kāmil:* 800 tués ; *Storia*, II, 478-481.

238. *Storia*, II, 446-447, 478-479, 489 ; Chalandon, I, 90-95 ; A. R. Lewis, *Naval power*, 195-196.

Après la fuite d'al-Mu'izz à Mahdia (449 H/1057), les flottes chrétiennes ne manquèrent pas de lancer contre l'Ifrīqiya des attaques du genre de celle dont Ibn Bassām a fait état dans une anecdote mettant en scène l'émir et son poète Ibn Rašīq[239].

A en croire les sources arabes[240], les succès[241] remportés en Sicile par les Normands alliés à Ibn al-Ṯumna contre Ibn al-Ḥawwās provoquèrent une importante émigration de Siciliens en Ifrīqiya. Incité par des réfugiés à intervenir pour sauver leur pays, al-Mu'izz aurait armé une flotte considérable qui fut anéantie par la tempête au large de Pantellaria. Cette catastrophe aurait empêché le Zīrīde de défendre victorieusement ses états contre les envahisseurs hilāliens. Le texte le plus précis, celui du *Kāmil* d'Ibn al-Aṯīr, date de Raǧab 444 H/8 nov.-7 déc. 1051 l'entrée en campagne des Normands et d'Ibn al-Ṯumna, et relate ensuite leurs succès et la bataille de Castrogiovanni, qui eut lieu indubitablement en hiver 1061, d'après les sources chrétiennes[242]. Amari[243] en a conclu que les chroniqueurs arabes, poussés par le désir d'expliquer la débandade ṣanhāǧienne en Ifrīqiya, avaient commis un anachronisme et qu'il convenait de placer l'anéantissement de la flotte zīrīde au cours de l'hiver 1061 (début 453 H). Mais on objectera que l'anachronisme peut très bien porter sur la relation de la bataille de Castrogiovanni[244]. Ne vaut-il pas mieux avancer cette malheureuse entreprise maritime de plusieurs années et la fixer, par exemple, avant la chute de Kairouan (449 H/1057), voire avant la bataille de Ḥaydarān (443 H/1050). Après tout, qui sait s'il ne s'agirait pas du naufrage de janvier 1026 (416 H) qui ressemble tellement à celui que l'on s'efforce de dater[245]. En tous cas rien n'oblige à retenir la date de 1061 (453 H) pour une tentative bien hardie de la part d'un souverain aux abois. Mais n'oublions pas que le destin des Zīrīdes de Mahdia allait se jouer sur les flots où leur audace sera moins fonction de leurs succès que de leurs échecs terrestres.

239. Citation d'Ibn Bassām, *Ḏaḫīra*, ds. *Masālik al-Abṣār* d'al-'Umarī, v. : *Bisāṭ*, Maymanī, 6 ; Amari, *Diplomi, pref.*, XVIII ; Storia, II, 564.

240. Nuwayrī, *Bibl. Arabo-Sicula*, 447 ; *Kāmil*, X, 80-81/trad., 502.

241. *Storia*, III, 72 seq.

242. *Storia*, III, 65-84.

243. *Storia*, III, 82-85 et surtout note 2, 84-85.

244. Nuwayrī la passe sous silence.

245. V. *supra :* p. 168.

VII. *La rupture avec le Caire*[246]

Bien que les Ifrīqiyens paraissent ne plus s'être livrés à des excès contre les šī'ites — et, paradoxalement, peut-être pour cette raison — al-Ẓāhir ne paraît, après les fameux rescrits de 414 H/1023-1024, avoir conféré de nouveaux honneurs à al-Mu'izz b. Bādīs. Le califat fāṭimide connaît bien des troubles et perd la Syrie[247]. En 415 H/1024-1025, après la mort de la princesse Sitt al-Mulk qui avait réussi à tenir son jeune neveu al-Ẓāhir[248] en tutelle rigoureuse, la direction des affaires passe au vizir al-Ğarğarā'ī jusqu'à la mort d'al-Ẓāhir en 427 H/1036. L'avènement, en Ša'bān 427 H/30 mai-27 juin 1036, d'al-Mustanṣir qui n'a que 7 ans, renforce considérablement la position de ce ministre dont les pouvoirs immédiatement confirmés ne cesseront qu'à sa mort en 436 H/1045[249].

Le déclin du califat fāṭimide se poursuit, marqué par d'effroyables disettes et de graves et sanglants conflits entre les mercenaires turcs, maġribins et nègres[250].

La propagande 'abbāside sapa l'autorité des Fāṭimides. A maintes reprises, en 402, 444, 488 H/1011-1012, 1052-1053, 1095, le calife de Bagdad réunit des conciles de juristes sunnites et de šarīfs qui rédigent des actes (maḥḍar) dénonçant à travers le monde musulman l'imposture des Fāṭimides auxquels est déniée toute généalogie 'alide[251].

En 451 H/1059-1060[252] à la faveur de troubles qui éclatent à Bagdad, et grâce aux intrigues de l'émir al-Basāsīrī, al-Mustanṣir aura beau y être proclamé calife à la place du 'abbāside al-Qā'im bi-Amr Allah, la décadence s'accentue. Les efforts de Badr al-

246. Sur la rupture v. notamment : G. MARÇAIS, *Les Arabes en Berbérie*, 53-59 et *La Berbérie musulmane*, 164-171.

247. *Nuğūm*, IV, 248, 252-254.

248. *Nuğūm*, IV, 192-195, 248, 260 ; on y relèvera, p. 260, qu'en 415 H, sans doute au Caire, il fut interdit aux rāfiḍites de se lamenter le jour de 'Āšūrā' ; šī'ites et sunnites s'affrontèrent alors en de sanglants combats ; les rāfiḍites furent empêchés de se lamenter (pour 'Āšūrā') et de célébrer le 'Īd al-Ġadīr.

249. *Bayān*, I, 276/trad., I, 412 ; IBN ḤAMMĀD, 57/trad., 85-86.

250. *Nuğūm*, V, 1-3, 13-19, 59, 74, 79, 83-84 ; *Itti'āẓ*, 280-283 ; *Ḫiṭaṭ*, II, 168-171 ; *Sīrat al-Mu'ayyad*, passim.

251. *Nuğūm*, IV, 75-79, 116, 229-231, V, 53 ; *Itti'āẓ*, 279 ; *Ibn Muyassar*, 6, 37 ; sur l'anti-fāṭimidisme des aš'arites notamment d'al-Bāqillānī, tendance qui favorisa leur propagande en Ifrīqiya, v. *infra :* chap. XI.

252. *Nuğūm*, V, 4-7.

Ğamālī[253], ministre omnipotent ne rétabliront pas une situation irrémédiablement compromise. Il disparaîtra en 487 H/1094, la même année que son soi-disant maître al-Mustanṣir énervé par les plaisirs et dont le rôle se réduisait à parader, deux fois l'an, au cortège des deux fêtes canoniques[254].

Sous le califat d'al-Mustanṣir, il semble que la diplomatie fāṭimide ait reconsidéré et durci son attitude vis-à-vis du vassal ifrīqiyen. Il est hors de doute que le Zīrīde continuait à reconnaître la suzeraineté fāṭimide et que le šī'isme demeurait doctrine d'état. D'après Ibn Ḫaldūn[255], le calife recevait toujours les cadeaux d'usage et al-Mu'izz correspondait avec le vizir al-Ğarğarā'ī. Cependant, l'historien dit ailleurs[256] que le calife — sans doute al-Mustanṣir — fit de vives remontrances à son vassal qu'al-Ğarğarā'ī travailla à ramener. La correspondance s'envenima et le Zīrīde répondit aux menaces par des attaques contre la légitimité des Fāṭimides.

Rappelons qu'al-Ğarğarā'ī fut vizir d'al-Ẓāhir de 415 à 427 H/1024-1036 et d'al-Mustanṣir de 427 à sa mort en Ramaḍān 436 H/22 mars-20 avr. 1045. Il eut Ibn al-Anbārī comme successeur. D'après al-Tiğānī et Ibn Ḫaldūn[257], al-Mu'izz cherchait à mettre al-Ğarğarā'ī dans ses intérêts, lançant des sarcasmes contre les Fāṭimides et leurs adeptes. Dans une lettre autographe[258], al-Mu'izz aurait cité ce vers :

« Pour l'amour de toi, j'ai lié amitié avec des gens sans aveux dont, sans toi, je ne connaîtrais même pas l'existence. »

Il voulait dire par là qu'il ne continuait à tenir compte de l'existence des Fāṭimides que par amitié pour lui. En recevant cette missive, le ministre se serait exclamé : « Ne vous étonnez-vous pas de voir ce jeune émir maġribin et berbère vouloir tromper un vieillard baġdādien[259] et arabe ? » le soupçonnant par ces allusions voilées de vouloir le détacher de ses maîtres.

Avant la rupture avec le Caire, on ne relève qu'un acte anti-

253. *Nuğūm*, V, 2-4, 101 seq ; *Sīrat al-Mu'ayyad, passim.*

254. *Nuğūm*, V, 139-141.

255. *'Ibar*, VI, 12-13/*Berbères*, I, 28-31.

256. *'Ibar*, VI, 159/*Berbères*, II, 20.

257. Tiğānī, 14-15 ; *'Ibar*, VI, 13/*Berbères*, I, 30 ; *Bayān*, I, 297/trad., I, 441 ; *Mu'nis*, 82-83.

258. Dp. Tiğānī, qui presque certainement cite Ibn Bassām.

259. Cette indication confirme qu'il s'agit bien d'al-Ğarğarā'ī (de Ğarğarāyā, entre Wāsiṭ et Bagdad, v. : *Buldān*, III, 80) et non d'al-Yāzūrī (de Yāzūr en Palestine, v. : *Buldān*, VIII, 491).

šī'ite : le massacre de Nefta en 423 H/1031-1032[260]. On a vu[261] qu'un dīnār sunnite frappé à Tripoli en 425 H/1033-1034 atteste que les Banū Ḫazrūn ont précédé al-Mu'izz dans la voie de la rupture avec les Fāṭimides, et que Ḥammād en avait fait autant vers 405 H/1014-1015.

Rappelons les graves réserves à faire sur l'interprétation pseudo-légendaire, due aux sources sunnites, de la rupture présentée comme la réalisation méthodique d'un plan conçu par al-Mu'izz b. Bādīs dès son jeune âge. D'ailleurs, ces œuvres ne sont pas à une contradiction près — et surtout les ṭabaqāt mālikites — reflétant la méfiance plus ou moins hostile éprouvée par les hommes de religion vis-à-vis du pouvoir, elles révèlent plus d'une fois les hésitations d'une politique qui paraît avoir été non moins subie qu'imposée. Quand on étudiera la vie religieuse, on mesurera l'ampleur de l'action profonde et continue des docteurs kairouanais. Ces guides spirituels du peuple et de la petite bourgeoisie ifrīqiyenne continuent l'action inaugurée par l'Imām Saḥnūn et sont les véritables artisans de la victoire de l'orthodoxie.

Mais on ne biffera pas pour autant l'horizon politique. Tandis que la propagande mālikite s'amplifie, la création du royaume ḥammādide détourne les Zīrīdes du Maġrib et la prospérité du pays et le succès de l'arabisation des Ṣanhāǧa sont tels que le Zīrīde, devenu grand souverain ifrīqiyen peut caresser l'ambition de rejeter l'obédience fāṭimide. Le déclin de la puissance fāṭimide et les troubles anti-šī'ites qui éclatent dès la fin du règne de Bādīs, précipitent cette évolution inéluctable.

A aucun moment l'émir ṣanhāǧien ne s'est proclamé indépendant et, somme toute, il n'a fait que changer de suzerain. Les obligations du vassal zīrīde envers le calife du Caire étaient si insignifiantes que l'aspect politique de la rupture s'estompe devant le religieux. La reconnaissance des 'Abbāsides était avant tout un moyen de résoudre le problème posé par la coexistence hostile du mālikisme populaire et du šī'isme officiel et de sceller définitivement l'alliance entre la dynastie ṣanhāǧienne et l'Ifrīqiya.

Bien des données nous manquent et de trop nombreux points demeurent obscurs pour qu'une lumière suffisante éclaire tout le mécanisme de la rupture zīrīdo-fāṭimide. Quel a été le rôle de l'entourage du prince dans cette affaire et surtout d'Abū l-Bahār b. Ḫalūf, l'un des responsables de la répression des troubles anti-šī'ites, nommé vizir en 414 H/août 1023 et qui paraît avoir gouverné

260. V. *supra* : p. 163.
261. V. *supra* : p. 119, 163.

bien et longtemps ? On ne sait quand cessa son vizirat et on ignore quel fut son successeur et si même il en eut un.

La rupture semble avoir été préparée par une action diplomatique dont nous avons quelques échos et qui dénote le désir du Zīrīde de se rapprocher de Byzance et de l'Espagne, ennemis traditionnels des Fāṭimides.

En 426 H/16 nov. 1034-4 nov. 1035, al-Mu'izz reçut du « roi des Rūm » des cadeaux d'une richesse inouïe[262]. Il est donc permis de supposer que c'est pour rendre sa politesse au Byzantin que le Zīrīde lui dépêcha Ibn al-Ḍābiṭ[263]. Quoi qu'il en soit, nous savons qu'avant de se rendre en Espagne, ce juriste remplit une mission à Constantinople en qualité d'ambassadeur d'al-Mu'izz. Il se rendit ensuite en Espagne de 436 à 438 H/1044-1047. H. H. Abdul Wahab suppose fort pertinemment qu'il y remplit une mission secrète auprès des émirs d'Espagne dont al-Mu'izz, sur le point de rompre avec le Caire, aurait désiré se rapprocher.

Après son retour à Kairouan qui dut avoir lieu fin 438 H/début 1047, le Zīrīde l'envoya une seconde fois à Constantinople. On ignore la date exacte du départ de l'ambassadeur qui ne devait pas revenir en Ifrīqiya. Il serait mort après 440 H/1048-1049 ou 444 H/1052-1053, à l'aller ou au retour, ou encore dans une île chrétienne en faisant la guerre sainte.

La collusion zīrīdo-byzantine rappelle assez les tractations entre Cordoue et Byzance afin de neutraliser la flotte fāṭimide moins d'un siècle plus tôt[264].

Le dīwān[265] du missionnaire šī'ite al-Mu'ayyad contient une pièce faisant allusion aux intrigues menées à Kairouan par un personnage appelé Ibn Dimna[266]. Ce sobriquet infâmant désigne Ibn al-Maslama, agent 'abbāside, ennemi personnel d'al-Mu'ayyad qui lui avait voué une haine implacable. Le passage est bien vague et l'on peut suspecter le témoignage du missionnaire trop enclin à charger son adversaire de tous les crimes possibles et le rendre responsable de tous les déboires essuyés par le calife du Caire, mais on peut en déduire qu'Ibn al-Maslama a rempli une mission auprès d'al-Mu'izz b. Bādīs et préparé la reconnaissance des 'Abbāsides. D'autant plus qu'ailleurs[267] dans sa propre auto-

262. *Bayān*, I, 275/trad., I, 410 ; *Mu'nis*, 82 ; v. *supra :* p. 168.

263. Biographie de ce personnage ds. . H. R. IDRIS, *Contribution...*, *Mélanges L. Massignon*, II, 357-359.

264. *Espagne musulmane*, III, 108, note 1.

265. AL-MU'AYYAD, *Dīwān*, 259-260, v. aussi l'introduction, 28, note 8, 169-170.

266. Dp. l'œuvre d'IBN AL-MUQAFFA' : *Kalīla wa-Dimna.*

267. *Sīrat al-Mu'ayyad*, 56.

biographie al-Mu'ayyad affirme que c'est bel et bien le vizir d'al-Qā'im, le « ra'īs al-ru'asā' » 'Alī b. al-Ḥusayn b. Aḥmad b. Muḥammad, alias Ibn al-Maslama, qui écrivit au « ṣanhāǧien », lui fit des cadeaux et le poussa à se rebeller.

On relève, dans la biographie[268] d'Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān qu'al-Mu'izz voulut dépêcher en Sicile — sans doute pour quelque mission diplomatique — ce célèbre docteur kairouanais qui lui aurait répondu avec hauteur : « Par Allah ! nos plumes sont à Ses yeux plus effilées que tes lances. » Ce projet, antérieur à 432 ou 435 H/1040-1041 ou 1043-1044, date de la mort de ce juriste, n'eut évidemment pas de suite ; mais le fait que l'émir ait pressenti l'un des chefs du mālikisme kairouanais est significatif de ses intentions.

D'ailleurs al-Mu'izz était en relation épistolaire avec un juriste d'origine maġribine établi en Sicile, Fatūḥ (ou Futūḥ) b. al-Ġazāl al-Bāġā'ī[269]. Ce personnage jouait le rôle d'agent de renseignement puisqu'il écrivait au Zīrīde ce qui se passait en Sicile. Jalousé pour cette raison par les dignitaires siciliens d'origine arabe ou ifrīqiyenne[270], ceux-ci s'entendirent pour le perdre dans l'esprit du gouverneur ('āmil) de Sicile sans doute en lui dénonçant cette correspondance criminelle et ce gouverneur, vassal des Fāṭimides le fit tuer à coups de lance et ordonna la confiscation de ses biens vers la mi-Ša'bān 446 H/nov. 1054, « alors que le sultan était absorbé par les troubles (fitna) de Kairouan ».

Le prince de Dénia, al-Muwaffaq Muǧāhid al-'Āmirī (m. 436 H/1044-1045) chargea son cadi Ibn Abī Ri'āl (m. vers 440 H/1048-1049) de porter un message à al-Mu'izz b. Bādīs[271]. Ibn Abī Ri'āl et son fils 'Alī surnommé Iqbāl al-Dawla[272] qui venait d'être relevé des fonctions d'émir de Sardaigne, arrivèrent à Kairouan.

Bien que Muǧāhid lui eût défendu de fréquenter les docteurs kairouanais, Ibn Abī Ri'āl les rencontra et discuta avec eux, notamment avec Abū 'Imrān al-Fāsī. Il rédigea un recueil de cent

268. V. : H. R. Idris, *Deux maîtres...*, *A. I. E. O.* 1955, 39.

269. Dp. *Madārik*, II-III, f° 353 r° ; le manuscrit porte al-Bā'ānī que nous lisons al-Bāġā'ī (de Bāġāya, Baghai).

270. 'Arab et 'aǧam ; ce dernier terme désigne vraisemblablement les afāriq d'origine ifrīqiyenne.

271. V. : H. R. Idris, *Deux maîtres...*, *A. I. E. O.* 1955, 58-59.

272. Signalons que 'Alī b. Muǧāhid fera bon accueil (vers 453 H ?) à l'envoyé du calife 'abbāside auprès d'al-Mu'izz b. Bādīs, Abū l-Faḍl Muḥammad b. 'Abd al-Wāḥid al-Baġdādī al-Dārimī ; Ibn Bassām, IV/I, 67-69, 70-90 ; H. R. Idris, *Sur le retour...*, *A. I. E. O.* 1953, 34. Sur la correspondance échangée en 452 H/1060 entre 'Alī b. Muǧāhid et le Fāṭimide al-Mustanṣir, v. : *Takmila*, n° 1735, p. 622.

questions qu'il leur posa sur différents sujets, en laissant, à la suite de chacune d'elles, un blanc pour y noter la réponse. La première traitait de la prééminence accordée par le Prophète à sa fille Fāṭima ou de la supériorité de Fāṭima sur ses compagnes. Dans cinq vers qu'il écrivit à al-Mu'izz à cette occasion, il loue ce prince de soutenir les hommes de religion, fait allusion à ces cent questions difficiles et chante la gloire de Kairouan, foyer de l'authentique savoir.

Il ne demeura à Kairouan qu'une douzaine de jours et, craignant le déchaînement de l'hiver, il partit avec un groupe de voyageurs. Par scrupule, il n'accepta pas d'argent du sultan et refusa deux magnifiques poulains (?) offerts à lui et à son fils par al-Mu'izz. Il assista à la célébration de la Fête en compagnie de ce prince qui, à cette occasion et par déférence pour eux, ne fit pas prononcer la ḫuṭba au nom des 'ubaydides ; fait capital pour l'histoire de la rupture zīrīdo-fāṭimide parce que forcément antérieur à 430 H/ 1039[273], date de la mort d'Abū 'Imrān.

Voici l'analyse de quelques autres textes de la même époque, révélateurs du climat politico-religieux qui règne alors en Ifrīqiya[274].

Un jour, par duplicité, le Zīrīde fit poser au juriste Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān (m. 432 ou 435 H/1040-1044) cette question par un tiers : « Quel est l'avis du juriste sur ces vêtements dont la bordure porte brodé le nom des 'Ubaydides tels qu'al-Ẓāhir, al-Ḥākim, etc., peut-on faire la prière ainsi vêtu ? — Cette question, répondit Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān, émane d'un sot, d'un imbécile ignare ! »

Abū 'Imrān al-Fāsī, sans doute consulté en même temps sur le même cas, fit cette réponse écrite : « A quiconque Allah a octroyé le pouvoir, il incombe de mettre un terme à cette pratique. »

La réponse d'Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān fut désagréable au sultan qui le convoqua ainsi qu'Abū 'Imrān al-Fāsī. « Pourquoi as-tu fait cette réponse, lui demanda-t-il ? — Parce que la monnaie est battue au nom (des 'Ubaydides) et que leurs étendards flottent au-dessus de ta tête, lança Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān. — Si je n'ai pas modifié la frappe de la monnaie ni les étendards, c'est uniquement par ruse, expliqua le sultan, à cause des pèlerins qui se rendent à la Maison Sacrée d'Allah et des voyageurs. N'ai-je pas massacré les « orientaux », demanda-t-il ensuite, n'ai-je pas fait ceci, n'ai-je pas fait cela ? — Tu l'as fait, rétorqua Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān, il ne te reste plus qu'à me permettre de parler.

273. Exactement le 13 Ramāḍān 430 H/8 juin 1039.

274. V. · H. R. Idris, *Deux maitres...*, *A. I. E. O.* 1955, 38-40, 55-58.

— Non, trancha le sultan ! » Et Abū 'Imrān d'objecter ensuite (au prince) : « Pourquoi n'as-tu pas, par écrit, donné l'ordre de mettre fin à cet état de chose ? »

On dit qu'en prononçant cette phrase, Abū 'Imrān était venu en aide à Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān ; al-Mu'izz qui connaissait l'inimitié des deux juristes aurait désiré se servir de leurs témoignages contradictoires afin de détacher d'eux le peuple dont ils étaient écoutés ; mais il n'obtint d'eux aucune réponse satisfaisante et s'aperçut que leur religion était plus ferme qu'il ne l'avait cru.

Une autre fois, al-Mu'izz b. Bādīs fit poser cette question à Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān : « Selon toi, suis-je un musulman ou un impie ? » Et notre docteur de congédier l'envoyé du prince en ces termes : « Dis-lui (de ma part) : « C'est ainsi que tu harcèles les savants et t'évertues à les sonder. Par Allah, si tu ne me laisses pas tranquille, je t'exposerai à (la colère d') Allah, Grand et Puissant ! » L'émir cessa de l'importuner par la suite.

Aux obsèques de notre juriste, il y eut une énorme affluence. On se disputa avec tant d'acharnement l'honneur de le porter à sa dernière demeure, que son brancard mortuaire fut brisé et dut être remplacé plusieurs fois. Le sultan tenta de mettre un frein à ce débordement de ferveur en faisant couper les mains de ceux qui refusaient de lâcher la civière. Les gens se rendirent sur sa tombe en s'éclairant de torches et de cierges pendant bien des nuits et ne cessèrent de le faire que lorsque le sultan le leur eut interdit.

Al-Mu'izz b. Bādīs chargea son médecin et courtisan, le juif Ibn 'Aṭā' d'aller trouver Abū 'Imrān al-Fāsī pour lui demander une consultation juridique en son nom. Abū 'Imrān le fit entrer chez lui, pensant avoir affaire à un dignitaire de la cour, mais, quand on lui eut révélé la confession d'Ibn 'Aṭā', il lui lança : « Ne sais-tu pas que ma maison est (aussi sacrée) que ma mosquée ? Comment as-tu osé y pénétrer ? » Et le fit expulser. Le médecin sortit, saisi de frayeur. Comme il ne portait pas l'insigne distinctif (des tributaires), le šayḫ fit teindre, sur le champ, l'extrémité du turban de l'intrus et lui dit : « Retourne auprès de celui qui t'a dépêché et dis lui qu'il m'envoie un musulman pour recevoir la réponse sollicitée, car je répugne à te charger de porter (un papier contenant) les noms d'Allah et l'un quelconque de Ses commandements. »

Le juif, après avoir raconté l'affaire au prince, lui déclara : « Par Dieu, Monseigneur, jusqu'à ce jour, je ne pensais pas qu'il y eût en Ifrīqiya, un autre roi que toi ! Il m'est arrivé d'assister aux grands éclats de ton courroux, mais je n'ai jamais eu aussi peur, ni été saisi d'une frayeur pareille à celle que j'ai éprouvée aujour-

d'hui. — En agissant comme je l'ai fait, répartit — al-Mu'izz, j'ai voulu te montrer la puissance de l'Islām, la vénération qu'inspirent les savants musulmans et les signes de sainteté dont Allah les gratifie, dans l'espoir que tu te convertirais. » Inutile de relever la coloration légendaire de la fin du récit.

Un kairouanais ayant déclaré publiquement qu'il était « le meilleur de l'humanité », fut traîné par la populace jusqu'à la maison d'Abū 'Imrān al-Fāsī qui lui demanda s'il était musulman, s'il faisait la Prière, le Jeûne et de bonnes œuvres. Le malheureux ayant répondu affirmativement notre juriste lui déclara : « Vas en paix ! Allah, le Très-Haut, a dit : « Ceux qui auront cru et accompli les œuvres pies, ceux-là sont le meilleur de l'humanité[275] ». On le laissa tranquille. Cette anecdote est de la même veine que celles des šī'ites traînés devant Muḥriz b. Ḫalaf à Tunis en 406 H/1016 et devant Abū 'Alī b. Ḫaldūn à Kairouan l'année suivante[276].

A Kairouan, au sujet des impies (kuffār), la question fut posée de savoir s'ils connaissaient Allah ou non. Les docteurs en discutèrent âprement et la masse se passionna pour cette affaire au point que dans les souks on faillit en venir aux mains. L'instigateur de toute cette agitation était un maître d'école qui, à dos d'âne, allait de l'un à l'autre, harcelait sans répit dialecticiens scolastiques (mutakallim) et juristes, leur posant la question et controversant. Quelqu'un, ayant proposé de soumettre ce cas à Abū 'Imrān al-Fāsī, les gens des souks allèrent le consulter chez lui. « Tu sais, lui exposèrent-ils, que dans les cas graves, le peuple a recours à ses docteurs. Cette question a donné lieu à ce que tu sais et, dans les souks, cette controverse est devenue l'unique objet de préoccupation. — Si vous vous taisez, répondit Abū 'Imrān, et que vous écoutiez convenablement, je vous exposerai mon point de vue. — Nous ne désirons qu'une réponse claire et à la portée de nos intelligences. — Qu'Allah nous vienne en aide, dit Abū 'Imrān. » Et après avoir gardé le silence un moment, il proposa : « Qu'un seul d'entre vous me parle et que les autres écoutent ! » L'un des assistants s'avança et le šayḫ s'adressa à lui en ces termes : « Si tu rencontres un homme auquel tu demandes : « Connais-tu Abū 'Imrān al-Fāsī ? », qu'il te réponde : « Je le connais », et que, lui ayant dit : « Décris-le moi », il te réponde : « C'est un marchand du souk d'Ibn Hišām qui vend des légumes, du froment et de l'huile et habite Ṣabra », penses-tu qu'il me connaisse ? — Non. — Si tu en rencontres un autre auquel tu demandes : « Connais-tu le

275. *Coran*, S. XCVIII, v. 6/trad., III, 819.
276. V. *supra:* p. 120, 147.

šayḫ Abū 'Imrān ? », qu'il te réponde : « Oui », et, que lui ayant dit : « Décris-le moi », il te réponde : « Oui, c'est un homme qui enseigne la science, donne des consultations juridiques et habite près du Simāṭ », est-ce qu'il me connaît ? — Oui. — Le premier ne me connaissait pas ? — Non. » Et le šayḫ de leur déclarer : « Il en est de même de l'impie (kāfir) ; s'il déclare que Celui qu'il adore a une compagne, un fils et une forme corporelle, et si sa dévotion s'adresse à une divinité ayant de pareils attributs, il ne connaît pas Allah, ne décrit pas Ses (véritables) attributs et sa dévotion ne s'adresse qu'à la divinité ayant les (faux) attributs (précités) ; il est tout l'opposé du croyant qui affirme que Celui qu'il adore est Allah, Allah l'Unique qui « n'a pas engendré et n'a pas été engendré. N'est égal à Lui, personne[277] ». Celui-là connaît Allah, décrit Ses (véritables) attributs et sa dévotion s'adresse à Celui qui (seul) est digne de la souveraineté suprême ; « combien Il est plus glorieux et plus hautement sublime que ce que disent les injustes[278] ». Alors les assistants se levèrent et dirent : « Qu'Allah te récompense, comme tu es savant ! tu as guéri la souffrance de nos âmes. » Ils firent des vœux pour lui et, après cette réunion, cessèrent d'approfondir cette question.

Des Karrāmites paraissent avoir joué un certain rôle dans cette fermentation religieuse populaire[279].

Dans son *Naqṭ al-'arūs* composé vers 420 H/1029, Ibn Ḥazm range al-Mu'izz b. Bādīs parmi les non-quraysites qui n'ont pu réaliser leurs aspirations au califat. Voici la traduction de ce curieux passage[280] : « Abū Tamīm al-Mu'izz b. Bādīs y aspira et en fut dissuadé par le juriste Abū 'Imrān al-Fāsī (m. 430 H/1039) qui lui expliqua que « le texte » (naṣṣ) (canonique) réservait le califat exclusivement aux Quraysites. » Ce faisant, lui dit-il, tu vises à la scission (šiqāq) et à l'abrogation de toute dépendance (irtifā' 'an al-musālama), mais tu n'y parviendras pas car si tu ouvres cette porte, tous ceux que tu entends dominer, voisins et autres, prendront (aussi) le titre de calife[281], si bien que le privilège que tu te seras arrogé sera aboli et ton pouvoir avili sans que tu en aies

277. *Coran*, S. CXII, v. 3-4/trad., II, 124.

278. *Coran*, S. XVII, v. 45/trad., II, 383.

279. V. H. R. Idris, *A propos d'un extrait...*, *C. T.* 1953, 155-159.

280. Ibn Ḥazm, *Naqṭ*, 2e éd., 77, dp. un ms. de la recension (riwāya) d'al-Ḥumaydī qui fut son élève de 430 à 440 H et reçut de lui une autorisation d'enseigner (iǧāza) générale ; v. *ibidem*, 41-47. Le passage manque dans la 1re édition de C. F. Seybold établie dp. un ms. incomplet.

281. Allusion probable aux roitelets espagnols (mulūk al-ṭawā'if) qui à l'époque, se proclamaient califes.

recueilli le moindre profit. » Al-Mu'izz se rangea à son avis et renonça à son projet. »

On a vu[282] qu'al-Mu'izz b. Bādīs a consulté Abū 'Imrān al-Fāsī et son contemporain Abū Bakr b. 'Abd al-Raḥmān sur des questions analogues. Mais on hésite à croire qu'il ait jamais sérieusement songé au califat. Ne s'agirait-il pas simplement d'une boutade propre à désarçonner notre juriste ?

La reconnaissance officielle de la souveraineté 'abbāside approche mais les chroniqueurs, se fondant sans doute sur tel ou tel fait leur paraissant la consacrer, lui assignent des dates différentes s'échelonnant de 433 à 443 H/1041-1051. Il y eut un certain nombre d'actes successifs, une série de manifestations hostiles, ce qui explique cette confusion chronologique. Nous allons voir que la consommation de la rupture est à dater de 439-440 H/1047-1049.

D'après Ibn 'Iḏārī[283], compilateur qui donne la date la plus avancée, c'est en 433 H/31 août 1041-20 août 1042 qu'al-Mu'izz proclama la suzeraineté 'abbāside et reçut l'investiture du calife de Bagdad al-Qā'im. Cette indication vague n'est à mentionner que pour mémoire car tout porte à croire que cette date est prématurée[284].

Plusieurs sources[285], et non des moindres, s'accordent pour placer l'événement en 435 H/10 août 1043-28 juil. 1044. Comme l'une d'elles[286] déclare que cette date est empruntée à « *l'Histoire de Kairouan* » d'Ibn Šaddād, petit-fils de Tamīm, c'est à ce chroniqueur qu'il faut vraisemblablement attribuer la paternité de cette version qui par ailleurs contient des détails trop précis pour avoir été forgés de toutes pièces.

282. V. : H. R. Idris, *Deux maîtres...*, *A. I. E. O.* 1955, 37-38, 53-54 ; *supra :* p. 177-178.

283. *Bayān*, I, 275-276/trad., I, 411 ; l'auteur se fonde peut-être sur ce témoignage d'Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Sa'dūn (m. vers 485-486 H/1092-1094) auquel on fait dire, à propos d'al-Tūnisī (m. 443 H/1051) : « Je le vis au début des troubles (fitna) de Kairouan qui commencèrent en 432 H/1040-1041 » ; *Madārik*, II-III, f° 348 v°-349 v° ; v. : *Manāqib*, 87 ; H. R. Idris, *Une des phases...*, *C.T.* 1956, 508-517.

284. D'autant plus que plus loin, *Bayān*, I, 277/trad., I, 413, dit que c'est en 440 H/1048-1049 que l'on cessa de faire la ḫuṭba au nom du calife fāṭimide ; v. aussi *supra :* p. 177. Sur deux épitaphes kairouanaises de 434H/1043, v. : *Inscriptions arabes*, II, n° 395 et 397. La première proclame que le défunt est mort « dans l'amour d'Allah, l'amour de Son Envoyé et de ses compagnons purifiés et dans la haine des Banū 'Ubayd, les impies (kuffār). » La seconde s'exprime ainsi à propos d'un autre personnage : « Il a persisté à haïr les ennemis d'Allah, les Banū 'Ubayd, et à les maudire. Sur cette conviction, il a vécu, est mort et sera ressuscité, s'il plaît à Allah. »

285. *Kāmil*, IX, 217/trad., 454-455 ; Nuwayrī, II, 139-140 ; Abū l-Fidā', *Ta'rīḫ*, II, 167 ; *Nuǧūm*, V, 50-51, cite Ḏahabī ; Kutubī, *'Uyūn al-tawārīḫ*, trad. Fagnan, *Extraits inédits...*, 258 ; Ibn Ḫallikān, II, 103, *Buldān*, I, 303-304 ; *Mu'nis*, 82.

286. Ibn Ḫallikān, II, 103.

Mais, bien qu'il y ait lieu de préférer la date de 439-440 H/1047-1049, attestée par Ibn Šaraf, historiographe et poète d'al-Mu'izz et confirmée par le témoignage irréfutable de la numismatique, on a jugé inutile, voire de mauvaise méthode, de les déplacer. Ajoutons que les sources en question sont essentiellement orientales et que plusieurs font, elles aussi, allusion à la date de 439-440 H.

Donc, d'après la version attribuable à Ibn Šaddād, en 435 H/10 août 1043-28 juil. 1044, al-Mu'izz proclama officiellement la suzeraineté du calife 'abbāside al-Qā'im bi-Amr Allah, au nom duquel fut dite la ḫuṭba du vendredi. Des messagers apportèrent au Zīride des robes d'honneur et l'acte d'investiture. Ce siğill dont on nous a transmis le début investissait « Abū Tamīm al-Mu'izz b. Bādīs b. al-Manṣūr, défenseur de la religion d'Allah, dominateur des ennemis d'Allah et soutien de la Sunna de l'Apôtre d'Allah, etc. » non seulement de l'Ifrīqiya mais de tout le Maġrib et de toutes les conquêtes qu'il pourrait faire ultérieurement. Le calife envoya aussi un sabre, une jument, un sceau[287] et des drapeaux. Tous ces présents arrivèrent par mer via Constantinople, un vendredi (heureuse coïncidence !). Les étendards furent introduits dans la mosquée-cathédrale au moment où, du haut de la chaire, l'imām ḫaṭīb, Ibn al-Fākāt, arrivé à la deuxième partie de la ḫuṭba, allait prononcer la formule d'imploration du pardon. On demanda au prédicateur d'improviser, sur le champ, une parole de circonstance et il s'exclama : « Voici l'étendard de la Louange qui vous rassemble et voici Mu'izz al-Dīn[288] qui vous écoute ! Je demande pardon à Allah pour vous et pour moi ! »

D'après 'Iyāḍ[289], Abū l-Ḥasan 'Alī b. Tammām connu sous le nom d'Ibn al-Mahdī et couramment appelé al-Mahdī, était un juriste réputé qui avait de nombreux partisans et dénonçait avec vigueur les actes répréhensibles et proclamait la vérité. Objet de la considération d'al-Mu'izz, il intervenait auprès de lui en faveur du peuple dont il se faisait le porte-parole. Il fut l'un des adversaires du cadi Abū Bakr Aḥmad b. 'Abd Allah b. Abī Zayd[290] et s'opposa à lui au sujet de la détermination de la date de la fête. Étant donné qu'Abū Bakr Aḥmad b. 'Abd-Allah b. Abī Zayd a été cadi de 435 à la fin de Ramaḍān 436 H et que le contexte parle d'égorge-

287. « Ḫātim », dp. NUWAYRĪ seulement.

288. « Défenseur de la religion ».

289. *Madārik*, II-III, f° 349 v°-351 r° ; H. R. IDRIS, *Contribution...*, *Mélanges L. Massignon*, II, 343-344. Au lieu de Mahdī peut-être faut-il lire Mahrī.

290. V. : H. R. IDRIS, *Deux juristes...*, *A. I. E. O.* 1954, 168-172.

ment, on peut en déduire qu'il s'agit de la fête des Sacrifices (10 Ḏū l-Ḥiğğa 435 H/9 juil. 1044).

La veille, le cadi avait décrété que la fête serait célébrée le lendemain, fixation que lui, le sultan et les autres juristes tenaient pour certaine. Au jour dit qui tombait un vendredi[291], ils allèrent faire la prière et, à leur retour, procédèrent à l'égorgement rituel tandis qu'al-Mahdī demeurait chez lui.

Lorsque le prédicateur dirigea la prière du vendredi et prononça la formule rituelle : « Allah est grand ! » (takbīr al-tašrīq), al-Mahdī s'écria de l'endroit où il se trouvait : « Tu en as menti, scélérat ! » Le lendemain de la célébration officielle de la fête, il fit la prière de la fête avec un groupe de partisans parmi lesquels se trouvait le prédicateur qui la veille, avait dirigé la prière. Ce personnage lui déclara qu'il avait prié alors en faisant restriction mentale (taqiyya).

Le cadi ayant appris la chose, convoqua le prédicateur qui lui déclara : « J'ai agi de la sorte chez al-Mahdī par peur de lui. » Mais son comportement causa quand même sa disgrâce et sa révocation.

L'opposition de notre juriste à la décision du cadi a certainement une raison doctrinale. On sait, en effet, que les šī'ites adoptaient le comput astronomique (ḥisāb) pour déterminer le début du mois, tandis que les orthodoxes s'en tenaient à la méthode empirique de l'observation et attestation de la nouvelle lune[292]. A la fin de 435 H/1044, le fiqh šī'ite était donc encore la seule doctrine officielle reconnue par l'autorité zīrīde.

Bien qu'on ne nous le dise pas, il semble que ce sont des raisons de ce genre qui ont motivé la destitution du cadi Abū Bakr Aḥmad b. 'Abd Allah b. Abī Zayd. Voici les faits[293]. Ce juriste, fils du célèbre Ibn Abī Zayd, l'auteur de la *Risāla*, jouissait ainsi que son frère Abū Ḥafṣ 'Umar d'un grand prestige à Kairouan et Ibn Rašīqī leur adressa des vers. Chose curieuse, il fut l'élève d'al-Barāḏi'ī qui, accusé de sympathiser avec les 'Ubaydides et honni par le docteurs kairouanais, dut s'enfuir en Sicile[294].

En 435 H/10 août 1043-28 juil. 1044, le cadi de Kairouan, Ibn Hāšim mourut en laissant un fils dont les partisans intervinrent auprès d'al-Mu'izz b. Bādīs pour qu'il succédât à son père. Le prince se rangea d'abord à leur avis, d'autant plus que les

291. Théoriquement dimanche.
292. V. : H. R. Idris, *Contribution... R. E. I.* 1935, 147-148, 178.
293. H. R. Idris, *Deux juristes..., A. I. E. O.* 1954, 169-172.
294. V. : H. R. Idris, *Contribution..., Mélanges L. Massignon*, II, 348-350.

Banū Hāšim étaient cadis de père en fils. Toutefois, des notables qui connaissaient bien le personnage, réprouvaient ce choix dont ils n'auguraient rien de bon. L'un des adversaires les plus acharnés du futur cadi, le poète Ibn Šaraf, raconte qu'après avoir demandé à Allah de lui accorder Sa grâce, il composa un panégyrique du prince et que, la veille de la cérémonie d'investiture du cadi, sur le tard, il demanda à al-Mu'izz de lui accorder une audience particulière. Une fois seul avec lui, il récita ce panégyrique et arriva à ces deux vers :

« La charge de cadi était héréditaire, tu l'as rendue élective, si bien que celui qui en était écarté a obtenu gain de cause.

« Cet admirable comportement, digne du calife 'Umar, satisfait les adorateurs et l'Adoré ! »

Le sultan prit alors l'attitude pensive de quelqu'un qui réfléchit ; il demeura plongé dans cette méditation tandis que le poète déclamait les vers suivants. Ayant terminé, ce dernier, inquiet de voir le prince demeurer pensif se repentait déjà de sa hardiesse et, couvert de confusion, tâchait de se donner une contenance en pliant le rouleau portant sa poésie, quand, rompant le silence, al-Mu'izz lui dit : « Reprends ces vers, rapporte-les demain et, à la fin de la réunion, lève-toi et déclame-les ; gare à toi si quelqu'un apprend l'ordre que je viens de t'imposer ! » Ibn Šaraf se retira, tandis que chacun se promettait de venir le lendemain de bonne heure assister à l'investiture du cadi qu'il présumait être Ibn Hāšim.

Le grand jour arriva ; tous avaient pris place ; Ibn Hāšim, ne se doutant de rien, était là, déjà vêtu de la robe de cadi, quand tout à coup, al-Mu'izz appela Aḥmad b. 'Abd Allah b. Abī Zayd et le nomma cadi ; et Ibn Šaraf de réciter sa poésie.

L'étonnement fut considérable, mais l'assistance, heureuse de la nomination du fils d'Ibn Abī Zayd, entonna des vœux pour le prince. Toutefois les partisans du fils d'Ibn Hāšim ne se tinrent pas pour battus. Ils tendirent des pièges au nouveau cadi et le calomnièrent.

L'affaire devint si grave qu'al-Mu'izz lança une proclamation à Ṣabra et à Kairouan pour ordonner à tous, sans exception, de se réunir dans la Grande Mosquée. Le cadi, les docteurs, les gens du prince, ses courtisans et ses soldats s'y rendirent. Les docteurs tombèrent d'accord pour déclarer que le cadi jugeait avec justice et que rien, dans sa conduite, ne pouvait justifier sa révocation. Mais, au dehors, sans doute à l'issue de cette audience, la populace

s'en prit aux docteurs favorables au cadi, avec une telle animosité que, sans la majesté du lieu et la présence des officiers, le sang aurait coulé.

La cabale reprit de plus belle à tel point qu'à la fin de Ramaḍān 436 H/avr. 1045, al-Mu'izz fut contraint de révoquer son cadi. « Nous avons pensé, lui déclara-t-il, que ta destitution serait pour toi un soulagement spirituel et temporel, et nous ne te relevons pas de tes fonctions pour avoir fauté »[295].

En 437 H/1045-1046, l'éminent juriste kairouanais Abū Isḥāq al-Tūnisī rendit une fatwā dont on va voir l'importance[296].

Consulté de Baghai sur un cas de révocation de répudiation conclue par un tuteur matrimonial šī'ite, al-Tūnisī déclara qu'il existait deux catégories de šī'ites : ceux qui étaient des impies (kāfir), partant méritaient la mort, et ceux qui se contentaient d'affirmer que 'Alī b. Abī Ṭālib était supérieur aux autres Compagnons du Prophète ; ces derniers n'étant pas des impies ne méritaient pas la mort et les mariages conclus avec eux étaient valables.

La nouvelle se propagea et souleva la réprobation de tous les docteurs ifrīqiyens, à Kairouan et ailleurs et indigna le populaire. On fit valoir que la position prise par al-Tūnisī était contraire à celle des dévots et juristes orthodoxes tels qu'Abū Isḥāq al-Sabā'ī, Marwān al-'Ābid, Rabī' al-Qaṭṭān et bien d'autres qui avaient toujours proclamé impies les šī'ites abhorrés. On le somma de se rétracter, mais il refusa de le faire, catégoriquement et avec hauteur. L'affaire fut soumise au sultan qui convoqua al-Tūnisī et ses adversaires dans sa maqṣūra. La controverse s'ouvrit en sa présence et al-Tūnisī finit par reconnaître qu'ils avaient raison et qu'il s'était trompé.

Mais quand il se retrouva au milieu de ses compagnons, ils lui reprochèrent son revirement, lui affirmant que sa première opinion était la bonne et il leur donna à nouveau raison.

Les juristes, désireux d'extirper le šī'isme, voulaient que le peuple tînt pour assuré que quiconque reconnaissait les « zindīqs »

295. On remarquera que le texte des *Ma'ālim* est favorable à Abū Bakr Aḥmad b. Abī Zayd tandis qu'on lit dans les *Madārik:* « Il fut nommé cadi de Kairouan après les troubles (qui ont suivi l'invasion hilālienne) et, d'après ce que j'ai appris, sa conduite n'était pas bonne. » On ignore le nom du personnage qui lui succéda. Il n'est pas sûr que ce fut le fils d'Ibn Hāšim. Quoi qu'il en soit, al-Mu'izz lui conserva toute sa confiance puisqu'il le fit figurer dans l'aréopage chargé de juger al-Tūnisī en 438 H/1046 et dans lequel le fils d'Ibn Hāšim ne figure pas. Aḥmad b. Abī Zayd mourut après 460 H/1067/1068.

296. V. : H. R. Idris, *Une des phases...*, *C. T.* 1956, 508-517.

'ubaydides, était impie, même s'il n'adoptait pas leur doctrine. Voyant al-Tūnisī demeurer ferme sur ses positions, ils rendirent une fatwā l'accusant de vouloir égarer les musulmans et les pousser à l'hérésie. De toutes parts, les hommes de science leur écrivirent, les approuvant et condamnant al-Tūnisī, tandis qu'en Égypte et en Syrie, des partisans de la doctrine détestée, ayant réussi à obtenir copie de la fatwā d'al-Tūnisī, l'utilisaient dans leur propagande hétérodoxe. Les poètes déclamèrent contre lui de violentes diatribes qui furent récitées chez les juristes et dans les doctes assemblées. Enfin, al-Mu'izz le condamna par un siğill qu'il fit lire en chaire dans la Grande Mosquée, avant la prière du vendredi[297] Ier Ṣafar 438 H/7 août 1046. Après l'office, le prince fit comparaître à nouveau al-Tūnisī, dans sa maqṣūra en présence d'al-Labīdī, le dernier et le plus éminent des juristes de Kairouan, du juriste Abū l-Ḥasan b. al-Muqri' et du cadi Abū Bakr Aḥmad b. Abī Muḥammad b. Abī Zayd. Ces deux juristes étaient les plus ardents défenseurs de l'orthodoxie.

D'après le jugement rendu par al-Labīdī, al-Tūnīsī devait se repentir, monter en chaire et se rétracter en présence de tous les fidèles et déclarer : « J'étais dans l'erreur au sujet de l'opinion que j'ai émise ; je me rétracte et reviens à l'orthodoxie. » Effrayé à l'idée de monter en chaire pour se rétracter, « je ferai cette déclaration, dit-il, en votre présence ». Cette proposition fut acceptée ; il aurait à faire amende honorable devant le prince et l'assemblée des juristes et à publier la même déclaration dans sa propre assemblée. Ces dispositions prises, on se sépara. Le lendemain matin, samedi 2 Ṣafar[298], le cœur brisé, il éluda l'humiliation en se réfugiant au ribāṭ de Monastir, de façon à laisser les esprits se calmer. Après la mort d'al-Labīdī, survenue en 440 H/1048, ce dernier serait apparu en songe à son propre disciple Abū 'Abd Allah b. Sa'dūn qui lui demanda : « Qui a raison, Abū Isḥāq (al-Tūnisī) ou toi ? » Al-Labīdī garda un silence significatif et Ibn Sa'dūn pense même l'avoir entendu murmurer à voix basse : « Al-Tūnīsī ». Sans donner tort aux docteurs kairouanais qui avaient cru nécessaire de condamner al-Tūnisī pour défendre l'orthodoxie, 'Iyāḍ déclare formellement qu'en toute équité, c'était bien lui qui était dans le vrai et que d'ailleurs, le point de vue dont il s'était fait le champion ne l'avait en aucune façon diminué aux yeux des savants.

297. Théoriquement jeudi.
298. Théoriquement vendredi.

Selon une autre version [299], on consulta al-Tūnisī au sujet d'un orthodoxe qui, voulant épouser une jeune šī'ite, craignait de se laisser détourner de ses devoirs religieux. Il répondit que les šī'ites étaient de deux sortes : ceux qui donnent la prééminence à l'inférieur sur le supérieur et qui préfèrent 'Alī à Abū Bakr, et ceux qui accordent la prééminence à 'Alī et insultent les autres Compagnons. Avec les premiers, on peut contracter mariage, mais on s'efforcera, en leur démontrant la fausseté de leur doctrine, de les amener à résipiscence. Quant aux seconds, on ne peut en aucun cas contracter mariage avec eux car ce sont des impies.

Quand le peuple de Kairouan eut connaissance de cette fatwā, il accusa son auteur d'impiété pour avoir osé distinguer deux catégories de šī'ites. On lui demanda de faire amende honorable, mais il refusa. Un juriste lui proposa de monter en chaire et de déclarer qu'il se repentait de « ses péchés », manière détournée de satisfaire ses adversaires sans se rétracter explicitement, car, en son for intérieur, cette déclaration s'appliquerait à ses fautes passées et non à ses erreurs doctrinales. Il s'exécuta et le peuple de dire : « Lorsqu'al-Tūnisī apostasia, son visage était d'un impie, et lorsqu'il s'est repenti, son visage est devenu celui d'un croyant. » Cette seconde version paraît beaucoup moins précise et a une allure légendaire manifeste.

Enfin al-Burzulī a résumé, malheureusement très succinctement, le récit d'Ibn Šaraf qui a déclaré avoir assisté à l'affaire, et renvoie à la chronique du célèbre poète zīrīde. On sait qu'Ibn Šaraf se rendit en Espagne en 447 H/1055-1056 et y mourut treize ans plus tard. Bien que la date de composition de sa chronique soit inconnue, cette œuvre est probablement à ranger parmi celles de ces transfuges d'Ifrīqiya qui, au service des 'Umayyades d'Espagne, s'employèrent à noircir les Fāṭimides.

Selon Ibn Šaraf, on demanda à al-Tūnisī de se rétracter publiquement en chaire, mais il refusa. Par la suite, on le pria de le faire par-devant le cadi qui se trouvait être alors Abū Bakr Aḥmad b. Abī Muḥammad b. Abī Zayd et ses témoins instrumentaires (šuhūd). Il refusa à nouveau et se rendit à Monastir. Le chroniqueur nous apprend qu'al-Tūnisī distingua deux catégories de šī'ites parce qu'il avait, à Tunis, des parents professant cette doctrine[300].

On voit que cette dernière version rappelle assez la première et nous fournit un renseignement fort intéressant. On relèvera en

299. Dp. *Mi'yār* et BURZULĪ qui se complètent. La précédente est fournie par *Madārik* et *Ma'ālim*.

300. Qarāba min-hum.

outre qu'au dire d'Ibn Šaraf, le fils d'Ibn Abī Zayd était cadi en 438 H alors que nous savons qu'il fut destitué en fin Ramaḍān 436 H/1045[301]. Sa présence attestée aussi par les *Ma'ālim*, parmi les trois docteurs chargés par al-Mu'izz de juger al-Tūnisī et le fait que le cadi de Kairouan, son successeur, ne figure pas dans cet aréopage, sembleraient prouver qu'il avait été rétabli dans ses fonctions. Mais Ibn Šaraf a été un trop zélé partisan de ce personnage pour que nous ne le soupçonnions pas de partialité, voire de mensonge. D'ailleurs cette affirmation n'est peut-être pas de lui ; on peut supposer qu'il s'agit d'une interpolation postérieure, d'al-Burzulī par exemple.

Toujours d'après al-Burzulī, un autre transfuge ifrīqiyen auprès des Umayyades, Muḥammad b. Sa'dūn (m. 485 ou 486 H/1092-1094), disciple d'al-Tūnisī dont il a été question plus haut, distinguait dans son *Kitāb Ta'assī ahl al-īmān bi-mā ṭara'a 'alā madīnat al-Qayrawān*, une troisième catégorie de šī'ites que les docteurs étaient unanimes à déclarer impies, à savoir ceux qui prétendent que l'archange Gabriel s'est trompé en ne transmettant pas la révélation à 'Alī qui aurait dû être l'Envoyé d'Allah à la place de Muḥammad. Sur la question, al-Burzulī renvoie aussi à un ouvrage d'Ibn Rušd (Averroès) (m. 595 H/1198).

Bien qu'Abū Ḥafṣ al-'Aṭṭār ait déclaré : « Quand Abū Isḥāq al-Tūnisī et 'Abd al-Wāḥid al-Kafīf sont de mon avis, je n'ai cure des contradicteurs », il ne semble pas avoir partagé l'opinion d'al-Tūnisī sur la licéité du mariage d'un orthodoxe avec une šī'ite. Selon lui, un tel mariage n'est pas licite ; le mari ne doit pas se laisser bercer par l'espoir de convertir sa femme, car, s'il vient à mourir, ses enfants risquent d'être confiés à leur grand-mère ou à une tante maternelles, partant šī'ites, au cas où leur mère se remarierait. Signalons enfin que, d'après Māksan, abāḍite de l'époque zīrīde, à la question : « Peut-il y avoir héritage entre les šī'ites et nous ? », un juriste a répondu : « Non, pour les šī'ites qui nient le dogme (ta'ṭīl) ; oui, pour ceux qui (se contentent de) proclamer la supériorité de 'Alī (tafḍīl).[302] »

Il est curieux de constater qu'il semble bien que les ḫāriǧites abāḍites aient adopté, sur la question de leurs rapports avec les šī'ites, leurs pires ennemis, une attitude rappelant celle d'al-Tūnisī ; à moins d'admettre que notre source abāḍite fasse purement et simplement allusion à la position du juriste kairouanais, ce qui est peut-être plus probable. Nous aurions alors un écho en

301. V. *supra :* p. 185.
302. V. *infra :* chap. XI.

milieu abāḍite de la controverse soulevée par la célèbre fatwā d'al-Tūnisī.

Ce dernier mourut le lundi 2 Rabī' II 443 H/13 août 1051. Al-Mu'izz b. Bādīs, au milieu d'une affluence considérable, assista aux obsèques. Il fut enterré à Kairouan au cimetière de Bāb Salam (Aslam). De nombreux thrènes furent composés en son honneur, notamment par le célèbre Ibn Rašīq. Ces honneurs posthumes prouvent qu'on lui avait pardonné son libéralisme ; après la rupture, les mālikites parvenus à leurs fins n'avaient plus de raison de lui tenir rancune.

Ibn al-Aṯīr enseigne[303] qu'en 439 H/28 juin 1047-15 juin 1048, des groupes de Ṣanhāǧiens de la tribu Talkāta se livrèrent de violents combats qui firent beaucoup de victimes. Malheureusement, rien ne permet de rattacher ces engagements à la rupture avec laquelle ils n'ont peut-être rien à voir.

Enfin certaines sources orientales[304] placent la rupture en 443 H/1051-1052 année où, d'après le *Bayān*, on prit à Kairouan la livrée noire[305].

Ibn Muyassar précise même que cette année-là, al-Mu'izz dépêcha un personnage appelé al-Šarīf auprès du calife de Bagdad qui fit tenir au prince d'Ifrīqiya son acceptation par le truchement d'un messager, un certain Abū Ġālib al-Šīrāzī. Ce personnage partit pour l'Ifrīqiya en traversant l'empire byzantin. L'empereur se saisit de sa personne et le livra au calife fāṭimide al-Mustanṣir. Le prisonnier fit une entrée infâmante au Caire, monté sur un chameau avec des clochettes. Dans un trou, à l'endroit appelé Bayn al-Qaṣrayni, al-Mustanṣir fit brûler l'acte de nomination d'al-Mu'izz, l'étendard noir, la robe d'investiture et le cadeau destinés au Zīrīde, puis renvoya l'ambassadeur à Constantinople. Cette mission manquée est certainement antérieure à celle d'Abū l-Faḍl al-Baġdādī.

Avant d'exposer les récits[306] qui placent en 439-440 H/1047-1049 le rejet officiel de la souveraineté fāṭimide et la reconnaissance

303. *Kāmil*, IX, 225/trad., 455.

304. IBN MUYASSAR, 5-6 ; IBN ḪALLIKĀN, II, 103 ; *Nuǧūm*, V, 50-51, (citation d'AL-ḎAHABĪ ; v. : H. R. IDRIS, *Sur le retour...*, *A. I. E. O.* 1955, 28.

305. *Bayān*, I, 280/trad., I, 418-419 ; v. *infra :* p. 202.

306. a) Biographie du cadi Abū 'Abd Allah b. Ǧa'far al-Kūfī ; *Ma'ālim*, III, 243-245 ; prêche anti-šī'ite du 'Īd al-Fiṭr (1er Šawwāl) 440 H/9 mars 1049. V. : H. R. IDRIS, *Contribution...*, *Mélanges Louis Massignon*, II, 353-357. b) *Bayān*, I, 277-279/trad., I, 413-414, donne deux longues citations d'Ibn Šaraf ; prêche anti-fāṭimide du 'Īd al-Aḍḥā (10 Ḏū l-Ḥiǧǧa) 440 H/16 mai 1049. c) IBN BASSĀM, IV/1, 67-69, 70-90, cite le célèbre poète d'al-Mu'izz Ibn Rašīq (m. 456 H/1063). Il s'agit vraisemblablement d'un extrait

du calife de Bagdad et sont inspirés pour la plupart, explicitement ou non de l'historiographie d'Ibn Šaraf, il convient de faire appel au témoignage de la numismatique qui en confirme indubitablement l'authenticité[307].

Jusqu'en 438 H/1046-1047 inclusivement, sous al-Mu'izz, les dīnārs zīrīdes sont du type šī'ite et frappés à Mahdia ou à al-Manṣūriyya, au nom du calife fāṭimide al-Mustanṣir.

De 439 H/1047-1048 à 440 H/1048-1049, des dīnārs analogues portent Ṣabra au lieu d'al-Manṣūriyya, autrement dit, au nom de la cité fondée par le Fāṭimide al-Manṣūr, est substitué son ancien nom de Ṣabra ; toutefois, le maintien des formules šī'ites et la mention d'al-Mustanṣir prouvent que si la rupture se prépare elle n'est pas encore consommée.

De 441 H/1049-1050 à 449 H/1057-1058, nous rencontrons des dīnārs de type sunnite caractérisés par la suppression des eulogies 'alīdes et du nom du souverain fāṭimide et par le verset[308] : « Quiconque recherche une religion autre que l'Islām (cela) ne sera pas accepté de lui... ».

Deux sont frappés en 446 H/1054-1055 et 447 H/1055-1056, à Mahdia où Tamīm est gouverneur, mais la plupart portent, comme lieu de frappe : « Dans la ville de la puissance de l'Islām et Kairouan. » Expression que l'on retrouve justement dans une inscription datée de 437 H/1045-1046 qui figurait sur les linteaux de l'ancienne porte de Ṣabra[309].

Une pièce est frappée en 448 H/1056-1057 à Kairouan.

Il est donc certain que la répudiation des Fāṭimides est chose

de son anthologie poétique l'*Unmūḏaǧ* et non du *Mīzān al-'amal fī ta'rīḫ al-duwal* que j'ai eu le tort de lui attribuer, cette dernière œuvre étant probablement d'un homonyme plus tardif ; v. *supra* : Introduction, p. XIV-XV ; H. R. IDRIS, *Sur le retour...*, *A.I.E. O.* 1953, 31. d) *Kāmil*, IX, 235/trad., 456. e) *'Ibar*, VI, 14, 159/*Berbères*, I, 31, II, 20-21. Le premier passage place le point culminant de la rupture en 437 H et le second en 440 H. Mais la confusion si fréquente en paléographie arabe entre 7 et 9 dans les dates données en toutes lettres, autorise la lecture 439 H, d'autant plus qu'il y est question du messager 'abbāside Abū l-Faḍl al-Baġdādī. f) *Šaḏarāt*, III, 264, fixe la rupture à 440 H ; *Mu'nis*, 82, date la reconnaissance des 'Abbāsides de 435 H et la supression de la ḫuṭba pro-fāṭimide de 440 H ; MARRĀKUŠĪ, éd. DOZY 1847, 253, situe la rupture vers 440 H.

307. FARRUGIA DE CANDIA, *R. T.* 1936, 333-372 ; 1937, 89-136 ; 1948, 103-131 ; idem, *Bull. Arch. du Comité des Travaux hist. et scient.*, Paris, 1953 (année 1950), 119-123 ; H. W. HAZARD, *The Numismatic History of Late Medieval North Africa*, New York, 1952, 52-55, 90-93 ; *Inscriptions arabes...*, I, Paris 1950, et *Objets kairouanais*, II, Paris 1952, passim.

308. *Coran*, S. III, v. 79/trad., III, 879 ; il figurera sur les dīnārs almoravides de 450 H, etc.

309. *Inscriptions arabes*, I, 87-90.

faite en 441 H/1049-1050, sans qu'il soit évident qu'il faille pour cela rejeter l'affirmation des chroniqueurs qui assignent à la rupture officielle différentes dates antérieures à 441 H ; il n'est pas invraisemblable, en effet, que, contrairement à toute logique, même après la rupture, les Zīrīdes aient continué à battre monnaie šī'ite au nom d'al-Mustanṣir, avec, il est vrai, quelques modifications riches de signification, d'autant plus que nous verrons, plus loin, un autre cas de décalage entre un acte politique et sa concrétisation monétaire. D'ailleurs, le changement de la frappe en 441 H/1049-1050 est attesté par les historiens[310].

Ibn Ḫaldūn[311] signale la venue vers 443 H/1051 ou peu après, d'Abū l-Faḍl b. 'Abd al-Wāḥid al-Tamīmī, porteur du diplôme d'investiture octroyé au Zīrīde par le calife 'abbāside. Ibn Baškuwāl[312] et al-Maqqarī[313] signalent aussi le passage de cet ambassadeur à Kairouan sous al-Mu'izz b. Bādīs sans préciser de date et nous apprennent qu'après l'invasion hilālienne, il gagna l'Andalousie et qu'il mourut à Tolède en 455 H/1063. Al-Maqqarī cite les vers qu'il composa à la demande du Zīrīde pour décrire un jeune échanson.

Par bonheur, Ibn Bassām (m. 542 H/1147) nous a transmis de précieux renseignements sur ce personnage. Voici l'analyse et la traduction partielle de ce texte capital[314].

L'auteur déclare explicitement utiliser Ibn Rašīq (m. 456 H/1063), le fameux poète d'al-Mu'izz. Il s'agit vraisemblablement d'une citation textuelle ou résumée de son anthologie poétique *Unmūḏaǧ al-Zamān fī šu'arā' al-Qayrawān* qui ne nous est pas parvenue. Il semble qu'Ibn Bassām le cite directement, mais il se pourrait qu'il le fasse par l'intermédiaire d'Ibn Ḥayyān (m. 469 H/1076), chroniqueur andalou qui est sa principale source historique.

Quoi qu'il en soit, il nous apprend que le vizir Abū l-Faḍl Muḥammad b. 'Abd al-Wāḥid al-Baġdādī al-Dārimī, âgé de moins de vingt ans, quitta Bagdad à la mort de son père pour se mettre au service de l'émir Maḥmūd. Il assista aux guerres que ce dernier conduisit aux Indes. Il servit ensuite Širwān Šāh jusqu'à la mort de ce dernier et l'avènement de son frère.

310. On trouvera les références ds. G. MARÇAIS, *Les Arabes en Berbérie...*, 56. Sur toute cette question, v. : H. R. IDRIS, *Sur le retour...*, *A. I. E. O.* 1953, 29-30.

311. *Berbères*, II, 21.

312. *Ṣila*, II, n° 1194, p. 540.

313. MAQQARĪ, éd. Caire 1949, IV, 108-110 ; IBN BASSĀM, IV/I, 73 donne le même texte ; V. aussi : ṢAFADĪ, IV, 70-71, n° 1524 (date exacte de sa mort dp. IBN ḤAYYĀN).

314. IBN BASSĀM, IV/I, 67-69, v. aussi : 70-90.

Ibn Bassām poursuit en ces termes : « Abū l-Faḍl écrivit au calife Abū Ǧa'far al-Qā'im dans l'intention de se rendre auprès de lui à Bagdad. L'arrivée de la missive coïncida avec celle du messager d'al-Mu'izz b. Bādīs. Le calife se mit en quête d'un homme pour lui servir d'ambassadeur ; on lui conseilla de choisir Abū l-Faḍl » ; ce qu'il fit.

Notre ambassadeur partit incognito. Nous le suivons à Alep où il compose un panégyrique pour Mu'izz al-Dawla qui le traite généreusement, puis à Ma'arrat al-Nu'mān où il rencontre al-Ma'arrī Aḥmad b. Sulaymān, c'est-à-dire le célèbre poète Abū l-'Alā al-Ma'arrī (m. 449 H/1057-1058) auquel il récita une poésie. « Al-Ma'arrī l'embrassa entre les deux yeux et lui déclara : « Par mon père, quel versificateur tu fais ! Je pense que tu es bien l'envoyé au Maġrib. »

« Abū l-Faḍl arriva au Caire dont le vizir était alors Ṣadaqa b. Yūsuf b. 'Alī surnommé al-Fallāḥī. Il se rendit à l'assemblée du Grand Cadi et, grâce à de faux témoignages il fit établir un contrat (d'affaire) avec un homme bien connu qui se trouvait alors au Maġrib. Lorsque l'acte fut consigné, il quitta l'Égypte, habillé en marchand, pour gagner l'Ifrīqiya. Le maître d'Alexandrie eut vent de son passage et le rechercha, mais vainement. Il parvint à Tripoli d'Occident, première province d'al-Mu'izz. Divulguée, la nouvelle de sa mission secrète se répandit et al-Mu'izz ordonna qu'on le lui amenât. Une fois arrivé, on le desservit auprès du prince qui voulut le tuer : « Patiente à mon sujet, lui dit Abū l-Faḍl, et renseigne toi sur moi ; s'il (appert) que je n'ai pas dit la vérité, qu'on me mette à mort. » Il se rendit alors à Kairouan (où il demeura) en résidence surveillée jusqu'au moment où arriva la missive d'al-Qā'im qui confirmait sa sincérité. Al-Mu'izz s'excusa, lui octroya une haute position, le combla de ses faveurs et lui livra ses détracteurs à merci, avec pleins pouvoirs. Abū l-Faḍl les emmena dans sa demeure, les traita généreusement et les honora de ses faveurs. Émerveillé de cette générosité, al-Mu'izz lui confia l'administration de sa maison. L'arrivée d'Abū l-Faḍl en la ville de Kairouan eut lieu en 439 H[315]. Abū 'Alī b. Rašīq a rapporté ces faits et il a dit qu'Abū l-Faḍl est le premier à avoir introduit en Ifrīqiya la *Yatīma* d'al-Ṯa'ālibī[316]. »

315. On remarquera que ce volume de la *Ḏaḫīra* a été édité d'après un seul ms. ; or, l'on sait que 7 et 9, en toutes lettres, pour peu que les points diacritiques fassent défaut, peuvent être facilement confondus par les copistes.

316. La *Yatīmat al-Dahr* est une célèbre anthologie de poètes orientaux composée par AL-ṮA'ĀLIBĪ (m. 429 H/1037). Sur toute cette affaire, v. : H. R. IDRIS, *Sur le retour...*, *A. I. E. O.* 1953, 31-33.

Malgré la toute puissance des calomnies, on est surpris de voir que le Zīrīde ait voulu attenter aux jours d'un homme qui, à tort ou à raison, se prétendait le messager du calife. Peut-être attendait-on à Kairouan un autre personnage si bien qu'Abū l-Faḍl parut suspect. Il est clair qu'il n'était porteur d'aucune lettre de créance ni d'aucun papier compromettant ; sage précaution car Abū l-Faḍl, ayant à traverser les états fāṭimides, risquait fort d'être arrêté. Nous avons vu qu'il faillit l'être. L'arrivée du message officiel est postérieure à celle de l'ambassadeur. Cette lettre emprunta, sans doute, la voie maritime. En effet, Ibn al-Aṯīr[317] qui date la rupture de 435 H, nous dit, d'une part, que le diplôme d'investiture fut confié aux porteurs des robes d'honneur qui l'accompagnaient, et, d'autre part, qu'al-Mu'izz reçut d'al-Qā'im, par mer, via Constantinople, des robes d'honneur et des drapeaux.

Mais une chose est certaine : en 439 H/1047, fut reçu, sans doute à Ṣabra-al-Manṣūriyya, un Baġdādien qui se prétendit être l'envoyé du calife. Probablement soupçonné d'imposture, partant menacé de mort, il obtient un délai et on le relègue à Kairouan sous une étroite surveillance. Le courrier officiel vient enfin le justifier et le Zīrīde lui accorde ses faveurs. C'est donc vers 439-440 H/1047-1048 qu'il faut placer le point culminant d'une rupture diplomatique dont les manifestations successives s'échelonnèrent vraisemblablement sur une dizaine d'années de 433 à 443 H/1041-1052[318].

Ibn Ḫaldūn[319] fournit quelques détails complémentaires : le calife de Bagdad ayant reçu l'acte par lequel al-Mu'izz reconnaissait sa suzeraineté, lui envoya par Abū l-Faḍl al-Baġdādī le diplôme d'investiture (taqlīd) et les robes d'honneur. On fit lecture de cette pièce dans la Grande Mosquée de Kairouan et on y déploya les étendards noirs, symboles des 'Abbāsides, le blanc étant la couleur des Fāṭimides. On démolit aussi le Dār al-Ismā'īliyya (Maison des Ismā'īliens) sans doute un établissement analogue au célèbre Bayt al-Ḥikma[320] (Maison de la Sagesse) des Fāṭimides du Caire.

Ibn 'Iḏārī et Ibn Ḫaldūn[321] sont d'accord pour dire que l'on brûla alors, après les avoir lacérés[322], les drapeaux donnés par les

317. *Kāmil*, IX, 217/trad., 454-455.

318. V. : H. R. Idris, *Sur le retour...*, *A. I. E. O.* 1953, 35-36.

319. *'Ibar*, VI, 14/*Berbères*, I, 31.

320. Ce nom désignait l'institution aġlabide ainsi nommée, sorte d'université à tendance philosophique et mu'tazilite où l'on semble avoir aussi étudié les sciences exactes ; v. *infra :* chap. XII.

321. *Bayān*, I, 277-279/trad., I, 413-416 ; *'Ibar*, VI, 159/*Berbères*, II, 20-21.

322. Ce détail dp. Kutubī, *'Uyūn al-tawārīḫ*, Fagnan, *Extraits inédits*, 258, et *Mu'nis*, 82.

Fāṭimides, qu'on supprima leurs noms sur les drapeaux, les fanions et les étendards[323], et les liserages des manteaux de cérémonie, le tout provenant, sans doute, de la manufacture califienne.

La biographie d'Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Ǧa'far al-Kūfī, cadi de Ṣabra al-Manṣūriyya, nous livre le texte[324] de la première ḫuṭba anti-fāṭimide et les circonstances où elle fut prononcée.

« Lorsqu'al-Mu'izz b. Bādīs ordonna de maudire (la dynastie de) 'Ubayd Allah dans les prêches — la chose eut lieu le jour de la Fête de la rupture du jeûne en 440 H (1er Šawwāl/9 mars 1049) — le cadi en question, Muḥammad b. Ǧa'far prononça le prêche et, après avoir dit les paroles conformes au rituel du prêche de la rupture du jeûne, il s'écria : « O Allah ! Maudis ces scélérats, impies, disputeurs et libertins, ennemis de la religion et suppôts du démon, insurgés contre Tes ordres et violateurs de Ton alliance ; ils suivent une autre voie que la Tienne et altèrent Ton Livre. O Allah ! Maudis les durement, livre les à une ignominie grande et durable. O Allah ! Notre maître et seigneur, Abū Tammām[325] al-Mu'izz b. Bādīs b. al-Manṣūr, qui maintient Ta religion, défend la Sunna de Ton Prophète et fait flotter haut l'étendard de Tes saints, confirmant la vérité de Ton Livre, exécutant Ton ordre et écartant ceux qui altèrent la religion et suivent une autre voie que celle des croyances orthodoxes, proclame : « O ! Infidèles ! Je n'adorerai pas ce que vous adorerez. Vous n'êtes pas adorant ce que j'adore. Je ne suis pas adorant ce que vous avez adoré et vous n'êtes pas adorant ce que j'ai adoré[326]. » — Dans cette citation coranique, il supprima le mot : « dis » qui figure en tête de la sourate et omit le verset suivant : « A vous, votre religion. A moi, ma religion », pour le rattacher au contexte.

« Le sultan ordonna au prédicateur de la Grande Mosquée de Kairouan de faire chaque vendredi, au cours du prêche, la même proclamation du haut de la chaire. C'est là une preuve de l'éloquence (de Muḥammad b. Ǧa'far), de son hostilité envers les hérétiques et de son amour pour les sunnites.

« Il subit une épreuve qui entraîna l'éviction (des Banū l-Kūfī) du poste de cadi et la fin de leurs faveurs. En voici la cause :

323. « A'lām, rāyāt, bunūd » ; les liserages : « ṭarz » ou « ṭirāz ».

324. *Ma'ālim*, III, 243-245 ; H. R. Idris, *Contribution...*, *Mélanges Louis Massignon*, II, 355-356. V. aussi *infra:* chap. VIII.

325. C'est sans doute intentionnellement et pour sacrifier à l'emphase que notre prédicateur remplace la kunya « Abū Tamīm » d'al-Mu'izz par « Abū Tammām » ; *Bayān*, I, 277-278/trad. I, 414-415 : Abū Tamīm ; *A'māl*, 455-456 · al-Mu'izz Abū Tammām.

326. *Coran*, S. CIX, v. 1-5/trad., II, 125.

Ibn Rašīq composa des vers, notamment ces deux-ci, qui visaient le cadi Muḥammad b. Ğa'far :

« O toi qui chemines au milieu des lances et des glaives, je sens sur toi l'odeur du sang !

« Puissé-je connaître celui qui t'a hissé sur sa chaire si bien que tu t'es élevé au faîte ! »

« Ces vers ayant été rapportés au sultan provoquèrent la disgrâce de Muḥammad b. Ğa'far. Lorsqu'on le rechercha pour le punir, il s'enfuit de la ville de Kairouan et on n'entendit plus parler de lui jusqu'au moment où l'on apprit qu'il se trouvait au Caire. » Il y devint l'un des personnages les plus considérables.

« En 443 H/1051-1052, on apprit à Kairouan que Muḥammad b. Ğa'far al-Kūfī avait été nommé cadi d'Égypte avec le titre de « cadi des cadis et missionnaire des missionnaires ». Ibn Šaraf a dit à ce propos : « Nous implorons Allah de nous préserver du châtiment suprême car le cadi du peuple (ifrīqiyen) se trouvait donc être des leurs et suivre leur doctrine ![327] » Il se démit ensuite de ses fonctions, quitta l'Égypte et finit par se fixer au fin fond de la Syrie où l'on dit qu'il mourut après 470 H/1077-1078.

L'auteur du *Bayān*[328] reproduit, d'après Ibn Šaraf, le même texte de cette ḫuṭba, mais dit qu'elle fut prononcée à la Fête des Sacrifices (10 Ḏū l-Ḥiğğa 440 H/16 mai 1049), et sans préciser par qui. Ailleurs[329] il déclare qu'en 440 H/16 juin 1048-4 juin 1049, la ḫuṭba cessa d'être dite au nom du souverain égyptien dont on brûla les étendards et de citer à nouveau Ibn Šaraf : « Al-Mu'izz b. Bādīs ordonna de faire les invocations du haut des chaires d'Ifrīqiya au nom des descendants d'al-'Abbās b. 'Abd al-Muṭṭalib et de ne plus les faire au nom des šī'ites 'Ubaydides. Dès lors, le ḫaṭīb fit des invocations pour les quatre califes (orthodoxes), al-'Abbās et les dix autres (Compagnons)[330]. » On nous dit, et la chose est peu douteuse, que toutes ces mesures comblèrent de joie le peuple mālikite et les dévots kairouanais qui, jusque là, s'abstenaient d'assister à la prière solennelle du vendredi pour ne pas ouïr la ḫuṭba fāṭimide.

Lorsqu'al-Mu'izz eut reconnu les 'Abbāsides, al-Mustanṣir lui adressa de violents reproches, lui déclarant notamment : « Que

327. *Bayān*, I, 288/trad., I, 432 ; la bonne leçon est celle du *ms.* B et non : al-Kūmī.

328. *Bayān*, I, 277-278/trad., I, 414-415.

329. *Bayān*, I, 277/trad., I, 413.

330. Les dix Compagnons à qui le Prophète avait annoncé qu'ils entreraient au Paradis.

n'as-tu suivi les traces de tes ancêtres, fidèles et obéissants », et le menaçant d'envoyer des troupes pour le châtier. Al-Mu'izz lui aurait répondu : « Mes pères et mes ancêtres étaient rois du Maġrib bien avant l'accession de tes aïeux à la royauté, leur mérite est bien au-dessus de cette priorité et (tes ancêtres) les eussent-ils reculés au second rang qu'ils se seraient avancés au premier par leurs sabres ![331] »

On a vu que de 441 à 449 H, les dīnārs zīrīdes sont du type sunnite et frappés « dans la ville de la puissance de l'Islām et Kairouan » ou à Mahdia. Ibn Šaraf[332] précise que ces pièces dont il donne une description conforme aux exemplaires conservés, furent émises en Ša'bān 441 H/29 déc. 1049-26 janv. 1050. On en frappa en quantité. Al-Mu'izz fit aussi fondre la masse énorme de tous les dīnārs qu'il détenait portant les noms des califes 'Ubaydides. Puis il fit publier que la monnaie fāṭimide n'avait plus cours et que dans ses états, dīnārs ou dirhams ne devaient plus porter gravé aucun de ces noms. L'application de cette mesure n'alla pas sans difficulté ; la preuve en est que deux mois plus tard, en Šawwāl 441 H/26 fév.-26 mars 1050, « le sultan Abū Tamīm » fit proclamer que quiconque utiliserait de la monnaie portant un nom de calife 'Ubaydide serait sévèrement puni.

On possède sur la rupture un document original[333] malheureusement non daté mais combien émouvant ! Il s'agit d'un parchemin conservé dans la Bibliothèque de la Grande Mosquée de Kairouan, feuillet détaché d'un Coran dont il constituait sans doute la page de garde. On y lit ce texte, vraisemblablement écrit de la propre main d'al-Mu'izz b. Bādīs : « L'esclave et l'ami d'Allah, al-Mu'izz li-Dīni-hi (Le défenseur de Sa religion) déclare : « Je témoigne qu'il n'est pas d'autre divinité qu'Allah, que Muḥammad est l'Envoyé d'Allah, qu'Allah le bénisse, et que la personne la plus éminente après l'Envoyé d'Allah est Abū Bakr, ensuite 'Umar, ensuite 'Uṯmān et ensuite 'Alī, qu'Allah soit satisfait d'eux tous. O Allah ! maudis les Banū 'Ubayd, Tes ennemis et les ennemis de Ton Prophète. Qu'Allah nous fasse tirer profit de notre haine pour eux tous. J'ai constitué habous cet exemplaire (muṣḥaf) [du Coran] au profit de la mosquée-cathédrale de Kairouan pour l'amour d'Allah, le Généreux, qu'Il soit glorifié ! »

Il n'est pas impossible qu'un certain nombre de disgrâces

331. Nuwayrī, II, 140 ; Ibn Ḫallikān, II, 105, reproduit par Ibn Maqdīš, I, 140

332. Cité par *Bayān*, I, 278-279/trad., I, 415-416 ; même date donnée par *A'māl*, 45 ; v. *infra:* chap. VIII.

333. *Inscriptions arabes*, 1, n° 10, p. 37-38.

prononcées pendant les années où s'accomplit la rupture en soient plus ou moins la conséquence. C'est ainsi qu'en 439 H/28 juin 1047-15 juin 1048, le gouverneur de Nefta, Ḥabūs b. Ḥumayd al-Ṣanhāǧī fut disgrâcié et requis de verser une somme considérable ; on l'abreuva de sévices et d'humiliations. Le cadi de Gafsa, Aḥmad b. Ḥaǧǧāǧ, disgrâcié, s'empressa de verser 10.000 dīnārs[334].

« En 441 H/5 juin 1049-25 mai 1050, le qā'id 'Abbād b. Marwān qui portait le titre honorifique (laqab) de Sayf al-Mulk (Sabre de la royauté) et faisait partie des intimes (du prince) fut disgrâcié et livré à ses ennemis. Ses biens furent confisqués et tous les fonctionnaires qu'il avait nommés, arrêtés. On le jeta ensuite dans un sombre souterrain où on le laissa mourir »[335]. On ne sait rien d'autre sur cette énigmatique affaire.

La même année, « l'émir Abū Tamīm (al-Mu'izz b. Bādīs) se mit en route pour le Maġrib extrême et laissa son fils Abū l-Ṭāhir Tamīm b. al-Mu'izz à al-Manṣūriyya »[336]. Si ce texte n'est pas fautif, il ne doit s'agir que d'une velléité, déjà suffisamment étrange en soi, et d'une absence de courte durée. Al-Qā'id b. Ḥammād aurait-il engagé son cousin à joindre ses efforts aux siens contre les Zanāta du Maroc ?

D'ailleurs l'Ifrīqiya zīrīde semble vivre alors dans une certaine euphorie. Toujours en 441 H/1049-1050, on construit le muṣallā (oratoire de plein air) d'al-Manṣūriyya et un beau jour al-Mu'izz se rend en magnifique cortège à proximité de Kairouan pour assister à une présentation de fauves[337]. En 442 H/26 mai 1050-14 mai 1051, Kairouanais et Soussiens mirent fin à leurs querelles ; les premiers offrirent aux seconds des festins où l'on se lava les mains à l'eau de rose et les essuya avec des serviettes de fine toile rayée.

Enfin cette année-là, al-Mu'izz désigna son fils Tamīm comme héritier présomptif. D'après Ibn Šaraf, la proclamation en fut faite ainsi : le ḫaṭīb de la Grande Mosquée de Kairouan fit, ce vendredi-là, des invocations en faveur du sultan al-Mu'izz b. Bādīs et de son fils et héritier Abū l-Ṭāhir Tamīm puis il s'exclama : « O Allah ! prends soin de Ton serviteur et ami, Abū l-Ṭāhir Tamīm b. al-Mu'izz qui n'est pas souillé par l'impiété de Ma'add b. al-Ẓāhir ![338] »

334. *Bayān*, I, 276-277/trad., I, 413.
335. *Bayān*, I, 279/trad., I, 416.
336. *Bayān*, I, 278/trad., I, 415.
337. *Bayān*, *ibidem*.
338. *Bayān*, I, 279/trad., I, 417. Le ḫaṭīb ne lui donne pas son titre califien al-Mustanṣir ; il y a un jeu de mots entre Abū l-Ṭāhir et ṭāhir (pur, non souillé).

Le 7 Muḥarram 442 H/1er juin 1050, al-Yāzūrī, grand cadi fāṭimide, fut élevé au rang de vizir tout en conservant ses titres et attributions de « cadi des cadis et missionnaire des missionnaires »[339]. Or, malgré la rupture, sans aucun doute définitivement consommée depuis environ deux ans, le Zīrīde continuait à correspondre avec la chancellerie du Caire où il avait toujours un nā'ib, sorte de représentant chargé d'affaires. Comme al-Yāzūrī était de petite extraction, les gouverneurs se dispensèrent, d'après Ibn Ḫaldūn[340], de lui donner dans leurs dépêches le titre de « mawlāya » (mon maître), ce qui le piqua au vif. Il en aurait fait le reproche à Ṭumāl b. Ṣāliḥ, seigneur d'Alep, et à al-Mu'izz b. Bādīs, seigneur d'Ifrīqiya, qui le prirent en aversion.

Selon d'autres sources[341], al-Yāzūrī, une fois ministre, mit son propre nom dans les en-têtes des lettres officielles et les princes lui répondirent en employant les formules honorifiques dues à son rang à l'exception d'al-Mu'izz b. Bādīs al-Ṣanhāǧī. Au lieu de l'appeler « le serviteur » ('abd) [du calife] ainsi qu'il avait toujours désigné les prédécesseurs du ministre, il l'appela « la créature » (ṣanī'a) [du calife]. Al-Yāzūrī manda le nā'ib d'al-Mu'izz et lui fit des représentations, d'ailleurs courtoises. Mais l'émir continuant de l'offenser de la sorte, le ministre se fit adresser par des espions qu'il avait en Ifrīqiya le canif de l'écritoire d'al-Mu'izz dont il convoqua le nā'ib. Prenant le canif, il lui déclara : « Nous avons usé d'aménité en prenant le canif et, si nous le voulions, nous aurions l'aménité de l'en égorger ! » et il lui tendit l'instrument. Le nā'ib l'adressa à son maître avec une lettre ; ce qui n'apaisa pas la hargne d'al-Mu'izz. Et al-Yāzūrī de faire dérober une des sandales d'al-Mu'izz dont il fit à nouveau comparaître le chargé d'affaires[342] et lui lança : « Écris à ce sot Berbère et dis-lui : « Si tu ne reviens pas à la raison et ne te montres pas poli, nous te corrigerons avec cette sandale ! » Le nā'ib écrivit à son maître qui n'en continua pas moins à éviter l'emploi des expressions qui flattaient al-Yāzūrī. Le Zīrīde était loin de se douter du machiavélisme avec lequel le ministre qu'il avait cru pouvoir blesser impunément, allait bientôt se venger.

339. Ibn Ṣayrafī, 40-41 ; Ibn Muyassar, 5-6, 9 ; *Ḫiṭaṭ*, II, 170 ; Nuwayrī, II, 140 ; *Kāmil*, IX, 235, 237/trad., 456.

340. *'Ibar*, VI, 13/*Berbères*, I, 30.

341. Surtout Ibn Ṣayrafī, *Kāmil*, Nuwayrī.

342. Le récit d'Ibn al-Ṣayrafī, le plus détaillé, semble avoir été condensé, au détriment de la clarté.

Un curieux épisode[343] atteste la méfiance de l'autorité zīrīde à l'égard de l'exaltation religieuse populaire malgré la réalisation de la rupture, et permet, contre toute attente, de pallier l'imprécision de la chronologie des sources et de dater avec exactitude le premier choc hilālo-ṣanhāǧien.

L'hagiographe Ibn Nāǧī[344] rapporte qu'un certain Abū l-Ḥasan Muḥammad b. 'Abd al-Ṣamad[345], fils d'un šayḫ prêcheur (wā'iẓ) du Caire, vint à Kairouan. Savant, vertueux, ascète, ṣūfī, prêcheur, il tenait assemblée dans la Grande Mosquée. Il était éloquent et bouleversait son auditoire par ses larmes, son cœur saignant et la peur des saints voués à Allah. De son temps, personne ne prêchait comme lui l'ascèse, la crainte, ni avec autant de sincérité. Sa célébrité se répandit au loin. On se pressa pour écouter ses exhortations. Les cœurs se donnèrent à lui et ses partisans devinrent si nombreux que le sultan prit peur de lui[346].

Al-Mu'izz b. Bādīs, désireux de mettre un terme à l'activité de ce pieux agitateur, usa alors d'un subterfuge. Il demanda au dévot qui les lui envoya, de lui prêter quelques-uns de ses livres sous prétexte de les consulter. Quelques jours plus tard, il les lui retourna. Le prêcheur les feuilleta et y trouva une bandelette de parchemin écrite de la main du sultan, qui semblait avoir été oubliée là par ce dernier. On y lisait : « Les rois de Perse et les Sages (versés

343. Burzulī, ms. A. W., III, 32e cahier, f° 8 r°, *Muḫtaṣar*, f° 159 v°-160 r° ; seule source donnant l'ethnique Ǧawharī ; l'auteur renvoie, pour les détails du récit auquel il ne fait qu'une simple allusion, à l'œuvre d'Ibn Šaraf, continuation de la chronique d'Ibn al-Raqīq (wa-qiṣṣatu-hu ṭawīla unẓur-hā fī ta'līf Ibn Šaraf allaḏī 'alā Ibn al-Raqīq). *Ma'ālim*, III, 236-239, fournit le plus riche récit s'achevant par la biographie figurant dans *Madārik* et cite Ibn Šaraf et son fils Ǧa'far. *Madārik*, II-III, f° 349 v°-351 v° ; Ibn Maqdīš, I, 142, résume *Ma'ālim ; Bayān*, I, 279-280/trad., I, 417-418, seule source donnant : Abū 'Abd Allah au lieu d'Abū l-Ḥasan ; le personnage peut avoir eu deux kunyas : Abū l-Ḥasan (généralement donnée aux personnages se nommant 'Alī) et Abū 'Abd Allah (correspondant normalement à Muḥammad) mais cette dernière n'aurait-elle pas justement été substituée à la première pour respecter l'usage ? V. : H. R. Idris, *Contribution...*, *Mélanges Louis Massignon*, II, 344-347.

344. *Ma'ālim*, III, 236-239 ; H. R. Idris, *Contribution...*, *Mélanges Louis Massignon*, II, 344-347. Dp. une aimable communication de M. G. S. Colin le mot que j'avais lu « saǧǧāda » et traduit par « signet » doit être corrigé en « siḥā'a » = bandelette de parchemin servant à fermer un message et pouvant être utilisée après sa rupture pour écrire un court texte (« biṭâqa » = cédule).

345. Son nom complet peut être rétabli ainsi : Abū l-Ḥasan Muḥammad b. (Abī l-Faḍl) 'Abd al-Ṣamad (al-Ǧawharī). *Bayān*, I, 279 : Abū 'Abd Allah b. 'Abd al-Ṣamad.

346. Burzulī, *ms.* A. W., III, 32e cahier, f° 8 r°, qui mentionne brièvement cette histoire, rappelle que des assemblées mystiques auxquelles participaient hommes et femmes, se tenaient au Masǧid al-Sabt à Kairouan et au Masǧid al-Ṣarāfa au Caire ; dans l'abrégé du même ouvrage, *Muḫtaṣar*, f° 160 r°, notre personnage est appelé Abū l-Ḥasan b. Abī l-Faḍl al-Ǧawharī.

dans) les biographies (royales) et la politique prétendent que les prêcheurs qui intriguent en secret, réunissent le peuple et tiennent des assemblées, forment l'espèce la plus nuisible aux rois et la plus préjudiciable aux états. Il faut contrecarrer leur action et s'empresser de les mettre hors d'état de nuire (La meilleure manière d'y parvenir est de leur offrir de l'argent et s'ils l'acceptent, leur compte est réglé) »[347].

A la lecture de ce billet (biṭāqa), le prêcheur Abū l-Ḥasan Muḥammad b. 'Abd al-Ṣamad comprit qu'il était visé et, après avoir réfléchi, décida de partir pour le Pèlerinage. Nanti d'un viatique offert par le sultan, il quitta la ville accompagné des petites gens et de l'aristocratie de Kairouan pour se rendre en Pèlerinage le mercredi 22 Raǧab 441 H/20 déc. 1049[348]. Il fut pris en charge par une escorte qui devait le conduire à Gabès. Personne d'autre ne fut autorisé à l'accompagner ou à lui adresser la parole. La caravane qui se rendait en Égypte étant sur le point de partir, Abū l-Ḥasan Muḥammad reçut l'ordre de l'attendre à Gabès et de se joindre à elle quand elle passerait par cette ville. Des instructions écrites furent adressées au gouverneur de Gabès lui enjoignant d'empêcher le šayḫ de voir qui que ce fût et de le consigner dans la maison où il descendrait jusqu'au jour de son départ en voyage.

Abū l-Ḥasan Muḥammad partit donc inquiet sur son sort, et le sultan de manifester aussitôt l'hostilité qu'il avait célée jusque-là à son encontre. Quiconque continuait de dire du bien de lui était inquiété et vilipendé, tant et si bien que, par peur du sultan, les plus chauds sympathisants du šayḫ se posèrent en ses pires détracteurs.

Muḥammad b. Šaraf, le célèbre poète et chroniqueur zīrīde (m. à Séville en 460 H/1067) a dit : « On apprit ensuite[349] que le prêcheur, ayant quitté Gabès, avait été tué par un bédouin en cours de route. »

Ǧa'far b. Muḥammad b. Šaraf, poète andalou, fils de l'auteur précité, rapporte, sans doute d'après ce dernier, qu'on annonça à Abū l-Faḍl 'Abd al-Ṣamad le martyre de son fils à la fin d'un prêche qu'il prononçait dans la mosquée-cathédrale d'Ibn al-'Āṣ

347. Addition dp. *Madārik. Bayān*, I, 279-280/trad., I, 417-418 : quelques faqīrs kairouanais étant allés entendre le prêcheur, réprouvèrent certains de ses propos qu'ils jugèrent malsonnants, le dénoncèrent à al-Mu'izz au moyen de billets (riqā') qu'ils lui remirent.

348. Théoriquement le 22 Raǧab 441 H fut bien un mercredi ; *Bayān*, I, 279, place ce départ en Raǧab sans préciser l'année, mais narre l'événement dans la rubrique de 442 H.

349. On remarquera l'imprécision chronologique.

au Caire. Sur le champ, il mit ses sandales, proclama son intention d'effectuer le Pèlerinage et partit sans même passer chez lui, suivi d'une foule considérable. Il fit le Pèlerinage cette année-là[350]. Tandis qu'il accomplissait les tournées rituelles autour du Temple, il criait, accroché aux voiles de la Ka'ba : « Dieu d'al-Mu'izz, réduis-le à Ta merci ! Mon Dieu, réduis à Ta merci Ibn Bādīs ! » Cette invocation fut exaucée et la défaite du Zīride[351], qui entraîna la ruine de Kairouan se produisit le lendemain même[352]. Personne ne mit en doute que cette débâcle n'ait été provoquée par l'exaucement de cette malédiction. Ibn Nāğī conclut en disant que cette version est plus exacte que celle de 'Iyāḍ dont il donne l'essentiel.

En effet, ce dernier[353] a consacré une notice à Muḥammad b. 'Abd al-Ṣamad. Selon lui, ce personnage était un savant kairouanais qui s'adonnait à l'ascèse. Il se mit à prêcher et on se réunissait autour de lui pour l'entendre, si bien que le maître de Kairouan prit peur de lui.

Abū l-Ṭayyib b. al-Kammād[354], l'homme de lettres kairouanais, raconte que le maître de Kairouan était dans la prospérité jusqu'au jour où il emprunta à Muḥammad b. 'Abd al-Ṣamad, quelques-uns de ses livres sous prétexte de vouloir les lire. Il les garda quelques jours puis les lui rendit. Notre texte présente ici une longue lacune et donne ensuite la teneur du billet soi-disant oublié par al-Mu'izz. Muḥammad b. 'Abd al-Ṣamad comprenant qu'il était visé se résolut à partir en Pèlerinage. Des gens du peuple l'accompagnèrent. Ensuite il revint à Kairouan et fut pris dans la tourmente qui y faisait rage.

Malgré leur allure légendaire de pareils récits sont révélateurs du climat politico-religieux qui règne en Ifrīqiya lors de la rupture avec le Caire. Abū l-Ḥasan Muḥammad b. 'Abd al-Ṣamad paraît bien avoir été l'un de ces « šayḫs populaires » dont l'action occulte

350. *Ibidem.*

351. Allusion à la défaite du 11 Ḏū l-Ḥiğğa 443 H ; v. *infra:* p. 216.

352. Ibn Maqdīš, I, 142, source tardive, bien que citant *Ma'ālim*, dit . « fī l-'ām al-ṯānī min ḥağği-hi » (la seconde année après son Pèlerinage), précision probablement de son cru.

353. *Madārik*, II-III, f° 351 v°-352 r°.

354. Abū l-Ṭayyib 'Abd al-Mun'im b. Mann Allah b. Abī l-Baḥr al-Hawwārī al-Qayrawānī, alias Ibn al-Kammād, poète et homme de lettres kairouanais, émigra en Espagne après l'invasion hilālienne et mourut en 493 H/1099-1100 ; *Ṣila*, I, n° 835, p. 383 ; *Takmila*, n° 1051 et 1052 ; 'Abd al-Salām Hārūn, *Nawādir al-maḫṭūṭāt*, 3e série, Caire 1373 H/1953, n° 14 : texte de la *Risāla* qu'il composa pour réfuter l'épître pro-šu'ūbite d'Ibn Ġarsia. V. *infra :* chap. XII. On relèvera que son fils Muḥammad fut en 476 H/1083-1084, l'élève de Muḥammad b. Sa'dūn, autre transfuge d'Ifrīqiya en Espagne.

a pour ainsi dire survolté celle des docteurs mālikites. Après avoir pris la part que l'on sait aux massacres de 406-407 H/1015-1016, ils durent poursuivre leur œuvre de fanatisation et il est curieux de voir le Zīrīde, pourtant vassal du calife de Bagdad, sévir contre eux.

On a vu[355] que certaines sources orientales datent la rupture de 443 H. Or, cette année-là fut marquée à Kairouan par quelques manifestations pro-'abbāsides destinées semble-t-il à galvaniser l'opinion à l'heure du danger. D'après le *Bayān*[356], en 443 H/15 mai 1051-2 mai 1052, à Kairouan, on se vêtit de noir, couleur des 'Abbāsides et l'on fit des invocations en leur faveur.

« En Ǧumādā II[357] (443 H/10 oct.-7 nov. 1051), dit Ibn Šaraf, al-Mu'izz b. Bādīs fit venir des teinturiers auxquels il remit des étoffes blanches provenant du marché au lin et leur ordonna de les teindre en noir, ce qu'ils firent, du plus beau noir. (Après quoi), il rassembla les tailleurs qui en confectionnèrent des vêtements. Il manda ensuite dans son palais les juristes, les cadis, les deux prédicateurs de Kairouan[358] et tous les muezzins et les revêtit de cette livrée noire. Tous se rendirent à la mosquée-cathédrale de Kairouan, suivis du sultan à cheval. Le ḫaṭīb monta en chaire et prononça une ḫuṭba exposant tous les détails de l'affaire dans le meilleur style, tant par la forme que par le fond. Il fit ensuite une invocation en faveur du 'Abbāside Abū Ǧa'far 'Abd Allah al-Qā'im bi-Amr Allah et en fit de même pour le sultan al-Mu'izz b. Bādīs et son fils Abū l-Ṭāhir Tamīm, l'héritier présomptif[359]. Ensuite il injuria les Banū 'Ubayd šī'ites et les maudit. »

La même année (443 H/1051-1052) et, semble-t-il, après l'annonce de la nomination de Muḥammad b. Ǧa'far al-Kūfī comme grand cadi fāṭimide et avant l'entrée des Hilāliens en Ifrīqiya, on reçut à Kairouan une correspondance de l'émir de Barqa, Ǧabāra b. Muḫtār al-'Arabī. Ce chef y déclarait se soumettre à al-Mu'izz b.

355. V. *supra:* p. 189.

356. *Bayān*, I, 280/trad., I, 418-419, cite Ibn Šaraf. Le juriste Ibn al-Labbād (m. 333 H/944-945) marquait son anti-šī'isme en se vêtant de noir ; *Madārik*, II-III, f° 149 v°. V. aussi : Muqaddasī, 44-45 et note 105, p. 83.

357. On remarquera que, dans cet extrait d'Ibn Šaraf, comme dans ceux qui précèdent, manque la mention de l'année qui est donnée par le compilateur, d'où la possibilité de confusion chronologique.

358. Il faut sans doute entendre celui de la Grande Mosquée de Kairouan et celui de celle de Ṣabra al-Manṣūriyya.

359. La même source dit que Tamīm avait été désigné comme héritier présomptif l'année précédente en 442 H/1050-1051 ; *Bayān*, I, 279/trad., I, 417. *Supra:* p. 197.

Bādīs et faisait savoir qu'à Barqa, on avait incendié les chaires du haut desquelles avaient été prononcées des invocations en faveur des 'Ubaydides, et brûlé leurs drapeaux ; on avait répudié leur suzeraineté, on les avait maudits en chaire et on avait invoqué Allah pour le 'Abbāside al-Qā'im bi-'Amr Allah[360]. Cette reconnaissance ne prouve-t-elle pas de quel éclatant prestige jouissait alors le souverain d'Ifrīqiya au lendemain de sa rupture avec le Fāṭimide ?

*
* *

Pendant la première partie du règne d'al-Mu'izz b. Bādīs, le glissement vers l'est de la poussée des Ṣanhāǧa zīrides s'était accentué au point qu'ils avaient dû abandonner tout le Maġrib central à leurs cousins ḥammādides auxquels incombait désormais la tâche de combattre les Zanāta de l'ouest.

La rébellion zanātienne en Ifrīqiya méridionale, contenue avec efficacité, n'avait pas empêché l'émir d'intervenir en Sicile, inaugurant ainsi une politique méditerranéenne inhérente à toute vocation spécifiquement ifrīqiyenne.

D'emblée, le massacre des šī'ites avait posé le redoutable problème politico-religieux qui obsédait l'Ifrīqiya mālikite et incitait le Zīride à dénoncer une vassalité incompatible avec sa qualité de souverain kairouanais. La rupture avec le Caire avait enfin résolu la crise. En reconnaissant le calife de Bagdad, al-Mu'izz avait renoué avec la tradition des Banū l-Aġlab, vassaux des 'Abbāsides, scellé l'alliance ṣanhāǧo-ifrīqiyenne et satisfait ses ambitions personnelles.

Sous l'égide d'une dynastie berbère et quasi autochtone, puissante et épaulée à l'ouest par celle des Ḥammādides, plutôt alliés que rivaux des Zīrides, l'Ifrīqiya mālikite, promue enfin à une indépendance *de facto*, sinon *de jure*, pensait entrer dans une ère de prospérité et de grandeur.

Rien ne laisait prévoir les redoutables conséquences d'un acte aussi mûrement réfléchi et somme toute judicieux. Hélas ! le triomphe du sunnisme et d'al-Mu'izz b. Bādīs devait être bien éphémère. L'histoire offre peu d'exemples illustrant mieux l'adage : la roche Tarpéienne est près du Capitole.

360. *Bayān*, I, 288/trad., I, 432-433.

CHAPITRE IV : LA CATASTROPHE

L'INVASION HILĀLIENNE ET LA FIN DU RÈGNE D'AL-MU'IZZ (442-454 H/1050-1062)

Vue d'ensemble

La fin du règne d'al-Mu'izz b. Bādīs (442-454 H/1050-1062) est assombrie par une catastrophe politique et économique sans précédent : l'invasion hilālienne. Sur le conseil machiavélique de son vizir, le Fāṭimide livre l'Ifrīqiya à une horde d'Arabes nomades qui l'embarrassaient. En quelques années la débâcle du vassal parjure est consommée.

A court d'effectifs, al-Mu'izz qui ne mesure d'abord pas le danger, s'efforce d'enrôler l'envahisseur sous sa bannière. Fallacieux espoir ! La négociation ayant échoué, il est contraint d'user de la force. Le choc décisif se produit à Ḥaydarān (443 H/1052) et c'est la défaite des gardiens de la *civilisation kairouanaise* dont elle sonne le glas. Pris de panique, les sédentaires abandonnent les campagnes aux pillards et se réfugient dans les villes. Devant la carence du pouvoir central, la plupart d'entre elles s'érigent en républiques indépendantes ou tombent sous la coupe des Hilāliens qui se partagent le pays. De nombreux Zīrīdes se replient à Gabès tandis que commence l'exode des Kairouanais vers Mahdia et sans doute aussi vers Tunis. Bien des Ifrīqiyens gagnent l'ouest ḥammādide. Le retour d'al-Mu'izz à l'obédience fāṭimide (446 H/1054) ne conjure pas le désastre et en 449 H/1057, il abandonne sa capitale, aussitôt pillée par les nomades, pour Mahdia gouvernée par l'héritier présomptif, Tamīm. Et tout le pays sombre dans l'anarchie.

Au Maġrib central, le Ḥammādide al-Qā'id, après avoir rompu avec les Fāṭimides et soutenu al-Mu'izz à Ḥaydarān, fait lui aussi

retour à la suzeraineté fāṭimide. A sa mort (446 H/1054), le pouvoir passe à son fils Muḥsin puis à Buluggīn qui, à la tête de contingents hilāliens, guerroie en 450 H/1058-59 contre les Zanāta. A son retour de Fès, qu'il venait d'enlever à la barbe de l'Almoravide, il est assassiné par son cousin al-Nāṣir, en 454 H/1062, l'année même de la mort d'al-Mu'izz.

I. *Zīrīdes*

Préliminaires de l'invasion hilālienne[1]. — En Haute-Égypte, dans la province du Ṣa'īd, étaient cantonnées de turbulentes tribus arabes qui causaient bien du souci à l'autorité fāṭimide, les Banū Hilāl et les Banū Sulaym. En dehors des Sulaym qui ne partiront que plus tard, il y avait là, les trois principales tribus hilāliennes issues de 'Āmir b. Ṣa'ṣa'a, par ordre d'importance : les Aṯbaǧ, les Riyāḥ et les Zuġba, ainsi que les 'Adī, les Ǧušam et les Rabī'a.

Le vizir al-Yāzūrī, tant pour panser sa vanité blessée que pour servir l'état, eut l'idée d'utiliser cette horde barbare. Il conseilla au calife de se concilier ces tribus, d'accorder à leurs chefs l'investiture anticipée des provinces ifrīqiyennes et de les lancer contre les Ṣanhāǧa[2]. On lui prête un discours où il disait en substance : que l'entreprise réussît ou non, il serait débarrassé d'éléments turbulents qui, en cas de succès, risquaient de se montrer reconnaissants ; dans le cas contraire, il valait mieux avoir affaire, en

1. a) Nuwayrī, II, 141. b) Tiǧānī, 13, citation d'Ibn Bassām qui attribue à tort l'organisation de l'invasion à al-Ǧarǧarā'ī ; plus loin, p. 16, Tiǧānī signale que certaines sources affirment que c'est al-Yāzūrī qui autorisa les Hilāliens à traverser le Nil et déclare qu'elles ont probablement raison puisque l'événement est postérieur de bien des années à la mort d'al-Ǧarǧarā'ī. Tiǧānī aurait du être plus catégorique ; nous avons vu plus haut que ce ministre meurt en 436 H. c) *Bayān*, I, 297/trad., I, 441, où l'on retrouve la confusion entre al-Ǧarǧarā'ī et al-Yāzūrī, ce qui n'est pas étonnant puisque l'examen du style permet d'affirmer que l'auteur cite, lui aussi, Ibn Bassām. *Bayān*, I, 288/trad., I, 433, cite Ibn Šaraf qui ne donne pas le nom du ministre fāṭimide. d) *'Ibar*, VI, 14/*Berbères*, I, 33, Ibn Ḫaldūn relève la confusion entre les deux ministres et affirme qu'il s'agit bien d'al-Yāzūrī ; *'Ibar*, VI, 159/*Berbères*, II, 21 ; *'Ibar*, VI, 16-19/*Berbères*, I, 37-41, l'auteur y utilise la « *geste des Banū Hilāl* ». Sur celle-ci, intitulée *Riḥla Banī Hilāl ilā bilād al-ġarb...*, plusieurs éditions à Beyrouth, en fascicules, notamment celle de 1892-1898, v. *supra:* Int., p. xxi. e) *Kāmil*, IX, 235-236/trad., 456. f) Ibn Ṣayrafī, 42 ; Ibn Muyassar, 6, 9 ; *Šaḏarāt*, III, 264 ; *Siǧillāt Mustanṣiriyya*, n° 5, p. 42-45. g) Ibn Ḥammād, 59/trad., 89 : al-Ǧarǧarā'ī, organisateur de l'invasion ; *A'māl*, 456, confond les deux ministres fāṭimides ; Abū l-Fidā', *Ta'rīḫ*, II, 170 ; *Mu'nis*, 83. Sur l'invasion v. : G. Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, 39-113 et *La Berbérie musulmane*, 193-228.

2. *'Ibar*, VI, 14/*Berbères*, I, 33.

Ifrīqiya, à des Arabes nomades plutôt qu'à la dynastie ṣanhāǧienne. Le calife approuva avec transport.

D'après Ibn Ḫaldūn[3], il envoya son vizir auprès des Hilāliens en 441 H/5 juin 1049-25 mai 1050, mais cette date fait difficulté puisqu'al-Yāzūrī ne fut nommé ministre qu'en Muḥarram 442 H/ 26 mai-24 juin 1050, bien qu'il puisse avoir donné son conseil alors qu'il n'était encore que grand cadi d'Égypte et chef des missionnaires. D'autre part, il semble bien qu'al-Yāzūrī ne se rendit pas en personne au Ṣa'īd puisque d'une part, al-Nuwayrī[4] dit qu'après avoir fait de grandes libéralités aux (chefs) Zuġba et Riyāḥ, il chargea un dignitaire d'aller mettre fin aux guerres interminables que se livraient ces deux tribus, et que, d'autre part, selon Ibn Muyassar[5], al-Yāzūrī leur dépêcha un certain Makīn al-Dawla b. Mulhim. Bien mieux, une pièce de la chancellerie fāṭimide[6], nous montrera les Hilāliens envahissant l'Ifrīqiya sous la conduite de l'émir Amīn al-Dawla wa-Makīnu-hā Ḥasan b. 'Alī b. Mulhim qui était justement chargé de maintenir l'union entre Riyāḥ et Zuġba. Il s'agit certainement du même personnage.

Quoi qu'il en soit, les émirs hilāliens reçurent des libéralités qui les comblèrent malgré leur modicité[7] et chaque hilālien qui consentit à franchir le Nil obtint une pelisse (ou un chameau ?) et un dīnār.

D'après al-Nuwayrī[8], al-Yāzūrī convoqua alors les émirs hilāliens et, au nom d'al-Mustanṣir, livra à leur merci, les cantons d'Ifrīqiya, leur promit des secours et des renforts, leur ordonnant de tout dévaster ; ils entrèrent au Maġrib en 442 H/26 mai 1050-14 mai 1051. Ibn Ḫaldūn[9] fait déclarer à al-Yāzūrī : « Je vous donne le Maġrib et le royaume d'al-Mu'izz b. Bādīs al-Ṣanhāǧī, l'esclave révolté. Ainsi, vous ne serez plus dans le besoin ! »

3. *Ibidem.*

4. NUWAYRĪ, II, 141.

5. IBN MUYASSAR, 6.

6. V. *infra:* p. 238-239.

7. *'Ibar*, VI, 14 : il fit à leurs émirs des dons peu consìdérables et remit au vulgum pecus un chameau (ba'īr) et un dīnār par individu. NUWAYRĪ, II, 141 : il intrigua auprès des Zuġba et des Riyāḥ et leur fit des dons magnifiques. TIǦĀNĪ, 15 (glose sur l'expression employée plus haut, p. 13, par IBN BASSĀM) : Son expression : « il leur permit de réaliser des convoitises qui les tourmentaient depuis longtemps » n'est pas exacte, car on rapporte que lorsqu'il leur imposa la traversée (du Nil), ils refusèrent, qu'il remit à chaque individu une pelisse et un dīnār et qu'alors, ils (le) traversèrent... *A'māl*, 456, parle aussi de la distribution d'une pelisse et d'un dīnār à chaque hilālien franchissant le Nil. IBN ṢAYRAFĪ, 42 : il envoya aux Zuġba et aux Riyāḥ de magnifiques cadeaux et de nombreuses faveurs, leur fit conclure la paix entre eux et les poussa à attaquer (al-Mu'izz) dont il leur livra les territoires.

8. NUWAYRĪ, II, 141.

9. *'Ibar*, VI, 14/*Berbères*, I, 33.

Il va de soi que lorsqu'il eut vent de ces préparatifs, al-Mu'izz cessa toute correspondance avec la chancellerie fāṭimide[10]. Al-Yāzūrī qui auparavant avait adressé au Zīrīde une lettre menaçante où il disait : « Si tu ne changes pas d'avis, des armées viendront à toi sur des chevaux aux sabots joints (par la rapidité), dans un nuage de poussière et d'éclairs abolissant le jour et la nuit ! »[11] lui envoya cet ultime message : « Nous vous avons envoyé des coursiers étalons montés par des hommes aguerris pour accomplir la chose décrétée par Allah ! [12]»

Poussés par l'espoir du butin, les Hilāliens occupèrent la province de Barqa dont les localités furent prises et saccagées. Ils adressèrent à leurs frères restés sur la rive droite du Nil, une description alléchante du pays envahi pour les engager à les rejoindre. Mais, al-Yāzūrī, en financier avisé, n'aurait accordé à chaque retardataire la permission de passer le fleuve que contre remise d'une pelisse et d'un dīnār, récupérant ainsi beaucoup plus qu'il n'avait donné[13].

Les Hilāliens ne s'arrêtèrent pas dans la province de Barqa qu'ils laissèrent aux Sulaym qui les avaient suivis ; ces derniers n'aborderont l'Ifrīqiya que plus tard (début du XIII[e] siècle)[14].

Grâce à Ibn Ḫaldūn[15], on possède de précieux renseignements sur la contexture et les principaux chefs de la horde hilālienne. L'historien qui, au cours de sa longue carrière politique au Maġrib, eut tant de fois affaire aux descendants des Arabes de l'invasion, connaît admirablement la situation des tribus à son époque et il a recueilli de nombreuses traditions orales, surtout généalogiques. Il n'hésite pas à puiser dans le fatras légendaire de la geste hilālienne.

Les Aṯbaǧ comprenaient deux sous-tribus importantes, les Durayd et les Karfa. Les Banū Durayd avaient pour chefs Faḍl b. Nāhiḍ, Ḥasan b. Sarḥān et son frère Badr b. Sarḥān. La fameuse Ğāzya de la geste hilālienne était la sœur de Ḥasan b. Sarḥān, émir des Durayd.

Les Banū Karfa étaient commandés par Salāma b. Rizq de la sous-fraction des Banū Kaṯīr et par Šabāna[16] b. al-Uḥaymar et son frère Ṣulayṣal[17] b. al-Uḥaymar, tous deux de la sous-fraction des Banū 'Aṭiyya.

10. Dp. IBN MUYASSAR.
11. Dp. IBN BASSĀM-TIĞĀNĪ.
12. IBN BASSĀM-ṬIĞĀNĪ, *'Ibar*, NUWAYRĪ, *Kāmil*.
13. Cette récupération est attestée par *'Ibar*, IV, 14/*Berbères*, I, 33, et TIĞĀNĪ.
14. *'Ibar*, VI, 14/*Berbères*, I, 38 ; G. MARÇAIS, *Les Arabes en Berbérie*, 226-227, et *La Berbérie musulmane*, 202.
15. *'Ibar*, VI, 15-19/*Berbères*, I, 37-45 ; v. : G. MARÇAIS, *Les Arabes en Berbérie*, 84-89 et les tableaux p. 735 seq.
16. *'Ibar:* « Šāqa » ; *Berbères:* « Chebana ».
17. *'Ibar:* « Ṣalṣīl » ; *Berbères:* « Solaicel ».

Les Banū Mušriq obéissaient à Zayd b. Zaydān de la fraction des Ḍaḥḥāk.

Les Riyāḥ étaient moins puissants et moins nombreux que les Aṯbaǧ. La principale fraction, les Banū Mirdās, avait à sa tête Mu'nis b. Yaḥyā de la sous-fraction des Banū Ṣinnabar[18]. Ibn Ḫaldūn fait remarquer qu'il ne faut pas confondre les « Mirdās Riyāḥ » auxquels appartient Mu'nis b. Yaḥyā avec les « Mirdās Sulaym ». Il signale en outre, sans préciser à quelle tribu ils se rattachent, les Mirdās al-Maqhā (?) qui avaient pour émirs al-Faḍl b. 'Alī et les deux frères Fāris b. Abī l-Ġayṯ, futur gendre du Zīrīde, et 'Ābid (ou 'Abd ou 'Āmir)[19] b. Abī l-Ġayṯ.

Il ne mentionne aucune sous-fraction de l'importante tribu des Zuġba.

Il rattache les Banū Qurra aux Hilāl. Une partie de cette tribu se mit en marche avec les Aṯbaǧ, Riyāḥ et Zuġba vers l'Ifrīqiya. Dans la légende hilālienne, il est question d'un de leurs šayḫs, Māḍī b. Muqrab. Le géographe al-Bakrī[20] a recueilli un récit fabuleux où l'on voit Muqrab b. Māḍī, émir des Banū Qurra, partir après l'année 420 H/1029-1030 pour le Sahara à la recherche de l'oasis de Ṣabrawā.

Ibn Ḫaldūn ne fournit aucun renseignement sur la tribu des 'Adī qui, dit-il, « est parfois citée parmi les Hilāl b. 'Āmir ». Ibn Bassām[21] dit en effet, que les groupes descendant de 'Āmir b. Ṣa'ṣa'a étaient les Zuġba, les 'Adī, les Aṯbaǧ et les Riyāḥ. Ibn Ḫaldūn déclare que, de son temps, les Banū 'Adī ont disparu.

Rabī'a est une autre tribu hilālienne évanouie à l'époque d'Ibn Ḫaldūn qui suppose néanmoins que les Ma'qil de son temps seraient issus des Rabī'a.

Aux Banū Ṯawr, descendants de Mu'āwiya b. 'Abāda b. Rabī'a al-Bakkā' b. 'Āmir b. Ṣa'ṣa'a, appartenait Diyāb b. Ġānim. Ce personnage joue un rôle considérable dans la geste des Banū Hilāl en tant qu'éclaireur (rā'id) de la horde, surnommé pour cette raison, Abū Muḫaybar (l'homme aux renseignements), et meurtrier (vers 450-460 H/1058-1068) d'Abū Su'dā[22] Ḫalīfat al-Ifranī, de la famille zanātienne des Banū Ya'lā[23].

18. *'Ibar:* « Ṣafīr » ; *Berbères:* « Sinbar ». Les Dahmān appartenaient aux riyāhides Banū 'Alī ; *Berbères*, II, 35-40, III, 158 ; *Ḥafṣides*, II, 321. *Infra*, p. 322, note 106.

19. *'Ibar:* « 'Āmir » ; *Berbères:* « 'Abd ». Peut-être « 'Ābid » ?

20. BAKRĪ, 15-16/trad., 41-43.

21. Cité par TIǦĀNĪ, 13 et reproduit, sans indication de source par *Bayān*, I, 297/trad., I, 441.

22. *'Ibar:* Abū Sa'īd ; *Berbères:* Abou Soda.

23. *'Ibar*, VII, 44-46 ; *Berbères*, III, 269-272, IV, 271 ; *Bayān*, I, 255/trad., I, 377 ; A. BEL, *La Djāzya*, 317-318 ; G. MARÇAIS, *Les Arabes en Berbérie*, 10, 86, 131-132, 263.

L'historien cite enfin un certain nombre de groupes plus ou moins inféodés aux Hilāliens, notamment aux puissants Aṯbaǧ : les Fizāra et les Ašǧa', fractions des Ġaṭafān, les Ǧušam, issus de Mu'āwiya b. Bakr b. Hawāzin, les Salūl, issus de Murra b. Ṣa'ṣa'a b. Mu'āwiya, les Ma'qil, fraction yamanite, les 'Anaza, issus de Asad b. Rabī'a b. Nizār, les 'Adwān, issus de 'Amr b. Qays b. Ġaylān, les Ṭarūd, fraction des Fahm b. Qays.

Ailleurs[24] il dit que les régions situées au couchant de Gabès, devinrent la propriété des Hilāliens : Riyāḥ, Zuġba, Ma'qil, Ǧušam, Qurra, Aṯbaǧ, Šaddād, Ḫulṭ, Sufyān.

D'avance, al-Mustanṣir aurait attribué Kairouan et Béja à Mu'nis b. Yahyā al-Mirdāsī, Constantine à Ḥasan b. Sarḥān et Tripoli et Gabès aux Zuġba[25]. Mais il ne s'agit peut-être que d'une légitimation *a posteriori* d'appropriations ultérieures[26].

On peut certifier que l'invasion ne fut pas totalement laissée au hasard puisque, de source fāṭimide[27], le général Ḥasan b. 'Alī b. Mulhim, porteur du titre honorifique de Makīn al-Dawla fut chargé de réconcilier les Zuġba et les Riyāḥ et de les conduire ensuite en Ifrīqiya en maintenant l'harmonie entre eux.

Début de l'invasion. — Dans la région de Barqa, les Hilāliens avaient trouvé en 442 H/1050-1051, d'excellents pâturages et très peu d'habitants. A l'appui de cette dernière assertion, Ibn al-Aṯīr et al-Nuwayrī font valoir qu'al-Mu'izz avait anéanti les Zanāta qui peuplaient ce pays[28] ; mais il est douteux que les armées zīrīdes soient allées attaquer les Zanāta si loin au-delà de Tripoli. Quoiqu'il en soit les Arabes s'installèrent d'abord en Cyrénaïque et se mirent à exercer au loin leurs déprédations, sans doute jusqu'en Tripolitaine. D'après Ibn Ḫaldūn[29], les tribus Dabbāb, 'Awf et Zuġb et toutes les fractions des Hilāl se précipitèrent sur l'Ifrīqiya telles une nuée de sauterelles dévastant tout sur leur passage. Ils y pénétrèrent en 443 H/1051-1052. Il est possible que certains Dabbāb, 'Awf et Zuġb se soient joints dès le début aux Banū Hilāl proprement dits, mais le gros de ces trois fractions des Banū Sulaym demeura certainement en Cyrénaïque.

Al-Mu'izz n'attacha aucune importance à ces nouvelles et n'eut

24. *'Ibar*, VI, 15/*Berbères*, I, 36.

25. *'Ibar*, VI, 19/*Berbères*, I, 44 ; G. MARÇAIS, *Les Arabes en Berbérie*, 82-84.

26. Sur les partages successifs, v. : *'Ibar*, VI, 15/*Berbères*, I, 36 ; *infra :* p. 225.

27. IBN MUYASSAR, 6 ; siǧill n° 5 ds. *Siǧillāt Mustanṣiriyya*, 42-45. On verra du butin arriver au Caire provenant d'Ifrīqiya, v. *infra :* p. 231.

28. *Kāmil*, IX, 236/trad., 457 ; NUWAYRI, II, 141.

29. *'Ibar*, VI, 14 : les tribus Diyāb, 'Urf, Zuġb et toutes les fractions (buṭūn) de Hilāl ; *Berbères*, I, 34 : les Dabbāb, 'Awf, Zuġb et toutes les familles hilāliennes.

pas conscience du danger[30]. Il ne réalisa d'abord pas qu'il s'agissait d'une puissante invasion nomade au déferlement de laquelle la contexture géographique de l'Ifrīqiya n'opposait guère d'obstacles. Peut-être aussi surestimait-il ses forces militaires qui avaient réussi à contenir les Zanāta ; or, d'une part, la création du royaume ḥammādide avait dû rendre de plus en plus difficile, voire impossible, pour le Zīrīde, la levée de nouvelles recrues ṣanhāǧiennes au Maġrib central, leur pays d'origine, et, d'autre part, son armée sans doute amenuisée par tant de pénibles campagnes et énervée par le bien-être, manquait de combativité. C'est pourquoi, constatant le manque d'ardeur des Ṣanhāǧiens à combattre les Zanāta, il avait considérablement renforcé sa garde d'esclaves noirs. Il en avait acheté beaucoup et aurait rassemblé une trentaine de mille de mercenaires qu'il comblait de ses largesses[31]. En outre, nos sources unanimes attestent que le Zīrīde, las des Ṣanhāǧiens, s'efforça de prendre les Arabes à son service[32], dans l'intention, selon Ibn Ḫaldūn de les employer à réduire ses collatéraux ḥammādides.

L'émir des Riyāḥ Mu'nis b. Yaḥyā al-Ṣinnabarī al-Mirdāsī auquel al-Mustanṣir avait, dit-on, donné Kairouan et Béja, aurait été le premier chef arabe à pénétrer en Ifrīqiya. Al-Mu'izz fit venir à la cour ce chef qui nous est dépeint comme valeureux et sagace. Il le traita avec de grands égards et lui donna peut-être sa fille en mariage[33]. Il lui proposa l'enrôlement des Riyāḥ sous la bannière zīrīde. Mu'nis tenta de l'en dissuader arguant de la trop grande insubordination de ses contribules. Mais, devant l'insistance du Zīrīde qui alla jusqu'à l'accuser de vouloir demeurer le seul bénéfi-

30. V. notamment : *Kāmil*, IX, 236/trad., 457.

31. *Kāmil*, Nuwayrī : al-Mu'izz acheta des 'abīd et rassembla 30 000 mamlūks ; l'acception de ce dernier terme n'est pas ifrīqiyenne mais orientale et tardive. Il n'y avait peut-être pas que des nègres. Mu'nis, 83, donne le chiffre de 20 000. Ces chiffres sont certainement fort exagérés.

32. a) *Bayān*, I, 288-289/trad., I, 433-435, citation d'Ibn Šaraf, récit de base. b) Tiǧānī, 13-14, citation d'Ibn Bassām ; *Bayān*, I, 297/trad., I, 442-443, l'auteur pille Ibn Bassām sans le citer ; récit bien moins précis que le précédent. c) *'Ibar*, VI, 14-15, 159/*Berbères*, I, 34, II, 21. d) *Kāmil*, IX, 236/trad., 457 ; Nuwayrī, II, 143-144 : seules sources donnant la parabole du tapis ; liste des chefs riyāḥides qui se soumirent ds. Nuwayrī seulement.

33. Dp. *'Ibar*, VI, 14, 159/*Berbères*, I, 34, II, 21, 22 et note 3. Toutefois l'expression « aṣhara ilay-hi » peut signifier soit qu'al Mu'izz épousa une fille de Mu'nis soit qu'il lui donna une de ses filles en mariage. Mu'nis n'est pas cité parmi les gendres du Zīrīde ; *'Ibar*, VI, 15-16/*Berbères*, I, 36, à moins de lire dans ce passage : (Abū) l-Faḍl (Mu'nis) b. Abī 'Alī (Yaḥyā) al-Mirdāsī. Grâce à Tiǧānī, 14, on peut rétablir ainsi le texte tronqué de *Bayān*, I, 297 « Il donna à leurs chefs des filles qui étaient astres des nuits et objets de convoitises démesurées et ils devinrent ses gendres ». Cette citation d'Ibn Bassām permet, semble-t-il, de lever l'ambiguïté. V. aussi *infra* : p. 229.

ciaire de ses faveurs, il accepta d'aller recruter les Riyāḥ ; avant de partir, il renouvela ses avertissements et prit à témoin plusieurs courtisans (riğāl al-sulṭān).

Il partit donc rassembler les Riyāḥ qui se trouvaient probablement encore dans le sud du pays. Il leur fit miroiter la générosité du sultan prêt à les gâter de son mieux. Ils acceptèrent ces offres alléchantes et Mu'nis de revenir à la tête d'un escadron. Hélas ! à la première bourgade, ces nomades faméliques et ignorant tout de la vie citadine s'écrièrent : « Voilà Kairouan ! » et la pillèrent aussitôt.

Dès que cette déprédation fut connue à Kairouan, elle émut vivement al-Mu'izz qui s'écria : « Mu'nis n'a agi de la sorte que pour confirmer ses dires et prouver la justesse de ses conseils ! » Il fit arrêter ses enfants et ses femmes et apposer les scellés sur sa maison en attendant de tirer la chose au clair. Apprenant les mesures prises à l'encontre des siens, Mu'nis aurait exprimé son amertume : « J'ai donné le bon conseil ! l'affaire a eu lieu à mon corps défendant et l'on m'en impute la faute ! »

Ulcéré, il assouvit alors son ressentiment en pillant avec encore plus d'acharnement que ceux qu'il commandait et avec d'autant plus d'efficacité qu'il connaissait les points faibles du pays kairouanais. Les Nomades dévastèrent, proclamant partout la souveraineté du calife al-Mustanṣir.

Bien qu'il soit difficile d'en garantir l'authenticité, c'est probablement à ce moment que le rusé émir arabe eut recours à la fameuse parabole du tapis. Comme les Hilāliens étaient décidés à marcher sur Kairouan, Mu'nis leur aurait dit que tel n'était pas son avis. Il se fit apporter un tapis et leur demanda s'il était possible de pénétrer au centre sans le fouler. Ils convinrent que ce n'était pas faisable. Il le plia sous leurs yeux, le déroula peu à peu en progressant dessus et, parvenu au milieu, il leur affirma que c'était ainsi qu'il fallait conquérir le pays en l'occupant peu à peu jusqu'à ce qu'il ne restât plus que Kairouan qu'ils tiendront alors à leur merci.

Cette parabole mimée illustre parfaitement la façon dont les Hilāliens se rendront progressivement maîtres de toute l'Ifrīqiya et de sa capitale.

Convaincus par la simplicité réaliste d'une démonstration bien propre à frapper leur entendement de primitifs, les chefs hilāliens opinèrent et, l'un d'eux, Rāfi' b. Ḥammād déclara : « Tu as raison, Mu'nis ! Par Allah, tu es le šayḫ et l'émir des Arabes. Nous te prenons pour chef et ne déciderons rien sans toi ! »

Le pillage faisant tâche d'huile, le sultan leur dépêcha des juristes porteurs de lettres contenant des clauses et des recommandations. Ces émissaires les informèrent de ce que le sultan leur

rendait les femmes qu'il avait arrêtées, probablement celles de Mu'nis. Des engagements (ʿuḫūd) furent conclus et l'on dressa des actes (mawāṯīq) confirmant leur retour à l'obéissance. Des šayḫs riyāḥides (parmi lesquels on relèvera l'absence de Mu'nis), Muṭarrif b. Kaslān, Faraǧ b. Abī Ḥassān, Ziyād b. al-Duwayna (?), Fāris b. Kaṯīr et Fāris b. Ma'rūf se rendirent auprès d'al-Mu'izz qui leur accorda ses faveurs et une généreuse hospitalité. Mais au lieu de se montrer reconnaissants, ils violèrent les engagements pris et ravagèrent tout le pays. En très peu de temps et au moins au sud de Kairouan, les routes furent coupées, les arbres abattus, les récoltes dévastées et les villes investies. Tout déplacement étant devenu impossible, la population apeurée se terra. Mais l'heure approchait de la riposte ṣanhāǧienne.

Défaite de Ḥaydarān (443 H/1052)[34]. — L'Ifrīqiya était encore loin d'être submergée par les Nomades hilāliens. On imagine leurs

34. a) *Bayān*, I, 289-293/trad., I, 435-440. b) NUWAYRĪ, II, 145 ; *Kāmil*, IX, 236/trad., 458 ; ABŪ L-FIDĀ', *Taʾrīḫ*, II, 170-171 ; TIǦĀNĪ, 15-16. c) *ʿIbar*, VI, 14-15/*Berbères*, I, 34-35. d) *Muʾnis*, 83. Comp. : G. MARÇAIS, *Les Arabes en Berbérie*, 99-113. L'étude minutieuse et comparative des textes, en particulier de celui du *Bayān* dont la seconde édition (Leyde 1948) fondée sur de nouveaux manuscrits, comble une importante lacune de la première, permet de mieux comprendre ce que fut ce fameux engagement zīrīdo-hilālien et de reconsidérer une question qui paraissait vidée. Dans l'ensemble, les sources ont reproduit, plus ou moins complètement, deux relations différant d'ailleurs très peu l'une de l'autre, ce qui a laissé croire qu'il y avait eu deux rencontres à un an d'intervalle, jour pour jour et au même lieu, en 443 H/printemps 1051 et en 444 H/printemps 1052. L'erreur était d'autant plus facile à commettre que la véritable bataille de Ḥaydarān (443 H) fut précédée d'une autre défaite zīrīde dont on ignore et la date et le site. Autre embûche redoutable : la chronologie flottante des chroniques dont les auteurs, tels IBN AL-AṮĪR, AL-NUWAYRĪ et surtout IBN ḪALDŪN, s'écartent souvent de l'ordre annalistique strict pour condenser divers événements d'époques différentes dans un exposé qui prétend être rationnel ; à des compilations élaborées et omettant de citer leurs sources d'information, on préfère des œuvres du genre de celle d'IBN ʿIḎĀRĪ, plus maladroites certes, mais qui citent les chroniques originales. C'est pourquoi le *Bayān* nous est si précieux. En l'occurence, il donne successivement (*Bayān*, I, 288-293) sous l'année 443 H : une citation d'IBN ŠARAF, poète et historiographe zīrīde sur les prémices de l'invasion (utilisée précédemment comme texte de base), une longue relation, malheureusement acéphale de la défaite de Ḥaydarān et des événements postérieurs, notamment l'affaire de Bāb Tūnis. Elle est, elle aussi, à attribuer à IBN ŠARAF il y est cité deux fois et elle se termine par ces mots : « (Ici, s'achève le résumé du récit d'IBN ŠARAF. » Vient ensuite un court chapitre intitulé (par le compilateur ?) : « Défaite des Ṣanhāǧa également au Ǧabal Ḥaydarān et défaite d'al-Muʿizz b. Bādīs selon une autre version. » Par « aydān » (aussi, également), il faut entendre autre récit de la même défaite ; interprétation confirmée par l'expression : « min waǧh āḫar » (selon une autre version) et non pas : « nouvelle défaite des Ṣanhāǧa » comme a cru devoir traduire FAGNAN. Il s'agit d'une relation empruntée à ABŪ L-ṢALT, autre chroniqueur zīrīde ; bien que très condensée, elle est intéressante parce qu'elle fournit de précieux renseigne-

incursions fulgurantes : coups de mains à la fois audacieux et prudents, suivis de replis rapides vers les bases de départ. Dévastant le pays plat, contournant les villes, pillant et rançonnant mais

ments sur la défaite qui précéda celle de Ḥaydarān proprement dite et qui manquent dans le récit d'Ibn Šaraf. Elle se termine par une narration très succincte de l'affaire de Ḥaydarān ; vient ensuite l'exposé des événements de l'année 444 H. On y trouve le chiffre de 7 500 cavaliers arabes ; Comp. *Kāmil* et Nuwayrī : Ṣanhāǧa défaits à Ḥaydarān par 7 000 cavaliers. Ibn Ḫaldūn, *'Ibar*, VI, 14-15/ *Berbères*, I, 34-35, sans donner de dates précises, parle aussi d'une première défaite des armées ṣanhāǧiennes puis de celle de Ḥaydarān proprement dite, ce qui confirme notre interprétation. Il paraît difficile de suivre cet historien qui affirme que ce n'est qu'après le premier échec qu'al-Mu'izz blessé dans son orgueil arrêta le frère de Mu'nis et alla dresser son camp en dehors de Kairouan, rassembla les contingents ḥammādides, zanātiens et toutes ses troupes et partit pour Ḥaydarān. Quant aux deux compilateurs orientaux, Ibn al-Aṯīr, *Kāmil*, IX, 236/ trad., 458, et al-Nuwayrī, II, 145, ils donnent successivement deux versions de la bataille. La première ne présente guère de commun avec celle d'Ibn Šaraf que le chiffre des combattants (30.000 Ifrīqiyens contre 3 000 Arabes) et la citation du poète 'Alī b. Rizq, éléments que l'on retrouve sous la plume d'al-Tiǧānī, 15-16. L'affaire des yeux et le stratagème des Ṣanhāǧa ne se trouvent pas ailleurs. Cette version pourrait bien être empruntée à Ibn Šaddād. La seconde est manifestement inspirée de celle d'Abū l-Ṣalt donnée par Ibn 'Iḏārī. Les deux combats y sont nettement distingués ; ils sont séparés par un « ensuite » dont Fagnan n'a pas senti l'importance ; sa traduction : « al-Mu'izz rallia les fuyards » est inexacte ; il faut entendre : « après cette première défaite, le Zīrīde rassembla des troupes importantes (Ṣanhāǧa et Zanāta) ». La participation des Zanāta que les autres sources passent sous silence y est mentionnée. Bien mieux, Ibn al-Aṯīr et al-Nuwayrī relatent ensuite les événements de 444 H à peu près dans les mêmes termes que l'auteur du *Bayān* (d'après Abū l-Ṣalt ?). Après avoir parlé de l'autorisation accordée aux Arabes d'entrer dans Kairouan, que le *Bayān* (d'après Abū l-Ṣalt ?) relate sous l'année 444 H, al-Nuwayrī a cru devoir ajouter que la première défaite d'al-Mu'izz eut lieu en 443 H et la seconde en 444 H ; remarque à négliger car, manifestement, cette dernière date ne concerne pas la bataille de Ḥaydarān mais soit l'affaire du muṣallā, soit celle qui suivit l'autorisation accordée aux Arabes en 444 H d'entrer dans Kairouan. Abū l-Fidā', *Ta'rīḫ*, II, 170, source orientale relativement médiocre, dont le récit est fort succinct énumère sous l'année 442 H trois défaites successives d'al-Mu'izz · la première qu'il semble situer à Barqa en Cyrénaïque ; la seconde : al-Mu'izz ayant rassemblé 30 000 combattants est battu et rentre à Kairouan (comme dans *Bayān*, récit d'Abū l-Ṣalt) ; la troisième : al-Mu'izz réunit des troupes, attaque les Arabes et est défait ; c'est alors que les Hilāliens arrivèrent à Kairouan et s'établirent au muṣallā de Kairouan. Ces indications sont trop vagues et confuses pour être retenues. De même, mais pour d'autres raisons, on négligera le témoignage d'Ibn Bassām cité par Tiǧānī, 14, qui date de 444 H la bataille de Ḥaydarān. On ne saurait, en effet, accorder plus de crédit à cet anthologue andalou beaucoup plus soucieux de ciseler les maillons d'une élégante prose rimée que de faire œuvre d'historien, qu'aux Abū l-Ṣalt et Ibn Šaraf. Il n'a pu être mieux documenté qu'eux, contemporains des faits. Au demeurant, la victoire hilālienne peut avoir eu lieu fin 443 H et ses prolongements déborder sur l'année suivante ce qui expliquerait pourquoi, sous la plume d'Ibn Bassām comme sous celle d'al-Nuwayrī, on rencontre l'année 444 H/3 mai 1052-22 avr. 1053. Il n'est peut-être pas sans intérêt non plus, de remarquer que l'année 443 H/15 mai 1051-2 mai 1052, était favorable à deux expéditions printanières.

fuyant à la première alerte sérieuse et refusant partout le combat, ils étaient moins avides de conquête que de butin et se retiraient dès que repus.

Notre information, trop vague, ne permet pas de délimiter l'aire de ces razzias, mais le gros de la horde n'avait sans doute guère dépassé la région de Gabès puisque les Ṣanhāğa tentèrent de l'arrêter dans ces parages, à Ḥaydarān. C'est là que se produisit le choc mémorable et que se joua le destin non seulement des Zīrīdes, mais de la « *civilisation kairouanaise* ». On a la chance d'en posséder deux versions qui se complètent, empruntées, l'une à Ibn Šaraf et l'autre à Abū l-Ṣalt, les deux historiographes zīrīdes. En les comparant on s'aperçoit que la seconde atteste que la bataille de Ḥaydarān proprement dite fut précédée d'une autre défaite zīrīde dont Ibn Ḫaldūn fait lui aussi état. Enfin, une troisième relation est peut-être attribuable à Ibn Šaddād.

En 443 H/15 mai 1051-2 mai 1052, al-Mu'izz, décidé enfin à mater l'envahisseur, rassembla une armée considérable que nos sources[35] évaluent à une trentaine de mille de cavaliers et autant de fantassins ; effectif énorme pour l'époque. On se rappelle que la garde d'al-Mu'izz se serait élevée à trente mille esclaves. Il aurait donc réussi à rassembler d'autres troupes d'une importance équivalente. Tous ces chiffres sont sans doute exagérés, mais il ne faut pas perdre de vue que les historiographes ont plutôt tendance à diminuer les effectifs sultaniens battus qu'à les gonfler, pour ménager la susceptibilité de leurs maîtres.

Ibn Ḫaldūn nous apprend qu'il demanda des secours à son cousin al-Qā'id b. Ḥammād qui lui envoya mille cavaliers. Les nomades Zanāta en fournirent le même nombre, commandés par al-Muntaṣir b. Ḫazrūn. Ce dernier, qui se trouvait alors avec ses Maġrāwa en Ifrīqiya, tenait sans doute toujours Tripoli. C'est probablement alors qu'al-Mu'izz lui fit don de 100.000 dīnārs[36]. De toute façon, il y eut collusion zīrīdo-zanātienne contre l'ennemi commun. Toujours d'après Ibn Ḫaldūn, les trente mille combattants de Ḥaydarān comprenaient la gent zīrīdo-ṣanhāğienne, les descendants, peu nombreux, des Arabes de la conquête, et des contingents zanātiens et berbères.

35. *Kāmil*, NUWAYRĪ (premier engagement, version présumée d'ABŪ L-ṢALT) 27 000 cavaliers ; *Bayān*, où la leçon 80 000 est fautive, (bataille de Ḥaydarān proprement dite, version d'IBN ŠARAF) et *Kāmil*, NUWAYRĪ (bataille de Ḥaydarān, version présumée d'IBN ŠADDĀD) : 30 000 cavaliers et 30 000 fantassins ; *'Ibar*, (bataille de Ḥaydarān) . 30 000 combattants.

36. *Bayān*, I, 297, semble citer IBN BASSĀM.

Al-Mu'izz arrêta le frère de Mu'nis et alla dresser son camp en dehors de Kairouan. Il se mit en campagne, désigna trois généraux : Ibn Salbūn, Zaknūn b. Wā'lān et Zīrī al-Ṣanhāǧī et, après avoir lancé ses troupes à la rencontre des Arabes, rentra à Kairouan. On ne nous dit pas si toute l'armée ṣanhāǧienne partit à l'attaque, ni à quel moment al-Mu'izz repartit de Kairouan, mais, vraisemblablement, il lança d'abord contre les Arabes des colonnes légères, sorte d'avant-garde ne représentant qu'une partie du total de l'armée dont il ne tarda pas à venir reprendre le commandement suprême. C'est là (quelque part dans le sud ?) que nous supposons qu'il célébra la Fête des Sacrifices, un lundi (10 Ḏū l-Ḥiǧǧa 443 H/ 13 avr. 1052). Le même jour, les troupes ṣanhāǧiennes ayant livré bataille, furent battues et subirent de lourdes pertes[37]. Les Arabes auraient été attaqués alors qu'ils faisaient la prière de la Fête ; mais sautant immédiatement en selle, ils avaient chargé et défait l'adversaire[38].

Le lendemain (11 Ḏū l-Ḥiǧǧa 443 H/14 avr. 1052), l'émir partit en direction d'une localité connue (depuis ?) sous le nom de Banū Hilāl. Au milieu du jour, il apprit que la horde hilālienne approchait au grand complet. Il ordonna aussitôt de dresser le camp dans une région abrupte et ravinée près des oueds. Mais avant que ces dispositions aient pu être achevées, les Hilāliens foncèrent comme un seul homme[39]. On raconte[40] que les Arabes qui n'étaient que trois mille cavaliers, avaient d'abord été effrayés par la masse ennemie forte de trente mille cavaliers et d'autant de fantassins. C'est alors que Mu'nis b. Yaḥyā al-Mirdāsī leur aurait lancé : « Chefs des Arabes ! ce n'est pas le jour de fuir ! — Mais où donc frapper des gens portant des cuirasses et des casques ? — Aux yeux, leur répondit-il. » C'est pourquoi la journée fut nommée, « Journée de l'œil. »[41]

Les Ṣanhāǧa auraient usé d'un stratagème révélateur de leur inimitié pour les esclaves ('abīd) de la garde zīrīde. Ils convinrent de battre en retraite, d'abandonner al-Mu'izz et ses esclaves pour voir ce dont ces derniers seraient capables et les laisser presque tous se faire tuer, et de tomber ensuite sur l'ennemi. Ils se débandèrent

37. *Bayān*, (version d'Abū l-Ṣalt).
38. *Kāmil*, Nuwayrī.
39. *Bayān*, (version d'Ibn Šaraf).
40. *Kāmil*, Nuwayrī.
41. Dp. *Kāmil* : Yawm al-'ayn ; Nuwayrī ne met pas ce mot historique dans la bouche de Mu'nis, mais dans celle d'un autre émir arabe qui aurait été surnommé ensuite : Abū l-'aynayni (l'homme aux yeux).

donc[42]. Al-Mu'izz fit preuve d'une vaillance inouïe et résista jusqu'à ce que les lances arabes fussent sur le point de l'atteindre. Ses esclaves se firent décimer pour lui[43]. Jugeant le moment venu d'intervenir, les Ṣanhāğa firent volte-face et tentèrent de rétablir la situation. Ce fut en vain ; battus à plate couture, ils s'enfuirent, même les Banū Manād, et à plus forte raison les Zanāta d'al-Muntaṣir b. Ḫazrūn[44]. La déroute fut complète.

Selon Ibn Ḫaldūn, les contingents arabes autochtones, obéissant à l'esprit de corps fondé sur les liens du sang, auraient donné le signal de la débandade en passant aux Arabes hilāliens dès le début de l'engagement ; l'abandon des Zanāta et des Ṣanhāğa aurait suivi. Mais il semble bien que le génial auteur des « *Prolégomènes* » ait tenté de justifier là l'une de ses théories sociologiques les plus chères : la solidarité entre clans prétendant descendre d'un même ancêtre éponyme. En effet, les Arabes de la conquête ne constituaient plus guère, au v^e^ siècle de l'Hégire, un groupe ethnique cohérent et distinct de l'ensemble de la population ifrīqiyenne. Il est inconcevable que ces sédentaires policés se soient jetés dans les bras de nomades barbares qui, par surcroît, appartenaient à une tribu non encore représentée en Ifrīqiya.

Les vainqueurs pillèrent les tentes des fuyards et le camp du sultan al-Mu'izz où ils firent main basse sur toutes les immenses richesses qui s'y trouvaient : or, argent, ustensiles, objets, meubles, chameaux et chevaux[45], plus de dix mille tentes et autres abris, près de quinze mille chameaux et d'innombrables mulets. Les soldats perdirent tout et ne conservèrent pas la moindre bête. Ils se dispersèrent dans la montagne de Ḫaydarān[46] où ils se regroupèrent ensuite[47]. Les Ṣanhāğa avaient perdu trois mille trois-cents morts[48].

C'est cette montagne, ou une localité voisine du même nom, qui a valu à la défaite zīrīde l'appellation de Bataille de Ḫaydarān.

42. *Kāmil*, NUWAYRĪ.

43. *Kāmil*, NUWAYRĪ, *Bayān* (IBN ŠARAF).

44. *Mu'nis*, 83, attribue la défaite d'al-Mu'izz essentiellement à la défection des Zanāta ; interprétation tardive et quelque peu simpliste reposant sur l'hostilité traditionnelle zanāto-ṣanhāğienne. Ce qui ne veut pas dire que cette trahison n'ait été décisive encore que les Zanāta étaient peu nombreux.

45. « al-ḫuff wa-l-kurā' », que FAGNAN a traduit par « chaussure et affaires de toute sorte » !

46. *'Ibar*, *Bayān*, TIČĀNĪ (IBN BASSĀM) ; *Kāmil*, NUWAYRĪ : Ğandarān, variante sans doute altérée : Ḫandrā.

47. *Bayān* (IBN ŠARAF), fin de la première des deux versions données par *Kāmil* et NUWAYRĪ.

48. *Bayān*, (ABŪ L-ṢALT, *Kāmil* et NUWAYRĪ (2^e^ version).

Aucun lieu ne portant plus aujourd'hui les noms de Banū Hilāl et de Ḥaydarān, il est difficile de la localiser avec précision[49].

Cette victoire inspira à l'un des vainqueurs, 'Alī b. Rizq al-Riyāḥī, une qaṣīda célèbre « en notre temps » affirme al-Tiğānī[50]. On en possède le premier vers et ces deux-ci[51] :

« Ibn Bādīs était certainement le plus résolu des rois, mais, par ma vie, il n'avait pas auprès de lui d'hommes (dignes de ce nom) !

« Trois mille des nôtres l'emportèrent sur trente mille des siens et ce fut correction exemplaire ! »

Les Kairouanais attendaient fiévreusement les nouvelles et scrutaient l'horizon du haut des remparts. Le troisième jour de la Fête des Sacrifices (12 Ḏū l-Ḥiğğa 443 H/15 avr. 1052), ils virent arriver Ibn al-Bawwāb et deux cavaliers : accablés, éperdus et dans un état si lamentable qu'on eût pu se dispenser de les questionner. On leur demanda avidement des nouvelles du sultan et ils annoncèrent qu'il était sain et sauf. Peu après, le prince et son fils (sans doute al-Manṣūr) rentraient au palais d'al-Manṣūriyya. Puis arriva la multitude désordonnée des soldats vaincus, isolés et par groupes. Il en manquait beaucoup à l'appel ; on savait ce qu'étaient devenus les uns et on ignorait tout des autres. Le bruit courut que les Arabes s'étaient emparés d'une multitude de Ṣanhāğa et autres[52].

Leur victoire ayant ouvert la route de Kairouan, les Hilāliens déferlèrent en direction de la capitale dont ils battirent la campagne. Le premier qui se présentait devant une bourgade se nommait, accordait aux habitants une sauvegarde et leur donnait son bonnet (qalansuwwa) ou un billet sur lequel il traçait un signe pour informer ses autres contribules qu'il avait été le premier à arriver dans la localité dorénavant sienne.

49. IBN AL-AṮĪR et AL-NUWAYRĪ situent ce Djebel à trois journées de marche de Kairouan. IBN AL-AṮĪR précise que la bataille eut lieu au sud (qiblī) du mont Ġandarān. IBN ḤALDŪN dit que les Arabes Riyāḥ, Zuġba et 'Adī se postèrent au midi de Ḥaydarān, dans les environs de Gabès. Faut-il penser à Oudref et au Djebel Haidouch (ou Haidoudj ?) ? H. H. ABDUL WAḤAB, *Ḫulāṣa*, 96, note 2, identifie Ḥaydarān avec l'actuelle Oudrane (Ūdrān ou Wadrān) dans le sud-est tunisien sur la grande route de Gabès à Kairouan. TIČĀNĪ, 15 (glose sur citation d'IBN BASSĀM), dit, sans doute à tort que Ḥaydarān est le nom d'un djebel connu à proximité de Kairouan.

50. Dp. TIČĀNĪ, 15-16 ; *Bayān* (IBN ŠARAF), I, 290/trad., I, 436-437 ; *'Ibar*, VI, 15/*Berbères*, I, 35 ; *Kāmil*, IX, 236/trad. 458-459 ; NUWAYRĪ, II, 144-145 ; *Ibn Maqdīš*, I, 145. IBN ḤALDŪN signale que ce poème est aussi attribué à IBN ŠADDĀD ; il faut sans doute entendre par là que la citation provient de ce chroniqueur.

51. Ces vers présentent des variantes ; on a suivi la leçon de la *Riḥla* d'AL-TIČĀNĪ.

52. Cet alinéa et les suivants dp. *Bayān* (IBN ŠARAF).

Les Kairouanais vécurent deux nuits d'angoisse indescriptible à se demander quel sort allait connaître leur cité. Pendant deux jours, ils n'osèrent ni entrer ni sortir tandis que des cavaliers arabes évoluaient librement sous leurs yeux de toute part aux alentours de Kairouan.

Le septième jour de la Fête (16 Ḏū l-Ḥiğğa 443 H/19 avr. 1052), le sultan, à la tête de ses soldats et suivi du peuple kairouanais, sortit de la ville, mais ne put même pas atteindre le muṣallā.

Les Arabes dénoncèrent les sauvegardes qu'ils avaient accordées aux habitants des campagnes qu'ils mirent en coupe réglée. Les malheureux se réfugièrent à Kairouan. Le sultan ordonna la dévastation de tous les champs cultivés qui entouraient Kairouan et Ṣabra-al-Manṣūriyya ; le chroniqueur affirme que la population se réjouit de l'aubaine.

Le même jour, la cavalerie hilālienne apparut à trois milles de Kairouan. Le sultan parcourut la ville à pied, exhortant chacun à faire bonne garde et à manier la truelle. Les maisons furent mises en état de défense. Sur son ordre, Ṣabra al-Manṣūriyya fut évacuée et ses boutiques vidées ; sa population dut s'installer à Kairouan. Par contre, tous les Ṣanhāğa et autres soldats qui se trouvaient à Kairouan furent transférés à Ṣabra dont ils occupèrent les boutiques et les souks. Ces mesures provoquèrent un grand émoi, d'autant plus que les esclaves de la garde et les Ṣanhāğa s'empressèrent d'arracher la boiserie des boutiques. En rien de temps, ç'en fut fait de la prospérité de la cité princière.

Quand le jour se leva, après une nuit de terreur, on s'aperçut que les cavaliers arabes étaient toujours là. Le sultan défendit aux troupes de prendre position sur les fortifications de Ṣabra. Ibn Šaraf tient d'un témoin digne de foi qui s'enfuit de Kairouan, marchant la nuit et se terrant le jour, que tous les villages où il passa étaient détruits et incendiés ; hommes, femmes et enfants pleurant de faim et de froid étalaient leur nudité devant les murailles. Kairouan fut privée de tout ravitaillement. Les Arabes ne relâchaient leurs prisonniers que contre rançon, comme s'il se fût agi de captifs chrétiens ; quant aux pauvres, ils les employaient à leur service[53].

D'après Ibn Ḫaldūn[54], al-Mu'izz aurait sévi contre les villageois qui, bon gré mal gré, pactisaient plus ou moins avec les envahisseurs. Tandis que les campagnards des environs se réfugiaient à Kairouan, l'exode des Kairouannais vers Tunis et Sousse aurait déjà commencé.

53. Toujours dp. *Bayān* (IBN ṢARAF).
54. *'Ibar*, VI, 15/*Berbères*, I, 35-36.

Les Arabes ayant attaqué du côté de Bāb Tūnis, la foule, qui avec des armes, qui avec des bâtons impropres à chasser même le moindre chien, fit une sortie. Les cavaliers arabes, jouant du sabre et de la lance, les défirent sans peine et jonchèrent de cadavres toute l'étendue comprise entre les fours à briques et cette porte. Morts et vivants furent dépouillés de leurs vêtements. Quand les Hilāliens se retirèrent, sans doute à la tombée de la nuit, les Kairouanais allèrent ramasser leurs morts et les lamentations des louangeuses et des pleureuses s'élevèrent de toutes les rues ; spectacle d'une tristesse à émouvoir un roc. Les cadavres des étrangers restèrent sur place. Le nombre des blessés était considérable et les plaies hideuses. Le cœur se fendait à la vue des fillettes qui en signe de deuil de leurs pères et de leurs frères, s'étaient noirci le visage et rasé la tête[55].

Cette affaire de Bāb Tūnis narrée par Ibn Šaraf seulement, paraît bien être celle que nous appellerons « du muṣallā » et à laquelle Abū l-Ṣalt fait certainement allusion. En effet, l'existence d'un muṣallā dans les parages de Bāb Tūnis est attestée[56].

D'après Abū l-Ṣalt, les Arabes campèrent près de Kairouan. Un combat se produisit et il y eut beaucoup de tués « entre al-Raqqāda et al-Manṣūriyya ». Cette version fait difficulté puisque ces deux cités sont situées au sud de Kairouan. Le texte est peut-être fautif puisqu'Ibn al-Aṯīr et al-Nuwayrī disent que les Arabes vinrent camper au muṣallā de Kairouan et qu'un combat eut lieu au cours duquel « beaucoup de gens d'al-Raqqāda et d'al-Manṣūriyya » trouvèrent la mort[57].

On ne pouvait s'attendre à ce que les nomades hilāliens fissent un véritable siège d'une ville aussi considérable que Kairouan.

55. Fin du récit d'IBN ŠARAF cité par *Bayān*.

56. *Riyāḍ*, f° 9 r° ; vu la proximité des deux portes (Bāb Tūnis au nord et Bāb Aslam au nord-ouest), le muṣallā de Bāb Aslam et celui de Bāb Tūnis ne faisaient peut-être qu'un même oratoire situé (?) entre le cimetière de Bāb Aslam et celui de Bāb Tūnis (angle nord-ouest de la ville ?) ; v. *infra :* chap. VII. Toutefois, on l'a vu, IBN ŠARAF ne mentionne pas le muṣallā dans sa relation (dont le *Bayān* paraît ne donner qu'un extrait) de l'affaire de Bāb Tūnis.

57. On remarquera la similitude des trois textes. *Bayān*, I, 293 (dp. ABŪ L-ṢALT) : « puis (al-Mu'izz) regagna al-Manṣūriyya ; on compta les Ṣanhāǧa tués au cours de cette bataille et on en dénombra 3 300. Puis les Arabes s'avancèrent et campèrent près de Kairouan. Un combat eut lieu et beaucoup trouvèrent la mort entre al-Raqqāda et al-Manṣūriyya ». *Kāmil*, IX, 237/trad. 458-459 et NUWAYRĪ, II, 145 : « Puis (al-Mu'izz) retourna à al-Manṣūriyya et l'on compta les Ṣanhāǧa tués ce jour-là et on en dénombra 3 300. Puis les Arabes s'avancèrent jusqu'au muṣallā de Kairouan où ils campèrent. Un combat eut lieu au cours duquel beaucoup de gens d'al-Raqqāda et d'al-Manṣūriyya trouvèrent la mort. »

Consciemment ou non, ils suivirent les conseils de Mu'nis et préférèrent piller les plaines, négligeant les villes capables de leur résister.

Tout porte à croire qu'ils desserèrent quelque peu leur étau autour de Kairouan et que leurs bandes poursuivirent leur pillage principalement vers l'ouest et le nord-ouest.

Al-Mu'izz mit à profit ce répit relatif pour élever en 444 H/3 mai 1052-22 avr. 1053, les remparts de Zawīla et de Kairouan[58]. Il est probable que les fortifications de Ṣabra-al-Manṣūriyya étaient suffisantes pour contenir les Hilāliens. Kairouan et Ṣabra furent reliées par deux murailles entre lesquelles on ménagea un passage large de près d'un demi-mille[59].

En même temps qu'il poussait activement ses préparatifs de défense, le Zīrīde, plus ou moins leurré d'ailleurs par l'espoir d'un repli des Hilāliens vers le sud, tenta de composer avec les envahisseurs qui ne comptaient encore dit-on, que sept mille cinq cents cavaliers[60].

Bien qu'on ait été tenté de placer ici les mariages des filles du Zīrīde avec les émirs hilāliens, il semble que ces unions ne furent contractées que deux ans plus tard, lors de la recrudescence de la pression arabe contre Kairouan. Il est certain en tout cas, qu'en 444 H/3 mai 1052-22 avr. 1053, al-Mu'izz, cantonné avec ce qui lui restait de soldats dans Ṣabra-al-Manṣūriyya, désira mettre fin aux hostilités et permit même aux Arabes de pénétrer dans Kairouan pour s'y livrer à des transactions commerciales[61]. On imagine l'indignation des juristes kairouanais à l'idée de voir des musulmans faire des opérations foncièrement illicites puisque tous les biens des Hilāliens, produits de la terre, effets ou numéraires, provenaient, sans conteste possible, de la rapine. La populace ne put supporter la présence des intrus et les incidents ne manquèrent pas d'éclater avec les spoliateurs de l'Ifrīqiya, par ailleurs certainement grossiers et pleins de morgue. Une altercation entre un citadin et un nomade aurait dégénéré en rixe sanglante dont les nombreuses victimes furent évidemment kairouanaises. Ce massacre dut mettre fin à l'expérience, imprudente gageure que le Zīrīde avait cru pouvoir tenir.

58. *Bayān*, I, 293 ; *Kāmil*, IX, 237/trad., 459 ; sur l'édification par al-Mu'izz d'un rempart entourant Zawīla, faubourg de Mahdia, v. : BAKRĪ, 29/trad. 66.

59. *Bayān*, I, 293.

60. *Bayān*, I, 293 ; *Kāmil*, IX, 237/trad., 459 ; NUWAYRĪ, II, 145 ; ce chiffre représente à peu près le double des effectifs hilāliens qu'on nous dit avoir participé à la bataille de Ḥaydarān.

61. *Bayān*, I, 293 ; *Kāmil*, IX, 237/trad., 459 ; NUWAYRĪ, II, 145.

Au début de l'année suivante, en Ṣafar 445 H/23 avr.-22 maï 1053, al-Mu'izz nomma son fils Tamīm gouverneur de Mahdia, sans faire cas des conseils de ceux qui avaient tenté de l'en dissuader en lui faisant redouter une révolte possible de l'héritier présomptif. Bien mieux il commença à transporter peu à peu à Mahdia sa famille et ses trésors[62].

La mise à sac de l'Ifrīqiya se poursuivait implacablement. L'année 445 H/1053-1054, les villes d'al-Ubba et d'al-Urbus (Laribus), au sud du Kef, tombent. Les Zuġba et les Riyāḥ entourent Kairouan. Mu'nis venu camper sous les murs de la ville, accorde sa protection aux membres de la famille zīrīde et les conduit à Gabès et autres lieux[63]. Les Arabes contrôlent tout le Qasṭīliya. L'un de leurs chefs 'Ābid (ou 'Abd ou 'Āmir) b. Abī l-Ġayṭ y fait une fructueuse razzia contre les Zanāta et les Maġrāwa et en ramène un important butin[64]. Tozeur, Gafsa et Sousse ne tardent pas à se révolter contre l'autorité centrale incapable de les protéger.

Révolte de Tozeur[65]. — Pendant toute la période zīrīde, Tozeur paraît avoir été administrée par la famille la plus influente de la ville, les Banū Yamlūl, d'origine tanūḫide, qui comprenait les Banū Waṭṭās[66], les Banū Furqān, les Banū Mārida (?)[67] et les Banū 'Awd[68]. Ibn Ḫaldūn dit que, lors de l'invasion hilālienne, le chef du conseil de Tozeur, Yaḥyā b. Waṭṭās décida les habitants du Qasṭīliya[69] à répudier les Zīrīdes et à reconnaître les Ḥammādides. Vraisemblablement cette reconnaissance sur laquelle on ne sait rien de plus est antérieure à la soumission de Tozeur au principicule de Gafsa.

Révolte de Gafsa[70]. — Lors de l'invasion, Gafsa était gouvernée par 'Abd Allah b. Muḥammad b. al-Rand. Sa famille, les Banū

62. Tiǧānī, 235-236 et *Ḥulal*, 239 ; *Kāmil*, IX, 237, X, 6/trad., 460-470 ; Nuwayrī, II, 147 ; Ibn Ḫallikān, I, 99 ; *Bayān*, I, 293, 298/trad., I, 444 ; *'Ibar*, VI, 16, 159/*Berbères*, I, 36, II, 22, est la seule source datant la nomination de 448 H ; erreur due sans doute à une confusion entre la désignation de Tamīm et le combat de 448 H entre les « 'ahīd » du père et ceux du fils à Mahdia.

63. *'Ibar*, VI, 15/*Berbères*, I, 35.

64. *Ibidem*.

65. *'Ibar*, VI, 412-413/*Berbères*, III, 141.

66. *'Ibar;* Wāṭās ; Berbères : Watas.

67. *'Ibar:* Māra et plus loin : Banū Marwān ; Berbères : Mareda.

68. *'Ibar:* 'Awḍ ; Berbères : Aoud.

69. *Mss.* et *éditions:* Qusanṭīna (Constantine) ; *'Ibar*, VI, 413/*Berbères*, III, 141, note 2.

70. *'Ibar*, VI, 165-166/*Berbères*, II, 33 ; *Mu'nis*, 82.

Ṣadġiyān (?)[71], originaire de Djerba (?)[72], habitait al-Ğūṣiyyīn (?) (ou al-Ğūliyyīn ?)[73] dans le Nafzāwa. D'après l'historien ḥafṣide Ibn Naḫīl[74], il appartenait aux Banū Izmartan[75] qui étaient des Maġrāwa. Il réussit à maintenir son autorité et pourvut à la tranquillité du pays et à la sûreté des voyageurs en payant tribut aux Arabes. En 445 H/1053-1054, il se déclara indépendant, et reçut la soumission de la plupart des villes du Qasṭīliya : Tozeur, Nefta, Taqyūs, al-Ḥāmma, etc., fondant ainsi la petite dynastie des Banū l-Rand. Il attira à sa cour des poètes et des hommes de lettres qui célébrèrent ses louanges et se montra très respectueux envers les dévots. Il mourut en 465 H/1072-1073.

Révolte de Sousse[76]. — On se rappelle qu'en 442 H/1050-1051, Kairouanais et Soussiens s'étaient réconciliés en festoyant gaiement[77] Mais en 445 H/1053-1054, les Soussiens se révoltèrent contre al-Mu'izz et refusèrent de lui payer tribut, prétextant avoir besoin de cet argent pour la défense de leur ville. La sœur[78] du prince étant morte à Sousse, ils confisquèrent son héritage et refusèrent de l'envoyer au Zīrīde qui leur dépêcha des émissaires. Les gens de Sousse leur répondirent qu'ils n'entendaient pas remettre des richesses susceptibles, au contraire, de les aider à repousser et combattre l'émir. Al-Mu'izz fit partir de Mahdia une flotte importante qui pénétra dans le port de Sousse au matin et y brûla plus de soixante navires appartenant, pour la plupart, aux habitants de la ville. En représaille, ces derniers maltraitèrent rudement les Kairouanais installés à Sousse et s'emparèrent de leurs biens.

Al-Mu'izz envoya alors une armée où figuraient cent cavaliers avec mission d'agir de concert avec la flotte pour investir Sousse par terre et par mer. Or il arriva, par un curieux hasard, que le jour du départ de cette troupe, une flotte appartenant à l'émir de Sicile, Ibn al-Ṯumna, passa par Sousse. Intimidée, la flotte zīrīde décida, à l'insu d'al-Mu'izz, de regagner Mahdia. En arrivant, les

71. *'Ibar:* Ṣadġiyān ou Ṣadġyān ; *Berbères:* Sadghian.

72. Dp. *Berbères ; 'Ibar:* Ḥarma.

73. *'Ibar:* al-Ğūliyyīn ; *Berbères:* el-Djouçīn.

74. Cité par IBN ḤALDŪN, *'Ibar*, VI, 165/*Berbères*, II, 33 ; sur IBN NAḪĪL, v. *Ḥafṣides*, II, à l'index, p. 477.

75. *Berbères:* Izmerten ; *'Ibar:* Marīn.

76. TIĞĀNĪ, 21-22, récit le plus riche renfermant une citation d'IBN ŠARAF, reproduit ds *Ḥulal*, I, 116-117 ; *Bayān*, I, 293 ; *Mu'nis*, 82 ; *Storia*, II, 617.

77. V. *supra:* p. 197.

78. Probablement Umm al-'Ulū, veuve de 'Abd Allah b. Ḥammād b. Buluggīn (m. entre 430-440 H) qu'elle avait épousé en 415 H ; v. *supra:* p. 142.

soldats apprirent le départ de la flotte amie. Les gens de Sousse et les Arabes des alentours se portèrent au devant d'eux et les firent entrer dans la ville où, après les avoir sabrés, ils exposèrent leurs têtes sur les remparts. Ibn Šaraf tient d'un témoin oculaire qu'il y en avait plus de cinq cents. Ceux qui échappèrent au massacre le durent à la débilité de leurs montures qui ne leur avaient pas permis de rejoindre leurs compagnons à temps. Dès qu'ils furent avertis, ils rebroussèrent chemin en toute hâte.

La ville était administrée par un conseil[79]. La dissidence de la cité sahélienne est bien plus significative que celle de Tozeur et même de Gafsa où l'autorité centrale s'exerçait faiblement, de l'anarchie qui s'instaure. Devant la carence du pouvoir en déconfiture, c'est une assemblée de notables qui prend en mains les affaires municipales et, le cas échéant, traite avec l'envahisseur pour sauvegarder les intérêts majeurs de la population. On verra maints autres exemples de cette organisation qui rappelle celle de la ǧamā'a berbère.

L'andalou Ibn Bassām nous renseigne sur les dissensions qui éclatèrent à Sousse probablement à la fin de 446 H/début 1055. Le passage[80], peut-être emprunté à Ibn Rašīq, nous montre le messager du calife 'abbaside, Abū l-Faḍl Muḥammad b. 'Abd al-Wāḥid al-Baġdādī al-Dārimī quittant Kairouan (sans doute après 446 H)[81]. « Abū l-Faḍl, dit-il, se rendit à Sousse dont les habitants le traitèrent avec hauteur. Il les quitta après avoir semé la discorde parmi eux, les laissant divisés en deux fractions : les Qaysites et les Yamanites[82]. Il leur avait mis dans l'âme que la guerre entre ces deux tribus devait durer jusqu'au jugement dernier ; les deux partis se combattirent jusqu'au moment où Tamīm b. al-Mu'izz les soumit. Abū l-Faḍl fréquenta ces parages un certain nombre d'années et accompagna Buluggīn dans des expéditions militaires ; après quoi, il quitta cette région, prit la mer et débarqua à Dénia. »

Investissement de Kairouan et prise de Béja[83]. — L'année 446 H/12 avr. 1054-1er avr. 1055, est marquée par un resserement de

79. *'Ibar*, VI, 159/*Berbères*, II, 22.

80. Ibn Bassām, IV/I, 67-69 ; H. R. Idris, *Sur le retour...*, *A. I. E. O.* 1953, 31-34.

81. V. *infra :* p. 226.

82. La rivalité est constante au Moyen Age entre Arabes du Nord ou Muḍarites (dont les Qaysites font partie) et Arabes du Sud ou Yamanites, issus de Qaḥṭān. L'ethnique Dārimī indique qu'Abū l-Faḍl était tamīmite, c'est-à-dire muḍarite. Les Banū Hilāl étaient muḍarites-qaysites, mais, parmi les envahisseurs figuraient aussi des clans yamanites. Tamīm s'ingénia à attiser les luttes fratricides qui divisaient les envahisseurs. N'oublions pas que les Ṣanhāǧa prétendaient être d'origine yamanite et que de nombreux Kairouanais se réfugièrent à Sousse lors de l'invasion arabe.

83. *Bayān*, I, 293-294 ; *Kāmil*, IX, 237/trad., 459 ; Nuwayrī, II, 145 ; *Mu'nis*, 82.

la pression hilālienne autour de Kairouan et la prise, par Mu'nis b. Yaḥyā al-Mirdāsī, de l'importante ville de Béja dont les habitants reconnurent son autorité. Les Riyāḥ étaient donc maîtres de la vallée de la Medjerda supérieure.

Partage des villes[84]. — Les Arabes se partagèrent les villes d'Ifrīqiya. Les Zuġba s'adjugèrent la ville et la province de Tripoli, et les Mirdās, branche des Riyāḥ, Béja et les lieux voisins, simple consécration d'un état de fait.

Al-Tiğānī[85] nous apprend que le cadi de Tripoli, Muḥammad b. Fāḍil al-Bakrī al-Ifrīqī qui paraît avoir présidé aux destinées de la ville avant 444 H/1052-1053, s'enfuit, cette année-là, par peur des habitants et fut remplacé par Abū Muḥammad 'Abd Allah b. Muḥammad b. Ibrāhīm b. Hāniš al-Ṭarābulusī qui demeura en fonction jusqu'à sa destitution, trente-deux ans plus tard en 477 H/1084-1085.

Unions matrimoniales zīrīdo-hilāliennes[86]. — C'est probablement à cette époque qu'al-Mu'izz aux abois revint à cette politique matrimoniale qui ne lui avait pourtant pas réussi quelques années auparavant. Il maria ses trois filles aux émirs arabes Fāris b. Abī l-Ġayṯ, 'Ābid[87] b. Abī l-Ġayṯ, frère du précédent, et al-Faḍl b. Abī 'Alī l-Mirdāsī[88].

Cependant al-Mu'izz, débordé et conscient de sa faiblesse, engagea les Kairouanais à se rendre à Mahdia, tandis que les envahisseurs parachevaient leur œuvre dévastatrice, détruisant les forts et les châteaux, arrachant les arbres fruitiers, aveuglant les sources et détruisant les aménagements des cours d'eau[89].

Retour à l'obédience fāṭimide[90]. — On se rappelle que la répudiation de la suzeraineté fāṭimide avait été concrétisée par la frappe de monnaie sunnite. Or, la numismatique atteste qu'une fois à Mahdia, en 449 H/1057-1058, et jusqu'à sa mort, en 454 H/1062-1063, al-Mu'izz fait à nouveau frapper des dīnārs šī'ites du type normal avec mention du calife fāṭimide al-Mustanṣir et Tamīm en fait autant, au moins jusqu'en 459 H/1066-1067. Aucune

84. *'Ibar*, VI, 15/*Berbères*, I, 36.
85. Tiğānī, 189.
86. *'Ibar*, VI, 16, 159/*Berbères*, I, 36, II, 21 ; Tiğānī, 236 et *Ḥulal*, I, 239-240 ; Tiğānī, 14 et *Bayān*, I, 297/trad., I, 442.
87. *'Ibar*, VI, 16 : 'Ā'iḏ ; *Berbères*, I, 36 : Abed. V. *supra* : p. 209, 222.
88. *'Ibar*, VI, 16 : al-Murādī ; *Berbères*, I, 36 : le Mirdaside. V. *supra* : p. 209, 211.
89. *Kāmil*, IX, 237/trad., 460 ; Nuwayrī, II, 146.
90. H. R. Idris, *Sur le retour...*, *A. I. E. O.* 1953, 25-39.

monnaie zīrīde postérieure à cette date ne nous est parvenue. Si les deux dīnārs frappés à Sfax, l'un en 449 H/1057-1058, l'autre en 461 H/1068-1069, donc sous Ḥammū b. Mallīl al-Barġawāṭī, sont du type sunnite, c'est parce qu'il est révolté contre les Zīrīdes, vassaux des Fāṭimides, depuis 449 H au moins.

D'autre part, un acte conservé dans les archives de la Grande Mosquée de Kairouan[91], relatif à une affaire matrimoniale et daté du 1er Ramaḍān 446 H[92] émane du « cadi 'Abd al-Raḥmān b. Aḥmad, cadi de l'Imām al-Qā'im bi-Amr Allah et de son gouverneur[93], al-Mu'izz li-Dīn Allah ». Jusqu'au 1er Ramaḍān 446 H/4 déc. 1054, al-Mu'izz b. Bādīs reconnaissait donc toujours le calife 'abbāside al-Qā'im.

C'est Ibn Bassām, citant très probablement Ibn Rašīq, qui nous livre la date exacte du retour des Zīrīdes à l'obédience fāṭimide[94]. Après avoir parlé, d'après Abū 'Alī b. Rašīq, de l'arrivée à Kairouan en 439 H/1047-1048 du messager 'abbāside Abū l-Faḍl Muḥammad b. 'Abd al-Wāḥid al-Baġdādī al-Dārimī, notre auteur poursuit : « Il assista au blocus de Kairouan (par les Hilāliens). En l'an 446, al-Mu'izz prononça la ḫuṭba au nom du souverain du Caire et répudia les 'Abbāsides. »

Ainsi, alors que le royaume zīrīde s'effondre, al-Mu'izz proclame à nouveau la suzeraineté fāṭimide en 446 H/12 avr. 1054-1er avr. 1055 ; l'émissaire du calife de Bagdad, devenu indésirable, s'enfuit à Sousse puis au Maġrib central où il sert le Ḥammādide Buluggīn[95] et enfin en Espagne où il meurt. Ce revirement ne reçut sans doute pas de publicité tapageuse, et les Ifrīqiyens menacés dans leurs personnes et dans leurs biens, n'avaient guère le loisir de s'occuper de questions politico-religieuses. Un dīnār de type sunnite frappé dans « la ville de la puissance de l'Islām et Kairouan » en 448 H/1056-1057, prouve que la frappe ne subit pas de changement immédiat ; d'ailleurs on dut fabriquer peu de numéraire dans une période aussi troublée.

On est surpris de ne pas retrouver trace de cette volte-face du Zīride dans les sources fāṭimides actuellement connues. Al-Mu'izz

91. *carton* 417.

92. La pièce se réfère à un témoignage porté en Raǧab 446 H, c'est-à-dire deux mois plus tôt.

93. « Walī-hi », lu : wālī-hi (son wālī).

94. Ibn Bassām, IV/I, 67-69.

95. Les Ḥammādides continuaient sans doute à reconnaître les 'Abbāsides, ce qui expliquerait la présence d'Abū l-Faḍl aux côtés de Buluggīn. Toutefois tandis qu'Ibn Ḫaldūn, *'Ibar*, VI, 172/*Berbères*, II, 46, affirme qu'al-Qā'id (m. 446 H/1054-1055) reconnut les 'Abbāsides, Ibn al-Ḫaṭīb, *A'māl*, 461, affirme le contraire. *Infra*, p. 241.

ne se faisait sans doute guère d'illusions sur les avantages éventuels de son reniement. Devant l'irrémédiable, les malheureux caressent souvent le fallacieux espoir de se retrouver tels qu'ils étaient avant l'épreuve et al-Mu'izz, apprenti sorcier repentant, a peut-être pensé instinctivement que la catastrophe pouvait être conjurée par un retour au statu quo ante. Il ne faut pas perdre de vue non plus que les Hilāliens reconnaissaient, nominalement au moins, les Fāṭimides qui leur avaient livré l'Ifrīqiya. Des ordres, des recommandations, des conseils de modération émanant du Caire pouvaient être efficaces. Escompter une aide de la lointaine Bagdad, c'eût été de l'utopie ; espérer au contraire un appui moral ou militaire accordé par al-Mustanṣir à un vassal repenti et en détresse, n'était pas, somme toute, chimérique. Malgré les difficultés auxquelles il devait faire face, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, al-Mustanṣir ne pouvait-il envoyer un corps d'armée ou effectuer un débarquement, à Mahdia, par exemple, grâce à sa flotte encore puissante ? Les pères d'al-Mu'izz n'avaient-ils pas contribué, jadis, à sauver les Fāṭimides aux heures tragiques de l'insurrection d'Abū Yazīd, quand le Ḫāriǧite les assiégeait dans cette même Mahdia où les Zīrīdes allaient bientôt se trouver acculés à leur tour ? Attesté par de nombreuses monnaies et un seul chroniqueur, ce retour surprenant du souverain de l'Ifrīqiya mālikite dans le giron de l'hétérodoxie šī'ite s'explique donc assez bien. La reconnaissance du lointain calife 'abbāside avait soulevé une tempête que seul, l'ex-suzerain fāṭimide, tout proche, pouvait calmer. Cette suprême tentative ne servit à rien, mais, tandis que la rupture avec le Caire après avoir pu paraître un acte de haute politique, se révéla désastreuse, la réconciliation eut le mérite de ne rien coûter.

En 447 H/2 avr. 1055-20 mars 1056 un certain Ibn Abī Zamān sur lequel on ne sait malheureusement rien d'autre se révolta contre al-Mu'izz. Enfin, l'infortunée Ifrīqiya connut, cette année-là, une grande disette[96].

Combat entre les esclaves d'al-Mu'izz et ceux de Tamīm[97]. — Quand Tamīm était arrivé à Mahdia en 445 H/23 avr. 1053-11 avr. 1054, il y avait trouvé un corps important et tout puissant d'« esclaves » chargés d'y faire la police et avec lesquels les siens ne firent pas bon ménage. Les deux partis entrèrent en lutte

96. *Bayān*, I, 294.

97. *Bayān*, I, 294 ; *Kāmil*, IX, 257-258/trad., 462 ; Tiǧānī, 236, et *Ḥulal*, I, 239 ; Abū l-Fidā', *Ta'rīḫ*, II, 174, récit très succinct.

ouverte et s'entretuèrent. C'est alors que son poète Muḥammad b. Ḥabīb al-Qalānisī lui récita une qaṣīda[98] pour l'inciter à exterminer les « esclaves » de son père : il lui fallait envoyer dans l'autre monde ses ennemis, tous convaincus de la disparition de la dynastie. Tamīm déchaîna contre les mercenaires de son père la populace de Zawīla et tous les marins de la flotte qui s'y trouvaient. Les « esclaves » d'al-Mu'izz furent massacrés et les survivants, expulsés de Mahdia, partirent rejoindre leur maître à Ṣabra-al-Manṣūriyya.

Sur les conseils de Tamīm, les Arabes les attaquèrent en route et en tuèrent un bon nombre[99]. Le *Bayān* évalue les pertes (totales ?) subies par les gardes d'al-Mu'izz à 700 hommes. C'est cette affaire qui déterminera Tamīm, une fois au pouvoir, à faire exécuter les « esclaves » de son père. On remarquera que Tamīm, héritier présomptif, s'était constitué une garde personnelle, sans doute moins nombreuse que celle d'al-Mu'izz, et que, contre toute attente, il s'acharna contre cette dernière qui, normalement, aurait dû lui être fidèle.

Bien que convaincu, mais un peu tard, de la justesse des craintes exprimées par ses conseillers de voir se révolter Tamīm qui, par surcroît, avait à sa disposition les trésors du Zīrīde évacués à Mahdia, al-Mu'izz se vit contraint, pour éviter le pire, de feindre et de fermer les yeux sur les agissements de son redoutable fils.

D'après le *Bayān*[100], les Arabes entrèrent en Ifrīqiya en 448 H/21 mars 1056-29 mars 1057 et s'emparèrent de la plus grande partie du pays. Il doit s'agir, soit d'une erreur de date, soit de l'arrivée d'un nouveau flot d'envahisseurs attirés par les succès remportés par leurs devanciers et venus prendre part au festin.

Fuite d'al-Mu'izz à Mahdia (449 H/1057)[101]. — C'est le 27 Ša'bān[102] 449 H/29 oct. 1057, qu'al-Mu'izz b. Bādīs décida d'aller

98. Tiǧānī et *Bayān* en citent deux vers.

99. Tiǧānī exagère certainement en disant qu'ils périrent tous.

100. *Bayān*, III, 243 ; peut-être pour 442 H ?

101. a) Tiǧānī, 236-237, et *Ḥulal*, I, 239-240 ; version la plus détaillée. V. aussi : Tiǧānī, 14, relation peu précise empruntée à Ibn Bassām. b) *Bayān*, I, 294, 298-299/trad., I, 444-445 ; v. aussi : *Bayān*, I, 297/trad., I, 442, récit plus vague certainement emprunté à Ibn Bassām (comp. : Tiǧānī, 14). c) *'Ibar*, VI, 16/*Berbères*, I, 36-37 ; autre récit plus succinct ds *'Ibar*, VI, 159/*Berbères*, II, 21. Seule source parlant de l'évacuation de Kairouan sous la conduite d'al-Manṣūr et des nègres (sūdān). d) Nuwayrī, II, 146 ; *Kāmil*, IX, 237, X, 6/trad., 460, 470. e) *Mu'nis*, 84. Sur la désignation de Qā'id b. Maymūn, v. : *Kāmil*, X, 21/trad., 478 ; Nuwayrī, II, 154.

102. Dp. *Bayān*, I, 294 : deux nuits restant (baqiyatā) de Ša'bān, leçon confirmée par la date du pillage de Kairouan : 1er Ramaḍān ; celle de Nuwayrī : deux nuits écoulées (maḍatā) de Ša'bān est erronée ainsi que celle de *Mu'nis:* Ramaḍān, qui corrobore néanmoins l'exactitude de l'indication du *Bayān*.

se réfugier à Mahdia où il avait déjà expédié sa famille et ses richesses. Il partit secrètement de Ṣabra-al-Manṣūriyya, sans doute seul ou presque, mais sous la protection de deux de ses gendres, les émirs arabes al-Faḍl b. Abī 'Alī l-Mirdāsī et Fāris b. Abī l-Ġayṭ. Les Arabes, vite au courant, le rattrapèrent en cours de route. Fāris b. Abī l-Ġayṭ leur fit face à la tête de ses gens et les mit en garde contre l'envie qu'ils pourraient avoir de prendre à la légère la protection qu'il accordait à son beau-père. Ils lui dirent tout le tort qu'il leur causait en couvrant la fuite d'un homme de l'importance du Zīrīde dont la capture leur eût énormément rapporté et le supplièrent de leur permettre de se saisir du prince. Fāris b. Abī l-Ġayṭ continua de les contenir tout en parlementant si bien qu'al-Mu'izz, en compagnie d'al-Faḍl b. Abī 'Alī l-Mirdāsī put leur échapper[103].

Dans la plus brève des deux relations d'Ibn Ḫaldūn[104], l'historien se contente d'affirmer qu'al-Mu'izz se rendit de Kairouan à Mahdia sous la protection de son beau-fils le fameux Mu'nis b. Yaḥyā al-Ṣinnabarī. Dans l'autre[105], le prince fit venir à Kairouan les émirs arabes, ses parents par alliance, qui l'escortèrent. Il s'embarqua et gagna Mahdia. La route terrestre directe étant peu sûre et infestée d'Arabes, on voit très bien le Zīrīde gagner le littoral en faisant un crochet, de préférence au nord de la voie Kairouan-Sousse ; mais il est peu probable qu'il se soit embarqué, car, pourquoi n'aurait-il pas débarqué dans le port de Mahdia ? Or, on le verra retrouver Tamīm à Mayyāniš.

Une fois de plus, c'est al-Tiğānī, source para-historique qui va nous renseigner[106]. Il déclare que, selon certains, al-Mu'izz avait fait venir quelques-uns de ses vaisseaux qui devaient l'attendre face au point de la côte où il comptait arriver, de peur d'être arrêté en route par les Arabes. Lorsque ceux-ci le rattrapèrent « ainsi qu'il a été dit plus haut », les marins lui crièrent de s'embarquer au plus vite pour échapper à ses agresseurs. Mais, par gloriole, al-Mu'izz négligea cet avis et sans sourciller, poursuivit son chemin, sans doute en longeant la côte, et arriva à Mahdia sain et sauf.

Tamīm se porta à la rencontre de son père ; dès qu'il l'aperçut, il mit pied à terre et se prosterna devant lui. A Mayyāniš[107] où dut

103. Dp. Tiǧānī.

104. *'Ibar*, VI, 159/*Berbères*, II, 21 ; cette indication confirmerait notre hypothèse : (Abū) l-Faḍl (Mu'nis) b. Abī 'Alī (Yaḥyā) al-Ṣinnabarī al-Mirdāsī ; v. *supra* : p. 211.

105. *'Ibar*, VI, 16/*Berbères*, I, 36-37.

106. Tiǧānī, 236-237 ; *Ḥulal*, I, 240.

107. Petite localité située à un demi parasange au nord de Mahdia ; v. : *Buldān*, VIII, 219. Nuwayrī est la seule source à en parler ici.

avoir lieu la rencontre, il précéda al-Mu'izz, à pied, et se dirigea vers le palais. Il manifesta une parfaite soumission, démentant ainsi les mensonges qui l'avaient accusé de vouloir se révolter contre l'infortuné souverain. Ce dernier, probablement surpris et bouleversé par un accueil aussi déférent, fit des invocations en faveur de son fils et lui ordonna de remonter à cheval. Ils entrèrent ensemble à Mahdia et al-Mu'izz descendit au palais[108].

Les esprits malveillants pourront mettre en doute la sincérité de Tamīm et se demander s'il ne mit pas aussitôt son père en tutelle. Quoi qu'il en soit, volontairement ou contraint, al-Mu'izz qu'on se représente désabusé, accablé par les revers et les fatigues de plus de quarante ans de règne, confia à son héritier présomptif la gestion des affaires publiques, sans pour cela abdiquer[109].

Avant d'abandonner sa capitale, le Zīrīde avait laissé Kairouan et Tunis à la garde d'un certain Qā'id b. Maymūn[110].

Le lendemain matin de son départ, qui eut donc vraisemblablement lieu la nuit, son fils al-Manṣūr qu'il avait laissé à Kairouan informa les habitants du départ du sultan. Les Kairouanais évacuèrent alors la ville sous la conduite d'al-Manṣūr et des soudanais[111].

Pillage de Kairouan. — Deux jours à peine après le départ du Zīrīde, le 1er Ramaḍān 449 H/1er nov. 1057[112], la métropole de l'Ifrīqiya est pillée de fond en comble par les Hilāliens. Ibn Rašīq a décrit la destruction de Kairouan et les souffrances endurées par les habitants contraints d'évacuer la ville, en une longue qaṣīda. Il y est question des malheurs causés en Ramaḍān par les [Banū] Fādi' (ou Fādiġ) et les Banū Dahmān[113].

On suppose que Qā'id b. Maymūn se retrancha dans Ṣabra-al-Manṣūriyya. Il n'est pas impossible qu'après le sac de Kairouan, une sorte de modus vivendi se soit établi entre les Kairouanais et les envahisseurs.

Après avoir relaté ces faits, Ibn al-Ṣayrafī[114] ajoute : « Une importante quantité des objets pillés : armes, équipements,

108. *Bayān*, *Kāmil*, NUWAYRĪ, TIĞĀNĪ.

109. *Bayān*, *Kāmil*, *Mu'nis*.

110. NUWAYRĪ, II, 154 et *Kāmil*, X, 21/trad., 478 ; cette dernière source dit, sans doute à tort, Gabès au lieu de Tunis.

111. Dp. IBN ḪALDŪN, *'Ibar*, seulement. V. *infra* : chap. VII.

112. *Bayān*, NUWAYRĪ ; *Kāmil* ne donne que le mois.

113. Qaṣīda de 122 vers ; *Ma'ālim*, I, 15-18 (56 vers) ; *Bisāṭ*, 45-47 (27 vers) ; MAYMANĪ, 73-80. Le texte porte bien Fādi' ; ce nom de tribu existe encore dans le caidat de Mahdia. Les Fādi' (ou Fādiġ) sont des Mirdās.

114. IBN ṢAYRAFĪ, 42.

machines de guerre, tentes, arriva à al-Mu'izziyya-al-Qāhira (Le Caire). » Cette curieuse indication confirmerait l'étroitesse des liens unissant les envahisseurs à l'Égypte fāṭimide.

Les Arabes ne tardèrent pas à couper les communications et le ravitaillement de Mahdia et à s'attaquer aux Zanāta[115]. Aṭbaǧ et 'Adī avaient atteint le Maġrib central puisqu'en 450 H/1058-1059, ils se joignirent au Ḥammādide contre les Zanāta[116]

Beaucoup d'Ifrīqiyens s'étaient réfugiés dans le royaume ḥammādide que son relief défendait assez bien contre l'envahisseur et qui semble avoir d'abord profité de la décadence politique et économique de l'Ifrīqiya[117].

Révolte de Sfax[118]. — Al-Mu'izz b. Bādīs avait nommé gouverneur de Sfax, à une date ignorée, l'une de ses créatures, Manṣūr Afrūm[119] al-Barġawāṭī qui était un vaillant cavalier. Après la fuite de son maître à Mahdia, il voulut se déclarer indépendant et à cette fin, s'allia aux Arabes. Mais son cousin, Ḥammū b. Mallīl ne lui laissa pas le temps de réaliser ses desseins ; il l'assassina au ḥammām et lui succéda le samedi 2 Šawwāl 451 H/11 nov. 1059[120].

Les Arabes alliés de Manṣūr assiégèrent Ḥammū dans Sfax ; celui-ci leur fit demander s'ils avaient l'intention de venger la mort de son cousin ou d'obtenir de l'argent. Leur réponse fut : le sang que leurs adversaires faisait couler dans leurs luttes intestines ne les regardait pas, ils voulaient de l'argent ! Ḥammū s'entendit donc avec eux, s'engagea à leur payer tribut et s'empressa de leur verser ce qu'il put ; moyennant quoi, ils se retirèrent et Ḥammū de se proclamer indépendant.

L'année suivante, en 452 H/6 fév. 1060-25 janv. 1061, un combat eut lieu à Kairouan entre Arabes et Hawwāra[121]. Les Berbères eurent le dessous et furent massacrés à Bāb Aṣram[122], l'une des portes de la ville.

115. *'Ibar*, VI, 16/*Berbères*, I, 37.

116. *Bayān*, I, 294.

117. V. notamment : *Kāmil*, X, 18/trad., 472 et NUWAYRĪ, II, 148-149.

118. TIČĀNĪ, 50-51, reproduit par *Ḥulal*, I, 136, et IBN MAQDĪŠ, II, 82-83, meilleur récit ; *'Ibar*, VI, 159, 168/*Berbères*, II, 22, 38 ; *Bayān*, I, 294 ; NUWAYRĪ, II, 146 ; *Mu'nis*, 82.

119. Lecture hypothétique d'un nom fourni par NUWAYRĪ seulement.

120. *Bayān*, I, 294 ; théoriquement jeudi ; ne s'agirait-il pas du samedi 12 (théoriquement dimanche) ?

121. *Bayān*, I, 294 ; *Kāmil*, IX, 237/trad., 460, se contente de dire qu'en 453 H *(sic)* les Hawwāra furent défaits par les Arabes qui en tuèrent un grand nombre.

122. Dp. *Bayān* où l'on corrigera la leçon fautive de Bāb al-Ṣawm (Porte du Jeûne) ; sur Bāb Aṣram, v. : *Riyāḍ*, f° 45 r°, et *infra :* chap. VII.

D'après Ibn al-Aṯīr et al-Nuwayrī[123], Qā'id b. Maymūn auquel al-Mu'izz avait remis Kairouan, fut contraint, au bout de trois ans, d'abandonner la malheureuse cité aux Hawwāra et il s'enfuit à Mahdia. On peut donc déduire que Qā'id b. Maymūn tint Kairouan de 449 à 452 H/1057-1061 dont il fut chassé en 452 H/1060-1061 par les Hawwāra qui ne tardèrent pas à être eux-mêmes éliminés par les Arabes.

Affaire de Taqyūs[124]. — Quand les Arabes pénétraient en ville pour s'y livrer à des transactions indispensables, l'animosité des Ifrīqiyens et la superbe des nomades créaient bien des incidents du genre de celui qui avait éclaté à Kairouan en 444 H/1052-1053[125]. C'est ainsi qu'en 453 H/1061, les Arabes entrèrent dans Taqyūs, ville du Djérid située entre Tozeur et Gafsa et obéissant au gouverneur, indépendant, de Gafsa, 'Abd Allah b. Muḥammad b. al-Rand, pour y faire des emplettes[126]. L'un d'eux, ayant entendu un chef (muqaddam) de la ville dire du bien d'al-Mu'izz et faire son éloge, le tua. Les habitants de Taqyūs se déchaînèrent alors contre les intrus et en massacrèrent deux cent cinquante.

Quelques aspects de l'anarchie féodale en Ifrīqiya septentrionale[127]. — En un chapitre dont le texte altéré est souvent impossible à rétablir, faute de recoupements, Ibn Ḫaldūn a groupé des renseignements sur un certain nombre de chefs, sortes de barons féodaux, de condottieri, ayant réussi, à la faveur de l'anarchie hilālienne, à s'emparer de différentes places secondaires de l'Ifrīqiya septentrionale. Ces indications couvrent la période s'étendant de l'invasion hilālienne à la conquête almoḥade. Faute d'avoir pu en rétablir la chronologie, même approximative, on les donnera telles quelles. L'inconvénient n'est pas grand puisque Tamīm et ses successeurs n'ont jamais tenté de récupérer quelque territoire que ce fût au nord-ouest de Tunis. Ils avaient trop à faire ailleurs et manquaient de moyens.

Bizerte[128]. — Un Laḫmide dont le nom complet paraît avoir été Abū l-Raǧā' al-Ward[129] al-Laḫmī s'installa à Qarīša (ou

123. *Kāmil*, X, 21/trad., 478 ; Nuwayrī, II, 154.
124. *Bayān*, I, 295 ; *Kāmil*, IX, 237/trad., 460.
125. V. *supra* : p. 221.
126. La leçon du *Kāmil* : mutasawwiqa (venus faire des achats au marché de la ville) paraît meilleure que celle du *Bayān* : mutašawwifa (en curieux ?).
127. *'Ibar*, VI, 169-171/*Berbères*, II, 39-43 ; v. : G. Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, 121-123.
128. *'Ibar*, VI, 169-170/*Berbères*, II, 39-40 ; Zarkašī, 8/trad., 13.
129. *'Ibar* : Abū l-Rāǧā' al-Laḫmī ; *Berbères* : al-Ward.

Qarsīna ?)[130], forteresse située sur le Ǧabal Šu'ayb[131]. Il y rassembla une troupe d'aventuriers sans aveux et força les villageois des environs de Bizerte à lui payer tribut pour se garantir contre ses incursions. Cette situation dura longtemps jusqu'au jour où les Bizertins, divisés en deux factions rivales dont l'une se composait de Laḫmides, s'entendirent pour reconnaître la souveraineté d'al-Ward. Il s'installa donc dans la place qu'il protégea contre les Arabes. Les Banū Muqaddam, fraction des Aṯbaǧ, et les Dahmān, fraction des Banū 'Alī riyāḥides s'étant emparé des plaines voisines, al-Ward fit la paix avec eux moyennant tribut. Il prit le titre d'émir et jusqu'à sa mort eut à cœur d'accroître la prospérité de la ville où il éleva maints bâtiments d'utilité publique.

La bravoure de son fils et successeur Ṭarād inspira aux Arabes une crainte salutaire. Son fils Muḥammad lui succéda mais fut assassiné un mois plus tard par son frère Muqrab[132] qui prit le titre d'émir. Cet usurpateur parvint à s'attacher de nombreux partisans et à garantir son territoire contre les Arabes. Sa puissance lui permit de jouer au mécène et il récompensa généreusement les poètes venus à sa cour.

Le pouvoir passa ensuite successivement à ses trois fils qui suivirent l'exemple de leur père ; 'Abd al-'Azīz régna dix ans, puis Mūsā, quatre ans et enfin 'Īsā qui se soumit au fils de 'Abd al-Mu'min vers 552 H/1157-1158.

Zar'a (?)[133]. — Barūgsan (?)[134] b. Abī 'Alī al-Ṣanhāǧī était l'un des officiers d'élection du Ḥammādide al-'Azīz b. al-Manṣūr[135] qui avait épousé sa sœur ; mais à la suite d'une victoire qu'al-'Azīz et lui avaient remportée sur les Arabes, il s'en attribua tout le mérite et prétendit que le sultan s'était conduit en lâche. Ce dernier en fut blessé, et, sur le conseil de sa sœur, épouse d'al-'Azīz, Barūgsan se réfugia à Béja dont le šayḫ, Maḥmūd b. Yazāl al-Rab'ī[136] lui fit bon accueil. La population de Zar'a (?), ville fortifiée (qal'a) relevant de Béja, appartenait à la tribu de Zātīma (?)[137] et était partagée en deux fractions ennemies, les

130. *'Ibar:* Qarsīna ; *Berbères:* Carîcha.

131. Peut-être l'actuel Djebel Ichkeul ?

132. Dp. *Berbères; 'Ibar:* Muqran (Mugran ?) ; peut-être Muqarrab.

133. *'Ibar*, VI, 170 : Warǧa ; *Berbères*, II, 40-41 : Zerā ; peut-être Zur'a.

134. *'Ibar:* Badūkas et plus loin : Adūskan ; *Berbères:* Berougcen (variante : Iroúkcen) ; Zarkašī, trad. 13, n. 3 : Bazarkta, Bazūkaš, Bazarkaš).

135. Règne de 493 H/1104 à 515 ou 518 H/1121 ou 1124.

136. *'Ibar:* Nazāl al-Rīǧī ; *Berbères:* Yezal er-Robai.

137. *'Ibar:* Zātima ; *Berbères:* Zatîma.

Awlād Madanī[138] et les Awlād Lāḥiq. Fatigués de leurs querelles, ils invitèrent le chef de Béja, Maḥmūd, à venir rétablir l'ordre chez eux. Il leur envoya Barūgsan b. Abī 'Alī pour juger leurs différends et veiller à leurs intérêts.

Ce dernier soudoya et fit entrer dans la forteresse de Zar'a des gens sans aveux qui hantaient les campagnes voisines. Il s'allia par mariage (?)[139] aux Awlād Madānī et les soutint contre leurs rivaux les Awlād Lāḥiq. Devenu maître de Zar'a, il enrôla les hommes, forma un corps de cinq cents cavaliers et dévasta les environs. Les Banū l-Ward, maîtres de Bizerte et Ibn Ġilāl (?)[140], seigneur de Tébourba eurent à soutenir ses attaques, Muḥammad b. Sibā' (?)[141], émir des Banū Sa'īd, fraction riyāḥide, fut sa victime.

La forteresse étant devenue trop étroite pour contenir sa population accrue, Barūgsan fit construire un faubourg.

Le Ḥammādide al-'Azīz envoya contre lui une armée commandée par le qā'id Ġīlās (?)[142] qui réussit à s'emparer de sa personne par trahison. Le prisonnier ne mourut que beaucoup plus tard. Son fils et successeur, Manī'[143] fut assiégé par les Banū Sibā' et les Banū Sa'īd qui voulaient venger leur « frère » Muḥammad b. Sibā'. Après un long blocus, ils emportèrent la forteresse d'assaut et Manī' fut tué et les membres de sa famille massacrés ou réduits en esclavage.

Tébourba[144]. — Un des šayḫs de Tébourba, Mudāfi' b. Ġilāl (?)[145] al-Qaysī, se rendit maître de cette ville lors de l'invasion. Ibn Bayzūn (?)[146] al-Laḫmī l'attaqua dans le voisinage d'al-Baḥrayni (?)[147], localité située sur la Medjerda (Wād Bagrada) en face d'al-Riyāḥīn. La guerre entre ces deux chefs dura fort longtemps.

La Malga (al-Mu'allaqa)[148]. — Le riyāḥide Muḫriz b. Ziyād de la fraction des Banū Fādiġ b. 'Alī s'aménagea un repaire dans

138. Dp. *'Ibar; Berbères:* Medīnī ; peut-être Madyanī.
139. Dp. *Berbères; 'Ibar:* « ẓāhara » (aida).
140. V. *infra:* note 145.
141. Dp. *'Ibar; Berbères:* Seba.
142. Dp. *'Ibar; Berbères:* Ghīlas.
143. Dp. *'Ibar; Berbères:* Menia.
144. *'Ibar*, VI, 170/*Berbères*, II, 41.
145. Lecture hypothétique fondée sur le toponyme Ain Rhelal (*'Ayn Ġīlāl*) ; à l'est de Mateur sur la route de Tunis-Menzel-Bourguiba. *Berbères:* Allāl ; *'Ibar:* **'Alāl.**
146. Dp. *'Ibar; Berbères:* Bizoun.
147. Peut-être : al-Baḥriyyīn (les marins).
148. *'Ibar*, VI, 164, 337/*Berbères*, II, 31, 194.

les ruines de Carthage à l'actuelle La Malga (al-Mu'allaqa). Un cirque (?) dont les arcades superposées dominaient la côte lui servit de donjon. La citadelle improvisée était protégée par un mur de terre. Le seigneur de La Malga fut le fidèle allié de Tamīm et aida les Tunisois à repousser le fils de 'Abd al-Mu'mīn. Il eut à se mesurer avec son rival de Manzil Daḥmūn.

Manzil Daḥmūn[149]. — Cet autre condottiere, Qahrūn b. Ġannūš[150] réussit d'abord, peut-être avant l'avènement des Ḫurāsānides, à devenir gouverneur de Tunis dont il fut chassé à cause de sa mauvaise conduite. Il convertit alors en forteresse les arcades (ḥanāyā) de l'aqueduc à Manzil Daḥmūn, s'y installa avec un ramassis de gens de diverses tribus et se mit à insulter les environs de Tunis. Grâce au concours de Muḥriz b. Ziyād, les Tunisois parvinrent à détruire le repaire des brigands. Mais Qahrūn b. Ġannūš se réfugia auprès d'Ibn Ġilāl (?) auquel il s'allia par mariage[151]. Le seigneur de Tébourba l'installa dans une des forteresses de ce canton, appelée Qal'a Ġannūš[152]. Les deux aventuriers brigandèrent de conserve et leurs fils en firent de même par la suite jusqu'à l'arrivée de 'Abd al-Mu'min qui mit fin à ces désordres en 554 H/1159.

Manzil Raqṭūn[153]. — Un autre capitaine de brigands, Ḥammād b. Ḫalīfa al-Laḫmī s'établit dans le Zaghouan à Manzil Raqṭūn et se mit à rapiner. Son fils marcha sur ses traces jusqu'à l'arrivée de l'Almoḥade.

Le Kef et Laribus[154]. — A la tête d'une foule de vagabonds de diverses tribus, 'Ayyād (?)[155] b. Naṣr Allah al-Kalā'ī s'installa au Kef (Šiqqabanāriya) qu'il parvint à défendre contre les Arabes.

Ibn Fatata (?)[156], šayḫ de Laribus (al-Urbus) lui ayant demandé de le délivrer des Hilāliens, 'Ayyād les expulsa de Laribus. Pour prix de ses services, il imposa aux habitants un tribut annuel qu'il perçut jusqu'à sa mort. Son fils lui succéda et suivit son exemple

149. *'Ibar*, VI, 170/*Berbères*, II, 42 ; *Istibṣār*, trad., 23.

150. *Berbères :* Ghannouch ; *'Ibar :* Maḫnūš (probablement pour Ġannūš).

151. *Berbères :* (il) en épousa la fille ; *'Ibar :* « fa-waṣala Ibn 'Allāl yada-hu bi-ṣahr min-hu. »

152. C'est probablement le cirque de Qoumech (?) dont parle l'anonyme de l'*Istibṣār*.

153. *'Ibar*, VI, 170/*Berbères*, II, 42.

154. *'Ibar*, VI, 170-171/*Berbères*, II, 42-43.

155. Dp. *Berbères* (variante : 'Abbād) ; *'Ibar :* 'Imād.

156. *Berbères :* Ibn Fetata ; *'Ibar :* Ibn Qalīh (?).

jusqu'au jour où il fit sa soumission à 'Abd al-Mu'min en 554 H/1159.

Des indications qui précèdent, on peut conclure qu'en Ifrīqiya septentrionale, l'émiettement anarchique fut encore plus grave qu'ailleurs et que pendant plus d'un siècle[157], aucun effort ne fut tenté pour y mettre fin. On remarquera que les Hilāliens ne réussirent à s'emparer, stricto sensu, d'aucune localité importante et que, même à Béja, l'autorité du puissant émir riyāḥide Mu'nis b. Yaḥyā fut éphémère. Dans l'ensemble, ils se contentèrent de camper dans les plaines où ils trouvaient de quoi vivre, eux et leurs troupeaux, et d'imposer un tribut aux citadins et villageois[158].

L'expression du genre « ramassis de gens de diverses tribus » revient trop souvent sous la plume d'Ibn Ḫaldūn pour ne pas correspondre à la réalité. Bien des tribus ou groupes déjà plus ou moins cohérents à leur entrée en Ifrīqiya, durent se disloquer et s'effriter à mesure qu'ils se répandaient à travers le pays.

On ne sait rien sur la presqu'île du Cap Bon ni sur la région comprise entre le Zaghouan et Kairouan.

A part Tunis qui, vu son importance, sera l'enjeu de la vieille rivalité ḥammādo-zīrīde, on verra que la politique des Zīrīdes de Mahdia se cantonnera essentiellement au sud de Kairouan, surtout le long de la côte, de Sousse à Tripoli. De par la force des choses, les Berbères ṣanhāǧiens, jadis hommes de la steppe, réduits à une presqu'île exiguë, vont être contraints d'écouter l'appel de la mer.

L'invasion hilālienne clôt définitivement l'ère des chevauchées zīrīdes au Maġrib, d'ailleurs bien aléatoires depuis la constitution du royaume ḥammādide, et ouvre celle de la course.

Gabès sous al-Mu'izz[159]. — Au début de la dynastie zīrīde[160], Gabès eut successivement pour gouverneurs ; les Banū 'Āmir, Ibrāhīm (b. al-Manṣūr ?)[161] b. Yūsuf b. Zīrī, frère de Bādīs (?),

157. Approximativement de 445 à 554 H/1053-1159.

158. V. : *'Ibar*, VI, 19.

159. Tiǧānī, 69-70 et *Ḥulal*, 154 ; *'Ibar*, VI, 159, 166, 420-421/*Berbères*, II, 22, 35, III, 157 ; Ibn Ḫaldūn (*'Ibar*, VI, 166/*Berbères*, II, 35) paraît utiliser Tiǧānī ou une source commune ; Bakrī, 18-19/trad., 43 ; v. *infra:* p. 291-292.

160. Dp. Tiǧānī, sous les Fāṭimides, les gouverneurs de Gabès étaient des Kutāma, les Banū Luqmān ; sous les Zīrīdes, ils furent choisis parmi les Ṣanhāǧa et leurs esclaves (*'abīd*).

161. Addition nécessaire puisqu'il s'agit d'un frère de Bādīs b. al-Manṣūr ; Yūsuf est le nom de Buluggīn ; à moins qu'on n'ait affaire à un frère d'al-Manṣūr b. Yūsuf (Buluggīn) b. Zīrī et non de Bādīs. V. *supra:* p. 104.

Manṣūr b. Māwās[162] ; ensuite al-Mu'izz les choisit parmi les Barġawāṭa[163].

Lors de l'invasion, Gabès était gouvernée par al-Mu'izz b. Muḥammad b. Walmiya (?)[164] al-Ṣanhāǧī. On se rappelle qu'un certain nombre de Zīrīdes s'y étaient réfugiés sous la protection de Mu'nis en 445 H/1053-1054[165], et tout porte à croire que Gabès était considérée comme une place susceptible de résister efficacement. Elle était probablement fortifiée et tenue par une garnison ṣanhāǧienne assez importante et son gouverneur ṣanhāǧien ne paraît s'être détaché de son maître que vers 454 H/1062-1063[166].

Ses deux frères, Ibrāhīm et Qāḍī, servaient à la cour d'al-Mu'izz en qualité de généraux de cavalerie (qā'id al-a'inna). On ne sait pourquoi ni quand, probablement bien après s'être enfui de Mahdia (449 H/1057) le Zīrīde les destitua. Les deux officiers, pleins de ressentiment se rendirent auprès de l'émir riyāḥide Mu'nis b. Yaḥyā al-Ṣinnabarī qui les accueillit généreusement, leur donna des vêtements d'honneur qu'il avait reçus d'Égypte — preuve des relations hilālo-fāṭimides — et se réjouit fort de leur venue. Ils se rendirent ensuite, sans doute de connivence avec Mu'nis, à Gabès auprès d'al-Mu'izz b. Muḥammad b. Walmiya.

Les trois frères s'entendirent pour supprimer le nom d'al-Mu'izz b. Bādīs de la ḫuṭba et reconnaître Mu'nis b. Yaḥyā. D'après al-Tiǧānī et Ibn Ḫaldūn, c'était la première fois que les Arabes s'emparaient de Gabès[167]. Le passage pourrait à la rigueur

162. Peut-être faut il corriger Māwās en Manās. V. *supra:* p. 104.

163. Šammāḫī, 474-475, hagiographe abāḍite, relate les exactions commises à Gabès par un qā'id d'al-Mu'izz b. Bādīs sans malheureusement préciser lequel. Ce personnage s'empara par la force des jardins de Gabès. Cependant, il aurait fait exception pour celui d'un šayḫ abāḍite auquel il aurait demandé de le lui vendre le prix qu'il voulait. Le gouverneur insista et offrit 1 000 dīnārs, mais le šayḫ de refuser déclarant qu'il ne pouvait accepter son argent (illicite). Le gouverneur, hors de lui, s'écria : « Je prends le jardin pour rien ! Vas à telle mosquée — un des masǧids wahbites de Gabès — et invoques-y la malédiction d'Allah contre moi, cette nuit-même ! » Le šayḫ ne se fit pas faute d'obéir, et le lendemain arrivèrent à Gabès des envoyés d'al-Mu'izz b. Bādīs chargés d'exécuter le gouverneur dont ils emportèrent la tête et jetèrent le cadavre à la mer. Bien entendu le šayḫ recouvra son jardin.

164. Lecture hypothétique ; *Ḥulal*, *'Ibar*, VI, 166/*Berbères*, II, 35 : ولمية lu par De Slane : Oulmouia ; Bakrī : Wānammū ; omis par Tiǧānī, *'Ibar*, VI, 159, 420-421/*Berbères*, II, 22, III, 157 ; *Siǧillāt muslanṣiriyya* . Ibn Īlmū, v. *infra:* p. 238, 292-293.

165. *'Ibar*, VI, 15/*Berbères*, I, 35 ; v. *supra:* p. 222.

166. *Mu'nis*, 82 ne cite pas Gabès parmi les villes révoltées contre les Zīrīdes.

167. Tiǧānī : « fa-kāna ḏalika awwal tamalluk al-'Arab la-hā », ce dernier pronom se rapporte sans doute à la ville dont il est question et non à l'Ifrīqiya citée beaucoup trop haut ; *Berbères*, II, 35 : « ce fut là, la première conquête réelle des Arabes en Ifrīqiya » ; interprétation séduisante : c'était, en effet, la première fois que les Hilāliens

vouloir dire que pour la première fois l'autorité hilālienne était reconnue en Ifrīqiya, interprétation ayant pour elle l'importance accordée à l'événement par la chancellerie fāṭimide dans une proclamation officielle.

En effet, un manuscrit ismā'īlien découvert aux Indes, mais d'origine yamanite, recueil de copies d'actes émanant de la chancellerie du calife fāṭimide al-Mustanṣir, renferme une pièce ayant trait à l'invasion hilālienne[168].

Elle est adressée par al-Mustanṣir à l'émir du Yémen 'Alī b. Muḥammad al-Ṣulayḥī et datée de Ramaḍān 455 H/28 août-26 sept. 1063. La grandiloquence fleurie du style et l'absence de précisions chronologiques rendent malaisée l'interprétation de ce document. En voici les principaux éléments concernant l'Ifrīqiya.

Le calife rappelle à l'émir yamanite la trahison (d'al-Mu'izz) Ibn Bādīs, l'envoi des Riyāḥ et des Zuġba conduits par l'émir Amīn al-Dawla wa-Makīnu-hā Ḥasan b. 'Alī b. Mulhim, chargé de faire régner la bonne entente parmi les Arabes.

Il déclare qu'il vient de recevoir une missive de ce général lui annonçant les succès des Hilāliens qui « ont encerclé la citadelle du félon ».

Ibn Buluggīn, époux de la sœur (d'al-Mu'izz)[169], (al-Mu'izz b. Muḥammad) Ibn Walmiya[170], muqaddam de sa tribu (qawm) et Ibn Ḥammād, frère du maître de la Qal'a (ḥammādide) de Kiyāna[171], sont venus trouver le général et solliciter le pardon du calife au nom des Ṣanhāġa.

Il conquit ensuite la forteresse de Gabès[172] où il fit proclamer en chaire la foi des descendants du Prophète ; il fit frapper la monnaie d'or et d'argent au coin d'al-Mustanṣir[173] et nomma gouverneur (al-Mu'izz b. Muḥammad) Ibn Walmiya[174] précité. Toutes les

étaient régulièrement et officiellement reconnus par des représentants de l'autorité ṣanhāġienne.

168. A. M. MAGUID, *Siġillāt Mustanṣiriyya*, Caire 1954, n° 5, 42-45. Cette pièce se trouverait aussi dans le *Kitāb 'Uyūn al-aḫbār*, œuvre d'un missionnaire ismā'īlien du Yémen, Idrīs 'Imād al-Dīn b. al-Ḥasan al-Anf (m. 872 H/1468) ; v. : HAMDANI, *Bulletin of the School of Oriental Studies*, VII, 1933-1935, 307 sq.

169. « Ṣihru-hu 'alā uḫti-hi ».

170. Dans le texte : « Ibn Īlmū » (ou Yalmū ?) ; on pourrait proposer : « Yamlūl », mais il s'agit certainement du gouverneur de Gabès al-Mu'izz b. Muḥammad b. Walmiya.

171. La leçon du manuscrit est bonne ; l'éditeur a eu tort de corriger en Kittāma.

172. « Ḥiṣn Fās » (Fès) dit le manuscrit.

173. « Wa-ṣarafa l-'ayn wa-l-waraq 'alā l-sikka l-mustanṣiriyya » ; nous proposons de lire : « ḍaraba » (frappa) au lieu de : « ṣarafa » (changea) ; par « 'ayn », il faut peut-être entendre les anciennes pièces sunnites et par waraq, le métal brut.

174. Comme plus haut le texte porte Ibn Īlmū (ou Yalmū).

places terrestres et maritimes sont réduites et un groupe de šayḫs de ces contrées lui ont exprimé leur reconnaissance et leur désir d'émigrer au Caire. Tout le pays conquis est en liesse et retentit d'actions de grâce.

Accompagné d'une foule de pèlerins, le général est sur le chemin du retour. Les campagnes et les villes sont soumises et Ibn Bādīs « le maudit » est acculé et aux abois. Sa fin ne saurait tarder.

Le calife termine cette missive rédigée en Ramaḍān 455 H/ 28 août-26 sept. 1063, en priant l'émir yamanite de faire proclamer cette victoire du haut des chaires et partout à la ville comme à la campagne.

Nous ne sommes parvenus à identifier ni Ibn Buluggīn[175], ni Ibn Ḥammād[176] précités, mais il tombe sous le sens qu'il s'agit de deux ṣanhāğiens importants appartenant aux Zīrīdes réfugiés à Gabès[177] dont ils paraissent bien avoir été les porte-paroles.

D'une part, cette copie d'une pièce d'archives fāṭimides confirme le rôle de Makīn al-Dawla b. Mulhim auquel Ibn Muyassar fait allusion[178] et d'autre part, certifie que, contre toute attente, Gabès très exposée, mais sans doute bien défendue et solidement tenue par les Ṣanhāğa, n'a cédé aux envahisseurs que vers 454-455 H/1062-1063. Ces derniers ont peut-être été plus organisés et davantage contrôlés, voire commandés par le Caire, qu'on n'est tenté de le croire[179]

Abū l-Faḍl Ğa'far b. Yūsuf al-Kalbī, « kātib » de Mu'nis, lequel est appelé pompeusement « maître (ṣāḥib) de l'Ifrīqiya », raconte qu'« ils » (les Hilāliens, dont le narrateur) étaient les hôtes d'[al-Mu'izz b. Muḥammad] Ibn Walmiya[180] al-Ṣanhāğī, maître (ṣāḥib) de la ville de Gabès quand des campagnards apportèrent à ce dernier un oiseau extraordinaire, une sorte de perroquet multicolore au long bec rouge qu'aucun des Arabes, Berbères et autres se trouvant là n'avaient jamais vu[181].

Ibrāhīm b. Muḥammad b. Walmiya gouverna Gabès jusqu'à sa mort et eut pour successeur son frère Qāḍī[182].

175. Difficilement identifiable avec le frère de Qā'id b. Ḥammād, 'Abd Allah b. Ḥammād b. Buluggīn qui épousa la sœur d'al-Mu'izz en 415 H et mourut entre 430 et 440 H ; v. *supra:* p. 165.

176. S'agit-il d'un autre frère du Ḥammādide de la Qal'a, Qā'id b. Ḥammād ?

177. *'Ibar*, VI, 15/*Berbères*, I, 35.

178. V. *supra:* p. 207, 210.

179. *Nuğūm*, V, 71, dit qu'après la rupture, des guerres éclatèrent entre des soldats d'al-Mu'izz b. Bādīs et d'al-Mustanṣir.

180. Dans le texte . Ibn Wānammū al-Ṣanhāğī.

181. Dp. Bakrī, 18-19.

182. Tiğānī, 70.

Mort d'al-Mu'izz b. Bādīs (454 H/1062)[183]. — Après un long règne de quarante-sept ans[184], al-Mu'izz b. Bādīs mourut d'une maladie de foie[185], le 24 Ša'bān 454 H/2 sept. 1062[186], à 56 (ou 58) ans[187]. Il fut inhumé dans la nécropole zīrīde du Ribāṭ de Monastir.

On possède une partie de son thrène composé par le célèbre poète Ibn Rašīq[188].

Al-Nuwayrī affirme qu'il laissa en mourant neuf fils : Nizār, Tamīm, 'Abd Allah, 'Alī, 'Umar ou 'Amr, Ḥammād, Buluggīn, Ḥamāma et al-Manṣūr, tandis qu'Ibn 'Iḏārī se contente de dire qu'il eut pour fils : Tamīm, Nizār, 'Abd Allah, 'Ulū (ou 'Alī), Ḥammād, Buluggīn, Ḥamāma et al-Manṣūr. Il faut ajouter Kabbāb, né en Ṣafar 415 H/14 avr.-12 mai 1024[189], probablement mort en bas-âge.

183. Les sources ne sont pas d'accord sur la date de sa mort. *a)* Année 454 H : *Bayān*, I, 295; Tiǧānī, 237; *'Ibar*, VI, 159/*Berbères*, II, 22; Ibn al-Abbār, *al-Ḥulla al-siyarā'*, *ms.* de la Soc. Asiatique de Paris, f° 108 v°, référence donnée par *Storia*, III, 95, note 2; *Nuǧūm*, V, 71. *b)* Samedi 5 nuits restant de Ša'bān 454 H (24 Ša'bān 454 H)/2 sept. 1062 : Abū l-Ṣalt, cité par *Bayān*, I, 298/trad., I, 444; *A'māl*, 456-457. *c)* 4 Ša'bān 454 H : Ibn Ḫallikān, II, 105; on est tenté de proposer : « al-rābi'a (wa-l-'išrīna) » ce qui confirmerait la leçon d'Abū l-Ṣalt : 24 Šu'bān. *d)* Ša'bān 454 H : *'Ibar*, cité par *Šaḏarāt*, III, 294, qui utilise aussi Ibn Ḫallikān. *e)* Année 453 H : *Kāmil*, X, 6/trad., 4; Nuwayrī, II, 146; Abū l-Fidā', *Ta'rīḫ*, II, 180; *Buldān*, I, 303-304. *f)* Année 455 H : Ibn Šaraf, cité par *Bayān*, I, 295, 298/trad., I, 444. V. aussi : *Storia*, III, 95, note 2; H. H. Abdul Wahab, *Ḫulāṣa*, 97.

184. Chiffre attesté par presque toutes les sources et contredit par aucune; son avènement ayant eu lieu dans les derniers jours de 406 H.

185. Dp. la plupart des sources; de la lèpre (?) (baraṣ) dp. *'Ibar*, cité par *Šaḏarāt*, il doit s'agir d'une sorte d'eczéma.

186. V. *supra:* note 183. Le témoignage des sources orientales (groupe *e*) ne saurait être préféré à celui d'Abū l-Ṣalt et des sources (groupes b, c, d) qui paraissent le reproduire. Comme théoriquement le 24 Ša'bān 454 H/2 sept. 1062 tombait un lundi et non un samedi, Amari-Nallino, *Storia*, III, 95, note 2, ont proposé la correction : lundi 22 Ša'bān 454 H/31 août 1062; la raison invoquée n'est pas péremptoire, correction pour correction on pourrait tout aussi bien proposer : lundi 24 Ša'bān; nos sources offrent bien d'autres décalages du même genre. D'après le témoignage d'Ibn Šaraf qui soulève des difficultés arithmétiques : l'émir né en 399 H (au lieu de Ǧumādā I 398 H), monté sur le trône en 407 H à sept ans et deux mois, serait mort après 47 ans de règne en 455 H à 58 ans. Cette dernière indication rend peu probable un lapsus calami. On pourrait proposer : né en 397 H (correction paléographiquement plausible), monté sur le trône en 407 H à 9 ans et deux mois (correction inverse de la précédente), serait mort après 47 années de règne en 455 H à 58 ans. Enfin dans *Bayān*, I, 298 (citation d'Abū l-Ṣalt) il faut certainement rétablir quelque chose comme : « naḥwa (ḫamsi) sanīna », au lieu de : « naḥwa sanatayni », car al-Mu'izz arrivé à Mahdia à la fin Ša'bān 449 H y était depuis 5 ans et non 2 à sa mort en Ša'bān 454 H.

187. Dp. *'Ibar*, cité par *Šaḏarāt:* 56 ans; Ibn Šaraf, cité par *Bayān:* 58 ans.

188. *Kāmil*, X, VI/trad., 469; Maymanī, 55; *Bisāt*, 47-48.

189. *Bayān*, I, 272/trad., I, 406.

D'autre part, en 417 H/22 fév. 1026-10 fév. 1027, fut annoncée dans toutes les provinces, la naissance d'un fils de Šaraf al-Dawla wa-'Aḍuduhā, nommé Nizār qui mourut en Raǧab 438 H/janv. 1047, à 21 ans et quelques mois. Il devait être l'héritier présomptif, puisqu'à sa mort, al-Mu'izz désigna son autre fils qui n'avait pourtant que 8 mois, Abū l-Qāsim qu'il surnomma al-'Azīz bi-Llah, lequel mourut peu après à l'âge de 1 an et 3 mois[190].

On peut se demander pourquoi al-Mu'izz avait écarté Tamīm, alors âgé de 16 ans environ au profit d'un enfant encore au sein. Toujours est-il que ce dernier n'est proclamé héritier présomptif qu'en 442 H/1050-1051[191].

II. *Ḥammādides*

Reconnaissance des 'Abbāsides puis retour à l'obédience fāṭimide[192]. — On peut admettre qu'al-Qā'id b. Ḥammād répudia les Fāṭimides à une date indécise mais sans doute à peu près dans le même temps que son cousin dont il était l'allié puisqu'il envoya à al-Mu'izz un corps de cavalerie qui participa à la bataille de Ḥaydarān[193]. Mais, probablement à la suite de cette victoire hilālienne, il reconnut à nouveau la suzeraineté fāṭimide ce qui lui valut le surnom honorifique de Šaraf al-Dawla, l'ancien titre, indéniablement choisi à dessein, de l'ex-vassal zīrīde.

Mort d'al-Qā'id b. Ḥammād (446 H/1054)[194]. — Al-Qā'id étant tombé malade, intronisa son fils Muḥsin auquel il recommanda, avant de disparaître en Raǧab 446 H/6 oct.-4 nov. 1054, de bien traiter ses oncles paternels et de ne pas sortir de la Qal'a avant trois ans. Son règne avait duré vingt-sept ans.

190. *Bayān*, I, 273, 276/trad., I, 407, 412-413. V. *supra:* p. 166.

191. V. *supra:* p. 197.

192. *'Ibar*, VI, 172/*Berbères*, II, 46 : quand al-Mu'izz répudia les 'Ubaydides al-Qā'id reconnut à nouveau leur souveraineté et ils lui accordèrent le titre de Šaraf al-Dawla ; par contre, *A'māl*, 461, dit qu'il rompit avec les Banū 'Ubayd et reconnut les 'Abbāsides jusqu'à sa mort. *Supra*, p. 226.

193. *'Ibar*, VI, 14-15/*Berbères*, I, 34.

194. Abū l-Fidā', *Ta'rīḫ*, II, 132, cite *al-Ǧam' wa-l-Bayān* (d'Ibn Šaddād) ; Nuwayrī, II, 141-142 ; *'Ibar*, VI, 172/*Berbères*, II, 46 ; *A'māl*, 461 : Ḏū l-Qa'da 446 H ; *Kāmil*, IX, 250 (place les faits sous l'année 446 H)/trad., 461 : Raǧab 445 H, sans doute par suite d'une erreur ; *Bayān*, I, 279/trad., 417, dit sous l'année 441 H *(sic)* que cette année-là, on apprit à Kairouan la mort d'al-Qā'id b. Ḥammād et cite ce vers d'une qaṣīda d'Ibn Šaraf : « Il n'y a que les troupes fortunées qui peuvent se passer de munitions et de nombreux effectifs. » — On ne voit pas très bien le rapport !

Règne de Muḥsin b. al-Qā'id[195]. — Muḥsin, d'un tempérament violent et tyrannique ne suivit pas les instructions paternelles et voulut, au contraire, destituer tous ses oncles. Yūsuf b. Ḥammād auquel al-Qā'id avait confié le commandement du Maġrib et qui avait édifié dans une montagne inaccessible une forteresse appelée al-Ṭayyāra[196] se révolta et rassembla beaucoup de monde. Cette rébellion a-t-elle bien été motivée par les intentions de Muḥsin envers ses oncles ? On peut en douter puisque deux sources[197] laissent entendre que c'est au contraire le comportement de Yūsuf qui poussa Muḥsin à persécuter les frères de son père.

C'est probablement à cette époque que Yūsuf b. Ḥammād pilla et ruina Ašīr qui ne se ranima que vers 455 H/1063[198]. Muḥsin partit châtier le rebelle et rencontra les soldats de son oncle Madīnī (?) qui, abandonné par les Talkāta, tomba au pouvoir de l'émir. Ce dernier tua alors quatre de ses oncles paternels : Madīnī en question et ses trois frères, Manād, Wīglān (?)[199] et Tamīn. Il écrivit ensuite à Yūsuf lui enjoignant de venir le trouver. Yūsuf lui répondit : « Comment me fierais-je à toi qui a tué quatre de tes oncles ? ». Par contre, Buluggīn b. Muḥammad, gouverneur d'Afrayūn (?)[200], crut devoir répondre à un appel identique de son cousin[201]. Il pensait peut-être n'avoir rien à redouter ; mais quand il ne fut plus très loin, Muḥsin envoya à sa rencontre un groupe d'Arabes commandés par Ḫalīfa b. Maggan et 'Aṭiyya al-Šarīf, avec mission de lui ramener la tête de Buluggīn. Quand les Arabes se furent mis en route, leur émir Ḫalīfa b. Maggan déclara qu'ils ne pouvaient assassiner Buluggīn qui leur avait toujours fait du bien. Ils informèrent Buluggīn de la mission dont Muḥsin les avait chargés et Ḫalīfa de lui tenir ce discours : « Ne crains rien ; si tu veux tuer Muḥsin, je te le tuerai moi-même ! » Buluggīn

195. Nuwayrī, II, 142, récit le plus complet ; *Kāmil*, IX, 250, X, 18-19/trad., 461, 471 ; Abū l-Fidā', *Ta'rīḫ*, II, 132, cite *al-Ǧam' wa-l-Bayān* (d'Ibn Šaddād) ; *'Ibar*, VI, 172/*Berbères*, II, 46 ; *A'māl*, 461. *Bayān* place, à tort, la mort d'al-Qā'id en 441 H, passe sous silence le règne de Muḥsin b. al-Qā'id et (I, 294, add. du *ms.* B), signale l'avènement de Buluggīn al-Ṣanhāǧī en 447 H.

196. m. à m. : la volante, l'aérienne ; on ne sait où localiser cette qal'a.

197. *'Ibar*, *A'māl*.

198. Bakrī, 60.

199. V. *supra :* p. 158 et note 168.

200. *Kāmil*, Nuwayrī ; *A'māl :* Akrabūn.

201. Dp. *'Ibar*, VI, 172/*Berbères*, II, 46, Muḥsin aurait chargé son cousin d'aller étouffer l'insurrection de Yūsuf, mais cette interprétation paraît reposer sur une faute de texte (addition d'un pronom : « fī ṭalabi-hi » ; lire : « fī ṭalabi Buluggīn... »). D'ailleurs il est impensable que Muḥsin ait prémédité l'assassinat du général qu'il envoyait contre son oncle révolté.

endossa sa cuirasse, enfourcha son coursier et se porta à la rencontre de Muḥsin. Il faut croire qu'il arrivait avec des forces imposantes puisque Muḥsin, absent de la Qal'a, ne fut pas plus tôt informé des desseins belliqueux de son cousin qu'il s'enfuit de l'endroit où il se trouvait pour regagner la Qal'a où il comptait, sans doute, se retrancher. Mais Buluggīn l'ayant rattrapé en route fit passer de vie à trépas le Ḥammādide qui n'avait pas régné neuf mois[202]. Il fit son entrée à la Qal'a et s'empara du pouvoir, semble-t-il sans coup férir, en Rabī' I 447 H/31 mai-29 juin 1055.

Règne de Buluggīn b. Muḥammad b. Ḥammād (447-454 H/1055-1062). — Le successeur de Muḥsin, Buluggīn b. Muḥammad b. Ḥammād[203] était habile et décidé, énergique et sanguinaire. Il mit à mort le vizir de Muḥsin. Pour illustrer la puissance du caractère de ce prince, l'anthologue andalou Ibn Bassām rapporte cette anecdote : Rentré dans son palais, après une expédition exténuante qui justifiait bien un moment de détente, il commanda une partie de plaisir, fit préparer les instruments et tout le nécessaire, ordonna à la surveillante en chef de ses esclaves chanteuses (qayyima ǧawārī-hi) de produire ses jolies compagnes et l'une de ses cousines d'une beauté incomparable. Mais un belliqueux projet vint à la pensée du valeureux émir qui, tout à son plan, se prit à organiser, combiner et à marcher de long en large. « C'est comme si, raconte la surveillante, j'avais encore sous les yeux la coupe qu'il tenait en main et sa cousine debout à ses côtés ». Il lui présenta ses excuses, la fit s'approcher, et, après lui avoir dit mille gracieusetés, il se leva sur le champ, déposa son verre plein dans une niche (ṭāq) qu'il fit cacheter et donna immédiatement l'ordre de monter en selle.

Il conduisit la célèbre campagne qui le mena jusqu'à Fès, subjugua bien des états et soumit plaines et montagnes. — Il s'agit certainement de l'expédition de 454 H/1062.

Dès qu'il fut de retour, il reprit place dans la même salle, se fit apporter la coupe et manda sa cousine. — Ce n'est donc qu'après de longs jours et maintes guerres dévastatrices que notre héros s'adonna aux plaisirs qu'il estimait enfin avoir bien gagnés.

Soulèvement de Biskra[204]. — Sous les Ḥammādides, les šayḫs qui commandaient Biskra appartenaient à une famille de cette

202. *'Ibar; A'māl:* huit mois et 23 jours.

203. *'Ibar*, VI, 172/*Berbères*, II, 46-47 ; *A'māl*, 461, 462-463 (long extrait de la *Ḏaḫīra* d'Ibn Bassām) ; *Bayān*, I, 294 (add. *ms.* B) confirme la date de son avènement : 447 H.

204. *'Ibar*, VI, 172, 405/*Berbères*, II, 47, III, 125-126.

ville, très influente par sa masse et le fait qu'elle possédait presque tous les domaines fonciers des alentours, les Banū Rummān[205]. Vers 450 H/1058-1059, le muqaddam de Biskra, Ğa'far b. Abī Rummān provoqua un soulèvement contre Buluggīn b. Muḥammad. L'armée ṣanhāğienne, commandée par Ḫalaf b. Abī Ḥaydara, prit la ville d'assaut. Les principaux Biskriens, probablement tous les Banū Rummān, furent expédiés à la Qal'a où Buluggīn les fit tous périr.

L'administration de Biskra passa alors aux Banū Sindī, autre famille de cette ville, et Buluggīn conclut un traité avec les habitants de Biskra ; il faut sans doute entendre les Banū Sindī auxquels était accordé le gouvernement de Biskra contre la reconnaissance de la suzeraineté ḥammādide. 'Arūs b. Sindī, chef de cette maison, paraît avoir été le premier gouverneur de cette petite dynastie de chefs biskriens plus ou moins indépendants qui disparaîtra à la conquête almoḥade et cèdera la place aux Banū Zayyān, Arabes Aṯbaǧ d'après Ibn Ḫaldūn. Il fut fidèle aux Ṣanhāğa et c'est lui qui fera mourir le chef zanātien al-Muntaṣir b. Ḫazrūn[206].

Luttes zanāto-hilāliennes[207]. — Nomades zanātiens et hilāliens ne pouvaient guère cohabiter en Berbérie orientale. Les Zanāta expulsés d'Ifrīqiya méridionale par les Banū Hilāl furent refoulés au sud du Maġrib central, tels les Banū Ġumart, contraints d'aller se fixer dans des villages au sud de Msila.

La grande confédération zanātienne des Banū Wāsīn, sous l'impulsion des Banū Ya'lā de Tlemcen, se dressa contre l'envahisseur. Le prince de Tlemcen, un descendant de Muḥammad b. Ḫazar, mit son vizir Abū Su'dā Ḫalīfat al-Ifranī — le fameux Zanātī Ḫalīfa de la geste hilālienne — à la tête d'un vaste rassemblement de Banū Wāsīn, qui, pendant des années, livrèrent aux Hilāliens de furieux combats dans le Zāb et les plaines du Tell. Mais la mort d'Abū Su'dā, survenue au cours d'un combat malheureux, sonna le glas de la coalition zanātienne dont les éléments furent refoulés dans le Tell ; le Ğabal Rāšid (Djebel Amour) et le Mzāb marquèrent la limite séparant les Nomades zanātiens des Nomades arabes.

Quant aux Ḥammādides, incapables de résister à l'envahisseur, ils durent composer avec lui ; ils s'allièrent aux Aṯbaǧ ; choix

205. Dp. *Berbères ;* « Rummān » = grenade. On serait tenté de lire Rumān (déformation de Rūmān = Romain) ; il peut s'agir, en effet, d'Afāriq, de descendants de latins demeurés dans le pays.

206. V. *infra :* p. 275.

207. *'Ibar,* VI, 16, 19, VII, 50, 61/*Berbères*, I, 37, 45, III, 284, 306-308.

dicté par le fait que leurs rivaux zīrīdes s'appuyaient sur les Riyāḥ et les Zuġba, et leur abandonnèrent les campagnes.

Plus tard, les Zuġba, évincés d'Ifrīqiya par les Riyāḥ, viendront à leur tour se mettre au service des Ḥammādides.

Expédition contre les Zanāta[208]. — En 450 H/28 fév. 1058-16 fév. 1059, Buluggīn, à la tête de contingents Aṯbaǧ et 'Adī, fit la guerre aux Zanāta qu'il défit et massacra. Il est d'autant plus difficile de situer cette opération que certains Zanāta furent refoulés non pas dans le Tell mais au Sahara. Les Banū Wārklā fortifièrent Ouargla où se réfugièrent de nombreux Zanāta expulsés par les Hilāliens à l'époque où les Aṯbaǧ s'approprièrent les plaines du Zāb et de la Qal'a des Banū Ḥammād[209].

Expédition contre les Almoravides[210]. — A l'époque où les Turcs Salǧūkides rétablissaient l'orthodoxie à l'est du monde musulman, des tribus berbères (Lamtūna, Ǧadāla et Lamṭa) fomentaient à l'ouest le puissant mouvement politico-religieux qui allait fonder la dynastie almoravide[211].

La chute de Siǧilmāssa aux mains des Almoravides en 453 H/1061-1062[212] n'est peut-être pas étrangère au dessein du Ḥammādide de lancer une incursion au Maġrib extrême. Rappelons qu'une des principales routes de l'or soudanais passait par Siǧilmāssa dont l'importance s'était accrue à la suite de la coupure par les Hilāliens des routes du Djérid et de Tripoli. Buluggīn eût peut-être mieux fait de réserver ses forces pour repousser l'invasion arabe au lieu d'aller les gaspiller au loin contre cette nouvelle dynastie berbère qu'en tout état de cause, il était incapable de détruire.

Quoi qu'il en soit, en Ṣafar 454 H/14 fév.-14 mars 1062, Buluggīn prit la route du Maroc où l'Almoravide Yūsuf b. Tāšufīn était en train d'ébranler l'empire zanātien. Buluggīn profita de ce que l'émir zanātien al-Fatūḥ s'était éloigné de sa capitale, Fès, pour y entrer. Buluggīn ne paraît pas avoir rencontré les Almoravides. Yūsuf b. Tāšufīn, sans doute conscient de la vanité des incursions éclairs provenant de l'est et soucieux de réserver ses forces encore

208. *Bayān*, I, 294 (add. *ms.* B) ; NUWAYRĪ, II, 146 ; *Kāmil*, IX, 237/trad., 460.

209. *'Ibar*, VII, 51/*Berbères*, III, 286.

210. *A'māl*, 461-462 ; *'Ibar*, VI, 172-173, 184, VII, 35-36/*Berbères*, II, 47, 72 III, 253 ; *Bayān*, I, 255/trad., I, 376 ; *Histoire du Maroc*, I, 190.

211. Sur les Almoravides, v. : *E. I*, I, 322-323 (A. BEL) ; H. R. IDRIS, *Deux maîtres...*, *A. I. E. O.* 1955, 54-55.

212. V. notamment : *Kāmil*, IX, 258-259/trad., 466.

insuffisantes pour subjuguer les Maṣmūda, regagna le Sahara. Nos sources exagèrent sans doute quand elles affirment que le Ḥammādide soumit tout le Maġrib extrême à la tête d'armées considérables.

Le seul détail précis est la prise de Fès en 454 H/15 janv. 1062-3 janv. 1063, que Buluggīn ne tarda pas à quitter. Emmenant comme otages un certain nombre de notables, il prit la direction de la Qal'a[213]. L'expédition n'avait duré que quelques mois[214].

Rappelons que, d'après Ibn Bassām[215], Abū l-Faḍl Muḥammad b. 'Abd al-Wāḥid, le messager du calife 'abbāside auprès d'al-Mu'izz, après avoir séjourné à Sousse, se rendit auprès de Buluggīn qu'il accompagna dans une expédition militaire — le texte ne précise pas davantage — puis s'embarqua pour Dénia où il fut bien accueilli par 'Alī b. Muǧāhid. Qui sait s'il n'a pas quitté le Maġrib central à la mort de Buluggīn[216] ?

Assassinat de Buluggīn b. Muḥammad[217]. — A une date non précisée, mais vraisemblablement avant l'expédition au Maġrib, Buluggīn perdit son frère Muqātil b. Muḥammad qui avait épousé sa cousine Nāmīrt, fille de son oncle 'Alannās b. Ḥammād. Buluggīn la soupçonnant d'avoir fait passer son époux de vie à trépas, la fit périr. Le frère de Nāmīrt, al-Nāṣir b. 'Alannās, s'était promis de la venger. Il surprit Buluggīn, retour de Fès, le 1er Raǧab 454 H/11 juil. 1062[218] à Tasāla[219], au sud d'Oran, l'assassina, se fit reconnaître émir et fit son entrée à la Qal'a le jeudi 14 (ou 15) Ša'bān 454 H/23 (ou 24) août 1062[220].

Dans un récit pittoresque et quelque peu romancé, Ibn Bassām nous montre Buluggīn cheminant, ainsi qu'il aimait le faire, de nuit et solitaire. On lui avait rapporté certaines menaces d'al-Nāṣir

213. Dp. *A'māl* et *'Ibar*, VII, 35-36/*Berbères*, III, 253 ; ailleurs, Ibn Ḫaldūn, *'Ibar*, VI, 173/*Berbères*, II, 47, laisse entendre qu'al-Nāṣir le surprit sur le chemin du retour à Tasāla (au sud d'Oran).

214. Parti en Ṣafar 454 H/14 fév.-14 mars 1062, il est assassiné en Raǧab 454 H/11 juil.-9 août 1062.

215. Ibn Bassām, IV/I, 67-69, 70-90 ; H. R. Idris, *Sur le retour...*, *A. I. E. O.* 1953, 34 et note 22.

216. Il se rendit ensuite à Valence puis à Tolède (fin Ǧumādā I 454 H/début juin 1062) auprès du prince al-Ma'mūn b. Ḏī l-Nūn qui le combla de faveurs. C'est là qu'il meurt à la mi-Šawwāl 455 H/11 oct. 1063.

217. *'Ibar*, VI, 172/*Berbères*, II, 47, principale source, la seule parlant de Muqātil et de Nāmīrt ; *A'māl*, 463, récit de l'assassinat, pittoresque en prose rimée, emprunté à Ibn Bassām ; Nuwayrī, II, 146 ; Abū l-Fidā', *Ta'rīḫ*, II, 132.

218. Dp. Nuwayrī, II, 146.

220. *A'māl*, 463 (à la suite de la citation d'Ibn Bassām) : le jeudi de la moitié de Ša'bān (théoriquement le 14 Ša'bān/23 août 1062 fut un vendredi).

et il aspirait à se mesurer le jour-même avec son cousin. Avant l'aube, il rencontra un cavalier qui fit mine de vouloir le saluer et l'escorter. C'était al-Nāṣir ! D'un coup de sabre, il eut raison de Buluggīn ; il se substitua à sa victime et fit porter devant lui la tête de Buluggīn fichée au bout d'un bâton. On crut que ce dernier avait exécuté l'un de ses suivants et chacun de se demander qui. Le lever du soleil révéla la vérité. Al-Nāṣir fit dresser les tentes, et ayant rassemblé dignitaires et parents, il leur déclara qu'il n'avait fait que punir Buluggīn assassin de sa sœur et convoiteur de ses femmes et qu'il n'avait pas la moindre intention de s'emparer du pouvoir. Les assistants répondirent de leur mieux à ces belles paroles et lui accordèrent un certain délai, pensant qu'il n'aurait pas manifesté une telle audace s'il n'avait été soutenu par des troupes et des partisans ; chacun d'eux se méfiait de son voisin et ne pensait qu'à soi. Sur le champ, al-Nāṣir livra les trésors de Buluggīn « aux loups arabes[221] et aux sacres zanāta » qu'il gagna ainsi à sa cause. Quant à ses contribules, les Ṣanhāğa, ils se rallièrent à lui, fatigués qu'ils étaient de Buluggīn et de ses guerres lointaines. La nuit venue, al-Nāṣir avec toute l'armée ḥammādide se mit en route et gagna la Qal'a à marches forcées[222].

* * *

En 454 H/1062, les deux royaumes ṣanhāğiens vont donc changer de maîtres, mais leur situation est bien différente.

De l'Ifrīqiya, pays plat, totalement submergé par l'envahisseur nomade et livré à l'anarchie, il ne reste plus au Zīrīde Tamīm que Mahdia. Par contre, le Ḥammādide al-Nāṣir tient encore fermement le nord et le centre des hauteurs du Maġrib central, et si la dépression méridionale est tombée sous l'emprise des Hilāliens, ceux-ci y rencontrent une puissante résistance zanātienne tandis que la collusion ḥammādo-hilālienne déjà réalisée, risque de se renforcer. On verra comment ces deux princes d'envergure ont tenté de résoudre leurs difficultés respectives.

221. *A'māl*, 463 : « dīwān al-'Arab » ; lecture proposée : « ḏu'bān al-'Arab ».

222. Précisons que la date donnée ensuite de l'entrée de Ḥammād à la Qal'a est précédée de ces mots : « Fin du récit d'Ibn Bassām ».

CHAPITRE V : TENTATIVE DE REDRESSEMENT

RÈGNES DE TAMĪM (454-501 H/1062-1108), D'AL-NĀṢIR (454-481 H/1062-1088-9) ET D'AL-MANṢŪR (481-498 H/1088-9-1105)

Vue d'ensemble

Pendant près d'un demi-siècle (454-501 H/1062-1108), Tamīm va s'efforcer de restaurer la puissance ṣanhāǧienne en déconfiture. Pour y parvenir, il s'ingénie à attiser les rivalités hilāliennes, s'appuyant surtout sur les Riyāḥ et les 'Adī contre les Aṯbaǧ et les Zuġba.

Peu après avoir battu le dynaste de Sfax Ḥammū b. Mallīl (455 H/1062), il soumet Sousse.

Le Ḥammādide al-Nāṣir dont la puissance, loin d'être entamée, s'accroît au contraire, se fait reconnaître par une partie de l'Ifrīqiya (Sfax, Qasṭīliya, Tunis). Et en 457 H/1064-1065, il prend la tête d'une importante coalition berbéro-hilālienne (Ṣanhāǧa, Zanāta, Aṯbaǧ et 'Adī) dirigée contre les autres groupes arabes (Riyāḥ, Zuġba et Sulaym) auxquels se joignent des Maġrāwa. Mais les Riyāḥ, aidés par Tamīm, obtiennent de leurs contribules alliés d'al-Naṣīr, la promesse de trahir en pleine bataille ; les Zanāta des deux camps concluent un arrangement analogue. Bien que ses conséquences aient été moins brutales et plus lointaines, la défaite de Sabība est aussi fatale aux Ḥammādides que celle de Ḥaydarān aux Zīrīdes.

Tamīm subjugue Tunis (458-460 H/1065-1067) gouvernée par 'Abd al-Ḥaqq b. Ḫurāsān, créature du Ḥammādide. Al-Nāṣir, remis de la défaite de Sabība continue de s'appuyer sur les Aṯbaǧ. En 460 H/1067-1068, il s'empare de Laribus, puis de Kairouan où il juge cependant dangereux de s'attarder et regagne la Qal'a,

tandis que Tamīm s'empresse de faire reprendre Kairouan par une armée zīrīdo-riyāḥide.

Dès 461 H/1068-1069, al-Nāṣir, contraint d'abandonner la Qal'a trop exposée aux Hilāliens, s'installe à Bougie qu'il vient de fonder dans un site rappelant celui de Mahdia.

Entre 466 et 470 H/1073-1078, les Riyāḥ expulsent d'Ifrīqiya les Zuġba qui, avant de se retirer, vendent Kairouan au Ḥammādide, à la suite de tractations menées par le principicule de Sfax, Ḥammū b. Mallīl, vassal d'al-Nāṣir, et Qā'id b. Maymūn, transfuge zīrīde au service d'al-Nāṣir.

Enfin, Tamīm et al-Nāṣir concluent la paix (470H /1077-1078). Al-Nāṣir tout à la lutte contre l'anarchie grandissante au cœur de ses états, la respectera jusqu'à sa mort. Ses successeurs, al-Manṣūr (481-498 H/1088-1105) qui lutte avec succès contre Zanāta et Almoravides, Bādīs au règne éphémère et al-'Azīz, en feront autant jusqu'au décès de Tamīm.

Il était inévitable que Tamīm, souverain de Mahdia, fût tenté de lancer des expéditions maritimes. De 455 à 461 H/1063-1069, ses deux fils opèrent en Sicile. Après avoir remporté des succès éphémères qui n'eurent pour effet que de retarder l'accomplissement de la conquête normande, ils se rembarquèrent pour l'Ifrīqiya. D'autres coups de main, sans envergure, suivirent, au cours des deux décades suivantes. Mais en 480 H/1087, la flotte pisano-génoise impose à Tamīm une paix draconienne.

Coup d'autant plus sensible qu'il frappait l'émir au moment où il paraissait sur le point de récupérer Gabès et Sfax. Après avoir, aidé des Riyāḥ, repoussé l'offensive du roitelet de Gabès appuyé par les Aṯbaǧ de Mālik b. 'Alawī et allié redoutable de Ḥammū, n'avait-il pas réussi à imposer sa loi à Kairouan (476 H/1083-1084) et, sans doute peu après, à conclure un accord avec Mālik b. 'Alawī ? Ne s'était-il pas senti assez fort pour assiéger simultanément Gabès et Sfax (479 H/1086-1087) ?

Il est significatif que ce n'est qu'en 486 H/1093-1094, que Tamīm reprendra les opérations contre Gabès. Entre temps (482H/1089-1090) Mālik b. 'Alawī s'empare de Sousse, mais en est aussitôt chassé sans l'intervention de Tamīm et disparaît de l'arène politique.

Le Zīrīde enrôle les Turcs qui avaient réussi à s'emparer de Tripoli (488 H/1095), mais leur chef Šāh Mālik enlève le fils de l'émir, Yaḥyā, et se réfugie auprès de Ḥammū b. Mallīl. Finalement, Yaḥyā est rendu à son père. Sa conduite équivoque — il semble avoir été de connivence avec ses ravisseurs ! — lui avait valu d'être remplacé par son frère Muṯannā comme héritier présomptif.

Rentré en grâce, Tamīm le charge d'investir Sfax ; mais, désireux d'épargner Ḥammū, Yaḥyā mène l'affaire avec une telle mollesse qu'elle avorte.

La révolte d'un frère de Tamīm (489 H/1095-1096) aboutit à l'installation de Maggan b. Kāmil b. Ǧāmi' à Gabès. Et, à l'instigation de Muṭannā, dépité de ne plus être héritier présomptif, ce chef riyāḥide se lance vainement à l'assaut de Sfax et de Mahdia.

L'année 491 H/1097-1098 est marquée par des succès du Zīrīde (prise de Djerba, des Kerkenna et de Tunis) et l'éviction des 'Adī par les Riyāḥ dont une fraction se rend maîtresse de Béja (500 H/1106-1107).

Enfin, avant de disparaître en 501 H/1108, Tamīm eut la satisfaction de chasser de Sfax son coriace adversaire Ḥammū b. Mallīl (493 H/1099-1100). Succès remarquable que l'échec d'un vigoureux effort contre Djerba (499 H/1105-1106) ne paraît pas avoir terni.

I. *Début du règne de Tamīm*

Avènement et portrait de Tamīm[1]. — Tamīm était né à al-Manṣūriyya le lundi[2] 13 Raǧab 422 H/6 juil. 1031. Il avait deux ans quand son père l'exhiba au peuple ; monté sur un cheval et suivi des troupes, il fut promené dans Kairouan et al-Manṣūriyya. Sa désignation comme héritier présomptif n'eut lieu qu'en 442 H/1050-1051. A 23 ans, en Ṣafar 445 H/23 mai-20 juin 1053, al-Mu'izz le nomma gouverneur de Mahdia.

On est assez bien renseigné sur le portrait physique et moral[3] de Tamīm. Il était beau de corps et de visage. Il avait la taille bien prise, le teint nacré, le nez fin et les sourcils écartés. Il se purgeait fréquemment, pensant ainsi consolider sa santé, consommait tous les mets et remèdes échauffants, recourait souvent à la médication par le feu et pénétrait dans le ḥammām surchauffé. Il avait souvent des rapports sexuels et abusait des drogues violentes telle que la scamonnée (maḥmūda), tant et si bien que ses chairs se désséchèrent ; les exercices physiques lui devinrent de plus en plus difficiles et il finit par rester perclus.

1. *Ḥulla*, I, 307-312, reproduit une citation d'Abū l-Ṣalt ; *Bayān*, I, 298-299, 303-304/trad., I, 444-445, 453-454 ; *Kāmil*, X, 6, 189-190/trad., 470, 515-516, utilisé par Nuwayrī, II, 160-161 ; *'Ibar*, VI, 160/*Berbères*, II, 22 ; Ibn Ḫallikān, I, 98-99 ; *Šaḏarāt*, IV, 2-3, utilise Ibn Ḫaldūn et Ibn Ḫallikān ; *A'māl*, 457 ; *Mu'nis*, 85 ; *Ḥarīda, ms.* Paris 3330, f° 59 v°-67 v°.

2. *Ḥulla* et *Ḥarīda* ; théoriquement mardi.

3. *Bayān*, *Kāmil*, *Ḥulla*.

Énergique, brave, ferme et décidé, il minimisait les difficultés, supportait facilement les pires adversités et se laissait emporter par son ardeur et sa témérité. Fort intelligent et instruit, il était magnanime et indulgent aux fautes les plus graves. Compté parmi les rois poètes ayant atteint le summum de la maîtrise (fuḥūl), on le met au tout premier rang de ceux qui ont excellé dans l'emploi des images (ma'ānī) et des figures de rhétorique (badā'i') et il sut allier la qualité à l'abondance. Malgré la célébrité de son volumineux dīwān, celui-ci ne nous est parvenu que par fragments dont les plus importants figurent dans un volume inédit de la *Ḫarīdat al-Qaṣr*. C'est grâce à Ibn Šaddād, petit-fils de l'émir, que l'auteur de cette anthologie a eu connaissance du recueil poétique de Tamīm[4].

Il lui arriva même d'utiliser ses dons poétiques à des fins politiques[5]. C'est ainsi qu'après s'être fait la guerre, les 'Adī et les Riyāḥ conclurent un accord que Tamīm jugea dangereux. Et l'émir de composer des vers pour inciter les frères d'un riyāḥide tué par les 'Adī avant la conclusion de la paix à le venger. Piqués au vif, ils tuèrent un émir 'Adī, meurtre qui entraîna de sanglants combats dont l'issue fut l'expulsion des 'Adī d'Ifrīqiya, résultat qu'il lui aurait été bien difficile d'obtenir par les armes.

On retrouvera des Banū 'Adī au Maġrib central sous la bannière d'al-Nāṣir[6], mais l'expulsion dont il s'agit ici est probablement celle qui eut lieu en 491 H/1097-1098 puisque les auteurs en furent justement les Riyāḥ[7]. On verra que vers 468 H/1075-1076, des Banū 'Adī, expulsés eux aussi d'Ifrīqiya mais par les Aṯbaǧ et les Zuġba se trouvaient dans la région de Tripoli d'où le Zanātien al-Muntaṣir b. Ḫazrūn les conduira à l'assaut du Maġrib central[8].

Semer la division entre les Arabes, maîtres de tout le pays ouvert, paraît avoir été la règle d'or de la politique de Tamīm[9].

Deux de ses vers[10] dépeignent son caractère altier :

« Ou la royauté avec honneur et puissance, couronné du diadème, sur le plus haut des trônes,

« Ou la mort parmi les fers des lances, car je ne suis pas éternel et ma durée est limitée ! »

4. *Ḫarīda*, *ms.* Paris 3330, f° 60 r°.
5. *Kāmil*, NUWAYRĪ.
6. V. *infra :* p. 259.
7. V. *infra :* p. 298.
8. V. *infra :* p. 275.
9. IBN ḪALDŪN, *'Ibar*, VI, 160, 173-174/*Berbères*, II, 22, 49.
10. *Kāmil*, *Ḥulla*.

Il a célébré le vin et l'amour[11]. L'un de ses pages (ġulām), Mudām, lui a inspiré des vers qui ont été chantés[12].

De nombreux poètes, tant espagnols que maġribins et ifrīqiyens se pressèrent à la cour de ce généreux mécène. Non sans élégance, il sut pardonner à l'un d'eux qui avait osé faire sa satire[13]. Il lui arrivait de les contredire et de critiquer certaines de leurs expressions[14] ; seuls les plus habiles parvenaient à se tirer avec honneur de ces joutes littéraires.

Voici quelques anecdotes[15] révélatrices de son caractère.

Il acheta une esclave mais ayant appris que celui qui la lui avait vendue, fort cher, était devenu fou de chagrin de ne l'avoir plus, il le fit comparaître en sa présence tandis qu'il renvoyait la fille dans la demeure de son précédent maître avec une quantité considérable de vêtements, d'argenterie et de parfums ; puis il congédia l'homme qui n'était au courant de rien. Rentré chez lui, ce dernier y retrouva sa chère esclave et en éprouva une telle joie qu'il tomba évanoui. Le lendemain, il rapporta au palais le prix de vente et restitua les cadeaux offerts par le prince. Tamīm se fâcha, lui fit des reproches et lui ordonna de remporter le tout. La sensualité de l'émir donne tout son prix à cet acte de générosité.

Il entretenait des agents de renseignement (aṣḥāb aḫbār) grassement payés pour le tenir au courant de ce qui se passait dans ses états et des agissements de ses fonctionnaires de manière à prévenir les injustices.

Un riche marchand de Kairouan se trouvait un jour avec ses confrères. Ceux-ci ayant parlé de Tamīm firent des vœux pour lui, tandis que notre homme s'en abstint se bornant à implorer la miséricorde d'Allah sur le père de l'émir, al-Mu'izz b. Bādīs. La chose fut rapportée à Tamīm qui convoqua le marchand dans son palais et lui demanda les raisons de son attitude. Avait-il quelque injustice à reprocher au prince ou à l'un de ses fonctionnaires ? L'autre répondit négativement. « Pourquoi t'es-tu donc laissé aller à me blâmer hier, reprit Tamīm ? » Et comme le malheureux gardait le silence, il lui déclara : « N'était ma crainte qu'on me dît : « Il a convoité sa fortune ! » Je te tuerais ! » Il se contenta

11. *Ḥulla*, *Nuǧūm*.
12. *Ḥulla*, *Kāmil*.
13. Ibn al-Ḥaddād al-Aqṭa', dp. le *Ta'rīḫ* d'Abū l-Ṣalt Umayya cité par *Ḥulla*, 309.
14. *Ḥulla*, 309.
15. Dp. *Kāmil* et Nuwayrī.

de le faire souffleter légèrement en sa présence, puis le relâcha. En sortant du palais, le marchand trouva ses compères qui l'attendaient, probablement en grande inquiétude. Ils lui demandèrent ce qui s'était passé. « Les secrets des rois ne se divulguent pas, répliqua-t-il ! » réponse si savoureuse qu'elle devint proverbiale en Ifrīqiya.

On a vu qu'à son arrivée à Mahdia en 449 H/1057, al-Mu'izz, volontairement ou contraint, avait remis à son fils la direction des affaires. Le jour de la mort d'al-Mu'izz, Tamīm lui succéda sans difficulté. Il reçut les cadis et les notables venus lui présenter leurs condoléances et leurs félicitations. Le Ḥammādide al-Nāṣir b. 'Alannās en fit autant par lettre.

L'un de ses premiers actes fut de faire massacrer les esclaves de son père qui avaient échappé à sa vengeance en 448 H/1056-1057[16].

Tamīm était plein de sollicitude pour les Chrétiens. A une amante n'adressa-t-il pas ces vers[17] :

« Allah ne sait-Il pas que mon cœur est épris de toi, O visage de beauté ?

« Et que j'aime tes suaves accents, au prix de ma vie, quand tu lis les paroles du Messie ?

« Je manifeste de l'affection à d'autres que vous, intentionnellement, mais celle que je ressens pour vous est la seule véritable.

« Et, pour l'amour de vous, je goûte fêtes chrétiennes et cantiques aux airs mélodieux. »

Un messager dépêché par Tamīm à al-Nāṣir lui affirme que son maître est « tout entier à ses esclaves chrétiens. Il leur confie tout et laisse de côté les Ṣanhāǧa, les Talkāta et toutes les tribus... »[18].

On ne s'étonnera donc pas de le voir accueillir à sa cour Michel et son fils Georges d'Antioche. Tous deux venus d'Orient entrèrent au service du Zīrīde. Connaissant parfaitement l'arabe et le calcul, Georges d'Antioche se vit confier les finances où il fit merveille. Lui et ses parents eurent la haute main sur le trésor public pendant tout le règne du prince. Mais à l'avènement de Yaḥyā b. Tamīm qui le détestait, Georges d'Antioche s'enfuit et alla offrir ses

16. *Bayān*, I, 294 ; *Kāmil*, IX, 257-258/trad., 462 ; Tiǧānī, 239 ; *Ḥulal*, I, 239 ; v. *supra:* p. 227-228.

17. H. R. Idris, *Fêtes chrétiennes...*, *R. A.* 1954, 273 ; *Ḥarīda*, *ms.* Paris 3330, f° 61 v°.

18. H. R. Idris, *ibidem*, 274.

services à Roger II de Sicile dont il devint le grand amiral[19]. Perte irréparable pour les Zīrīdes de Mahdia !

L'autorité du grand argentier, considérable à n'en pas douter, devait éclipser celle des autres hauts fonctionnaires, cela expliquerait pourquoi nous ne connaissons que par une allusion fortuite l'existence et le nom de 'Abd Allah b. Mankūt, ministre de Tamīm en 480 H/1087-1088[20].

On ne nous dit pas si Tamīm reconnut le Fāṭimide, mais il est permis de le penser[21]. S'il était proclamé vassal du calife de Bagdad, les sources sunnites l'eussent certainement signalé et l'on se rappelle qu'elles ont tu le retour d'al-Mu'izz à l'obédience fāṭimide en 446 H/1054-1055.

Peu de temps après son avènement, on ne sait exactement quand ni comment, Tamīm réinstalla Qā'id b. Maymūn al-Ṣanhāǧī, réfugié à Mahdia probablement depuis 452 H/1060, comme gouverneur à Kairouan[22]. Cet officier devait lui rester fidèle pendant six ans avant de se révolter vers 460 H/1067-1068.

Affaires de Sfax et de Sousse[23]. — Ḥammū b. Mallīl al-Barġawāṭī qui, à la faveur de l'anarchie consécutive à l'invasion hilālienne, avait usurpé le gouvernement de Sfax, s'était déclaré indépendant.

Peu après l'avènement d'al-Nāṣir (454 H/1062-1063), il lui adressa une lettre de soumission et un présent[24]. Un dīnār de type sunnite frappé à Sfax en 461 H/1068-1069 atteste qu'à cette

19. Sur Georges d'Antioche, v. : Tiǧānī, 238-239, *Ḥulal*, I, 242 ; *Berbères*, II, 26-27 ; Chalandon, I, 374-375 et les notes ; M. Canard, *Une lettre du calife fāṭimide al-Ḥāfiẓ (524-544 H/1130-1149) à Roger II*, Palerme 1955, 131-133 et note 19 (références).

20. *Bayān*, I, 301/trad., I, 449 ; *Kāmil*, X, 68/trad., 487 ; Tiǧānī, 238 ; v. *infra* : p. 288.

21. On signalera que vers 488 H/1095, après l'avènement d'al-Musta'lī, successeur d'al-Mustanṣir, Ibn Maṣāl al-Lukkī, auquel Nizār, fils d'al-Mustanṣir et rival malheureux d'al-Musta'lī avait promis le vizirat, se sauva au Maġrib ; *Nuǧūm*, V, 142-145. Sur la reconnaissance du calife 'abbāside par Yūsuf b. Tāšufīn en 498 H, v. : *Nuǧūm*, V, 191.

22. *Kāmil*, X, 21/trad., 478; Nuwayrī, II, 154; *'Ibar*, VI, 160/*Berbères*, II, 23.

23. a) Tiǧānī, 22, 51, 237, reproduit par *Ḥulal*, I, 117, 240, et Ibn Maqdīš, II, 82-83. b) *Kāmil*, X, 6/trad., 470-471, reproduit par Nuwayrī, II, 147, avec addition d'un détail. c) *'Ibar*, VI, 160, 168/*Berbères*, II, 22, 38. d) *Bayān*, I, 299/trad., I, 445 ; contrairement aux autres sources, celle-ci place la prise de Sousse en 455 H et l'attaque de Ḥammū l'année suivante en 456 H ; les deux dates paraissent avoir été interverties à tort. e) *Mu'nis*, 84, probablement d'après le *Bayān*, place la prise de Sousse avant l'offensive de Ḥammū mais ne donne pas de dates. A côté de Mallīl on trouve souvent Wamallīl.

24. *'Ibar*, VI, 173/*Berbères*, II, 47.

époque au moins, il battait monnaie et ne reconnaissait pas la souveraineté fāṭimide[25].

Dès le début du règne de Tamīm, il résolut d'agrandir ses possessions. Après s'être allié à des Arabes 'Adī et Aṯbaǧ et à leurs affiliés, il lança en 455 H/1063, une offensive qui lui permit de s'emparer de la localité de Bi'r Qašīl[26]. Il marcha ensuite contre Mahdia.

A la tête d'une armée comprenant outre des Berbères, sans doute Ṣanhāǧa, d'importants contingents arabes, Zuġba et Riyāḥ, le Zīrīde se porta à sa rencontre. Le choc se produisit à Sallaqṭa[27], à six ou huit milles de Mahdia. Une sanglante bataille se termina par la déconfiture de l'ambitieux condottiere qui échappa de justesse au massacre où succombèrent la plupart de ses cavaliers et fantassins. Les survivants et leur chef se hâtèrent de regagner Sfax. Cette affaire où 'Adī et Aṯbaǧ d'une part et Zuġba et Riyāḥ d'autre part, avaient été aux prises, apparaît surtout comme une lutte entre confédérations hilāliennes rivales. C'est probablement parce qu'il n'en avait pas les moyens que le Zīrīde paraît s'être abstenu d'exploiter son succès et de poursuivre les fuyards. Mais on peut supposer qu'il préféra lancer aussitôt son armée victorieuse contre Sousse. Quoi qu'il en soit, sans doute très peu de temps après, en 456 H/1063-1064, il attaqua cette ville dont les habitants sollicitèrent et obtinrent le pardon. Elle semble donc avoir capitulé sans grande résistance.

Gafsa et le Qasṭīliya sous Tamīm[28]. — Tamīm ne paraît pas avoir tenté de récupérer Gafsa dont le chef, 'Abd Allah b. Muḥammad b. al-Rand, indépendant depuis 445 H/1053-1054, était reconnu par une grande partie du Qasṭīliya. A sa mort en 465 H/1072-1073, son fils et successeur, Abū 'Umar[29] al-Mu'tazz, recueillit de fortes sommes provenant des impôts. Il s'en servit pour gagner de nombreux partisans et soumettre le Gamouda (Qammūda), le Ǧabal Hawwāra et toutes les autres villes et dépendances du Qasṭīliya.

Il réussit donc à constituer à l'ouest de l'Ifrīqiya méridionale une importante principauté comprenant le Gamouda, Gafsa et le Qasṭīliya et limitée au nord par les régions de Sebiba, Kairouan

25. H. R. Idris, *Sur le retour...*, *A. I. E. O.* 1953, 31 ; v. *infra:* chap. VIII.

26. Dp. Nuwayrī, seule source donnant ce toponyme ; Tiǧānī dit : une certaine localité (ba'ḍ al-qurā).

27. Bakrī, 76, 198 ; Idrīsī, 149.

28. *'Ibar*, VI, 166/*Berbères*, II, 33.

29. Faut-il lire Abū 'Amr ?

et Sfax et au sud par la Sabḫa Qasṭīliya (Chott el-Djérid). On remarquera l'excellente position de la capitale Gafsa, au centre du territoire qu'elle commandait.

Après avoir administré ses états longtemps et avec bonheur, Abū 'Umar al-Mu'tazz devint aveugle. Comme son fils Tamīm venait de mourir, il désigna pour lui succéder son petit-fils Yaḥyā b. Tamīm[30] qui le mit en tutelle et gouverna à sa place.

Malgré l'invasion, cette région paraît avoir connu une certaine prospérité qui dura jusqu'à la conquête almoḥade.

II. *Début du règne d'al-Nāṣir*[31]

Rappelons que l'avènement d'al-Nāṣir b. 'Alannās b. Ḥammād avait eu lieu en 454 H/1062, l'année même de celui de Tamīm, son arrière-cousin. On ignore l'âge qu'avait alors ce prince qu'on nous dit avoir été sanguinaire, maintes exécutions en font foi, et d'une jalousie excessive, illustrée par des « récits célèbres »[32] qui ne nous sont malheureusement pas parvenus.

Il confia de hauts postes à quatre de ses frères : le gouvernement du Maġrib, c'est-à-dire de la partie occidentale de ses états à Kabbāb qu'il fit résider à Miliana (Milyāna)[33], et celui de Ḥamza à Rummān[34] ; Naqāus[35] dont il releva les murailles rasées par al-Mu'izz b. Bādīs échut à Ḫazar et Constantine à Balbār[36]. Il nomma son fils 'Abd Allah à Alger et à Marsā al-Daǧāǧ et son autre fils Yūsuf à Ašīr.

Biskra dont le chef (muqaddam) Ǧa'far b. Abī Rummān[37] avait été mis à mort par Buluggīn avait répudié l'autorité ḥammādide et était gouvernée par les Banū Ǧa'far. Al-Nāṣir ne dut pas tolérer longtemps cette dissidence et chargea son vizir Ḫalaf b. Abī Ḥaydara qui avait été celui de Buluggīn, son prédécesseur, d'aller le réduire. Ḫalaf enleva la place de vive force après l'avoir assiégée. Les Banū Ǧa'far et un groupe de notables expédiés à la Qal'a furent mis à mort et crucifiés par al-Nāṣir.

30. On rapprochera : Yaḥyā b. Tamīm b. al-Mu'tazz de : Yaḥyā b. Tamīm b. al-Mu'izz b. Bādīs. Coïncidence ou manifestation du désir des Banū l-Rand de copier les Zīrīdes ?

31. *'Ibar*, VI, 173/*Berbères*, II, 47-48 ; *A'māl*, 463-465.

32. Dp. *A'māl* qui souligne ces deux traits de caractère.

33. Dp. *Berbères* ; *'Ibar* : Labā (?).

34. Dp. *Berbères* ; *'Ibar:* Warmān.

35. Dp. *Berbères; 'Ibar:* Ta'āris (?).

36. Dp. *Berbères: 'Ibar;* Balbāz.

37. Dp. *Berbères; 'Ibar:* Rammāz (?).

Bientôt, al-Nāṣir exécuta son ministre Ḫalaf b. Abī Ḥaydara à la suite d'une dénonciation des chefs ṣanhāǧiens qui lui apprirent qu'à la mort de Buluggīn, il avait voulu confier le pouvoir au frère de ce dernier, Ma'mar[38] et qu'il les avait consultés à ce sujet. Le Ḥammādide le remplaça par Abū Bakr b. Abī l-Futūḥ[39], alias Aḥmād b. Ǧa'far b. Aflaḥ.

Ibn Ḫaldūn, la seule source qui nous renseigne sur tous ces faits, nous apprend qu'al-Nāṣir alla ensuite inspecter le Maġrib, c'est-à-dire l'ouest de son royaume.

A la mort de Buluggīn, 'Alī b. Raggān[40] avait pris la fuite et rejoint les 'Aǧīsa, ses oncles maternels[41] ; avec leur aide, il profita de l'absence d'al-Nāṣir pour s'emparer de la Qal'a[42] au cours d'une attaque nocturne. Al-Nāṣir, revenu en hâte de Msila, les attaqua à l'improviste et leur reprit la place. 'Alī b. Raggān s'égorgea, probablement pour ne pas tomber à la merci de son cruel vainqueur.

Plusieurs ralliements, très importants, vinrent consolider sa puissance. Le vaincu de Sallaqṭa, Ḥammū b. Mallīl al-Barġawāṭī lui adressa une lettre de soumission et un riche présent. Le muqaddam du Qasṭīliya[43], Yaḥyā b. Wāṭṭās[44], vint à la tête d'une députation reconnaître son autorité et chacun rentra comblé de dons. En les congédiant, al-Nāṣir leur assigna un gouverneur ṣanhāǧien, Yūsuf b. Ḫalūf.

Quant à Tunis, non seulement cette ville reconnut le Ḥammādide, mais elle sollicita et obtint la désignation d'un gouverneur, le premier des Ḫurāsānides[45].

Al-Nāṣir, maître du Maġrib central et d'une partie de l'Ifrīqiya, pouvait espérer conquérir toute la Berbérie orientale ; grâce aux rivalités tribales, les auxiliaires, malheureusement prompts à trahir, n'allaient pas lui manquer.

38. Dp. *'Ibar; Berbères:* Māmer.

39. Ce personnage est communément appelé ainsi. L'énigmatique Aḥmad b. Ǧa'far b. Aflaḥ que, d'après *'Ibar*, VI, 173, l'émir « prit comme vizir à la place de Ḫalaf b. Abī Ḥaydara » paraît bien être Abū Bakr b. Abī l-Futūḥ « qu'al-Nāṣir prit comme vizir » Son nom complet aurait été : Abū Bakr Aḥmad b. Abī l-Futūḥ Ǧa'far b. Aflāḥ.

40. *Berbères:* Regan ; *'Ibar:* Rakkān.

41. *Berbères:* ses oncles maternels ; *'Ibar:* ses frères (iḫwān).

42. *'Ibar:* « Tāfarbūst dār mulki-him » ; *Berbères:* « Tacarboust, le siège de son empire. » Cette indication ne suffit pas pour affirmer que la Qal'a ne comprenait plus que l'éperon du Tāqarbust ; v. : Ibn Ḥammād, 32/trad., 52, Dp. *'Ibar*, VI, 145/*Berbères*, I, 285, les 'Aǧīsa, Berbères de souche Burnus (Barānis) étaient établis dans la montagne où Ḥammād fonda sa Qal'a dont l'essor leur fut fatal.

43. *Berbères:* Castllia ; *'Ibar:* Qusanṭīna (Constantine !). Il s'agit de Tozeur.

44. Dp. *'Ibar; Berbères:* Ouatas. V. *supra:* p. 222.

45. V. *infra:* p. 263.

Offensive ḥammādide et défaite de Sabība (457 H/1065)[46]. — En 457 H/13 déc. 1064-2 déc. 1065, al-Nāṣir mit sur pied une imposante coalition berbéro-arabe. Il semble y avoir été incité par les Aṭbaǧ désireux de tenter un suprême effort contre l'influence grandissante des Riyāḥ. Les šayḫs Aṭbaǧ sollicitèrent l'aide d'al-Nāṣir contre les Riyāḥ et le Ḥammādide d'accéder à leur demande d'autant plus volontiers que les Riyāḥ étaient prozīrīdes.

Le parti d'al-Nāṣir comprenait essentiellement, outre les Ṣanhāǧa, les Hilāliens Aṭbaǧ et 'Adī, et des Zanāta. Dans le camp adverse figurait l'autre bloc hilālien composé des Riyāḥ, Zuġba et Sulaym, auxquels s'était joint le chef maġrāwien Ibn al-Mu'izz b. Zīrī b. 'Aṭiyya[47].

Quand Tamīm sut qu'al-Nāṣir tenait de méchants propos sur son compte et se préparait à investir Mahdia avec une armée de Ṣanhāǧa, de Zanāta et de Banū Hilāl, il convoqua les émirs Riyāḥides auxquels il déclara que c'étaient eux et leurs territoires que visaient les préparatifs ḥammādides et non Mahdia, place maritime inexpugnable dont la défense du côté de la terre était assurée par quatre bastions (burǧ) que quarante hommes suffisaient à garder. Les émirs approuvèrent le sultan et lui demandèrent de les équiper. Tamīm remit à chacun d'eux, et ils étaient dix, 1 000 dīnārs ainsi que mille cuirasses, mille lances, mille boucliers et mille sabres indiens. Ils se retirèrent, rassemblèrent leurs hommes, s'unirent par serment contre al-Nāṣir et dépêchèrent secrètement deux šayḫs aux Hilāliens qui avaient embrassé sa cause. Ils les mirent en garde contre les dangers d'une pareille alliance qui risquait d'anéantir leur puissance : comment pouvaient-ils avoir confiance en al-Nāṣir ? Son grand-père avait jadis trahi Bādīs et avait laissé des fils qui s'étaient déchirés traîtreusement ; de plus, il s'est entendu avec les Zanāta ; quand les Ṣanhāǧa et les Zanāta, sous couvert d'attaquer Tamīm qui n'a rien à craindre dans sa Mahdia imprenable, viendront pour s'emparer du pays, ce sera pour en chasser tous les Hilāliens, eux compris ; enfin, ils ne pouvaient espérer dominer le pays que si l'autorité souveraine était réduite à l'impuissance. Les šayḫs hilāliens, Aṭbaǧ et 'Adī,

46. a) *Kāmil*, X, 18-19/trad., 471-474, reproduit par Nuwayrī, II, 148-150. b) *'Ibar*, VI, 19-20, 173/*Berbères*, I, 45-46, II, 48-49. c) *Bayān*, I, 299/trad., I, 445-446. d) *Istibṣār*, trad., 33.

47. Dp. *'Ibar*, VI, 173 ; il doit s'agir de Mu'anṣar, v. : *Bayān*, I, 253-254/trad. I, 373-375. Dans *Kāmil* et *Berbères*, II, 48-49, c'est à tort qu'il est appelé al-Mu'izz b. 'Aṭiyya, puisque ce dernier est mort vers 416-417 H/1025-1027 ; Nuwayrī, II, 148 : al-Mu'izz b. Zīrī al-Zanātī.

alliés à al-Nāṣir approuvèrent leurs interlocuteurs. Quand les deux armées se trouveraient en présence, il fut convenu qu'au moment où les Ḥilāliens pro-zīrīdes les attaqueraient, ils se débanderaient et se retourneraient contre leurs alliés ; pour prix de cette trahison, ils réclamaient le tiers du butin, le reste devant revenir aux Riyāḥ. Les deux émissaires acceptèrent.

De son côté, Ibn al-Mu'izz b. Zīrī conclut un arrangement analogue avec les Zanāta alliés d'al-Nāṣir qui promirent, eux aussi, de se débander au cours de l'engagement. Il n'est pas impossible que l'émir zanātien ait été de connivence avec Tamīm, mais il s'agit probablement d'un rapprochement zanāto-riyāḥide dicté par l'opportunisme : la trahison des Riyāḥ rendait probable la défaite d'al-Nāṣir et il fallait être du côté des vainqueurs pour participer à la curée de l'ennemi héréditaire. D'ailleurs, les deux trahisons peuvent avoir été fomentées indépendamment l'une de l'autre et s'être ignorées.

Toujours est-il que, la coalition riyāḥido-zanātienne se mit en branle tandis qu'à la tête de ses Ṣanhāǧa et de ses alliés hilālo-zanātiens, al-Nāṣir parvenait à Laribus qu'il occupa[48].

La rencontre eut lieu en 457 H/1065 dans la plaine de Sabība, entre Kairouan et Tébessa. Comme convenu, les Riyāḥ se jetèrent sur les Aṯbaǧ et 'Adī et les Zanāta d'Ibn al-Mu'izz b. Zīrī chargèrent leurs contribules alliés d'al-Nāṣir. Et les contingents hilālo-zanātiens du Ḥammādide de se débander, entraînant dans leur fuite les Ṣanhāǧa qu'ils prirent alors traîtreusement à revers. La déroute d'al-Nāṣir fut complète, mais il put s'échapper avec dix cavaliers grâce, semble-t-il, à l'héroïque sacrifice de son frère aîné al-Qāsim b. 'Alannās[49]. Celui-ci avait conseillé d'envoyer des messagers aux Arabes, de les attirer par des cadeaux et d'obtenir ainsi leur soumission plutôt que de les affronter par les armes. Après la déroute, il demanda à al-Nāṣir de lui remettre son tāǧ et son étendard afin de sauver la vie de celui qu'il considérait comme irremplaçable. Al-Nāṣir accepta et son frère ceint du turban de l'émir et brandissant son étendard se lança dans la mêlée pour couvrir la retraite d'al-Nāṣir et y trouva la mort. Le « kātib » du Ḥammādide aurait péri lui aussi, mais il ne s'agit probablement que d'al-Qāsim qui aurait été le secrétaire de son frère[50]. Vingt-

48. Dp. *'Ibar* seulement.

49. Dp. l'anonyme de l'*Istibṣār* qui appelle à tort le Ḥammādide al-Manṣūr b. Ḥammād.

50. Dp. Ibn Ḫaldūn, *'Ibar*, VI, 173, dont le texte « qutila aḫū-hu l-Qāsim wa-kātibu-hu », est si ambigu que, De Slane, *Berbères*, II, 49, a traduit : « son frère el-Cacem et son secrétaire perdirent la vie dans cette bataille. » Cette traduction est

quatre mille Ṣanhāǧa et Zanāta[51] restèrent sur le terrain. On remarquera la présence de Zanāta parmi les tués, sans qu'on sache dans quelle proportion. Leur défection n'aurait-elle pas été aussi totale qu'on nous le dit ? Dans le feu de l'action, les Hilāliens vainqueurs auraient-ils massacré et détroussé pêle-mêle et sans distinction tous les Berbères, tant Ṣanhāǧa que Zanāta ? D'autre part, comme il a été dit plus tôt, les Riyāḥ ignoraient peut-être l'accord conclu entre les deux partis zanātiens, ou feignirent de ne pas en avoir connaissance.

La relation précédente, fondée principalement sur le récit d'Ibn al-Aṯīr, diffère justement de celle d'Ibn Ḫaldūn par les modalités de la collusion riyāḥido-zanātienne, à la vérité bien curieuse. Ibn Ḫaldūn[52] affirme qu'Ibn al-Mu'izz b. Zīrī et les Zanāta se joignirent à al-Nāṣir et qu'à Sabība l'émir maġrāwien se trouvait aux côtés du Ḥammādide que, lui et les siens abandonnèrent au cours du combat à l'instigation de Tamīm. Il passe sous silence les tractations riyāḥido-hilāliennes, la défection, prévue d'avance, des contingents hilāliens d'al-Nāṣir et la présence de Zanāta dans l'armée victorieuse composée, selon lui, uniquement de Riyāḥ et de Zuġba. Quant à Ibn 'Iḏārī[53], il se contente de dire que l'armée d'al-Nāṣir composée de Ṣanhāǧa, Zanāta, 'Adī et d'Aṯbaǧ, fut battue, sans même préciser le lieu, par les Riyāḥ, Zuġba et Sulaym, grâce surtout aux manœuvres de Tamīm.

La version d'Ibn Ḫaldūn est plus simple ; mais pourquoi accorder la préférence à un récit dont la clarté dépouillée appauvrit peut-être le réel, sur tel autre, plus détaillé, mais plus complexe et obscur, y décèlerait-on même une part d'artifice et d'imagination[54] ?

Le camp ḥammādide tomba entre les mains des vainqueurs qui firent un butin considérable ; argent, armes, chevaux, etc. furent partagés comme convenu. Ibn al-Aṯīr estime que la bataille de Sabība assit la domination des Arabes qui se trouvèrent riches, bien armés et surtout pourvus de chevaux qui, jusque là, leur avaient manqué, dans un pays désormais incapable de leur résister.

très défendable mais on objectera qu'il est étrange qu'on ne donne pas le nom de ce kātib dont il n'est pas question ailleurs. Le vizir d'al-Nāṣir, Ibn Abī l-Futūḥ survécut à la défaite ; v. *infra :* p. 262.

51. Dp. *Kāmil* et Nuwayrī.

52. *'Ibar*, VI, 173/*Berbères*, II, 48-49.

53. *Bayān*, I, 299/trad., I, 445-446.

54. Signalons que d'après l'anonyme de l'*Istibṣār*, al-Manṣūr b. Ḥammād (corriger : al-Nāṣir) qui s'était porté au secours de son cousin, à la tête d'une armée considérable, fut défait à Sabība par tous les Arabes coalisés ; il n'y a pas lieu de faire état de cette interprétation simpliste et fantaisiste.

La cavalerie ṣanhāǧienne qui, avant la fondation de Bougie, avait compté au moins douze mille hommes[55] stationnés à la Qal'a, paraît avoir été annihilée à Sabība.

Les vainqueurs réservèrent les étendards, les tambours, les trompes (būqāt) et les tentes d'al-Nāṣir ainsi que les mulets qui en assuraient le transport et expédièrent le tout à Tamīm qui refusa d'accepter ces trophées et les retourna aux Arabes. Piqués dans leur amour-propre, ils protestèrent lui déclarant qu'ils étaient ses serviteurs et ses soldats. Tamīm leur répondit que son refus n'avait rien d'offensant pour eux, mais qu'il avait honte de s'emparer des dépouilles de son cousin. Les Arabes auraient apprécié cet acte de générosité qui n'était probablement qu'une manifestation d'amertume, car on nous dit que le Zīrīde éprouva un chagrin indescriptible en mesurant la puissance arabe qu'il avait contribué à renforcer, croyant au contraire s'en servir[56]. La destruction du bastion ḥammādide parachevait la capitulation de l'Ifrīqiya zīrīde et anéantissait tout espoir d'une réaction ṣanhāǧienne efficace.

Après la défaite, al-Nāṣir chargea son vizir Ibn Abī l-Futūḥ d'aller négocier la paix qu'il ratifia aussitôt[57]. Ce plénipotentiaire qu'Ibn al-Aṯīr[58] nous dépeint sous les traits d'un excellent homme, pacifique et favorable à Tamīm, avait été pour cette raison fort heureusement choisi puisque les vainqueurs riyāḥides avaient, dit-on, partie liée avec le Zīrīde. Mais cette paix ne paraît pas avoir été effective à en croire Ibn Ḫaldūn[59] qui nous renseigne sur ce qu'il advint du Ḥammādide après la défaite de Sabība. Il se réfugia à Constantine, poursuivi par les Riyāḥ, puis, avec moins de deux cents hommes, débris de son armée, il regagna la Qal'a où l'ennemi le bloqua. Les assiégeants dévastèrent les jardins, coupèrent les bois aux alentours de la place. Ils détruisirent Tobna et Msila dont les habitants furent chassés, les fondouks pillés, les puits comblés et les arbres coupés. L'historien dit qu'ils répandirent la terreur dans tout le pays, contraignant les citadins à s'enfermer dans les villes avec les gouverneurs provinciaux, et finirent par imposer un tribut aux sédentaires désireux de jouir de leurs propres terres.

Ce sombre tableau englobe tout l'empire ṣanhāǧien, mais, en le brossant Ibn Ḫaldūn veut surtout montrer que les états ḥammā-

55. Dp. *A'māl*, 463.
56. *Kāmil*, NUWAYRĪ ; *Berbères*, II, 23, note 2.
57. *'Ibar*, VI, 173/*Berbères*, II, 49.
58. *Kāmil*, X, 19 ; NUWAYRĪ, II, 150.
59. *'Ibar*, VI, 19-20/*Berbères*, I, 45-46.

dides, jusque là épargnés, connaissaient alors les maux dont souffrait déjà l'Ifrīqiya depuis des années. L'écrasement des Ṣanhāğa à Sabība consacre l'emprise définitive des Hilāliens sur toute la Berbérie orientale ; les Riyāḥ dominant en Ifrīqiya et les Aṯbağ au Maġrib central. En effet, jusqu'à sa disparition, la dynastie ḥammādide reconnut aux Aṯbağ la suprématie sur les autres Arabes ; après quoi, cette tribu perdit son autorité et se désorganisa[60].

III. *Début des Ḫurāsānides*[61]

On ne sait ce qu'il advint à Tunis de l'autorité de Qā'id b. Maymūn al-Ṣanhāğī auquel al-Mu'izz, avant de s'enfuir à Mahdia, avait confié les destinées de Kairouan et de Tunis. Tout porte à croire qu'elle fut précaire à Tunis et courte, voire purement nominale. Tandis que ce lieutenant du Zīrīde réussit à se maintenir trois années (jusqu'en 452 H/1060-1061) à Kairouan — ou mieux à Ṣabra-al-Manṣūriyya — parce qu'il y résidait, appuyé sans doute par une garnison ṣanhāğienne, Tunis dut profiter aussitôt de l'occasion qui lui était offerte de rompre avec les Zīrīdes à la faveur de l'anarchie générale ; c'est bien ce que laisse entendre Ibn Ḫaldūn[62]. On imagine très bien les Ṣanhāğa déguerpissant et rejoignant leur prince à Mahdia. D'après cet historien[63] 'Ābid[64] b. Abī l-Ġayṯ, émir hilālien gendre d'al-Mu'izz, s'empara de Tunis dont il réduisit les habitants en esclavage. Il ne précise malheureusement pas la date de cette affaire qui paraît n'avoir été qu'un pillage sans lendemain. C'est vers la même époque qu'un autre émir arabe, Abū Mas'ūd, prit Bône par capitulation. On pouvait s'attendre à ce que Tunis songeât à se mettre sous la protection des Ḥammādides.

Vers 450 H/1058-1059 (?), une délégation de šayḫs tunisois se rendit à la Qal'a des Banū Ḥammād pour demander à al-Nāṣir b. 'Alannās de leur donner un gouverneur[65]. Ibn 'Iḏārī affirme que le Ḥammādide ne répondit pas à leur désir et jugea plus prudent de ne pas s'engager directement. Conscient du danger et de sa

60. *'Ibar*, VI, 20/*Berbères*, I, 46.

61. *Kāmil*, X, 21/trad., 478 ; NUWAYRĪ, II, 154-155. *Kāmil* substitue à tort Gabès à Tunis à deux reprises, erreur qui ne figure pas dans NUWAYRĪ.

62. *'Ibar*, VI, 173/*Berbères*, II, 47.

63. *'Ibar*, VI, 15/*Berbères*, I, 36.

64. *'Ibar:* 'Ā'iḏ.

65. *Bayān*, I, 315/trad., I, 474-475 ; *'Ibar*, VI, 159, 163-164/*Berbères*, II, 22, 29-30.

faiblesse relative, craignant peut-être de subir le sort de son parent de Mahdia, il préféra agir à Tunis avec le même réalisme dont il s'inspira, vers la même époque, à Kairouan. Intriguer, composer, mais, provisoirement du moins, ne pas intervenir directement dans les affaires d'Ifrīqiya, telle semble avoir été sa ligne de conduite ; et cela malgré les appels désespérés des Ifrīqiyens désireux de se ranger sous sa bannière. C'est pourquoi, il répondit aux Tunisois qu'ils n'avaient qu'à se choisir un šayḫ qui les administrât, se contentant, pour sa part, de les observer[66]. Ils s'efforcèrent donc de désigner l'un des principaux d'entre eux, mais ce dernier refusa l'offre. C'est alors que 'Abd al-Ḥaqq b. 'Abd al-'Azīz b. Ḫurāsān prit en main les destinées de la ville au nom d'al-Nāṣir. D'après Ibn Ḫaldūn, ce gouverneur fut désigné par le Ḥammādide auprès duquel s'était rendue une ambassade de šayḫs tunisois, mais il se peut que cet historien qui ne parle pas de l'élection, proposée par al-Nāṣir d'un šayḫ tunisois, ait, en condensant le récit, fait désigner 'Abd al-Ḥaqq d'emblée, par le Ḥammādide. La relation d'Ibn 'Iḏārī, plus détaillée, paraît plus vraisemblable. Toutefois, l'hypothèse d'une deuxième députation tunisoise qui serait revenue avec la désignation du Ḫurāsānide, voire avec le gouverneur lui-même, demeure fort plausible, d'autant plus que, d'après Ibn Ḫaldūn, 'Abd al-Ḥaqq b. 'Abd al-'Azīz b. Ḫurāsān, représenté comme un natif de Tunis, était très probablement, dit-il, d'origine ṣanhāǧienne. Il demeure que le nom Ḫurāsān n'a rien de ṣanhāǧien[67].

Cet auteur est la seule source à fournir quelques indications sur la politique de 'Abd al-Ḥaqq. Ce vassal du Ḥammādide, mais semble-t-il pratiquement indépendant, associa les Tunisois à l'exercice du pouvoir. Il portait le titre de Šayḫ[68]. Il doit s'agir d'un régime rappelant celui de la ǧamā'a berbère, et où l'autorité était exercée par une assemblée de notables. Les Tunisois, satisfaits de cette organisation semi-démocratique, se prirent à aimer le bon administrateur que fut 'Abd al-Ḥaqq, d'autant plus qu'il eut la sagesse de mettre un terme aux brigandages des Arabes occupant

66. *Bayān :* « yaqūmu bi-amri-him ḫalāla mā yanẓuru ilay-him » ; Fagnan a traduit : « qui dirigea leurs affaires, lui-même se bornant à y garder la haute main. » Faut-il comprendre : pendant le temps qu'il lui faudrait pour étudier la situation ?

67. Ds. *Ṣila*, n° 184, I, 184, on relève qu'Ibn al-Ṣiqillī (m. après 429 H/1037-1038) eut pour maîtres : Ibn Abī Zayd, al-Dāwūdī, al-Qābisī et Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Ḫurāsān al-Naḥwī...

68. Dp. une inscription de fondation figurant au-dessus d'une des portes de la Zaytūna, datée de Ramaḍān 474 H/1081 ; v. : Zbiss, *Corpus*, I, n° 17, p. 38.

le pays ouvert en consentant à leur payer un tribut annuel (atāwa ma'lūma).

Expédition contre Tunis[69]. — En 458 H/3 déc. 1065-21 nov. 1066, Tamīm profita de la déconfiture de son cousin de la Qal'a vaincu par les Riyāḥ l'année précédente à Sabība, pour tenter de mater le Ḫurāsānide, vassal d'al-Nāṣir. A la tête d'une armée considérable et accompagné de Yabqā b. 'Alī, émir des Zuġba, Tamīm quitta Mahdia pour attaquer Tunis[70]. Après quatorze mois de siège[71], 'Abd al-Ḥaqq fit sa soumission au Zīrīde qui semble s'être contenté d'être reconnu comme suzerain aux termes d'un accord qui aurait été moins une véritable capitulation qu'un arrangement à l'amiable. On peut le dater de la fin de 459 H-début 460 H/fin 1067.

'Abd al-Ḥaqq b. Ḫurāsān mourut en 488 H/1095[72]. Son fils 'Abd al-'Azīz, lui succéda, mais on peut déduire de documents épigraphiques[73] que cet homme « d'esprit faible »[74] abandonna une part de son autorité sinon toute, à son frère Ismā'īl, et qu'à la mort de 'Abd al-Ḥaqq, peut-être même avant, les deux frères exercèrent un véritable condominium. N'oublions pas que le Ḫurāsānide n'était, en principe que le président, *primus inter pares*, d'un conseil de šayḫs.

Tamīm se serait à nouveau emparé de Tunis en 491 H/1097-1098[75].

69. a) *'Ibar*, VI, 160, 164/*Berbères*, I[1], 22, 30. b) *Bayān*, I, 299/trad., I, 446. c) *Kāmil*, X, 21/trad., 478-479 ; Nuwayrī, II, 154 ; tout en donnant la date exacte de 458 H, cette version fait précéder le siège de Tunis de celui de Kairouan, lequel est de 460 H et appelle le souverain de Tunis Aḥmad b. Ḫurāsān qui prit le pouvoir vers 499-500 H. *Kāmil:* Gabès au lieu de Tunis. d) *Mu'nis*, 84.

70. *'Ibar*, VI, 164/*Berbères*, II, 30 ; les autres sources disent que Tamīm envoya une armée et ne parlent pas de l'émir des Zuġba.

71. *Bayān; Kāmil*, Nuwayrī, *Mu'nis:* un an et deux mois, ce qui revient au même ; *'Ibar:* quatre mois, sans doute par suite d'une faute de copiste.

72. *Bayān*, I, 315/trad., I, 474 ; *'Ibar*, VI, 164/*Berbères*, II, 30.

73. Sur une inscription de fondation du Masǧid al-Mihrās, très abîmée et datée de Ramaḍān 485 H/5 oct.-3 nov. 1092, est mentionné Abū Muḥammad 'Abd al-'Azīz b. 'Abd al-Ḥaqq b. Ḫurāsān avec le titre de « al-Šayḫ al-aǧall (le šayḫ très vénérable). La frise de la coupole de Sidi Bou Khrissan dit que ce mausolée fut édifié sur les ordres du « sultan al-Manṣūr (bi-Llah ?) Abū Muḥammad 'Abd al-'Azīz... (et) Abū l-Ṭāhir Ismā'īl, tous deux fils du šayḫ 'Abd al-Ḥaqq b. 'Abd al-'Azīz b. Ḫurāsān... en Ǧumādā II, 486 H/29 juin-27 juil. 1093... » Par « sulṭān » il faut certainement entendre : le pouvoir, l'autorité du conseil des šayḫs tunisois ; v. : Zbiss, *Corpus*, I, n° 18 et 19, p. 41-43 ; H. R. Idris, compte rendu de l'ouvrage précité, *C. T.* 1956, 147.

74. *Berbères*, II, 30 ; *'Ibar*, VI, 164, est lacunaire.

75. *Bayān*, I, 302/trad., I, 451 ; *Kāmil*, X, 115/trad., 511 ; Nuwayrī, II, 159.

On possède l'épitaphe du « Šayḫ Abū Muḥammad 'Abd al-'Azīz b. 'Abd al-Ḥaqq b. Ḫurāsān » décédé le samedi 5 Muḥarram 499 H/17 sept. 1105[76], que nos sources[77] font mourir en 500 H/1106-1107. Il n'est pas impossible que son frère Ismā'īl, qualifié d'émir sur sa propre épitaphe, soit demeuré seul à la tête de la cité jusqu'à sa mort, le dimanche 12 Raǧab 500 H/8 mars 1107[78]. Sauf erreur, Ibn Ḫaldūn et Ibn 'Iḏārī ont confondu la date de la mort des deux frères parce qu'ils ont passé sous silence le rôle de « l'émir Abū l-Ṭāhir Ismā'īl » qui paraît bien avoir assuré l'interrègne du 5 Muḥarram 499 H au 12 Raǧab 500 H, puisque ces deux auteurs fixent l'avènement de Aḥmad après la mort de son père 'Abd al-'Azīz en 500 H. A la mort de son frère 'Abd al-'Azīz, Ismā'īl s'empara-t-il du pouvoir ? Tentative de mettre en tutelle son neveu Aḥmad, voire de porter atteinte aux prérogatives du conseil des notables, d'où son titre d'émir substitué à celui de šayḫ ? Quoi qu'il en soit, c'est son neveu Aḥmad b. 'Abd al-'Azīz qui le fit exécuter[79]. Le fils de sa victime, Abū Bakr b. Ismā'īl s'enfuit à Bizerte où les Tunisois iront le chercher beaucoup plus tard, pour l'investir du pouvoir.

Rompant avec la tradition instaurée par 'Abd al-Ḥaqq et suivie par 'Abd al-Azīz, Aḥmad abolit l'autorité des šayḫs, exila de nombreux notables à Mahdia et ailleurs et gouverna en tyran. Il semble s'être appuyé sur les juristes dont il aimait à s'entourer. Ibn Ḫaldūn le considère comme le chef le plus remarquable de sa famille. Son règne de vingt-deux ans marque l'apogée de Tunis ḫurāsānide. Aḥmad édifia le Qaṣr (palais) des Banū Ḫurāsān[80]. Il entoura Tunis de remparts et obtint des Arabes l'engagement de veiller à la sûreté des voyageurs[81]. Le célèbre poète Ibn Ḥamdīs fit son panégyrique[82].

76. Zbiss, *Corpus*, I, n° 21, p. 58-60 ; théoriquement dimanche.

77. *Bayān*, *'Ibar*.

78. Zbiss, *Corpus*, I, n° 28, p. 62-63 ; théoriquement vendredi. On trouvera dans le même ouvrage les stèles funéraires de plusieurs Ḫurāsānides : n° 13, p. 53-54 : Ḥusn Ward, mère d'Abū Bakr b. Ismā'īl b. 'Abd al-Ḥaqq, m. dimanche 11 Ramaḍān 490 H ; n° 16, p. 55-56 : Amat al-'Aẓīm, fille d'Ismā'īl, m. samedi 18 Rabī' (?) 492 H ; n° 33, p. 66-67 : Amat al-'Azīz, fille de 'Abd al-'Azīz et sœur de Aḥmad ; n° 35, p. 67 : Amat al-Ḥaqq, fille de Muḥammad, épouse du šayḫ 'Abd al-Ḥayy b. Ḫurāsān. V. encore : n° 36, 39, 41, 43, etc., p. 68, 71, etc.

79. Dp. *Bayān*, I, 315/trad., I, 475, Ismā'īl avait plus de titre que lui à exercer le pouvoir ; dp. *Berbères*, II, 30 : Aḥmad craignait l'influence politique de son oncle. Le texte de *'Ibar*, VI, 164, très altéré, paraît devoir être rétabli ainsi : « qatala 'ammahu Ismā'īl b. 'Abd al-Ḥaqq li-makān rasmi-hi wa-farra bnu-hu Abū Bakr... »

80. *Bayān*.

81. *'Ibar*.

82. Ibn Ḥamdīs, *Dīwān*, n° 82, p. 108-110.

IV. *Fin du règne d'al-Nāṣir*

Fondation de Bougie (avant 461 H/1068-9)[83]. — Après le désastre de Sabība, les Arabes s'installèrent sous les murs de la Qal'a, rendant la situation d'al-Nāṣir de plus en plus intenable. Il s'efforça bien de les acheter, mais leur mauvaise foi et leur brigandage ne tardèrent pas à lui faire désirer une résidence plus sûre. C'est fortuitement et à la faveur de tractations avec son cousin zīrīde que son choix se porta sur Bougie, future rivale de Mahdia.

Al-Nāṣir savait dans quelles tristes inquiétudes la victoire hilālienne avait plongé Tamīm. Son vizir, le débonnaire Abū Bakr b. Abī l-Futūḥ qui ne cachait pas sa sympathie envers Tamīm, déclara à son maître : « Ne t'avais-je pas conseillé de ne pas attaquer ton cousin et, au contraire, de vous allier contre les Arabes ? Si vous vous étiez unis, vous les auriez certainement expulsés ! » Le Ḥammādide approuva ces sages paroles et lui demanda de tenter la réconciliation. Le vizir chargea donc un messager d'aller présenter des excuses à Tamīm et solliciter la paix. Tamīm accepta ces ouvertures et consulta les siens sur le choix du messager à envoyer à al-Nāṣir. On lui conseilla de prendre Muḥammad b. al-Ba'ba', car nul autre ne pouvait remplir cette mission que cet étranger (ġarīb) qui devait toute sa fortune à la générosité de l'émir et ne connaissait pas les Ṣanhāǧa. On ne sait rien d'autre sur le personnage. Tamīm le convoqua donc, lui donna des esclaves ('abīd), des chevaux, des bêtes de somme, des vêtements et des dīnārs et lui fit ses recommandations. Muḥammad b. al-Ba'ba' partit en compagnie de l'envoyé d'al-Nāṣir. Ils arrivèrent à Bougie qui n'était alors qu'un centre (manzil) habité par des paysans berbères de la tribu ṣanhāǧienne des Bigāya (ou Biǧāya)[84] dont les débris subsistaient du temps d'Ibn Ḫaldūn. Il se dit que cet endroit, entouré de hautes montagnes et situé à quatre jours de marche de la Qal'a, convenait parfaitement à la fondation d'une ville munie d'un port et d'un arsenal. Le site cerné par la mer à l'est, à l'ouest

83. a) *Kāmil*, X, 19-20/trad., 475-478, récit vivant et très détaillé auquel Nuwayrī, II, 150-154 ajoute des précisions intéressantes. b) *'Ibar*, VI, 20, 173, 174/*Berbères*, I, 46 II, 49, 51. c) *A'māl*, 463-465. d) *Istibṣār*, trad. 34-35, où il convient de remplacer al-Manṣūr par al-Nāṣir. e) *Buldān*, sub Biǧāya, II, 62, résume l'affaire de Muḥammad b. al-Ba'ba'.

84. Ibn Ḫaldūn précise que le g de Bigāya est le phonème berbère intermédiaire entre le ǧīm et le kāf ; comp. Buluggīn, Buluqqīn, Buluǧǧīn, Bulukkīn ; v. *supra* : p. 45, note 13.

et au nord, n'était pas sans rappeler celui de Mahdia. La route de l'ouest appelée le défilé (al-maḍīq) suivait la rive de l'Oued el-Kabir et celle du sud, menant à la Qal'a, franchissait des passages élevés et difficiles. La future ville serait donc hors de l'atteinte des Arabes.

En arrivant à la Qal'a, il se présenta à al-Nāṣir et lui remit la missive de Tamīm. Prétextant alors d'une communication secrète à lui faire au nom de son maître, il sollicita du prince une audience privée ; il ne voulait pas, disait-il, que le ministre d'al-Nāṣir, Abū Bakr b. Abī l-Futūḥ, qu'il savait favorable à Tamīm, assistât à l'entretien. L'émir eut beau lui dire qu'il pouvait parler sans crainte en présence de ce seul témoin, son ministre pour lequel il n'avait pas de secret, Muḥammad b. al-Ba'ba' prétendit que c'était conformément aux instructions de Tamīm qu'il demandait à s'entretenir seul avec lui. Al-Nāṣir congédia donc son vizir et notre homme lui tint ce langage[85] : « Mon maître ! le vizir complote contre toi avec Tamīm auquel il dévoile toutes tes affaires. Tamīm est tout entier à ses esclaves chrétiens et s'en remet à eux pour tout, laissant de côté les Ṣanhāǧa, les Talkāta et toutes les tribus (berbères). Par Allah ! si tu te présentais devant Mahdia à la tête d'une armée, la désaffection des troupes et du peuple envers Tamīm est telle que tu y passerais la première nuit de ton arrivée. Je t'indiquerai, moi, le moyen de t'emparer de Mahdia et des autres villes. Tout récemment, je viens de passer à Bigāya (Biǧāya) dont le site m'a paru propice à l'aménagement d'un arsenal et d'un port et comporte tout ce qu'il faut pour édifier une ville. Élèves-y donc une cité qui sera ta capitale et tu te rapprocheras ainsi du territoire ifrīqiyen. Je viendrai te rejoindre avec ma famille et mes fils, laisserai les immeubles que je possède à Mahdia et te servirai fidèlement. » Al-Nāṣir accepta ces propositions, prit en suspicion son vizir qu'il laissa à la Qal'a et se rendit aussitôt sur l'emplacement de Bougie en compagnie de Muḥammad b. al-Ba'ba' qui traça le plan de la ville, de l'arsenal, du port et du Qaṣr al-Lu'lu'a (Palais de la perle). D'après Ibn Ḫaldūn, c'est en 460 H/1067-1068 qu'al-Nāṣir s'empara du Ǧabal Bagāya habité par la tribu berbère de ce nom. L'émir fit commencer les travaux sur le champ. Il remercia le traître, lui promit le vizirat et tous deux regagnèrent la Qal'a. Al-Nāṣir convoqua son vizir et lui annonça que Muḥammad b. al-Ba'ba', dévoué à son service, lui avait conseillé d'édifier Bougie et avait l'intention de venir se fixer parmi eux avec tous les siens. Ensuite, il ordonna à Abū Bakr b. Abī l-Futūḥ de rédiger la réponse au message de Tamīm.

85. Dp. Nuwayrī seulement ; v. : H. R. Idris, *Fêtes chrétiennes...*, *R. A.* 1954. 274.

Muḥammad b. al-Ba'ba' ayant été gratifié de mille dīnārs, de quatre serviteurs, quatre négresses et quatre mulets de l'écurie émirale, regagna Mahdia. Sur sa demande il était accompagné d'un homme de confiance d'al-Nāṣir, à la fois observateur et agent de liaison.

Suspectant la fidélité de son ambassadeur, Tamīm l'interrogea sur les raisons de la fondation de Bougie qui avait suivi de si peu l'accomplissement de sa mission. Le traître eut beau affirmer qu'il n'en savait rien, alléguant qu'il était « un étranger », voulant sans doute dire par là que les affaires maġribines le dépassaient, l'émir ne fut pas dupe de cette fausse naïveté et eut la conviction qu'il avait bel et bien conseillé le Ḥammādide.

Muḥammad b. al-Ba'ba' rentra chez lui redoutant le pire. Il lui fallait agir d'autant plus vite que, depuis son retour, on va le voir, il n'avait pas perdu son temps. Et aussitôt d'expédier à al-Nāṣir, par le truchement de l'agent ḥammādide qui l'avait accompagné, cette missive : « A mon arrivée, la première question que m'a posée Tamīm portait sur la fondation de Bougie qu'il juge être chose grave et il me soupçonne. En conséquence, choisis des Arabes en qui tu as confiance qui se rendront chez les Awlād 'Akābiš[86] que je vais rejoindre au plus vite ; je me suis entendu avec eux à ce sujet ; envoie donc des Banū Hilāl en qui tu as confiance[87]. J'ai déjà obtenu des assurances de la part des šayḫs de Zawīla et d'autres villes, qui se sont engagés à t'obéir. Allah ! Allah ! hâte-toi de dépêcher ceux dont j'ai parlé ! »

Dès qu'al-Nāṣir eut connaissance de ce message pathétique, il le communiqua à son vizir Abū Bakr b. Abī l-Futūḥ qui en approuva le contenu et loua fort les services rendus par son auteur. L'émir le lui remit, le chargea d'y répondre et d'expédier, sans délai, les Arabes réclamés par Muḥammad b. al-Ba'ba'. Rentré chez lui, le vizir fit une reproduction aussi exacte que possible de la lettre du traître afin de la remettre à al-Nāṣir au cas où, par la suite, ce dernier lui redemanderait le message, et en adressa l'original à Tamīm ainsi qu'une lettre de sa propre main dans laquelle il confirmait au Zīrīde toute l'affaire.

A la réception des deux documents, on peut imaginer quel fut l'étonnement de Tamīm ! Mais en monarque avisé, il se contint et, pour mieux assouvir sa vengeance, attendit de prendre en flagrant

86. Lecture hypothétique ; le nom de cette fraction, inconnue par ailleurs, n'est donné que par NUWAYRĪ.

87. On a conservé le décousu du style, témoignage possible de la rédaction hâtive du billet et partant de son authenticité.

délit le félon qu'il fit discrètement surveiller de jour et de nuit par des agents. L'un d'eux vint l'informer que Muḥammad b. al-Ba'ba' avait convié à dîner chez lui al-Šarīf al-Fihrī, ce šarīf[88] était l'un des conseillers intimes du prince. Le lendemain matin, Tamīm le convoqua et al-Šarīf al-Fihrī lui déclara : « J'allais justement venir te trouver pour te rapporter que Muḥammad b. al-Ba'ba' m'a invité et m'a dit : « Je suis sous ta protection et à ta dévotion. Je voudrais que tu me dises comment pourrais-je sortir de Mahdia[89], toi qui le sais mieux que quiconque. — Pourquoi agir de la sorte, lui demandai-je, alors que tu jouis d'une si haute position auprès de notre maître Tamīm ? — Il me soupçonne, dit-il, d'avoir conseillé à al-Nāṣir de fonder Bougie et j'ai peur ! — Abū 'Abd Allah[90], lui dis-je, si tu t'es abstenu de tout propos (séditieux) et n'a rien manigancé, ne te mets pas en souci, car notre seigneur Tamīm est un homme débonnaire (ra'ūf) qui ne punit ni sur une parole, ni sur un soupçon. — Laisse-moi, dit-il, je ne puis demeurer. — Moi, lui dis-je alors, je vais m'occuper de cette affaire demain matin, s'il plaît à Allah, et je te ferai connaître des Arabes auxquels tu pourras te fier ! » Sur cette promesse, il me prit la main. » Tamīm communiqua au šarīf la lettre autographe d'Ibn al-Ba'ba' et lui demanda d'aller quérir l'imposteur. Le šarīf alla donc le chercher, lui disant que leur seigneur Tamīm les convoquait ensemble et qu'il n'avait rien à redouter. En sortant pour se rendre au palais, Māḍī b. 'Akābiš les croisa et tint à Muḥammad b. al-Ba'ba' ce propos : « Abū 'Abd Allah ! les Hilāliens sont arrivés parmi nous, hier au soir, et voici des lettres qu'ils ont amenées et qui te sont destinées. » Le šarīf les lui prit des mains et Ibn al-Ba'ba, de le supplier de les lui remettre et de ne pas le démasquer. Les deux hommes entrèrent dans le palais[91], Ibn al-Ba'ba' continuant de réclamer les lettres. « Prends-les, lui dit l'autre, mais, par Allah, cela ne te servira de rien ! » L'autre les prit. Tamīm vint à eux et la frayeur d'Ibn al-Ba'ba' fut telle que les missives lui glissèrent des mains. L'une d'elles portait cet en-tête : « De la part d'al-Nāṣir b. 'Alannās à notre šayḫ et ami... ». Tamīm demanda au misérable qui garda le silence d'où venaient ces lettres, puis les lut et y trouva la preuve de la culpabilité d'Ibn al-Ba'ba'. Ce dernier eut beau

88. Descendant du Prophète. S'agirait-il d'Abū l-Ḥasan al-Fihrī que Tamīm chargea en 499 H/1105-1106 d'une expédition contre Djerba ; v. *infra:* p. 301.

89. *Kāmil;* le texte de Nuwayrī, sans doute fautif, remplace « min » (de) par « ilā » (vers), ce qui donnerait : comment pourrais-je me rendre à Mahdia !

90. Cette kunya ne surprend pas puisqu'Ibn al-Ba'ba' s'appelait Muḥammad, ce qui est conforme à l'onomastique musulmane traditionnelle.

91. Comp. le récit du *Kāmil* beaucoup moins précis que celui de Nuwayrī.

implorer son pardon, le Zīrīde ordonna qu'on lui coupât le cou et qu'on jetât son cadavre à l'eau.

Cette affaire coûta aussi la vie de l'autre protagoniste de cet imbroglio politique, le vizir Abū Bakr b. Abī l-Futūḥ, que son maître al-Nāṣir fit tuer pour avoir été l'agent, trop zélé, d'une politique pro-zīrīde. Ibn Ḫaldūn affirme, et la chose est vraisemblable, que le malheureux fut victime des perfides insinuations d'un envoyé de Tamīm (c'est-à-dire de Muḥammad b. al-Ba'ba') qui avait dénoncé à al-Nāṣir le penchant de son ministre pour le rival de Mahdia. Mais en exécutant son ministre, coupable d'avoir contrecarré ses desseins et fait avorter une conspiration qui autrement eût peut-être réussi, al-Nāṣir peut avoir voulu venger son agent qui avait payé de sa vie son dévouement à sa cause.

Néanmoins ces intrigues ne retardèrent en aucune façon la construction de Bougie que son fondateur appela de son nom al-Nāṣiriyya. Le célèbre Qaṣr al-Lu'lu'a sortit de terre et quand il eut peuplé sa nouvelle capitale dont il exempta les habitants de l'impôt foncier (ḫarāǧ), il s'y établit en 461 H/1068-1069 après y avoir transporté ses trésors.

Nouvelle offensive ḥammādide[92]. — Al-Nāṣir semble s'être remis assez vite de sa défaite de Sabība qui avait été un désastre pour les Ṣanhāǧa et les Zanāta, mais pas pour ses alliés Aṯbaǧ. D'autre part, le parti ḥammādo-aṯbaǧide jugea sans doute nécessaire de contrecarrer derechef les progrès de la puissance zīrīdo-riyāḥide que la capitulation du Ḫurāsānide venait de renforcer. C'est pourquoi, en 460 H/11 nov. 1067-30 oct. 1068, al-Nāṣir, à la tête des Aṯbaǧ, assiégea Laribus dont il s'empara. Il épargna la vie des habitants, mais fit exécuter le gouverneur Ibn Magrāz[93], probablement un principicule riyāḥide.

Nous supposons que c'est vers cette époque[94] que le gouverneur rétabli par Tamīm à Kairouan, Qā'id b. Maymūn, se rebella et reconnut la suzeraineté ḥammādide.

La même année, toujours en 460 H/1067-1068, al-Nāṣir fit son

92. a) *Bayān*, I, 299-300, 315/trad., I, 446, 474. b) *'Ibar*, VI, 160/*Berbères*, II, 22-23. c) *Kāmil*, X, 21, 24/trad., 478-479 ; Nuwayrī, II, 154-155. d) *A'māl*, 465.

93. Dp. *Bayān ;* les *mss.* donnent Ibn Makrāz et Ibn Maǧrāz, d'où notre lecture Ibn Magrāz, l'hésitation entre k et ǧ représentant probablement un g dur.

94. En effet, Ibn Ḫaldūn, *'Ibar*, VI, 160/*Berbères*, II, 23, et Nuwayrī, II, 154, disent qu'il se révolta six ans après son rétablissement à Kairouan lequel date du début du règne de Tamīm, vers 454 H ; (v. *supra :* p. 255), ce qui donne bien l'année 460 H, date de la reconnaissance d'al-Nāṣir par Kairouan et de son entrée dans cette ville, d'après *Bayān* et *A'māl*.

entrée à Kairouan avec les Arabes[95], sans doute les Aṯbaǧ. Bien qu'on ne nous le dise pas, Qā'id b. Maymūn s'y trouvait alors et y resta après le retour du Ḥammādide. En 461 H/31 oct. 1068-19 oct. 1069, al-Nāṣir, craignant de succomber à nouveau sous une coalition arabe quitta Kairouan et regagna sa Qal'a[96]. Il est possible que cette date, donnée par Ibn 'Iḏārī seulement soit, en réalité, celle de l'arrivée du Ḥammādide, lequel aurait quitté la cité de 'Uqba à la fin de 460 H, c'est-à-dire à l'automne 1068. Cette hypothèse permettrait de dater de la fin de 460 H l'expédition de Tamīm contre Kairouan. Toutefois, rien ne s'oppose, vu le silence ou l'imprécision chronologique de nos sources, à reculer la réaction du Zīrīde jusqu'à 461 H, par exemple au printemps 1069/milieu de 461 H, l'éventualité d'une expédition hivernale étant assez douteuse.

Le succès de l'entreprise ḥammādo-aṯbaǧide contre Kairouan, obtenu grâce à la défection du ṣanhāǧien Qā'id b. Maymūn ne pouvait manquer de déclencher une réaction zīrīdo-riyāḥide.

Pour châtier le rebelle, Tamīm envoya donc une forte armée comprenant sans doute la garde émirale et des Arabes, au moins les Riyāḥ[97].

S'estimant incapable de résister, Qā'id b. Maymūn quitta Kairouan et se rendit auprès d'al-Nāṣir[98]. L'armée de Tamīm entra dans Kairouan et détruisit le palais qu'al-Qā'id avait édifié à Bāb Aslam[99].

Expulsion des Zuġba[100]. — En 466 H/6 sept. 1073-26 août 1074, ou en 467 H/27 août 1074-15 août 1075, un sanglant conflit opposa les Banū Riyāḥ aux Zuġba qui furent battus et chassés

95. Dp. *Bayān*.

96. Dp. *Bayān*.

97. Dp. NUWAYRĪ qui dit « fa-ǧarrada ilay-hi Tamīm 'askarān min aǧnādi-hi wa-'abīdi-hi ; par « 'abīd », il faut entendre la garde de l'émir laquelle ne comprenait pas forcément que des nègres ; (v. : H. R. IDRIS, *Fêtes Chrétiennes...*, *R. A.* 1954, 274 et note 48, ajouter : *A'māl*, 449) et par ǧund, les soldats Ṣanhāǧa et Arabes. La non participation des Riyāḥ à l'expédition est impensable ; ceux-ci se targuaient de faire partie du ǧund de Tamīm, v. : NUWAYRĪ, II, 150.

98. *Kāmil*, NUWAYRĪ. Nos interprétations, fondées en partie sur les autres sources, ont au moins l'avantage de démêler l'écheveau du récit donné par les deux sources précitées où l'expédition de Tamīm contre Kairouan précède le siège de Tunis qu'IBN ḤALDŪN a sans doute raison de placer après, v. : *Berbères*, II, 22-23. Rappelons que le siège de Tunis (459-460 H) dura quatorze mois ; la médiocrité des moyens dont disposait Tamīm rend invraisemblable la simultanéité des deux expéditions.

99. NUWAYRĪ, II, 154-155 ; *Kāmil*, beaucoup plus vague, dit que les maisons d'al-Qā'id furent ruinées.

100. *Kāmil*, X, 40/trad., 479 ; *Bayān*, I, 300/trad., I, 447 ; *Mu'nis*, 84.

d'Ifrīqiya. Il est regrettable, et c'est le cas ici, que le laconisme de nos sources soit si souvent fonction de l'importance des événements relatés.

On ne sait quel poids accorder à l'arrivée d'Arabes de la tribu des Banū Qurra venus de Barqa s'installer en 468 H/16 août 1075-4 août 1076 autour de Kairouan[101].

La vente de Kairouan par les Zuġba est certainement une des phases de leur expulsion d'Ifrīqiya.

Vente de Kairouan[102]. — Les relations de la cession de Kairouan par les Zuġba présentent des contradictions peut-être plus apparentes que réelles.

Qā'id b. Maymūn qui vivait depuis six ans[103] à la cour ḥammādide, se rendit auprès du principicule de Sfax, Ḥammū b. Mallīl al-Barġawāṭī. Il réussit à décider l'émir des Zuġba, Yabqā[104] b. 'Alī à vendre Kairouan à son nouveau maître qui, en récompense, l'en nomma gouverneur. En 470 H/1077-1078, l'année même de la conclusion de la paix zīrīdo-ḥammādide, Qā'id b. Maymūn rentra à Kairouan qu'il fortifia et dont il releva les remparts.

On objectera qu'il est étrange que Ḥammū, après avoir acheté Kairouan l'ait donnée à Qā'id b. Maymūn pour le récompenser d'en avoir négocié la vente. C'est vraisemblablement sous la menace des Riyāḥ que l'émir des Zuġba mit la ville à l'encan. Que l'acquéreur ait été Ḥammū, ennemi de Tamīm et, partant, des Riyāḥ, cela n'est pas surprenant. Mais Ḥammū n'était-il pas le vassal d'al-Nāṣir[105] que deux sources[106] affirment avoir été préci-

101. *Bayān*, I, 300/trad., I, 447 ; *Mu'nis*, 84.

102. Sources classées d'après le nom qu'elles donnent de l'acquéreur : a) Vente à Ḥammū ; *'Ibar*, VI, 160/*Berbères*, II, 23 ; Nuwayrī, II, 155. b) Vente à al-Nāṣir ; *Bayān*, I, 300/trad., I, 447 ; *Mu'nis*, 84. c) Vente à Qā'id (b. Maymūn) ; *Kāmil*, X, 21/trad., 479. *Bayān*, I, 300, est peu clair, en voici la traduction textuelle : « En 466 H, ou selon d'autres, en 467 H, les Zuġba furent chassés d'Ifrīqiya, ce sont les Riyāḥ qui les chassèrent et ils (c'est-à-dire les Zuġba) vendirent Kairouan à al-Nāṣir. » Le traducteur a compris : les Zuġba furent chassés d'Ifrīqiya par les Riyāḥ qui vendirent Kairouan à al-Nāṣir. A l'appui de cette dernière interprétation, on peut invoquer ce témoignage de *Mu'nis*, 84 : « Sous son règne, les Banū Riyāḥ chassèrent les Zuġba d'Ifrīqiya et ils vendirent Kairouan à al-Nāṣir » ; mais Ibn Abī Dīnār est trop tardif pour faire autorité. Il a probablement explicité le texte amphibologique du *Bayān* qu'il paraît bien avoir condensé.

103. Sic dans Ibn Ḫaldūn ; Nuwayrī : deux ans, mais il s'agit certainement d'une erreur dont la critique verbale rend parfaitement compte : سنتين > ست سنين

104. *Berbères :* Yabkī ; *'Ibar :* Muhannā (?) ; peut-être Yaḥyā.

105. V. *supra :* p. 258.

106. *Bayān*, et *Mu'nis*.

sément l'acquéreur de Kairouan ? Qā'id b. Maymūn et Ḥammū b. Mallīl n'auraient-ils pas agi pour le compte du Ḥammādide ? Certes, on ignore les circonstances du départ de Qā'id b. Maymūn du Maġrib central et surtout la nature de ses relations ultérieures avec al-Nāṣir, mais il n'est dit nulle part qu'elles se soient altérées. On peut donc voir en Qā'id b. Maymūn un agent ḥammādide chargé de mission auprès de Ḥammū et considérer l'achat de Kairouan comme une riposte au triomphe des Riyāḥ pro-Zīrīdes sur les Zuġba. Qui sait si ce succès de la diplomatie des ennemis de Tamīm n'a pas contribué à la conclusion de la paix de 470 H/1077-1078, année du retour de Qā'id b. Maymūn à Kairouan.

Paix zīrīdo-ḥammādide (470 H/1077-8)[107]. — L'accroissement de la puissance des Riyāḥ au détriment des Zuġba ne dut pas manquer d'inspirer à Tamīm des inquiétudes analogues à celles qu'il avait éprouvées après la défaite ḥammādide de Sabība. L'hégémonie des Banū Riyāḥ risquait de compromettre ses efforts pour restaurer son autorité en exploitant les dissensions tribales.

Enfin, en 469 H/5 août 1076-24 juil. 1077, la population ifrīqiyenne fut décimée par une disette et une peste épouvantables[108], calamités bien propices à la conclusion d'une paix ḥammādo-zīrīde.

Au demeurant, Tamīm et al-Nāṣir n'avaient-ils pas enfin compris que leur lutte ne faisait qu'affaiblir le potentiel ṣanhāǧien, déjà si bas, au seul profit des Banū Hilāl dont, par contre, la puissance ne cessait de croître ?

Bref, en 470 H/25 juil. 1077-13 juil. 1078, les deux rivaux conclurent une paix dont on ne connaît ni les préliminaires ni les clauses. Le Zīrīde donna sa fille Ballāra en mariage au Ḥammādide. Des 30 000 dīnārs de dot, il n'en garda qu'un et renvoya les autres. La princesse quitta Mahdia pour rejoindre son époux, par voie terrestre, accompagnée d'une escorte de guerriers et de bêtes de somme transportant un trousseau d'une richesse prodigieuse. Cette union fut heureuse et féconde. Al-Nāṣir aimait cette princesse d'éducation raffinée pour laquelle il construisit des palais à la Qal'a et à Bougie, notamment le Qaṣr Ballāra de la Qal'a. Elle lui donna des fils dont al-Manṣūr qui succéda à son père et sous le règne duquel elle mourut[109].

107. *Bayān*, I, 300/trad., I, 448 ; *Kāmil*, X, 44/trad., 479 ; NUWAYRĪ, II, 155, 156 ; *'Ibar*, VI, 160/*Berbères*, II, 23 ; *Mu'nis*, 81 (date erronée).

108. *Bayān*, I, 300/trad., I, 447.

109. Sur cette princesse, v. *Šalīrāl*, 51-52.

Al-Nāṣir et les Zanāta du Maġrib central[110]. — C'est après la fondation de Bougie qu'il faut placer l'apogée de la puissance ḥammādide que la paix de 470 H/1077-1078, laquelle sera respectée jusqu'à la fin du règne de Tamīm, dut certainement renforcer. Ibn Ḫaldūn[111] souligne à juste titre que c'est sous al-Nāṣir que les Ḥammādides acquirent la supériorité sur leurs cousins, les Bādīsides, accablés par l'invasion hilālienne.

A en croire cet historien[112] qui ne précise pas davantage, al-Nāṣir fit de nombreuses expéditions au Maġrib et accorda son amitié aux Banū Wamānnū[113]. Ces Zanāta qui devinrent les champions des Ḥammādides étaient commandés alors par les Banū Māḫūḫ. Al-Nāṣir prit pour femme l'une des filles de cette puissante famille[114] et son fils al-Manṣūr en fera autant.

Vers 460-470 H/1067-1078[115], à la suite des dissensions entre Turcs et Maġribins qui ensanglantèrent le Caire, le chef zanātien al-Muntaṣir b. Ḫazrūn arriva à Tripoli. Il y trouva les Banū 'Adī que Aṭbaǧ et Zuġba avaient expulsés d'Ifrīqiya et les embrigada pour se lancer avec lui à la conquête du Maġrib. Il s'installa à Msila et la horde hilālo-maġrāwienne pénétra dans Ašīr. Mais, attaqué par al-Nāṣir, al-Muntaṣir se jeta dans le Sahara d'où il ne tarda pas à sortir pour reprendre ses brigandages. Sans doute parce qu'il s'estimait incapable de le réduire à merci, le Ḥammādide lui fit des ouvertures de paix et lui accorda le temps de la réflexion. Finalement, il amadoua l'aventurier en lui concédant, à titre d'iqṭā', les campagnes du Zāb et du Rīġa[116]. Mais il demanda à 'Arūs b. Sindī[117], chef (ra'īs) de Biskra, qui était à sa dévotion, de tendre un piège au chef maġrāwien. Al-Muntaṣir b. Ḫazrūn étant arrivé à Biskra, 'Arūs se porta à sa rencontre et l'hébergea du mieux qu'il put. Mais, au cours d'un repas, il le fit assaillir par ses gens. Abandonné des siens qui prirent la fuite, al-Muntaṣir

110. *'Ibar*, VI, 173-175, 405, VII, 43-44, 55/*Berbères*, II, 49-55, III, 47, 268, 294.

111. *'Ibar*, VI, 174/*Berbères*, II, 51.

112. *'Ibar*, VI, 174, VII, 55/*Berbères*, II, 51, III, 294.

113. Dp. *'Ibar*, VII, 55/*Berbères*, III, 294, lorsque Buluggīn b. Zīrī avait repoussé les Maġrāwa et les Banū Ifran au Maroc, il avait permis aux Banū Wamānnū et aux Banū Ilūmī de demeurer dans leurs territoires ; ces deux tribus zanātiennes servirent d'auxiliaires aux Ṣanhāǧa puis profitèrent de la perte d'influence de ces derniers dans le Maġrib central pour y étendre leur domination ; il n'y eut pas de rapprochement entre al-Nāṣir et les Banū Ilūmī.

114. *'Ibar*, VI, 175/*Berbères*, II, 53.

115. *'Ibar*, VII, 43-44/*Berbères*, III, 268.

116. Dp. *'Ibar*, VII, 45/*Berbères*, III, 268 : Rīgha ; *Berbères*, IV (table géographique), 524 : région de l'oued Righ (Rīġ, Arīġ) entre le Zab et Ouargla.

117. *Berbères*, III, 268 Sindi ; *'Ibar:* Hindī.

eut la tête coupée. On envoya ce trophée à al-Nāṣir qui l'exposa à Bougie tandis que le corps était mis en croix à la Qal'a.

Les chefs maġrāwiens et zanātiens furent décimés, tels Abū l-Futūḥ b. Ḥannūš, émir des Banū Singas[118] qui possédaient la région de Médéa, et Mu'anṣar[119] b. Ḥammād qui se tenait du côté du Chélif fut tué aussi. Ce dernier avait attaqué[120] le gouverneur de Miliana et avait tué les šayḫs des Banū Warsīfān[121] qui étaient des Maġrāwa. Al-Nāṣir, ayant trop à faire avec les Arabes, se contenta de leur écrire, sans doute pour les inciter à se venger. Les Banū Warsīfān attaquèrent donc Mu'anṣar, le tuèrent et expédièrent sa tête à al-Nāṣir qui l'exposa avec celle d'al-Muntaṣir b. Ḫazrūn.

Les habitants du Zāb se plaignirent à al-Nāṣir de ce que les Zanāta, Ġumart et Maġrāwa, alliés aux Arabes Aṯbaǧ, mettaient leur pays à sac. L'émir expédia son fils al-Manṣūr qui, à la tête d'une armée entra à Wūġallān[122], au sud de Biskra, ville d'al-Muntaṣir b. Ḫazrūn, qu'il détruisit. Il envoya ses troupes jusqu'à Ouargla[123] où il nomma un gouverneur puis s'en revint, chargé de butin et de captifs.

Une autre fraction zanātienne, les Banū Tūǧīn qui avaient alors pour émir Manād b. 'Abd Allah brigandait de concert avec les Arabes Banū 'Adī[124]. Al-Nāṣir envoya son fils al-Manṣūr qui, à la tête d'une armée, fit prisonniers : Sakan b. 'Abd Allah, Ḥamīd b. Ġazal (?) et Lāḥiq b. Ġayhān (?), tous émirs de la tribu des 'Adī[125], l'émir des Banū Tūǧīn, son frère Zīrī et leurs deux oncles paternels al-Aġlab et Ḥamāma.

(Al-Nāṣir ?) les fit comparaître devant lui, les accabla de reproches, leur rappela les services qu'il leur avait rendus autrefois en les protégeant contre les Awlād al-Qāsim, chefs des Banū 'Abd al-Wād, et les fit périr en leur coupant les mains et les pieds.

118. *Berbères*, II, 50 : Sindjas ; *'Ibar*, VI, 174 ; Yastaǧlas.

119. *'Ibar*, VI, 174/*Berbères*, II, 50 ; v. aussi : *Bayān*, I, 255/trad., I, 377.

120. *'Ibar*, VI, 174 : « fa-aġlaba 'alā 'āmil Milyāna. »

121. Dp. *'Ibar*, VI, 174 ; *Berbères*, II, 50 : Ourclfen.

122. *'Ibar*, VI, 174 : Wa'lān (?) ; *Berbères*, II, 50 : Oughellan ; *Berbères*, IV (table géographique), 522 : Oughellan (l'Ourlel et Ourellal de nos cartes), bourgade du Zāb, à six lieues sud-ouest de Biskra.

123. *'Ibar*, VI, 174 : Wārklā ; *Berbères*, II, 50 : Ouergla ; *Berbères*, IV (table géographique), 521 : Ouargla ou Ouergla, et au pluriel Ouarglan, ville, oasis et bourgades situées à soixante ou soixante dix lieues au sud de Biskra.

124. *'Ibar*, VI, 174/*Berbères*, II, 50-51.

125. Dp. *Berbères*, II, 50-51 : Saken Ibn Abd Allah, Hamîd Ibn Haral (variantes : Djeral, Khazal) et Lahec Ibn Djehan ; *'Ibar*, VI, 174 omet ces trois émirs 'Adī.

Tous ces épisodes donnent une idée de l'anarchie qui régnait alors au Maġrib central ; elle battait son plein au sud et à l'ouest, grâce notamment aux multiples collusions locales entre fractions zanātiennes et hilāliennes.

Le fondateur d'al-Nāṣiriyya mourut en 481 H/27 mars 1088-15 mars 1089.

V. *Règne d'al-Manṣūr b. al-Nāṣir (481-498 H/1088-9-1105)*[126]

Al-Manṣūr était bien jeune lorsqu'il succéda à son père en 481 H/1088-1089 puisqu'il était le fils de Ballāra épousée en 470 H/1077-1078. A son avènement, de nombreux princes, parmi lesquels l'Almoravide Yūsuf b. Tāšufīn et Tamīm b. al-Mu'izz, son grand-père maternel, lui adressèrent des lettres et des députations pour présenter au jeune souverain condoléances et félicitations.

Il suivit les traces d'al-Nāṣīr dont il avait hérité l'énergie, la décision et l'habileté politique, et fut, comme lui, grand bâtisseur et vert galant. Il gouverna en personne et avec ardeur, il écrivait et faisait des vers. Il portait des habits raccommodés et se contentait de peu[127]. Enfin il eut l'honneur d'être encensé par Ibn Ḥamdīs[128].

Malgré la présence des Arabes qui infestaient toujours la région, il demeura un certain temps à la Qal'a qu'il quitta en 483 H/1090-1091 pour s'installer à Bougie. C'est lui, selon la forte expression d'Ibn Ḫaldūn, qui « citadinisa » la royauté ḥammādide jusque là semi-nomade. Avec raffinement il construisit des édifices, des arsenaux et des châteaux et fit courir l'eau dans les parcs et les jardins. L'historien nous dit qu'après avoir érigé à la Qal'a le Qaṣr al-Mulk (Palais du Gouvernement)[129], le Qaṣr al-Manār (Palais du Fanal)[130], le Qaṣr al-Kawkab (Palais de l'Étoile) et le

126. a) *'Ibar*, VI, 174-176, 186, 188, VII, 55/*Berbères*, II, 51-55, 76, 82, III, 294-295. b) *Kāmil*, X, 68/trad., 488 ; Nuwayrī, II, 156. c) *Bayān*, I, 302/trad., I, 452. d) *A'māl*, 463-465. e) *Islibṣār*, trad. 34-35.

127. Dp. *A'māl* dont l'auteur, jouant sur l'homonymie déclare qu'en cela il suivait la ligne d'Abū Ča'far al-Manṣūr, le calife 'abbāside !

128. Ibn Ḥamdīs, *Dīwān*, pièce n° 284, p. 389-391.

129. Ou « Qaṣr al-Malik » (Palais du Roi) ; c'est sans doute ce château que le poète ṣanhāǧien Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Ḥammād appelle : Qaṣr al-ḫilāfa (Palais du Califat). V. : *A'māl*, 463-465 ; *Šahīrāl*, 51-52.

130. Dp. M. H. H. Abdul Wahab, *A'māl*, 465, note 1, les ruines de ce palais portent encore aujourd'hui le nom d'al-Manār.

Qaṣr al-Salām (Palais du Salut)[131], il édifia à Bougie le Qaṣr al-Lu'lu'a (Palais de la Perle) et le Qaṣr Amīmūn. Il est possible qu'al-Manṣūr n'ait fait que restaurer, agrandir et embellir certains de ces palais ; la chose est à peu près certaine pour le Qaṣr al-Lu'lu'a[132], la fondation de ce palais étant aussi attribuée à al-Nāṣīr. D'ailleurs, l'anonyme de l'*Istibṣār* va jusqu'à dire que c'est al-Manṣūr qui fonda Bougie qu'il appelle évidemment al-Manṣūriyya au lieu d'al-Nāṣiriyya.

Selon Ibn Ḫaldūn, al-Manṣūr aurait été le premier Ḥammādide à battre monnaie[133].

Affaire de Constantine[134]. — On se rappelle qu'al-Nāṣir avait nommé gouverneur de Constantine son frère Balbār[135]. A l'avènement d'al-Manṣūr, Balbār se souleva contre son neveu. Le Ḥammādide dépêcha contre lui une armée commandée par Abū Yaknī (?)[136] b. Muḥsin b. al-Qā'id auquel il donna le gouvernement de Constantine et de Bône. Abū Yaknī s'empara de Balbār qu'il envoya à la Qal'a et se fixa à Constantine. Il donna le commandement de Bône à son frère Wīġlān.

En 487 H/1094, Abū Yaknī se rebella contre al-Manṣūr et paraît avoir tenté de réaliser une vaste coalition de tous les ennemis virtuels d'al-Manṣūr : Tamīm, les Arabes et les Almoravides. D'une part, il chargea son frère Wīġlān d'aller à Mahdia offrir à Tamīm la possession de Bône. Le Zīrīde accepta et Wīġlān regagna Bône accompagné du fils de Tamīm, Abū l-Futūḥ, sans doute désigné par son père pour aller prendre livraison de la ville et l'administrer en son nom. D'autre part, Abū Yaknī et Wīġlān avaient gagné de nombreux Arabes à leur cause et correspondaient avec les Almoravides.

Al-Manṣūr ne tarda pas à agir, probablement avant que la révolte n'ait pris toute son ampleur. Il chargea une armée d'aller reprendre Bône qu'elle emporta d'assaut après un siège de sept mois ; elle fit prisonnier le fils de Tamīm, Abū l-Futūḥ. Ce

131. *'Ibar*, VI, 175 : Qaṣr al-Šām (Palais de la Syrie) à la suite d'un lapsus ; *Berbères*, II, 52 : Palais du Salut.

132. *Berbères*, II, 51 ; v. *supra:* p. 268.

133. V. : Hazard, 53, 56-57, 95.

134. *'Ibar*, VI, 175, texte fautif et lacuneux/*Berbères*, II, 52-53.

135. Dp. *Berbères; 'Ibar* : Balbāz ; v. *supra* : p. 257.

136. Dp. *Berbères*, II, 51 : Abū Yekni fils de Mohcen fils d'el-Qaid (le prince ḥammādide...) ; *'Ibar*, VI, 175 : Abū Yaknī b. Muḥsan b. al-'Ābid (sic). Il s'agirait donc du petit-fils d'al-Qā'id. Peut-être faut-il lire Yakandī au lieu de Yaknī ; v. : E. Lévi-Provençal, *Documents inédits...*, index, p. 259.

prince fut envoyé à al-Manṣūr qui le fit interner à la Qal'a, puis donna l'ordre de mettre le siège devant Constantine où la situation d'Abū Yaknī empira au point qu'il courut se réfugier dans une qal'a de l'Aurès et s'y retrancha.

Le chef aṭbağide Ṣulayṣal b. al-Aḥmar s'installa à Constantine, peut-être grâce à Abū Yaknī qui lui en aurait confié la défense[137]. Mais, l'Aṭbağide vendit la ville au Ḥammādide qui en reprit possession. Quant à Abū Yaknī, toujours retranché dans sa citadelle aurésienne, il lança des incursions répétées contre Constantine, mais des troupes ḥammādides l'assiégèrent dans son repaire dont elles finirent par s'emparer et mirent le rebelle à mort.

Rupture avec les Banū Wamānnū et expédition contre Tlemcen et les Almoravides[138]. — Vers 473-474 H/1080-1082, l'Almoravide Yūsuf b. Tāšufīn, maître du Maroc, lança une offensive contre l'ouest de l'état ḥammādide contrôlé par les Maġrāwa[139]. Après avoir enlevé Tlemcen aux Banū Ya'lā, il se rendit maître d'Oran, Ténès, l'Ouarsenis, le Chélif et de tout le pays jusqu'à Alger, puis il rebroussa chemin et rentra au Maroc en 475 H/1082-1083. A Tlemcen, il avait installé une garnison almoravide sous les ordres d'un gouverneur Muḥammad b. Tīn'amar[140] al-Massūfī.

Muḥammad b. Tīn'amar se mit à insulter le pays des Ṣanhāğa peut-être avec l'aide de la puissante tribu zanātienne des Banū Wamānnū, commandée par Māḫūḫ dont al-Nāṣir et al-Manṣūr avaient pourtant épousé chacun une sœur. Al-Manṣūr riposta vigoureusement, dévasta le territoire et les forteresses de Māḫūḫ et serra Muḥammad b. Tīn'amar de si près que Yūsuf b. Tāšufīn fit la paix avec lui et mit fin aux incursions almoravides en pays ṣanhāğien.

Mais les Almoravides n'ayant pas tardé à récidiver, le Ḥammādide envoya contre eux son fils l'émir 'Abd Allah. Ils évacuèrent alors la contrée et rentrèrent au Maroc. 'Abd Allah occupa le Maġrib central occidental, attaqua le pays des Banū Wamānnū, assiégea et prit al-Ğa'bāt[141]. Après s'être emparé de Marat (?)[142], il fit grâce aux habitants et retourna auprès de son père.

137. Dp. *Berbères*, II, 53.

138. *'Ibar*, VI, 175-176, 188, VII, 46/*Berbères*, II, 53-55, 82, III, 271-272 ; relation assez différente mais plus condensée et moins précise dans *'Ibar*, VII, 55/*Berbères*, III, 294-295 ; *A'māl*, 465 ; *Qirṭās*, 92.

139. V. : *Histoire du Maroc*, I, 226.

140. *Berbères:* TInamer le messoufien ; *'Ibar*, VI, 175 Sa'mar al-Masūlī ; *'Ibar*, VI, 188 : Yatan'amar ; *'Ibar*, VII, 55 : Tīn'amar al-Massūfī.

141. Dp. *'Ibar*, VI, 175 ; *Berbères*, II, 54 : El Djâbat.

142. Dp. *Berbères*, II, 54 ; *'Ibar*, VI, 175 : Qirāb (?) ; *Berbères*, IV (Table géographique), 517 : « Merat. La carte de Shaw indique la position de cette ville sur le Rlou,

Après la prise de Séville par les Almoravides et l'exil d'al-Mu'tamid au Maroc (484 H/1091), le roitelet d'Alméria, Mu'izz al-Dawla b. Ṣumādiḥ écrivit à al-Manṣūr pour lui demander de l'accueillir dans ses états. Le Ḥammādide accepta et lui concéda Tédellis (Dellys) où il demeura jusqu'à sa mort[143].

Al-Manṣūr attaqua Māḥūḥ, mais les troupes ṣanhāǧiennes furent battues par les Zanāta et le Ḥammādide dut regagner Bougie. Son courroux fut tel qu'il tua sa femme, sœur de son adversaire[144]. A la suite de ce forfait Māḥūḥ embrassa définitivement le parti des Almoravides qui le poussèrent à envahir les états ṣanhāǧiens. Son fils se rendit à Tlemcen et, avec l'aide de Muḥammad b. Tīn'amar alla ensuite mettre le siège devant Alger qu'il tint bloquée pendant deux jours. Muḥammad b. Tīn'amar étant mort, l'Almoravide confia le gouvernement de Tlemcen au frère du défunt Tāšufīn b. Tīn'amar qui enleva Ašir d'assaut et la dévasta[145]. D'après la notice qu'Ibn Ḫaldūn consacre aux Banū Wamānnū et Banū Ilūmī[146], ces deux tribus zanātiennes ayant secondé les Almoravides dans cette expédition, al-Manṣūr très courroucé aurait marché contre les Wamānnū ; mais, battu à plate couture par les troupes de Māḥūḥ, il ramena à Bougie les débris de son armée talonnée par les vainqueurs[147]. C'est alors

entre Tacdīmt et le Ouancherîch. Merat existe encore, bien que son nom ne soit pas marqué sur nos dernières cartes. »

143. *'Ibar*, VI, 176/*Berbères*, II, 55 ; *Bayān*, III, 168 ; *A'māl*, 466. Tédellis ou Dellys (à quatorze lieues est de Cherchel,) dp. *'Ibar* et *A'māl*, *Bayān* donne Ténès.

144. La version fournie par *'Ibar*, VII, 55/*Berbères*, III, 294-295, place ce meurtre après la prise d'Ašīr par Tāšufīn b. Tīn'amar.

145. *'Ibar*, VI, 176, VII, 55/*Berbères*, II, 54, III, 295.

146. *'Ibar*, VII, 55/*Berbères*, III, 295.

147. Il se pourrait qu'une lettre adressée par l'Almoravide au prince de la Qal'a (ṣāḥib al-Qal'a) fasse allusion à cette défaite d'al-Manṣūr, probablement très postérieure à 475 H/1082-1083, voire aux préparatifs de l'expédition de 496 H/1103. Ce document est donné par l'anthologue espagnol AL-FATḤ B. ḪĀQĀN (m. 529 H/1134) dans ses *Qalā'id al-'iqyān*, éd. Būlāq 1283 H/1866, 105 ; nous n'avons pu consulter le texte plus complet signalé comme figurant dans le tome II inédit de la *Ḏaḫīra* d'IBN BASSĀM (m. 542 H/1147) par H. PÉRÈS dans ses « *Glanes historiques sur les Mulouk al'-T'awā'if et les Almoravides dans les « Qalā'id al-'iqyān » d'al-Fath' Ibn Khāqān (m. en 529 = 1134)* », *Mélanges G. Marçais*, II, 151-152. Sans cet article, ce texte nous eût échappé. L'épître, rédigée par le « secrétaire » Ibn al-Qaṣīra au nom de l'Émir des Musulmans, c'est-à-dire Yūsuf b. Tāšufīn (m. 500 H/1106-1107) dont il fut secrétaire, accuse d'abord réception d'un message adressé à l'Almoravide par le « ṣāḥib Qal'at Ḥammād » de Wādī Minā (sic) (actuel oued Mina qui passe à Relizane) où ce dernier a subi une grave défaite. L'Almoravide lui reproche d'avoir tenté de se justifier sans avoir mesuré la faiblesse de ses arguments fallacieux et si facilement réfutables. Il l'adjure de considérer que s'il n'est pas intervenu aussi énergiquement qu'il eût fallu lorsque la haine avait battu son plein entre lui, Ḥammādide, et « un tel », c'est parce qu'il avait été engagé

qu'il se serait vengé en faisant mourir sa femme, sœur de Māḫūḫ. Ce récit très condensé, paraît bien être une reprise avec déplacement du dit épisode, de celui que donne l'auteur, dans la notice des Ṣanhāğa. La preuve en est que, quelques lignes plus loin, à propos de l'expédition contre Tlemcen, il renvoie le lecteur au chapitre en question.

Expédition contre Tlemcen[148]. — Ayant rassemblé les Ṣanhāğa, des contingents arabes appartenant aux Aṯbaǧ, Riyāḥ, Zuġba et Rabī'a ou Ma'qil ainsi que de nombreux alliés Zanāta, al-Manṣūr marcha sur Tlemcen, avec vingt mille hommes, en Šawwāl[149] 496 H/8 juil.-5 août 1103. Arrivé à l'oued Sṭafsīf[150], il lança son armée en avant et la suivit de près. Tāšufīn b. Tīn'amar ayant quitté Tlemcen pour se rendre à Tasāla, rencontra l'armée ḥammādide qui lui infligea une telle défaite qu'il courut se réfugier dans le Ǧabal al-Ṣaḫra[151].

Les soldats pénétrèrent dans Tlemcen pour la saccager quand Ḥawwā'[152] (?), la femme de Tāšufīn sortit de la ville et vint implorer la clémence d'al-Manṣūr, faisant valoir la commune origine ṣanhāğienne des Almoravides et des Ḥammādides. L'émir

dans la guerre sainte contre les polythéistes. Si notre hypothèse est exacte, l'énigmatique « un tel » pourrait désigner Māḫūḫ et la fin du message faire écho à la coalition arabo-ṣanhāğienne lancée par la suite contre Tlemcen. En voici la traduction · « Et toi, pendant ce temps, tu rassemblais et enrôlais des troupes, rageais, fulminais et tonnais de colère ; tu faisais appel aux loups et brigands d'entre les Arabes, éloignés ou proches ; tu leur distribuais sans compter le contenu de tes trésors et leur prodiguais ce qu'avaient thésaurisé les tiens, accordant des centaines à ceux qui ne méritaient que des dizaines et des milliers à ceux qui n'étaient dignes que de centaines ! Tout cela pour obtenir leur concours et t'appuyer sur leur esprit de corps. Tu croyais qu'ils seraient ton bouclier contre les éventualités redoutables et tes défenseurs contre les vicissitudes du destin. Tu oubliais l'inconnaissable des décisions d'Allah, Tout-Puissant et Omnipotent ! » Rappelons que Ḥammād avait, lui aussi, subi une défaite à Wādī Mīna en 389 H/999. Sur Abū Bakr Muḥammad b. Sulaymān b. al-Qaṣīra, secrétaire d'al-Mu'tamid puis de Yūsuf b. Tāšufīn, v. . Marrākušī, 115/trad., 138-139 et note p. 138.

148. *'Ibar*, VI, 176, VII, 55/*Berbères*, II, 54-55, III, 295 ; *A'māl*, 465.

149. Dp. *A'māl* seulement.

150. *'Ibar*, VI, 176 : Astaqsah ; Berbères, II, 54 : arrivé au ouadi Stafcīf ; *Berbères*, IV (table géographique), 526 : « Sefcīf (appelé Safsaf par les Européens) rivière qui passe auprès de Tlemcen, à une lieue est de cette ville et se dirige vers le nord pour se jeter dans l'Isser, un des affluents du Tafna » ; *ibidem*, 528 : « Stafcef, la même rivière que Sefcīf et nom de la localité auprès de Tlemcen par laquelle elle passe. » *Bakrī*, 76, 77 : Nahr Sṭafsīf.

151. *Berbères*, IV (table géographique), 525 : « Es-Sakhra (le rocher) et es-Sakhratein les (deux rochers), la partie orientale de la colline qui domine Tlemcen du côté du sud. » V. . Idrīsī, 80/trad., 92.

152. Eve ; *Berbères*, II, 54 : Haoua ; manque dans *'Ibar*, VI, 176.

lui fit un généreux accueil, évacua Tlemcen dans la matinée du même jour et regagna sa capitale, la Qal'a. L'expédition avait duré environ un an[153].

En 497 H/1104, l'Almoravide fit la paix avec al-Manṣūr et, pour lui faire plaisir, ôta le commandement de Tlemcen à Tāšufīn b. Tīn'amar[154].

Dernières opérations militaires d'al-Manṣūr[155]. — Al-Manṣūr s'attaqua ensuite aux Zanāta qu'il dispersa dans le Zāb et le Maġrib central, puis regagna Bougie. Il soumit les tribus, jusque là indomptées, des environs de Bougie et les obligea à se réfugier dans les montagnes abruptes[156].

Al-Manṣūr b. al-Nāṣir b. 'Alannās b. Ḥammād, souverain de Bougie et de la Qal'a, mourut en Rabī' II 498 H/21 déc. 1104-18 janv. 1105, sept mois après son retour de l'expédition contre Tlemcen[157].

Règnes de Bādīs et d'al-'Azīz[158]. — Le successeur d'al-Manṣūr, son fils Abū Ma'add Bādīs nous est dépeint comme une espèce de Caligula qui, par bonheur, régna moins d'un an. Il était extrêmement téméraire, violent et emporté. A peine au pouvoir, il confisqua les biens du vizir de son père, 'Abd al-Karīm b. Sulaymān et lui ôta la vie. Quand il quitta la Qal'a pour s'installer à Bougie, il disgrâcia Sahhām, le gouverneur de cette dernière capitale. Il s'en prit aussi à son frère al-'Azīz, alors gouverneur d'Alger, qu'il destitua et exila à Djidjelli. On raconte qu'il livra un saint homme aux lions qui, miraculeusement, ne lui firent aucun mal.

Il mourut le 13 Ḏū l-Qa'da 498 H/27 juil. 1105[159] et ne fut même pas pleuré par sa mère puisque c'est elle, dit-on, qui l'empoisonna pour l'empêcher de mettre à exécution les sinistres projets dont il la menaçait[160].

Le général (qā'id) 'Alī b. Ḥamdūn s'empressa de rappeler al-'Azīz de sa retraite forcée et al-'Azīz bi-Llah b. al-Manṣūr fut proclamé roi.

153. Dp. *A'māl*, 465-466 : départ en Šawwāl 496 H, mort d'al-Manṣūr en Rabī' II 498 H, sept mois après son retour de Tlemcen.

154. *'Ibar*, VI, 188/*Berbères*, II, 82. Il fut remplacé par Mazdalī, précédemment gouverneur de Valence.

155. *'Ibar*, VI, 176/*Berbères*, II, 55.

156. Ibn Ḫaldūn les énumère : (Ǧabal) Banī 'Imrān, (Ǧabal) Banī Tāzrūt, al-Manṣūriyya, al-Ṣihrīǧ, al-Nāẓūr et Ḥaǧar al-Ma'z ('Ibar : Ḥaǧar al-Ma'raq ?).

157. Dp. *A'māl*, 466.

158. *'Ibar*, VI, 176/*Berbères*, II, 55 ; A'māl, 466 ; *Bayān*, I, 302/trad., I, 452 Zarkašī, trad., 13-14.

159. Date précise dans *A'māl* seulement.

160. Dp. *A'māl* seulement.

Ce prince était tout l'opposé de son frère défunt. Il était né le jour de l'avènement de son père, d'où son surnom d'al-Maymūn (l'Heureux)[161]. Il aimait entendre les docteurs controverser en sa présence. Son règne fut long et paisible. Il fit la paix avec les Zanāta et épousa une fille de Māḫūḫ[162].

VI. *Tamīn et la Méditerranée*

De 455 à 471 H/1063-1079. — Renouvelant le geste de son père, Tamīm envoie ses deux fils Ayyūb et 'Alī à la tête d'une expédition en Sicile, vers 1063/455 H[163]. En dehors d'Ibn al-Aṯīr et d'al-Nuwayrī, les autres sources arabes n'en parlent pas et ces deux auteurs disent qu'elle eut lieu après la mort d'al-Mu'izz qu'ils datent de 453 H/1061-1062 alors que cette dernière doit être fixée au 22 Ša'bān 454 H/31 août 1062. Les indications qu'ils fournissent sont à compléter par les sources chrétiennes.

C'est vraisemblablement à la suite des succès qui marquèrent la première année de son règne que Tamīm songea à intervenir en Sicile où l'apparente restauration de la puissance zīrīde, la mort d'Ibn al-Ṯumna et les divisions des Chrétiens durent faire renaître l'espoir dans le cœur des Musulmans insulaires. Le Zīrīde rêvait peut-être aussi d'éloigner ses dangereux auxiliaires arabes si âpres aux récompenses de la Guerre Sainte : butin ou palme du martyre.

D'ailleurs beaucoup d'entre eux avaient déjà gagné la Sicile où leur présence est attestée au lendemain de la prise de Messine, notamment parmi les forces que les Normands affrontèrent à Castrogiovanni et encore en 1062/453-454 H[164].

Ayyūb, avec le gros des troupes, débarqua à Palerme où il fut bien accueilli et régit au nom de son père tout le territoire dépendant de la capitale, de Mazzara à Céfalū ou à Tusa. Son frère 'Alī tint garnison à Girgenti comme auxiliaire d'Ibn al-Ḥawwās et une troupe partit renforcer Castrogiovanni. A deux milles de cette ville, Roger I défit un corps d'armée qui comprenait notamment cinq cents Arabes et Africains de troupes fraîches[165].

161. Dp. *A'māl*, 466.

162. *'Ibar*, VI, 176 . « wa-aṣhara ilā Māḫūḫ fa-ankaḥa-hu bnata-hu wa-ṭāla amru mulki-hi. »

163. *Kāmil*, X, 81/trad., 502-503 ; Nuwayrī, II, 255, et *Bibl. Arabo-Sicula*, 447-448 ; Chalandon, I, 202-205 ; *Storia*, III, 94-115 ; Courtois, *Grégoire VII...*, 221.

164. *Storia*, III, 96 et note I ; Courtois, *Grégoire VII...*, 221, note 2.

165. *Storia*, III, 97.

L'armée musulmane, composée de troupes zīrīdes et siciliennes se dirigea de Palerme sur Troina centre d'où rayonnait Roger durant toute cette période, dans l'espoir d'écraser les « Infidèles » dans leur nid, mais subit la grave défaite de Cerami en juin 1063/ Ǧumādā II 455 H. Les Normands firent de nombreux prisonniers qu'ils vendirent comme esclaves, et un énorme butin. Roger envoya au pape Alexandre II de riches présents[166].

La région de Troina était définitivement entre les mains de Roger. Rappelons qu'en septembre 1063/5 Ramaḍān-4 Šawwāl 455 H, une flotte pisane fit une victorieuse descente à Palerme[167] et que, vers la même époque un escadron de six cents cavaliers arabes et africains sortis de Girgenti, surprit et mit à mal les Normands qui, après d'heureux coups de mains regagnèrent Troina chargés de butin[168].

Sur le rôle joué par Ayyūb, on ne dispose guère que de la relation vague et presque dépourvue de chronologie qu'en donne Ibn al-Aṯīr et à laquelle al-Nuwayrī n'ajoute rien.

Ibn al-Ḥawwās, seigneur de Castrogiovanni, envoya de riches présents à Ayyūb qui se transporta, vers 1064/456 H[169] à Girgenti où Ibn al-Ḥawwās mit à sa disposition son propre palais. Le nouveau venu ne tarda pas à se faire aimer des habitants et Ibn al-Ḥawwās, jaloux, leur écrivit de le chasser. A la suite de leur refus, il attaqua Ayyūb défendu par les Girgentins, mais périt dans la lutte, et Ayyūb fut proclamé roi, probablement peu avant 461 H/1068-1069[170] ; il fut reconnu à Girgenti, Castrogiovanni et Palerme[171].

De même qu'on ne sait quand ni pourquoi Ayyūb avait quitté Palerme, on ignore s'il y retourna, s'il demeura à Girgenti ou se rendit à Castrogiovanni. Mais tout porte à croire que l'autorité du pseudo-roi fut précaire et de courte durée. Sur ces entrefaites, la mésintelligence entre les gens de Palerme et les mercenaires zīrīdes dégénéra en violents combats tandis que l'anarchie croissante s'avérait irrémédiable. Devant la vanité de leurs efforts et l'échec de leur expédition, Ayyūb et son frère 'Alī se rembarquèrent pour l'Ifrīqiya en 461 H/1068-1069, accompagnés de nombreux notables siciliens et de marins. Leur tentative pourrait avoir retardé de plusieurs années l'achèvement de la conquête normande de l'île.

166. *Storia*, III, 99-103 ; CHALANDON, I, 202.
167. *Storia*, III, 105 ; CHALANDON, I, 202-203 ; AMARI, *Diplomi*, Pref., XIX.
168. *Storia*, III, 106-107 ; CHALANDON, I, 203.
169. *Storia*, III, 112.
170. COURTOIS, *Grégoire VII*, 221, note 2.
171. CHALANDON, I, 205.

D'après une source chrétienne[172], les Africains, probablement les Zīrīdes, envoyèrent vers le mois d'août 1071/fin 463 H, une flotte de secours qui pénétra dans Palerme assiégée par Guiscard. Après un combat où elle subit des pertes importantes, elle réussit à pénétrer dans le port. Mais, après un long siège, Palerme, affamée, dut capituler le 8 janvier 1072/13 Rabī' II 464 H[173].

Plus tard, Sarlon, chef normand neveu de Robert Guiscard et de Roger I fut tué en luttant contre une incursion de cavaliers arabes et sa tête envoyée à Tamīm. Plantée au bout d'un pic elle fut promenée à travers les rues de Mahdia où l'on proclama que la disparition de ce champion normand allait rendre aisée la reconquête de la Sicile[174].

En 465 H/17 sept. 1072-5 sept. 1073, des « bâtiments orientaux »[175], arrivèrent à Sfax et le sultan Tamīm leur envoya sa flotte qui appareillant de Mahdia réussit à les mettre à mal.

Depuis la prise de Palerme, la conquête normande n'avait pas marqué de grands progrès. Les Musulmans possédaient encore le centre et le sud de la Sicile et avaient réussi à se maintenir aux deux extrémités de l'île, à Taormine et à Trapani. Amari pense que les Musulmans de Sicile, galvanisés par l'adversité et sollicités par les Zīrīdes se soulevèrent à nouveau vers 1074/466-467 H et les sources chrétiennes de mentionner deux expéditions zīrīdes, la première à Nicotera et la seconde à Mazzara dont les auteurs arabes ne parlent pas[176].

Les 28 et 29 juin 1074/1-2 Ḏū l-Qa'dā 466 H, l'armada de Tamīm, évoluant dans les eaux siciliennes, se jeta à l'improviste sur Nicotera en Calabre où elle fit du butin et des prisonniers qu'elle libéra contre rançon avant de regagner Mahdia.

En 1075/467-468 H, des troupes zīrīdes débarquent à Mazzara dont elles assiègent la forteresse pendant huit jours avec l'intention manifeste de s'emparer de la cité. Mais Roger I, appelé par des messagers, accourt avec un puissant corps d'armée, pénètre dans la citadelle et fait une sortie victorieuse le neuvième jour. Le combat se déroule sur une place située au pied du fort. Le Normand, grand stratège, rejette les assaillants à la mer et leur fait de

172. Aimé du Mont Cassin, VI, 16 seq., cité par Courtois, *Grégoire VII...*, 221.

173. *Storia*, III, 117-133 ; Chalandon, I, 205-209 et surtout 207 ; Courtois, *Grégoire VII...*, 221.

174. *Storia*, III, 134-138, notamment 137.

175. Dp. *Bayān*, I, 300 : marākib šarqiyya/trad., I, 447. Malgré le vague de l'expression, on peut penser qu'il s'agit de Byzantins plutôt que de Fāṭimides.

176. Chalandon, I, 328, 331-332 ; *Storia*, III, 152-153 et note 1, p. 153 ; Courtois, *Grégoire VII...*, 221 et note 4.

nombreux prisonniers. Bien qu'Amari, non sans raison, la considère comme moins vraisemblable, l'une des versions chrétiennes affirme que le neveu du roi d'Affrica (c'est-à-dire Mahdia) tomba ainsi que cent cinquante navires entre les mains des vainqueurs.

L'importance de ce désastre expliquerait, du moins partiellement, le silence de l'historiographie zīrīde, le succès de l'expédition pisano-génoise de 480 H/1087, et la fin des agressions zīrīdes de grande envergure, voire l'achèvement de la conquête de l'île.

C'est vers cette époque et probablement à la suite de ces deux agressions successives que, selon une hypothèse plausible de Chalandon, Roger I entra en négociation avec le Zīrīde.

Pendant les premiers mois de 1076/milieu de 468 H, le pape Grégoire VII négocie avec les adversaires de Tamīm : le Ḥammādide al-Nāṣir et les Normands de Sicile[177].

Au cours du siège de Taormine, vers 1078-1079/470-471 H, quatorze corvettes de Tamīm surgirent et Roger de s'enquérir de ses intentions. La flotille répondit qu'elle ne nourrissait aucun dessein hostile et ne tarda vraisemblablement à disparaître[178].

Fin mai 1086/début 479 H, au cours des opérations qui précédèrent le siège de Syracuse, Roger I défit la flotte de Benavert qui se noya pendant la bataille. Aux dires d'un anonyme chrétien, le comte fit repêcher le cadavre de l'émir et l'envoya à Tamīm à Mahdia[179]. D'autre part, Malaterra[180], historiographe de Roger, affirme que, pendant ce siège, qui dura jusqu'à la chute de la ville (fin oct. 1086/Raǧab 478 H), les Pisans, pour venger un outrage, s'emparèrent de la capitale de Tamīm, moins le château, et que, désespérant de pouvoir enlever cette position et garder la ville, ils offrirent leur conquête au comte qui refusa, alléguant l'accord qui le liait au Zīrīde. Amari a fait justice de cette relation et montré que les Pisans n'ont pu offrir en 1086/478-479 H, la ville de Mahdïa dont ils ne s'emparèrent que l'année suivante. Néanmoins, il est permis d'en déduire que les préparatifs de la coalition pisano-génoise sont antérieurs à la prise de Syracuse.

Expédition pisano-génoise contre Mahdia (480 H/1087)[181]. — La course zīrīde dont l'audace et la puissance vont croissant

177. COURTOIS, *Grégoire VII...*, 224 ; SCHAUBE, 44.

178. Dp. MALATERRA, III, 17, cité par *Storia*, III, 159-160 ; CHALANDON, I, 332 ; COURTOIS, *Grégoire VII...*, 221.

179. *Storia*, III, 169 et note 3 ; CHALANDON, I, 339, ne parle pas de l'envoi du corps.

180. *Storia*, III, 170 et note 1 ; COURTOIS, *Grégoire VII...*, 224, note 2.

181. TIǦĀNĪ, 237-238, utilise le chroniqueur zīrīde ABŪ L-ṢALT en le citant ; *Bayān*, I, 301/trad., I, 448-449, en fait de même mais sans le citer ; *Ḥulal*, I, 240-241, reproduit

menace si gravement l'activité maritime dans le bassin occidental qu'elle provoque, enfin, contre Mahdia, une véritable « pré-croisade »[182]. Il fallait détruire ce nid de pirates, délivrer de leurs chaînes d'innombrables captifs chrétiens et imposer à Tamīm qui les violait sans cesse, le respect des accords conclus avec les Italiens. Peut-être, à la suite de mauvais traitements subis par quelques-uns de ses marchands[183], Pise demanda à Gênes de s'allier à elle pour une action commune du genre de celle que les deux républiques avaient dirigée avec le succès que l'on sait contre Muǧāhid en Sardaigne, une soixantaine d'années auparavant. L'aide des autres navigateurs italiens fut sollicitée, et l'alliance obtint la bénédiction pontificale de Victor III, ancien abbé du Mont Cassin[184]. Il est difficile de préciser la durée des préparatifs[185].

Les Normands, en état de trêve avec le Zīrīde et trop occupés à terminer la conquête de la Sicile, restèrent en dehors de la conjuration[186]. Un certain « praesul », Benedictus, évêque de Modène (?), fut mis à la tête de l'expédition[187]. Des Amalfitains, commandés par Pantaléon, et des Romains, par un certain Pietro, en firent

TIǦĀNĪ ; *Kāmil*, X, 68/trad., 487-488 ; *'Ibar*, VI, 160/*Berbères*, II, 24 ; *A'māl*, 457 ; *Mu'nis*, 84-85 ; NUWAYRĪ, II, 155-156 ; *Storia*, III, 17, 168-174 ; AMARI, *Diplomi*, Pref., XIX ; COURTOIS, *Grégoire VII...*, 224-225 ; HEYD, I, 121-122 ; SCHAUBE, 49-52 ; LACOUR-GAYET, II, 225 ; PIRENNE, 183 ; R. BRUNSCHVIG, ds. *Initiation à la Tunisie*, 88.

182. Selon l'expression de R. BRUNSCHVIG, *ibidem*.

183. Dp. HEYD, 121.

184. COURTOIS, *Grégoire VII...*, 224-225. Quand, sous le nom de Didier, il avait présidé aux destinées de la célèbre abbaye, il n'avait cessé de préconiser l'alliance normande et avait été, en 1076, l'intermédiaire entre la papauté et les Normands. Devenu pape, « il réalisait la politique dont il était, depuis longtemps, le promoteur ». Élu en mai 1086, il n'accepta la tiare qu'en mai 1087 et son désir de mettre fin à l'« infidélité » de l'Afrique avait été si urgent qu'il s'était empressé de réunir un concile d'évêques et de cardinaux et avait fait « appel à tous les peuples chrétiens d'Italie pour aller combattre les Sarrasins sous la bannière du Saint-Siège ». Dp. R. BRUNSCHVIG, *Initiation à la Tunisie*, 88, le célèbre transfuge Constantin l'Africain pourrait avoir été l'un des instigateurs de cette levée de boucliers.

185. *Kāmil*, X, 68/trad., 487 : 4 ans, La source, sans doute musulmane, utilisée par IBN AL-AṮĪR et qu'il n'indique pas, selon son habitude, a dû exagérer pour montrer que le Zīrīde ne pouvait pas résister à une expédition si longuement mûrie. Par contre, GUIDO, cité dans *Storia*, III, 171, note 3, dit, en vers latins, que les préparatifs ne demandèrent que 3 mois.

186. Selon CH. COURTOIS, *Grégoire VII...*, 224-225, « Si Roger refusait alors de suivre les peuples chrétiens d'Italie, c'est parce que la conquête de la Sicile n'était pas achevée, il avait mieux à faire, et qu'il était inutile qu'il allât combattre en Afrique alors que, sous l'impulsion intéressée du Saint-Siège, les Pisans et leurs alliés se chargeaient d'une besogne dont il devait être, en fin de compte, le principal bénéficiaire et ouvrait les voies à une politique que Roger II n'oubliera pas. »

187. HEYD, I, 121 ; PIRENNE, 183, SCHAUBE, 50.

partie[188]. Le gros de l'armée, estimée par les sources arabes à trente mille hommes, sans doute chiourme comprise, se composait de Pisans et de Génois. La flotte chrétienne, forte d'au moins trois cents navires[189], se concentra à Pantellaria (Qūṣra), en 480 H/7 avr. 1087-26 mars 1088. Abū l-Ṣalt précise que cette année-là, le soleil subit une éclipse dans le signe du Lion qui est l'horoscope de la fondation de Mahdia[190] ; il s'agit de l'éclipse solaire du 1er août 1087/27 Rabī' II 480 H. Début 480 H/été 1087, telle est donc la date la plus vraisemblable.

Les Musulmans de Pantellaria auraient adressé à Tamīm un message par pigeon le renseignant sur les effectifs ennemis et lui annonçant la prise de l'île[191].

Si la flotte zīrīde, commandée par l'amiral[192] 'Uṯmān b. Sa'īd, dit al-Muhr, ne se porta pas à la rencontre de l'ennemi pour l'empêcher de débarquer, c'est parce que 'Abd Allah b. Mankūt[193], ministre de Tamīm et rival de l'amiral, s'y était opposé.

Pisans et Génois se rendirent maîtres de Mahdia et de Zawīla qu'ils pillèrent et incendièrent sans rencontrer, semble-t-il, d'opposition sérieuse[194]. Abū l-Ṣalt ne se contente pas d'invoquer l'astrologie, la volonté divine et l'impéritie du vizir pour expliquer ce désastre et en donne d'autres raisons : absence de l'armée, occupée ailleurs, soudaineté de l'attaque qui ne permit pas de préparer la défense, manque d'armes et d'approvisionnements, délabrement des remparts, refus de Tamīm d'ajouter foi aux nouvelles reçues. Tout cela est vraisemblable ; l'historiographe zīrīde aurait pu aussi rappeler que la place de Mahdia passait pour inexpugnable, ce qui expliquerait l'imprévoyance ṣanhāǧienne.

En effet, les fortifications du palais du Mahdī où Tamīm s'était retranché, résistèrent aux furieux assauts de l'ennemi en août 1087. Mais Tamīm finit par être contraint de demander la paix et d'accepter les dures conditions du vainqueur. Il dut verser une somme énorme que la plupart des sources évaluent à 100 000

188. HEYD, I, 121-122 et note 1 ; *Storia*, III, 171, et note 4.

189. TIǦĀNĪ, *Ḥulal*, *Bayān;* *Kāmil* et NUWAYRĪ : 400 bâtiments. Le poème latin de GUIDO parle de 1 000 navires !

190. TIǦĀNĪ, *Ḥulal*, *Bayān;* IBN ḤALDŪN donne aussi 480 H ; *Kāmil*, NUWAYRĪ, *Mu'nis:* 481 H. Références aux sources chrétiennes ds. *Storia*, III, 173-176, note 1.

191. *Kāmil*, seulement.

192. « Muqaddam al-usṭūl ».

193. On trouve aussi la variante Mankūr ; v. : *Bayān*, I, 301 ; *Storia*, III, 172, note 1, II, 482, note 2.

194. On trouvera un écho du sac de Zawīla et de Mahdia, avec indication de l'année 480 H, dans une *fatwā* d'AL-MĀZARĪ sur la responsabilité encourue par les détenteurs de gages (murtahinūn) et les artisans (ṣunnā'), *Mi'yār*, VIII, 205.

dīnārs[195] ; l'une d'elles[196] ajoute qu'elle fut acquittée partie en espèces trébuchantes et partie en vaisselle d'or et d'argent, ce qui justifierait l'importance du chiffre avancé.

Certaines sources[197] affirment que Tamīm obtint la libération de captifs musulmans, d'autres semblent dire le contraire[198].

Les Chrétiens se rembarquèrent chargés d'un abondant butin : or, argent, riches étoffes, harnois de bronze[199], captifs chrétiens à libérer ou à revendre. En outre, Tamīm avait dû accorder aux Génois et aux Pisans d'importants privilèges commerciaux[200].

C'est peu de temps après cette victoire que les Pisans édifièrent leur cathédrale où fut employée une partie des richesses ramenées de Mahdia[201]. Cet exploit fut célébré par la Chrétienté, notamment au XII^e siècle par la bouche de Guido en vers latins[202], tandis qu'à Mahdia où l'on en garda longtemps le cuisant souvenir, il inspira à Abū l-Ḥasan b. Muḥammad al-Ḥaddād une longue qaṣīda élégiaque[203].

Une pièce d'archives italienne atteste que, lors de la conclusion du traité de 1126/520 H, entre Pise et Amalfi, le serment fut prêté au nom de Pise « per Timinum Timini Regis Africae filium, publicum preconem Pisanae civitatis »[204]. Ce héraut pisan qui prêta officiellement serment au nom de ses compatriotes serait donc un fils de Tamīm. On peut supposer, avec Schaube, qu'il a été emmené tout jeune, — pourquoi pas en 1087/480 H[205] — par

195. Tiǧānī, *Ḥulal*, *A'māl*, *'Ibar; Bayān* passant le traité de paix sous silence, ne donne pas de chiffre ; *Kāmil:* 30 000 dīnārs ; Nuwayrī : 80 000 dīnārs (confusion paléographique possible entre ces deux dernières leçons).

196. *A'māl.*

197. Deux compilateurs orientaux et qui s'inspirent l'un de l'autre ou puisent à la même source (peut-être Ibn Šaddād) disent que les Rūm s'engagèrent à rendre tous les captifs ; *Kāmil*, X, 68/trad., 488 et note 2 : « ṯumma ṣālaḥa Tamīm al-Rūm 'alā ṯalāṯīna alf dīnār wa-radd ǧamī' mā ḥawaw-hu min al-sabī » ; Nuwayrī, II, 156 : « fa-ṣālaḥa Tamīm al-Rūm 'alā ṯamanīna alf dīnār wa-bi-šarṭ an yaruddū ǧamī' mā ḥawaw-hu min al-sabī fa-fa'alū ḏalika. »

198. *A'māl*, 457 : « wa-aqla'ū bi-ḏalika wa-bi-amwāl al-nās wa-nisā'i-him » ; Tiǧānī, 238, et *Ḥulal*, I, 241 : « wa aqla'ū bi-amwāl al-muslimīn wa-nisā'i-him wa-abnā'i-him ». A la rigueur, on pourrait comprendre : ils emportèrent les richesses (notamment les bijoux ?) des gens, (de) leurs femmes et (de) leurs enfants, mais il faut probablement entendre : ils emportèrent les richesses des gens, leurs femmes et leurs enfants ; v. · *Storia*, III, 174, note.

199. *Storia*, III, 172-173 : « pallii », « arnesi di bronzo ».

200. *Storia*, III, 172 et note 4.

201. Pirenne, 183.

202. *Storia*, III, 173 et note 1.

203. Fragments ds. Tiǧānī, *Ḥulal*, *Bayān.*

204. Schaube, 52 et note 2.

205. V. *supra*, note 197.

les Pisans et élevé dans la religion chrétienne. Mais il est sage de se garder de bâtir un roman sur une aussi maigre donnée. Nous nous contenterons de rappeler que Tamīm a eu de nombreuses concubines chrétiennes et qu'il n'était pas à un fils près puisqu'il mourut en en laissant une centaine !

Après 480 H/1087. — Après avoir dit que les Francs prirent la Sicile en 484 H/1091-1092 et firent sur les côtes ifrīqiyennes des conquêtes éphémères, Ibn al-Aṯīr[206] rapporte qu'en 490 H/1096-1097, ils attaquèrent la Syrie et que Bardawīl (Baudoin), parent de Roger I de Sicile, écrivit à ce dernier pour lui apprendre qu'il avait mis sur pied une armée qui devait gagner la Sicile et de là partir à la conquête de l'Ifrīqiya, et qu'il espérait ainsi devenir son voisin. Roger tint conseil et quand ses compagnons se furent déclarés favorables à ce projet dont l'exécution allait permettre de christianiser le pays, il lâcha un pet qui, dit-il, valait mieux que tous leurs discours ; et d'expliquer qu'il allait lui falloir assumer des dépenses considérables, fournir les vaisseaux nécessaires au passage des troupes annoncées et des siennes ainsi que des vivres provenant de Sicile ; en cas de succès, la conquête se ferait à leur profit exclusif, le privant, par contre, des gains que lui valait, chaque année, l'exportation des denrées (il faut comprendre le blé) vers l'Ifrīqiya ; en cas d'échec, ils se replieraient en Sicile où il lui faudrait supporter leur présence ; sans compter que Tamīm ne manquerait pas de lui reprocher sa déloyauté, ce qui entraînerait la rupture de leurs relations amicales actuelles ; d'ailleurs, l'Ifrīqiya ne demeure-t-elle pas à la portée des Normands qui pourront, quand ils seront assez forts, la conquérir seuls et pour eux-mêmes ? En conséquence, Roger fit tenir à Bardawīl que le mieux qu'ils avaient à faire, lui et les siens, c'était d'aller se couvrir de gloire en arrachant Jérusalem aux Musulmans car, pour sa part, il se considérait lié à l'Ifrīqiya par des serments et des promesses. A la suite de quoi, les Francs dirigèrent leurs efforts vers la Syrie.

L'authenticité de ce récit n'est rien moins que douteuse. Amari a fait remarquer qu'à première vue, l'allusion aux visées des Normands sur l'Ifrīqiya et la mention du nom de Bardawīl que les annalistes musulmans donnent à l'empereur Otton II, permettent de supposer que le compilateur a commis un anachronisme en confondant le comte Roger I et son fils le roi Roger II, la première et la seconde croisade. Il pense toutefois qu'il s'agit vraisemblablement de Roger I. A une date postérieure, certains détails

206. *Kāmil*, X, 112-113/trad., 510-511 ; *Storia*, III, 192-193.

concernant l'Ifrīqiya auraient été ajoutés au récit primitif dont la verdeur si conforme aux mœurs du comte aurait été conservée. Il se pourrait aussi que la tradition musulmane ait confondu deux refus opposés par le vieux comte : le premier aux Pisans et aux Génois qui le pressaient de se joindre à eux contre Mahdia et le second à l'appel de l'Europe où retentissait, pour la première fois, le cri de « Dieu le veut ! »[207].

A la mort de Roger I (juin 1101/Ša'bān 494 H), son fils Roger II lui succéda[208].

Un seul auteur rapporte qu'en 498 H/22 sept. 1104-11 sept. 1105, une flotte byzantine (?)[209] composée d'un grand nombre de galères[210] et de vingt-huit navires (de transport ?)[211] se présenta à la porte de l'arsenal de Mahdia pour empêcher la flotte zīrīde de sortir du port et sans doute tenter un débarquement puisqu'on nous dit qu'ils se proposaient de saisir une occasion analogue à celle qui avait permis aux Chrétiens de remporter leur précédente victoire ; en d'autres termes, ils voulaient renouveler le haut fait pisano-génois de 480 H/été 1087 dont la Chrétienté gardait encore l'heureux souvenir. Mais la flotte ṣanhāǧienne réussit à forcer le blocus, prit la mer, battit l'ennemi et lui infligea de lourdes pertes.

VII. *Fin du règne de Tamīm*

Siège de Gabès[212]. — En 474 H/11 juin 1081-31 mai 1082, Tamīm assiégea Gabès avec vigueur sans toutefois réussir à s'en emparer ; ses soldats ravagèrent les jardins connus sous le nom d'al-Ġāba.

207. Sur les négociations de la fin de 1112 entre Roger II et Baudoin, roi de Jérusalem, v. CHALANDON, I, 360-361.

208. *Storia*, III, 197 et note 3.

209. *Bayān*, I, 302-303/trad., I, 452 ; *Storia*, III, 373 et note 4. Le texte porte : « waṣala l-Rumāniyyūn ilā l-Mahdiyya » (les Romains arrivèrent à Mahdia). Il doit s'agir des Byzantins car, dans le *Bayān* comme dans les autres sources arabes, les Chrétiens, surtout les Italiens et les Siciliens sont appelés les Rūm. CHALANDON, I, 370, pense qu'il s'agit d'une expédition dirigée par Pise ou par Gênes.

210. « bi-aġfān kaṯīra ḥarbiyya tusammā l-šawānī » (avec de nombreux bâtiments de guerre appelés šawānī, pluriel de šīnī).

211. « markab ». *Bayān*, *ms.* de Leyde : 23, au lieu de 28 dans l'édition G. S. COLIN et E. LÉVI-PROVENÇAL, sans doute d'après le *ms.* G. S. COLIN.

212. *Kāmil*, X, 49/trad., 480 ; *'Ibar*, VI, 160/*Berbères*, II, 24 ; *Bayān*, I, 300/trad., I, 448. Ce dernier ouvrage donne, à tort, Sfax au lieu de Gabès ; *Mu'nis*, 84-85.

Offensive contre Tamīm[213]. — En 476 H/21 mai 1083-9 mai 1084, Ibrāhīm b. Muḥammad b. Walmiya al-Ṣanhāǧī, gouverneur indépendant de Gabès, s'allia, contre Tamīm[214] à une importante coalition arabe commandée par Mālik b. 'Alawī (ou 'Alwān)[215] al-Ṣaḫrī. Les Banū Ṣaḫr étant des Aṯbaǧ[216], tout porte à croire qu'il s'agissait essentiellement d'un soulèvement de cette tribu hilālienne qui, encore toute puissante au Maġrib central, continuait à jouer un certain rôle en Ifrīqiya où prédominaient cependant leurs frères rivaux, les Riyāḥ, principaux auxiliaires arabes du Zīrīde.

Ibrāhīm et Mālik assiégèrent Mahdia. Tamīm adressa de l'argent à ses alliés arabes, probablement les Riyāḥ, qui attaquèrent Ibrāhīm tandis que lui-même, à la tête du ǧund l'assaillait « de l'autre côté ». Le gouverneur de Gabès, pris entre deux feux, fut battu à plates coutures et rentra à Gabès tandis que Mālik investit Kairouan et s'en empara. Avec ses contingents arabes, Tamīm courut assiéger Kairouan. Constatant l'impossibilité de résister, sans doute par suite de l'insuffisance de ses effectifs et des fortifications (qui avaient pourtant été relevées par Qā'id b. Maymūn)[217], Mālik abandonna la cité et se sauva à la faveur de la nuit.

L'armée arabo-zīrīde s'empara de la ville qui retomba ainsi sous l'autorité de Tamīm. Le Zīrīde regagna Mahdia et Mālik rentra sans doute à Gabès. Tamīm jugea bon, à une date indéterminée, mais très probablement antérieure à 479 H/1086-1087, de conclure avec lui un accord dont on ignore la teneur[218].

Expédition contre Gabès et Sfax[219]. — En 479 H/18 avr. 1086-7 avr. 1087, Tamīm assiégea simultanément Gabès et Sfax, mais cette action que le *Bayān* considère comme remarquable d'audace ne paraît pas avoir été couronnée du moindre succès. Sfax demeura donc sous l'autorité de Ḥammū b. Mallīl.

213. Tiǧānī, 237 et *Ḥulal*, I, 240, principale source ; *Kāmil*, X, 53, 73-74/trad., 480, 490 ; Nuwayrī, II, 155 ; *Bayān*, I, 300/trad., I, 448.

214. Dp. Tiǧānī, seule source parlant du rôle d'Ibrāhīm b. Muḥammad que les autres ignorent totalement.

215. Tiǧānī : 'Alwān (variante : 'Alwā) ; les autres sources et certains manuscrits de Tiǧānī : 'Alawī. Sur la lecture Ġalūnī et la correction Ġalbūn proposée par Dozy, v. : *Bayān*, trad., I, 448, note 1.

216. Les Awlād Ṣaḫr sont des Aṯbaǧ se rattachant aux 'Iyāḍ, v. · *'Ibar*, VI, 24/*Berbères*, I, 56 ; G. Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, 144, note 2.

217. V. *supra :* p. 273.

218. Dp. *Kāmil*, X, 73-74/trad., 490, seulement. Cette paix est certainement antérieure à 482 H/1089-1090 ; v. *infra :* p. 293.

219. *Kāmil*, X, 65/trad., 486 ; *Bayān*, I, 300/trad., I, 448 ; *'Ibar*, VI, 160/*Berbères*, II, 24 ; *Mu'nis*, 84-85.

D'après Ibn Ḫaldūn, le Zīrīde assiégea Qāḍī[220] b. Muḥammad al-Ṣanhāǧī, gouverneur de Gabès depuis la mort de son frère Ibrāhīm. Comme on ignore la date du décès de ce dernier, il est difficile de dire si l'historien parle de l'expédition de 479 H ou de celle de 486 H. De toute façon c'est l'un de ces deux frères d'al-Mu'izz b. Muḥammad b. Walmiya al-Ṣanhāǧī qui était le chef de cette cité tant convoitée par Tamīm.

L'expédition pisano-génoise de 480 H/1087 qui affaiblit Tamīm et porta un rude coup à son prestige, le contraignit à abandonner pendant plusieurs années ses expéditions. C'est alors que Mālik b. 'Alawī crut l'heure favorable à un coup de main.

Prise de Sousse par Mālik b. 'Alawī[221]. — En 482 H/16 mars 1089-5 mars 1090, Mālik b. 'Alawī al-Ṣaḫrī rompit la paix et, rassemblant ses contribules, les lança à l'improviste contre Sousse qu'il enleva de vive force. Mais les habitants qui, peu méfiants ne s'étaient doutés de rien, se ressaisirent aussitôt puisque le peuple et les soldats, sans doute la garnison zīrīde, livrèrent à l'intrus un combat très sanglant. Mālik, ayant perdu beaucoup des siens, tués ou prisonniers, abandonna la ville et regagna le lieu de sa retraite au désert où il paraît être rentré dans l'oubli à en juger d'après le silence des chroniqueurs. On remarquera que Tamīm n'eut pas à intervenir, mais l'eût-il voulu qu'il ne l'aurait peut-être pas pu.

En outre, l'Ifrīqiya connut une grave disette en 483 H/6 mars 1090-22 fév. 1091 ; les prix montèrent et la famine fit des ravages. La situation ne s'améliora qu'en 484 H/23 fév. 1091-11 fév. 1092, grâce à une récolte abondante[222].

L'armée de Tamīm bloqua Gabès en 486 H/1er fév. 1093-20 janv. 1094, et n'en repartit qu'après en avoir conquis le faubourg (rabaḍ)[223].

Tripoli sous Tamīm[224]. — Sur Tripoli, sous le règne de Tamīm, on ne dispose que de quelques renseignements. D'une part Ibn Ḫaldūn nous apprend qu'après la mort d'al-Muntaṣir b. Ḫazrūn, assassiné entre 460 et 470 H/1067-1078 par 'Arūs b. Sindī,

220. *Berbères; 'Ibar:* Māḍī.

221. *Kāmil*, X, 73-74/trad., 490 ; *Bayān*, I, 301/trad., I, 449.

222. *Kāmil*, X, 73-74/trad., 490 ; *Bayān*, I, 302/trad., I, 450 ; *Mu'nis*, 85.

223. *Bayān*, I, 302/trad., I, 450 ; *Berbères*, II, 24.

224. *a)* Avant 470 H : *'Ibar*, VII, 43-44/*Berbères*, III, 268 ; *Bayān*, I, 300/trad., I, 448 ; *Kāmil*, X, 44/trad., 479 ; Tiǧānī, 189 ; *Mu'nis*, 84. *b)* En 488 H *Kāmil*, X, 99-100/trad., 504-505 ; Nuwayrī, II, 156.

gouverneur de Biskra, un autre membre de la famille de Ḫazrūn dont il ne se rappelle pas le nom, prit alors le gouvernement de Tripoli qui resta en la possession de cette famille même après la chute de l'empire ṣanhāǧien. D'autre part, *Kāmil* et *Bayān* affirment qu'en 470 H/25 juil. 1077-13 juil. 1078, Tamīm confia le gouvernement de Tripoli à son fils Muqallad. Cependant, al-Tiǧānī laisse entendre qu'Abū Muḥammad 'Abd Allah b. Muḥammad b. Ibrāhīm b. Hāniš al-Ṭarābulusī, cadi de Tripoli depuis 444 H/3 mai 1052-22 avr. 1053, administra la ville pendant trente-deux ans jusqu'à sa destitution en 477 H/10 mai 1084-28 avr. 1085.

Beaucoup plus tard, en 488 H/1095, Tripoli se donna à un aventurier, venu d'Orient, Šāh Mālik. Ce fils d'un émir turc était arrivé à la tête d'une troupe de cent cavaliers au Caire où il servit al-Afḍal, « amīr al-ǧuyūš ». Mais à la suite d'une certaine affaire, il dut s'enfuir avec sa bande qui avait réussi à se procurer des chevaux et des équipements. La troupe arriva à Tripoli et fut bien reçue par les habitants. En effet, ceux-ci, mécontents de leur gouverneur, le chassèrent et ouvrirent leurs portes à Šāh Mālik qui devint leur émir.

Tamīm envoya une armée qui assiégea la ville, s'en empara et ramena Šāh Mālik et ses partisans à Mahdia. Le Zīrīde accueillit avec joie cette centaine de Turcs qu'il s'empressa de stipendier généreusement. Il déclara que le jour de leur venue, il lui était né cent fils dont il se promettait bien de tirer profit. Fallait-il que le Zīrīde de Mahdia eût besoin de mercenaires ?

Enlèvement de Yaḥyā et siège de Sfax[225]. — Le ġuzz ne tarda pas à estimer que la solde que lui servait l'émir était dérisoire et à émettre avec la brutalité que l'on devine, de telles prétentions que Tamīm se prit à redouter ce mercenaire en qui il avait pourtant mis tant d'espoir. Il dut exprimer ses craintes et son mécontentement et certains de ses propos, rapportés au ġuzz et à ses compagnons d'armes achevèrent de dresser contre lui le dangereux soudard.

Un beau jour de l'année 488 H/1095, Yaḥyā, le fils de Tamīm, enfreignant les ordres de son père qui lui avait ordonné d'éviter le ġuzz, partit à la chasse avec une centaine de nobles cavaliers qui étaient de ses intimes et de Šāh Mālik accompagné d'un bon

225. *a)* Tiǧānī, 51-52, cite Abū l-Ṣalt ; *Ḥulal*, I, 136-137 ; Ibn Maḍīš, II, 82-83. *b) Kāmil*, X, 100/trad., 505-506 ; Nuwayrī, II, 156-157. *c) Bayān*, I, 302/trad., I, 450-451. *d) 'Ibar*, VI, 168/*Berbères*, II, 38.

nombre de ses Turcs. Dans le feu de la poursuite du gibier, les chasseurs s'éloignèrent de la ville et Šāh Mālik d'en profiter pour s'emparer traîtreusement du prince et de ses camarades ; il prit la fuite en les emmenant. L'un des compagnons de Yaḥyā ayant réussi à s'échapper, courut au galop prévenir Tamīm. Ce dernier se mit en selle aussitôt et lança ses cavaliers à la poursuite du félon qu'ils ne réussirent pas à atteindre.

Avec ses prisonniers, Šāh Mālik se réfugia à Sfax dont le chef, Ḥammū b. Mallīl se porta à cheval à la rencontre de Yāḥyā b. Tamīm et du ǧuzz. Il descendit de cheval pour marcher à pied aux côtés du prince, lui baisa la main et se déclara son humble serviteur. Il lui manifesta les plus grands égards et le consigna dans sa propre demeure. On peut se demander si Yaḥyā n'était pas quelque peu de connivence avec son ravisseur. La chaleur de l'accueil que lui réservait Ḥammū, rebelle à Tamīm, l'attitude ultérieure du père à l'égard de son héritier présomptif ainsi que la tiédeur dont Yaḥyā fera preuve dans l'expédition contre Ḥammū permettraient de l'affirmer si l'on ne connaissait la « sagesse » du futur successeur de Tamīm. Il est vrai que Yaḥyā, alors âgé d'une trentaine d'années, a pu s'assagir par la suite.

Pendant les quelques jours que Yaḥyā passa à Sfax, Tamīm ne dit pas un mot de celui qu'il avait auparavant choisi comme héritier présomptif et le remplaça en cette qualité par un autre de ses fils nommé Muṭannā.

Ḥammū craignit bientôt que le ǧund et les Sfaxiens ne se révoltassent contre lui en faveur de Yaḥyā et ne le prissent pour chef. C'est pourquoi, désireux de ne pas compromettre son pouvoir et d'éloigner un rival éventuel, il écrivit à Tamīm pour lui proposer l'échange des familles des Turcs et de leurs biens restés à Mahdia contre son fils Yaḥyā. Après avoir fermement refusé, le Zīrīde accepta le marché et l'échange fut réalisé. Yaḥyā le rejoignit à Mahdia, mais son père le tint à l'écart pendant un certain temps. Tamīm lui fit enfin grâce et le rétablit comme héritier présomptif.

Il lui confia ensuite un corps d'Arabes pour aller mettre le siège devant Sfax. Yaḥyā investit la place pendant deux mois par terre et par mer. Les Turcs évacuèrent la place et gagnèrent Gabès. Sur ce succès partiel, Yaḥyā leva le siège. On prétend que pour épargner Ḥammū, il avait mené l'affaire avec mollesse. Le chroniqueur zīrīde Abū l-Ṣalt et d'autres historiens rapportent, dans une anecdote dont al-Tiǧānī ne nous donne malheureusement pas la relation *in extenso*[226], que Ḥammū avait déclaré : « Voilà qui

226. Tiǧānī, 51, plagié par *Ḥulal* et Ibn Maqdīš ; v. aussi : Tiǧānī, 237 et *Ḥulal*, I 240.

est bien étonnant ; hier j'arrachais Yaḥyā à la mort et aujourd'hui il m'assiège ! » Yaḥyā ne voulut sans doute pas payer d'ingratitude son ex-bienfaiteur ; ce qui est tout à son honneur.

Révolte de 'Umar b. al-Mu'izz b. Bādīs et prise de Gabès par Tamīm[227]. — Qāḍī b. Muḥammad[228] b. Walmiya qui avait succédé à son père Ibrāhīm à Gabès, se montra si tyrannique[229] que, sous le règne de Tamīm les Gabésiens le mirent à mort. Et en 489 H/ 31 déc. 1095-18 déc. 1096, ils confièrent le gouvernement de leur cité à 'Umar[230] b. al-Mu'izz b. Bādīs qui s'était révolté contre son frère Tamīm. A la tête d'une armée, ce dernier partit assiéger Gabès. Ses courtisans lui ayant manifesté leur étonnement de le voir attaquer Gabès où gouvernait son frère alors qu'il n'avait rien tenté contre Qāḍī, pourtant rebelle à son autorité, Tamīm leur répondit : « Tant qu'il y avait (comme gouverneur à Gabès) Qāḍī, frère d'Ibrāhīm, sa position était celle d'un de mes esclaves et, l'eussè-je voulu, il m'était facile d'abolir sa puissance, mais, dès l'instant qu'un fils d'al-Mu'izz règne à Mahdia, et un autre à Gabès, la souveraineté se trouve partagée, et il devient mon associé. Or cela ne se produira jamais tant que je serai en vie ! »[231]. Tamīm mena le siège si rondement qu'il enleva la place. Cette victoire inspira au poète Ibn Muḥammad « ḫaṭīb de Sousse »[232] une longue et célèbre qaṣīda dont on possède le début.

On ne nous dit pas ce qu'il advint de 'Umar et il serait oiseux de faire telle ou telle supposition sur son sort. Le *Bayān* se contente d'affirmer que Tamīn l'expulsa de Gabès[233]. D'ailleurs on ignore ce qui se passa au juste dans cette ville à l'issue de cette conquête.

227. a) Tiǧānī, 70 et *Ḥulal*, 154-155. b) *Kāmil*, X, 106/trad., 509-510 ; Nuwayrī, II, 158-159 ; *'Ibar*, VI, 160, 166-167, 420-421/*Berbères*, II, 24, 35, III, 157-158. c) *Bayān*, I, 302/trad., I, 451. d) Ibn Ḫallikān, I, 339. V. *supra :* p. 240.

228. *Kāmil*, Nuwayrī et *'Ibar*, VI, 160/*Berbères*, II, 24, l'appellent, par erreur, Qāḍī b. Ibrāhīm comme s'il était le fils d'Ibrāhīm ; correction dp. Tiǧānī, *Ḥulal* et *'Ibar*, VI, 166/*Berbères*, II, 35, III, 157.

229. *'Ibar*, VI, 166/*Berbères*, II, 35 ; *Kāmil* et Nuwayrī se trompent certainement en attribuant cette conduite despotique non pas à Qāḍī mais à 'Umar b. al-Mu'izz b. Bādīs, ce qui explique pourquoi ces deux sources ne disent pas que Qāḍī a été massacré par les Gabésiens indignés.

230. Tiǧānī, *'Ibar*, *Bayān ; Kāmil* et Nuwayrī *:* 'Amr. V. *supra :* p. 240.

231. Traduction de la réponse dp. Tiǧānī ; *Kāmil* et Nuwayrī l'abrègent.

232. Dp. Ibn Ḫallikān, (citation de 4 vers) ; *Kāmil* et Nuwayrī : Ibn Ḫaṭīb Sūsa (le fils du ḫaṭīb de Sousse) (citation de 7 vers) ; Tiǧānī et *Ḥulal :* « sur la conquête de Gabès, le poète a dit : ... » (citation de 3 vers).

233. C'est sans doute par suite d'une faute typographique qu'on lit ensuite dans le *Bayān*, I, 302 : « wa-qad kāna wallā-hu ahla-hā » (il l'avait chargé de gouverner ses habitants) au lieu de : « ahlu-hā » (dont les habitants avaient fait leur gouverneur).

Al-Tiğānī affirme qu'elle se révolta ensuite contre Tamīm, reconnut à nouveau l'autorité des Arabes et fut gouvernée par différents émirs avant de l'être par Maggan[234] b. Kāmil b. Ğāmi' al-Dahmānī.

Ibn Ḫaldūn[235] nous donne ces renseignements autrement précis : Tamīm fut contraint de céder Gabès et les contrées environnantes aux Zuġba, Hilāliens auxquels leurs rivaux, les Riyāḥ, l'enlevèrent ensuite ; Maggan b. Kāmil b. Ğāmi', émir des Munāqaša (?)[236], s'y établit en maître, malgré les efforts du gouvernement ṣanhāğien. Les Munāqaša étaient une fraction de la tribu des Dahmān qui formaient avec leurs frères les Fādiġ, la tribu riyāḥide des Banū 'Alī[237].

Cette prise de possession, éphémère, il est vrai, de Gabès par les Zuġba en 489 H/1095-1096 prouve que leur expulsion « d'Ifrīqiya » par les Riyāḥ vers 466-467 H/1073-1075, n'avait pas été aussi totale que le prétendent les chroniqueurs. On peut admettre que cette tribu, rejetée vers le sud-est, s'était maintenue dans la région de Gabès, ou qu'elle tentait alors de regagner tout ou partie du terrain perdu. De toute façon, l'éviction des Zuġba de Gabès par les Riyāḥ en 489 H/1095-1096 est une des ultimes phases de la victoire des Riyāḥ sur les Zuġba.

Révolte de Muṭannā b. Tamīm[238]. — Lorsque Tamīm eut rendu sa confiance à Yaḥyā rétabli comme héritier présomptif, Muṭannā n'accepta pas de ne l'avoir été que par interim et manifesta sa jalousie. Certaines choses ayant été rapportées à Tamīm, l'émir courroucé le fit expulser de Mahdia avec sa famille, ses enfants et ses esclaves. Cette affaire dont on ne nous donne pas la date est à situer bien après 489 H/1096 mais avant 493 H/1100 puisqu'il y est question d'une part de Maggan dont l'avènement est postérieur à la prise de Gabès par Tamīm (489 H) et d'autre part de Ḥammū b. Mallīl, chassé de Sfax en 493 H.

Muṭannā et toute sa gent gagna Sfax par mer, mais le gouverneur de la ville refusa de le laisser débarquer. Qu'aurait gagné Ḥammū à accueillir Muṭannā, sinon à éprouver au sujet de ce fils de Tamīm,

234. Tiğānī : Makkī ; *'Ibar:* Maqqan ; *Bayān:* Maǧǧan, trad. . Medjal ; *Kāmil:* Makīn et Makkan ; Nuwayrī : Makkan. Il s'agit du g dur berbère rendu tantôt par un ǧīm (prononcé sans doute g), tantôt par un qāf ou un kāf.

235. *'Ibar*, VI, 166-167, 420-421/*Berbères*, II, 35, III, 157-158.

236. Ou Manāqiša (?) ; *Berbères:* Menakcha.

237. *Ḫarīda, ms.* Paris n° 3330, f° 51 r° : ... Makkan b. Kāmil b. Ğāmi' des Banū Fādi' des Banū 'Alī hilāliens.

238. Nuwayrī, II, 157-158 ; *Kāmil*, X, 100/trad., 506 ; *'Ibar*, VI, 166-167/*Berbères*, II, 35.

les mêmes inquiétudes que lui avait inspirées Yaḥyā ? En outre, Muṭannā était l'ennemi de Yaḥyā si sympathique à Ḥammū et, au demeurant, le maître de Sfax ne tenait pas à s'attirer à nouveau les foudres de Tamīm.

Muṭannā se rabattit sur Gabès dont l'émir Maggan b. Kāmil al-Dahmānī le reçut avec de grands égards. Muṭannā se trouvait en bonne compagnie puisqu'on se rappelle que Šāh Mālik et ses Turcs, échappés de Sfax, s'étaient réfugiés à Gabès. Il engagea l'émir des Dahmān à tenter une expédition contre Sfax et Mahdia, lui promettant de payer le ǧund de ses propres deniers. Maggan accepta, rassembla autant de monde qu'il put et se porta avec lui contre Sfax. Bien entendu, Šāh Mālik et ses Turcs étaient de la partie ! Le combat s'engagea, mais Tamīm s'empressa d'expédier à Sfax un corps d'archers. Ne pouvant enlever Sfax, Muṭannā et ses acolytes se portèrent contre Mahdia dont la défense fut assurée par Tamīm en personne. Il fit preuve de tant d'énergie, de bravoure et d'habileté qu'il contraignit les assaillants à se retirer. Muṭannā n'avait réussi qu'à se ruiner en pure perte — et il ne sera plus question de lui — tandis que le prestige de Yaḥyā ne cessait de croître.

Expéditions diverses et expulsion des 'Adī par les Riyāḥ[239]. — En 491 H/9 déc. 1097-27 nov. 1098, malgré une terrible famine sévissant cette année-là, Tamīm prit Djerba[240], les îles Kerkenna et la ville de Tunis[241] ; cet ordre, donné par les sources, est-il chronologique ? En tout cas, on est tellement surpris de voir mentionner aussi sèchement la prise de la cité ḫurāsānide[242] qu'il est permis de se demander s'il s'agit bien de Tunis. Mais que de fois chroniqueurs et compilateurs ne consacrent qu'un mot à des faits capitaux[243], quand ils ne les passent pas sous silence, et s'étendent, au contraire, sur des détails insignifiants !

C'est ainsi qu'Ibn 'Iḏārī[244], après avoir signalé la prise de l'île Kerkenna et de la ville de Tunis, ajoute : « et les 'Adī sortirent d'Ifrīqiya devant les Riyāḥ » ; or, il ne s'agit rien moins que de la

239. *Bayān*, I, 302/trad., I, 451 ; *Kāmil*, X, 115/trad., 511 ; NUWAYRĪ, II, 159.

240. *Kāmil*, NUWAYRĪ ; omission dans *Bayān*.

241. *Kāmil*, NUWAYRĪ, *Bayān* dont le laconisme surprend au point que DOZY a proposé de lire : « Inounès », v. : *Kāmil*, trad., 511, note 1. Sur Inūnaš, v. : *Buldān*, VIII, 529 ; *Ḫulāṣa*, carte p. 77.

242. V. *supra :* p. 265. En 460 H, Tunis avait reconnu la souveraineté de Tamīm.

243. Exemple significatif : le retour d'al-Mu'izz à l'obédience fāṭimide en 446 H signalé fortuitement par IBN BASSĀM en quelques mots ; v. *supra :* p. 226.

244. *Bayān*, I, 302/trad., I, 451.

consécration de la suprématie des Riyāḥ sur leurs émules hilāliens : Zuġba et 'Adī. On aimerait avoir des détails sur les conditions de ce nouveau refoulement des 'Adī. On se rappelle que la vente de Kairouan (466-470 H/1073-1078) et l'avènement de Maggan, l'émir dahmāno-riyāḥide à Gabès (489 H/1095-1096) jalonnent l'expansion riyāḥide en Ifrīqiya sous Tamīm.

En 500 H/1106-1107, Béja tombe aux mains d'une fraction riyāḥide, les Aḥḍar. Cette conquête, obtenue par trahison, s'accompagna d'un grand massacre[245].

Prise de Sfax[246]. — Ce n'est qu'en 493 H/17 nov. 1099-5 nov. 1100 que Tamīm parvint enfin à mater le fameux principicule de Sfax, Ḥammū b. Mallīl auquel il ne cessait de se heurter en vain, directement ou par personne interposée depuis une quarantaine d'années.

La façade de la Grande Mosquée de Sfax s'orne de deux inscriptions[247], l'une, datée de 378 H/21 avr. 988-10 avr. 989, donc contemporaine d'al-Manṣūr b. Buluggīn, célèbre l'achèvement de l'édifice ; le nom du fondateur et une partie du texte (peut-être des formules šī'ites) ont été martelées sans doute sur l'ordre de Ḥammū b. Mallīl qui revendique le mérite de l'œuvre architecturale ou de son embellissement et de sa réfection dans une autre inscription voisine de la première. Celle-ci proclame que les travaux ont été exécutés en l'an 478 H/29 avr. 1085-17 avr. 1086, sur l'ordre de l'émir Faḫr al-Mulk wa-kafī-hi (Orgueil de la Royauté et son dépositaire) Abū l-Manṣūr Ḥammū b. Mallīl. Cet émir des Barġawāṭa faisait vraiment figure de souverain !

Il avait réussi à prendre comme vizir un certain Muẓaffar b. 'Alī. Cet ancien kātib (secrétaire de chancellerie) d'al-Mu'izz b. Bādīs était un diplomate avisé qui contribua grandement à asseoir et à étendre l'autorité de son maître. C'était un fin lettré qui savait citer ses auteurs dans sa correspondance officielle. Abū l-Ṣalt[248] nous en fournit plusieurs témoignages. C'est ainsi qu'il illustra de deux vers[249] d'Abū l-Ṭayyib al-Mutanabbī une lettre adressée à Tamīm au nom de Ḥammū à l'occasion de l'exécution à Sfax

245. *Bayān*, I, 303/trad., I, 452 ; *'Ibar*, VI, 160/*Berbères*, II, 24.

246. a) *Kāmil*, X, 23/trad., 512 et 506, note 1 ; Tiǧānī, 52-53, cite Abū l-Ṣalt, texte reproduit par Ibn Maqdīš, II, 83. b) *'Ibar*, VI, 169/*Berbères*, II, 38 ; *Bayān*, I, 302/trad., I, 451.

247. G. Marçais, *La Grande Mosquée de Sfax*, 16-21.

248. Cité par Tiǧānī, 52, texte reproduit par Ibn Maqdīš, II, 83.

249. Nāṣīf al-Yāzičī, *Kitāb al-'Arf al-Ṭayyib fī šarḥ Dīwān Abī l-Ṭayyib*, Beyrouth 1305 H, 279, vers 5-6.

d'un groupe de soldats zīrīdes que ce dernier avait réussi à capturer. Une autre fois, le bruit ayant couru à Mahdia que le souverain de Sfax avait trépassé, Ḥammū ordonna à Muẓaffar d'écrire à Tamīm à ce sujet et le vizir d'insérer dans sa missive ces deux autres vers du même poète :

« Que de fois n'ai-je été inhumé et que de fois mis au tombeau dans votre imagination pour me redresser ensuite et adieu tombe et linceul !

« L'homme ne réalise pas tous ses désirs et vents de souffler contraires au gré des navires[250] ! »

Tamīn lui répondit par une lettre de menaces en citant un vers d'un poète anonyme et l'autre de relever le gant avec force citations poétiques.

A l'issue d'un engagement où les armes de Tamīm l'avaient emporté sur celles de Ḥammū, le Zīrīde envoya au Barġawāṭī une missive affectueuse pour se concilier son vieil ennemi. Muẓaffar invoqua alors ces trois vers de 'Abd Allah b. Muḥammad al-'Aṭṭār[251].

« Ne t'imagine surtout pas qu'un homme courroucé pour une raison qui disparaît ensuite

« N'a plus de haine au cœur, même s'il affecte l'amitié et ne manifeste pas sa colère.

« Tout comme les cendres d'un foyer où couve encore le feu bien que les flammes soient tombées ! »

Tamīm enrageait et tenta d'engager Muẓaffar à son service en lui faisant les plus belles promesses, mais le vizir resta sourd à ces offres alléchantes. D'ailleurs, il semble bien que Tamīm a aussi voulu se rapprocher de Ḥammū et ne s'est résolu à l'attaquer qu'en désespoir de cause.

Donc en 493 H/17 nov. 1099-5 nov. 1100, Tamīm envoya une armée assiéger Sfax et ordonna au général (muqaddam) qui la commandait de détruire et d'incendier tout ce qui se trouvait dans les environs de la ville et de couper tous les arbres, mais de respecter scrupuleusement et de protéger Muẓaffar et tout ce qu'il possédait. Ibn al-Aṯīr et al-Nuwayrī affirment que constatant cet étrange traitement de faveur, Ḥammū suspecta son vizir d'intelligence avec

250. Nāṣīf al-Yāzičī, *ibidem*, 509, vers 5-6.
251. Sur ce poète, v. *infra :* chap. XII.

l'ennemi et le fit exécuter. Par contre, d'après Abū l-Ṣalt[252], Muẓaffar ne fut pas mis à mort. On n'hésitera pas à préférer la version du chroniqueur zīrīde. Il est possible que Ḥammū voulut tuer le vizir qu'il suspectait, mais que ce dernier parvint à lui échapper.

Les assiégeants s'emparèrent de la ville. Toutefois, Ḥammū réussit à se réfugier auprès de l'émir de Gabès Maggan b. Kāmil al-Dahmānī qui lui réserva un bon accueil.

Abū l-Ṣalt affirme qu'à peine Ḥammu s'était-il réfugié à Gabès que Muẓaffar se présentait à Tamīm, implorant son pardon. Malgré tout son ressentiment, le Zīrīde le lui accorda et l'historiographe de souligner la grandeur d'âme d'un prince qui pardonnait à un coupable passible de mort.

C'est à Gabès que Ḥammū s'éteindra, sans doute peu de temps après l'écroulement de sa puissance et à un âge avancé.

Des gouverneurs nommés par Tamīm se succédèrent[253] ; et depuis lors jusqu'à sa chute au pouvoir des Chrétiens, Sfax fut administrée par des membres de la famille de Bādīs[254].

Expédition contre Djerba[255]. — Faut-il voir dans le fait que Tamīm avait essayé de s'entendre avec Ḥammū et se serait vraisemblablement contenté d'un modus vivendi honorable pour les deux parties, d'une reconnaissance de pure forme analogue à celle du Ḫurāsānide de Tunis — d'ailleurs Ḥammū n'aurait pas déchu puisqu'il avait jadis offert ses hommages au Ḥammādide — un signe de lassitude ? La vitalité de Tamīm qui devait mourir impotent commençait probablement déjà à décliner. Toujours est-il que la prise de Sfax est comme l'apothéose de son règne interminable. A partir de 493 H/1099-1100, le vieil émir paraît s'être quelque peu endormi sur ses lauriers. On ne signale, au cours de la dernière décade de son émirat, que l'expédition contre Djerba.

En 499 H/13 sept. 1105-1er sept. 1106, il envoya contre Djerba révoltée Abū l-Ḥasan al-Fihrī, probablement le šarīf dont il a été question[256], ou son parent, à la tête d'une armée et d'une flotte considérables. Mais les Djerbiens, sans doute prévenus, étaient sur le qui-vive ; ils avaient achevé leurs préparatifs de défense et s'étaient assurés des secours si bien que l'ennemi rebroussa chemin sans avoir remporté le moindre succès.

252. Toujours d'après Tiǧānī.
253. Tiǧānī.
254. Dp. Ibn Ḫaldūn, *'Ibar*.
255. *Bayān*, I, 303/trad., I, 452 ; *'Ibar*, VI, 160/*Berbères*, II, 24.
256. V. *supra :* p. 270.

Mort de Tamīm (501 H/1108)[257]. — Tamīm s'éteignit à Mahdia dans la nuit du (vendredi au) samedi 15 Raǧab 501 H/29 fév. 1108[258], à l'âge de 79 ans après avoir régné près de quarante-sept ans[259]. Il laissait plus de cent fils[260] et soixante filles. Ses enfants et petits-enfants formaient un total de près de trois cents individus. Il fut inhumé dans son palais puis, sans doute l'année suivante, sa dépouille fut transférée à la Sayyida, la nécropole zīrīde sise à Monastir[261]

*
* *

Dressons le bilan du règne. Le souverain de Mahdia n'a récupéré que Sfax et Sousse ; le Ḫurāsānide de Tunis étant à considérer comme indépendant et Kairouan très probablement aux mains des Riyāḥ.

Le succès de l'expédition pisano-génoise a révélé la vulnérabilité de Mahdia. Les luttes entre fractions hilāliennes ont abouti à l'hégémonie des Riyāḥ pro-zīrīdes et à l'expulsion d'Ifrīqiya des Zuġba et des 'Adī. Les Aṯbaǧ pro-ḥammādides dominent au Maġrib central en proie aux Hilāliens depuis la défaite de Sabība. Cette bataille ouvre l'ère des Ḥammādides de Bougie tout comme celle de Ḥaydarān avait marqué le début des Zīrīdes de Mahdia. Après la paix de 470 H/1077-1078, les uns et les autres cessent de s'affronter. La pression zanātienne ne se fait plus guère sentir qu'à l'ouest du royaume ḥammādide.

Donc, à l'aube de VI^e^ siècle de l'Hégire/XII^e^ siècle, la Berbérie orientale est subjuguée par l'envahisseur hilālien et la puissance ṣanhāǧienne mortellement blessée.

257. a) *A'māl*, 457 ; *Ḫarīda*, *ms.* Paris 3330, f° 60 r°. b) *Kāmil*, X, 189/trad., 515, 516 ; NUWAYRĪ, II, 160 ; *Bayān*, I, 303, 304/trad., I, 453, 454. c) *Ḥulal*, *ms.* de la Bibl. de Tunis, f° 171 r°, cite le *Kitāb Aḫbār al-Qayrawān* du petit-fils de Tamīm ABŪ MUḤAMMAD 'ABD AL-'AZĪZ B. ŠADDĀD B. TAMĪM. d) *Buldān*, sub Ifrīqiya, I, 304 ; *Nuǧūm*, V, 197 (année 501 H), V, 198-199 (année 502 H).

258. Dp. *A'māl* qui donne l'indication la plus précise confirmée par *Ḫarīda*.

259. Rappelons qu'il était né le lundi 13 Raǧab 422 H/6 juil. 1031, ce qui donne : 422+79 = 501 H. Durée exacte du règne évaluée à : 46 ans *(Nuǧūm)*, 46 ans et plusieurs mois *(A'māl)*, 46 ans, 10 mois et demi en comptant à partir de la mort de son père *(Bayān)*, 46 ans, 10 mois et 20 jours *(Kāmil)*, 47 ans *(sic)* 10 mois et 20 jours (NUWAYRĪ).

260. *Ḫarīda* dit 120.

261. Dp. *Ḥulal ; A'māl :* au Ribāṭ de Monastir.

CHAPITRE VI : L'AGONIE

LES TROIS ZĪRĪDES DE MAHDIA : YAḤYĀ, ʿALĪ, AL-ḤASAN LES ḤAMMĀDIDES DE BOUGIE CONQUÊTES NORMANDE ET ALMOḤADE

Vue d'ensemble

Le règne de Yaḥyā (501-509 H/1108-1116) et celui de ʿAlī (509-515 H/1116-1121) fort courts, sont comme un répit d'une quinzaine d'années avant la catastrophe que le dernier Zīrīde al-Ḥasan (515-543 H/1121-1148) ne peut esquiver.

Yaḥyā reconnaît les Fāṭimides et se préoccupe avant tout de la course. ʿAlī en fait autant mais réussit à soumettre Djerba, Tunis, le Djebel Ousselet et les Maġrāwa du Djérid.

Malgré la menace hilālienne qui pèse sur la Qalʿa, le Ḥammādide de Bougie, al-ʿAzīz contraint Djerba et Tunis à reconnaître son autorité.

La principale affaire du règne de ʿAlī est celle de Gabès (511 H/1117-1118) dont le chef Rāfiʿ ayant tenté de concurrencer la marine de Mahdia fait appel à Roger II de Sicile contre ʿAlī. Grâce surtout à l'alliance des Arabes, obtenue à prix d'or, le Zīrīde repousse une offensive de Rāfiʿ contre Mahdia puis le déloge de Kairouan dont il s'était emparé, mais ne parvient pas à lui enlever Gabès.

Les rapports zīrīdo-siciliens s'étaient envenimés à un tel point que la mort surprend ʿAlī en pleins préparatifs contre les Normands.

Enfin le passage en Berbérie orientale du fondateur du mouvement almoḥade, Ibn Tūmart, retour d'Orient, présage l'apparition de la dynastie qui se rendra maîtresse de tout le Maġrib.

Les intrigues nouées par des officiers pour mettre en tutelle le jeune al-Ḥasan finissent par échouer, mais en disent long sur la faiblesse d'un état qui vit encore une ultime heure de gloire en faisant avorter un débarquement normand près de Mahdia (517 H/1123). Puis les revers se succèdent. Tunis passe aux Ḥammādides (522 H/1128) qui, en 529 H/1135 attaquent même Mahdia. Mais cette menace est peu de chose auprès de l'offensive normande qui se développe inexorablement : prise de Djerba (530 H/1135), attaque de Mahdia et paix de 536 H/1140-1141 qui équivaut déjà à une capitulation du Zīrīde. A partir de 537 H/1140-1141, l'ennemi ne cesse de harceler la Berbérie orientale de Djidjelli à Tripoli qui est prise en 541 H/1146. Une armée zīrīde réussit bien à enlever Gabès (542 H/1147) au rebelle qui avait reconnu Roger II, mais l'émirat de Mahdia va recevoir enfin le coup de grâce.

En 543 H/1148, Georges d'Antioche s'empare de Mahdia abandonnée par le dernier Zīrīde d'Ifrīqiya. Sousse, Sfax et probablement Gabès connaissent le même sort. Les Normands de Sicile, maîtres des principales villes du littoral, de Tripoli au Cap Bon, y instaurent une sorte de protectorat assez tolérant que la population supportera patiemment une douzaine d'années.

Après avoir renoncé à se réfugier auprès du Fāṭimide, al-Ḥasan songe à aller se mettre sous la protection de l'Almoḥade 'Abd al-Mu'min. Mais au terme d'un lamentable exode (La Malga, Bône, Constantine, Bougie) le Ḥammādide le fait mettre en résidence surveillée à Alger (544 H/1149) où il demeurera jusqu'à l'arrivée des Almoḥades (547 H/1151-1152).

En effet, cette année-là, 'Abd al-Mu'min s'empare de la majeure partie du Maġrib central, anéantissant le royaume ḥammādide dont il emmène le dernier prince, Yaḥyā, en captivité. Après avoir eu raison d'un dernier soubresaut ṣanhāǧien et maté une redoutable coalition hilālienne près de Sétif (548 H/1153), il regagne le Maroc, laissant le Maġrib central à son fils 'Abd Allah.

Roger II de Sicile, sentant venir la menace almoḥade avait encouragé ce soulèvement arabe. Il prend Bône (548 H/1153) que 'Abd al-Mu'min n'avait pas conquise et peu après reprend les îles Kerkenna. A sa mort (fin 548 H/1154), son fils Guillaume lui succède.

Les visées almoḥades sur l'est maġribin se précisent et le fils de 'Abd al-Mu'min tente, mais en vain, de prendre Tunis (552 H/1157).

La consolidation de la puissance almoḥade au Maroc et en Espagne, les difficultés rencontrées chez eux par les Normands et un certain durcissement de leur attitude envers les Ifrīqiyens, poussent ceux-ci à se révolter. Tour à tour, Sfax (551 H/1156),

Djerba et les îles Kerkenna, Zawīla où la tentative avorta (552 H/1157-1158), Tripoli (553 H/1158-1159) et Gabès, se soulèvent. Des possessions normandes en Ifrīqiya ne subsistent plus que Mahdia, Zawīla et Sousse, quand la formidable armée de 'Abd al-Mu'min pénètre en Ifrīqiya (554 H/1159).

Après la capitulation de Tunis, commence le siège de Mahdia qui est prise six mois plus tard (555 H/1160). Entre temps, toute l'Ifrīqiya est pacifiée, en grande partie grâce au fils du calife, 'Abd Allah.

Mais, tout comme la conquête du Maġrib central, celle de l'Ifrīqiya est suivie d'un grand soulèvement hilālien qui est noyé dans le sang au Ǧabal al-Qarn. La Berbérie appartient désormais aux Almoḥades.

I. *Règne de Yaḥyā b. Tamīm (501-509 H/1108-1116)*

Avènement de Yaḥyā[1] — Abū l-Ṭāhir Yaḥyā[2], né à Mahdia le vendredi 26 Ḏū l-Ḥiǧǧa 457 H/28 nov. 1065[3], avait plus de 43 ans[4] à son avènement. Il était le fils d'une concubine[5].

La nomination de l'émir Yaḥyā comme lieutenant de son père avait eu lieu à Mahdia le vendredi 26 Ḏū-l-Ḥiǧǧa 497 H/19 sept. 1105, avec comme horoscope le septième degré du Capricorne[6]. C'est à dessein, pour des raisons astrologiques, ce qui n'est pas pour nous surprendre, que l'on choisit la date de l'anniversaire du prince. S'agissait-il de la nomination de Yaḥyā comme héritier présomptif ? Le contexte nous incite à supposer que le vieux roi,

1. *Bayān*, I, 304/trad., I, 454 ; Ibn Ḫallikān, II, 239 ; *A'māl*, 458 ; Nuwayrī, II, 161 ; *Kāmil*, X, 189/trad., 517 ; *Ḥulla*, I, 312 ; *Šaḏarāt*, IV, 26 ; *Ḥulal*, *ms.* de la Bibl. de Tunis, f° 172 r° ; *'Ibar*, VI, 160/*Berbères*, II, 24 ; *Mu'nis* 88.

2. Dp. toutes les sources sauf *A'māl*, 458 et *Ḥulla*, I, 312 qui donnent : Abū 'Alī. On ne sait rien sur al-Ṭāhir, probablement fils aîné de Yaḥyā et décédé avant l'avènement de 'Alī. Après sa mort, Yaḥyā a-t-il abandonné sa kunya d'Abū l-Ṭāhir et adopté celle d'Abū 'Alī ou cette dernière kunya est-elle une restitution faite a posteriori ?

3. Dp. Nuwayrī, II, 161 ; théoriquement, lundi ; *Ḥulla*, I, 312 : 4 nuits restant de Ḏū l-Qa'da, où il faut rétablir Ḏū l-Ḥiǧǧa puisque du 26 Ḏū l-Ḥiǧǧa 457 H au 15 Raǧab 501 H correspond à l'âge qu'avait le prince à son avènement.

4. *Ḥulla :* 43 ans et 7 mois moins quelques jours ; Ibn Ḫallikān : 43 ans, 6 mois et 20 jours.

5. Dp. Ibn Šaddād cité par Ibn Ḫallikān, II, 240-241, récit pittoresque de son achat.

6. Ibn Ḫallikān, II, 239, sans doute d'après Ibn Šaddād : « wa-kānat wilāyat al-amīr Yaḥyā al-maḏkūr bi-l-Mahdiyya ḫilāfatān 'an abī-hi Tamīm... » ; théoriquement lundi.

après un long règne s'achevant dans les déboires a, quelques années avant de mourir, confié à son héritier tout ou partie de son autorité. Son père, al-Mu'izz b. Bādīs, n'avait-il pas eu, jadis, la sagesse de se démettre à son profit, dans des conditions identiques.

Après avoir rendu ses derniers devoirs à son père, Yaḥyā, entouré des dignitaires participa à la chevauchée traditionnelle qui marquait les intronisations zīrīdes et regagna son château. Il fit quitter aux courtisans et aux officiers leurs costumes de deuil, les revêtit de splendides robes d'honneur, distribua aux soldats et à la milice des dons abondants et leur fit des promesses réconfortantes. Bien entendu, les poètes chantèrent les louanges du nouvel émir[7].

Départ de Georges d'Antioche[8]. — A la mort de Tamīm, Georges d'Antioche, redoutant l'animosité de Yaḥyā, offrit ses services à Roger II de Sicile qui envoya un vaisseau le chercher. Prétextant être chargé d'une ambassade, le bâtiment arriva à Mahdia. Georges et ses parents se déguisèrent en marins et, tandis que les Musulmans étaient rassemblés dans la Mosquée pour la prière solennelle du vendredi, ils montèrent à bord secrètement et partirent. On ne s'aperçut de leur fuite qu'après qu'ils eurent mis à la voile. Le ministre des finances de Sicile, 'Abd al-Raḥmān al-Naṣrānī (Christodoulos) employa les transfuges dans la perception des impôts et ils se firent apprécier. Georges d'Antioche s'acquitta avec succès d'une mission en Égypte que lui avait confiée Roger II sur la recommandation de Christodoulos et ramena des trésors royaux au monarque qui, dès lors, lui accorda toute sa faveur. Georges finit par être nommé « émir des émirs » c'est-à-dire premier ministre. Pour la réalisation de sa politique africaine, le Normand ne pouvait trouver d'auxiliaire plus précieux que l'ancien ministre de Tamīm.

Portrait de Yaḥyā[9]. — Yaḥyā ne leurra pas les espoirs qu'on avait mis en lui. Rien dans sa conduite ne dément les louanges que lui ont prodiguées poètes et historiographes. Le trait dominant

7. Récit de ces cérémonies ds : Ibn Ḫallikān, II, 239 ; *Ḥulal*, I, *ms.* de la Bibl. de Tunis, f° 172 r° ; *Mu'nis*, 88 ; Nuwayrī, II, 161 ; *Ḥulla*, I, 312.

8. Tiǧānī, 238-239 ; *Ḥulal*, I, 242 ; *Storia*, III, 369-371 ; Chalandon, I, 375 ; M. Canard, *Une lettre du calife...*, 131-133 et note 19.

9. *A'māl*, 458, cite Abū l-Ṣalt ; *Bayān*, I, 304/trad., I, 454 ; Ibn Ḫallikān, II, 240-241 ; Nuwayrī, II, 163 ; *Kāmil*, X, 216/trad., 520-521 ; *Ḥulla*, I, 312 ; *Šaḏarāt*, IV, 26 ; *Mu'nis*, 88 ; panégyriques que lui a consacrés Ibn Ḥamdīs dans son *Dīwān*, notamment n^os^ 33, 34, 62, 218, 227, 286, 287, 288, p. 39-42, 43-46, 79-82, 294-297, 304-305, 393-397, 397-400, 401-404.

de son caractère fut la sagesse. Juste et généreux, très charitable, surtout en période de disette et constamment soucieux du bonheur de son peuple, il géra lui-même les affaires de l'état avec une vigilance ferme et scrupuleuse, surveillant attentivement recettes et dépenses. Il sut en imposer aux Arabes et freiner leurs appétits.

Bien fait de sa personne, plutôt grand, il portait un grain de beauté au sourcil, avait les yeux bleu foncé, la voix forte et la cheville fine.

Il lisait beaucoup, notamment les recueils biographiques et les chroniques, et était versé en astrologie, en médecine et en alchimie. Lettré et poète, il avait de sérieuses connaissances lexicographiques et philologiques. On a quelques vers de lui qu'Ibn al-Abbār, faisant preuve d'une sévérité peut-être excessive, taxe de faibles[10] tandis qu'Abū l-Ṣalt affirme qu'il avait un tempérament de poète et l'intelligence ardente, mais que les soins de l'état ne lui permettaient de sacrifier aux Muses qu'à ses moments de loisir[11].

Il fut grand mécène. Sa renommée de protecteur des sciences, des lettres et des arts attira à sa cour une foule de poètes qui n'eurent pas à se forcer pour chanter ses louanges, et de savants, tels ces soi-disant alchimistes que nous verrons pénétrer dans son « laboratoire » et tenter d'assassiner celui que les livres de prédiction appelaient, dit-on, « le roi trahi ».

Les trois cents descendants de Tamīm constituaient un danger pour Yaḥyā qui, d'après Ibn al-Qaṭṭān, jugea prudent d'exiler les plus âgés de ses frères en Orient, au Maġrib et en Espagne[12].

En 509 H/27 mai 1115-15 mai 1116, il maria sa fille Badr al-Duǧā au prince de la Qal'a et de Bougie, al-'Azīz bi-Llah b. al-Manṣūr et la lui envoya avec un trousseau[13].

Relations avec les Fāṭimides. — Selon Ibn Ḫaldūn, Yaḥyā reconnut la souveraineté des Fāṭimides et reçut du calife une lettre de félicitations et un riche cadeau[14]. Cette indication non datée est confirmée par Ibn 'Iḏārī qui rapporte qu'en 505 H/10 juil. 1111-27 juin 1112, le Zīrīde reçut un ambassadeur d'al-'Āmir, nommé Siwār qui lui remit des présents de la part de son maître. Yaḥyā l'accueillit avec pompe et déférence et, au bout d'un certain temps, le renvoya chargé de cadeaux d'une richesse indescriptible[15].

10. *Ḥulla*, I, 312.
11. *A'māl*, 458.
12. *Bayān*, I, 304-305/trad., I, 455, citation d'Ibn al-Qaṭṭān.
13. *Bayān*, I, 306/trad., I, 457.
14. *'Ibar*, VI, 160/*Berbères*, II, 25.
15. *Bayān*, I, 305/trad., I, 455.

Yaḥyā et la Méditerranée. — Yaḥyā inaugura son règne en envoyant une forte armée contre la forteresse de Kélibia (Iqlībiyya)[16] dans le Cap Bon, dont le chef Ibn Maḥfūẓ s'était déclaré indépendant. Tamīm avait cherché, sans y parvenir, à réduire cette place considérée comme l'une des plus puissantes d'Ifrīqiya. Elle fut prise en 502 H/11 août 1108-30 juil. 1109.

Yaḥyā b. Tamīm consacra à sa flotte des soins diligents. Accroissement du nombre des bâtiments, multiplication des opérations de piraterie, pas d'action d'envergure mais des coups de main, harcèlement sans trêve du trafic chrétien par petites formations offrant le moins de prise possible à la riposte ennemie, tel paraît avoir été son programme qui demeurera celui de ses successeurs. Grâce à cette tactique comportant le minimum de risques et le maximum de profits, la course zīrīde à son apogée dérouta l'adversaire, sema la terreur dans tout le bassin occidental et insulta les républiques de la mer Tyrrhénéenne, les côtes de Provence et peut-être du Languedoc[17]. Tous les témoignages concordent[18]. Ibn al-Ḫaṭīb dit que Yaḥyā entreprit des razzias maritimes contre les pays des Rūm qui finirent par demander la paix[19] et Ibn Ḫaldūn, qu'il força Francs, Génois et Sardes à lui payer tribut[20]. Comme le fait remarquer Amari, il ne faut sans doute pas prendre cette dernière expression à la lettre.

Toutefois, les relations zīrīdo-normandes demeurent bonnes et, pendant tout le règne, l'Ifrīqiya et la Sicile respectèrent la paix conclue par le comte Roger I et Tamīm. La fuite de Georges d'Antioche et des siens ne la troubla pas. Les deux pays développèrent leurs échanges commerciaux puisqu'on verra bientôt que la présence de marchands siciliens à Mahdia est attestée en 1117/510-511 H[21]

Les Ḥammādides, eux aussi, devaient être en bons termes avec la Sicile. D'après Pierre Diacre, des moines bénédictins qui se rendaient de Sardaigne à Terraferma furent pris par des corsaires africains. Le comte Roger envoya des ambassadeurs au roi de la Qal'a qui libéra les prisonniers sur le champ[22]. Ḥammā-

16. Anc. Clypea ; *Bayān*, I, 304/trad., I, 455 ; *'Ibar*, VI, 160/*Berbères*, II, 24 ; *Kāmil*, X, 190/trad., 517 ; *Mu'nis*, 88.

17. De Mas Latrie, *Intr.*, 34.

18. *Storia*, III, 373 et note 4.

19. *A'māl*, 458 et note 9 ; allusion probable à la paix zīrīdo-byzantine de 509 H/1115-1116, v. *infra :* p. 309.

20. *'Ibar*, cité ds *Bibl. Arabo-Sicula*, I, 486.

21. *Storia*, III, 375-376.

22. *Storia*, III, 375-376 ; Chalandon, I, 369-370 ; P. de Cenival, *Le prétendu évêché de la Kal'a des Beni Ḥammād*, *Hespéris*, XV, 2e trimestre 1932, 1-10.

dides et Normands devaient donc être liés par des traités.

En 503 H/31 juil. 1109-19 juil. 1110, Yaḥyā envoya une escadre de quinze bâtiments[23] pour razzier les pays des Rūm. Elle se heurta à une puissante flotte chrétienne qui lui infligea la perte de six unités. Le reste de la flotte zīrīde regagna Mahdia. Ibn al-Aṯīr ajoute qu'après cet échec, les armes de Yaḥyā n'en subirent plus aucun autre, ni sur terre, ni sur mer.

En Rabī' II 507 H/15 sept.-13 oct. 1113, la flotte de Mahdia ramena des pays chrétiens de nombreux captifs, ce qui combla de joie Yaḥyā et les Musulmans[24]. On signale des coups de main zīrīdes dans les régions de Salerne et de Naples[25].

Le *Dīwān* d'Ibn Ḥamdīs contient un panégyrique de Yaḥyā qu'il composa en 509 H/27 mai 1115-15 mai 1116 pour célébrer la venue à Mahdia d'un ambassadeur de l'empereur de Constantinople Alexis Commène[26]. L'envoyé remit au Zīrīde des cadeaux et un message lui demandant de cesser d'insulter le territoire byzantin. Le poète décrit la réception de l'ambassadeur, fait allusion à la missive impériale et affirme qu'il repartit après avoir conclu la paix[27].

Révolte de Sfax[28]. — Depuis que Tamīm s'en était rendu maître, Sfax avait été administrée par des gouverneurs successifs nommés par l'émir. En 504 H/1110-1111[29], Yaḥyā la confia à son fils Abū l-Futūḥ[30]. Mais les Sfaxiens révoltés contre ce dernier, pillèrent son palais et voulurent le massacrer. Il se serait agi moins d'un soulèvement massif que d'une conspiration avortée puisque Yaḥyā, malgré son courroux, ne paraît pas avoir lancé d'armée pour faire rentrer les rebelles dans l'obéissance. Il s'employa, au contraire, à les diviser, à les malmener et à en remplir les prisons. Une fois son ressentiment apaisé, il leur pardonna.

23. *Bayān*, I, 305/trad., I, 455 : 15 ġurāb (corvettes) ; *Kāmil*, IX, 202/trad., 519 : 15 šīnīs (galères).

24. *Bayān*, I, 305/trad., I, 456.

25. *Storia*, III, 373-374, note 4 ; CHALANDON, I, 370.

26. IBN ḤAMDĪS, *Dīwān*, n° 289, p. 405-407 ; *Storia*, III, 374-375 et les notes.

27. V. notamment : IBN ḤAMDĪS, *Dīwān*, vers 5-7, 16, p. 405, 406.

28. Le meilleur récit, peut-être emprunté à ABŪ L-ṢALT, est celui de TIĞĀNĪ, 53-54, reproduit par *Ḥulal*, I, 138-139, et IBN MAQDĪŠ, II, 83-84 ; *Bayān*, n'en parle pas ; relation concordante ds *Kāmil*, X, 202/trad., 519, et NUWAYRĪ, II, 162 ; brève indication ds *'Ibar*, VI, 160/*Berbères*, II, 25.

29. NUWAYRĪ ; les autres sources ne donnent pas la date et laissent plutôt entendre que cette nomination aurait suivi de peu l'avènement de l'émir.

30. Il n'y a aucune raison de suivre le traducteur du *Kāmil* qui voudrait identifier cet Abū l-Futūḥ avec 'Alī ; v. : *Kāmil*, trad., 519, note 3.

Al-Tiǧānī nous a transmis une partie de la qaṣīda dans laquelle le panégyriste Abū l-Ṣalt chante la longanimité et la mansuétude de son maître. On ne nous donne pas la date exacte du complot contre Abū l-Futūḥ. Il n'est pas défendu de supposer que c'est lui qui présida, en qualité de gouverneur, aux mesures prises contre les coupables et que son remplacement par son frère 'Alī inaugura le changement d'attitude de l'émir envers Sfax puisque la muse d'Ibn Ḥamdīs fait gloire à 'Alī d'avoir accordé l'amān aux Sfaxiens qui purent regagner leurs foyers[31]. Quoi qu'il en soit, c'est en 508 H/7 juin 1114-26 mai 1115, que Yaḥyā nomma gouverneur de Sfax son fils 'Alī déjà héritier présomptif[32] et son frère 'Īsā à Sousse[33].

Attentat contre Yaḥyā et fin du règne. — Peu avant sa mort, Yaḥyā fut victime d'un attentat dont nous avons plusieurs relations dérivant de deux sources différentes et présentant des divergences irréductibles. Indubitablement, c'est le récit d'Ibn Šaddād dont Ibn Ḫallikān donne le texte le plus complet, qui a été utilisé par Ibn al-Aṯīr et al-Nuwayrī malgré de graves écarts. Après avoir analysé ce témoignage et montré pourquoi il mérite créance, on examinera celui d'Ibn 'Iḏārī qui en tait la provenance.

Récit d'Ibn Šaddād[34]. — En 507 H/18 juin 1113-6 juin 1114, trois étrangers présentèrent à Yaḥyā un placet[35] dans lequel ils prétendaient pratiquer le « grand œuvre »[36] avec toute l'habileté possible. L'émir les ayant autorisés à comparaître devant lui, ils lui demandèrent d'assister à leurs travaux d'alchimie. « Nous autres, lui dirent-ils, nous enlevons à l'étain son aspect mat et terni[37] jusqu'à le rendre indiscernable de l'argent. Pour notre maître, nous transmuterons (l'étain) des selles, des étendards,

31. Ibn Ḥamdīs, *Dīwān*, n° 317, p. 445-447. Dans la pièce n° 142, p. 216-219, composée après la mort de Yaḥyā puisque le vers 23 parle des pleurs versés par les Sfaxiens à la mort de l'émir, Ibn Ḥamdīs atrribue à 'Alī le mérite d'avoir pardonné aux Sfaxiens qu'il tente d'ailleurs d'innocenter. Dans le n° 255, p. 344-346, il félicite 'Alī de sa nomination en 508 H. Le n° 318, p. 448-450, fut récité à 'Alī à Sfax et le n° 139, p. 209-211, lui fut envoyé par le poète de Mahdia à Sfax où 'Alī était retourné après avoir été trouver son père à Mahdia.

32. Tiǧānī, 54 ; date fournie par *Bayān*, I, 305/trad., I, 456, et Ibn Ḥamdīs, *Dīwān*, n° 255, p. 344-346.

33. *Bayān*, I, 305, seulement.

34. Ibn Ḫallikān, II, 240, longue citation de 'Abd al-'Azīz (b. Šaddād), reproduite par Ibn Maḍīš, I, 147-148.

35. « muṭāla'a ».

36. « al-ṣinā'a l-kabīra ».

37. « al-tadḫīn wa-l-ṣadā' ».

des pavillons et des ustensiles[38] en qinṭārs d'argent avec lesquels il pourra acquérir ce qu'il voudra et employer tout cet (argent) dans ses affaires. »

Ils lui demandèrent d'opérer en petit comité. L'émir acquiesça et les fit venir pour procéder à la transmutation[39]. Les trois alchimistes n'avaient d'autres spectateurs que l'émir Yaḥyā, le šarīf Abū l-Ḥasan 'Alī (b. Aḥmad al-Fihrī al-Ṣiqillī qui était son vizir[40] et le qā'id Ibrāhīm, général de la cavalerie[41]. L'occasion étant favorable à leurs desseins, l'un d'eux lança : « Le creuset a tourné ! »[42] et, à ce signal convenu d'avance, ils bondirent, et chacun d'eux, couteau à la main, d'attaquer l'un des trois personnages. Yaḥyā était assis sur un banc de pierre[43] ; son agresseur lui dit : « Je suis sellier ! » et lui porta un coup de couteau au cerveau, mais l'arme, coupant quelques tours du turban, ne toucha pas la tête et ne fit qu'égratigner la poitrine du prince. D'un coup de pied, Yaḥyā renversa son adversaire sur le dos. Les serviteurs ayant entendu le vacarme, ouvrirent la porte de service du château[44]. Il s'y engouffra et la referma sur soi. Le šarīf fut finalement tué par son adversaire. Quant au qā'id Ibrāhīm, sabre au clair, il combattit les trois acolytes. Les soldats brisèrent la porte de séparation, firent irruption et massacrèrent les trois meurtriers. Ceux-ci étaient vêtus à l'espagnole, c'est pourquoi on tua en ville un groupe de personnes habillées de cette façon. L'émir Yaḥyā sortit sur le champ, parcourut la ville et ramena le calme.

Ibn Ḫallikān arrête là le récit de l'attentat par Ibn Ṣaddād. A quelques détails près, celui d'Ibn al-Aṯīr et d'al-Nuwayrī en est un résumé si fidèle qu'il faut admettre qu'ils ont utilisé la même source[45]. Toutefois, ils datent l'événement de l'année 502 H/11 août 1108-30 juil. 1109 et nous apprennent d'autres choses fort intéressantes.

38. « al-surūğ wa-l-bunūd wa-l-qibāb wa-l-awānī ».

39. « aḥḍara-hum li-l-ʿamal ».

40. Addition fournie par Ibn Ḥamdīs, *Dīwān*, nos 96, 133, p. 137-140,187-189. *Ḫarīda, ms.* Paris 3330, fo 112 vo-113 ro : thrène par Abū l-Ṣalt d'un šarīf ; l'allusion à l'autorité qu'il exerçait incite à penser qu'il s'agit du vizir de Yaḥyā.

41. « qā'id al-a'inna ».

42. « dārat al-būṭiqa ».

43. « maṣṭaba ».

44. « fa-fataḥū bāb al-qaṣr min 'indi-him ».

45. *Kāmil*, X, 199-200/trad., 517-519 ; Nuwayrī, II, 162, suit *Kāmil* en l'abrégeant quelque peu. Ds *Kāmil*, on relève les expressions : « na'malu l-nuqrat » (nous allons faire du métal précieux — or ou argent —), v. : Fagnan, *Additions*, 176 ; « al-kīmāwiyya » (les alchimistes) ; « Ibrāhīm qā'id ǧayši-hi » (Ibrāhīm, général de son armée).

On rapporta à Yaḥyā que les trois complices avaient été aperçus chez al-Muqaddām[46] b. Ḫalīfa. D'autre part, étrange coïncidence, l'émir Abū l-Futūḥ b. Tamīm (sic), frère (sic) de Yaḥyā, s'était présenté au palais à l'heure même du complot, à la tête de ses hommes en armes. On ne l'avait pas laissé entrer. Yaḥyā, persuadé de la complicité de ces deux hommes, convoqua al-Muqaddam b. Ḫalīfa et le fit tuer par les neveux de ce dernier, leur permettant ainsi de se venger d'al-Muqaddam b. Ḫalīfa qui avait assassiné leur père. Il chassa l'émir Abū l-Futūḥ et sa femme Ballāra, fille d'al-Qāsim b. Tamīm et les interna à Qaṣr Ziyād où ils demeurèrent jusqu'à la mort de l'émir.

On remarquera d'abord qu'Abū l-Futūḥ ne saurait être le fils de Tamīm à moins d'admettre qu'il avait épousé une petite fille de ce dernier, c'est-à-dire sa propre nièce, ce qui est inconcevable. Ibn Ḫallikān a raison de l'appeler Abū l-Futūḥ b. Yaḥya[47]. Il s'agit donc du fils de Yaḥyā, qui avait épousé sa cousine Ballāra[48].

D'autre part, si Abū l-Futūḥ (b. Yaḥyā) a été interné à Qaṣr Ziyād après 502 H/1108-1109, comment a-t-il pu être nommé gouverneur de Sfax en 504 H/1110-1111 comme l'affirme al-Nuwayrī ?

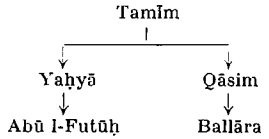
Concluons : la confusion entre le fils et le frère de Yaḥyā non seulement exige une rectification du texte d'Ibn al-Aṯīr, mais entâche de suspicion la date de 502 H. On s'en tiendra donc au récit d'Ibn Šaddād qu'il reste à confronter avec celui d'Ibn 'Iḏārī dont voici la substance.

Récit du Bayān[49]. — En 509 H/27 mai 1115-15 mai 1116, arrivèrent à Mahdia deux ou trois hommes qui se donnèrent pour

46. al-muqaddam est peut-être le titre militaire (chef, officier) d'Ibn Ḫalīfa.

47. IBN ḪALLIKĀN, II, 241.

48. On a donc :



Sur cette Ballāra et son fils al-'Abbās, v. *infra :* p. 317. L'erreur d'IBN AL-AṮĪR (ou d'un copiste) s'expliquerait par cette leçon d'al-NUWAYRĪ, II, 162 : « Abū-l-Futūḥ Ibrāhīm, frère de Yaḥyā ». Si Abū l-Futūḥ s'appelait Ibrāhīm, son nom complet aurait été : Abū l-Futūḥ Ibrāhīm b. Yaḥyā b. Tamīm ; une confusion, paléographiquement très plausible entre Ibrāhīm et Ibn Tamīm serait à l'origine de la méprise ; l'expression « frère de Yaḥyā » aurait été substituée après coup à celle de « fils de Yaḥyā », car on ne pouvait avoir : Abū l-Futūḥ b. Tamīm b. Yaḥyā. D'autre part, répétons qu'il faut qu'Abū l-Futūḥ soit le fils de Yaḥyā pour pouvoir être l'époux de Ballāra, fille d'al-Qāsim b. Tamīm.

49. *Bayān*, I, 305-306/trad., I, 456-457.

des étudiants maṣmūdites[50] versés en alchimie. On leur permit d'entrer dans le laboratoire[51]. Lorsqu'ils eurent pris leurs dispositions, ils demandèrent à être reçus par le sultan Yaḥyā b. Tamīm qui leur dit : « Faites-moi assister à la transmutation et au vrai mystère ![52] » Ils acceptèrent à condition que seuls l'émir et son vizir assisteraient à la séance. En leur présence et en celle d'Abū Ḫannūš, esclave du prince, les deux alchimistes préparèrent le creuset, y jetèrent du plomb[53], le chauffèrent et firent comme s'ils allaient extraire l'élixir[54]. Puis, brandissant leurs poignards, ils tuèrent le vizir et Abū Ḫannūš et couvrirent le sultan de blessures dont il souffrit jusqu'à sa mort. « Chien ! lui crièrent-ils en le frappant, nous sommes tes frères un tel et un tel ! Tu nous as bannis, accaparant le pouvoir royal ! »

Aux cris poussés, les esclaves (ʿabīd) entrèrent et massacrèrent, sur-le-champ, les deux assassins. Yaḥyā mourut le jour de la Fête du Sacrifice (10 Ḏū l-Ḥiǧǧa) de l'année 509 H/25 avr. 1116. Pendant qu'il souffrait des blessures reçues au cours de ce guet-apens, il accusa ouvertement son fils (Abū) l-Futūḥ d'avoir trempé dans l'affaire et le bannit à Qaṣr Ziyād[55] où il demeura jusqu'à l'avènement de son frère ʿAlī qui l'exila en Orient où il mourut. Ailleurs[56], Ibn ʿIḏārī fait mourir Yaḥyā subitement, assassiné dans son palais de Mahdia le deuxième jour de la Fête du Sacrifice (11 Ḏū l-Ḥiǧǧa) 509 H/26 avr. 1116.

Cette contradiction n'est rien à côté de l'invraisemblance de voir les deux frères de Yaḥyā revenir d'exil pour assassiner leur frère en risquant leur propre vie alors qu'ils auraient pu confier la besogne à des comparses. Ibn ʿIḏārī ne donne pas le nom du vizir et passe sous silence la présence du qāʾid Ibrāhīm. On est tenté de

50. « maṣmūda ». Dans la suite du récit, l'emploi du duel indique que pour le narrateur, les alchimistes étaient deux et non trois. Sur l'origine maġribine des pseudo-alchimistes, v. *infra:* p. 314.

51. « dār al-ʿamal ».

52. « awqifānī ʿalā l-ṭarḥ wa-ḥaqīqat al-sirr ». *Berbères*, II, 25, note 1 (citation du *Bayān*) : « Il désirait voir faire la projection et apprendre le mystère du grand œuvre. »

53. Le mot « raṣāṣ » (plomb) peut avoir aussi le sens d'étain (comme dans le récit d'Ibn Šaddād).

54. « al-iksīr ».

55. Il faut rétablir soit : « nafā bna-hu (Abā) l-Futūḥ, soit : « nafā (Abā) l-Futūḥ ».

56. A la page précédente, *Bayān*, I, 304/trad., I, 454, on remarquera que dans l'expression : « fuǧʿatān maqtūlān fī qaṣri-hi bi-l-Mahdiyya », le premier mot se retrouve dans la version d'après laquelle Yaḥyā mourut subitement et non assassiné et que les mots qui suivent paraissent avoir été ajoutés par la suite, sans doute pour justifier le récit que nous venons d'analyser. D'autre part, nouvelle contradiction, Yaḥyā, d'après ce même récit, ne mourut pas « sur le coup » comme traduit Fagnan, puisqu'il bannit son fils pendant qu'il souffrait de ses blessures.

reconnaître dans l'énigmatique « 'abd » Abū Ḫannūš, le général Ibrāhīm[57] bien que nous verrons Ibn al-Ḫaṭīb parler de quatre spectateurs. Toutes ces raisons permettent de douter de la véracité d'un récit qui paraît quelque peu romancé. La confusion, toujours possible en paléographie arabe entre 7 et 9 ne permet malheureusement pas de dater l'attentat avec certitude de 507 H plutôt que 509 H. Toutefois, le *Dīwān* d'Ibn Ḥamdīs justifie la préférence qu'il faut vraisemblablement accorder au récit d'Ibn Šaddād ; on y trouve une pièce où le panégyriste fait allusion au complot[58] ; elle est présentée en ces termes : « (Le poète) a dit (les vers qui suivent) narrant l'histoire de l'attentat fomenté par trois individus contre lui (l'émir) et auquel il échappa grâce à Allah le Très-Haut ; son vizir, le šarīf 'Alī b. Aḥmad al-Fihrī, blessé, mourut ensuite. Ces gens furent aussitôt mis à mort et crucifiés à Zawīla. » Ibn Ḥamdīs a aussi composé le thrène du šarīf al-Fihrī 'Alī b. Aḥmad al-Ṣiqillī[59] où il n'est pas question de l'assassinat de l'émir, pas plus, d'ailleurs, que dans la qaṣīda où il présente à 'Alī ses condoléances et ses félicitations. S'il y avait eu assassinat, la muse du panégyriste n'aurait pas manqué de traiter un aussi beau thème.

Version attribuable à Abū l-Ṣalt[60]. — Il reste à analyser un autre récit de l'attentat dû à la plume d'Ibn al-Ḫaṭīb qui l'insère entre deux citations du livre de l'historiographe zīrīde Abū l-Ṣalt dont il s'est, par conséquent, probablement inspiré. A quelques détails près, il confirme, lui aussi, le témoignage d'Ibn Šaddād, mais ne saurait lui être préféré. On y lit que trois maġribins qui se targuaient d'alchimie, demandèrent audience à Yaḥyā qui les reçut en présence de quatre de ses intimes dont le général de son armée[61]. Au cours de la réunion, les trois individus sortirent leurs poignards de leurs ceintures et tuèrent le général d'armée ; l'émir s'échappa avec de graves blessures dont il se remit ; ces maġribins furent massacrés et crucifiés ; le règne de Yaḥyā se poursuivit jusqu'au deuxième jour de la Fête du Sacrifice (11 Ḏū l-Ḥiğğa) 509 H/26 avr. 1116 ; il mourut subitement dans son palais. Parmi les quatre assistants, il faut probablement compter l'esclave Abū Ḫannūš, et faire mourir le vizir au lieu du général, d'autant plus que ce dernier paraît être cet Ibrāhīm b. 'Abd. Allah auquel nous verrons 'Alī confier une expédition contre Djerba[62].

57. Il se serait donc appelé : Abū Ḫannūš Ibrāhīm ; v. *infra :* même page.
58. Ibn Ḥamdīs, *Dīwān*, n° 133, p. 187-189.
59. *Ibidem*, n° 96, 137-140.
60. *A'māl*, 458.
61. « qa'id ğayši-hi ».
62. V. *infra :* p. 318.

Mort de Yaḥyā[63]. — Toutes les sources s'accordent, même le *Bayān*, pour faire mourir Yaḥyā « subitement ». Comme pour celui de l'attentat, le récit le plus intéressant de la mort de l'émir nous est fourni par Ibn Ḫallikān, sans doute d'après Ibn Šaddād ; on le retrouve sous une forme légèrement résumée dans Ibn al-Aṯīr et al-Nuwayrī.

Yaḥyā s'éteignit le mercredi, jour de la Fête du Sacrifice (10 Ḏū l-Ḥiğğa) de l'année 509 H/25 avr. 1116[64]. Se fondant sur l'horoscope de sa naissance[65], son astrologue lui avait prédit que, ce jour-là, il lui serait néfaste et déconseillé de monter à cheval. L'émir suivit le conseil. Ses fils et ses courtisans se rendirent au muṣallā. A l'issue de la ṣalāt de la Fête, les courtisans vinrent lui présenter leurs salutations, selon le cérémonial traditionnel. Les lecteurs récitèrent le Coran et les poètes déclamèrent des poèmes. L'assistance entra dans la salle (de réception)[66] et se restaura. Yaḥyā se leva pour gagner la pièce où il devait prendre son repas[67]. Arrivé à la porte, il fit signe à l'une de ses concubines, s'appuya sur elle, fit trois pas et tomba mort. Il avait vécu cinquante-deux ans et régné huit ans et demi[68]. Il laissait trente fils et vingt filles.

II. *Règne de 'Alī b. Yaḥyā (509-515 H/1116-1121)*

Avènement de 'Alī[69]. — Des trente fils que Yaḥyā avait laissés en mourant, on ne connaît qu'Abū l-Futūḥ et Abū l-Ḥasan 'Alī,

63. Ibn Ḫallikān, II, 241 ; *Bayān*, I, 304, 306/trad., I, 454, 457 ; *Kāmil*, X, 216 ; Nuwayrī, II, 162-163 ; *'Ibar*, VI, 160/*Berbères*, II, 25 ; *Mu'nis*, 88.

64. Ibn Ḫallikān ; *Kāmil*, Nuwayrī et *Bayān*, I, 306, ne donnent pas le jour de la semaine ; théoriquement mardi ; *Bayān*, I, 304, et *A'māl*, 458 : deuxième jour de la Fête ; *Mu'nis*, 88 : Le 1er Ḏū l-Ḥiğğa. Toutes les sources sont d'accord sur l'année 509 H ; v. aussi : Ḏahabī, cité ds *Nuğūm*, V, 211.

65. Ibn Ḫallikān : « fī tasyīr mawlidi-ka » ; *Kāmil*, éd. Caire 1301 H : « munastīr », 2e éd. Caire : « tas'īr ; Nuwayrī : « tasbīr ».

66. « al-'Iwān ».

67. « maǧlis al-ṭa'ām ». *Kāmil* et Nuwayrī disent que l'émir se disposait à rejoindre la salle de réception pour festoyer avec les courtisans, mais la présence de sa concubine, dont ces deux auteurs ne parlent pas, prouve qu'il s'agit d'une partie des appartements privés où l'émir allait se retirer pour déjeuner seul ou en petit comité.

68. *a)* Son âge — *Kāmil*, *A'māl :* 52 ans et 15 jours ; Nuwayrī · 52 ans moins 17 jours ; *Mu'nis :* 52 ans. *b)* Longueur du règne — *Kāmil :* 8 ans, 5 mois et 25 jours ; *A'māl :* 8 ans, 8 mois et 15 jours ; Nuwayrī : 8 ans et 5 mois moins 5 jours ; *Mu'nis :* 8 ans et 6 mois.

69. *A'māl*, 458-459, citation d'Abū l-Ṣalt ; *Bayān*, I, 306/trad., I, 457-458 ; Ibn Ḫallikān, II, 241 ; *Kāmil*, X, 216/trad., 521, XI, 64/trad., 568 ; Nuwayrī, II, 164 ; *'Ibar*, VI, 161/*Berbères*, II, 25 ; Ibn Ḥamdīs, *Dīwān*, nº 291, p. 411-414.

gouverneur de Sfax, très probablement héritier présomptif[70]. ʿAlī avait son panégyriste, Ibn Ḥamdīs. Quant à son frère, Abū l-Futūḥ, compétiteur éventuel qui aurait déjà voulu détrôner leur père, il était toujours gardé à vue à Qaṣr Ziyād.

Né à Mahdia, le dimanche matin 15 Ṣafar 479 H/1er juin 1086, ʿAlī avait alors trente ans[71].

Les hauts dignitaires, notamment ʿAbd al-ʿAzīz b. ʿAmmār et le qāʾid Rakwā[72], convinrent de lui adresser une lettre dans laquelle l'émir défunt ordonnait à son fils de venir le rejoindre au plus vite. Le kātib (secrétaire de chancellerie) authentifia la fausse missive en la revêtant du paraphe (ʿalāma) de Yaḥyā : « Louange à Allah, Seul »[73]. On prit les mesures qui s'imposaient et les portes furent gardées manu militari. ʿAlī reçut la nouvelle au cours de la nuit et partit, sur-le-champ, escorté par Abū Bakr b. Ǧābir b. ʿAskar et d'autres chefs arabes des environs de Sfax[74].

A El-Djem, il trouva la majeure partie des chefs de l'armée ṣanhāǧienne en train d'assiéger des ennemis probablement retranchés dans le célèbre amphithéâtre qui avait jadis servi de point de repli à la Kāhina[75]. Comme Ibn Ḥamdīs a chanté la prise de cette place dans un panégyrique dédié à ʿAlī et qu'il n'en est plus question par la suite, il est vraisemblable qu'elle capitula aussitôt grâce aux renforts accompagnant l'héritier présomptif. Quoi qu'il en soit ces troupes se rallièrent à lui sans hésiter et fort de cette aide précieuse, espérée ou non, ʿAlī poursuivit sa route et arriva à Mahdia dans l'après-midi du jeudi deuxième jour de la Fête du Sacrifice, 11 Ḏū l-Ḥiǧǧa 509 H/26 avr. 1116[76], le lendemain même de la mort de l'émir.

On procéda à la prière funèbre et on ensevelit l'émir dans son château et il fut transféré l'année suivante au Qaṣr al-Sayyida à

70. Dp. Tīčānī, 54, seulement.

71. Date fournie par Nuwayrī, II, 166 et Ibn Ḫallikān, II, 241, où la date 497 H est manifestement erronée (confusion entre 7 et 9) ; théoriquement lundi. *Bayān*, I, 306/trad., I, 458, confirme qu'il avait 30 ans à son avènement.

72. Sic ds Nuwayrī, seule source à donner ces deux noms.

73. Dp. *Bayān* seulement.

74. Dp. *ʿIbar/Berbères*.

75. Cette affaire n'est mentionnée que par Ibn Ḫaldūn et Ibn Ḥamdīs.

76. Dp. *Aʿmāl*, Ibn Ḫallikān, Nuwayrī ; probablement en fin d'après-midi (ẓuhr) ce qui expliquerait pourquoi le *Bayān* qui fixe la mort de Yaḥyā au deuxième jour de la Fête ds. I, 304/trad., I, 454, et plus loin, I, 306/trad., I, 456, au premier jour, affirme que ʿAlī arriva à Mahdia le troisième jour, c'est-à-dire le jeudi soir qui, selon le comput musulman correspond effectivement au début de la journée du vendredi, troisième jour du ʿĪd al-Naḥr. Dp. *Ḥulla*, I, 312 : Yaḥyā mourut le deuxième jour du ʿĪd al-Fiṭr *(sic !)* (Fête de rupture du jeûne, 2 Šawwāl).

Monastir[77]. Le vendredi matin 12 Ḏū l-Ḥiǧǧa 509 H/27 avr. 1116[78], 'Alī siégea pour recevoir condoléances, félicitations et serments d'allégeance. Il revêtit de robes d'honneur les principaux dignitaires et les poètes de réciter des vers. Ibn Ḥamdīs déclama une fort belle qaṣīda[79]. Cette grande journée fut encore marquée par une parade militaire dirigée par l'émir qui regagna ensuite son palais[80].

Portrait de 'Alī[81]. — On nous présente 'Alī comme un prince généreux, aimant le loisir, les douceurs de la vie et déléguant ses pouvoirs. Mais s'il est certain qu'il ne parut guère sur les champs de bataille, du moins a-t-on l'impression que les plaisirs ne l'ont pas énervé et qu'il ne s'est pas désintéressé des affaires de l'état. Pendant son court règne, on ne voit pas se profiler la silhouette de quelque maire du palais omnipotent et il est loin de faire figure de prince efféminé, jouet des courtisans.

En 511 H/5 mai 1117-23 avr. 1118, arriva à Mahdia un envoyé du calife d'Égypte, porteur de cadeaux et de compliments[82]. Cette ambassade fāṭimide n'était peut-être pas la première qu'ait reçue 'Alī ; celui-ci n'avait pas manqué d'annoncer son avènement au suzerain de feu son père et de recevoir d'al-'Āmir un diplôme d'investiture.

Il jugea prudent d'exiler son frère Abū l-Futūḥ. Celui-ci, accompagné de son épouse Ballāra et de leur tout jeune fils al-'Abbās, s'embarqua pour l'Égypte où il fut bien traité par al-'Āmir[83].

Soumission de Djerba[84]. — Depuis la mort d'al-Mu'izz b. Bādīs, l'île de Djerba révoltée était devenue un nid de redoutables

77. Dp. Ibn Ḫallikān ; *Kāmil:* al-Turba (le mausolée) au lieu de Qaṣr al-Sayyida.

78. Le texte d'Ibn Ḫallikān : « yawm al-ǧumu'a ṯāliṯ 'ašar Ḏī l-Ḥiǧǧa » (vendredi 13 Ḏū l-Ḥiǧǧa) paraît devoir être rétabli ainsi : « yawm al-ǧumu'a ṯāliṯ ('Īd al-Naḥr ṯānī) 'ašar Ḏī l-Ḥiǧǧa », ce qui explique le lapsus. En effet : 1er jour de la Fête = 10 Ḏū l-Ḥiǧǧa = Mercredi (du mardi soir au mercredi soir) ; 2e jour = 11 du mois = jeudi (du mercredi soir au jeudi soir) ; 3e jour = le 12 = vendredi (du jeudi soir au vendredi soir). Comme on était un vendredi, heureuse coïncidence, il va de soi que son nom dut être mentionné dans la ḫuṭba ce jour-là au cours du service du ẓuhr.

79. *A'māl;* cette pièce figure dans le *Dīwān* du poète, nº 131, p. 190-192.

80. *A'māl.*

81. *Bayān*, I, 306/trad., I, 458.

82. *Bayān*, I, 307/trad., I, 459 ; *'Ibar*, VI, 161/*Berbères*, II, 25.

83. *Kāmil*, X, 200, XI, 64/trad., 518-519, 568 ; Ibn Ḫallikān, II, 241 et I, 370 ; *Nuḍūm*, V, 288-289 ; *Ittiʿāẓ* 324-325, 338. Après la mort de son époux Abū l-Futūḥ, Ballāra épousa le ministre du Fāṭimide al-Ẓāfir, al-Malik al-'Ādil Abū l-Ḥasan 'Alī b. al-Salār qui eut pour successeur son propre beau-fils al 'Abbās. Abū l-Faḍl al-'Abbās b. Abī l-Futūḥ était le petit-fils de Yaḥyā et le neveu de 'Alī.

84. Tiǧānī, 90-91, principale source, reproduit textuellement la chronique d'Abū ʿ-

corsaires. Le danger devint si sérieux que, dès 510 H/1116-1117, moins d'un an après son avènement, probablement pendant l'été 1116, 'Alī résolut d'anéantir la piraterie djerbienne. Il confia le commandement de la flotte au général en chef de l'armée, Ibrāhīm b. 'Abd Allah, et lui adjoignit au moins deux conseillers choisis parmi les dignitaires de l'état. L'île fut investie et ne tarda pas à faire sa soumission. L'opération semble avoir consisté uniquement en un blocus maritime dont on ignore la durée exacte. Les šayḫs et les muqaddams de Djerba s'engagèrent à faire cesser tout brigandage sur les côtes ifrīqiyennes. Ces propositions furent soumises à 'Alī qui les accepta, sans formuler d'autres exigences. La flotte zīrīde se retira et pour un temps l'Ifrīqiya n'eut plus à souffrir des corsaires de Djerba.

Pendant que se déroulait l'opération, ou peu après, des rumeurs couraient parmi le peuple : un grand évènement devait se produire en Ramaḍān et le sultan, mourir[85]. Le dixième jour du jeûne, la muse d'Ibn Ḥamdīs félicita le prince d'être sain et sauf et d'avoir démenti les pronostics des astrologues et pacifié Djerba[86]. Il est tentant de dater ce poème de Ramaḍān 510 H/7 janv.-5 fév. 1117, puisqu'il ne fait allusion à aucun des succès remportés ultérieurement par le prince, bien qu'Ibn 'Iḏārī, seul auteur à parler de cette fausse prédiction, la rapporte sous l'année 511 H/1117-1118, citant, à l'appui, deux vers du poème d'Ibn Ḥamdīs et deux autres vers anonymes. Mais ne peut-on soupçonner le compilateur du *Bayān* (ou un copiste) d'avoir commis une erreur chronologique, lui qui passe sous silence trois expéditions de 'Alī et la première phase de celle de Gabès ?

Soumission de Tunis[87]. — Peu de temps après son installation, en 510 H/1116, 'Alī envoya une armée assiéger Tunis dont le seigneur, Aḥmad b. 'Abd al-'Azīz b. 'Abd al-Ḥaqq b. Ḫurāsān, dut accepter les conditions du vainqueur et rentrer dans l'obéissance.

Affaire du Djebel Ousselet[88]. — La même année, il chargea un corps de troupes placé sous les ordres de l'émir arabe Maymūn

Ṣalt ; *Ḥulal*, I, 170, suit Tiǧānī ; *Bayān*, I, 306/trad., I, 458 ; *Kāmil*, X, 216/trad., 521 ; Ibn Ḥamdīs, *Dīwān*, nº 135, p. 193-196 ; *Mu'nis*, 88.

85. Dp. une seule source : *Bayān*, I, 306-307/trad., I, 458-459.

86. Ibn Ḥamdīs, *Dīwān*, nº 135, p. 193-196.

87. *Kāmil*, X, 220/trad., 522 ; *'Ibar*, VI, 161/*Berbères*, II, 25, récit analogue ds *'Ibar*, VI, 164/*Berbères*, II, 30, où 'Alī est appelé, à tort, 'Alī b. Yaḥyā b. al-'Azīz *(sic)* b. Tamīm ; Nuwayrī, II, 164 ; *Mu'nis*, 88.

88. *Kāmil*, X, 220/trad., 522-523, récit le plus détaillé ; *'Ibar*, VI, 161/*Berbères*, II, 25 ; Nuwayrī, II, 164 ; *Mu'nis*, 88.

b. Ziyād al-Ṣaḫrī al-Mu'ādī de la pacification du Djebel Ousselet (Waslāt, au nord-ouest de Kairouan). Ce massif qui passait pour n'avoir jamais été soumis à l'autorité centrale, peut-être depuis la conquête arabe, servait de repaire à de dangereux brigands dont l'anarchie post-hilālienne avait accru la hardiesse. Descendant de leurs hauteurs, ils livrèrent plusieurs combats acharnés aux troupes venues pour les mater.

Avec une escouade, le général zīrīde empruntant une voie difficile réussit l'ascension du sommet réputé inaccessible où les montagnards l'attaquent. Il résiste jusqu'à l'arrivée du restant de l'armée. De nombreux ousseltiens sont massacrés, beaucoup jetés dans les précipices où ils se brisent les os, d'autres s'échappent tandis qu'un groupe se retranche dans un fort situé sur une hauteur. Les Zīrīdes investissent ce point de résistance et les assiégés finissent par demander l'envoi de parlementaires. Des Arabes et des soldats de l'armée régulière (ǧund) que leur dépêche le commandant en chef sont en partie massacrés. Les survivants, étant parvenus à se réfugier dans la partie supérieure de la citadelle appellent à l'aide leurs frères d'armes qui attaquent. Les montagnards, pris entre les troupes d'en haut et celles qui, d'en bas, montaient à l'assaut, furent contraints de se rendre et, en fin de compte, massacrés jusqu'au dernier.

Affaire de Rāfi' (Gabès et Sicile)[89]. — Le déroulement des opérations dirigées par 'Alī contre Gabès vers 511 H/5 mai 1117-23 avr. 1118 est délicat à rétablir. Les chroniqueurs chrétiens ayant passé sous silence l'intervention normande ne permettent aucun recoupement avec les auteurs arabes dont le témoignage présente des lacunes, des contradictions et une chronologie flottante.

On relèvera d'abord que le récit d'al-Tiǧānī renferme une citation d'Abū l-Ṣalt et que celui d'Ibn Ḫaldūn en contient une autre du même historiographe zīrīde. D'autre part, comme cette relation est, dans l'ensemble, confirmée par celle d'Ibn al-Aṯīr et d'al-Nuwayrī, on n'hésitera pas à lui donner la préférence. On s'aperçoit alors que ce que l'on appelle « le siège de Gabès » comporte deux phases nettement distinguées par al-Tiǧānī et probablement séparées chronologiquement par l'hiver 1117-1118.

89. Récit d'ensemble ds : *Storia*, III, 376-380 et CHALANDON, I, 371-372.

Première phase[90]. — Yaḥyā avait toujours ménagé le chef arabe Rāfi' b. Maggan b. Kāmil b. Ğāmi' al-Dahmānī qui, après s'être emparé de Gabès sous Tamīm, y gouvernait en potentat avec l'assentiment sans doute forcé du Zīrīde.

Vers la fin de son règne, Yaḥyā avait, non seulement toléré, entre autre chose, que Rāfi' construisît un navire marchand[91], mais lui avait même fourni les matériaux nécessaires[92]. A la mort de l'émir, le bâtiment n'était pas achevé.

'Alī, revendiquant le monopole de la flotte marchande en Ifrīqiya et n'admettant pas en ce domaine la moindre concurrence, s'opposa à la réalisation d'un projet qui risquait de le frustrer d'une partie des taxes sur le trafic maritime et de créer un dangereux précédent. Il envoya une flotte (six navires de guerre et quatre galères)[93] au large de Gabès avec mission d'empêcher la sortie du vaisseau de Rāfi' et de s'en emparer s'il mettait à la voile.

Rāfi' écrivit alors à Roger II pour lui demander son aide contre 'Alī, lui disant que son navire devait lui apporter les présents qu'il lui destinait. Cet argument habile et vraisemblable n'était probablement pas le seul et il n'est pas en contradiction avec cette supposition valable faite par Amari : les autorités siciliennes auraient vu, dans l'entreprise de Rāfi', un moyen de passer outre aux taxes zīrīdes. D'autres hypothèses viennent à l'esprit : l'initiative, privée ou officielle, ne serait-elle pas venue de Sicile ? Ce qui expliquerait la tolérance de Yaḥyā désireux de rester en bons termes avec ce pays ; Rāfi' aurait-il abaissé les tarifs, voire accordé la franchise... ?

Roger II dépêcha une flotte de vingt-quatre galères[94], avec mission de rompre le blocus zīrīde et de ramener en Sicile le bâtiment gabésien. Quand la flotte sicilienne passa au large de Mahdia[95], 'Alī tint conseil. A l'unanimité, on lui recommanda de rappeler sa

90. Tiğānī, 71-72, cite une fois Abū l-Ṣalt ; *'Ibar*, VI, 161/*Berbères*, II, 25-26, en fait autant ; *Kāmil*, X, 223/trad., 523-524 ; Nuwayrī, II, 164-165 ; *Storia*, III, 376-378. La leçon, sans doute fautive de Makkī au lieu de Makkan/Maggan, ne figure que dans l'édition de la *Riḥla* d'al-Tiğānī, v. aussi : même ouvrage, 69, 70. Le texte du *Bayān*, I, 307/trad., I, 459 (sous l'année 511 H), certainement lacuneux, ne fait pas la moindre allusion à la première phase des opérations qui est pourtant narrée par les autres sources et comporte une intervention sicilienne.

91. Tiğānī : « safīna » ; *Kāmil* et Nuwayrī : « markab ».

92. Nuwayrī précise : bois et fer.

93. Dp. Nuwayrī : 6 ḥarbiyyāt et 4 šawānī ; *Storia*, 377, note 1. Cette première expédition maritime, clairement attestée par Tiğānī et Nuwayrī, ne l'est pas explicitement par Ibn al-Aṯīr.

94. Nuwayrī.

95. *Kāmil*, Nuwayrī ; ce détail manque ds Tiğānī.

flotte et de fermer les yeux sur les agissements de Rāfi' pour ne pas rompre la paix zīrīdo-sicilienne. Refusant de consentir à ce qu'il considérait comme une humiliation, il donna ordre au restant de sa flotte[96] de se porter à Gabès. D'après Ibn al-Aṯīr, qui ne parle pas de ce conseil, c'est lorsque 'Alī vit passer la flotte sicilienne devant Mahdia qu'il acquit la conviction que Rāfi' et Roger avaient partie liée, ce qu'il s'était refusé à croire jusque-là, et qu'il ordonna le départ de ses navires. Ibn al-Aṯīr et al-Nuwayrī affirment que les deux flottes arrivèrent simultanément à Gabès et que la sicilienne se retira sans avoir livré combat, laissant le Zīrīde bloquer la cité de Rāfi'. Au contraire, selon al-Tiǧānī, l'escadre de 'Alī, arrivant à Gabès, surprit les Siciliens qui, débarqués, assistaient à un banquet offert par Rāfi'. Ils s'empressèrent de regagner leurs navires dont la plupart tombèrent aux mains des Musulmans qui leur tuèrent beaucoup de monde. « Ceux d'entre eux qui s'en tirèrent le durent à la fuite, dit Abū l-Ṣalt, et c'est l'émoi causé par la peur qui leur donna des ailes et non celui que provoquent les réjouissances. » Al-Tiǧānī conclut en disant que telle est la principale cause de la rupture entre Roger et 'Alī, puis entre Roger et al-Ḥasan, de la prise de Mahdia par les Chrétiens et de la fin de la dynastie des Banū Manād. Il donne ensuite un extrait d'un panégyrique de 'Alī composé par Muḥammad b. 'Abd Allah al-Kātib à l'occasion de ce succès. Cette citation poétique ne fait pas allusion à un engagement naval, pas plus d'ailleurs que la pièce analogue où Ibn Ḥamdīs félicite l'émir à propos du retour à Mahdia, en 512 H (sic) d'une flotte qui était partie combattre des galères venues opérer de Sicile à Gabès[97].

Que l'historiographie ait exagéré l'importance de cette victoire navale, la chose est admissible, mais l'argument a silentio tiré de ces deux poètes ne suffit pas pour rejeter[98] le témoignage d'al-Tiǧānī et d'Abū l-Ṣalt au profit de celui d'Ibn al-Aṯīr et d'al-Nuwayrī, en disant qu'al-Tiǧānī a confondu des événements différents. D'ailleurs, Ibn Ḫaldūn dit bien que 'Alī défit les Chrétiens en combat naval dans la première phase de l'affaire de Gabès[99].

La flotte zīrīde poursuivit le blocus de Gabès dont elle aurait même détérioré le réservoir (ma'ǧal)[100] puis regagna Mahdia sans

96. Dp. Nuwayrī elle se composait de « ḥarbiyyāt » et de « ṣawānī ».

97. Ibn Ḥamdīs, *Dīwān*, n° 138, p. 205-208. La date de 512 H figure dans les quelques lignes de présentation du poème, mais aucune source ne parle d'une quelconque action navale contre Gabès cette année-là.

98. Comme l'a fait Amari, *Storia*, III, 378, note 1.

99. *'Ibar*, VI, 167/*Berbères*, II, 36.

100. Nuwayrī.

doute avant l'hiver de 511 H/fin 1117-début 1118. Le blocus du port n'avait pas suffi à faire tomber la place non attaquée par terre.

Deuxième phase[101]. — 'Alī, décidé à mater le rebelle, fit d'importants préparatifs terrestres et navals et enrôla des tribus arabes. Mais Rāfi' prit les devants, rassembla lui aussi des Arabes[102] et vint camper sous les murs de Mahdia tout en affirmant être venu faire sa soumission et entama des négociations de paix que le Zīrīde repoussa[103].

Les Mahdiens firent une sortie vigoureuse et bousculèrent les assaillants jusqu'à leur camp ; aux cris poussés par leurs femmes, les Arabes reprirent courage et une sanglante mêlée s'ensuivit qui dura jusqu'au soir et au cours de laquelle l'émir se tint à Bāb Zawīla[104]. Rāfi' aurait subi de lourdes pertes et 'Alī perdu un seul homme ; les Zīrīdes lancèrent ensuite une autre attaque plus acharnée que la première et eurent encore le dessus[105].

Ces succès et ceux qui vont suivre s'expliqueraient par le ralliement massif des Arabes à 'Alī qui leur donne beaucoup d'argent, avec par contrecoup, des défections dans les troupes de Rāfi' qui n'aurait plus eu à compter que sur ses Banū Dahmān[106].

101. Tīčānī, 71-72, très succinct, est à compléter par les sources précitées *supra*, note 90, p. 320, à propos de la première phase et *Bayān*, I, 307/trad., I, 459.

102. A suivre Nuwayrī, il faudrait admettre que Rāfi' était à la tête d'une coalition groupant toutes les tribus arabes.

103. Ds. *Bayān*, I, 307/trad., I, 459, la phrase : « ḫaraǧa mutaṭāriḥān 'alā wuǧūh alǧayš rāġibān fī l-ṣulḥ » que Fagnan a traduit : « Il se précipita en suppliant auprès des chefs de l'armée dans le désir d'obtenir la paix » est assez obscure ; comp. : Tīčānī, 72 : « arsala ǧamā'a min wuǧūh qawmi-hi ilā 'Alī rāġibān fī l-muṣālaḥa » = « Désirant conclure la paix, il dépêcha à 'Alī un groupe de notables de sa tribu. » Il semble donc que Rāfī' envoya au Zīrīde une députation chargée de négocier un accord ; v. *infra :* p. 323.

104. *Bayān*, I, 307/trad., I, 459.

105. *Kāmil* et Nuwayrī.

106. Sur ce point, les deux auteurs les plus précis sont Ibn 'Iḏārī et Ibn Ḫaldūn. *Bayān* place entre le 1er et le 2e engagement de Mahdia, l'enrôlement par 'Alī des trois cinquièmes des Arabes qui, après le départ de Rāfi', vinrent le trouver et reçurent de lui beaucoup d'argent ; la suite du récit est vague et se contente de dire que 'Alī les envoya à Kairouan, qu'ils livrèrent à Rāfi' une bataille où ils eurent l'avantage dans des circonstances « longues à rapporter » (fī ḫabar ṭawīl). D'après Abū l-Ṣalt, cité par Ibn Ḫaldūn, *'Ibar*, VI, 167/*Berbères*, II, 36, 'Alī aurait enrôlé les trois cinquièmes des Arabes comprenant des Sa'īd (de la tribu des Riyāḥ), des Muḥammad (de la tribu des Karfa Aṯbaǧ) et des Naḥba (variantes : Buḥṯa, Laḥsa) (de la tribu des Sulaym ?), sans compter les principaux chefs des Banū Muqaddam (qui sont des Aṯbaǧ) et les Arabes de la plaine de Kairouan qui se rallièrent aussi à lui. Ailleurs, *'Ibar*, VI, 161/*Berbères*, II, 25, il affirme que 'Alī avait enrôlé les Banū Fādiǧ, fraction des Banū 'Alī, tribu riyāḥide, bien que les Banū 'Alī fussent les contribules de Rāfī' (v. : *'Ibar*, VI, 420-421). Allusion au revirement des Arabes qui, après avoir soutenu Rāfī' dans sa tentative contre Mahdia, l'abandonnèrent ensuite en faveur de 'Alī, ds *Mu'nis*, 89.

Constatant son impuissance, Rāfi' décampa la nuit et se dirigea vers Kairouan dont il s'empara après quelques jours de combat[107].

Auparavant les šayḫs des Dahmān s'étaient réunis, avaient procédé au partage des villes du pays et assigné Kairouan à Rāfi' en lui accordant l'autorisation de s'en emparer[108].

'Alī envoya une armée comptant un fort pourcentage d'Arabes assiéger Rāfi' dans Kairouan. Une sévère rencontre se produisit qui tourna à l'avantage de l'armée arabo-zīrīde, bien que son général Ibrāhīm b. Aḥmad y eût trouvé la mort[109].

Rāfi' fut contraint de regagner Gabès. Le poète Muḥammad b. Bašīr lui a reproché d'avoir fait appel aux Rūm, c'est-à-dire aux Normands de Sicile et a souligné l'efficacité de l'or zīrīde dans le dénouement de cette affaire[110]. Al-Tiǧānī passe sous silence le retour de Rāfi' à Gabès et affirme, au contraire, qu'après son entrée à Kairouan, Gabès passa au pouvoir de Muḥammad b. Rušayd[111]. Il fait erreur puisque nous savons que le successeur de Rāfi' fut Rušayd b. Kāmil dont le pouvoir échut ensuite à son fils Muḥammad b. Rušayd[112]. D'ailleurs, grâce à la médiation de Maymūn b. Ziyād al-Ṣaḫrī, 'Alī, après avoir refusé de le faire, finit par conclure avec Rāfi' un traité qui mit fin à leurs différends[113].

Il va de soi que l'affaire de Rāfi' avait créé un quasi-état de guerre entre Roger II et 'Alī jusque là amis, surtout s'il est avéré que leurs deux flottes se sont heurtées au large de Gabès.

En 512 H/24 avr. 1118-13 avr. 1119[114], Roger dépêcha à Mahdia un messager pour réclamer à 'Alī la remise de ses avoirs placés

107. *Kāmil*, NUWAYRĪ.

108. *'Ibar*, VI, 167/*Berbères*, II, 36 ; *Bayān*, I, 307/trad., I, 459 ; TIǦĀNĪ, 72.

109. Dp. NUWAYRĪ, qui donne le plus de détails sur cet engagement. IBN ḪALDŪN, *'Ibar*, VI, 167/*Berbères*, II, 36, affirme, à tort, que 'Alī participa en personne, aux opérations et que c'est au cours d'une de ces expéditions qu'il trouva la mort, car ceci est contredit par toutes les autres sources et par l'historien lui-même, *'Ibar*, VI, 161/*Berbères*, II, 25.

110. Six vers cités par TIǦĀNĪ, 72 ; sur ce poète, v. *infra :* chap. XII.

111. TIǦĀNĪ, 72.

112. *'Ibar*, VI, 167/*Berbères*, II, 36 ; *Kāmil*, XI, 54/trad., 560.

113. *'Ibar*, VI, 167/*Berbères*, II, 36 ; NUWAYRĪ, II, 165. C'est probablement à ce traité que fait allusion IBN AL-AṮĪR, *Kāmil*, X, 223/trad., 524, qui, après avoir dit que Rāfi' retourna à Gabès, ajoute que des notables ifrīqiyens, Arabes et autres, demandèrent la paix à 'Alī qui la leur accorda après avoir refusé ; comp. *supra :* note 103.

114. Dp. TIǦĀNĪ. 239-240, qui donne le meilleur récit confirmé par les autres sources : *Ḥulal*, I, 242-243 (reproduit TIǦĀNĪ) ; *Bayān*, I, 307/trad., I, 460 ; IBN ḪALDŪN, *'Ibar*, VI, 161/*Berbères*, II, 25, et *Bibl. Arabo Sicula*, 486 ; *Kāmil*, X, 223/trad., 525 ; NUWAYRĪ, II, 165-166 ; *Storia*, III, 379-380 ; CHALANDON, I, 372. Date fournie par *Bayān* seulement.

sous séquestre à Mahdia et l'élargissement de ses « mandataires »[115] arrêtés en représailles. Sa mission était aussi d'obtenir confirmation de leurs engagements réciproques et le renouvellement des traités[116] Faisant droit à la requête, le Zīrīde renvoya au Normand ses biens et ses agents. Mais, après leur arrivée en Sicile, Roger envoya un second ambassadeur porteur d'un message violent, discourtois et menaçant[117]. 'Alī, furieux, congédia le messager vertement et ne lui donna pas de réponse. Au courant des menaces que proférait le Chrétien à son égard et sans doute de ses préparatifs belliqueux, le Zīrīde renforça ses défenses et mit sa flotte sur le pied de guerre. Ces préparatifs soulevèrent l'enthousiasme général et inspirèrent aux poètes maints panégyriques, notamment à Muḥammad b. Bašīr[118]. Al-Nuwayrī précise qu'avant de mourir, 'Alī avait affrété dix navires de guerre et trente corvettes pourvues d'équipages, d'approvisionnements et de feu grégeois[119].

Mieux encore, il écrivit aux Almoravides pour leur proposer d'entreprendre de conserve, l'invasion de la Sicile ; et Roger II de renoncer provisoirement du moins, à ses projets belliqueux[120]. 'Alī mourut sans avoir eu le temps de réaliser ses ambitions.

Expéditions contre les Banū Sinǧās[121]. — Les Banū Sinǧās, nombreuse tribu maġrāwienne ayant jadis pris part aux luttes entre Zanāta et Ṣanhāǧa en Ifrīqiya et au Maġrib, continuaient à s'adonner au brigandage en Ifrīqiya méridionale. En 514 H/2 avr. 1120-21 mars 1121, ils ravagèrent les environs de Gafsa, bloquèrent la ville et massacrèrent toutes les troupes ṣanhāǧiennes[122] qu'ils rencontrèrent. La garnison fit une sortie qui lui coûta de lourdes pertes. Muḥammad b. Abī l-'Arab, général de 'Alī b. Yaḥyā fut envoyé dans le Djérid avec une armée qui réussit à expulser les Sinǧās et à rétablir la sécurité des communications. L'année suivante (515 H/22 mars 1121-11 mars 1122), les Sinǧās reprirent l'offensive mais furent massacrés par le même Muḥammad b. Abī l-'Arab qui rapporta une quantité de têtes à Kairouan. Bien que certainement déjà refoulés à l'ouest sur les hauteurs, par les

115. « wukalā' », pl. de wakīl ; v. *infra:* p. 347.
116. *Bayān, Kāmil,* NUWAYRĪ.
117. TIǦĀNĪ, seule source attestant qu'il y eut deux ambassades consécutives.
118. 6 vers ds TIǦĀNĪ et *Ḥulal.*
119. « marākib ḥarbiyya, ġurāb, nafṭ ».
120. *Kāmil,* seule source à parler des tractations zīrīdo-almoravides.
121. *'Ibar,* VII, 47/*Berbères,* III, 273-274.
122. *'Ibar:* « 'askar Talkāta » ; le traducteur a lu : « melkatiennes » et proposé en note : telkat, tolokkata, telket ; v. *supra:* p. 7-8.

Hilāliens, les Zanāta ḫāriğites du sud ifrīqiyen n'en continuaient donc pas moins à infester cette région[123].

Interventions ḥammādides en Ifrīqiya[124]. — Le Ḥammādide al-'Azīz s'en prit à l'Ifrīqiya. A une date non précisée, il fit bloquer Djerba par sa flotte et la soumit. Conquête bien lointaine et sans doute éphémère !

En 514 H/2 avr. 1120-21 mars 1121, il fit investir Tunis à laquelle 'Alī avait imposé sa suzeraineté en 510 H/1116-1117. Le Ḫurāsānide Aḥmad b. 'Abd al-'Azīz fut contraint de se soumettre au Ḥammādide. Ce dernier aurait sans doute mieux fait de réserver ses forces contre les Hilāliens qui envahirent le territoire de la Qal'a et le saccagèrent. La garnison défendit la forteresse victorieusement. Al-'Azīz expédia de Bougie une armée confiée à son fils Yāḥyā et à son général 'Alī b. Ḥamdūn. L'expédition ayant rétabli la situation à la Qal'a et les Arabes obtenu l'amnistie qu'ils avaient sollicitée, Yaḥyā regagna Bougie avec ses troupes.

Al-'Azīz devait mourir en 515 H/1121-1122 ou 518 H/1124-1125[125]. Yaḥyā lui succéda.

Mort de 'Alī[126]. — 'Alī b. Yaḥyā mourut de maladie à moins de 36 ans dans l'après-midi du dimanche 22 Rabī' II 515 H/10 juil. 1121[127], après un règne de cinq ans et demi[128]. Il laissait quatre fils : Al-Ḥasan, al-'Azīz, Bādīs et Aḥmad[129]. Avant de mourir, il avait désigné pour lui succéder al-Ḥasan qui, malgré son jeune âge, devait être l'aîné[130]. Il fut inhumé dans le château (de Mahdia) puis transporté à Monastir, sans doute l'année suivante[131].

123. Dp. *'Ibar*, VII, 47/*Berbères*, III, 274, le gouvernement (dawla) ne cessa de sévir contre les Siǧās dont il parvint à briser la puissance ; à leur arrivée en Ifrīqiya, les Ḫilāliens enlevèrent aux Zanāta et aux Ṣanhāǧa les campagnes de ce pays et les forcèrent à se réfugier dans les châteaux-forts (ḥuṣūn, ma'āqil) ; ils les contraignirent à payer l'impôt (maġārim) à l'exception de ceux qui se tenaient dans le Ǧabal Rāšid où ils finirent par être domptés par la tribu hilālienne des 'Amūr.

124. *'Ibar*, VI, 164, 176/*Berbères*, II, 30, 56.

125. *'Ibar*, VI, 176/*Berbères*, II, 56 : 515 H ; *Bayān*, I, 309-310/trad., I, 464 : 518 H.

126. *A'māl*, 459 ; Ibn Ḫallikān, II, 242 ; Nuwayrī, II, 166 ; *Kāmil*, X, 250/trad., 547 ; *'Ibar*, VI, 161/*Berbères*, II, 26 ; *Mu'nis*, 89.

127. Dp. *A'māl*, qui fournit l'indication la plus précise ; Ibn Ḫallikān et Nuwayrī donnent un autre jour : mardi ; théoriquement c'était bien un dimanche.

128. *Bayān :* 5 ans, 4 mois et 12 jours ; Nuwayrī : 5 ans, 4 mois et 13 jours.

129. Dp. *Bayān* avec correction du dernier nom Alah (?) donné uniquement par le *ms.* de Leyde ; dp. Nuwayrī : al-Ḥasan, Bādīs, Aḥmad et 'Azīz.

130. 'Alī portait la kunya d'Abū l-Ḥasan.

131. *A'māl*, Ibn Ḫallikān.

III. *Passage d'Ibn Tūmart en Berbérie orientale*[132]

On ignore la date de naissance[133] d'Ibn Tūmart, le fondateur du mouvement almoḥade, et la durée[134] exacte de son séjour en Orient. S'il est à peu près certain qu'il ne revint au Maroc qu'après quinze années d'absence[135], rien n'autorise à affirmer qu'entre temps, il n'est pas revenu en Ifrīqiya, par exemple entre deux pèlerinages, et à rejeter[136] les témoignages qui y signalent sa présence avant son retour définitif au Maġrib extrême via Bougie.

En 500 H/1106-1107, Ibn Tūmart quitta le Djebel Harġa au Maroc, se rendit d'abord à Cordoue et s'embarqua à Alméria[137]. Il passa à Mahdia où il fut l'élève de l'Imām al-Māzarī (m. 536 H/1141-1142) et arriva à Alexandrie à l'âge de 18 ans[138]. Ce premier contact avec al-Māzarī, à l'aller, n'est pas invraisemblable ; il expliquerait pourquoi Ibn Ḫallikān rapporte qu'Ibn Tūmart

132. *a)* Fragment de la *chronique* d'IBN AL-QAṬṬĀN ds. E. LÉVI-PROVENÇAL, *Six fragments inédits...*, 373-375 (tiré à part, 39-40). *b)* BAYDAQ, intr. V, noté 1, 50-55/trad., 75-83. *c)* ZARKAŠĪ, 1-3/trad., 2-4 ; MARRĀKUŠĪ, 129, 164-165/trad., 156, 197-198 ; *Ḥulal. Mawṣiyya*, 77, éd. ALLOUCHE, 86. *d)* IBN ḪALLIKĀN, I, 98, II, 37-41 (citation du *Ta'rīḫ al-Qayrawān* (d'IBN ŠADDĀD) et d'IBN AL-QIFṬĪ) ; *ibidem*, II, 240 (citation de 'ABD AL-'AZĪZ (B. ŠADDĀD) ; *Kāmil*, X, 241/trad., 527-528 ; NUWAYRĪ, II, 162, renvoie pour plus de détails, à l'histoire des Almoḥades, chapitre que nous n'avons pu consulter ; *Šaḏarāt*, IV, 71 ; *e)* IBN AL-QALĀNISĪ (m. 555 H/1160), *Ta'rīḫ Dimašq*, éd. AMEDROZ, 291-293, passage analysé et traduit en italien par F. GABRIELI, *Le origini del movimento almoḥade in una fonte storica d'Oriente*, *Arabica* 1956, 1-7. *f)* *Bayān*, I, 303/trad., I, 452 ; *'Ibar*, VI, 127, 176, 226-227/*Berbères*, I, 252-253, II, 56, 165-166 ; AMBROSIO HUICI MIRANDA, *Historia política d'el imperio almoḥade*, I, Tétouan 1956, 38-46 ; idem, *La historia y la léyenda en los orígines del imperio almoḥade*, *al-Andalus*, vol. XIV, fasc. 2, 239 seq. ; *Qirṭās*, 110-112 ; ṢAFADĪ, III, 323-324.

133. ZARKAŠĪ, 1/trad., 2 donne les dates suivantes : 491, 484, 486 ou 471 H ; v. A. HUICI MIRANDA, *Historia política...*, I, 23-25.

134. *Bayān*, I, 303/trad., I, 452 : Ibn Tūmart partit en 500 H/1106-1107 pour l'Orient (via Cordoue et Alméria) ; son voyage (riḥla) dura 15 ans ; ZARKAŠĪ, 2/trad., 3, rapporte qu'il regagna le Maġrib après 5 ans de séjour en Orient et que selon d'autres, il passa à Mahdia en 514 H/1120-1121, sous 'Alī b. Yaḥyā ; *Bayān*, I, 308/trad., I, 460-461 : il s'établit à Aġmāt en 514 H/1120-1121 (peut-être d'après IBN AL-QAṬṬĀN cité à la phrase précédente). *Qirṭās*, 111 : il revint d'Orient le 1er Rabī' I 510 H/14 juillet 1116 et sa rencontre avec 'Abd al-Mu'min eut lieu à Tāġrā, localité de la région de Tlemcen (v. : BAKRĪ, 80 : Ġabal Tāġra, près de Nédroma).

135. A. HUICI MIRANDA, *Historia política...*, I, 52-59.

136. Comme l'a fait A. HUICI MIRANDA, *ibidem*, I, 39, note 1.

137. *Bayān*, I, 303/trad., I, 452.

138. ZARKAŠĪ, 1/trad., 2.

se trouvait à Mahdia sous Tamīm à son retour d'Orient[139] ; ce compilateur, ou l'ouvrage qu'il utilise, a probablement confondu l'aller et le retour, car il est difficile d'admettre que le Mahdī soit revenu en Ifrīqiya avant 501 H/1108, date de la mort de Tamīm.

Si l'on admet qu'Ibn Tūmart a pu aller et venir entre l'Orient et l'Ifrīqiya avant de gagner Bougie pour rentrer définitivement au Maroc, et compte tenu de notre ignorance sur ses déplacements, la prudence commande de passer en revue les différentes versions sans, *a priori*, en rejeter aucune. On en distingue deux principales : celle d'Ibn Šaddād et celle d'Ibn al-Qaṭṭān.

Relation d'Ibn Šaddād[140]. — A son retour du Pèlerinage en 505 H/1111-1112, sous Yaḥyā b. Tamīm, le Mahdī Muḥammad b. Tūmart s'embarqua à Alexandrie et arriva à Mahdia en passant par Tripoli[141]. Il n'avait pour tout bagage qu'une outre et un bâton[142]. D'après Ibn Ḫaldūn[143], il était resté un certain temps à Tripoli, enseignant et censurant les mœurs, ce qui lui avait valu des sévices. A Mahdia, il s'installa au sud[144] du Masǧid al-Sabt dans une mosquée dominant[145] la rue, d'où il pouvait, par une fenêtre, surveiller les allées et venues des passants. Il s'y livra à la censure des mœurs, brisant tous les instruments de musique et tous les récipients à vin qu'il apercevait. Ce comportement fit du bruit en ville et les Mahdiens vinrent se réunir auprès de lui et étudier sous sa direction des ouvrages de théologie[146]. L'émir Yaḥyā informé le convoqua en présence d'un groupe de juristes. Lorsqu'il eut constaté la ferveur de sa piété et l'étendue de son savoir, il lui accorda ses faveurs, l'honora et le pria d'invoquer Allah pour lui ; ce qu'il fit. Quelques jours plus tard il quittait

139. Ibn Ḫallikān, I, 98, II, 37-38 ; ce compilateur évoque la difficulté et fait remarquer que — à sa connaissance, ajouterons-nous — Ibn Tūmart ne s'est pas rendu deux fois en Orient ; gardons-nous d'accorder à cette affirmation plus de crédit qu'elle n'en mérite.

140. Transmise explicitement par Ibn Ḫallikān, elle paraît avoir été à l'origine des récits de *Kāmil* et de Nuwayrī.

141. Ibn Ḫallikān, II, 37 : il arriva à Mahdia sur un navire parti d'Alexandrie ; *ibidem*, II, 240 : il arriva à Mahdia venant de Tripoli (du Maġrib).

142. Ce détail, dp. *Kāmil*.

143. *'Ibar*, VI, 226-227/*Berbères*, II, 165.

144. Dp. *Kāmil :* « qablī masǧid al-Sabt », v. note suivante ; Ibn Ḫallikān : « qibala masǧid al-Sabt », (à proximité ou en face du masǧid al-Sabt).

145. Ibn Ḫallikān, II, 38 : « nazala bi-masǧid muġlaq » (que nous lisons : « mu'allaq ») ; la mosquée s'appelait peut-être « masǧid mu'allaq » ; *ibidem*, II, 240 : « fa-nazala bi-masǧid qibala masǧid al-Sabt ».

146. Ibn Ḫallikān, II, 38 : « kutub fī uṣūl al-dīn » ; *ibidem*, II, 240 : « kitāb fī 'ilm uṣūl al-dīn ».

Mahdia pour Monastir où il séjourna en compagnie d'hommes vertueux[147] puis partit pour Bougie.

Pendant le temps qu'il resta à Bougie, il se livra à la censure des mœurs ce qui lui rapporta d'en être expulsé. A Mallāla, petite ville de la banlieue sud-ouest de Bougie, il rencontra 'Abd al-Mu'min b. 'Alī al-Qaysī, le futur calife almohade.

Relation d'Ibn al-Qaṭṭān[148]. — Elle fait arriver Ibn Tūmart à Mahdia sous 'Alī b. Yaḥyā (509-515 H/1116-1121) probablement vers 510-511 H/1116-1118[149]. Après avoir songé à faire mettre à mort Ibn Tūmart qui avait brisé des jarres de vin dans un marché de Mahdia, l'émir lui dépêcha al-Māzarī qui le réprimanda et lui parla avec douceur. « J'ai peur, lui dit-il, que tu ne sois l'objet de sa haine et de ses soldats ! ». C'est alors qu'Ibn Tumārt partit pour Monastir.

Ibn Tūmart à Tunis et à Constantine[150]. — Les « *Mémoires* » du compagnon du Mahdī, al-Bayḏaq, nous apportent un témoignage de première main sur le séjour d'Ibn Tūmart à Tunis. Au cours de cette halte qui dura au moins quinze jours, nous voyons le Mahdī enseigner les étudiants tunisois. Un vendredi, il fit à la mosquée la prière du ẓuhr, après quoi on en fit une autre sur les morts ; apercevant une dépouille mortelle restée derrière les assistants, il leur demanda pourquoi ne priaient-ils pas sur ce cadavre ? Il s'agissait d'un juif qui, de son vivant, accomplissait la prière canonique comme un musulman. Estimant que de ce fait le moribond était un croyant, Ibn Tūmart fit disposer les rangées des fidèles et pria sur ce mort. Après quoi il fit venir les juristes, les blâma d'avoir cru ne pas devoir prier sur le juif[151], leur enseigna la Sunna et leur expliqua le Coran ; ils reconnurent alors leur ignorance et étudièrent, sous sa direction, pendant de nombreux

147. Dp. *Kāmil*, et IBN AL-QAṬṬĀN.

148. E. LÉVI-PROVENÇAL, *Six fragments inédits...* (tiré à part, 39-40).

149. *Qirṭās*, 108 ; HUICI MIRANDA, *Historia Politica*, I, 176 : il embarqua à Alexandrie le 1er Rabī' I 510 H/14 juil. 1116 ; IBN AL-QIFṬĪ cité par IBN ḪALLIKĀN, II, 38 : à la fin de 511 H/début 1118, il quitta l'Égypte pour de rendre à Bougie.

150. E. LÉVI-PROVENÇAL, *Documents inédits...*, 50-51/trad., 75-77 ; ZARKAŠĪ, 2/trad., 3, y fait allusion en ces termes : « Le Mahdī se rendit ensuite à Tunis du temps que les Banū Ḫurāsān y gouvernaient et de là à Bougie... » C'est par suite d'une lacune qu'on est privé du témoignage d'AL-BAYḎAQ sur le séjour d'Ibn Tūmart à Mahdia.

151. La chose est curieuse car la présence de la dépouille dans la mosquée prouve que ce juif qui faisait la ṣalāt comme un musulman, s'était converti. Ce cas de discrimination raciale, si peu conforme aux préceptes de l'Islām, mérite d'être relevé. Rappelons que 'Abd al-Mu'min persécuta violemment Juifs et Chrétiens, v. *infra :* p. 388.

jours. Le Mahdī, accompagné d'al-Baydaq et de deux personnages[152] qui paraissent avoir été de simples pèlerins maġribins, quitta Tunis et entra à Constantine dont le gouverneur était Sab', fils du prince ḥammādide al-'Azīz[153]. Là aussi, il enseigna et rappela aux ignorants les préceptes de la loi puis il se rendit à Bougie.

Ibn Tūmart à Bougie. — On a plusieurs relations assez différentes du séjour du Mahdī dans la capitale ḥammādide. Les unes parlent des fils de l'émir al-'Azīz et les autres pas. Parmi les premières, la plus détaillée est celle d'al-Baydaq et parmi les secondes, celle d'Ibn al-Qaṭṭān.

D'après al-Baydaq[154], le Mahdī, arrivé à Bougie, s'installa à la mosquée du Myrte (masǧid al-Rayḥāna) et se mit à interdire le port des sandales aux lanières dorées, des turbans de l'époque du paganisme ; il défendit aux hommes de se parer à la manière des femmes en revêtant des tuniques dites fatūḥiyyāt.

Pendant son séjour qui eut lieu en Ramaḍān[155], un certain nombre de juristes le fréquentèrent[156]. Le jour de la rupture du jeûne, il dispersa en les bâtonnant les hommes et les femmes qui se mêlaient sur l'esplanade située en dehors de la ville (šarī'a).

Un fils de l'émir al-'Azīz le mit en garde contre les réactions du vulgaire. L'Imām se rendit alors à Mallāla où les fils d'al-'Azīz lui construisirent une mosquée[157] et les étudiants d'affluer vers lui de partout. Quand le cours était terminé, il venait s'asseoir à la croisée des chemins, sous le « caroubier de la vieille »[158] et remuait les lèvres en récitant le nom d'Allah. Un jour, il entra à Bougie et arrivé à Bāb al-Baḥr (Porte de la mer) il répandit à terre le vin qu'on y vendait. Les esclaves de Sab' (b. al-'Azīz)[159], le fils du

152. Le texte donne leurs noms : Yūsuf al-Dukkālī et al-Ḥāǧǧ 'Abd al-Raḥmān.

153. Dp. BAYḌAQ, 51-52/trad., 77-78, seule source attestant le séjour du Mahdī dans cette ville. Sur Sab' b. al-'Azīz, v. traduction du texte précité, 77, note 1.

154. BAYḌAQ, 52-55/trad., 78-88.

155. Dp. IBN ḪALDŪN, *'Ibar*, VI, 176/*Berbères*, II, 56, qui date de 512 H/1118-1119, l'arrivée d'Ibn Tūmart à Bougie ; il s'agirait de Ramaḍān 512 H/16 déc. 1118-14 janv. 1119.

156. AL-BAYḌAQ mentionne « entre autres » : Muḥriz, Ibrāhīm al-Zabdūwī, Ibrāhīm b. Muḥammad al-Mīlī, Yūsuf b. al-Ǧazīrī al-Ǧarāwī, le cadi 'Abd al-Raḥmān b. al-Ḥāǧǧ al-Ṣanhāǧī.

157. Le texte dit que cette mosquée « est bâtie proche de la maison de Yarzīǧan b. 'Umar qui portait la kunya d'Abū Muḥammad quand l'Impeccable le nomma 'Abd al-Wāḥid » ; BAYḌAQ, 52/trad., 80 et note 4.

158. « ḫarrūb al-'aǧūz ».

159. BAYḌAQ, 53/trad., 80.

Ḥammādide, le frappèrent et il s'en retourna à sa mosquée. La suite du récit d'al-Bayḏaq raconte l'entrevue de 'Abd al-Mu'min et du Mahdī que la plupart des sources situent, elles aussi, à Mallāla ; c'est en compagnie de 'Abd al-Mu'min qu'il partit pour le Maġrib.

D'après Ibn al-Qaṭṭān[160], Ibn Tūmart rencontra à Bougie des jeunes gens accoutrés comme des femmes[161] et contemplés par des gens dépravés ; il abolit cette exhibition. Lors d'une fête[162], il vit les hommes mêlés aux femmes et aux garçons, richement vêtus et les paupières enduites de fard d'antimoine ; il les molesta et une bagarre s'ensuivit au cours de laquelle les femmes furent dépouillées de leurs bijoux. Al-'Azīz ordonna aux ṭālibs de discuter avec le « juriste du Sūs » qui était la cause de l'incident. Ils se réunirent chez l'un d'eux, apportèrent de quoi boire et manger et envoyèrent chercher l'Imām à la mosquée qu'il fréquentait. Comme il refusait de répondre à l'invite, ils lui dépêchèrent le secrétaire 'Umar b. Falfūl qui réussit à le fléchir par la douceur et tâcha de le convaincre de renoncer à sa mission de censeur au cours d'une discussion où l'Imām l'emporta sur ses contradicteurs.

Quelques autres témoignages sont encore à signaler.

Al-Marrākušī dit que les habitants de Bougie acceptèrent les remontrances d'Ibn Tūmart, mais qu'il fut expulsé par l'émir[163].

Al-Zarkašī affirme que Bougie était administrée par un délégué d'al-'Azīz b. al-Manṣūr b. al-Nāṣir b. 'Alannās b. Ḥammād al-Ṣanhāǧī ; le Mahdī se tenait sur une roche de l'accotement de la route, proche des habitations de Mallāla et que l'on nommait encore de son nom du temps de l'auteur[164].

D'après Ibn Ḫaldūn, il vit al-'Azīz b. al-Manṣūr vivant dans le luxe et lui adressa ainsi qu'à ses officiers de sévères remontrances. Ayant un jour été scandalisé par certains actes dont il fut témoin en parcourant les rues de la ville, il brisa des amphores de vin et des instruments de musique. Le sultan, outré, réunit le conseil de ses ministres. Ibn Tūmart se réfugia à Mallāla où il fut pris sous la protection de la puissante tribu ṣanhāǧienne des Banū Ūriāgul. Cet historien fixe le séjour du Mahdī à Bougie en 512 H/1118-1119[165].

160. E. Lévi-Provençal, *Six fragments...*, 374-375 (tiré à part, 40).

161. Ils avaient des tresses postiches (ḍafā'ir), des anneaux aux oreilles, des vêtements ornés et des bonnets de soie (šawāšī al-ḫazz).

162. Certainement celle de la rupture du jeûne, comme plus haut.

163. Marrākušī, éd. 1847, 129/trad., 156.

164. Zarkašī, 2-3/trad., 3-4.

165. *'Ibar*, VI, 127, 176, 226-227/*Berbères*, I, 252-253, II, 56, 165-166 ; *Bayān*, I, 308/trad., I, 460-461, l'auteur qui semble citer Ibn al-Qaṭṭān dont il invoque le témoignage à la phrase précédente, dit que le Mahdī s'établit à Aġmāt en 514 H/1120-1121.

Al-Marrākušī[166] rapporte, d'après un šayḫ almoḥade que, lorsque 'Abd al-Mu'min regagnant le Maroc après la conquête de l'Ifrīqiya, s'arrêta à Bougie, il passa, au cours d'une promenade, auprès d'un petit marché (suwayqa) du côté de la porte appelée Bāb Tāṭunta et s'enquit d'un certain marchand dont on lui apprit la mort. Il fit acheter toutes les boutiques du marché et les constitua en bien de mainmorte au profit des enfants du défunt. 'Abd al-Mu'min expliqua ce geste en disant qu'une fois, lors du séjour d'Ibn Tūmart à Bougie, l'Imām et ses compagnons n'avaient pas mangé depuis plusieurs jours ; le futur calife avait acheté chez ce marchand du pain et des condiments et lui avait offert de lui remettre en gage la seule chose qu'il possédât : le canif d'une écritoire[167]. Le marchand avait refusé d'accepter et lui avait même dit qu'en cas de besoin, il n'avait qu'à revenir le trouver pour se ravitailler chez lui *pro Deo*. Inutile d'insister sur l'allure légendaire de ce récit et du suivant. Le même jour 'Abd al-Mu'min traversa Bougie à cheval en compagnie de Yaḥyā b. al-'Azīz qui allait à pied. Le Ḥammādide couvert de poussière se mit à pleurer et à implorer 'Abd al-Mu'min qui lui rappela ce fait : un jour que le Ḥammādide s'était rendu à l'une de ses promenades, 'Abd al-Mu'min ayant eu le talon piétiné par les pattes de la monture princière, avait regardé Yaḥyā b. al-'Azīz qui, sur le champ, l'avait fait brutalement rudoyer par l'un de ses esclaves. Après avoir donné cette leçon au vaincu couvert de honte et redoutant le pire, le calife déclara qu'il n'avait voulu que l'admonester et fit cesser l'épreuve à laquelle il l'avait soumis.

On trouve un écho du passage d'Ibn Tūmart en Ifrīqiya dans la *Chronique de Damas* d'Ibn al-Qalānisī[168].

Après avoir narré le retour au Maġrib d'Ibn Tūmart à l'issue de son voyage en Iraq et en Égypte et son activité au Maroc où il commence, à partir de 512 H/1118-1119, à proclamer sa doctrine[169], cet auteur fait, d'après un témoin oculaire[170], le récit d'un séjour d'Ibn Tūmart à Mahdia. Venant du Sūs où il avait rallié un grand nombre de Maṣmūda, il arriva à Mahdia où il ordonna à la population d'édifier un « qaṣr » consacré à sa doctrine[171] pour qu'ils y

166. MARRĀKUŠĪ, éd. 1847, 164-165.

167. « sikkīn al-dawā ».

168. IBN AL-QALĀNISĪ, *Ta'rīḫ Dimašq*, 291-293 ; F. GABRIELI, *La origine del movemento almoḥade en una fonte storica d'Oriente*, *Arabica* 1956, 1-7.

169. « maḏhab al-fikr ».

170. Le faqīh Abū 'Abd Allah Muḥammad b. 'Abd al-Ğabbār al-Ṣiqillī, dans lequel on reconnaît « le vertueux šayḫ Abū 'Abd Allah Muḥammad al-Ṣiqillī » cité par ZARKAŠĪ, 2-3/trad., 3-4 ; v. *infra* : note 174.

171. « 'alā niyyat al-fikra. »

adorassent Allah conformément à celle-ci[172]. Les docteurs et les juristes de Mahdia, réunis en assemblée, acquiescèrent, à l'exception d'un des plus éminents d'entre eux qui réprouva si violemment la proposition du Berbère maṣmūdite que le projet fut annulé et Ibn Tūmart dut s'enfuir de Mahdia sans avoir pu réaliser son dessein. Après cet échec, il se rendit à Bougie, y prohiba le vin et brisa les récipients qui en contenaient. Convoqué par le gouverneur de la ville Maymūn b. Ḥamdūn[173], il refusa par scrupule et renoncement au monde l'argent que ce dernier lui offrit.

De son côté, al-Zarkašī[174] affirme qu'il y avait à Zawīla une mosquée portant le nom du Mahdī et rapporte qu'un personnage, qui se trouve être le propre informateur d'Ibn al-Qalānisī, a déclaré avoir rencontré dans cette ville Ibn Tūmart qui lui transmit le salut du célèbre Imām al-Ġazzālī. L'auteur poursuit en disant que le Mahdī se rendit ensuite à Tunis au temps des Banū Ḫurāsān et de là à Bougie, administrée alors par un délégué d'al-'Azīz b. al-Manṣūr b. al-Nāṣir b. 'Alannās b. Ḥammād al-Ṣanhāǧī.

Le moins qu'on puisse dire est qu'il est difficile de s'y reconnaître dans toute cette prolifération de récits relevant plus de la légende que de l'histoire. Mais il est plus que probable que ceux d'Ibn al-Qalānisī et d'al-Zarkašī se réfèrent au dernier passage en Ifrīqiya d'Ibn Tūmart.

On dira, en conclusion : il n'est pas impossible qu'après s'être embarqué à Alméria, Ibn Tūmart s'arrêta à Mahdia vers 501 H/1108, sous Tamīm et il y revint en 505 H/1111-1112, sous Yaḥyā. Après avoir passé une dizaine d'années en Orient, il regagna le Maġrib vers 510-511 H/1116-1118. Son itinéraire paraît avoir été : Tripoli, Mahdia, Monastir, Tunis, Constantine, Bougie (où il se

172. « an ya'budū bi-l-fikra » ; sur le sens de « maḏhab al-fikr » et de « fikra », v. : F. GABRIELI, *ibidem*, 5-7, qui y voit une allusion au rationalisme de la théologie aš'arite férue de « raison » ('aql) et propose : fikr = 'aql, ou kalām ou naẓar.

173. F. GABRIELI, *ibidem*, 4 et note 2. Sur son nom complet v. : p. 368.

174. ZARKAŠĪ, 2-3/trad., 4 : « Il y avait à Zawīla, une mosquée qui portait le nom du Mahdī (sans doute : masǧid al-Mahdī). Le šayḫ Abū l-Ḥasan al-Baṭarnī raconte avoir ouï dire à son šayḫ Ḫalīl al-Mazdūrī : « Le vertueux šayh Abū 'Abd Allah Muḥammad al-Ṣiqillī, enterré à Abar, l'un des bourgs du canton du Mornag (Murnāq), dépendant de Tunis, m'a rapporté ceci : « L'Imām al-Mahdī passa auprès de moi, pendant que j'étais à Zawīla et me dit : « Šayḫ, l'Imām Abū Ḥāmid (al-Ġazzālī) te salue ! » Al-Baṭarnī ajoute qu'il a entendu dire qu'al-Ṣiqillī vécut 313 ans... » Sur la question de savoir si Ibn Tūmart a rencontré al-Ġazzālī, v. : A. HUICI MIRANDA, *Historia politica...*, I, 29-32 ; I. GOLDZIHER, *Mohammed Ibn Toumert et la théologie de l'Islam dans le nord de l'Afrique au XI^e siècle, préface du Livre d'Ibn Toumert*, Alger 1903, 5 sq ; R. LE TOURNEAU, *Al-Ghazālī et Ibn Toumert se sont-ils rencontrés*, *Bull. des Études arabes* 1947, 147-148.

trouve en 512 H/1118-1119 et passe le Ramaḍān/16 déc. 1118-14 janv. 1119), Mallāla où il rencontre 'Abd al-Mu'min et séjourne plusieurs mois avant de rentrer au Maroc en longeant la côte jusqu'à Tlemcen[175].

Les Ṣanhāǧā pouvaient-ils imaginer qu'ils avaient vu passer le promoteur d'un empire qui allait, une quarantaine d'années plus tard, parachever l'anéantissement du leur ?

IV. *Règne d'al-Ḥasan b. 'Alī (515-543 H/1121-1148) et conquête normande de l'Ifrīqiya*

Avènement d'al-Ḥasan[176]. — Né à Sousse en Raǧab 502 H/4 fév.-5 mars 1109, l'héritier présomptif al-Ḥasan n'avait que 12 ans et 9 mois à son avènement. Probablement le lendemain de la mort de son père, il reçut les condoléances et les félicitations d'usage et les poètes lui déclamèrent leurs œuvres. Selon le cérémonial habituel, le prince participa à une parade militaire au milieu de l'allégresse générale. Il distribua de l'argent à la garde ('abīd) et à l'armée (aǧnād) et remit des robes d'honneur aux dignitaires de l'état et aux principaux chefs militaires[177].

La régence fut d'abord assurée par Ṣandal, un eunuque affranchi[178], sans doute général[179]. Il n'aurait dû cette nomination ni à ses connaissances ni à son habileté politique[180], mais il n'exerça le pouvoir que très peu de temps puisqu'il ne tarda pas à mourir. Après une vive compétition entre les généraux frères d'armes de Ṣandal, le pouvoir revint au général Abū 'Azīz Muwaffaq qui avait servi le père d'al-Ḥasan et le calme fut rétabli[181]. On ne sait quand ni comment al-Ḥasan prit les rênes de l'état.

Al-Ḥasan portait la kunya d'Abū Yaḥyā[182]. On verra la chan-

175. V. A. Huici Miranda, *Historia política...*, notamment carte insérée entre p. 40 et 41, et p. 59. Ibn Tūmart emploie l'année 513 H/1119-1120 à parcourir la distance séparant Mallāla de Salé ; il est à Marrakech au début de 514 H/printemps-été 1120 et se retire à Aġmāt où il passe l'hiver de 514 H/1120-1121.

176. *Bayān*, I, 308/trad., I, 461 ; *Kāmil*, X, 250/trad., 547 ; Nuwayrī, II, 166 ; *'Ibar*, VI, 161/*Berbères*, II, 26 ; Ibn Ḫallikān, II, 242 ; *Mu'nis*, 89.

177. Ibn Ḫallikān, *Mu'nis*.

178. Désigné par les expressions . mawlā, ḫādim, ḫaṣī.

179. « qā'id » ; dp. *Mu'nis* seulement.

180. *Bayān*.

181. *Kāmil*, Nuwayrī, *'Ibar; Bayān* ne parle pas de la mort de Ṣandal, ni de son successeur.

182. V. notamment : Ibn Ḥamdīs, *Dīwān*, n° 320, 35, p. 454, 46-49, cette dernière pièce fait allusion à la victoire d'al-Dīmās (517 H/1123).

cellerie fāṭimide l'appeler vers 517 H/1123 Tāǧ al-Ḫilāfa (Diadème du califat) Abū Manṣūr.

Attaque normande de Mahdia (Affaire d'al-Dīmās) (517 H/1123)[183]. — En 516 H/1122, l'Almoravide 'Alī b. Yūsuf b. Tāšufīn envoya contre les côtes calabraises une flotte commandée par le célèbre amiral Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Maymūn[184]. Elle prit et pilla Nicotera dont les habitants furent tués ou emmenés en captivité. Roger II, persuadé que cet acte d'hostilité était une manifestation de l'alliance zīrīdo-almoravide conclue sous 'Alī, aurait soupçonné al-Ḥasan d'en avoir été l'instigateur. Il fit équiper une quantité de galères et de bâtiments, rassembla des troupes et interdit tout départ pour l'Ifrīqiya et le Maġrib. Il s'agissait moins de la réalisation d'un projet de conquête mûrement réfléchi que d'un coup de main destiné à corriger le Zīrīde, d'autant plus, qu'à l'époque, l'Italie méridionale requérait l'attention du Normand[185].

L'interruption des communications fit qu'al-Ḥasan, s'attendant à une attaque de Mahdia, la fit approvisionner, en répara les remparts et leva d'importants effectifs, tant ifrīqiyens qu'hilāliens ; ces derniers vinrent camper à proximité de la ville[186]. Toutes les disposition furent donc prises pour faire face à une descente imminente et la diplomatie zīrīde sollicita même l'intervention du califat fāṭimide auprès de la cour de Sicile[187].

Pour relater les faits le mieux est de se fonder sur la *Riḥla* d'al-Tiǧānī dont le récit, riche de détails et renfermant le texte

183. a) La principale source est Tiǧānī, 240-243, même texte ds. *Ḥulal*, I, 243-246, longue citation présumée du chroniqueur zīrīde Abū l-Ṣalt, renfermant une relation détaillée et le texte d'une proclamation d'al-Ḥasan ; v. : H. R. Idris, *Analyse et traduction de deux textes de l'époque zīrīde, 70e Congrès de l'A. F. A. S.*, Tunis mai 1951, fascicule III (tiré à part, 1-8). Dans *Ḥarīda, ms.* Paris 3330, f° 83 r°-84 r°, panégyrique d'al-Ḥasan par Abū l-Ṣalt composé en 517 H à propos de l'émotion suscitée par le départ de la flotte sicilienne pour l'Ifrīqiya en violation de la trêve existant alors. b) *Kāmil*, X, 260-261/trad., 547-549. c) *'Ibar*, VI, 161/*Berbères*, II, 26-27. d) *Bayān*, I, 309/trad., I, 461-463. e) Ibn Ḥamdīs, *Dīwān*, n° 35, 143, 144, p. 46-49, 220-224, 225-229. f) Ibn Muyassar, 63. g) *Mu'nis*, 89-90. h) Sur les sources chrétiennes : Guillaume de Tyr et l'abbé Alexandre de Télèse, v. : Storia, III, 387, note 2 (références). *Storia*, III, 370-371, 380-395 ; Chalandon, I, 372-378.

184. *Bayān*, *'Ibar;* Tiǧānī, 240, l'appelle 'Alī b. Maymūn ; v. . *Storia*, III, 384-385, note 5. Il s'agit probablement d'une répétition du nom 'Alī venant après 'Alī b. Yūsuf.

185. Storia, III, 387.

186. Il n'y a pas lieu de retenir les chiffres fantaisistes donnés par *Mu'nis :* 100 000 fantassins et 10 000 cavaliers.

187. V. *infra :* p. 337.

d'une proclamation officielle du Zīrīde paraît emprunté à l'historiographe d'al-Ḥasan, Abū l-Ṣalt Umayya dont l'ouvrage s'arrêtait précisément à l'année 517 H[188]. Les autres sources en confirment la plupart des données.

En Ǧumādā 1/27 juin-26 juil. 1123, le comte de Sicile fit partir sa flotte qui comprenait près de trois cents nefs ayant à leur bord trente mille hommes et un millier de cavaliers. Elle était commandée par Georges d'Antioche et 'Abd al-Raḥmān b. 'Abd al-'Azīz, le Christodoulos des sources chrétiennes[189].

Au sortir de Marsala (Marsā 'Alī), elle subit une violente tempête qui la dispersa et lui infligea de lourdes pertes. Al-Ḥasan apprit l'appareillage de la flotte et la catastrophe qu'elle avait subie grâce à l'équipage d'un bâtiment normand que la tempête avait fait s'échouer sur la côte ifrīqiyenne[190]. Les navires ayant échappé au naufrage, prirent Pantellaria (Qūṣra) qui fut pillée et les habitants massacrés ou réduits en esclavage, puis cinglèrent vers l'Ifrīqiya.

Al-Ḥasan prévenu eut sans doute le temps de prendre d'ultimes mesures de défense. Son panégyriste Ibn Ḥamdīs nous livre le nom de son général en chef : Abū Isḥāq Ibrāhīm[191], et celui des tribus arabes hilālo-riyāḥides qui renforçaient les troupes régulières : Banū Dahmān, Banū Zayd et les Ṣaḫr ; ces derniers étaient sous le commandement de Muḫriz b. Ziyād[192].

Le samedi 25 Ǧumādā I 517 H/21 juil. 1123, la flotte de Roger II se présenta au large de Mahdia et mouilla près de l'île connue sous le nom de Ǧazīrat al-Aḥāsī ; il s'agit des Sorella, îlots sablonneux au large de l'actuel Cap Dimas, à environ 10 milles au nord de Mahdia[193]. L'amiral (qā'id) de la flotte, 'Abd al-Raḥmān b. 'Abd al-'Azīz et Georges d'Antioche y débarquèrent en fin de journée

188. Dp. *Bayān*, I, 309/trad., I, 463 : « ici s'arrête l'ouvrage d'Abū l-Ṣalt sur Mahdia et son prince al-Ḥasan b. 'Alī b. Yaḥyā b. Tamīm, à l'année 517. Contrairement à ce que nous avons affirmé (H. R. Idris, *Analyse et traduction...*, p. 2, note 9, du tiré à part) il semble bien que 'Abd al-Raḥmān b. 'Abd al-'Azīz qui tint à Abū l-Ṣalt le propos cité par l'auteur du *Bayān* soit le commandant de la flotte sicilienne appelé 'Abd al-Raḥmān b. 'Abd al-'Azīz al-Naṣrānī par les sources arabes et Christodoulos par les chroniques chrétiennes ; leur rencontre soit à Mahdia soit en Sicile n'a rien d'impossible.

189. *Storia*, III, 360-363 et les notes ; Chalandon, I, 373-374 et les notes.

190. Ce détail ne figure que dans la proclamation zīrīde.

191. Ibn Ḥamdīs, *Dīwān*, n° 143, vers 31-32, p. 222, n° 144, vers 60, p. 228 ; on ne sait rien d'autre sur ce personnage.

192. Ibn Ḥamdīs, *Dīwān*, n° 144, vers 52-58, p. 223.

193. *Storia*, III, 389 et note 4, 389-390 ; Chalandon, I, 376. Al-Aḥāsī est un pluriel du mot ḥisā ou ḥisy qui signifie un puits situé dans un terrain sablonneux, un sol dur recouvert de sable où les eaux s'infiltrent et où l'on trouve de l'eau facilement et à peu de profondeur.

et leurs tentes ainsi que celles des autres chefs francs y furent dressées. La proclamation zīrīde dit que les Normands disposaient d'environ cinq cents chevaux. Au cours de la nuit de nombreux chrétiens gagnèrent le continent, se déployèrent, s'avançant de plusieurs milles à l'intérieur des terres, puis regagnèrent l'île.

Le second jour, dimanche 26 Ǧumādā I 517 H/22 juil. 1123, les deux chefs francs, à bord de vingt-trois galères (šīnī) croisèrent devant Mahdia, contournèrent la ville et parvinrent en vue du rivage de Zawīla. Effrayés par la multitude qu'ils aperçurent sur les remparts et sur les plages, ils regagnèrent l'île. Ils s'aperçurent qu'un groupe d'Arabes et de soldats y avait pénétré, avait délogé les Chrétiens de leurs campements, en avait tué un bon nombre et s'était emparé d'une partie de leurs armes.

Le troisième jour, lundi 27 Ǧumādā I/23 juil., les Chrétiens attaquèrent le fort d'al-Dīmās[194], à proximité de l'actuel village de Baqālṭa, à mi-chemin entre Monastir et Mahdia. Ce fort, dominant la mer et comportant une sorte de donjon à l'intérieur de l'enceinte, était défendu par un parti d'Arabes que 'Abd al-Raḥmān b. 'Abd al-'Azīz et Georges d'Antioche parvinrent à soudoyer si bien que, grâce à cette trahison[195], ils purent s'emparer de cette position presque inexpugnable.

Roger leur aurait en effet ordonné de débarquer dans l'île d'al-Aḥāsī, de s'emparer, par surprise, du fort d'al-Dīmās grâce à la complicité des Arabes, et de là, de lancer l'infanterie et la cavalerie à l'assaut de Mahdia par voie de terre. La première partie de ce plan, habile et supposant une profonde connaissance des lieux, se trouvait donc réalisée.

Le quatrième jour, mardi 28 Ǧumādā I/24 juil., les Musulmans lancèrent aux cris de « Allah est grand » ! une vigoureuse sortie. Les Normands débarqués dans l'île, sans doute surpris ou trop inférieurs en nombre pour résister efficacement se sauvèrent à bord de leurs navires après avoir tué de leurs mains quantité de leurs

194. Sur le sens de dīmās (édifice voûté, mot d'origine grecque) v. : Dozy, Suppl., I, 460. H. H. Abdul Wahab, *Villes arabes disparues*, *Mélanges W. Marçais*, Paris 1950, 14, signale que ce promontoire porte les restes d'un ribāṭ élevé sur le site de l'antique Thapsa ou Thapsus.

195. Cette trahison est attestée par Ibn Ḥamdīs, *Dīwān*, n° 144, vers 25-26, p. 221, le récit présumé d'Abū l-Ṣalt et la proclamation officielle. C'est sans doute pour ménager les Arabes que ce dernier document ne mentionne qu'un seul traître. Les autres sources *(Bayān, Kāmil, 'Ibar)* passent sous silence ce fait vraisemblable bien que l'on puisse penser à un subterfuge pour minimiser cette défaite partielle. Mais la proclamation flatte trop les Arabes pour avoir inventé cette trahison de toutes pièces. Elle semble, au contraire, n'en parler qu'à son corps défendant. D'ailleurs le fort était défendu par des Arabes, d'après Ibn al-Aṯīr.

chevaux. Les Musulmans pénétrèrent dans l'île et y trouvèrent tout ce que l'ennemi y avait laissé : quatre cents chevaux, des engins et des armes.

Le fort d'al-Dīmās où une centaine de Normands s'étaient retranchés fut attaqué par les Arabes. « Nous dépêchâmes (dit la proclamation zīrīde) un escadron de notre cavalerie qui prit l'affaire en main et assiégea la place. Les Arabes, en effet, sont incapables de mener à bien pareilles opérations ; ils sont versés en équitation et non en fortification, efficaces en plaine et non en montagne ». La flotte normande assista impuissante à l'investissement du fort ; elle croisa encore huit jours dans les parages et, après avoir constaté l'impossibilité où elle était de délivrer les assiégés, elle les abandonna à leur triste sort et cingla vers la Sicile. Elle rentrait ayant perdu les deux tiers de ses unités et ne ramenant que deux chevaux[196].

Le siège d'al-Dīmās se poursuivit et dura seize jours. La petite garnison privée d'eau et de vivres ne pouvait résister bien longtemps. Elle demanda quartier à al-Ḥasan et quelques Chrétiens offrirent même de payer une forte rançon pour avoir la vie sauve[197]. Le Zīrīde aurait volontiers accepté, mais, comme les Arabes refusaient et pour ne pas les heurter, il repoussa les offres des assiégés. Ceux-ci, ayant fait une sortie désespérée pendant la nuit du mardi 13 au mercredi 14 Ǧumādā II/nuit du 7 au 8 août, furent sabrés par les Arabes et massacrés jusqu'au dernier.

Al-Ḥasan fit proclamer par tout le pays la victoire qu'il venait de remporter sur les Francs et les poètes la chantèrent avec grandiloquence. Bien que cette exultation n'ait rien de surprenant, ne trahirait-elle pas la gravité du danger passé et l'inquiétude de l'avenir ? Toujours est-il que le chroniqueur fāṭimide Ibn Muyassar nous apprend[198] qu'en Ǧumādā I 517H/27 juin-26 juil. 1123, arriva au Caire « l'envoyé de l'émir Tāǧ al-Ḫilāfa Abū Manṣūr Ḥasan b. 'Alī b. Yaḥyā b. Tamīm b. Mu'izz b. Bādīs, seigneur de Mahdia, qui faisait savoir au calife qu'il reconnaissait sa suzeraineté et que Roger fils de Roger[199], seigneur de Sicile, qui lui avait causé du mal à maintes reprises, se préparait à lui faire la guerre (al-Ḥasan) demanda (au Fāṭimide) d'intervenir auprès de Roger pour l'en empêcher. Muṣṭani' al-Dawla 'Alī b. Aḥmad b. Zayn al-Ḫadd fut dépêché du Caire auprès de lui (Roger) et la paix fut rétablie entre eux. » La demande d'al-Ḥasan suppose que les

196. *Mu'nis*, 89-90.
197. *Bayān*, Ibn Ḥamdīs, n° 143, vers 36, p. 222.
198. Ibn Muyassar, 63.
199. Dans le texte : « Ruǧār b. Lūǧār ».

relations fāṭimido-siciliennes étaient bonnes à l'époque, mais le chroniqueur fāṭimide exagère, sans doute à dessein, la portée de l'intervention du Caire qui ne semble pas avoir eu le succès qu'il lui prête. Il passe sous silence l'affaire d'al-Dīmās, ce qui prouverait que l'envoi du messager lui serait antérieur[200] et aucun autre texte ne confirme la conclusion d'une paix zīrīdo-normande grâce à l'entremise fāṭimide.

A la cour de Palerme où l'échec de l'expédition fut durement ressenti[201], la nouvelle du massacre de la garnison d'al-Dīmās — curieux prélude à un accord éventuel ! — dut accroître le désir de vengeance. D'ailleurs, les sources, tant chrétiennes que musulmanes[202] attestent que les hostilités sicilo-musulmanes se poursuivirent les années suivantes. Roger II soumit plusieurs îles, dont Malte en 1127/521 H, mais c'étaient les Musulmans, surtout les Almoravides, qui prenaient le plus souvent l'offensive et insultaient les côtes de Sicile. Pendant l'été 1127/521 H, le célèbre amiral almoravide Muḥammad b. Maymūn, l'auteur de l'audacieux coup de main sur Nicotera, pilla et brûla Patti et Syracuse. Les habitants de Catane eussent connu le même sort s'ils n'avaient eu la chance d'avoir été prévenus à temps pour mettre leur ville en état de défense. En représaille, Roger II fit alliance avec le comte de Barcelone, Raimond III, contre les Almoravides et un traité fut conclu en janvier 1128/fin 521 H-début 522 H. Le 11 mai/9 Ǧumādā I 522 H, de la même année un autre traité, avec la ville de Savone, montre le comte de Sicile désireux de s'assurer des alliés dans sa lutte contre les Musulmans[203]. Mais les affaires du duché de Pouille qu'il réussit à soumettre mirent en sommeil ses projets africains pendant plusieurs années.

Maître de l'Italie du sud et de la Sicile, Roger II prend le titre de roi et est couronné le 25 déc. 1130/22 Muḥarram 525 H[204].

Tunis de 522 H à 550 H/1128-1155. — D'après une indication laconique qui n'est donnée que par Ibn 'Iḏārī[205], en 522 H/1128,

200. L'affaire a lieu fin Ǧumādā I et le messager arrive au Caire le même mois.

201. *Storia*, III, 394-395.

202. *'Ibar*, VI, 161/*Berbères*, II, 27 ; Tiǧānī, 243 ; ces deux sources assez vagues sont à compléter par les indications fournies par Alexandre de Télèse et Guillaume de Tyr, *Storia*, III, 385-386, note, 395 ; Chalandon, I, 377.

203. *Storia*, III, 396-398 ; Chalandon, I, 378-379.

204. *Storia*, III, 399-403 ; Chalandon, I, 379, II, 1-2.

205. *Bayān*, I, 310/trad., I, 466 ; le Ḥammādide y est appelé à tort al-'Azīz puisque ce dernier est mort en 515 H ou 518 H ; v. *supra :* p. 325.

le prince de Bougie [Yaḥyā b.] al-'Azīz bi-Llah b. al-Manṣūr dépêcha contre Mahdia une armée commandée par Ibn al-Muhallab ; elle campa sous les murs de la ville puis se retira. Il ne s'agit peut-être que d'un coup de main, d'une reconnaissance, d'un sondage en vue d'une opération ultérieure car l'auteur ne parle pas de combat.

Quoi qu'il en soit, la même année (522 H/1128)[206], Muṭarrif b. 'Alī b. Ḫazrūn al-Zanātī[207], le général du Ḥammādide Yaḥyā b. al-'Azīz, attaqua Tunis. Ibn Ḫaldūn[208] affirme que parti de Bougie, Muṭarrif avait d'abord occupé presque toutes les autres villes d'Ifrīqiya avant de s'emparer de Tunis. Cette assertion qui n'est confirmée par aucune autre source est sujette à caution, mais il n'est pas exclu que le général ḥammādide ait subjugué un certain nombre de villes sur son passage avant de s'en prendre à la cité ḫurāsānide.

A l'arrivée de Muṭarrif, le gouverneur Aḥmad b. 'Abd al-'Azīz b. 'Abd al-Ḥaqq b. Ḫurāsān sortit de la ville et lui offrit sa reddition. Muṭarrif expédia le prisonnier et toute sa famille à Bougie où il mourut[209]. Il confia le commandement de Tunis au Ḥammādide Karāma b. al-Manṣūr, oncle de Yaḥyā b. al-'Azīz.

Karāma conserva le pouvoir jusqu'à sa mort dont on ignore la date. Son frère Abū l-Futūḥ b. al-Manṣūr lui succéda et mourut en fonction, remplacé alors par son propre fils Muḥammad b. Abī

206. *Bayān*, I, 310, 315/trad., I, 466, 475 ; *'Ibar*, VI, 164, 177/*Berbères*, II 30, 57.

207. *Bayān*, I, 310/trad., I, 466. On a conservé la leçon Ḫazrūn (du *Bayān*, I, 310) confirmée par l'ethnique zanātī (comp. : les Zanāta Banū Ḫazrūn de Tripoli) bien que le même ouvrage (I, 312, 315) l'appelle : 'Alī b. Ḥammūd. On en a fait de même pour Muṭarrif b. 'Alī b. Ḥamdūn.Cette dernière leçon est donnée par *'Ibar*, VI, 161-162, 164, 177/*Berbères* II, 27, 30, 57 ; Tiǧānī, 243-244 ; *Ḥulal*, I, 246 ; *Kāmil*, XI, 14/trad. 550-551 : Muṭarrif b. Ḥamdūn ; la confusion, paléographiquement plausible, s'expliquerait par le rôle prédominant joué par les Banū Ḥamdūn à Bougie. En outre, Muṭarrif est à plusieurs reprises qualifié de juriste (faqīh) : *Berbères*, II, 27 ; Tiǧānī, 243-244 ; *Ḥulal*, I, 246 ; *Mu'nis*, 90. Ce doit être par suite d'une confusion ou d'une altération du texte qu'Ibn Ḫaldūn, *'Ibar*, VI, 177, dit que Muṭarrif envoya « son fils » contre Tunis. Faut-il en déduire que ce dernier accompagna son père ? Le même historien ajoute que c'est au cours de la même expédition que fut entreprise l'attaque infructueuse contre Mahdia. V. *infra :* p. 343.

208. *'Ibar*, VI, 164/*Berbères*, II, 30.

209. *Bayān*, I, 310 : « wa-qafala ilā l-Ḥiǧāz wa-bi-hā māta », que Fagnan, trad., I, 466 a traduit : « qui se retira au Hedjāz et qui y mourut la même année ainsi qu'il sera dit ». L'envoi du Ḫurāsānide à Bougie est attesté plus loin, *Bayān*, I, 315 : « fa-naqala-hu ilā Biǧāya », et par *'Ibar*, VI, 164/*Berbères*, II, 30. C'est pourquoi, on propose de corriger le début du passage précité en « wa-nuqila ilā Biǧāya wa-bi-hā māta » (il fut transporté à Bougie où il mourut...), à moins d'admettre qu'ultérieurement à son transfert à Bougie, Aḥmad se soit rendu en Arabie et y ait fini ses jours. Mais cette correction, fondée sur le texte même du *Bayān*, paraît s'imposer.

l-Futūḥ. Ce dernier se conduisit si mal qu'il fut chassé et remplacé par son oncle Ma'add b. al-Manṣūr qui régna jusqu'en 543 H/1148-1149[210].

L'Ifrīqiya souffrait alors d'une grande disette ; Mahdia et Sfax[211] venaient de tomber aux mains des Normands. Ayant fait des approvisionnements et des préparatifs de guerre, les Tunisois se relayaient pour monter la garde à Bāb al-Baḥr (Porte de la mer) sous les yeux de leur gouverneur Ma'add b. al-Manṣūr qui se tenait dans le dīwān (bureau de la douane ?) près de la dite porte. Un jour qu'ils étaient en faction, ils aperçurent une barque (qārib) qu'on chargeait de grain (zar'). La populace, outrée de voir exporter du grain en des temps si difficile à destination d'un lieu soumis à la domination chrétienne, s'insurgea en grand tumulte et avec force clameurs pour empêcher l'opération. Comme les hommes de Ma'add b. al-Manṣūr tentaient de la mater, elle les attaqua à main armée et les massacra ainsi que les mercenaires ('abīd) du gouverneur. Puis elle mit le feu à la tour du dīwān ; Ma'add en descendit et se livra à elle. Elle l'épargna, mais continua à faire le carnage des soldats et des mercenaires qui se réfugiaient sous le cheval de leur maître. Ma'add, resté à Tunis au pouvoir des Tunisois écrivit à Bougie d'où une corvette (ġurāb) vint le chercher et le ramena lui et ses fils à Bougie. Tunis passa pour très peu de temps au pouvoir du lieutenant ṣanhāǧien qu'y avait laissé Ma'add en partant ; ce qā'id nommé al-'Azīz b. Dāfāl (ou Dāmāl ?)[212] ne parvenant pas à faire respecter son autorité, ne tarda pas à se retirer, abandonnant la ville à la populace.

Quelques temps auparavant, Muḥriz b. Ziyād, émir de la tribu riyāḥide des Banū 'Alī, s'était emparé de La Malga (al-Mu'allaqa) entre Tunis et Carthage. Les Tunisois inquiets lui déclarèrent la guerre. Pendant toutes les hostilités, marquées par des succès et des revers alternés, et jusqu'à la prise de Mahdia par les Chrétiens, Muḥriz fut appuyé par les troupes de Mahdia[213].

Les habitants des deux quartiers de Bāb al-Suwayqa et de Bāb al-Ǧazīra s'entre-tuèrent. La ville était administrée alors,

210. *Bayān*, I, 313-314, 316/trad., I, 471-472, 475-476 ; *'Ibar*, VI, 164/*Berbères*, II, 30.

211. Dp. *Bayān*, I, 313, qui place cet évènement après la chute de Mahdia, les Chrétiens avaient conquis Sfax et étaient entrés à Bône ; or, ils ne prirent cette dernière ville qu'en 548 H. Il s'agit peut-être d'une simple incursion.

212. *'Ibar*, VI, 164 : Dāmāl ; *Berbères*, II, 31 : Dafal.

213. Dp. *'Ibar*, VI, 164/*Berbères*, II, 31, seulement.

sans qu'on sache depuis quand, par son cadi Abū Muḥammad 'Abd al-Mun'im, fils de l'imām Abū l-Ḥasan[214].

Sans doute épuisés par l'anarchie et redoutant à la fois une attaque du Normand de Sicile et du Ḥammādide de Bougie dont ils connaissaient la colère et les préparatifs de guerre à leur encontre, les Tunisois décidèrent, avec l'aveu de leur cadi Abū Muḥammad 'Abd al-Mun'im, de prendre pour roi Muḥriz b. Ziyād al-'Arabī. Ce dernier approcha de Tunis et le cadi et les šayḫs de se porter à sa rencontre. Mais un homme de la populace s'étant écrié : « Pas d'obéissance à un Arabe ou à un Ġuzz (turcoman) ! » la guerre civile éclata à nouveau. Muḥriz regagna La Malga. Le cadi voulut rentrer à Tunis, mais la populace l'en empêcha et le chassa. Il accompagna Muḥriz à La Malga où il séjourna longtemps jusqu'à sa mort. On dit qu'il mourut en tombant du haut d'un étage, d'un balcon où il dormait en été et on dit aussi qu'il en fut criminellement précipité[215].

Quoi qu'il en soit, après l'avoir évincé, les Tunisois n'avaient pas encore trouvé de chef à leur convenance. C'est alors qu'une restauration ḫurāsānide dut leur paraître la meilleure issue. Probablement lassé de tant de troubles et conscient de la gravité de l'heure, le peuple tunisois envoya une députation à Abū Bakr b. Ismā'īl b. 'Abd al-Ḥaqq qui se trouvait à Bizerte. Arrivé à Tunis de nuit, il fut hissé par-dessus les murailles dans une couffe. Cette entrée clandestine que la fermeture nocturne des portes de la cité ne suffit pas à expliquer permet de supposer que la population était loin d'être unanime à le désirer comme émir[216].

Après un règne de sept mois, il fut trahi par le fils de son frère, 'Abd Allah b. 'Abd al-'Azīz, qui le fit monter dans une barque ; la mer rejeta son cadavre à Qal'at Ibn Ġabūš ; selon les uns, il se noya, selon d'autres, on le noya[217].

'Abd Allah b. 'Abd al-'Azīz se maintint une dizaine d'années au pouvoir, jusqu'à la conquête almoḥade. C'est lui qui tua le cadi Abū l-Faḍl Ğa'far b. Ḥalwān, son fils et le fils de sa sœur Ibn al-Bannād, parce qu'il craignait qu'ils ne réunissent les Arabes

214. *'Ibar*, VI, 164/*Berbères*, II, 31 ; *Bayān*, I, 314/trad., I, 472. AMARI, *Storia*, III, 436, pense que le quartier de Bāb Suwayqa était habité par le peuple et celui de Bab al-Ğazīra par la noblesse.

215. *Bayān*, I, 314/trad., I, 472-473 ; comme le suggère FAGNAN (notes 1 et 3), il faut lire Muḥriz au lieu de Muḥammad et al-Mu'allaqa au lieu de al-Qal'a.

216. Dp. *Bayān*, I, 314, 316/trad., I, 473, 476, seulement.

217. *Bayān*, I, 314, 316/trad., I, 473, 476.

contre lui. Il s'agissait peut-être d'un complot en faveur du Riyāḥide Muḥriz b. Ziyād[218].

Attaque ḥammādide contre Mahdia[219]. — En 529 H/22 oct. 1134-10 oct. 1135, vraisemblablement en fin d'année pendant la belle saison de 1135[220], le Ḥammādide de Bougie, Yaḥyā b. al-'Azīz, lança une grande expédition contre Mahdia. Il semble bien y avoir été invité par une partie au moins des Mahdiens.

D'après Ibn al-Aṯīr, al-Ḥasan s'était pris d'amitié pour un puissant émir arabe Maymūn b. Ziyād[221] qu'il combla de bienfaits et d'honneurs ; par jalousie, d'autres Arabes conduisirent leurs enfants en otages à Yaḥyā b. al-'Azīz pour lui prouver leur bonne foi, lui demandant de les aider à conquérir Mahdia. Cet émir arabe, favori d'al-Ḥasan, ne serait-il pas celui que 'Alī avait envoyé pacifier le Djebel Ousselet en 510 H/1116, Maymūn b. Ziyād al-Ṣaḥrī al-Mu'ādī[222] ? Les Ṣaḥr étant des Aṯbaǧ, certains autres clans hilāliens, notamment les Riyāḥ liés aux Zīrīdes depuis al-Mu'izz ont pu s'offusquer de l'influence grandissante de Maymūn b. Ziyād.

Toutefois, on remarquera que ce renseignement n'est fourni que par Ibn al-Aṯīr, annaliste oriental, sans indication de source, et que la critique verbale permet de lire Muḥriz au lieu de Maymūn. Il s'agirait en ce cas de Muḥriz b. Ziyād, seigneur de La Malga, émir riyāḥide allié d'al-Ḥasan, qui accueillera bientôt le Zīrīde déchu. Muḥriz b. Ziyād peut donc être ce favori comblé par al-Ḥasan et dont certains clans arabes ont pris ombrage. Le fait que le Zīrīde, chassé de Mahdia par les Chrétiens ait aussitôt cherché refuge auprès de lui confirmerait cette hypothèse. Ibn al-Aṯīr n'affirme-t-il pas à ce propos qu'al-Ḥasan arriva auprès de Muḥriz « qu'il avait autrefois distingué par-dessus tous les Arabes et couvert de bienfaits et d'argent » ?[223].

Toujours d'après la même source, Yaḥyā fit une réponse dilatoire à l'appel arabe et ne se décida à intervenir qu'après avoir reçu

218. *Bayān*, I, 316/trad., I, 476.

219. *Kāmil*, XI, 14/trad., 550-552, principale source ; *Bayān*, I, 312/trad., I, 469 ; *'Ibar*, VI, 161-162, 177/Berbères, II, 27, 57 ; Tiǧānī, 243-244, reproduit par *Ḥulal*, I, 246 ; *Mu'nis*, 90. Ds. *Bayān*, il faut corriger 'Alī b. Ḥammūd en Muṭarrif b. 'Alī b. Ḥazrūn et al-'Azīz b. al-Manṣūr en Yaḥyā b. al-'Azīz b. al-Manṣūr. *Supra :* note 207, et *infra :* note 344.

220. Une seule source, *Bayān*, dit : 530 H.

221. *Kāmil :* Maymūn b. Ziyāda.

222. V. *supra :* p. 318-319.

223. *Kāmil*, XI, 57/trad., 566.

des lettres par lesquelles un des šayḫs de Mahdia lui faisait une proposition analogue. On aimerait connaître ce personnage. D'autre part, Ibn Abī Dīnār[224] donne ce renseignement corroborant cette seconde intervention : les Mahdiens écrivirent à Yaḥyā b. al-'Azīz, lui offrant de lui livrer la ville parce qu'al-Ḥasan avait conclu la paix avec Roger II ; il lui avait envoyé un cadeau et accepté les conditions imposées par le roi de Sicile. L'aide que nous allons voir apporter par Roger II à al-Ḥasan confirme l'existence d'un pareil accord. De part et d'autre on avait dû désirer cette trêve. Mahdia avait besoin du blé sicilien et redoutant sans doute d'avoir à lutter sur deux fronts à la fois, avait jugé habile de composer avec les Normands pour mieux pouvoir résister à la menace ḥammādide. On ignore la date des pourparlers dont al-Ḥasan aurait pris l'initiative. Un traité avait vraisemblablement été conclu. Il est douteux que le Sicilien se soit montré très exigeant ; l'exportation de grain était très rémunératrice et les rebellions qu'il avait à mater dans ses états étaient propres à remettre à plus tard la réalisation de ses projets ifrīqiyens[225].

Yaḥyā lança contre Mahdia à la fois une flotte et une armée. Cette dernière était commandée par Muṭarrif b. Ḫazrūn[226] auquel le Ḥammādide avait remis de l'argent destiné à acheter le concours des Arabes. Le corps ḥammādide comprenant de la cavalerie, de l'infanterie et de nombreux contingents d'Arabes, investit Mahdia par le sud et campa à proximité de Zawīla. On peut admettre[227] que de nouveaux renforts arabes, venus de toutes parts, vinrent encore le renforcer tandis que la flotte poursuivait le blocus de la place.

Muṭarrif, croyant pouvoir s'emparer, sans coup férir, de la place grâce aux intelligences que les assiégeants y avaient, attendit quelques jours avant d'attaquer. Ce général qui, ne l'oublions pas, était aussi un juriste, misérablement vêtu à la manière des ascètes et répugnant à verser le sang, disait n'être venu que pour prendre livraison de la ville sans combattre. Constatant la vanité de cette espérance, il lança d'abord quelques assauts malheureux au cours desquels les assaillants furent massacrés. Les ḥammādides attaquèrent ensuite la cité par mer et par terre. Leurs galères, maîtresses du rivage, s'approchèrent des fortifications tandis que Muṭarrif lançait une attaque générale[228].

224. *Mu'nis*, 90.
225. CHALANDON, II, 157-158 ; *Storia*, II, 410-411.
226. Sans doute Muṭarrif b. 'Alī b. Ḫazrūn al-Zanātī, v. *supra* : p. 339.
227. V. : *Mu'nis*, 90.
228. Dp. *Kāmil*.

Le Zīrīde fit alors ouvrir la porte de la ville et chargea à la tête des siens en criant : « C'est moi, al-Ḥasan ! » A ce cri, ses adversaires le saluèrent et s'écartèrent avec respect[229]. Cette sortie héroïque ne manque pas de grandeur, mais il est difficile d'admettre qu'elle ait eu un tel effet sur l'adversaire. On a sans doute affaire à une interprétation semi-légendaire ressortant plus de l'historiographie complaisante que de l'histoire. On en retiendra simplement que l'assaut lancé par Muṭarrif se solda par un échec, ce qui n'est pas pour surprendre car Mahdia était pratiquement inexpugnable par voie de terre.

En même temps, semble-t-il, al-Ḥasan fit sortir ses galères du port ; elles prirent quatre galères ennemies et mirent les autres en fuite[230]. Selon Ibn 'Iḏārī, la flotte zīrīde ne s'empara que de deux corvettes (ġurāb) dont les capitaines furent jetés en prison. Après le départ de Muṭarrif, al-Ḥasan les fit exécuter ; l'un d'eux fut tué en sa présence, l'autre fut trouvé mort des suites d'un coup de flèche qu'il avait reçu auparavant.

De nombreux Arabes, commandés par Maymūn b. Ziyād[231], vinrent au secours du Zīrīde auquel Roger II envoya vingt bâtiments. Ibn Abī Dīnār affirme que le commandant de cette escadre avait reçu l'ordre d'obéir à al-Ḥasan. Ibn Ḫaldūn[232] prétend que c'est devant l'imminence du danger que le Zīrīde aux abois s'était empressé de conclure la paix avec le roi de Sicile obtenant ainsi le secours de sa flotte, mais nous avons vu que Roger II et al-Ḥasan étaient sans doute liés par un traité de paix bien avant l'attaque ḥammādide. Qu'al-Ḥasan ait alors sollicité l'aide de son allié est autrement vraisemblable. L'historien en aurait déduit la conclusion d'un accord diplomatique.

A la suite de l'échec de l'assaut de Mahdia par terre et par mer, de l'arrivée des contingents arabes de Maymūn b. Ziyād[233] et de l'intervention sicilienne, attendue ou déjà en cours, Muṭarrif dut juger la partie perdue.

La flotte sicilienne serra de près les galères du prince de Bougie qu'elle laissa ensuite se retirer sur l'ordre d'al-Ḥasan désireux, dit-on, d'éviter une effusion de sang musulman.

229. Dp. *Kāmil*.

230. *Kāmil*, XI, 14/trad., 552. A la rigueur on pourrait comprendre, avec FAGNAN, que le Zīrīde perdit quatre de ses galères, mais on ne voit pas où elles se seraient enfuies ; *Bayān*, I, 312, confirme bien que les galères zīrīdes sortirent et s'emparèrent de bâtiments ennemis.

231. Ou Muḥriz b. Ziyād (?) ; v. *supra :* p. 342.

232. *'Ibar*, VI, 161-162/*Berbères*, II, 27.

233. Ou Muḥriz b. Ziyād (?) ; v. *supra :* p. 342.

C'est alors, peut-être même avant, dès qu'il eut connaissance de l'approche des bâtiments chrétiens[234], que Muṭarrif s'empressa de décamper et de rentrer à Bougie. L'investissement de Mahdia avait duré soixante-dix jours.

La flotte sicilienne repartit. Al-Ḥasan écrivit à Roger II pour le remercier de son aide. Les deux souverains échangèrent alors des protestations de paix et d'amitié. Il ne faut probablement pas prendre à la lettre une affirmation d'Ibn Abī Dīnār disant que le Zīrīde reconnut alors la souveraineté du Normand. Ibn al-Aṯīr affirme que néanmoins, Roger II continuait à construire des galères et à pousser hâtivement ses préparatifs contre Mahdia.

Vers la même époque, les républiques italiennes ne se faisaient pas faute d'infester le littoral septentrional de la Berbérie orientale. C'est ainsi qu'une flotte pisane, renforcée de navires génois et même provençaux, s'empara de Bône en 1134/528-529 et ravagea la côte jusqu'à Carthage. Cette expédition n'est relatée que par les sources chrétiennes[235]. Toujours d'après elles, les Pisans s'emparèrent de Tabarka en 1140/534-535 H et en exploitèrent les bancs de corail ; le commerce de ce corail paraît s'être fait surtout par Tunis[236].

Conquête de Djerba par les Francs[237]. — Fin 529 H/début 530 H, probablement en automne 1135[238], les Normands s'emparèrent de Djerba. Cette île florissante, sans doute redevenue depuis sa conquête par 'Alī (510 H/1116) un repaire de corsaires et ne reconnaissant plus l'autorité zīrīde, était une proie tentante.

Un important corps expéditionnaire fut embarqué comprenant notamment des Musulmans siciliens et des chevaliers réputés. La flotte investit l'île et l'attaqua de tous côtés. La résistance fut sévère, mais après de sanglants combats, les Normands se rendirent maîtres de l'île qui fut pillée ; les hommes furent massacrés et les femmes et les enfants réduits en esclavage et vendus en Sicile. Les survivants obtinrent enfin l'amān et purent racheter ceux des leurs qui avaient été capturés. Roger II confia l'île à un gouverneur

234. Dp. Tiǧānī et *Ḥulal*.

235. De Mas Latrie, *Intr.*, 8 et notes (références).

236. De Mas Latrie, *Bibl. de l'École des Chartes*, V, 2e série 1848, 135.

237. *Bayān*, I, 312/trad., I, 469 ; Idrīsī, 127/trad., 151 ; *'Ibar*, VI, 122, 374/*Berbères*, I, 245, III, 64 ; *Kāmil*, XI, 14-15/trad., 552-553 ; Nuwayrī, II, 166-167 ; Abū l-Fidā', *Ta'rīḫ*, III, 10 ; Tiǧānī, 91 ; *Ḥulal*, I, 170 ; *Mu'nis*, 90-91 ; *Storia*, III, 407-408 ; Chalandon, II, 159.

238. Idrīsī : fin 529 H ; *Bayān :* 530 H ; les autres sources : 529 H ; v. : M. Canard, *Une lettre du calife...*, 128, note 11.

('āmil) et elle demeura possession normande. Les Djerbiens étaient sujets du Normand et soumis à la capitation[239].

En réalité, il s'agissait moins pour le Normand de punir des pirates que d'effacer le souvenir de l'échec de 517 H/1123, et surtout d'acquérir une base dans le golfe de Gabès en vue de la conquête de l'Ifrīqiya dont il projetait de subjuguer au moins le littoral. En tout cas, la possession de Djerba lui permettait de gêner considérablement le trafic entre l'Égypte et la Berbérie orientale.

La Sicile et l'Égypte entretenaient, à l'époque, des relations amicales, commerciales et diplomatiques. Roger II fit part au calife fāṭimide de la conquête de Djerba, et, dans sa réponse, datable de 1137, dont al-Qalqašandī nous a conservé le texte[240], al-Ḥāfiẓ la considère comme légitime.

Ce document a été analysé avec pertinence par M. Canard[241] qui suppose que « cette affaire avait peut-être déjà fait l'objet d'un échange de lettres antérieur et la lettre de Roger à laquelle il est fait allusion ici répondait peut-être à une demande d'explication du calife... »[242]. Roger II aurait argué de la nécessité de réduire ce nid de pirates dont ses propres navires avaient sans doute eu à pâtir. Au demeurant la situation de l'île la rendait à peu près indépendante des émirs de Mahdia et les Djerbiens ne respectaient certainement pas les accords, qu'ils estimaient ne pas les concerner, liant al-Ḥasan et les Normands. Étant donné la cordialité des relations zīrīdo-fāṭimides depuis Yaḥyā b. Tamīm, M. Canard a émis des doutes sur la sincérité des sentiments exprimés par al-Ḥāfiẓ. Mais l'indifférence du calife, surprenante, n'était peut-être qu'apparente et de pure forme, voire dictée par le désir, sinon la nécessité, de rester en bons termes avec le redoutable Sicilien. Toujours est-il que nous allons voir la flotte normande s'emparer un peu plus tard de vaisseaux envoyés d'Égypte au Zīrīde et même d'un navire chargé de présents destinés à al-Ḥāfiẓ lui-même.

Ce n'est que dix-huit ans plus tard, en 548 H/1153, que Djerba tenta, en vain, de recouvrer sa liberté[243]. Les Normands reprirent l'île révoltée l'année même et la répression fut impitoyable : les rebelles furent massacrés, la plupart des habitants et tous les

239. *'Ibar, Mu'nis.*

240. *Ṣubḥ*, VI, 458-463.

241. M. Canard, *Une lettre du calife fāṭimide al-Ḥāfiẓ (524-544 H/1130-1149) à Roger II, Atti del convegno internazionale di Studi Ruggierani*, 126-146 ; *idem, Un vizir chrétien à l'époque fāṭimite : l'arménien Bahrām, A. I. E. O.* 1954, 91-92.

242. M. Canard, *Une lettre...*, 130, note 13.

243. Idrīsī, 127/trad., 151 ; Tiǧānī, 91, reproduit par *Ḥulal*, I, 171 ; *'Ibar*, VI, 374/*Berbères*, III, 64, et *Bibl. Arabo Sicula*, 496 ; *Storia*, III, 408-409, note 2, 432.

notables réduits en esclavage et emmenés à Palerme. On ne laissa dans l'île qu'une poignée de petites gens incapables de fomenter une nouvelle rébellion.

Affaire maritime ḥammādo-zīrīde et relations avec les Fāṭimides[244] — Vers cette époque, Yaḥyā b. al-'Azīz tenta de se concilier les bonnes grâces du Fāṭimide al-Ḥāfiẓ (525-544 H/1130-1149). Au témoignage, très laconique hélas, d'Ibn 'Iḏārī, le prince de Bougie avait envoyé des présents au calife à bord d'un navire qui, en 536 H/1141-1142, s'apprêta à quitter Alexandrie chargé de riches marchandises appartenant à des particuliers et de cadeaux destinés au Ḥammādide. Un navire appartenant à al-Ḥasan b. 'Alī qui se trouvait aussi dans le port se disposait à prendre le large avec les autres navires, mais le chef de la douane[245] l'en empêcha et le retint dans l'intention de provoquer dit-on, une rupture zīrīdo-fāṭimide et un rapprochement ḥammādo-fāṭimide[246]. Cette initiative prise par un personnage, somme toute subalterne, surprend.

Al-Ḥasan fit attaquer le navire bougiote[247] qui fut capturé. Il le fit décharger, mais au cours d'une tempête le bâtiment allégé fut mis en pièces. Al-Ḥasan, comme tous les Zīrīdes toujours à court de bois en récupéra les débris pour construire un nouveau navire qui, l'année même, va être saisi par Georges d'Antioche.

Attaque de Mahdia par Georges d'Antioche et traité de 536 H/1140-1141[248]. — D'après Ibn Abī Dīnār[249] c'est en 536 H/1140-1141 que les relations zīrīdo-normandes se gâtèrent et de nous en donner fort pertinemment la raison : al-Ḥasan avait emprunté de l'argent à certains agents chargés d'affaires[250] de Roger II et ne rembourse pas à temps voulu. On verra plus loin [251] que la Sicile ne livrait son

244. *Bayān*, I, 312/trad., I, 470.

245. « ṣāḥib al-dīwān. »

246. FAGNAN, *Bayān*, trad., I, 470, traduit : « Il y avait à Alexandrie un bâtiment appartenant à al-Ḥasan b. 'Alī et auquel le chef du port refusa la sortie, à cause du bruit courant d'une rupture entre al-Ḥasan et le calife d'Égypte et d'un accord probable entre celui-ci et le prince de Bougie. »

247. « al-markab al-biǧā'I » ; comp. plus loin, *Bayān*, I, 313/trad., I, 470, l'expression « li-ṣāḥib Miṣr » (au maître de l'Égypte) que FAGNAN a traduit : « celui qui arrivait d'Égypte... » On soupçonne un lapsus pour : « li-ṣāḥib Biǧāya » (au maître de Bougie), né du fait que le navire venait d'Égypte et transportait un présent du Fāṭimide destiné au Ḥammādide.

248. *Bayān*, I, 313/trad., I, 470 ; *Kāmil*, XI, 41/trad., 555 ; TIǦĀNĪ, 243-244, reproduit par *Ḥulal*, I, 246 ; *Mu'nis*, 90-91, *Storia*, III, 409-413 ; CHALANDON, II, 159-160.

249. *Mu'nis*, 91.

250. « wukalā' » ; comp. : *supra :* p. 324.

251. V. *infra :* chap. X.

grain que contre de l'or, c'est pourquoi il s'agirait plutôt d'un prêt en numéraire destiné à financer des achats de blé que d'une vente à crédit de cette denrée.

Prévenu par les espions qu'il avait à Mahdia de la présence, dans ce port, de cargaisons en instance de départ, Roger II, désireux de rentrer dans ses fonds, dépêcha aussitôt son amiral Georges d'Antioche avec vingt-cinq corvettes. L'escadre sicilienne ayant réussi à forcer le port, s'empara des bateaux qui s'y trouvaient amarrés, notamment du bâtiment neuf construit avec le bois provenant du navire bougiote capturé par al-Ḥasan après qu'il eut été brisé par la tempête. Il s'agit sans doute du bâteau appelé Niṣf al-Dunyā (La moitié du monde)[252] dont parle al-Tiǧānī[253] et qui portait des richesses destinées au Fāṭimide al-Ḥāfiẓ.

Parmi les prises, devaient figurer quelques navires venant d'Égypte, c'est du moins ce qu'on peut inférer d'une curieuse affirmation d'Ibn al-Aṯīr qui enseigne que Roger s'empara de vaisseaux envoyés d'Égypte à al-Ḥasan[254].

Comme Roger II et le Zīrīde étaient liés par des accords[255], on comprend que les chroniqueurs aient accusé le « maudit » d'avoir commis un acte de trahison.

A en croire al-Tiǧānī, depuis cette date jusqu'en 543 H/1148, la flotte normande commandée par Georges d'Antioche ne cessa de razzier Mahdia. Il s'agit certainement d'une allusion à l'accélération de la politique offensive inaugurée en 529-530 H/1135 par la prise de Djerba.

On admettra comme très vraisemblable le fait[256] qu'al-Ḥasan, sans doute réduit aux abois, plus que jamais tributaire du blé sicilien, manquant de numéraire et n'ayant même plus de force navale suffisante pour défendre l'accès de Mahdia, ait envoyé une députation à Roger II pour solliciter la paix en 536 H/1140-1141 ou peu après. Il dut accepter des conditions si draconiennes qu'Ibn Abī Dīnār[257], exagérant probablement, va jusqu'à déclarer qu'en les acceptant, le Zīrīde devenait un simple gouverneur du roi de Sicile. Serait-ce commettre un anachronisme en parlant de « protectorat économique » ?

252. V. : M. CANARD, *Une lettre du calife...*, 133 et note 24 ; ce document fāṭimide traite de l'arraisonnement par la flotte normande d'un bâtiment appelé al-'Arūs (La fiancée) naviguant pour le compte du dīwān privé du calife.

253. TIĞĀNĪ, 243-244.

254. *Kāmil*, XI, 41/trad., 555.

255. V. *supra:* note 183 *(Ḥarīda).*

256. Attesté par IBN AL-AṮĪR, *Kāmil* et IBN ABĪ DĪNĀR, *Mu'nis.*

257. *Mu'nis.*

Le même auteur dit qu'al-Ḥasan avant d'envoyer une députation à Roger II, lui avait remis un certain nombre de prisonniers, geste qui ne lui aurait servi de rien. Il peut s'agir de Siciliens pris au cours de la récente attaque de Mahdia lancée par Georges d'Antioche ou de captifs chrétiens victimes de la course zīrīde.

Attaques normandes contre Tripoli et Djidjelli[258]. — En 537 H/1142-1143, les Normands tentèrent de s'emparer de Tripoli qui ne reconnaissait pas l'autorité d'al-Ḥasan. A en croire Ibn al-Aṯīr, elle n'était déjà plus gouvernée par les Zanātiens Banū Ḫazrūn, mais par des šayḫs des Banū Maṭrūḥ, Arabes tamīmites[259]. Selon al-Tiǧānī[260], au contraire, Tripoli demeura au pouvoir des Zanāta (c'est-à-dire des Banū Ḫazrūn dont il vient de parler) jusqu'en 540 H.

L'escadre sicilienne commença le siège de Tripoli le 9 Ḏū l-Ḥiǧǧa 537 H/25 juin 1143. Une fois débarqués, les assaillants lancèrent des grappins[261] sur les murailles qu'ils commencèrent à miner. Le lendemain, une troupe vint renforcer la garnison et les Chrétiens se replièrent en direction de leurs vaisseaux, mais les assiégés et les Arabes venus en renfort firent une sortie, mirent l'ennemi en déroute, lui tuèrent beaucoup de monde et s'emparèrent d'une quantité d'armes, de bêtes et de machines de guerre qu'il avait abandonnée. La flotte regagna la Sicile.

Peu après, la même année semble-t-il, les Normands débarquèrent à Djidjelli dont les habitants se réfugièrent à l'intérieur des terres. L'ennemi fit des prisonniers, incendia la ville et détruisit le château de plaisance que le Ḥammādide Yaḥyā b. al-'Azīz y avait bâti et reprit la mer[262].

Roger II et le Fāṭimide continuaient de correspondre[263].

S'il fallait en croire Ibn 'Iḏārī[264], Roger II se serait emparé de Sfax en 538 H/1143-1144 et l'aurait soumise à son autorité, mais on verra que cette ville ne fut prise qu'en 543 H/1148-1149. Le texte paraît fautif ou lacunaire puisqu'il passe immédiatement

258. *Kāmil*, XI, 42/trad., 555-556, récit le plus détaillé ; *Berbères*, II, 579 ; *Bayān*, I, 313/trad., I, 470 ; *Mu'nis*, 91 ; Abū l-Fidā', *Ta'rīḫ*, III, 16 ; *Storia*, III, 413-414 ; Chalandon, II, 160.

259. *Kāmil*, .

260. Tiǧānī, 173-174.

261. « kullāb », pl. : « kalālīb ».

262. *Kāmil*, *Mu'nis*, Idrīsī, 97-98/trad., 114.

263. Sur cette correspondance v. : Ibn Muyassar, 85 (sous année 538 H).

264. *Bayān*, I, 313/trad., I, 471

après à la relation de la conquête de Mahdia en 543 H. Chalandon[265] pense qu'il y a confusion avec la conquête des îles Kerkenna, au large de Sfax, qu'un seul auteur tardif, Ibn Abī Dīnār place curieusement en 537 H[266]. Que la flotte sicilienne ait fait une descente à Sfax en 538 H/1143-1144 n'a cependant rien d'impossible.

D'autant plus qu'Ibn al-Aṯīr[267] signale en 539 H/1144-1145 l'envoi d'une escadre sicilienne qui pilla et massacra à Tripoli et dans les cantons avoisinants.

La même année, les Normands prirent Brechk, entre Cherchell et Ténès, dont les habitants furent massacrés et les femmes et les enfants vendus aux Musulmans de Sicile[268].

En 540 H/1144-1145, ce fut au tour des îles Kerkenna de connaître les insultes de la marine sicilienne. Là aussi, les hommes furent massacrés, les femmes et les enfants emmenés en esclavage et vendus en Sicile[269]. Al-Ḥasan rappela alors la teneur des traités zīrīdo-normands à Roger II qui, en guise d'excuse, rétorqua que ces insulaires n'obéissaient pas au Zīrīde.

Prise de Tripoli par les Normands[270]. — En 540 H/1145-1146[271], l'Ifrīqiya connut une disette épouvantable qui décima la population et entraîna une importante émigration notamment en Sicile qui était cependant terre chrétienne, mais on connaît l'étroitesse des rapports sicilo-ifrīqiyens et le libéralisme avisé de Roger II.

Le moment dut lui paraître favorable à une intervention propre à effacer l'échec de l'expédition contre Tripoli en 537 H/1142-1143 qui n'avait pas été compensé par le coup de main de 539 H/1144-1145.

Dans les derniers jours de 540 H[272], probablement au début de

265. CHALANDON, II, 160.

266. *Mu'nis*, 91 ; AMARI, *Storia*, III, 415, pense qu'il s'agit d'une faute de copiste ; *Kāmil*, XI, 48/trad., 557, date l'événement de 540 H/1144-1145.

267. *Kāmil*, XI, 45/trad., 556 ; *Storia*, III, 415.

268. *Kāmil*, XI, 47/trad., 557 ; ABŪ L-FIDĀ', *Ta'rīḫ*, III, 17 ; IDRĪSĪ, 101/trad., 118 ; *Storia*, III, 414 ; CHALANDON, II, 160.

269. V. : note 266.

270. *'Ibar*, VI, 168, VII, 44/*Berbères*, II, 37, III, 268 ; *Kāmil*, XI, 48-49/trad., 558-559 ; NUWAYRĪ, II, 167 ; TIĞĀNĪ, 173-174 ; IBN ḪALLIKĀN, II, 242 ; ABŪ L-FIDĀ', *Ta'rīḫ*, III, 18 ; IDRĪSĪ, 121-122/trad., 143 ; *Šaḏārāt*, IV, 128 ; *Storia*, III, 416-417, 481-482 ; CHALANDON, II, 160-162 ; FÉRAUD, *Annales tripolitaines*, 3-5.

271. TIĞĀNĪ, 173 ; *'Ibar*, VII, 44/*Berbères*, III, 268 ; *Mu'nis*, 91 : en 541 H. Le texte du *Bayān*, certainement lacunaire, passe de l'année 538 à 543 H.

272. C'est pourquoi, IDRĪSĪ, TIĞĀNĪ et IBN ḪALDŪN datent la prise de Tripoli de 540 H/1145-1146. Les autres sources musulmanes fixent l'événement au début de 541 H. L'ANONYME DU MONT CASSIN dit 1145 et ROBERT DU MONT SAINT MICHEL : 1146, v. : *Storia*, III, 417, note 1. IBN ḪALDŪN, *'Ibar*, VII, 44/*Berbères*, III, 268, et

juin 1146, une flotte sicilienne de 200 navires[273], commandée par Georges d'Antioche se porta contre Tripoli. Les Normands débarquèrent et le 3 Muḥarram 541 H/15 juin 1146, la ville fut investie par terre et par mer. Les Tripolitains étaient divisés en deux factions. Quelques jours avant l'arrivée de l'ennemi, les Banū Maṭrūḥ avaient été expulsés et remplacés par un Almoravide qui, se rendant à La Mecque, s'était trouvé passer par Tripoli. Après le débarquement des Normands, les Banū Maṭrūḥ furent rappelés et les deux partis en vinrent aux mains. Le troisième jour, les assiégeants qui, jusque là, avaient rencontré une vive résistance, entendirent soudain des clameurs s'élever de l'intérieur de la place, tandis que les murailles se vidaient de leurs défenseurs tout à leurs dissensions intestines. On peut se demander si le parti des Banū Maṭrūḥ ne favorisa pas quelque peu le succès des Chrétiens, car cet abandon des remparts paraît bien étrange.

En tout cas, les assaillants profitant de l'occasion, escaladèrent les murailles avec des échelles et le mardi 6 Muḥarram 541 H/18 juin 1146 enlevèrent la place. Les vainqueurs se livrèrent au massacre et au pillage et réduisirent femmes et enfants en esclavage. Ceux qui purent s'échapper se réfugièrent chez les Berbères et les Arabes des environs. Toutefois, al-Tiǧānī passe sous silence la mise à sac de la ville et déclare que Georges d'Antioche traita bien les habitants parce qu'il avait l'intention d'occuper d'autres villes du Sahel ; il fait certainement allusion à l'amnistie qui fut effectivement proclamée très peu de temps après la prise de la ville. On peut admettre que l'amiral sicilien freina les excès et y mit rapidement terme. L'amān général fut proclamé et les fuyards regagnèrent leurs foyers. Georges d'Antioche expulsa les Banū Ḫazrūn ; une partie d'entre eux demeura dans la campagne de Tripoli jusqu'à la conquête almoḥade[274]. Il nomma gouverneur le šayḫ de la ville, Abū Yaḥyā b. Maṭrūḥ al-Tamīmī, et cadi, Abū l-Ḥaǧǧāǧ Yūsuf b. Zīrī, auteur de l'ouvrage intitulé « *al-Kāfī fī l-waṯā'iq* ». Les Musulmans n'avaient affaire qu'à eux et le Chrétien ne se mêlait pas de leurs affaires. Cette pseudo-autonomie rappelle l'organisation donnée à certaines villes d'Italie et de Sicile lors de la conquête normande.

TIČĀNĪ, 173-174, affirment que la prise de Tripoli fut précédée de celle de Mahdia et de Sfax. S'agit-il d'une erreur ? AMARI le pense ; ou ces deux auteurs veulent-ils dire que ces deux villes étaient déjà pratiquement sous la domination normande ? V. *supra:* attaque de Mahdia suivie de la conclusion d'un traité en 536 H et attaque de Sfax en 538 H., p. 347-348, 349.

273. Chiffre donné par *Mu'nis*, 91.

274. *'Ibar*, VII, 44/*Berbères*, III, 268.

Les Siciliens demeurèrent six mois à Tripoli dont ils consolidèrent les fortifications et approfondirent les fossés. En se retirant, ils emmenèrent des otages, notamment des Banū Maṭrūḥ et l'Almoravide. Par la suite ils restituèrent ces otages et se contentèrent d'en exiger du gouverneur de la ville. Les navires siciliens et chrétiens recommencèrent à fréquenter Tripoli qui se repeupla et devint florissante. Un édit aurait même été proclamé en Sicile invitant les habitants à émigrer à Tripoli en franchise[275].

La prise de Tripoli ne manquera pas d'avoir d'heureuses conséquences sur le développement du commerce sicilien. Elle ne semble d'ailleurs pas avoir causé de difficultés à ses nouveaux maîtres pendant les douze années qui suivirent.

Gabès[276]. — On ne sait à quelle date Rušayd[277] b. Kāmil succéda à Rāfi' b. Maggan b. Kāmil. D'après l'historien ḥafṣide Ibn Naḫīl cité par Ibn Ḫaldūn[278], c'est Rušayd qui fonda le célèbre Qaṣr al-'Arūsayni (Palais des deux mariées) et qui battit la monnaie qui porte son nom[279]. Al-Tiǧānī[280] dit en effet que les Gabésiens lui attribuaient la fondation de ce château situé dans la Qaṣaba, à proximité de la mosquée-cathédrale, mais déclare avoir lu une inscription attestant que l'édifice fut élevé sur l'ordre de l'émir Rāfi' b. Maggan b. Kāmil b. Ǧāmi' en Raǧab 500 H/26 fév.-27 mars 1107. Ce voyageur donne ensuite la clé de cette apparente contradiction en ajoutant qu'un ṭālib de Gabès lui déclara avoir lu dans l'œuvre d'un historien que ce sont les Ṣanhāǧa qui avaient commencé l'édification de ce palais dont ils construisirent environ les deux tiers et que les Hilāliens Banū Ǧāmi' l'achevèrent. Le Qaṣr al-'Arūsayni, réplique du palais ḥammādide de Bougie, fut donc vraisemblablement commencé par les Ṣanhāǧa, continué par Rāfi' et achevé par Rušayd.

A la mort de ce dernier (vers 541 H/1146-1147 ?), l'un de ses

275. Dp. le *ms.* d'Ibn Ḫaldūn utilisé par Tornberg, *Ibn Khalduni..., De expeditionibus Francorum*, Upsala 1840, 37, référence donnée par *Storia*, III, 417, note 1.

276. *Kāmil*, XI, 54-55/trad., 559-562, récit le plus complet et le plus clair ; *'Ibar*, VI, 167/*Berbères*, II, 36-37, relation condensée et confuse ; Tiǧānī, 72-74 et *Kāmil* ne parlent pas de Ma'mar ; *Mu'nis*, 91, indications précieuses tues par les autres sources ; *Storia*, III, 418-420 ; Chalandon, II, 162-163.

277. Dp. Tiǧānī, 69 qui, après avoir cité un vers d'Ibn Ḥamdīs (qui ne se trouve pas dans l'édition du *Dīwān*) où le mètre kāmil exige la lecture « Rašīd », fait remarquer qu'il faut dire : « Rušayd » ; néanmoins, il faut y corriger : « Rušayd b. Mudāfi' b. Ǧāmi' » en « Rušayd b. Kāmil b. Ǧāmi' », dp. Ibn Ḫaldūn ; v. aussi : *Ḥulal*, I, 153-154.

278. *'Ibar*, VI, 167/*Berbères*, II, 36.

279. « al-sikka al-rušaydiyya. »

280. Tiǧānī, 68-70 ; *Ḥulal*, I, 153-155.

affranchis, nommé Yūsuf, abusant de la confiance que son maître avait mise en lui, réussit à expulser le fils aîné de Rušayd, Ma'mar (ou Mu'ammar ?) et à élever au pouvoir le fils cadet du défunt Muḥammad b. Rušayd. Yūsuf put ainsi dominer le jeune émir et, en fait, gouverner à sa place. Il poussa l'impudence jusqu'à s'en prendre aux veuves de son maître. L'une d'elles de la tribu des Banū Qurra, écrivit à ses frères qui demandèrent à l'affranchi de la leur rendre, mais Yūsuf refusa. Les Banū Qurra et Ma'mar b. Rušayd allèrent se plaindre à al-Ḥasan qui écrivit à Yūsuf. Celui-ci ne lui répondit pas et aurait déclaré alors que s'il ne le laissait pas tranquille, il livrerait Gabès au roi de Sicile.

La menace n'était pas vaine car, ayant appris que le Zīrīde préparait une expédition contre lui, Yūsuf envoya une députation à Roger II pour lui offrir ses services moyennant une robe d'honneur et un diplôme l'investissant du gouvernement de Gabès en qualité de lieutenant du roi de Sicile, à la manière des Banū Maṭrūḥ de Tripoli. On ne voit pas pourquoi Roger II, déjà maître de Djerba et de Tripoli aurait repoussé cette offre alléchante qui confirmait son hégémonie en Ifrīqiya et lui livrait, sans coup férir, une importante cité du littoral. Il accepta donc, sans doute avec empressement. Yūsuf endossa la robe et fit lire le diplôme (siğill) au peuple assemblé. Selon Ibn Abī Dīnār[281], le Sicilien avait aussi envoyé des « décorations chrétiennes »[282] à son nouveau gouverneur ('āmil), qui leva les impôts en son nom. Qu'advint-il du jeune émir Muḥammad b. Rušayd ? Un passage ambigu d'Ibn Ḫaldūn semblerait indiquer qu'il fut expulsé par l'usurpateur, mais l'auteur paraît plutôt faire allusion à l'expulsion de Ma'mar b. Rušayd[283]. On verra que Georges d'Antioche, quelques heures avant de s'emparer de Mahdia en 543 H/1148, déclara fallacieusement à al-Ḥasan n'être venu que pour venger et rétablir Muḥammad b. Rušayd dans son gouvernement de Gabès d'où il avait été chassé.

Ibn Ḫaldūn et al-Tiğānī[284] donnent ce récit, différent et vraisem-

281. Mu'nis, 91.

282. « tašārif al-naṣārā ».

283. Dp. Ibn Ḫaldūn, *'Ibar*, VI, 167/*Berbères*, II, 37, qui ne parle pas de l'attaque de Gabès par al-Ḥasan, Yūsuf aurait été chassé par les Gabésiens indignés ; pendant que Muḥammad b. Rušayd (sic) se rendait dans sa tribu, son frère 'Īsā alla trouver Roger II pour l'instruire des faits ; Roger II fit assiéger la ville et la tint bloquée pendant un temps considérable. Or, pour ne relever que cette inexactitude, on verra que 'Īsā était le frère de Yūsuf ! Comp. : Tiğānī, 72-73 : Après l'exécution de Yūsuf, son frère 'Īsā se rendit auprès de Roger II auquel il déclara que son frère avait subi pareil traitement parce qu'il était son vassal ; Roger II envoya une escadre qui investit Gabès un certain temps.

284. *'Ibar*, VI, 167/*Berbères*, II. 37 ; Tiğānī, 72.

blablement erroné, de l'usurpation de Yūsuf : Muḥammad b. Rušayd étant parti en expédition pour mater un ennemi, laissa Gabès entre les mains d'un de ses fils chargé des fonctions de lieutenant ; son affranchi Yūsuf, en qui il avait pleine confiance, expulsa le fils de son patron, s'empara de la ville et reconnut Roger de Sicile. Or, il semble invraisemblable que Muḥammad b. Rušayd, très jeune et soumis à Yūsuf, ait dirigé une expédition et confié Gabès à l'un de ses fils !

Ibn al-Aṯīr[285] rapporte qu'un messager de Yūsuf, chef de Gabès, à la cour de Roger II, s'y rencontra avec un émissaire d'al-Ḥasan appelé al-Ḥusayn. Au cours d'une discussion l'envoyé de Yūsuf tint à celui d'al-Ḥasan des propos peu flatteurs sur le compte du Zīrīde. Tous deux repartirent en même temps, chacun sur un bâtiment différent. L'ambassadeur d'al-Ḥasan s'empressa d'avertir son maître de ce qui s'était passé, par pigeon voyageur. Al-Ḥasan fit embarquer une petite troupe qui se saisit de l'envoyé de Yūsuf. Al-Ḥasan lui reprocha d'avoir livré la terre d'Islām aux Francs et de l'avoir dénigré, puis lui fit attacher des clochettes sur la tête ; après quoi, on le promena dans la ville à dos de chameau tandis qu'un héraut proclamait : « Voilà la récompense de quiconque s'emploie à livrer la terre des Musulmans aux Francs ! » Quand le malheureux arriva au centre de Mahdia, la populace ameutée le lapida.

En 542 H/1147-1148, à la demande de Ma'mar b. Rušayd, al-Ḥasan envoya contre Gabès une armée renforcée de contingents arabes commandés par le fameux Muḥriz b. Ziyād qu'Ibn Abī Dīnār semble considérer comme le chef de l'expédition. La population se souleva contre l'usurpateur à cause de son dévouement aux Chrétiens et livra la ville aux assiégeants. Yūsuf résista dans la citadelle de la cité mais fut fait prisonnier. Il fut livré aux Arabes et à Ma'mar b. Rušayd qui le firent périr dans les supplices ; pour le punir de s'en être pris aux femmes de son maître Rušayd, ils lui coupèrent les testicules[286].

'Īsā, frère de Yūsuf, et un fils de l'usurpateur s'enfuirent auprès de Roger II auquel ils réclamèrent protection et racontèrent qu'al-Ḥasan avait été complice du meurtre de Yūsuf. Roger II entra en courroux car selon Ibn Abī Dīnār, al-Ḥasan et Yūsuf étaient tous deux sous son obédience[287]. C'est alors qu'il aurait

285. *Kāmil*, XI, 54-55/trad., 561-562 ; *Storia*, III, 419.
286. Dp. *Kāmil*, complété par *Mu'nis*.
287. *Mu'nis*.

résolu de s'emparer de Mahdia[288]. Roger II envoya alors sa flotte contre Gabès qu'elle bloqua pendant un certain temps puis s'en retourna[289]. Cet échec s'expliquerait par la faiblesse de la marine sicilienne dont la plus grande partie se trouvait alors engagée contre l'empire byzantin[290].

Prise de Mahdia[291]. — Pour Roger II, l'année 1148/542-543 H était propice à une action d'envergure en Ifrīqiya. L'équilibre, alors en sa faveur, des forces byzantino-siciliennes le lui permettait sans compromettre, pour autant, ses projets ultérieurs à l'est. Le moment était venu de renforcer son prestige vis-à-vis de la Chrétienté en participant enfin à la Croisade prêchée par Saint Bernard et qui battait son plein en Orient, sans pour cela sortir du champ de ses convoitises personnelles déjà partiellement réalisées. Enfin, la disette sévissant en Ifrīqiya et même dans tout le Maġrib, depuis 537 H/1141-1142, atteignit son paroxysme en 542 H/1146-1147. Non seulement l'Ifrīqiya dut avoir bien de la peine, pendant ces cinq années, à acheter le blé sicilien indispensable, puisque déjà en 536 H/1140-1141, al-Ḥasan, débiteur insolvable, avait été obligé de céder aux exigences de son créancier, mais on peut penser que Roger II, une fois déterminé à compléter la conquête du littoral de la Berbérie orientale, lui coupa les vivres. L'hiver 1147-1148 fut si effroyable que l'anthropophagie apparut. Les campagnards affamés se ruèrent sur les villes qui fermèrent leurs portes. Enfin, complétant le désastre, une épouvantable épidémie de peste décima une population exangue. De nombreux ifrīqiyens, notamment tous les šarīfs s'enfuirent en Sicile.

Roger II équipa une armada dont il confia le commandement à son célèbre amiral Georges d'Antioche. Elle comprenait environ trois cent cinquante navires dont deux cent cinquante galères[292]. Peu de temps auparavant, un qā'id, dépêché à Palerme par al-Ḥasan, en était revenu muni d'une lettre de sauvegarde pour

288. *Kāmil*, *Mu'nis*.

289. *'Ibar*, VI, 167/*Berbères*, II, 37 ; Tiǧānī, 73.

290. V. : *Storia*, III, 420 et note 3 ; Chalandon, II, 163.

291. a) Relation la plus détaillée ds. : *Kāmil*, XI, 56-57/trad., 562-565, et Nuwayrī, II, 168-169 ; elle concorde, dans l'ensemble avec le récit donné par Tiǧānī, 244-245, reproduit par *Ḥulal*, I, 246-247, qui contient une citation d'Ibn Šaddād. Ces quatre textes reproduisent, sans doute, la version d'Ibn Šaddād. b) Récit succinct ds. *'Ibar*, VI, 162/*Berbères*, II, 27, 28, et *Bayān*, I, 313/trad., I, 471. c) Abū l-Fidā', *Ta'rīḫ*, III, 19-20 ; *Šaḏarāt*, IV, 134 ; *Ḥulal Mawšiyya*, 117. d) *Storia*, III, 420-426, V. note 1, 425-426, sur les sources chrétiennes ; Chalandon, II, 163-164.

292. *Kāmil*, et Abū l-Fidā' : 250 galères (šīnī) ; Nuwayrī : 150 galères ; Tiǧānī : 300 navires (markab) ; *'Ibar:* 350 markabs ; *Šaḏarāt:* 250 navires.

lui-même et les siens[293]. Cette promesse d'amān payait-elle une trahison ? Toujours est-il que ni lui ni sa famille n'évacuèrent Mahdia avant l'arrivée des Normands[294]

On nous dit que les forces dont disposait al-Ḥasan pour tenter de repousser l'ennemi étaient insignifiantes. La chose est si vraisemblable qu'il n'y a pas lieu de se demander si cette affirmation n'a pas été dictée par le souci de justifier la conduite, somme toute assez lâche, de l'émir de Mahdia. La garnison, mal payée ou privée de solde, dut fondre rapidement et ses chevaux avaient péri. Le reste de l'armée participait à la lutte que menait Muḥriz b. Ziyād al-Fādiġī, seigneur de La Malga, contre le Ḫurāsānide maître de Tunis[295]. On a peine à croire qu'al-Ḥasan ait commis pareille bévue, et il n'est pas impossible que ces effectifs, non payés partant insubordonnés, se soient joints au chef riyāḥide de leur propre initiative dans l'espoir de piller Tunis.

Arrivée à Pantellaria, l'escadre sicilienne s'empara d'un bâtiment venu de Mahdia. L'équipage prisonnier fut interrogé par Georges d'Antioche auquel il jura n'avoir encore expédié aucun des pigeons voyageurs contenus dans une cage se trouvant à bord. L'amiral sicilien conçut alors ce stratagème : il obligea le préposé à ces oiseaux à rédiger de sa main un message disant qu'« en arrivant à Pantellaria ils y avaient trouvé des navires venant de Sicile et dont les matelots leur avaient appris que la flotte maudite avait appareillé pour les îles de Constantinople ». Cette fausse nouvelle, dit-on, réjouit fort al-Ḥasan et son peuple, qui crurent le danger écarté.

Grâce à cette ruse, Georges d'Antioche espérait arriver inopinément. Il régla donc son allure de façon à croiser devant Mahdia à l'aube et l'investir avant que les habitants ne pussent s'enfuir, mais un vent violent se leva qui interdit l'usage des voiles. La flotte, réduite à l'emploi des avirons eut du retard et le jour était levé quand elle fut aperçue du rivage, le lundi 2 Ṣafar 543 H/22 juin 1148[296].

Ayant manqué l'effet de surprise escompté, Georges adressa un message au Zīrīde dans lequel il disait n'avoir d'autre mission que

293. *Kāmil.*

294. CHALANDON, II, 163.

295. TIĞĀNĪ, *'Ibar.*

296. *Kāmil*, NUWAYRĪ, ABŪ L-FIDĀ' : 2 Ṣafar ; *Bayān :* « wa tu'rafu haḏihi l-kā'ina al-šan'ā' bi-kā'ina yawn l-iṯnayni » (cette catastrophe est connue sous le nom de catastrophe du lundi) ; théoriquement mardi. IBN ḪALLIKĀN : « yawm l-iṯnayni ṯānī 'ašar Ṣafar » (lundi 12 Ṣafar) ; le mot « 'ašar » (dix) est de trop. C'est la prise de Sousse qui eut lieu le 12, v. *infra :* p. 358.

de venger Muḥammad b. Rušayd, seigneur de Gabès, et de rétablir dans la ville d'où il avait été chassé cet ami et allié des Francs ; les accords et les traités les liant à al-Ḥasan n'étant pas encore expirés, l'amiral lui demandait simplement de lui fournir un corps de troupes qui se joindraient aux siennes. Selon l'usage de l'époque, les traités étaient en effet conclus pour dix ans, celui de 536 H/ 1140-1141 demeurait donc, malgré tout, en vigueur, officiellement du moins.

Avant de décider, le Zīrīde convoqua les juristes et les notables pour les consulter. Estimant la ville assez forte pour résister, ils lui déclarèrent qu'il fallait combattre. L'émir dit qu'il craignait que l'ennemi ne débarquât, n'investît la place par terre et par mer et n'interceptât tout approvisionnement, or, Mahdia n'avait pas de réserves de vivres suffisantes pour tenir fût-ce un mois. Il préférait renoncer au pouvoir et à son palais pour éviter aux Musulmans le massacre ou la captivité[297]. Accepter d'envoyer des troupes à Gabès, argua-t-il, n'était-ce pas commettre un acte illicite et aider les Infidèles contre les Musulmans ? En cas de refus, l'ennemi ne l'accuserait-il pas de rompre les traités ? Puisque toute résistance efficace était impossible, l'émir annonça qu'il allait évacuer la ville et invita chacun à faire comme lui. On ne saurait garantir l'authenticité de ce discours, mais il semble être rapporté par un témoin, Ibn Šaddād, chroniqueur et parent du Zīrīde, et même les passages qui sentent le plaidoyer *pro domo* ne sont pas invraisemblables.

Et al-Ḥasan de donner aussitôt l'ordre de départ et d'emmener sa famille et ses biens meubles. Ce fut l'exode. Certains se cachèrent chez les Chrétiens et dans les églises. Tous ceux qui voulurent s'enfuir en eurent le temps car le vent ne permit pas le débarquement avant l'après-midi[298].

Les Francs s'emparèrent de la place sans rencontrer d'opposition.

297. Tiǧānī : « wa-ḏakara Ibn Šaddād min kalām al-Ḥasan 'inda ḫurūǧi-hi : salāmat al-muslimīn min al-qatl wa-l- asr ḫayr ilayya min al-mulk wa-l-qaṣr. » Kāmil : « wa-anā arā salāmat al-muslimīn min al-asr wa-l-qatl ḫayr min al-mulk ». Nuwayrī : « wa-anā arā salamat al-muslimīn min al-qatl wa-l-asr ḫayr min al-mulk. » La comparaison de ces trois textes établit qu'au moins le discours d'al-Ḥasan est emprunté par Ibn al-Aṯīr et al-Nuwayrī à Ibn Šaddād cité par Tiǧānī. Rappelons qu'Ibn Šaddād peut avoir entendu les paroles d'al-Ḥasan ; v. : Intr., p. xviii ; Abū l-Fidā' qui reproduit et résume le récit du *Kāmil*, dit que les Mahdiens se rendirent compte de la faiblesse de leurs moyens de défense ; (v. *Storia*, 425, note 3), mais il semble bien ne s'agir que d'un problème de critique verbale : « fa-ra'aw » (ils estimèrent), au lieu de : « fa-ra'ā (il estima) ».

298. Tiǧānī : au cours de la septième heure après l'arrivée de la flotte ennemie ; *Kāmil* et Abū l-Fidā' : après les deux tiers de la journée ; le texte de Nuwayrī, sans doute fautif, dit : un tiers ; *Storia*, III, 423, note I.

Georges d'Antioche trouva le palais d'al-Ḥasan intact ; le prince n'avait emporté que les objets précieux et légers. Plusieurs de ses concubines s'y trouvaient encore. L'amiral les installa dans un château et fit apposer les scellés sur le palais regorgeant de richesses. Après deux heures de pillage, l'amnistie générale fut proclamée à Mahdia et à Zawīla[299] et tous ceux qui s'étaient dissimulés surgirent de leurs cachettes. Le vainqueur fit sortir tous les Chrétiens qui se trouvaient à Mahdia et à Zawīla[300] et les fit camper sous des tentes dans l'espace compris entre ces deux villes.

Le lendemain matin, Georges d'Antioche fit convoquer les Arabes du voisinage qu'il traita bien et auxquels il distribua de fortes sommes. Il chargea des hommes du ǧund qui n'avaient pas évacué la ville d'aller porter l'amān aux habitants en fuite ; ils partirent avec des montures pour ramener les femmes et les enfants. Les fuyards mouraient de faim et ils rentrèrent d'autant plus volontiers qu'ils avaient laissé, à Mahdia, des richesses en dépôt et dans des cachettes. En moins d'une semaine, la majeure partie de la population avait regagné ses pénates. Les Mahdiens se réjouirent en constatant que les Chrétiens se montraient justes.

L'amiral traita avec égards les quelques enfants (sans doute en bas âge) d'al-Ḥasan et ses concubines demeurées à Mahdia et les envoya en Sicile. « L'ennemi d'Allah redonna la prospérité aux deux villes, Zawīla et Mahdia, remit aux marchands des capitaux, accorda ses faveurs aux juristes, installa un cadi agréé par la population pour connaître de ses différends et jeta les assises de l'administration des deux cités.[301] »

Al-Tiǧānī dit que lorsque les Mahdiens rentrèrent chez eux, Georges d'Antioche leur distribua de l'argent et leur fit des avances de blé ; on se réjouit à Mahdia qui retrouva sa prospérité, en constatant la « justice » des Chrétiens.[302] »

Prise de Sousse et de Sfax. — Huit jours après la prise de Mahdia, Georges d'Antioche expédia deux escadres, l'une contre Sfax, l'autre contre Sousse.

Cette dernière ville fut occupée par les Francs sans coup férir, le 12 Ṣafar 543 H/2 juil. 1148. Son gouverneur 'Alī, fils d'al-Ḥasan, avait rejoint son père et les Soussiens abandonné la ville[303].

299. Dp. Tiǧānī, 244 . « fī l-Mahdiyyatayni » (dans les deux Mahdia).
300. *Ibidem.*
301. *Mu'nis*, 92.
302. Tiǧānī, 244-245, texte repris ds. *Ḥulal*, I, 247.
303. *Kāmil*, et Nuwayrī.

Toutefois al-Tiğānī affirme[304] que Sousse ayant pour chef l'émir arabe Ğabbāra b. Kāmil b. Sarḥān b. Abī l-'Aynayni (ou l-'Ayn) al-Fādiğī (ou Fādi'ī al-'Alawī) al-Hilālī, célèbre pour sa générosité, et que c'est à lui que les Chrétiens enlevèrent la ville lorsqu'ils s'emparèrent de Mahdia. Ces deux témoignages ne sont pas forcément contradictoires. On imagine très bien Sousse commandée à la fois par un Zīrīde, gouverneur nominal et par un émir riyāḥide omnipotent.

Par contre, les Sfaxiens, renforcés de nombreux Arabes, résistèrent. Ils tentèrent une vigoureuse sortie, mais les Francs, simulant la débandade, les attirèrent loin de la ville, après quoi, ils firent volte-face et les mirent en déroute ; les uns rejetés dans la ville, les autres dans la campagne, beaucoup périrent. Les Chrétiens se rendirent maîtres de Sfax le 23 Ṣafar 543 H/13 juil. 1148[305] après un assaut sanglant. Les survivants, leurs femmes et leurs enfants furent faits prisonniers. Après proclamation de l'amān, les Sfaxiens regagnèrent leur ville et purent racheter femmes et enfants. Roger II expédia des lettres accordant l'amnistie à tous les Ifrīqiyens et leur faisant de belles promesses. Un certain nombre de Chrétiens ayant participé à la conquête de Sfax y furent établis[306].

Le roi de Sicile voulut nommer gouverneur le šayḫ Abū l-Ḥasan al-Furriyānī[307], savant juriste et vertueux dévot qui jouissait d'un grand prestige auprès de ses concitoyens. Alléguant sa faiblesse et son grand âge, il pria le Sicilien de nommer son fils 'Umar. Roger II accepta mais prit le père comme otage et l'emmena en Sicile. En partant il aurait recommandé à son fils de se révolter à la première occasion sans se soucier de lui.

Après avoir rétabli l'ordre dans les villes conquises, Georges d'Antioche conduisit sa flotte à Kélibia (Iqlībiya) importante forteresse de la presqu'île du Cap Bon. Les Arabes se jetèrent dans la place qui se défendit âprement. Les Francs subirent des pertes sensibles et durent se rembarquer pour Mahdia. L'échec de ce coup de main semble ne pas avoir eu d'importance[308].

304. Tiğānī, 22 et *Ḥulal*, 117. Sur le panégyrique de Ğabbāra b. Kāmil, gouverneur de Sousse (al-mutawallī 'alā Sūsa) par al-Turāb al-Sūsī, transmis par la *Ḫarīdat al-Qaṣr*, v. · Tiğānī, 31-37 ; *Ḥulal*, 123-128 ; *Ḫarīda*, *ms.* Paris 3330, f° 54 v°-57 v°.

305. *Kāmil;* Nuwayrī, sans doute fautif, : 13 Ṣafar.

306. Tiğānī, 54 ; Ibn Maḍīš, II, 193. Sur Sfax après la conquête normande v. *Kāmil*, XI, 91/trad., 578 ; *'Ibar*, VI, 169/*Berbères*, II, 38-39 ; *Storia*, III, 426, 478-479.

307. Sur la lecture Furriyānī, originaire de Furriyāna (Faryāna, Feriana, entre Gafsa et Tébessa), v. *Buldān*, VI, 373, où il est appelé Abū l-Ḥusayn Aḥmad ; Ibn Maḍīš : Abū l-Ḥasan 'Alī ; *'Ibar*, Tiğānī Abū l-Ḥasan ; *Kāmil:* Abū l-Ḥusayn.

308. *Kāmil*, XI, 58/trad., 567 ; *Mu'nis*, 92.

Bien que les sources arabes affirment que Roger II contrôlait alors le littoral ifrīqiyen de Tripoli au Cap Bon, elles omettent de parler de la prise de Gabès attestée cependant par les sources chrétiennes[309] ; toutefois elles citent Gabès, gouvernée au nom du roi de Sicile par Muḥammad b. Rušayd parmi les villes qui, en 553 H/1158-1159, se révoltèrent contre les Normands[310]. D'autre part, on a vu Georges d'Antioche déclarer à al-Ḥasan n'être venu que pour restaurer ce gouverneur. On peut donc affirmer que Gabès se soumit et accepta Muḥammad b. Rušayd. Le silence des chroniqueurs musulmans s'expliquerait-il par la facilité avec laquelle les Normands obtinrent ce résultat ? La place aurait-elle fait sa reddition avant même l'arrivée des Chrétiens ?

Fort sagement, les Normands s'en tinrent à l'occupation des villes côtières auxquelles ils accordèrent une certaine autonomie. Ils étaient maîtres du littoral s'étendant de Tripoli aux abords de Tunis. Est-ce à dire que leur influence était négligeable à l'intérieur des terres ? Non pas. D'une part, une indication d'Ibn al-Aṯīr, reprise par al-Nuwayrī, dit que les Francs gouvernaient l'Occident au delà de Kairouan et, d'autre part, Ibn Abī Dīnār nous montre des délégations et des chefs arabes venir faire leur soumission[311].

Les auteurs musulmans, — et en l'occurrence leur témoignage est de poids — sont unanimes à dire que la population supporta allègrement le joug des Chrétiens respectueux de ses libertés religieuses, judiciaires et administratives. Elle dut profiter de l'essor que connut alors le commerce sicilo-ifrīqiyen. Le trafic avec le Soudan via Tripoli et Gabès ne manqua certainement pas d'être stimulé. La suppression des principicules et du contrôle rémunérateur qu'ils exerçaient sur les échanges dut permettre l'abaissement, voire la suppression partielle ou totale de certaines taxes douanières. Bien entendu, les « protégés » eurent à verser la capitation (ǧizya) et l'impôt foncier (ḫarāǧ) mais ils ne furent pas pressurés ; la fiscalité paraît avoir été, au contraire, souple et soucieuse de gagner, si l'on peut dire, la sympathie des contribuables[312]. Ce libéralisme, audacieux pour l'époque, explique pourquoi, pendant une douzaine d'années, l'Ifrīqiya ne tenta rien pour se libérer.

309. *Storia*, III, 428, note 1.

310. *Storia*, III, 482 ; CHALANDON, II, 238 ; V. *infra* : p. 383.

311. *Kāmil*, XI, 58/trad., 567 ; NUWAYRĪ, II, 170 ; *Mu'nis*, 92 ; *Storia*, III, 427, note 2.

312. *Mu'nis*, 92 ; *'Ibar*, VI, 162/*Berbères*, II, 28 ; CHALANDON, II, 161-162 ; *Storia*, III, 427-428.

A partir de 544 H/1149-1150[313], Roger II, obligé de soutenir la guerre contre le Basileus de Constantinople et de porter tout l'effort de sa flotte vers la Grèce, dut dégarnir les ports ifrīqiyens. Les hostilités durèrent plusieurs années. Grâce à son vizir-amiral Georges d'Antioche, il eut toujours l'avantage et sa marine réussit même à forcer le port de Constantinople. Sans cela, affirme Ibn al-Aṯīr, il aurait certainement conquis toute l'Ifrīqiya. Ajoutons qu'en 546 H/1151-1152, la mort le priva du célèbre amiral qui avait été l'artisan de ses conquêtes ifrīqiyennes ; perte qui fut loin d'être compensée par son successeur Philippe de Mahdia.

Fuite d'al-Ḥasan[314]. — Quand al-Ḥasan quitta Mahdia, accompagné de ses femmes, de ses enfants comprenant douze garçons et des filles, et de ses proches serviteurs, il se dirigea vers La Malga (al-Mu'allaqa) toujours aux mains de Muḥriz b. Ziyād[315]. Il comptait y retrouver les contingents zīrīdes engagés contre le Ḫurāsānide aux côtés de l'émir riyāḥide qu'il avait autrefois distingué par dessus tous les Arabes et couvert de bienfaits et d'argent.

En route, il rencontra un émir arabe, Ḥasan b. Ṯa'lab qui lui réclama un arriéré dont le trésor était débiteur. Ne pouvant se dessaisir d'aucune somme pour ne pas compromettre son voyage, le Zīrīde lui laissa son fils Yaḥyā en otage. Le lendemain, il se présenta à Muḥriz b. Ziyād, son allié et favori[316].

Ce dernier l'accueillit à bras ouverts, lui accorda une généreuse hospitalité et compatit à ses déboires. Al-Ḥasan demeura plusieurs mois auprès de lui. Ibn Abī Dīnār nous apprend que les habitants de La Malga se détachèrent du prince déchu. Vraisemblablement ni les contribules de l'émir riyāḥide, ni les contingents zīrīdes ne voulurent se rallier à un prince dont ils jugeaient la cause bien perdue et la bourse irrémédiablement plate. Il ne tarda pas à s'apercevoir que le Riyāḥide lui-même était quelque peu las de sa présence. Il résolut de se rendre en Égypte auprès du calife fāṭimide al-Ḥāfiẓ, son suzerain au nom duquel il faisait dire la ḫuṭba. A cet effet, il acheta un navire à Tunis[317].

313. *Kāmil*, XI, 65/trad., 568 ; *Storia*, III, 428-429.

314. *Kāmil*, XI, 57/trad., 565-566, récit le plus complet, reproduit partiellement par NUWAYRĪ, II, 171, et TIĞĀNĪ, 245-246, lequel est pillé par *Ḥulal*, I, 247-248 ; *Mu'nis*, 92 ; IBN ḪALLIKĀN, II, 242 ; *A'māl*, 459-460 ; *'Ibar* VI, 162, 177/*Berbères*, II, 28, 58 ; *Storia*, III, 424, 425, 430, 437, 485, 489.

315. IBN ḪALLIKĀN lui donne la kunya d'Abū Maḥfūẓ.

316. Dp. *Kāmil*, seulement.

317. Dp. TIĞĀNĪ.

Mais Georges d'Antioche, ayant eu vent de ces préparatifs, équipa vingt galères chargées de poursuivre le bâtiment dès qu'il aurait mis à la voile. Al-Ḥasan l'apprit et abandonna ce projet.

Il se décida alors à se rendre auprès du calife almoḥade 'Abd al-Mu'min et à cet effet dépêcha ses trois aînés Yaḥyā, Tamīm et 'Alī, auprès de son cousin Yaḥyā b. al-'Azīz, le souverain ḥammādide de Bougie, avec mission de renouveler le traité qui les liait et d'obtenir la permission de passer par chez lui avant de se rendre auprès de l'Almoḥade. Maymūn b. Ḥamdūn[318] vizir de Yaḥyā b. al-'Azīz, fit de son mieux pour lui faire obtenir satisfaction et, au nom de son maître, écrivit aux réfugiés leur exprimant la part qu'il prenait à ses malheurs, le conviant à venir et l'incitant à renoncer au projet qu'il avait formé de se rendre auprès d'un autre que lui[319]. Il faut entendre par là qu'il le dissuadait d'aller trouver 'Abd al-Mu'min. L'offre ne paraît pas avoir été le fait de Yaḥyā qui l'ignorait peut-être et le ministre semble avoir agi, de bonne foi ou non, de sa propre initiative, mais on peut se demander si le souverain et son ministre n'étaient pas de connivence. Les soupçons de Muḥriz b. Ziyād et l'accueil qui attendait al-Ḥasan à Bougie confirment cette hypothèse. Plutôt que de laisser le Zīrīde déchu aller, pour récupérer son trône ou réaliser tels autres desseins peut-être dangereux pour les Ḥammādides eux-mêmes, quémander l'aide du puissant almoḥade dont, à Bougie, on ne connaissait que trop les appétits, ne valait-il pas mieux le retenir prisonnier ?

Une fois en possession du message de son cousin, al-Ḥasan en instruisit Muḥriz b. Ziyād qui lui conseilla de ne pas répondre à cette invite, lui disant qu'il valait mieux pour lui se rendre n'importe où plutôt qu'à Bougie. Al-Ḥasan passa outre et s'en fut.

Il se rendit à Bône commandée par al-Ḥāriṯ b. al-Manṣūr, frère du Ḥammādide al-'Azīz, puis gagna Constantine dont le gouverneur était Sab' b. al-'Azīz, frère de Yaḥyā. Al-Ḥasan obtint de Sab' l'envoi d'une escorte qui le conduisit à Alger où (al-Qā'id) b. al-'Azīz lui fit un accueil bienveillant[320].

Selon une autre version[321], quand al-Ḥasan s'approcha de Bougie, Yaḥyā chargea son vizir, c'est-à-dire Maymūn b. Ḥamdūn, d'aller l'accueillir, mais ce ministre refusa ; on ne nous dit pas pourquoi.

318. Son nom complet est donné p. 368.

319. Tiǧānī.

320. *'Ibar*, VI, 162, 177/*Berbères*, II, 28, 58, seule source attestant le passage d'al Ḥasan à Bône et à Constantine. V. *infra:* p. 368, 374, 376.

321. Tiǧānī, 245-246.

Yaḥyā ordonna alors à son frère al-Qā'id b. al-'Azīz de se porter à la rencontre d'al-Ḥasan en compagnie des šayḫs de la ville et de le conduire à Alger, lieu de résidence assigné au Zīrīde. Les deux cousins, le Ḥammādide de Bougie et le Zīrīde chassé de Mahdia ne se rencontrèrent donc pas. Yaḥyā aurait répugné à rendre les honneurs à al-Ḥasan qui, probablement, faisait figure de chef de la famille[322].

Il semble que ni Yaḥyā ni son ministre n'aient été très fiers du traitement qui allait être infligé traîtreusement à un prince malheureux qui n'avait, leur attitude le prouve, pas perdu tout prestige.

Qā'id b. al-'Azīz conduisit donc al-Ḥasan à Alger. On était en Muḥarram 544 H/11 mai-9 juin 1149[323]. Yaḥyā fit installer l'émir et ses enfants dans des demeures indignes d'eux et leur servit des pensions insuffisantes. Il ordonna à son vizir Maymūn b. Ḥamdūn de faire surveiller le Zīrīde, de l'empêcher de partir et d'écrire au calife almoḥade. Il redoutait, en effet, que 'Abd al-Mu'min n'utilisât al-Ḥasan pour prendre Bougie[324]. Al-Ḥasan devra attendre l'arrivée des Almoḥades (547 H/1151-1152) pour recouvrer sa liberté.

V. *Conquête du Maġrib central par 'Abd al-Mu'min (547-548 H/1152-1153)*

Le Maġrib central à la veille de la conquête almoḥade[325]. — Après avoir annihilé la puissance almoravide tant au Maroc qu'en Espagne, il était normal que 'Abd al-Mu'min songeât à s'emparer du restant du Maġrib par surcroît bien incapable d'arrêter ses armées. D'après Ibn Ḫaldūn[326], le calife y aurait été incité par les dissensions des émirs ifrīqiyens, les dévastations causées par les Arabes qui, par ailleurs, tenaient Kairouan étroitement bloquée, et la prise de Béja par le Riyāḥide Mūsā b. Yaḥyā al-Mirdāsī. Il paraît accorder une importance exagérée à ce dernier fait non mentionné par ailleurs.

322. *A'māl*, 459-460.

323. Date fournie par Ibn Ḫallikān, II, 242 ; *Kāmil*, XI, 71/trad., 573, dit qu'al-Ḥasan était interné dans les îles des Banū Mazġannān (Alger) depuis 543 H ; Muḥarram étant le premier mois de l'année, il faut sans doute comprendre : depuis les derniers jours de 543 H.

324. Dp. Tiǧānī.

325. *Histoire du Maroc*, I, 278-293 ; A. Huici Miranda, *Historia politica...*, I, 109-161.

326. *'Ibar*, VI, 235/*Berbères*, II, 189.

Le Maġrib central était une proie facile. Les offensives lancées par le dernier Ḥammādide contre l'Ifrīqiya (expédition de Tunis en 522 H/1128 et de Mahdia en 529 H/1135) ne doivent pas faire illusion sur la force que le calife allait affronter.

Portrait du dernier Ḥammādide[327]. — Abū Zakariyyā'[328] Yaḥyā b. al-'Azīz, dernier souverain ḥammādide, nous est présenté sous les traits d'un prince vertueux, magnanime et disert ; sa plume était délicate et ses réparties brillantes. Mais il était faible de caractère et aimait trop les femmes et la chasse. Il s'entourait d'une vingtaine d'hommes âgés et de vieilles femmes dont les facéties le distrayaient. Le soir, allongé sur une couche moelleuse, il faisait venir des bouffons et des animaux dressés à la chasse ; tour à tour, il examinait ce faucon, observait ce chien, sollicitait un bon mot de ce bouffon et riait ; parées comme des mariées, ses sœurs Taqsūṭ, Umm Mallāl et Šibla, étaient toujours de la partie. Il s'endormait enfin et, au matin, partait à la chasse.

Il changea le coin de la monnaie, ce qu'aucun de ses prédécesseurs, dit-on, n'avait osé faire par respect pour leurs suzerains les califes 'Ubaydides, et battit à al-Nāṣiriyya (Bougie) des dīnārs au nom d'al-Muqtafī, en 543 H/1148-1149[329]. On a donc la preuve qu'il reconnut alors le califat 'abbāside. On connaît le nom de son secrétaire particulier et confident qui paraît avoir été le chef de sa chancellerie : le faqīh Abū Ḥafṣ 'Umar b. Falfūl[330].

En 543 H/1148-1149, Yaḥyā b. al-'Azīz se rendit à la Qal'a et ramena (à Bougie) tout ce qui s'y trouvait encore comme objets de valeur.

Expédition contre Tozeur[331]. — Contre Ibn Furqān qui s'était révolté à Tozeur, il envoya une armée commandée par le faqīh Muṭarrif b. 'Alī b. Ḫazrūn[332] ; celui-ci enleva la place et s'empara

327. *A'māl*, 466-467, principale source ; *'Ibar*, VI, 176-177/*Berbères*, 56-57 ; *Ḥarīda*, ds. *Bibl. Arabo-Sicula*, 599-600.

328. Kunya attestée par la lettre n° 8, E. Lévi-Provençal, *Trente sept lettres...*, 22-26/*Hesperis* 1941, 28-29.

329. Dp. *'Ibar*, VI, 177/*Berbères*, II, 57, où la description de cette monnaie est empruntée à Ibn Ḥammād ; v. *infra :* chap. VIII.

330. Dp. Ibn Bašrūn cité par *Ḥarīda*, *Bibl. Arabo-Sicula*, 599-600 ; il rapporte des vers de ce personnage qui lui ont été récités par l'émir 'Abd Allah b. al-'Azīz al-Ḥammādī qu'il a rencontré en Sicile. *Infra :* chap. XII, note 148, n° 17.

331. *'Ibar*, VI, 177/*Berbères*, II, 57 ; cette affaire est insérée entre la visite de l'émir à la Qal'a (543 H) et l'expédition de Muṭarrif contre Tunis (522 H) et Mahdia (530 H). Il est donc hasardeux de tenter de la dater.

332. Le texte dit : Ḥamdūn ; v. *supra :* p. 339, 343.

du rebelle qu'il envoya à son maître. Ibn Furqān fut emprisonné à Alger et y passa le reste de ses jours. Selon un autre récit, ajoute Ibn Ḫaldūn, le Ḥammādide le fit exécuter. Aucun indice ne permet de dater cette affaire par rapport aux deux expéditions ḥammādides contre l'Ifrîqiya (celle de Tunis, 522 H/1128, et celle de Mahdia, 530 H/1135).

Conquête almoḥade du Maġrib central (547 H/1152)[333] — Le départ de 'Abd al-Mu'min pour le Maġrib central est obscur et la plupart des témoignages dont nous disposons, contradictoires. Comme il est difficile de récuser celui d'al-Baydaq, Almoḥade ayant participé à l'expédition, qui fait partir le Mahdi de Salé et passe sous silence son séjour à Ceuta, et de rejeter celui des sources qui le font partir de Ceuta sans parler de son passage à Salé, force est d'en tenter une harmonisation hypothétique.

On remarquera tout d'abord, qu'il est établi que le calife entoura ses préparatifs du plus grand mystère ; il intercepta toutes les communications avec le Maġrib central ; « il interdit tout déplacement sur les routes et défendit qu'on voyageât de Salé à Meknès ou de Meknès à Fès ou de Tlemcen à Fès ; il fit appliquer cette mesure avec rigueur et plaça sur les chemins des hommes de confiance pour empêcher qu'on y passât ».[334] Quand il partit, les gens disaient : « C'est au pays d'al-Andalus qu'il s'en va ![335] »

333. *'Ibar*, VI, 20, 162, 177, 235-236/*Berbères*, I, 46, 11, 28, 58, 189-190 ; *Kāmil*, XI, 57, 71/trad., 566, 572-574 ; reproduit par Nuwayrī, II, 204-206 ; Tiǧānī, 246, reproduit par *Ḥulal*, I, 248-249 ; Baydaq, 51, 113-115/trad., 77 et note 1, 185-190 ; E. Lévi-Provençal, *Trente sept lettres...*, 17-26/*Hespéris* 1941, 27-29 ; Marrākušī, 1re édition, 146-147 ; *Ḥulal Mawšiyya*, 112-113 ; *Qirṭās*, 125-126 ; Ibn Ḫallikān, II, 242 ; *A'māl*, 459-460, 466-467 ; *Mu'nis*, 111 ; Abū l-Fidā', *Ta'rīḫ*, III, 23 ; A. Huici Miranda, *Historia...*, I, 160-167, (exposé parfois trop succinct). V. aussi : A. Merad, *'Abd al-Mu'min à la conquête de l'Afrique du Nord, A. I. E. O.* 1957, 132-136, article paru depuis notre rédaction. Analyse de Baydaq, 114-116/187-191 : prise de Bougie — « Puis le calife partit pour Sétif — épisode légendaire et sans intérêt du « tombeau de Saṭīḥ — « Puis le calife passa les Almoḥades en revue et Yaṣlāsan b. al-Mu'izz et 'Abd Allah b. Wānūdīn, le gendre de l'Émir des Croyants, partirent combattre les Arabes... » — Le texte dit : « ḥaraǧa..li-l-ġarb » — ils partirent pour l'ouest ! — querelle des deux personnages, Yaṣlāsan s'enfuit, abandonnant 'Abd Allah b. Wānūdīn qui est pris par les Arabes et tué par l'un d'eux. — « Ces nouvelles parvinrent au Calife qui entra dans une violente colère. Il passa en revue les Almoḥades et les envoya tous contre les Arabes... » Soumission de Dīfal b. Maymūn et récit succinct de la bataille de Sétif — « Pendant que les troupes étaient ainsi en expédition contre les Arabes, le Calife étant demeuré à Bougie, un rebelle Abū Qaṣaba... » — retour du Calife à Marrakech — meurtre de Yaṣlāsan ordonné par le calife » — Cela se passait en l'année 546 H/20 avril 1151-7 avril 1152 » — le texte arabe porte en toutes lettres 547 H !

334. Baydaq, trad., 186 et note 3.

335. Baydaq, trad., 186.

Il ne faut peut-être pas dire, avec certains chroniqueurs[336] que c'est pour laisser croire que telles étaient ses intentions, qu'il se rendit à Ceuta. D'autre part, on remarquera qu'al-Bayḏaq, après avoir narré la reconnaissance du pouvoir almoḥade (i'tirāf) qu'il place en 544 H/11 mai 1149-29 avr. 1150, et dit que le Mahdī rejoignit Salé « la même année et resta cinq mois à surveiller la fondation de Ribāṭ al-Fatḥ (Rabat), ajoute : « Puis, le calife, ayant donné aux corps de troupes l'ordre de venir à Salé et celles-ci lui ayant prêté le serment d'allégeance dans cette ville, il partit pour Bougie[337]. »

Comme la campagne du Maġrib central eut lieu en 547 H, on voit qu'al-Bayḏaq, d'ailleurs peu soucieux de chronologie, est loin de nous donner l'exposé complet de l'activité du Mahdī de 544 à 547 H. C'est pourquoi, on ajoutera foi aux autres chroniques, notamment celle d'Ibn al-Aṯīr, qui affirment qu'en 546 H/1150-1151, 'Abd al-Mu'min se rendit de Marrakech à Ceuta où il équipa une flotte et réunit des troupes auxquelles il enjoignit de se tenir prêtes. On croyait qu'il projetait de passer en Espagne et, après avoir intercepté toutes les communications terrestres et maritimes, il quitta Ceuta en Ṣafar 547 H/8 mai-5 juin 1152. Il s'agissait, peut-être, d'un authentique projet d'expédition en Espagne.

Il aurait fait mine de rentrer à Marrakech, passa par Tanger et arriva à Qaṣr 'Abd al-Karīm (Alcazar-Quivir) où il passa ses troupes en revue. Il doit s'agir d'une première concentration, confirmée par une indication d'Ibn al-Aṯīr disant qu'il gagna le Maġrib central à marches forcées, ralliant des troupes sur son passage. On admettra qu'il se rendit ensuite à Salé pour y opérer la mise en place définitive de son dispositif militaire.

Il emprunta la seule voie d'accès possible : la dépression qui s'étend au sud du Rif et aboutit à la trouée de Tāza[338]. Après avoir passé une journée à Tlemcen, il soumit Miliana et s'avança vers Alger. Le gouverneur ḥammādide, al-Qā'id b. al-'Azīz, abandonna la ville dont le peuple prit pour chef al-Ḥasan ! Le Zīrīde alla faire sa soumission à 'Abd al-Mu'min qui se trouvait à Mattīğa (Mitidja). Le calife lui témoigna des égards et le prit avec lui.

Selon al-Tiğānī, al-Ḥasan, plein de jalousie et de rancune envers son cousin, aurait poussé l'Almoḥade à s'emparer de Bougie.

336. *Qirṭās* et *Ḥulal Mawšiyya;* Bayḏaq, trad., 187, note 1.

337. Bayḏaq, trad., 185-186.

338. Bayḏaq donne l'itinéraire suivant : Salé, al-Ma'mūra, le Hibṭ, la vallée du Wādī Warġa, Masūn..., Bougie ; Bayḏaq, trad., 186-187, note 1, et la carte hors texte, planche 2.

A supposer qu'elle soit authentique, cette intervention était bien superflue.

Arrivé à Alger, 'Abd al-Mu'min reçut la visite de l'émir des Aṯbaǧ, Abū l-Ḫalīl b. Kaslān et de Ḥabbās b. Musayfar, notable des Ǧušam. Il leur fit bon accueil et les nomma au commandement de leurs tribus respectives[339].

Il va de soi que Yaḥyā, énervé par la chasse et les plaisirs, n'était pas homme à sauver une situation aussi désespérée. Il chargea son frère Sab' d'arrêter 'Abd al-Mu'min, mais cette armée ṣanhāǧienne fut défaite à Umm al-'Ulū[340] dans le Ǧabal Zīrī.

Ibn al-Aṯīr qui ne parle pas de cette bataille, raconte que le vizir de Yaḥyā, Maymūn b. Ḥamdūn sortit de Bougie avec l'armée que la seule vue des vingt mille cavaliers de l'avant-garde almoḥade suffit à débander. Cette avant-garde que 'Abd al-Mu'min suivait à deux journées de marche pénétra dans la ville sans coup férir avant l'arrivée du calife. L'annaliste oriental a-t-il confondu avec la tentative de Sab' ? On est tenté d'admettre que cette sortie de Maymūn b. Ḥamdūn n'était qu'un trompe-l'œil destiné à camoufler une véritable reddition. Al-Nuwayrī précise que Maymūn rassembla les troupes qu'il fit sortir de Bougie et, après avoir attendu plusieurs jours, rebroussa chemin sans avoir combattu. Cette conduite énigmatique s'éclaire si on admet l'exactitude d'une indication corroborée par deux sources almoḥades[341] : le vizir ḥammādide, de connivence avec 'Abd al-Mu'min avec lequel il était en relations épistolaires, lui livra la ville.

La prise de Bougie est antérieure, sans doute de très peu, au 24 Ǧumādā I 547 H/27 août 1152[342] date d'un document officiel almoḥade[343]. Dans ce message, expédié de Bougie, aux habitants de Constantine, 'Abd al-Mu'min annonce la prise de la capitale

339. Dp. IBN ḤALDŪN, *'Ibar*, VI, 20/*Berbères*, I, 46 ; *'Ibar:* Abū l-Ǧalīl b. Šākir Ḥabbās b. Musayfar ; *Berbères:* Abou l-Khelil Ibn Keslan, Habbās b. Mocheifer

340. Toponyme non identifié et de lecture douteuse, *'Ibar*, VI, 236/*Berbères*, II, 189. Des indications d'IBN ḤALDŪN, on peut déduire que ce lieu-dit se trouve entre Alger et Bougie à une journée environ de cette dernière ville. L'indication « dans le Ǧabal Zīrī » n'est donnée que par TIǦĀNĪ qui ne cite pas l'énigmatique « Umm al-'Ulū » qui se trouve être le nom de la sœur d'al-Mu'izz b. Bādīs, épouse de 'Abd Allah b. Ḥammād.

341. *Qirṭās*, 126, et *Ḥulal Mawšiyya*, 112 ; le premier de ces deux textes appelle le vizir : Abū 'Abd Allah b. Maymūn, connu sous le nom d'Ibn Ḥamdūn et le deuxième : Ibn Ḥamdūn. V. : E. LÉVI-PROVENÇAL, *Trente-sept lettres officielles...*, n° 7, p. 17-22/*Hespéris* 1941, 27-28.

342. Et non en Ḏū l-Qa'da 547 H/fév. 1159, date fournie par *Qirṭās*, 126, ni en 559 H, comme l'affirme Ibn ḤALDŪN, *'Ibar*, VI, 20/*Berbères*, I, 46 ; BAYḌAQ, trad., 188, note ; E. LÉVI-PROVENÇAL, *Hespéris* 1941, 28.

343. E. LÉVI-PROVENÇAL, *Trente-sept lettres officielles...*, n° 7.

ḥammādide et fait l'éloge du šayḫ le qā'id Abū Muḥammad Maymūn b. 'Alī b. Ḥamdūn — on a reconnu le vizir de Yaḥyā — et de son frère le šayḫ le faqīh Abū 'Abd Allah Muḥammad b. 'Alī b. Ḥamdūn[344] qui, avec toute leur parenté se sont ralliés au régime « unitaire » et ont été pourvus de postes de choix. Très habilement, il invite les Constantinois à se soumettre à lui leur promettant l'amān, l'application de la Sunna, la suppression des injustices et des taxes non coraniques[345].

Ibn al-Aṯīr signale que les biens des Bougiotes furent respectés par le vainqueur qui fut fidèle à la parole donnée aux Banū Ḥamdūn lesquels avaient sollicité sa grâce[346].

Départ de Yaḥyā[347]. — Yaḥyā b. al-'Azīz eut le temps de s'embarquer avec ses trésors sur deux navires qu'il tenait toujours prêts en cas de revers. Son intention aurait été d'atteindre Barqa[348] en passant par la Sicile, puis de se rendre à Bagdad sans traverser l'Égypte de crainte que le calife fāṭimide dont il avait jadis rejeté l'obédience ne se vengeât de lui. On dit aussi qu'après avoir abandonné Bougie, il fit écrire par des émirs arabes pour obtenir leur aide par son secrétaire Abū 'Abd Allah Muḥammad al-Kātib[349]. Arrivé à Bône, il y rencontra son frère al-Ḥāriṯ qui en était probablement le gouverneur[350] et lui reprocha vivement d'avoir abandonné ses états. Yaḥyā, plus ou moins piqué ou convaincu de certaines possibilités de résistance ou réalisant enfin les aléas du voyage à Bagdad, quitta Bône pour Constantine tenue alors par un autre de ses frères al-Ḥasan. Ce dernier reçut le fugitif avec égards et se démit, en sa faveur du commandement de cette forteresse où Yaḥyā demeura plusieurs jours.

344. On serait tenté de l'identifier avec le faqīh Muṭarrif b. 'Alī b. Ḫazrūn, mais il est possible que ce soit, au contraire, cette similitude de nom et le fait que les deux personnages étaient des faqīhs qui nous a valu à maintes reprises, la substitution de Ḥamdūn à Ḫazrūn ; v. *supra:* p. 339, 342.

345. Gabelles, taxes, amendes, impôts (qabālāt, mukūs, maġārim, maẓālim).

346. *Kāmil*, XI, 71/trad., 573.

347. L'embarquement de Yaḥyā pour Bône est attesté par Tiǧānī, 246, *'Ibar*, VI, 236/*Berbères*, II, 189, et Marrākušī, 147. *Qirṭās*, 126/trad. latine Tornberg, 169 : Yaḥyā se rendit à Gênes. Le passage de Yaḥyā en Sicile ou à Gênes avec lesquelles le royaume ḥammādide était en relation d'affaires n'est pas invraisemblable, mais dans le texte précité, il y a de fortes chances pour que « Ǧanwa » (Gênes) soit une leçon fautive pour « Būna (Bône) ; v. : *Storia*, III, 430 et note 2.

348. Dp. Tiǧānī ; *'Ibar* donne la Sicile au lieu de Barqa.

349. *Ḫarīda*, *ms.* Paris 3330, f° 73 r° ; *infra:* chap. XII, note 148, n° 18.

350. Confusion possible avec al-Ḥāriṯ b. al-Manṣūr, v. *supra:* p. 362, et *infra :* p. 374, 376.

Prise de la Qal'a[351]. — 'Abd al-Mu'min envoya une armée et son fils 'Abd Allah contre la Qal'a défendue par un corps ṣanhāğien commandé par un frère de Yaḥyā, Ğūšan b. al-'Azīz. A la vue des Almoḥades, les habitants se seraient enfuis dans les montagnes voisines. La ville est prise d'assaut et livrée aux flammes ; Ğūšan b. al-'Azīz et Ibn al-Daḥḥās de la tribu arabe des Aṯbağ sont tués et toute la garnison passée au fil de l'épée[352]. Les vainqueurs firent de nombreux prisonniers et un énorme butin que le calife partagea entre ses compagnons.

Soumission de Yaḥyā[353]. — C'est une lettre de 'Abd al-Mu'min, datée du 10 Ša'ban 547 H/10 nov. 1152 et expédiée de Bougie aux Almoḥades de Tlemcen qui donne la relation la plus circonstanciée de la prise de Constantine et de la reddition d'Abū Zakariyyā' Yaḥyā b. al-'Azīz bi-Llah b. al-Manṣūr b. al-Nāṣir.

Des troupes almoḥades provenant de la région de la Qal'a déjà prise furent expédiées à Constantine, refuge de Yaḥyā, de ses frères et de sa famille maternelle. Après une rencontre sanglante à l'avantage des assaillants, l'émir décida de se rendre. La soumission de Constantine fut négociée par une délégation comprenant un frère de Yaḥyā (peut-être al-Ḥasan), des šayḫs ṣanhāğiens et constantinois, qui se rendit à Bougie. Elle y fut bien reçue et rentra à Constantine qui ouvrit ses portes.

Yaḥyā et les siens, ayant obtenu la sauvegarde, se rendirent à Bougie auprès de 'Abd al-Mu'min qui les traita bien. Ibn al-Aṯīr fait remarquer que Yaḥyā rencontra dans l'entourage du calife, son cousin le Zīrīde al-Ḥasan qu'il avait jadis accablé de blâmes et de reproches. Les deux personnages se retrouvaient dans la même situation. Bien que les témoignages ne précisent pas quand[354], l'Almoḥade ne dut pas tarder à les expédier à Marrakech où il leur servit de fortes pensions.

Dégagé des soucis du pouvoir, Yaḥyā put s'adonner à son passe-temps favori. On nous le montre[355] capturant des lions avec des

351. *'Ibar*, VI, 167, 236/*Berbères*, II, 58, 190 ; *Kāmil*, XI, 71/trad., 574 ; Nuwayrī, II, 205-206 ; *Qirṭās*, 126.

352. Ibn Ḫaldūn, *'Ibar*, VI, 236/*Berbères*, II, 190, dit qu'il y eut 18.000 cadavres ; chiffre certainement exagéré.

353. E. Lévi-Provençal, *Trente-sept lettres officielles...*, n° 8, p. 22-26/*Hespéris* 1941, 28-29, principale source ; *Kāmil*, XI, 71/trad., 573 ; Tiğānī, 246 ; Marrākušī, 147-148 ; *Ḥulal Mawšiyya*, 113.

354. Tiğānī, 246-247. Marrākušī, 147, trad., 178, le fait revenir à Marrakech après la conquête du royaume ḥammādide et implicitement après la bataille de Sétif, en compagnie du calife ; *Qirṭās*, 129.

355. *Ḥulal Mawšiyya*, 113.

filets de fer ; il les offrait à 'Abd al-Mu'min qui ne manquait pas de rétribuer le dernier des Ḥammādides devenu pourvoyeur de sa ménagerie. Le chroniqueur almoḥade al-Marrākušī s'étend, avec complaisance, semble-t-il, et peut-être quelque exagération, sur la vie fastueuse que menaient les Ḥammādides grâce aux générosités de l'Almoḥade. Un jour que Yaḥyā s'était plaint en sa présence des difficultés que lui et les siens rencontraient à se procurer de la monnaie d'argent divisionnaire[356] pour leurs achats, 'Abd al-Mu'min lui en fit remettre trois pleines bourses en l'assurant qu'il ne manquerait jamais de rien tant qu'il demeurerait à sa cour.

Mort de Yaḥyā[357]. — Quand 'Abd al-Mu'min s'installa à Salé en 548 H/1153-1154, il emmena Yaḥyā et le fit résider dans un des palais appelés Quṣūr des Banū 'Ašara[358]. C'est dans cette ville qu'il demeura jusqu'à sa mort en 557 H/1161-1162. On l'inhuma dans (l'un des) cimetières septentrionaux, au bord de la mer.

Soulèvement ṣanhāǧien[359]. — 'Abd al-Mu'min demeuré à Bougie, eut à mater un soulèvement berbère, premier signe de l'inquiétude causée par la conquête du Maġrib central. De nombreux Ṣanhāǧa, renforcés de contingents Kutāma et Lawāta, se groupèrent sous le commandement d'un certain Abū Qaṣaba. Les rebelles descendirent du territoire des Banū Zaldawī contre Bougie. D'après Ibn al-Aṯīr, ils se heurtèrent à une puissante armée almoḥade sous les ordres d'un des « cinquante », Abū Sa'īd Yaḫluf. Par contre, al-Baydaq affirme qu'« il ne restait alors dans la ville avec le calife que sa suite, les gens de sa maison (ahl al-dār) avec la valetaille ; il les mit sur pied de guerre et partit avec eux contre le rebelle. Il dit : « Mettez-moi la lance à la main ! » Il n'avait plus tenu d'arme pareille depuis l'année d'al-Buḥayra. Puis il dit : « Attaquez l'ennemi, avec l'aide d'Allah ! Il s'élança sur les adversaires, défit Abū Qaṣaba, fit essuyer des pertes aux Banū Zaldawī, et Allah lui donna sur eux la victoire, par sa puissance et par sa

356. Demi-dirhams, quarts et huitièmes de dirham, ḫarārīb. (seizièmes).

357. Tiǧānī, 247 ; *Mafāḫir*, 51 ; *'Ibar*, VI, 177/*Berbères*, II, 56.

358. Dp. Tiǧānī ; *'Ibar:* Banū 'Ašīra ; *Berbères:* Beni Achera.

359. Récit détaillé ds. *Kāmil*, XI, 71/trad., 574 ; brève allusion ds. Baydaq, 115/trad., 189-190 et note 1, p. 190. Ibn al-Aṯīr place cette affaire entre la prise de Bougie et celle de la Qal'a, tandis qu'al-Baydaq la fait se dérouler pendant la campagne clôturée par la bataille de Sétif. On a préféré la version du narrateur almoḥade, contemporain des faits, à celle du compilateur oriental tardif. Nuwayrī, II, 205-206, reproduit *Kāmil* avec la leçon : Abū Qabīṣa ; *Qirṭās*, 126 : le calife demeura deux mois à Bougie.

force »[360]. Le gros des troupes almoḥades devait être engagé contre la Qal'a. La rencontre eut lieu au pied de la montagne, à l'est de Bougie et Abū Qaṣaba fut battu. Les Almoḥades massacrèrent les vaincus, leur prirent un abondant butin et réduisirent femmes et enfants en esclavage[361].

Soulèvement arabe et bataille de Sétif (548 H/1153)[362]. — La conquête des états ḥammādides achevée, 'Abd al-Mu'min prit le chemin du retour et arriva à Mattīğa. Il n'alla pas plus loin car éclata alors un formidable soulèvement des Arabes d'Ifrīqiya que les troupes laissées pour garder le pays ne pouvaient suffire à juguler.

D'après Ibn Ḫaldūn[363], l'inquiétude des Arabes aurait été la conséquence de la prise de la Qal'a, mais les succès almoḥades antérieurs suffisaient à la justifier.

Une lettre expédiée de Tlemcen le 1er Rabī' II 548 H/26 juin 1153 et adressée par le calife aux habitants de Marrakech corrobore fort heureusement les indications fournies par Ibn al-Aṯīr et Ibn Ḫaldūn, et nous permet de rétablir les faits et d'en comprendre le déroulement.

Les Arabes du Maġrib central avaient été refoulés vers le Sahara et ceux qui s'étaient soumis avaient déjà donné des signes de fidélité douteuse. Après la prise de la Qal'a et la reddition de Constantine, les troupes almoḥades chargées de surveiller les Arabes d'Ifrīqiya qui avaient su, jusqu'à présent, composer avec les Zīrīdes et les dynastes locaux et s'étaient même accommodés de la conquête normande, comprirent que les Almoḥades, une fois maîtres du Constantinois, n'allaient pas tarder à convoiter l'Ifrīqiya bien incapable de leur résister longtemps. Conscients d'un danger menaçant leur existence même et pressentant plus ou moins instinctivement qu'il y avait incompatibilité foncière entre la paix almoḥade et leur genre de vie, ils se concertèrent et lancèrent des appels jusqu'à Tripoli, voire Alexandrie. Banū Hilāl, Aṯbaǧ, 'Adī, Riyāḥ, Zuġba et Qurra[364] se jurèrent aide et assistance

360. Trad. E. Lévi-Provençal, Baydaq, 115/trad., 189-190.

361. Dp. *Kāmil*, cette affaire terminée, les Almoḥades s'attaquèrent à la Qal'a des Banū Ḥammād, forteresse inexpugnable. Nuwayrī, brodant sans doute, affirme qu'après la défaite d'Abū Qabīṣa (sic), Abū Sa'īd (Yaḥluf) se rendit à la Qal'a Ḥammād.

362. E. Lévi-Provençal, *Trente-sept lettres...*, n° 9, p. 26-34/*Hespéris* 1941, 29-31 ; Baydaq, 114-115/trad., 189 ; *Kāmil*, XI, 83-84/trad., 574-576 ; *'Ibar*, VI, 20, 236/*Berbères*, I, 46-47, II, 190 ; Tiǧānī, 246-247 ; *Ḥulal*, I, 249.

363. *'Ibar*, VI, 236/*Berbères*, II, 190.

364. *Kāmil :* Banū Hilāl, Aṯbaǧ, 'Adī, Riyāḥ, Zuġba ; *'Ibar :* Aṯbaǧ, Zuġba, Riyāḥ, Qurra.

et s'engagèrent à rester fidèlement unis et à soutenir « leur roi » Yaḥyā b. al-'Azīz[365]. Ils se levèrent en masse avec leurs familles et leurs troupeaux ; la horde s'apprêta à livrer le combat suprême dit « des femmes » (qitāl al-ḥarīm).

Roger II de Sicile s'intéressa vivement à l'affaire. Il encouragea les chefs arabes tels que Muḥriz b. Ziyād, Ǧabbāra b. Kāmil, Ḥasan b. Ṭa'lab, 'Īsā b. Ḥasan et d'autres ; il leur proposa le concours de cinq mille chevaliers francs contre livraison d'otages. Les Arabes repoussèrent son offre en le remerciant, sans doute parce qu'ils se jugeaient assez forts pour se passer de l'aide des Chrétiens[366].

De la région de Béja où elle s'était concentrée, la vague arabe déferla dans le Constantinois. Les troupes almoḥades, conformément aux ordres reçus se replièrent, serrées de près par l'ennemi, jusqu'à Wādī l-Aqwās[367], dans la région de Sétif. Elles informèrent alors 'Abd al-Mu'min de la situation et de leur intention de livrer bataille au lieu-dit. Le calife qui se trouvait à Mattīǧa expédia d'importants renforts qui les rejoignirent en hâte et avant qu'aucun engagement ne se fût produit. Il s'agissait de trente mille cavaliers almoḥades confiés à 'Abd Allah b. 'Umar al-Hintātī et à Sa'd Allah b. Yaḥyā[368]. Les troupes chargées de contenir le flot arabe étaient sans doute commandées par le fils de 'Abd al-Mu'min, 'Abd Allah sur la demande duquel avaient été envoyés les dits renforts[369]. Ces trente mille cavaliers devaient constituer le gros de l'armée almoḥade que le calife ramenait au Maroc.

L'armée almoḥade, renforcée mais bien moins nombreuse que l'adversaire, se replia entraînant les Arabes à sa suite jusqu'à un point de la plaine de Sétif encerclé de montagnes. Le matin du jeudi 1er Ṣafar 548 H/28 avr. 1153[370], les Almoḥades firent brusquement volte-face et chargèrent à l'improviste. Les Arabes, surpris, mal équipés, gênés par leurs impedimenta, constituaient une multitude peu cohérente particulièrement vulnérable aux coups d'une armée organisée et disciplinée. La mêlée dura toute la journée et se termina par la déroute des Nomades qui aban-

365. Ce dernier détail est attesté par *'Ibar*, VI, 236/*Berbères*, II, 190.

366. *Kāmil.*

367. Lieu à identifier ; mot à mot : rivière des arcades, sans doute par suite de la présence sur son cours d'un aqueduc.

368. *Kāmil;* Nuwayrī : Abū Sa'īd b. Yaḫluf, 'Abd al-'Azīz et 'Īsā (des) Awlād Abī Mu'āḏ.

369. *'Ibar*, VI, 236/*Berbères*, II, 190.

370. Nuwayrī ; théoriquement mardi. *Kāmil:* Ṣafar 548 H ; *'Ibar*, VI, 236/*Berbères*, II, 190 : vers 546-547 H.

donnèrent aux vainqueurs leurs femmes, enfants, troupeaux et, tous leurs biens.

Al-Baydaq nous apprend qu'un chef arabe, Dīfal b. Maymūn se soumit aux Almoḥades, probablement avant la bataille et que le calife avait fait cette recommandation à ses troupes : « Quand vous entendrez les Arabes dire : « En retraite ! » poursuivez-les sans vous soucier des prises[371]. »

En effet, pendant un jour et une nuit, les vainqueurs poursuivirent les fuyards sur une distance de 40 à 50 milles[372]. Le surlendemain[373], l'armée almoḥade se divisa en colonnes, chacune opérant dans un secteur donné ; certaines d'entre elles poursuivirent les Arabes au loin quatre jours durant et davantage. La poursuite atteignit les confins ifrīqiyens. Les détachements, chargés de butin et de prisonniers, se concentrèrent et se mirent en route pour rejoindre le souverain dans la région de Tlemcen.

Dans sa lettre[374] du Ier Rabī' II 548 H/26 juin 1153, 'Abd al-Mu'min annonce que les premiers détachements de l'armée victorieuse commencent à arriver à Tlemcen.

'Abd al-Mu'min partagea le butin entre ses soldats. Les femmes et les enfants des vaincus furent confiés à la garde d'eunuques et conduits à Marrakech. Quand le calife arriva dans cette ville, il les installa dans de vastes demeures et leur distribua de larges pensions. Il chargea son fils Muḥammad d'écrire aux émirs arabes que leurs femmes et leurs enfants se trouvaient sous bonne garde, qu'il leur avait pardonné et les traitait généreusement et qu'il les priait de venir les chercher.

Les chefs arabes vinrent donc à Marrakech, probablement en 549 H/1152-1153[375]. Le calife leur rendit les leurs et distribua de

371. Baydaq, 114-115/trad., 189.

372. Baydaq, 115/trad., 189 ; E. Lévi-Provençal, *Trente-sept lettres...*, n° 9, p. 32/*Hespéris* 1941, 29-30.

373. Dp. *'Ibar*, VI, 20, 236/*Berbères*, I, 47, II, 190, le combat dura trois jours pleins et la débandade se produisit le quatrième.

374. E. Lévi-Provençal, *Trente-sept lettres...*, n° 9, p. 26-34/*Hespéris* 1941, 29-31.

375. Dp. *'Ibar*, VI, 236/*Berbères*, II, 190, où il faut lire 549 au lieu de 547 H (confusion dont on a vu maints exemples entre 7 et 9). Le texte de *'Ibar*, VI, 20/*Berbères*, I, 46, rappelle d'abord la prise de Bougie qu'il date de (5)59 H ! Baydaq, 116/trad., 191, donne aussi 547 H sans qu'on puisse cette fois invoquer la critique verbale car le paragraphe précédent relate un fait de l'année 546 et le suivant est consacré à l'année 548 H. Ibn al-Aṯīr prétend qu'ils s'installèrent auprès du calife et que c'est grâce à eux que son fils Muḥammad fut désigné comme héritier présomptif en 551 H. Que certains d'entre eux soient demeurés auprès de l'Almoḥade est vraisemblable, mais la plupart rejoignirent leurs contribules, quitte à revenir par la suite. La date de 551 H indique que l'historien oriental a anticipé sur les événements. *Infra*, p. 378.

fortes sommes. Après avoir fait leur soumission, ils regagnèrent l'Ifrīqiya chargés de dons.

Al-Bayḏaq fournit les détails suivants : « Quant au butin et aux captifs faits sur les Arabes, le calife en laissa une partie à Fès, une autre à Meknès et une autre à Salé. Mais il emmena à Marrakech les « sultans » arabes ainsi que leurs femmes : c'étaient Dīfal b. Maymūn, Ḥabbās b. al-Rūmiyya, Ibn al-Zaḥāmas, Ibn Zayyān, Abū Qiṭrān, Abū 'Arafa et le qā'id Ibn Mu'arrif. Le calife rendit leurs femmes à ces seigneurs, leur donna des présents et les renvoya dans leur pays. Ils dirent au calife : « Nous ordonnes-tu de revenir ensuite auprès de toi ? — C'est nous qui viendrons vers vous », leur répondit-il. Et il les renvoya tous avec leurs femmes dont le transport fut assuré par les tribus[376]. »

Rappelons que Dīfal b. Maymūn paraît avoir fait sa reddition avant de combattre. Quant aux autres émirs arabes qui viennent d'être énumérés, il est curieux de n'en retrouver aucun dans la liste de ceux que Roger II avait pressentis[377].

Avant de se retirer du Maġrib central, 'Abd al-Mu'min confia le gouvernement de Bougie, de la Qal'a et des provinces qui en dépendaient à son fils 'Abd Allah[378].

L'almoḥade était reparti sans s'être emparé de Bône pourtant abandonnée par son gouverneur le Ḥammādide al-Ḥāriṯ. Ce dernier et un autre frère de Yaḥyā b. al-'Azīz, 'Abd Allah, se réfugièrent en Sicile[379].

'Abd al-Mu'min a-t-il jugé plus prudent de négliger la conquête d'un port si près de l'Ifrīqiya proprement dite à laquelle il ne voulait pas encore s'attaquer et où devait déjà couver le prochain soulèvement hilālien ?

Prise de Bône par les Normands[380]. — Roger II qui avait tenté de s'allier aux Hilāliens contre 'Abd al-Mu'min, attendit le départ

376. Trad. E. LÉVI-PROVENÇAL ; BAYḎAQ, 116/trad., 191 ; on a harmonisé la translittération conformément à celle adoptée dans notre travail. Le texte se termine par cette mention : « cela se passait en 547 H (8 avr. 1152-28 mars 1153) ».

377. V. *supra :* p. 372.

378. Dp. MARRĀKUŠĪ, 147/trad., 178, p. 162/trad., 195, cet auteur dit qu'il lui avait confié le gouvernement de Bougie.

379. *Kāmil*, XI, 71/trad., 573 ; *'Ibar*, VI, 177/*Berbères*, II, 58. Ds. un passage de la *Ḫarīdat al-Qaṣr, Bibl. Arabo-Sicula*, 599-600, le poète IBN BAŠRŪN rapporte, d'après l'émir 'Abd Allah b. al-'Azīz al-Ḥammādī qu'il rencontra en Sicile, des vers du faqīh Abū Ḥafṣ 'Umar b. Falfūl, secrétaire (kātib) et confident (ṣāḥib sirri-hi) de Yaḥyā b. al-'Azīz ; v. aussi : *Storia*, III, 430 et note 3 ; *supra :* note 347 ; *infra :* p. 376.

380. *Kāmil*, XI, 84/trad., 576-577 ; IBN ḪALDŪN, *Bibl. Arabo-Sicula*, 491 ; *Bayān*, I, 313/trad., I, 471 ; IDRĪSĪ, 117/trad., 136 ; *Storia*, III, 432 ; CHALANDON, II, 165-166.

de ce dernier pour attaquer Bône. La rébellion de Djerba qu'il venait de réprimer avait dû à nouveau attirer son attention sur la Berbérie orientale. S'emparer de Bône lui parut sans doute une entreprise aisée et fort utile en cas d'un retour offensif des Almohades. En possession du littoral oriental de la Berbérie, n'était-il pas logique qu'il cherchât à étendre son influence vers l'ouest ?

En 548 H/1153, la flotte de Roger II, commandée par son page, le musulman renégat Philippe de Mahdia, assiégea Bône qui fut prise avec l'aide des Arabes en Raǧab 548 H/22 sept.-21 oct. 1153.

La ville fut livrée au pillage et ses habitants réduits en captivité. Le vainqueur permit à un certain nombre de savants et de gens de bien d'aller avec leurs familles et leurs richesses se réfugier dans les localités voisines.

Après avoir passé dix jours à Bône, il regagna Mahdia avec une partie des prisonniers et rentra en Sicile.

Roger II fit condamner Philippe de Mahdia aux flammes par un tribunal ecclésiastique en Ramaḍān 548 H/20 nov.-19 déc. 1153[381].

Ibn al-Aṯīr donne deux raisons à ce châtiment, l'une politique : Philippe s'était montré trop indulgent à l'égard des Bônois (allusion probable à ceux qu'il autorisa à quitter la ville), l'autre religieuse : on disait que Philippe et les autres pages cachaient leur foi musulmane et des témoins déposèrent qu'il ne jeûnait pas en même temps que le roi et qu'il était musulman.

C'est à la mort de Georges d'Antioche dont il avait été probablement le compagnon ou la créature que l'eunuque Philippe de Mahdia, appelé ainsi parce qu'il y était né ou que ses parents en étaient originaires, avait été nommé amiral. Quant aux circonstances de sa condamnation, Amari a montré que le témoignage de l'annotateur de Romuald de Salerne corrobore celui d'Ibn al-Aṯīr, et mettant l'accent sur l'inquiétude religieuse de Roger II, a fait du roi de Sicile, selon l'expression de Chalandon[382] « une sorte de Philippe II tout occupé d'assurer son salut par de sanglants autodafés ». Invoquant l'esprit de tolérance dont Roger II avait toujours fait preuve jusque-là, Chalandon dénie l'exactitude du jugement de Amari et estime que Philippe de Mahdia, brûlé comme relaps, le fut moins pour ses opinions religieuses que pour avoir trahi lors de l'expédition de Bône. Ce n'est pas le lieu de reprendre la question.

381. *Kāmil*, XI, 84/trad., 576-577 ; *Storia*, III, 443-447 ; CHALANDON, II, 104, 166.
382. CHALANDON, II, 104.

Al-Idrīsī[383], protégé de Roger II auquel il dédie sa géographie terminée en 548 H/1153, l'année même de la prise de Bône, déclare que la ville, affaiblie et peu habitée, est gouvernée au nom du roi de Sicile par un 'āmil de la famille Ḥammādide. Il s'agit du frère de Yaḥyā, al-Ḥārit̲ b. al-'Azīz[384], peut-être rétabli par Philippe de Mahdia. On ne sait à quelle époque ni en quelles circonstances les Normands évacuèrent la ville.

Prise des îles Kerkenna[385]. — Après la conquête de Bône, al-Idrīsī fait état de la reprise par les Normands, la même année (548 H/1153) des îles Kerkenna. Elles leur avaient donc échappé sans qu'on sache quand et comment.

Roger II de Sicile mourut[386] à l'âge de 58 ans le 26 février 1154/10 D̲ū l-Ḥiǧǧa 548 H. Il laissait à son fils Guillaume un royaume agrandi et pacifié.

Tentatives almoḥades contre Tunis[387]. — Vers 551 H/1156, 'Abd al-Mu'min envoya à Tunis des bâtiments de la flotte de Ceuta sous les ordres de 'Abd Allah b. Sulaymān qu'il chargea de le renseigner sur la puissance de cette ville et la situation des Arabes des environs[388].

L'année suivante (552 H/1157), Abū Muḥammad 'Abd Allah, le fils de 'Abd al-Mu'min, attaqua Tunis avec une armée considérable composée de Maṣmūda, d'Arabes et d'autres. Auparavant, suivant les instructions paternelles, il avait fait des incursions en Ifrīqiya et gêné le ravitaillement de Tunis. L'expédition aurait été ordonnée par le calife à la suite des doléances que lui avait présentées le peuple ifrīqiyen au sujet des exactions des Arabes[389]

383. IDRĪSĪ, 117/trad., 136.

384. *'Ibar*, VI, 177/*Berbères*, II, 58 ; CHALANDON, II, 166.

385. IDRĪSĪ, 127/trad., 150 ; *Storia*, III, 432-433 ; IBN AL-AṮĪR, *Kāmil*, XI 85/trad., 577, dit qu'en 548 H/29 mars 1153-17 mars 1154, une flotte sicilienne mit au pillage Tannīs en Égypte. AMARI, *Storia*, III, 433, avait supposé qu'il s'agissait de Ténès en Algérie, mais NALLINO, *Storia*, III, 433, note 3, a démontré que cette hypothèse est à rejeter.

386. *Storia*, 447-448 ; CHALANDON, II, 166 ; *Kāmil*, XI, 84/trad., 577.

387. *Bayān*, I, 316/trad., I, 476 ; MARRĀKUŠĪ, 162-163/trad., 195-196 ; TIĞĀNĪ, 247, et *Ḥulal*, 249-250 ; *'Ibar*, VI, 164-165/*Berbères*, II, 32.

388. Dp. *Bayān* seulement. La date est déduite du fait que l'auteur signale que l'expédition du fils de l'Almoḥade eut lieu « un an plus tard », en 553 H, date à corriger en 552 H, comme nous l'allons voir.

389. *'Ibar*.

Tunis opposa une vive résistance. Les assiégeants auraient coupé les arbres et les canalisations d'eau[390].

Un corps d'Arabes, commandé par Muḥriz b. Ziyād, l'émir riyāḥide de La Malga, pénétra dans Tunis, et c'est avec leur aide, sinon grâce à eux, que les assiégés, au cours d'une sortie victorieuse, défirent le général almoḥade qui battit en retraite et regagna Bougie[391]. S'il est difficile, faute de documents, de préciser les modalités de l'intervention de Muḥriz b. Ziyād, allié d'al-Ḥasan, on n'hésitera pas à affirmer que, sans elle, le fils de 'Abd al-Mu'min n'aurait pas été battu et se serait peut-être emparé de la ville, d'autant plus qu'il disposait de forces certainement supérieures en quantité et en qualité à celles qui avaient permis au général ḥammādide Muṭarrif d'enlever la place une trentaine d'années auparavant. L'armée almoḥade avait-elle manqué de cohésion, puisqu'al-Marrākušī affirme qu'elle comprenait des « Arabes et autres » ? Ces derniers n'auraient-ils pas fait défection lorsqu'ils se virent opposer leurs correligionnaires, les Riyāḥides de La Malga ? Muḥriz ne tenta-t-il pas d'imposer sa loi aux Tunisois et d'évincer le Ḫurāsānide 'Abd Allah b. 'Abd al-'Azīz ? Autant de questions qui demeurent sans réponse, puisque sur cette période de l'histoire de Tunis, nous ne disposons que de cette indication fournie par Ibn Ḫaldūn : pendant ces événements 'Abd Allah b. 'Abd al-'Azīz avait cessé de vivre et son neveu 'Alī, fils du troisième Ḫurāsānide Aḥmad b. 'Abd al-'Azīz lui succéda ; cinq mois plus tard, il dut se soumettre à 'Abd al-Mu'min.

Un seul point est indubitable, grâce à un document miraculeusement conservé dans les archives pisanes. Le dernier jour de Ǧumādā I 552 H/10 juil. 1157, 'Abd Allah b. 'Abd al-'Azīz annonce à l'archevêque de Pise la victoire qu'il vient de remporter sur les Maṣmūda, c'est-à-dire sur le fils de 'Abd al-Mu'min. On ne saurait contester l'authenticité de cette lettre confirmant les principales clauses arrêtées verbalement d'un traité de commerce pisano-tunisois ; Amari en a publié l'original arabe et sa paraphrase latine interlinéaire et De Mas Latrie en a édité, d'après un registre des archives pisanes, une autre version latine, identique à la paraphrase interlinéaire[392].

390. Dp. MARRĀKUŠĪ seulement : « wa-aḥaḍa fī qaṭ' aš̌ǧāri-hā wa-taġwīr miyāhi-hā ». De toute façon, Tunis ne devait pas manquer d'eau grâce à ses puits et citernes. Cet auteur affirme, à tort, que le Ḫurāsānide gouvernait Tunis au nom de Roger II de Sicile ; v. : *Storia*, III, 435-437.

391. Dp. *'Ibar* seulement. MARRĀKUŠĪ signale la présence dans les rangs tunisois d'une importante cavalerie ; allusion probable à celle du corps de Muḥriz b. Ziyād.

392. V. *infra:* chap. X.

Après avoir levé le siège de Tunis, le fils du calife passa par Bizerte dont le chef ʿĪsā b. Muqrab b. Ṭarād b. al-Ward lui accorda une généreuse hospitalité. ʿĪsā lui offrit même sa soumission et obtint qu'un officier almoḥade, Abū l-Ḥasan al-Harġī fût laissé à Bizerte comme commissaire (ḥāfiẓ). Plus tard, en 555 H/1159, ʿAbd al-Muʾmin lui témoignera sa satisfaction en lui faisant don d'un apanage (iqṭāʿ) et en l'inscrivant sur le rôle des fonctionnaires de l'empire[393].

Abū Muḥammad ʿAbd Allah, rentré à Bougie avec le restant de ses troupes, informa son père de l'échec qu'il venait de subir.

Il ne semble pas que le Ḫurāsānide ait jamais été vassal du roi de Sicile quoi qu'en aient dit certaines sources chrétiennes et musulmanes[394] et le seigneur qui traite avec Pise en 552 H/1157 fait figure de souverain indépendant.

Nominations dans le haut commandement almoḥade[395]. — Depuis le désastre de Sétif, les émirs arabes se rendaient fréquemment auprès du calife almoḥade qui les comblait de ses largesses. Une lettre officielle adressée de Rabat par ʿAbd al-Muʾmin aux gens de Ceuta et de Tanger et datable du début de 551 H/1156, leur annonce que les chefs des Arabes d'Ifrīqiya lui ont demandé la nomination de son fils aîné Abū ʿAbd Allah Muḥammad comme gouverneur d'Ifrīqiya et sa désignation comme héritier présomptif. La chose n'est pas invraisemblable, mais on relèvera les précautions oratoires destinées à justifier ces mesures, surtout la dernière. La demande des émirs ne fut-elle pas plus ou moins suggérée ? ʿAbd al-Muʾmin n'évinçait-il pas au profit de son fils certains Almoḥades, notamment Abū Ḥafṣ ʿUmar al-Hintātī auquel la règle almoḥade donnait la priorité pour recueillir la succession du calife.

Dans une seconde lettre, adressée de Rabat aux gens de Ceuta, le 12 Rabīʿ I 551 H/5 mai 1156, ʿAbd al-Muʾmin leur déclare qu'au

393. *ʿIbar*, VI, 170/*Berbères*, II, 40.

394. Robert du Mont Saint Michel . Tunis (ou Ténès ?) fut occupée par l'armée du roi de Sicile en 1152 ; Dandolo : Roger fit du roi de Tunis son tributaire (à propos de la conquête de 1148) ; Marrākušī : quand Tunis fut prise par les Almoḥades en 1159, elle appartenait à Roger qui y avait un ʿāmil appelé ʿAbd Allah b. Ḫurāsān ; v. : *Storia*, III, 435-437 et les notes.

395. E. Lévi-Provençal, *Trente-sept lettres officielles almoḥades*, 13e et 14e lettres, 55-56/*Herpéris* 1941, 35-38 ; *Kāmil*, XI, 94-95/trad., 581-582, reproduit par Nuwayrī, II, 207 ; R. Le Tourneau, *Du mouvement almoḥade à la dynastie mu'minide : la révolte des frères d'Ibn Tūmart de 1153 à 1156*, *Mélanges G. Marçais*, II, 111-116 ; v. aussi : A. Merad, *ʿAbd al-Muʾmin à la conquête de l'Afrique du Nord*, *A. I. E. O.* 1957, 136-152.

moment de repartir, les députations des tribus hilāliennes et de la partie orientale de l'empire lui ont dit que le prince Abū 'Abd Allah Muḥammad, du fait de sa désignation comme héritier présomptif, ne pouvait plus prendre le commandement de leurs territoires ; ils lui ont demandé alors avec insistance à être accompagnés par l'un de ses fils qui aurait pour mission de réaliser l'unité autour de sa personne et de ramener la tranquillité dans ces régions. Les principaux Almoḥades ont acquiescé à cette demande. Le même désir a été exprimé par les représentants de la région de Tlemcen, par ceux du Ġarb moyen, etc. Après avoir indiqué les grandes lignes du partage envisagé et sans désigner aucun de ses fils, le calife déclare qu'à chacun d'eux il adjoindra un conseil.

Parmi les nominations qui furent ordonnées on relèvera celle d'Abū Muḥammad 'Abd Allah qui obtint Bougie et les territoires soumis situés plus à l'est, et celle d'Abū Ḥafṣ 'Umar à Tlemcen[396].

L'année 552 H/1157-1158 voit la conquête d'Alméria sur les Francs et la fin du pouvoir des Almoravides en Espagne[397]. Ces mesures et ces succès allaient permettre à 'Abd al-Mu'min de reprendre la réalisation de ses projets en Berbérie orientale qui, sentant l'approche des Almoḥades, tentait déjà de secouer le joug chrétien.

Révolte de l'Ifrīqiya normande. — Causes de ce soulèvement[398]. — Mal gouvernée par Guillaume Ier, surnommé à juste titre le Mauvais, et son ministre l'amiral Majone de Bari, la Sicile connaissait des heures difficiles. Les troubles qui se produisirent en Italie méridionale vers 1155-1156 eurent certainement leur contrecoup en Ifrīqiya. A Sfax qui devait donner le signal de la révolte, Ibn Ḫaldūn[399] affirme que les Chrétiens s'étaient mis à opprimer les Musulmans. Cette indication vraisemblable vaut sans doute pour les autres cités africaines dont les gouverneurs normands, rompant avec la politique souple, juste et tolérante instaurée par l'habile Roger II, durent pressurer et persécuter leurs administrés musulmans. On verra qu'à Tripoli au moins, la rébellion éclata parce que les Chrétiens, s'immisçant dans les questions religieuses, ce qu'ils s'étaient bien gardés de faire jusqu'alors, voulurent contraindre les habitants à maudire officiellement les Almoḥades[400].

396. Dp. *Kāmil*.

397. *Kāmil*, XI, 95/trad., 582 ; E. Lévi-Provençal, *Trente-sept lettres officielles...*, 67-71/*Hespéris* 1941, 39-41.

398. *Kāmil*, XI, 84/trad., 577 ; *Storia*, III, 474-479 ; Chalandon, II, 162, 236.

399. *'Ibar*, VI, 169/*Berbères*, II, 39.

400. Tiğānī, 174.

Le comportement brutal des Siciliens, particulièrement maladroits à l'heure où l'Almoḥade s'apprêtait à envahir l'Ifrīqiya explique donc parfaitement l'éclatement des troubles, mais on peut se demander si le durcissement de la politique normande n'était pas, au moins en partie, provoqué par la nervosité grandissante des Ifrīqiyens.

Révolte de Sfax[401]. — Depuis 543 H/1148, 'Umar al-Furriyānī gouvernait Sfax et son père Abū l-Ḥasan était toujours retenu comme otage en Sicile. On sait qu'avant de partir, le vieillard avait ordonné à son fils de se révolter à la première occasion sans se soucier des représailles et de le considérer comme déjà mort.

Sfax aurait vécu une véritable nuit de la Saint-Barthélemy dont les péripéties semblent malheureusement avoir été plus ou moins romancées.

Une nuit, 'Umar ordonna aux Sfaxiens de se révolter contre les Francs et tous les Chrétiens ; les uns monteraient sur les remparts, les autres envahiraient les demeures des Francs et des Chrétiens pour les massacrer. Comme ils lui faisaient remarquer qu'il y avait lieu de craindre pour la vie de son père, 'Umar répondit qu'il obéissait à ses ordres et qu'il ne mourrait pour ainsi dire pas si son exécution était vengée par le meurtre de milliers d'ennemis. Avant l'aube, il ne restait plus de Francs vivants. Ibn al-Aṯīr place l'événement sous l'année 551 H/25 fév. 1156-12 fév. 1157 et termine en disant : « Ceci se passait au commencement de la dite année[402]. » On n'hésiterait pas à dire[403] le premier jour de l'année, c'est-à-dire la nuit du 30 Ḏū l-Ḥiǧǧa 550 au 1er Muḥarram 551 H/ nuit du 24 au 25 fév. 1156, si le Sfaxien Ibn Maqdīš, compilateur tardif (XVIIe siècle) n'avait inséré dans son récit emprunté aux sources anciennes (Ibn al-Aṯīr, Tiǧānī, Ibn Ḫaldūn) un curieux développement qu'il paraît avoir puisé dans la tradition orale populaire. En voici l'analyse :

401. *Kāmil*, XI, 91-92/trad., 578-580 ; *'Ibar*, VI, 169/*Berbères*, II, 38-39 ; TIĞĀNĪ, 54-55, reproduit par *Ḥulal*, I, 139-140 ; IBN MAQDĪŠ, I, 193 ; ZARKAŠĪ, trad., 13 ; *Storia* III, 478-480 ; CHALANDON, II, 236-237.

402. *Kāmil*, XI, 84/trad., 577 ; *'Ibar*, TIĞĀNĪ : 551 H.

403. « Era il primo giorno dell'anno 551 dell'egira (25 Febb. 1156) » dit AMARI, *Storia*, III, 479, qui fait remarquer, plus loin, 482 note 3, que ce chapitre du *Kāmil*, bien que consacré à l'année 551 H contient des faits postérieurs telle la révolte de Tripoli qui eut lieu en 553 H/2 fév. 1158-22 janv. 1159. On remarquera qu'IBN AL-AṮĪR commence ainsi : « en 551 H, Djerba, Kerkenna, et la population d'Ifrīqiya se soulevèrent contre Guillaume. Le signal de la révolte donné par 'Umar b. Abī l-Ḥasan à Sfax... »

— Le massacre eut lieu au début de la dite année, c'est-à-dire dans les premiers jours de janvier de l'année julienne. Auparavant les Sfaxiens avaient creusé sous la Grande Mosquée une fausse citerne, sorte de cave où ils descendaient chaque nuit pour fabriquer des armes[404]. Quand arriva la nuit du 1er janvier julien, les Musulmans firent semblant de participer à la fête des Chrétiens.

— Dans les maisons musulmanes on fit cuire des fèves, et des pseudo mendiants furent chargés d'aller en quêter : chaque chef de famille devait leur en remettre une quantité proportionnelle au nombre d'hommes vivant sous son toit. Quand la collecte fut terminée, on obtint le recensement des hommes auxquels les armes disponibles devaient être remises et chaque pater familias en reçut au prorata des fèves qu'il avait données. C'est alors, poursuit Ibn Maqdīš, qu'ils instaurèrent un jeu consistant à allumer du feu.

La préparation des fèves et l'édification de feux rituels s'insèrent parfaitement dans les rites de la célébration, demeurée vivante chez les Berbères, du 1er de l'an julien[405]. Surprendre les Chrétiens en liesse et utiliser le carnaval de Yanā'ir pour parvenir à les exterminer était un habile stratagème. Que la légende l'ait retenu en le déformant plus ou moins, n'a rien d'invraisemblable. Il n'est donc pas impossible que les Chrétiens de Sfax aient été massacrés pendant la nuit du (31 déc. au) 1er janvier 1156/6 Ḏū l-Qa'da 550 H[406].

Supplice d'Abū l-Ḥasan al-Furriyānī[407]. — Guillaume demanda à Abū l-Ḥasan al-Furriyānī d'écrire à son fils pour lui demander de rentrer dans l'obéissance. Le vieillard lui répondit qu'une simple lettre ne pouvait guère avoir d'action sur 'Umar après le coup qu'il venait de faire. Le roi emprisonna son otage et fit porter à 'Umar un message lui enjoignant de se soumettre sous peine de perdre l'auteur de ses jours. Al-Tiǧānī nous a transmis le rapport que l'envoyé fit à son maître à son retour de mission.

Quand il arriva à Sfax, il ne put débarquer, c'est-à-dire qu'on ne l'y autorisa pas. Le lendemain matin, la Porte de la Mer s'ouvrit,

404. Ibn Maqdīš, I, 193, précise que, de son temps, on l'appelait Māǧil al-Ṣāġa (citerne des orfèvres) ; la porte en était masquée mais, lorsque l'on créa le ṣābāṭ (passage voûté) oriental pour les mawāzīn (les balances) et qu'on y aménagea une boutique, celle-ci se trouva être à côté de cette porte.

405. V. : H. R. Idris, *Fêtes chrétiennes...*, *R. A.* 1954, 266-268. Ils sont actuellement en usage à Sfax pour 'Āšūrā' (10 Muḥarram).

406. Rappelons que les années antérieures au 5 octobre 1582 sont à proprement parler des années juliennes ; v. : H. G. Cattenoz, *Tables de concordance...*, 2e éd. Rabat 1954, Intr.

407. Dp. Tiǧānī, 54-55, relation la plus précise, et *Kāmil*, XI, 91-92/trad., 579-580.

livrant passage à un cortège funèbre ; la civière fut déposée et 'Umar s'avança, fit la prière mortuaire, procéda à l'inhumation, et les assistants se retirèrent après lui avoir présenté leurs condoléances. L'envoyé demanda qu'on lui remît la réponse au message qu'il avait transmis. On lui répondit que le šayḫ était occupé à recevoir les condoléances pour la perte de son père qui se trouvait en Sicile et qu'il considérait d'ores et déjà comme mort ; ce simulacre d'obsèques constituait la réponse demandée. Quand Guillaume apprit la chose, il fit pendre l'Attilius Regulus musulman au gibet situé à Wādī 'Abbās ; le vieillard expira en récitant le Coran. L'exemple de Sfax fut suivi par les îles de Djerba et de Kerkenna[408].

Révolte de Zawīla[409]. — 'Umar conçut sans doute le projet d'extirper les Chrétiens de Mahdia, leur principale base africaine, puisqu'il envoya des gens à Zawīla pour pousser cette ville à se révolter. Les Normands n'y résidaient probablement pas et le soulèvement de Zawīla visait avant tout à investir Mahdia. Les Arabes de l'intérieur se joignirent aux habitants de Zawīla contre les Francs de Mahdia dont ils interceptèrent les approvisionnements en Šawwāl 551 H/17 nov.-15 déc. 1156[410]. Pour dégager l'ex-capitale zīrīde assiégée par les Zawīliens renforcés par des Arabes, des Sfaxiens, etc., Guillaume y expédia vingt galères chargées de guerriers, d'armes et de vivres. Ces renforts pénétrèrent dans la ville et de l'argent fut donné aux Arabes pour acheter leur défection. Le lendemain, les assiégés firent une sortie. Les Arabes s'enfuirent et les Sfaxiens, encerclés par les Francs, se sauvèrent aussi et s'embarquèrent. Les Zawīliens, abandonnés par tous leurs alliés et chargés par les Chrétiens tentèrent de rentrer dans leur ville dont ils trouvèrent les portes closes. Ils résistèrent en vain au pied des murailles et furent massacrés. Les rares survivants se dispersèrent et quelques-uns se réfugièrent auprès de 'Abd al-Mu'min. Des femmes, des enfants et des vieillards se sauvèrent comme ils purent sans rien emporter. Les Francs pénétrèrent dans Zawīla qu'ils pillèrent, massacrant femmes et enfants. On était en 552 H/13 fév. 1157-1er fév. 1158[411].

408. *Kāmil*, XI, 91/trad., 578 ; *Storia*, III, 481 ; CHALANDON, II, 236-237.

409. *Kāmil*, XI, 91-92/trad., 578-580, récit détaillé au milieu duquel est insérée la seconde phase de l'affaire de Sfax ; *Bayān*, I, 316/trad., I, 476, texte très succinct mais renfermant deux précieuses indications chronologiques ; *Storia*, III, 482-484 ; CHALANDON, II, 238.

410. Date donnée par *Bayān*.

411. Date fournie par *Bayān* et confirmée par une source chrétienne, ROBERT DU MONT ; *Storia*, III, 483-484, note 2.

D'après Robert, abbé du Mont-Saint-Michel, Guillaume Ier installa des Chrétiens à Zawīla et leur donna un archevêque[412]. Chalandon pense qu'il faut entendre par là que l'agglomération de Mahdia-Zawīla servit pendant quelques années de refuge pour tous les Chrétiens d'Ifrīqiya.

Rébellion de Tripoli[413] — Devant la menace almoḥade grandissante, peut-être à la suite de la prise de Bône dont on ignore la date exacte[414], les Normands crurent habile de s'assurer du loyalisme de Tripoli où ils n'avaient pourtant rencontré aucune hostilité depuis douze ans. La répression de la révolte de Zawīla ne suffisait sans doute pas à empêcher les Tripolitains de suivre l'exemple de Sfax, Djerba et des îles Kerkenna que les Chrétiens n'avaient pas réussi à récupérer. Pour prévenir une collusion almoḥado-tripolitaine, les Chrétiens ordonnèrent aux Tripolitains, en 553 H/2 fév. 1158-22 janv. 1159, de maudire officiellement les Almoḥades du haut des chaires, probablement au cours de la prière du vendredi. Les Tripolitains outrés allèrent trouver leur cadi Abū l-Ḥaǧǧāǧ Yūsuf b. Zīrī qui, en leur nom, fit savoir au Chrétien, sans doute le chef des Chrétiens de Tripoli, qu'ils ne pouvaient exécuter cet ordre. Il argua de ce que l'accord sicilo-tripolitain reconnaissait aux Musulmans une totale liberté religieuse et qu'ils considéraient comme illicite de maudire leurs coreligionnaires. Si leurs doléances étaient repoussées, ils évacueraient la ville. Le Chrétien se rendit à cette raison et annula l'ordre donné. Le šayḫ-gouverneur de la ville, Abū Yaḥyā b. Maṭrūḥ, de connivence avec les notables, fomenta la révolte qui éclata une certaine nuit fixée à l'avance.

Pour entraver la cavalerie sicilienne, les insurgés semèrent les rues de barricades faites avec des bois attachés par des nœuds. Les cavaliers chrétiens s'élancèrent pour mater l'émeute mais furent pris comme dans des souricières, massacrés et brûlés[415].

412. V. : *Storia*, III, 483-484 et note 1 sur les nominations d'évêques par le roi de Sicile. CHALANDON, II, 238, dit qu'il est probable que les îles Kerkenna furent également reprises (nov.-déc. 1157) ; il doit se fonder sur le texte latin de ROBERT DU MONT dont l'exégèse avait suggéré une autre hypothèse à AMARI (occupation de la presqu'île du Cap Bon) et qu'il convient, ainsi que l'a montré NALLINO, dp. G. B. SIRAGUSA, *Il regno di Guglielmo I in Sicilia*, 2e éd., 109-110 de comprendre ainsi : « Sibille (Zawīla) capitale du royaume dont relève l'île de Djerba » ; *Storia*, III, 483-484 et note 2.

413. TIǦĀNĪ, 174, récit le plus détaillé ; *'Ibar*, VI, 168/*Berbères*, II, 37 ; *Kāmil*, XI, 91/trad., 578-579 ; *Storia*, III, 481-482 ; CHALANDON, II, 236-237.

414. On en parlera plus loin après la révolte de Gabès en adoptant l'ordre suivi par Ibn al-Aṯīr, mais cet annaliste est loin de respecter toujours l'ordre chronologique, notamment dans sa relation des événements de 551 H.

415. *'Ibar*, VI, 168/*Berbères*, II, 37 ; la remarque de l'auteur de *Storia*, III, 482,

L'énergique Abū Yaḥyā b. Maṭrūḥ demeura maître de la ville et, ayant su gagner les bonnes grâces des Arabes d'alentour, put la gouverner tranquillement jusqu'à l'entrée de 'Abd al-Mu'min en Ifrīqiya.

Révolte de Gabès et prise de Bône[416]. — Vers le même temps, à Gabès, Muḥammad b. Rušayd secoua lui aussi le joug normand, probablement encouragé par l'exemple de Tripoli[417].

On ignore la date exacte de la prise de Bône par les Almoḥades mais elle semble s'être produite vers cette époque et avoir suivi de près la révolte de Gabès. Les Francs ne conservaient plus que Mahdia, Zawīla et Sousse.

VI. *Conquête de l'Ifrīqiya par 'Abd al-Mu'min (554-555/1159-1160)*

Première phase : Préparatifs et prise de Tunis[418]. — Depuis que 'Abd al-Mu'min, après avoir conquis le Maġrib central en 547-548 H/1152-1153, avait regagné Marrakech où il avait retrouvé al-Ḥasan, le Zīrīde déchu n'avait cessé d'inciter le calife à se lancer contre l'Ifrīqiya. A la suite de l'échec de la révolte de Zawīla contre les Chrétiens (552 H/1157-1158), quelques rescapés du massacre se rendirent auprès de 'Abd al-Mu'min à Marrakech pour implorer son secours. L'Almoḥade leur promit de les aider le moment venu, les hébergea honorablement et leur versa 2 000 dīnārs. Nous avons vu qu'il n'avait pas tardé à envoyer son fils Abū Muḥammad 'Abd Allah avec une armée contre Tunis qui avait résisté avec succès en 552 H/1157 ; échec à venger !

note 1, n'est pas à retenir, car les Ifrīqiyens ne s'étaient pas fait faute de brûler les šī'ites en 407 H.

416. *Kāmil*, XI, 91/trad., 579 ; *Storia*, III, 482 ; CHALANDON, II, 238.

417. Dp. *Kāmil*, qui, malgré l'absence de chronologie, énumère successivement la révolte de Tripoli, celle de Gabès et la prise de Bône par l'Almoḥade.

418. *a)* TIĞĀNĪ, 247-248, récit détaillé, repris par *Ḥulal*, I, 249-251 et IBN MAQDĪŠ, I, 194-195, renferme une longue citation d'IBN ŠADDĀD. *b) Kāmil*, XI, 108-109/trad., 584-586, reproduit par NUWAYRĪ, II, 210-211, utilise aussi IBN ŠADDĀD mais sans le nommer. *c) 'Ibar*, VI, 162, 237/*Berbères*, II, 28, 29, 193 ; *Bayān*, I, 316/trad., I, 476-477 ; *Mu'nis*, 112. *d)* Sources almoḥades par ordre d'importance : BAYḌAQ 120/trad., 200-201 et note 1, p. 201 ; *Ḥulal Mawšiyya*, 115-117 ; MARRĀKUŠĪ, 162/trad., 195 ; *Qirṭās*, 128-129 ; ZARKAŠĪ, 7-9/trad., 12-15 ; IBN ṢĀḤIB AL-ṢALĀT, *Bibl. Arabo-Sicula*, 197-198 ; *Storia*, III, 487 ; A. HUICI MIRANDA, *Historia...*, I, 184-188 ; A. MERAD, *'Abd al-Mu'min à la conquête de l'Afrique du Nord*, *A. E. I. O.* 1957, 154-159.

D'après Ibn Ḫaldūn[419], 'Abd al-Mu'min se serait rendu à Salé en 553 H/1158-1159 avec l'intention de passer en Espagne car son fils Abū Ya'qūb venait d'être défait par le roi chrétien sous les murs de Séville. Ayant alors appris l'écroulement du royaume d'Ifrīqiya et la prise de Mahdia — allusion probable aux soulèvements contre les Chrétiens et à l'échec de celui de Zawīla — il rassembla son armée à Salé et partit après avoir désigné Abū Ḥafṣ comme lieutenant au Maġrib et Yūsuf b. Sulaymān au gouvernement de Fès. Après une marche extrêmement rapide, il obligea les Siciliens de Mahdia à capituler en 555 H/1160. Aucune autre source ne parle de ce projet d'expédition en Espagne qui rappelle étrangement celui que l'on prête à 'Abd al-Mu'min avant son départ pour la conquête du Maġrib central plusieurs années auparavant. De son récit si curieusement condensé, il n'y a peut-être lieu que de conserver les détails concernant la nomination d'Abū Ḥafṣ et de Yūsuf b. Sulaymān et la concentration du corps expéditionnaire à Salé, laquelle est confirmée par l'auteur des *Ḥulal Mawšiyya*.

Cette dernière source donne une pittoresque description de la marche des forces almoḥades qui, parties de Salé, arrivèrent à Tunis en six mois, couvrant une distance qu'un cavalier rapide mettait soixante-dix jours à parcourir. Elles comprenaient 75 000 cavaliers et 500 000 hommes, évaluation manifestement très exagérée, et se mettaient en branle chaque jour après la ṣalāt du ṣubḥ à un signal donné par un énorme tambour (ṭabl). Elles étaient divisées en quatre corps d'armée ; à chacun d'eux était assigné un jour de départ et un point d'eau à rallier. Il faut sans doute entendre par là que les quatre divisions se suivaient à un jour de marche pour chacune d'elles. Quand le calife montait en selle, les officiers se rassemblaient autour de lui et, après avoir prononcé une invocation, il s'avançait précédé de loin par un peloton de cent cavaliers derrière lequel marchaient des soldats et le mehari (naǧīb) portant le palanquin orné de quatre drapeaux rouges qui contenait le coffre (tābūt) serti de pierreries renfermant le Coran (muṣḥaf) du calife 'Uṯmān que 'Abd al-Mu'min avait ramené de Cordoue. Derrière le palanquin, venait le calife suivi d'Abū Ḥafṣ[420] puis de l'héritier présomptif Abū 'Abd Allah précédant ses frères, les autres fils du calife. Derrière eux, il y avait les étendards, les tambours et les fonctionnaires de l'autorité. Le cortège se déployait dans un ordre parfait. Chaque corps faisait

419. *'Ibar*, VI, 237/*Berbères*, II, 193.

420. Sur Abū Ḥafṣ 'Umar b. Yaḥyā al-Hintātī, principal collaborateur de 'Abd al-Mu'min, v. : Baydaq, trad., 50, note 2.

halte à l'endroit qui lui était assigné. L'armée était pourvue de tout le nécessaire grâce notamment à tous les artisans qui lui assuraient le confort. Pour assurer le ravitaillement de cette immense armée qu'il évalue à 100 000 combattants et autant d'auxiliaires (atbā') et de goujats (sūqa), Ibn al-Aṯīr dit que le calife avait fait préparer des sacs à provisions (rawāyā) et des outres (qirab) et tout le nécessaire. Il avait ordonné à ses lieutenants du Maġrib dont il était maître jusqu'auprès de Tunis, d'emmagasiner sur place toutes les récoltes en laissant le grain dans l'épi et de creuser des puits le long des routes. C'est ainsi que le produit de trois années successives avait été amassé et réparti aux lieux de halte dans des silos soigneusement bouchés avec de l'argile. Grâce à toutes ces précautions, ce flot humain traversa les campagnes sans toucher à un seul épi sur pied. A chaque halte, tous les Almoḥades, sans exception, faisaient la prière sous la direction d'un seul imām en ne prononçant qu'un seul takbīr[421].

Comme nous retrouvons ces deux dernières phrases dans l'extrait du *Ta'rīḫ* d'Ibn Šaddād qui figure dans la *Riḥla* d'al-Tiǧānī, il y a de fortes chances pour qu'Ibn al-Aṯīr lui ait emprunté la plupart de ces détails.

A l'instar d'al-Tiǧānī, laissons la parole à Ibn Šaddād. L'avant-garde, forte de 12 000 hommes, avait pour mission d'approfondir les puits, de remplir les bassins et de préparer les vivres de façon à assurer le ravitaillement du gros de l'armée qu'elle précédait de deux jours de marche. Sans cette organisation, assure le chroniqueur, une telle masse de troupes n'aurait pu parcourir aussi grande distance. Chaque fois que l'Almoḥade traversait une région où il y avait des Arabes, ceux-ci, avilis depuis la bataille de Sétif, s'empressaient de venir le trouver et leurs chefs se joignaient à lui. Cette indication prouve que d'importants contingents arabes du Maġrib central et d'Ifrīqiya ne cessèrent de grossir l'armée d'invasion jusqu'à son arrivée à Tunis.

Une flotte de soixante-dix navires, composée de galères (šīnī), de transports (ṭarīda) et de chalands (šalandī), partit investir Tunis[422]. Parmi ces chefs, tous réputés et compétents, il y avait Muḥammad b. 'Abd al-'Azīz b. Maymūn de la célèbre lignée d'amiraux, Ibn al-Ḫarrāṭ et Abū l-Ḥasan al-Šāṭibī.

'Abd al-Mu'min était accompagné du Zīrīde al-Ḥasan dont on

421. « wa-iḏā nazalū ṣallaw ǧamī'a-hum ma'a imām wāḥid bi-takbīra wāḥida lā yataḫallaf min-hum aḥad ». AMARI, *Storia*, III, 486 : « tutti intonavono l'« Allahu Akbar » come un sol uomo » ; comp. : *Risāla*, 96-98 (sub ṣalāt al-ḫawf).

422. Dp. *Kāmil*.

imagine facilement la joie de rentrer dans son royaume. Ibn al-Aṯīr affirme qu'il s'avançait « devant » 'Abd al-Mu'min ; faut-il en conclure que le calife, non sans habileté, avait placé le Zīrīde dans l'avant-garde pour laisser croire qu'en entreprenant la conquête de l'Ifrīqiya, il se proposait de restaurer les Ṣanhāğa ?

Au passage, le calife avait pris avec lui ses deux fils, Abū Ḥafṣ et Abū Muḥammad 'Abd Allah, respectivement gouverneurs de Tlemcen et de Bougie[423]. La formidable armée dut se concentrer à Béja, à l'endroit même où avait eu lieu le rassemblement des Arabes avant leur défaite de Sétif, puisque al-Tiğānī déclare que le calife y passa ses troupes en revue : plus de cent mille cavaliers et d'innombrables fantassins. Au cours de cette halte dont on ignore la durée, vraisemblablement très courte, il fit dire aux Tunisois qu'il leur accordait l'amān et le pardon. Dans l'espoir d'obtenir la reddition de la ville, il désirait sans doute leur faire savoir qu'il ne leur tenait pas rancune pour la défaite qu'ils avaient infligée à son fils, deux ans auparavant.

De Tébourba où il se rendit ensuite, il leur adressa un nouvel ultimatum qui fut repoussé.

'Abd al-Mu'min avait quitté Marrakech le 1er Šawwāl 553 H/26 oct. 1158 ou peu après[424]. D'après Ibn al-Aṯīr, parti en Ṣafar 554 H/22 fév.-22 mars 1159, probablement de Salé, il arriva à Tunis après une marche ininterrompue, le 24 Ğumādā II 554 H/13 juil. 1159, tandis qu'al-Tiğānī, sans doute d'après Ibn Šaddād, fixe son arrivée au samedi 10 Ğumādā I 554 H/30 mai 1159[425]. Il est donc possible que le siège de Tunis ait duré un mois et demi environ[426].

D'après cette dernière source, les tentes almoḥades s'étendaient des arcades (al-ḥanāyā) — sans doute l'aqueduc du Bardo — à la

423. Dp. Ibn Ṣāḥib al-Ṣalāt, *Bibl. Arabo-Sicula*, 197-198 ; v. *supra:* p. 379.

424. *Qirṭās*, 129 ; *Bibl. Arabo-Sicula*, 404 : il partit dans les 10 premiers jours de Šawwāl 553 H/26 oct.-4 nov. 1158 ; Ibn Ṣāḥib al-Ṣalāt, *Bibl. Arabo-Sicula*, 197-198 : il se mit en route le 1er Šawwāl 553 H/26 oct. 1158, prit 'Abd al-Salām b. Muḥammad al-Kūmī comme ministre et arriva à Salé.

425. Ibn Maqdīš donne les deux dates.

426. Amari, *Storia*, III, 487 en a déduit que 'Abd al-Mu'min, après avoir attaqué Tunis qui résista, (mai 1159), se rendit à Kairouan, Sousse, Sfax et retourna à Tunis le 13 juil. 1159 ; *Qirṭās*, 129 et *Mu'nis*, 112 : expédition contre l'Ifrīqiya en 553 H, le calife passe par le Zāb, après avoir assiégé Tunis trois jours, il laisse une armée poursuivre le siège et va s'emparer de Kairouan, Sousse, Sfax ; Mahdia investie 7 mois est prise en 555 H. *Bayān*, I, 316 : « il assiégea Tunis, puis en partit et assiégea les Chrétiens à Mahdia — texte laconique peut-être altéré ou lacunaire, c'est la fin du volume extrêmement condensée et incomplète. Baydaq, 120/trad., 200-201 et note 1, atteste que la prise de Tunis précéda le départ de l'Almoḥade pour Mahdia.

Goulette. Les assiégeants restèrent trois jours sans combattre. La puissance de l'ennemi était telle que les Tunisois se résignèrent à capituler. Une députation de douze šayḫs vint demander la paix à 'Abd al-Mu'min. Elle comprenait notamment : trois Banū 'Abd al-Sayyid, 'Umar, Mu'āwiya et 'Abd al-Sayyid, deux fils de Manṣūr Ismā'īl et son cousin paternel 'Atīq, al-Ḫāriǧī Muḥammad, Ḥamza b. Ḥamza et 'Abd al-'Azīz al-Qammūdī. Les Bānū 'Abd al-Sayyid étaient des šarīfs hāšimites et, au moins à ce titre, très influents. L'épitaphe de l'un d'eux, qualifié de faqīh et d'imām, Abū 'Abd Allah Muḥammad b. 'Abd al-Sayyid al-Hāšimī al-Mālikī, mort dans la dernière décade de Šawwal 528 H/1113, a été publiée[427].

Après avoir d'abord refusé énergiquement, le calife finit par accepter après une longue tergiversation.

La relation d'Ibn al-Aṯīr, bien que concordant dans l'ensemble avec la précédente, est assez différente dans le détail. Tunis investie par la flotte et l'armée almoḥades, ayant repoussé les sommations, fut vigoureusement attaquée le lendemain. Mais un vent violent se leva obligeant les assaillants à remettre leur conquête au jour suivant. Quand la nuit fut tombée, dix-sept notables vinrent demander quartier.

Al-Tiǧānī et Ibn al-Aṯīr s'accordent à peu près sur les conditions imposées par le vainqueur et se complètent. Il promit de respecter la vie, la famille et les biens des šayḫs venus négocier pour les récompenser de leur empressement à se rendre. Les autres habitants durent, pour obtenir l'amān, remettre la moitié de leurs biens meubles et immeubles à l'exception des vêtements qu'ils portaient. Les habitants des bourgades environnantes et autres lieux du ressort de Tunis durent livrer la moitié de leurs biens (amwāl). Quant au souverain, 'Alī b. Aḥmad b. Ḫurāsān[428], qui cinq mois plus tôt avait succédé à son oncle 'Abd Allah b. Ḫurāsān[429], il fut contraint non seulement de verser la moitié de ses biens comme les autres Tunisois, mais de s'exiler à Bougie. Une fois les clauses de la capitulation acceptées, il quitta sa capitale le jour même et mourut en chemin.

Les Juifs et les Chrétiens eurent à choisir entre l'Islām et la mort.

Faut-il ajouter foi à ce récit d'apparence légendaire qu'al-Tiǧānī déclare tenir d'une autre source qu'Ibn Šaddād ? A la suite du

427. S. M. Zbiss, *Corpus*, I, n° 49, p. 73.

428. Dp. Ibn Ḫaldūn, *'Ibar*, VI, 165/*Berbères*, II, 32. C'est par erreur que certaines sources (Baydaq, Ibn al-Aṯīr) l'appellent Aḥmad b. Ḫurāsān.

429. Nom complet : 'Abd Allah b. 'Abd al-'Azīz b. 'Abd al-Ḥaqq b. 'Abd al-'Azīz b. Ḫurāsān.

comportement antérieur des Tunisois à son égard, 'Abd al-Mu'min avait juré d'entrer dans Tunis, le sabre à la main et de tuer tous ceux qui tomberaient sous ses yeux. Avant de faire son entrée, il aurait consigné toute la population dans ses demeures avec interdiction d'en sortir avant l'appel. Le calife pénétra dans la ville, sabre au clair, et ne rencontra qu'un vieillard qu'il tua. C'est ainsi qu'il s'en tira sans avoir parjuré.

Pendant les trois jours qu'il demeura dans la cité, 'Abd al-Mu'min en interdit l'accès à la troupe ; des postes de garde étaient chargés d'appliquer cette mesure. Les opérations de recensement de fortune en vue de la taxe prévue par la capitulation paraissent avoir commencé aussitôt.

Le calife confia Tunis à son lieutenant Abū Muḥammad 'Abd al-Salām al-Kūmī. Al-Baydaq attribue à ce vizir un rôle important dans la prise de Tunis. Il est possible qu'il ait dirigé les opérations et pris une part active aux négociations.

C'est alors que la citadelle ou Kasba (qaṣaba) fut rebâtie avec des tours triangulaires et séparée de la cité par un avant-mur (sitāra)[430].

Le gouverneur était assisté de šayḫs almoḥades chargés de procéder au prélèvement de l'impôt de guerre. Ces « commissaires »[431] enquêtèrent sur les fortunes, pénétrèrent dans les maisons, firent vendre ce qui s'y trouvait ainsi que les immeubles (ribā') et les biens (amlāk). Au témoignage d'Ibn al-Aṯīr, les propriétaires, ou du moins certains, conservèrent leurs demeures, semble-t-il, en acquittant un loyer (uǧra) de la moitié de leur valeur. Il doit s'agir des maisons familiales des plus riches qui pouvaient prélever sur la moitié de leurs biens meubles de quoi faire face à la taxe dont le montant s'élevait à la moitié des valeurs immobilières. Les modalités d'application de l'impôt peuvent avoir varié selon les cas particuliers. Peut-être évita-t-on d'expulser les gens de leurs habitations, d'autant que la mise à l'encan de l'ensemble des immeubles dut dépasser très vite les possibilités des acquéreurs éventuels. On aimerait savoir si ces derniers étaient des Tunisois et s'il y eut parmi eux des Almoḥades.

Ce statut fut probablement étendu à l'ensemble du territoire conquis puisqu'al-Tiǧānī affirme que les « commissaires » se rendirent dans toutes les régions d'Ifrīqiya pour exiger des contribuables (ra'iyya) la moitié de tout ce qu'ils détenaient et que cette mesure fut partout généralisée en Ifrīqiya.

430. *Ḥafṣides*, I, 342 ; A. Huici Miranda, *Historia*, I, 188.

431. Ibn al-Aṯīr et Tiǧānī les appellent : « umanā' », pluriel de « amīn ».

Deuxième phase: Prise de Mahdia[432]. — On ignore l'itinéraire emprunté par 'Abd al-Mu'min pour se rendre à Mahdia où il parvint dans la matinée du mercredi[433] 12 Raǧab 554 H/30 juil. 1159. La flotte almoḥade qui marchait de conserve avec l'armée l'y rejoignit. Tout comme Tunis, Mahdia fut investie par terre et par mer.

Le calife s'installa à Zawīla que l'ennemi venait d'évacuer. Il passait la journée dans sa tente mais couchait dans une maison de Zawīla. En un clin d'œil la cité sœur de Mahdia regorgeant d'officiers et de marchands[434] fut rendue à la vie. Une partie de l'armée, sans doute le gros des troupes, campa *extra muros*, bientôt rejointe par une foule innombrable de Ṣanhāǧa, d'Arabes et d'« autochtones ». Cette dernière expression[435] désigne soit des Zawīliens soit des Mahdiens ; sur le point d'être assiégés, les Chrétiens n'avaient pas intérêt à garder à Mahdia des bouches inutiles, et loin d'entraver l'exode des Musulmans de Mahdia, ils durent la favoriser, voire l'imposer.

La force de sa position et de ses remparts était telle que Mahdia résista sans peine aux assauts ; l'étroitesse de l'isthme favorisait la défense et empêchait les masses almoḥades de se déployer. Il y avait trois mille Francs à Mahdia[436]. Les Almoḥades disposaient de machines de guerre : mangonneaux et catapultes[437].

432. *a)* Tiǧānī, 249-250, cite Ibn Šaddād, témoin oculaire dont il semble reproduire le texte in extenso, récit repris par *Ḥulal*, I, 251-252 et Ibn Maḍīš, I, 195-196. *b) Kāmil*, XI, 109-110/trad., 586-589, utilise aussi Ibn Šaddād sans le nommer, texte reproduit par Nuwayrī, II, 211-213. *c) 'Ibar*, VI, 237-238, et 162/*Berbères*, II, 193-194, et 29 ; *Bayān*, I, 316/trad., I, 477 ; *Mu'nis*, 111-112. *d)* Baydaq, 120/trad., 201 et note 2 ; E. Lévi-Provençal, *Trente-sept lettres...*, 95-99/*Hespéris* 1941, 43-45. *e) Ḥulal Mawšiyya*, 117 ; Marrākušī, 162-163/trad., 196-197 ; *Qirṭās*, 129, 177 ; Zarkašī, 8/trad., 12-13. *Storia*, III, 487-494 ; Chalandon, II, 239-240 ; A. Huici Miranda, *Historia...*, I, 188-190 ; A. Merad, *A. I. E. O.* 1957, 155.

433. Dp. Ibn Šaddād in Tiǧānī ; théoriquement jeudi. A part Ibn al-Aṯīr qui donne le 18 Raǧab (faute de lecture : ṯāmin au lieu de : ṯānī), toutes les sources, même Nuwayrī qui pille pourtant Ibn al-Aṯīr, donnent le 12.

434. On a retenu la leçon de Tiǧānī : « ahl al-aswāq » (les gens des souks) c'est-à-dire les marchands de Zawila dont la plupart étaient sans doute restés — l'arrivée de l'armée almoḥade était une heureuse aubaine pour leurs affaires. *Kāmil* et Nuwayrī disent : « les soldats et les goujats » (al-'asākir wa-l-sūqa). Ce dernier mot serait-il un synonyme, non attesté par les dictionnaires, de ahl al-aswāq ? Zarkašī : « fa-amara 'Abd al-Mu'min bi-duḫūl aswāq al-maḥalla ilay-hā ».

435. *Kāmil* et Nuwayrī : « ahl al-balad » (gens du pays ou de la ville).

436. *Ḥulal Mawšiyya*, 117.

437. Sur « 'arrāda », petite machine de jet (et non ra"āda), v. : *Storia*, III, 488-489, note 3 ; Dozy, *Suppl.*, I, 536. Ibn Abī Zar', l'auteur du *Rawḍ al-Qirṭās*, prétend que les combats maritimes et terrestres se poursuivirent sans arrêt, nuit et jour ; les tribus almoḥades se relayèrent à tour de rôle jusqu'à la conquête de la ville et beaucoup de Chrétiens périrent. Baydaq parle aussi de mangonneaux (maǧānīq).

Pour empêcher les sorties des chevaliers Francs qui harcelaient les flancs de l'armée musulmane et se retiraient aussitôt sans dommage, le calife fit élever une muraille à l'ouest, entre son camp et la ville qu'il fit investir par sa flotte.

En compagnie d'al-Ḥasan, 'Abd al-Mu'min fit, en galère (šīnī), le tour de la presqu'île de Mahdia et reconnut qu'on ne pouvait s'en emparer de vive force, ni par terre ni par mer, mais seulement par un long blocus, et de demander au Zīrīde comment il avait bien pu abandonner pareille forteresse. Al-Ḥasan répondit qu'il n'avait pu compter que sur trop peu d'hommes sûrs, que les vivres avaient manqué et que le destin avait décidé. L'Almoḥade approuva ces paroles judicieuses et, une fois débarqué, il fit rassembler les vivres et cesser les combats. Peu de temps après, deux montagnes, l'une de blé et l'autre d'orge, s'élevèrent au milieu du camp, ce qui n'empêcha pas une sérieuse augmentation du prix des denrées[438].

Le roi de Sicile tenta de dégager la place et rappela sa flotte ; celle-ci, commandée par l'eunuque Pierre, avait été ravager les côtes de l'Espagne et avait mis à sac l'île d'Iviza (Yābisa)[439].

Le lundi 21 Ša'bān 554 H/7 sept. 1159[440], l'armada sicilienne, forte de cent cinquante galères (šīnī) sans compter les transports (ṭarīda)[441] arriva devant Mahdia.

(Ibn Maymūn) amiral[442] de la flotte almoḥade qui, rappelons-le, ne comptait que soixante-dix navires, probablement accompagné des principaux capitaines, vint demander au calife l'autorisation d'attaquer, faisant valoir qu'à cause du vent, les bâtiments ennemis

438. Dp. MARRĀKUŠĪ, 6 fèves se vendirent un dirham mu'minide (1/2 dirham légal) ; *Storia*, III, 489.

439. IBN AL-AṮĪR qui, une fois de plus, ne respecte pas la chronologie place la prise ou la soumission de Sfax, Tripoli, le Nafūsa, les Quṣūr d'Ifrīqiya et leurs dépendances, Gabès et Gafsa, avant l'arrivée de la flotte normande. Or, on verra que deux lettres officielles almoḥades, l'une datée du 20 Ḏū l-Qa'da 554 H/4 déc. 1159, l'autre non datée (par suite d'une lacune du manuscrit), mais de très peu postérieure à la précédente oblige, sans équivoque possible à placer au moins la chute de Gafsa et de Gabès bien après l'attaque de la flotte sicilienne, qu'AL-TIĞĀNĪ relate, sans donner la date fournie par *Kāmil*, immédiatement après la conversation du Zīrīde et de l'Almoḥade.

440. Dp. NUWAYRĪ . « fa-lammā kāna fī yawm al-iṯnayni li-ṯamānin baqīna min Ša'bān » ; KĀMIL : « wa-lammā kāna fī l-ṯānī wa-l-'išrīna min Ša'bān », leçon qui paraît bien dériver de la phrase reproduite par NUWAYRĪ. *Storia*, III, 490 : lundi 22 Ša'ban/ 8 sept. 1159, sans doute d'après *Kāmil*.

441. *Ḥulal Mawšiyya* parle de 100 navires (ğafn) chargés de vivres et d'approvisionnements.

442. Dp. TIĞĀNĪ, 249 ; à la leçon : « muqaddamū usṭūl 'Abd al-Mu'min » (les capitaines de la flotte de 'Abd al-Mu'min), on a préféré celle des *mss.* qui mettent la phrase au singulier. Ibn Maymūn était probablement accompagné des principaux capitaines ; *Storia*, III, 490-491.

ne pourraient avancer qu'en ordre dispersé. 'Abd al-Mu'min n'ayant pas répondu, son interlocuteur interpréta son silence comme une approbation et (les capitaines) de s'empresser d'affréter leurs navires[443] tandis que l'armée musulmane s'alignait le long du rivage. Le « narrateur »[444] cité par al-Tiğānī, très probablement Ibn Šaddād, a vu alors 'Abd al-Mu'min pleurer, se prosterner et prier Allah de ne pas ébranler les fondements de l'Islām.

Quand la flotte franque s'approcha de l'arsenal (dār al-ṣinā'a), un bâtiment sortit de Mahdia pour se porter à sa rencontre ; l'amiral almoḥade Ibn Maymūn s'empressa de le capturer. Une partie de l'escadre franque ayant largué ses voiles pour pénétrer dans le port, fut aussitôt attaquée par les Almoḥades qui s'emparèrent de sept ou huit bâtiments[445] ennemis. Le restant de la flotte sicilienne se rassembla et s'enfuit.

Le calife se prosterna pour remercier Allah et distribua aux marins vainqueurs 12 000 dīnārs mu'minides.

Le témoignage de Falcand affirmant que l'eunuque Pierre avait trahi et donné l'ordre de retraite sans raison, voire sans combattre, ne paraît pas devoir être retenu ; ce chroniqueur sicilien fort partial veut charger le chef de l'escadre normande[446].

Bien que désespérés par cet échec, les assiégés résistèrent jusqu'à la fin de Ḏū l-Ḥiğğa 554 H/début janv. 1160 et négocièrent enfin la capitulation.

Falcand[447] prétend que les eunuques de la cour sicilienne écrivirent à 'Abd al-Mu'min pour l'assurer qu'aucun renfort ne serait envoyé à Mahdia et lui conseiller de prendre à son service les Chrétiens assiégés ou de les renvoyer en Sicile. La garnison aurait fait demander au calife qu'il lui fût permis de sonder les intentions de Guillaume ; ils s'engageaient à rendre la ville au cas où ils seraient certains de ne pas être secourus. Leur messager se serait rendu à la cour de Palerme sans obtenir la moindre promesse car le ministre de Guillaume, Majone, aurait laissé entendre au roi

443. Dp. FALCAND, cité par AMARI, *Storia*, III, 490, Ise galères almoḥades étaient tirées à terre.

444. TIČĀNĪ, 249 : « al-ḥākī » dont A. HUICI MIRANDA, *Historia...*, I, 189, a malencontreusement fait un nom propre.

445. TIČĀNĪ : 8 qiṭa' ; *Kāmil* et NUWAYRĪ : 7 šīnī-s. IBN AL-AṮĪR ajoute que les Musulmans auraient pris la plupart des vaisseaux ennemis s'ils avaient eu des galères (law kāna ma'a-hum šawānī) expression que FAGNAN a traduite, p. 588, note 2 : « si leurs voiles avaient été hissées » ; elle paraît correspondre à : « law kāna ma'a-hum qulū' » (s'ils avaient eu des voiles) d'IBN MAQDĪŠ, I, 196.

446. *Storia*, III, 491 ; CHALANDON, II, 240.

447. *Storia*, III, 491-492 ; CHALANDON, II, 240.

que les vivres ne manquaient pas à Mahdia. Contraints par la famine, les assiégés se rendirent alors à 'Abd al-Mu'min. Cette version a paru peu vraisemblable à Amari. Bien que la partialité de Falcand à l'égard de Pierre et de Majone la rende fort sujette à caution, est-ce une raison suffisante pour la rejeter complètement. On peut admettre que des tractations de ce genre eurent effectivement lieu. Elles ne sont pas incompatibles avec le récit des sources musulmanes que l'orientaliste italien et Chalandon ont estimé beaucoup plus véridique.

D'après Tiğānī et Ibn al-Aṯīr qui semblent continuer d'utiliser Ibn Šaddād, la pénurie de vivres fut telle — on avait dévoré les chevaux — que dix[448] chevaliers francs se présentèrent au calife, sollicitant l'amān pour leurs coreligionnaires et la permission de se retirer dans leur pays en emportant tous leurs biens. 'Abd al-Mu'min répondit en leur proposant d'embrasser l'Islām, ce qu'ils refusèrent. Ils renouvelèrent leurs démarches plusieurs jours durant, non sans habileté, faisant valoir à l'Almoḥade que Mahdia et les Francs qui s'y trouvaient étaient bien peu de chose en comparaison de son puissant empire et que, de retour dans leur pays, ils demeureraient ses esclaves.

'Abd al-Mu'min aurait été touché par la belle allure et la pondération oratoire de ses interlocuteurs ; il finit par accepter leurs propositions. Ibn al-Aṯīr affirme qu'au cas où 'Abd al-Mu'min aurait tué les Chrétiens de Mahdia, le roi de Sicile avait menacé de massacrer les Musulmans de ses états, de réduire leurs femmes en captivité et de s'emparer de leurs biens.

L'Almoḥade fournit des vaisseaux aux vaincus pour leur permettre de regagner leur pays, mais, comme on était en hiver, la plupart de ces bâtiments furent pris par la tempête non loin des côtes siciliennes et sombrèrent ; il y eut peu de rescapés.

Le vainqueur fit son entrée à Mahdia où la domination franque avait duré douze ans, le matin de la Fête de 'Āšūrā', le 10 Muḥarram 555 H/21 janv. 1160. Il appela cette année-là l'« année des quints »[449]. Grâce à l'habilité et à la patiente prudence du calife, les pertes almoḥades furent à peu près nulles puisqu'al-Bayḍaq va jusqu'à dire que le seul almoḥade tué au cours de l'assaut fut Abū 'Abd Allah b. Abī Bakr b. Yīgīt.

448. Une seule source, *Ḥulal Mawšiyya*, dit 8 au lieu de 10.

449. « sanat al-aḫmās » ; allusion au chiffre 555 et au butin dont le cinquième revient à l'imām ; d'autre part, le chiffre 5 est bénéfique.

Achèvement de la conquête de l'Ifrīqiya. — Au cours des six mois[450] d'investissement de Mahdia, 'Abd al-Mu'min avait réussi à subjuguer à peu près toute l'Ifrīqiya. Les phases de cette conquête mi-pacifique mi-guerrière sont difficiles à reconstituer car les sources ne les énumèrent pas dans le même ordre et n'en donnent pas la chronologie[451].

'Abd al-Mu'min semble d'abord avoir reçu un certain nombre de soumissions importantes, notamment celles de Sousse, Sfax et Tripoli qui paraissent s'être rangées sous la bannière almoḥade à des dates successives mais très rapprochées.

Sousse. — Il est probable que Sousse, encore, ainsi que Mahdia, aux mains des Normands contre lesquels elle ne s'était pas révoltée, ait suivi l'exemple des autres villes du littoral ifrīqiyen dès l'arrivée de l'armée almoḥade, probablement peu de temps après l'échec de la flotte de l'eunuque Pierre. Après la prise de Mahdia, les šayḫs de Sousse[452] ainsi que le dernier de ses émirs arabes Ğabbāra b. Kāmil b. Sarḥān b. Abī l-'Aynayni al-Fādiġī, se rendirent auprès du calife qui leur désigna un gouverneur (ḥāfiẓ) almoḥade nommé 'Abd al-Ḥaqq b. 'Alannās al-Kūmī. Mais la flotte sicilienne débarquant à l'improviste, réussit à reprendre possession de la ville qui fut dévastée de fond en comble par un ennemi qui savait ne pas pouvoir s'y maintenir ; les habitants furent massacrés ou réduits en captivité et le gouverneur almoḥade, sa famille et ses enfants, faits prisonniers, furent emmenés en Sicile d'où ils revinrent au bout d'un certain temps libérés contre rançon.

Sfax[453] — Le šayḫ de Sfax, 'Umar b. Abī l-Ḥasan al-Furriyānī le héros de la révolte de l'Ifrīqiya contre les Normands, accompagné d'autres šayḫs sfaxiens vint faire sa soumission à l'Almoḥade qui désigna un gouverneur (ḥāfiẓ) et ordonna à 'Umar de regagner sa ville dont il lui confia l'administration[454]. 'Umar demeurera en fonctions jusqu'à sa mort et son fils 'Abd al-Raḥmān b. 'Umar lui succèdera.

450. Marrākušī, 163/trad., 196 : le siège dura sept mois moins quelques jours.

451. Baydaq, trad., 201, note 2.

452. A part Tiğānī, 22-23, reproduit par *Ḥulal*, I, 117, les autres sources ne parlent pas de cette affaire.

453. Tiğānī, 55 ; *Ḥulal*, I, 139-140 ; Ibn Maqdīš, I, 196 ; Zarkašī, 8/trad., 13, *Bibl. Arabo-Sicula*, 523-524 ; *'Ibar*, VI, 169/*Berbères*, II, 39.

454. Tiğānī : « wa-amara 'Umar bi-l-ruğū' ilā baladi-hi wa-an takūna l-ašġāl al-maḫzaniyya tutaṣarraf 'alā yadi-hi. »

Tripoli[455]. — Le šayḫ de Tripoli, Abū Yaḥyā b. Maṭrūḥ, accompagné de notables alla prêter serment à 'Abd al-Mu'min. Le calife réserva un accueil bienveillant à la députation et confirma Ibn Maṭrūḥ dans ses fonctions de gouverneur qu'il conserva jusqu'à un âge fort avancé.

Nafūsa et Qūṣūr Ifrīqiya[456]. — La soumission des montagnes du Nafūsa et des Quṣūr Ifrīqiya (les ribāṭs, les forteresses de la côte, ou mieux les places de l'Ifrīqiya méridionale), auraient fait leur soumission sans grande difficulté.

Djérid[457]. — Une expédition fut lancée contre les places du Djérid : Tozeur, Gafsa, Nefta, al-Ḥāmma. Il doit s'agir d'une campagne du fils du calife Abū Muḥammad 'Abd Allah qui a joué un rôle primordial dans la pacification du pays.

Gabès[458]. — C'est lui qui enleva Gabès au dernier des Banū Ğāmi', Mudāfi' b. Rušayd b. Kāmil, frère de Muḥammad b. Rušayd. Auparavant, 'Abd al-Mu'min avait essayé de gagner Mudāfi' à sa cause en lui adressant des vers, mais le temps s'écoula sans que l'émir de Gabès daignât répondre. Lors du siège de Mahdia, 'Abd al-Mu'min envoya contre lui une armée commandée par son fils Abū Muḥammad 'Abd Allah. Mudāfi' rassembla sa famille, sa tribu ('ašīra) et tous ses partisans et prit la fuite. Il rencontra l'armée almoḥade dont un détachement se lança à sa poursuite. Après avoir réussi à contenir un moment l'ennemi, il fut battu et beaucoup des siens massacrés. Son vizir, Sallām b. Farḥān dont l'auteur de la *Ḫarīdat al-Qaṣr*[459] nous a transmis un fragment d'un panégyrique composé en l'honneur de son maître et les deux vers qu'il aurait improvisés avant de trépasser, tomba héroïquement (fin Ša'bān 554 H/déb. sept. 1159) dans les combats que les fuyards durent soutenir contre l'ennemi lancé à leurs trousses, et se sacrifia pour couvrir la retraite de Mudāfi'. Tandis que Gabès tombait aux mains des Almoḥades, Mudāfi' s'enfuit et se rendit auprès des

455. Tiǧānī, 174 ; *'Ibar*, VI, 168/*Berbères*, II, 37-38 ; Féraud, *Annales tripolitaines*, 5.

456. *Kāmil*, XI, 109/trad., 587 ; Nuwayrī, II, 212.

457. Marrākušī, 163/trad., 197 ; *'Ibar*, VI, 237/*Berbères*, II, 193 ; *Qirṭās*, 129.

458. *'Ibar*, VI, 167/*Berbères*, II, 36-37 ; Tiǧānī, 73 ; E. Lévi-Provençal, *Trente-sept lettres...* n° 19, p. 95-99/*Hespéris* 1941, 43-45. Dans le dīnār frappé à Gabès en 551 H au nom d'« al-Imām 'Abd Allah Amīr al-Mu'minīn », il convient probablement de lire « al-amīr al-Rašīd b. al-Rušayd » (l'émir qui suit la voie droite, fils d'al-Rušayd) ; Hazard, 55-56, 94.

459. Cité par Tiǧānī, 73 ; *Ḫarīda*, *ms.* Paris 3330, f° 51 r°-52 r°.

Arabes de Tripoli, les 'Awf, qui le prirent sous leur protection. Il était poète et fort versé en biographie, en histoire et en généalogie. Après avoir été traqué pendant deux ans, il songea à se soumettre à l'Almoḥade et consulta ses contribules qui acquiescèrent. Il se rendit donc à Fès[460] auprès de 'Abd al-Mu'min qui lui pardonna et lui accorda une demeure dans cette ville où il mourut à plus de 90 ans.

L'auteur de la *Ḫarīdat al-Qaṣr*[461] rapporte des vers évoquant le règne des Banū Ǧāmi' de Gabès qui avait duré quatre-vingt-dix ans, composés par un membre de cette famille Abū Sākin 'Āmir b. Muḥammad b. Maggan[462] b. Kāmil b. Ǧāmi' qui se réfugia à Damas et en cite quelques autres de son fils Sākin b. 'Āmir, qui vivait à Damas en 591 H/1195.

Dans le post-scriptum d'une lettre de 'Abd al-Mu'min, expédiée du camp almoḥade en dehors de Mahdia le 20 Ḏū l-Qa'da 554 H/3 déc. 1159, le calife informe les Grenadins qu'il vient de recevoir une demande d'amān faite par des Arabes réfugiés à Gabès, et la nouvelle de la prise de Gafsa. Il annonçait à ses correspondants l'envoi simultané d'une missive spéciale sur ces événements et sa décision de rentrer au Maġrib[463].

Gafsa. — Une lettre[464] aux Cordouans, adressée par 'Abd al-Mu'min de l'intérieur de Gafsa, non datée par suite d'une lacune du document, nous fournit une relation détaillée des opérations qui amenèrent la reddition de cette ville. Les chroniqueurs ne parlent que de la soumission du dernier émir de la lignée des Banū l-Rand, maîtres de Gafsa depuis 445 H/1053-1054 ; ce qui rend difficile le contrôle de l'exactitude des assertions de cette proclamation officielle rédigée à des fins de propagande extérieure. Il est douteux, malgré l'expression : « adressée de l'intérieur de Gafsa » que le calife se soit rendu dans cette ville si peu de temps avant la capitulation de Mahdia. Bien que la chose ne soit pas tout à fait impossible, ne vaut-il pas mieux supposer que 'Abd al-Mu'min reproduit la teneur d'un message du chef de l'expédition son fils Abū Muḥammad 'Abd Allah auquel un passage d'Ibn Ḫaldūn attribue précisément la prise de cette place[465].

460. Le texte dit à tort, Gabès.

461. Cité par Tiǧānī, 73-74.

462. Le texte porte : Makkī.

463. Il attendit la prise de Mahdia et ne rentra à Marrakeh qu'au début de l'été suivant.

464. E. Lévi-Provençal, *Trente sept lettres...*, n° 20, p. 99-113/*Hespéris* 1941, 45-47.

465. *'Ibar*, VI, 237/*Berbères*, II, 193. *'Ibar*, VI, 166/*Berbères*, II, 34 : « En 554 H, 'Abd al-Mu'min assiégea Gafsa, renversa la famille régnante et en envoya tous les membres à Bougie... ».

— Gafsa, dit le document, était devenue le quartier général d'un rebelle qui avait rassemblé une bande d'aventuriers arabes et kurdes qui lançait des incursions, coupait les routes, semait la terreur et la destruction. A son arrivée en Ifrīqiya, le calife avait fait savoir à ses correspondants, la nécessité de réduire Gafsa et les avait avisés de la visite de šayḫs arabes ralliés à la cause almoḥade. Il fut alors décidé de rassembler les contingents almoḥades disponibles en Ifrīqiya et de les lancer contre Gafsa. Les maîtres de Gafsa avaient de bonnes raisons pour s'estimer invulnérables : puissantes fortifications, régions entourées de toutes parts par le Sahara et où l'on accédait par d'étroits défilés, absence de vivres dans les régions voisines et difficulté d'en faire venir si bien qu'une armée nombreuse ne pouvait, faute de vivres et d'eau, prolonger un siège éventuel. Le calife renforça ses effectifs en faisant venir des contingents almoḥades stationnés à Bougie et en Ifrīqiya, et l'armée se mit en route en passant par Kairouan, dont la conquête soulignerons-nous en passant n'a même pas fait l'objet d'une mention ! Bien que l'itinéraire choisi fût fort peu fréquenté, elle arriva à Gafsa sans avoir manqué de rien. Sous les murs de la place dont elle prépara aussitôt le siège, l'armée édifia des magasins à grain (murūs) et établit ses campements. Le lendemain elle repoussa sans peine une sortie des assiégés qu'elle contraignit à s'enfermer dans la place. Pour faciliter l'investissement et le resserrer, on détruisit les plantations et les bâtisses qui entouraient la ville. Des fossés furent creusés et les passages souterrains bouchés. Les Almoḥades ayant décidé de réduire la ville en l'attaquant au moyen de machines de siège, on installa des mangonneaux dont la construction fut favorisée par un hasard providentiel ; cette année-là, les Chrétiens avaient débarqué sur les côtes ifrīqiyennes une grande quantité de bois de construction, ce qu'ils n'avaient pas coutume de faire ; ce bois put être amené à pied d'œuvre par le Sahara.

— Quand ces appareils de siège furent sur le point d'être prêts, l'Almoḥade estima, malgré l'impatience de ses troupes à livrer l'assaut, qu'il devait donner à l'ennemi une ultime occasion de se repentir. Il lui envoya une députation de šayḫs et de ṭālibs almoḥades et d'Arabes pour lui offrir l'amān s'il livrait la place et faisait soumission. Mais les parlementaires ayant essuyé un refus insolent, les Almoḥades lancèrent à maintes reprises de violentes attaques et les machines achevées et installées face aux remparts se mirent à lancer des projectiles tandis que les assaillants comblaient le fossé de défense de l'enceinte. Une attaque victorieuse leur permit de s'emparer de l'avant-mur (sitāra), de démolir une

tour (burǧ) et une grande partie de la sitāra elle-même tout en causant de lourdes pertes à l'adversaire qui jugea alors inutile de prolonger le résistance et craignit d'être massacré si les Almoḥades s'emparaient de leur ville les armes à la main. C'est pourquoi, il envoya une délégation de šayḫs et de notables demander l'amān au souverain moyennant la reddition de Gafsa. Malgré les lourds antécédents des rebelles, l'amān fut accordé et leur chef (za'īm) se hâta de partir avec tous les siens, trop heureux d'avoir pu conserver la vie tandis que les Almoḥades s'installaient dans la ville.

— 'Abd al-Mu'min éprouve le besoin de disculper partiellement les Gafsiens auxquels il avait accordé la sauvegarde, parce qu'ils avaient été opprimés et terrorisés par la bande d'aventuriers sans scrupules rassemblée par leur chef. Pendant toute la durée du siège, les Almoḥades avaient reçu un abondant ravitaillement en dépit de la mauvaise récolte de cette année-là en Ifrīqiya et du fait que les silos de ce pays étaient vides. Le calife souligne l'importance stratégique de Gafsa qui commande toute la région qu'Allah lui a accordée et qui est dotée d'un arrière-pays très fertile, de jardins et d'eaux vives.

— La question dont il a déjà entretenu ses correspondants, à savoir le transfert d'Arabes ifrīqiyens en Espagne pour les lancer dans une guerre sainte expiatrice, demeure l'objet de ses préoccupations. En tout cas, la pacification d'une région réputée extrêmement difficile est désormais acquise.

Il va de soi que cette lettre officielle farde quelque peu la vérité et tend à magnifier l'œuvre justicière du calife. On relèvera que ce dernier s'efforce de justifier les Gafsiens moins complices que victimes « d'aventuriers », de charger ceux-ci et leur chef et de passer sous silence la participation hilālienne, vraisemblablement considérable à cette soi-disant « révolte » de Gafsa.

C'est évidemment parce qu'il caresse l'espoir d'utiliser ultérieurement les Arabes en Espagne pour le ǧihād contre les Chrétiens, qu'il les ménage ainsi.

D'ailleurs, la soumission du chef de Gafsa qui dut présider la députation chargée de négocier la reddition de la place est relatée assez différemment par les autres sources[466].

Ce personnage, Yaḥyā b. Tamīm b. al-Mu'tazz[467] exerçait, en fait, le pouvoir à la place du chef nominal, son grand-père Abū

466. *Kāmil*, XI, 109/trad., 587-588 ; NUWAYRĪ, II, 212 ; ZARKAŠĪ, trad., 14; *Qirṭās*, 129 ; *Ḥulal Mawšiyya*, 117.

467. Et non al-Mu'izz comme le dit à tort *Kāmil*, XI, 109/trad., 587.

'Umar al-Mu'tazz, vieillard aveugle et trop âgé pour gouverner. Yaḥyā, ainsi que son fils, était un valeureux guerrier ; il descendait des Maġrāwa du Nafzāwa.

Quand, accompagné de plusieurs notables de Gafsa, il se présenta à 'Abd al-Mu'min, ce dernier répondit d'abord à son chambellan qui lui annonçait la venue de la députation, qu'il devait se tromper puisque le Mahdī avait prédit que les Almoḥades ne devaient s'emparer de cette ville qu'après en avoir coupé les arbres et abattu les murailles. Il résolut néanmoins d'accepter la reddition offerte et d'épargner les Gafsiens. Il les renvoya chez eux accompagnés d'un groupe d'Almoḥades parmi lesquels il y avait Zakrī b. Barmūn[468] qu'il nomma gouverneur. Un poète, Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Abī l-'Abbās al-Tīfāšī, qui se trouvait parmi les parlementaires récita un poème à la louange du calife qui, pour respecter sans doute l'austère règle almoḥade, l'arrêta au premier vers, mais lui fit quand même don de 1 000 dīnārs[469]. Le chef de Gafsa, Yaḥyā b. Tamīm b. al-Mu'tazz fut bien reçu par le calife qui lui fit des présents et l'envoya à Bougie avec sa famille et son entourage, où ils restèrent assez longtemps. Le chroniqueur almoḥade al-Zarkašī affirme qu'après la mort de son grand-père al-Mu'tazz, Yaḥyā b. Tamīm retourna à Gafsa.

D'après Ibn Ḫaldūn[470], 'Abd al-Mu'min, après avoir pris Gafsa en 554 H/1159, envoya tous les Banū l-Rand à Bougie où al-Mu'tazz mourut en 557 H/1162 à l'âge de cent quatorze ou quatre-vingt-dix ans. Son petit-fils Yaḥyā b. Tamīm mourut peu après.

Autres localités[471]. — Le fils de 'Abd al-Mu'min, Abū Muḥammad 'Abd Allah, enleva successivement et semble-t-il pendant le siège de Mahdia et au cours d'une seule expédition : Gabès, Gafsa, Zar'a, Tébourba, le Djebel Zaghouan, Le Kef et Laribus[472]. C'en

468. Nuwayrī ; variante : Nūmūn (?) ; faut-il lire Birḏawn, comp. : Bayḏaq, 124/trad., 211 : 'Umar al-Birḏawn.

469. Nuwayrī, *Kāmil* ; Ibn Ḫallikān, II, 183 ; Zarkašī, trad., 14 ; *Mu'nis*, 113.

470. *'Ibar*, VI, 166/*Berbères*, II, 34. Sur les révoltes ultérieures fomentées contre le calife almoḥade Abū Ya'qūb Yūsuf, par 'Alī b. al-Mu'tazz, probablement un oncle de Yaḥyā b. Tamīm b. al-Mu'tazz, v. : *'Ibar*, VI, 166, 240-241/*Berbères*, II, 34, 203 ; Zarkašī, trad., 15-16 ; Marrākušī, 218 ; *Qirṭās*, 139.

471. *'Ibar*, VI, 169-171, 237/*Berbères*, II, 40-43, 193 ; Zarkašī, trad., 13 ; *Bibl. Arabo-Sicula*, 523-524. V. aussi *supra:* p. 232-235.

472. *'Ibar*, VI, 237/*Berbères*, II, 193 : il prit Gabès, enleva Gafsa aux Banū l-Ward (corriger : Rand car les Banū l-Ward tenaient Bizerte et non Gafsa), Zar'a aux Banū Barūgsan, Tébourba à Ibn 'Allāl (Ġilāl), le Djebel Zaghouan aux Banū Ḥammād b. Ḫalīfa, le Kef aux Banū 'Ayyād et Laribus aux Arabes qui en étaient maîtres. 'Īsā b. Muqrab b. Ṭarād b. al-Ward al-Laḫmī avait fait sa soumission au fils de 'Abd al-Mu'min vers 552 H/1157-1158 ; v. *supra*, p. 378.

était fait de l'anarchie qui régnait en Ifrīqiya depuis l'invasion hilālienne. Tous les aventuriers et condottieri de grande ou petite envergure baissèrent pavillon et firent leur soumission[473].

La prise de Mahdia s'accompagne donc de la conquête de l'Ifrīqiya et consacre l'écroulement définitif de la domination normande en Afrique. Après l'échec de sa tentative pour dégager la place, Guillaume Ier, sans doute conscient de l'impossibilité d'affronter avec succès la puissance militaire almoḥade, tant sur terre que sur mer, semble s'être résigné à la perte de ses possessions ifrīqiyennes. Cette politique réaliste qui fut probablement celle que préconisa le ministre Majone auquel ses contemporains en firent endosser la responsabilité, aurait été dictée au roi de Sicile par la nécessité où il allait se trouver de lutter contre l'empire allemand[474]. La Sicile, menacée dans son existence même, ne pouvait affronter l'empire almoḥade en pleine expansion. Eût-elle été possible, que la délivrance de Mahdia ne pouvait être que le prélude à de nouvelles expéditions, hasardeuses et interminables.

A Mahdia où il passa vingt jours, 'Abd al-Mu'min releva les fortifications, rétablit l'ordre et organisa le ravitaillement. Il nomma gouverneur l'almoḥade Abū 'Abd Allah Muḥammad b. Faraǧ al-Kūmī auprès duquel il laissa le Zīrīde al-Ḥasan pour le conseiller. Il installa l'ex-émir à Zawīla[475], lui donna des maisons à Mahdia et lui concéda deux métairies[476]. Il pensionna ses enfants ainsi que ses esclaves. D'après Ibn Ḫaldūn[477], le calife l'établit à Mahdia et lui donna en apanage le territoire de Ruḥḥīš (?)

Le fils de 'Abd al-Mu'min, Abū Isḥāq Ibrāhīm fut nommé gouverneur d'Ifrīqiya, le šayḫ Abū Muḥammad 'Abd Allah b. Abī Yarfiyān (?), gouverneur de Tunis, et l'administration civile et financière (a'māl maḫzaniyya) confiée à Abū Ḥafṣ 'Umar b. Fāḫir al-'Abdarī[478].

473. A propos de chacun d'eux, Ibn Ḫaldūn, *'Ibar*, VI, 169-171/*Berbères*, II, 40-43, emploie les expressions : « il fit sa soumission à 'Abd al-Mu'min », ou : « 'Abd al-Mu'min mit fin au désordre et aux brigandages qui affligeaient le pays. »

474. Chalandon, II, 240-241.

475. Tiǧānī, 240.

476. Dp. Ibn Ḫallikān, II, 242 : « aqṭa'a-hu bi-hi ḍay'atayni » ; *Buldān*, I, 304, sub Ifrīqiya « aqṭa'a-hu qaryatayni » (deux bourgades).

477. *'Ibar*, VI, 162 : « aqṭa'a-hu waḫīs (?) » *Berbères*, II, 29 : Rohhīch ; nom peut-être altéré d'une localité inconnue.

478. Ces nominations dp. Zarkašī, *Ḥulal Mawšiyya*, 113, 115 : le calife nomma Abū Muḥammad b. Abī Ḥafṣ gouverneur d'Ifrīqiya et le sayyid Abū Muḥammad 'Abd Allah, gouverneur de Bougie.

La réaction riyāḥide et bataille du Ǧabal al-Qarn[479] *(555 H/1160).* — Avant de quitter l'Ifrīqiya, l'Almoḥade résolut de donner une solution définitive au problème posé par la présence des Arabes hilāliens en les incitant à aller faire le ǧihād en Espagne. Il convoqua les émirs riyāḥides, les flatta, vantant le courage des Arabes auxquels l'Islām devait ses conquêtes fulgurantes ; ils se devaient d'enrayer les progrès de la Chrétienté en Espagne dont elle contrôlait déjà une grande partie. Le calife conclut en leur demandant dix mille hommes qui iraient la combattre avec lui. Les Banū Riyāḥ acceptèrent et jurèrent sur le Coran de 'Uṯmān de lui obéir et de le suivre en Espagne.

Le calife reprit la route du Maġrib le 1er Ṣafar 555 H/11 fév. 1160, accompagné jusqu'au défilé de la montagne du Zaghouan par les contingents riyāḥides. C'est probablement dans ces parages, au cours d'une halte nocturne, qu'un des chefs arabes, Abū Ya'qūb Yūsuf b. Mālik, prévint le calife que ses contribules répugnaient à le suivre en Espagne, qu'ils soupçonnaient l'Almoḥade de vouloir les chasser de leur pays et qu'ils ne respecteraient pas les serments donnés. 'Abd al-Mu'min lui aurait répondu qu'Allah se chargerait de châtier les parjures.

La nuit suivante, à l'exclusion de Yūsuf b. Mālik, émir des Riyāḥides Banū Muḥammad qui, demeuré auprès du calife fut surnommé par ce dernier Yūsuf al-Ṣādiq (le véridique), tous les chefs arabes rejoignirent leurs tribus et gagnèrent le désert.

'Abd al-Mu'min ne tenta rien contre eux et, poursuivant sa route vers l'ouest, à marches forcées, parvint dans les environs de Constantine en un lieu riche en pâturages appelé Wādī l-Nisā'[480]. On était au printemps et il y avait de l'herbe en abondance. L'Almoḥade y séjourna vingt jours, fit intercepter toutes les routes, ne laissa aucun soldat sortir du camp si bien que nul dans le pays n'avait connaissance de la présence d'une armée aussi considérable. Le bruit courait, probablement lancé à dessein par le calife, que des nouvelles inquiétantes reçues d'Espagne l'avait contraint de s'éloigner au plus vite.

479. *Kāmil*, XI, 110-111/trad., 590-592, récit le plus détaillé, reproduit par NUWAYRĪ, II, 213-215 ; ZARKAŠĪ, trad., 15 ; *'Ibar*, VI, 165, 238/*Berbères*, II, 28, 32, 194 ; E. LÉVI-PROVENÇAL, *Trente-sept lettres...*, n° 21, p. 113-121/*Hespéris* 1941, 48-49, document capital ; *Ḥulal*, *ms.* de la Bibl. de Tunis, f° 175 v° ; G. MARÇAIS, *Les Arabes en Berbérie*, 181-187. V. aussi : A. MERAD, *A. I. E. O.* 1957, 156-159.

480. « Oued des Femmes », *Kāmil ;* note de FAGNAN, *Kāmil*, trad., 591 : ni BAKRĪ ni IDRĪSĪ ne mentionnent cette localité ; plusieurs endroits d'Algérie portent ce nom de « rivière du bivouac » ; G. MARÇAIS, *Les Arabes en Berbérie*, 182, note 3 ; DOZY, *Suppl.*, II, 668.

Les Arabes qui l'avaient abandonné, reprenant confiance, revinrent du désert où ils s'étaient réfugiés, se réinstaller dans leurs séjours habituels. C'est alors que 'Abd al-Mu'min expédia contre eux ses deux fils Abū Muḥammad et Abū 'Abd Allah à la tête de trente mille Almoḥades choisis parmi les plus courageux. Cette armée d'élite traversa rapidement des étendues désertes et surprit les Arabes par derrière, du côté du Sahara, de façon à leur couper la retraite. Ces derniers s'étaient rassemblés au sud de Kairouan, dans le Ǧabal al-Qarn, montagne qui avait vu bien des rencontres célèbres[481] ; plus de quatre-vingt mille tentes étaient rassemblées là. Parmi leurs chefs les plus réputés, il y avait : Abū Maḥfūẓ Muḥriz b. Ziyād al-Fādiġī, seigneur de La Malga, le grand émir chef des Riyāḥides Banū 'Alī[482] qui paraît avoir pris le commandement de la coalition, Mas'ūd b. Zammām al-Ballāṭ, Ǧabbāra b. Kāmil et d'autres.

Quand les Almoḥades surgirent, le trouble et le désaccord régnèrent parmi leurs adversaires. Mas'ūd et Ǧabbāra s'enfuirent avec leurs tribus tandis que Muḥriz b. Ziyād et le gros des effectifs arabes tinrent ferme, décidés à combattre. Les Almoḥades les attaquèrent dans la deuxième décade de Rabī' II 555 H/20-30 avr. 1160. La lutte fut ardente et s'acheva par la déroute des Arabes qui furent massacrés en nombre ; les autres s'enfuirent abandonnant tout : tentes, femmes, enfants, bétail, etc. Muḥriz b. Ziyād fut tué et sa tête promenée au bout d'une pique. D'après Ibn Ḫaldūn[483], il fut pris, mis à mort et son cadavre attaché à une potence plantée sur le mur de Kairouan. Les ossements des Arabes tombés à la bataille du Ǧabal al-Qarn furent amoncelés en un tas énorme qui se voyait de loin et subsista longtemps. Tout le butin et les captifs furent amenés à 'Abd al-Mu'min qui se trouvait encore dans son campement de Wādī l-Nisā'. Sous bonne garde et avec tous les égards requis, il emmena avec lui vers le Maġrib les nobles femmes des émirs arabes, comme il avait fait de celles des Aṭbaǧ après la bataille de Sétif. Les députations riyāḥides ne tardèrent pas à venir le trouver, les unes après les autres, pour réclamer les captives. L'Almoḥade les traita avec honneur et générosité et leur rendit leurs femmes[484].

481. V. par exemple : *Berbères*, I, 307, 383, etc...

482. *'Ibar*, VI, 238/*Berbères*, II, 194.

483. *'Ibar*, VI, 165/*Berbères*, II, 32 ; *Ḥulal*, *ms.* de la Bibl. de Tunis, f° 175 v° et IBN ḪALLIKĀN, II, 242, disent qu'il fut tué un jeudi, mais ce dernier auteur commet une erreur en appelant cette bataille « bataille de Sétif », confondant la déroute du Ǧabal al-Qarn avec celle de Sétif qui suivit la conquête du Maġrib central en 548 H/ 1153.

484. Dp. *Kāmil*, NUWAYRĪ.

Cette éclatante victoire, nouvelle preuve du génie militaire de 'Abd al-Mu'min, inspira une longue poésie au cadi de Tunis Abū l-Ḥasan 'Alī b. Aḥmad al-Ubbī[485].

Le lundi 24 Rabī' II 555 H/3 mai 1160[486] l'Almoḥade sur le chemin du retour adressa de Mattīğa où il se trouvait, une lettre aux ṭālibs de Fès. Ce document a pour principal mérite de confirmer les renseignements fournis par les chroniqueurs. La puissance riyāḥide, jusque là maîtresse des provinces ifrīqiyennes, est anéantie et les premiers contingents des troupes victorieuses viennent d'arriver auprès du calife avec un immense butin et d'innombrables prisonniers, annonçant la libération de toute l'Ifrīqiya du joug arabe. La missive rappelle l'adhésion à la cause almoḥade d'Abū Ya'qūb Yūsuf b. Mālik, chef des Banū Muḥammad ; ce groupe riyāḥide qui, bien que nombreux, n'avait joué jusque là qu'un rôle secondaire, était demeuré dans l'expectative, probablement à cause de son chef dont on apprend ainsi que le ralliement avait été un acte individuel. Ces Banū Muḥammad viennent de s'engager en bloc dans l'armée régulière pour participer au ğihād. L'importante tribu des Ğušam vient d'en faire autant et d'accepter, elle aussi, de se fixer au Maġrib. Quant aux Aṯbaǧ et aux Zuġba, leurs notables sont venus s'enquérir des conditions de paix. Instruits des exigences almoḥades, ils ont promis d'y réfléchir et pris certains engagements ; s'ils les tiennent loyalement, ils s'en trouveront bien. Tous les autres, conclut le calife, ne pourront échapper au châtiment qui les attend.

Tel est le tableau donné par le calife de la situation des tribus hilāliennes quelques jours après leur suprême défaite, encore ignorée de lui, semble-t-il. Il n'y a aucune raison d'en récuser l'exactitude. Ajoutons que les Aṯbaǧ auxquels les Ṣanhāğa du Maġrib central avaient accordé une certaine hégémonie sur les autres tribus arabes, avaient été affaiblis par des luttes intestines avant l'arrivée des Almoḥades[487].

L'Ifrīqiya, arrachée aux Normands, n'est pas seulement conquise mais est sur le point d'être pacifiée grâce à la soumission des Hilāliens et leur transfert au Maġrib. Le geste de 'Abd al-Mu'min les conviant à la guerre sainte en Espagne, rappelle le stratagème

485. Dp. ZARKAŠĪ qui en cite un vers.

486. On a suivi le texte arabe de la lettre almoḥade précitée, p. 121, où 24 est donné en toutes lettres bien que, dans le titre, p. 113-114, on lise 14 en chiffres et dans la traduction, p. 48 : lundi 14 Rabī' II 555 H/23 avr. 1160. Théoriquement le 14 fut un samedi et le 24 un mardi, raison de plus pour adopter la leçon du document lui-même.

487. *'Ibar*, VI, 22/*Berbères*, I, 50-52 ; les Durayd dominaient alors les Karfa, les 'Iyāḍ et les Qurra.

utilisé jadis par l'Aġlabide qui, pour se débarasser des turbulentes milices tamīmites, les avait lancées à la conquête de la Sicile. Cette sage politique portera ses fruits et soulagera grandement la Berbérie orientale de la présence hilālienne. D'après Ibn al-Aṯīr[488], le seul émir arabe qui parvint à conserver son indépendance cantonnée aux extrémités du pays, probablement en Ifrīqiya méridionale à l'orée du Sahara, fut Mas'ūd b. Zammām al-Ballāṭ.

'Abd al-Mu'min rentra à Marrakech en passant par Bougie, Tlemcen et Tāġrā, son pays natal où il procéda à une imposante revue de ses armées dans lesquelles figuraient cinq cents drapeaux et deux cents tambours[489]. D'après al-Bayḏaq, le calife parvenu à Salé en compagnie des seigneurs arabes, de leurs femmes et de leurs enfants, leur assigna des points de résidence à travers tout le pays. Il se rendit ensuite à Marrakech où il resta deux ans.

Quant à al-Ḥasan, il demeura à Mahdia-Zawīla jusqu'à la mort de 'Abd al-Mu'min, survenue à Salé en Ǧumādā II 558 H/7 mai-4 juin 1163[490].

Mais on ne sait pourquoi, le successeur du calife, Abū Ya'qūb Yūsuf, peut-être par précaution, ordonna en 566 H/1170-1171, au dernier Zīrīde de se rendre au Maġrib. Al-Ḥasan se mit en route avec ses femmes, ses enfants et sa suite, mais, parvenu au Tāmasnā, au sud de Rabat[491], il mourut au lieu-dit Ābār Zallū (?)[492], où se trouve sa tombe, en Raǧab 566 H/10 mars-8 avr. 1171[493].

* * *

En 555 H/1160, la Berbérie ṣanhāǧienne n'est plus. Les derniers Zīrīdes de Mahdia et Ḥammādides de Bougie n'avaient pas été de taille à sauver leur dynastie exangue, frappée à mort par l'anarchie née de l'invasion hilālienne. L'eussent-ils tenté, en conjuguant leurs efforts au lieu de s'affronter follement, qu'ils n'y auraient

488. *Kāmil*, XI, 111/trad., 592.

489. Marrākušī, 165-166/trad., 199-200 ; v. : Bayḏaq, trad., 202 et note 2.

490. V. · Bayḏaq, trad., 205-206 et note 5,

491. V. E. Lévi-Provençal, *Documents inédits d'histoire almoḥade*, carte, planche II.

492. Dp. Tiǧānī et *'Ibar*, VI, 162/*Berbères*, II, 29.

493. Dp. Tiǧānī, 250 et *Ḥulal*, I, 252, qui précisent qu'al-Ḥasan demeura dix ans à Zawīla. Ibn Ḫaldūn, *'Ibar*, VI, 162/*Berbères*, II, 29, dit au contraire, que l'émir passa huit ans à Mahdia et le fait mourir en 563 H/1167-1168. Le traducteur de l'*Histoire des Berbères* signale, en note, que les manuscrits et le texte imprimé portent en toutes lettres, la date évidemment fausse de (5)36. C'est pourquoi, il convient d'adopter celle fournie par la *Riḥla* de Tiǧānī.

probablement pas réussi. L'hypothèque hilālienne était trop lourde, aggravée par la rivalité des Riyāḥ et des Aṯbaǧ, et leurs ennemis communs, Normands et Almoḥades, trop puissants, animés d'une force juvénile et expansive.

On dirait d'une trilogie dominée par le fatum et une dynamique inéluctable.

En Ifrīqiya, quand le rideau se lève à l'aube du v^e^ siècle de l'Hégire, un premier acte (règnes de Yaḥyā et de 'Alī) nous montre l'émirat de Mahdia comme en sursis, incapable de rétablir une situation désespérée à laquelle l'énergique Tamīm avait longuement tenté de remédier en vain. Ses réactions velléitaires ne compensent pas sa faiblesse intrinsèque. Et, tandis que le Normand lui porte les premiers coups, passe la grande ombre d'Ibn Tūmart, redoutable présage. L'action est nouée, inexorable.

Au second acte, après un faible espoir (affaire d'al-Dīmās), Roger II frappe, tandis que le Ḥammādide a le front de se présenter pour la curée.

Le troisième acte s'ouvre, lui aussi sur un succès zīrīde (prise de Gabès) mais finit par la chute de Mahdia et du littoral oriental. La tragédie s'achève par la fuite d'al-Ḥasan et l'établissement du protectorat normand.

Le plateau tourne et la scène représente le Maġrib central. L'armée de 'Abd al-Mu'min fait une irruption fulgurante subjuguant sans peine le Ḥammādide aux abois (1^er^ acte). Les Hilāliens, conscients du danger, se coalisent contre l'envahisseur berbère qui les défait (2^e^ acte). Au dernier acte, la prise de Bône par Philippe de Mahdia fait pressentir que les Almoḥades, maîtres du Maġrib central, et les Normands, protecteurs du littoral ifrīqiyen, vont s'affronter. Le rideau tombe sur la mort de Roger II et l'avènement de Guillaume ; on devine quelle sera l'issue de la lutte.

La troisième partie du drame nous ramène en Ifrīqiya. On y distingue les péripéties suivantes :

1° Tentative almoḥade pour enlever Tunis ;

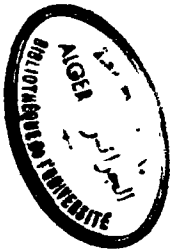
2° Révolte de plusieurs cités occupées par les Normands auxquels il ne reste plus que Mahdia, Zawīla et Sousse qui attendent leurs libérateurs ;

3° Conquête almoḥade : capitulation de Tunis, siège et prise de Mahdia, pacification générale ;

4° Ultime et vain soubresaut de la résistance hilālienne, faisant harmonieusement pendant à celui qui avait suivi la conquête du Maġrib central.

L'épopée ṣanhāǧienne est close. Libérée de l'anarchie hilālienne et de l'occupation normande, la Berbérie orientale va désormais connaître la paix almoḥade qui ne réanimera malheureusement pas la *civilisation kairouanaise*, splendeur défunte qu'une vigoureuse dynastie berbère, avant de péricliter, avait portée à son apogée.

Il ne restait aux Ṣanhaǧa que le souvenir de leurs fastes et cette consolation, toute platonique : la conquête almoḥade était aussi fatale à la puissance de leur ennemi héréditaire, les Zanāta du Maġrib central et d'Ifrīqiya qu'à la leur et à celle de l'envahisseur hilālien, principal responsable de leur perte. Les uns et les autres, sédentaires et nomades, si âprement et si longtemps rivaux, se retrouvaient côte à côte dans le camp des vaincus.


ALGER
BIBLIOTHÈQUE UNIVERSITÉ

IMPRIMERIE A. BONTEMPS, LIMOGES (FRANCE)
DÉPOT LÉGAL : 1er TRIMESTRE 1962